

JC ROLAN

LA

TERRIBLE

ODYSSÉE

DE

PÉTALE CHLORIS

AU CŒUR DU TEMPS



SCIENCE-FICTION

LIBRINOVA

JC ROLAN

La Terrible Odyssée de
Pétale Chloris au cœur
du temps

© JC ROLAN, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2604-9

Librinova”

www.librinova.com

Couverture : JC Rolan

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

En l'an 2508 de la Terre ; les derniers survivants de l'humanité trouvèrent refuge sur la Lune pour échapper à un fléau que nul épidémiologiste, généticien ou autre chercheur n'était parvenu à définir.

Ce n'était pas un virus ; ce n'était pas une bactérie ou quelque autre substance décelable, enfin, bref, cela semblait davantage relever d'une malédiction divine que d'une pandémie bien que tous les experts fussent conscients qu'il s'agissait bien d'un problème épidémique. Leur unique certitude fut que le mal ne se propageait pas par contacts humains. Il émanait d'une autre source, que jamais ils ne purent définir.

Un siècle auparavant, l'espèce humaine avait commencé à décliner lentement ; femmes et hommes devenaient stériles sans que la cause ne pût en être déterminée.

Dans les premiers temps, personne n'avait prêté attention à l'évènement qui naissait doucement, car ce fut bien une calamité insidieuse et imparable qui commença à annihiler l'humanité en l'an deux mille quatre cent neuf des temps de l'ancien monde.

Les humains avaient débuté très tôt l'exploitation des ressources de l'espace.

Dans la deuxième moitié du XXI^e siècle, les explorateurs spatiaux avaient suivi les traces des premières sondes robotisées.

Après la Lune, la ceinture d'astéroïdes principale, située entre les orbites de Mars et Jupiter, fut la seconde cible de nouveaux entrepreneurs-prospecteurs en raison des quantités quasiment inépuisables de matériaux rares et autres substances, - volatiles ou non -, qui permettaient d'engranger des gains faramineux.

Très vite, il devint nécessaire d'avoir une main d'œuvre plus nombreuse pour exploiter la richesse de ces roches à la dérive. Une première base minière fut assemblée avec les matériaux que les mineurs extrayaient sur un petit planétoïde vaguement cylindrique, couvert de cratères de toutes dimensions, sur la bordure de la ceinture d'astéroïde. C'étaient alors davantage des aventuriers, - bien que tous hautement qualifiés -, que de simples ouvriers.

Une population de deux cent quatre-vingt âmes s'y installa ; les mineurs d'abord, puis, au cours des décennies, une nouvelle génération de travailleurs, attirée par des salaires généreux sur ces colonies lointaines. Ils étaient à la mesure du déficit car on ne revenait pas aussi facilement sur Terre que l'on revenait de vacances dans les temps anciens. Plusieurs années pouvaient s'écouler avant qu'on ne les autorisât à regagner la planète mère à bord d'un transport dont on privilégiait d'abord la cargaison. Mais la plupart étaient des volontaires extrêmement motivés et rares étaient les défections ou les remises en cause des contrats.

Ils furent bientôt quelques milliers à vivre sur ces mondes perdus. Les nouveaux territoires spatiaux proposaient les mêmes objectifs de vie meilleure que les terres de l'ancienne Amérique pour les colons européens.

L'objectif était d'exploiter méthodiquement à l'échelle industrielle les astéroïdes errants. Les vaisseaux automatiques revenaient avec des chargements de minerais qui allaient donner un coup de fouet à l'ingénierie humaine.

Durant la même période, une expédition était partie implanter une première colonie martienne. Cinquante ans plus tard, une ville sous globe de mille habitants résistait aux tempêtes de poussière de la planète rouge.

À peu de distance d'une chaîne de montagnes, ses habitants exploitaient là aussi, une quantité astronomique de métaux rares qui prenaient tous la direction de la Terre à bord de vaisseaux automatisés.

De nouveaux navires furent conçus, aux cales plus spacieuses, toujours destinés à exploiter davantage le système solaire.

Bientôt une civilisation spatiale naquit.

Deux cent ans après la première arrivée des mineurs dans la ceinture d'astéroïdes, vingt-quatre bases minières foraient la surface de planétoïdes renfermant des minéraux rares.

Les nouveaux assemblages étaient plus grands, plus sophistiqués et confortables. Ils abritaient entre cinq cent et mille habitants. L'humain dans l'espace évoluait désormais plus vite que le terrien. Certains fondèrent des familles dans les colonies des astéroïdes ou sur Mars la rouge.

On y amenait à prix d'or des plantes et des arbres décoratifs pour ne pas

oublier la Terre mais leur vie était désormais dédiée à l'espace.

Ils étaient presque quarante mille à vivre entre des parois d'acier, au cœur du vide, en cette année deux mille quatre cent quarante, lorsque la nouvelle du fléau qui décimait les Terriens leur parvint.

Ils s'isolèrent pour éviter la contamination.

Pendant cinquante années, aucune nouvelle heureuse ne leur parvint.

Les terriens se livraient d'ultimes batailles pour s'approprier des territoires où ils imaginaient qu'ils seraient davantage en sécurité car toutes les régions n'étaient pas touchées au même moment. Dans certains pays les populations imaginaient qu'elles seraient épargnées, mais ce ne fut pas le cas ; le fléau s'affranchissait des frontières.

Les guerres ravagèrent des régions entières, laissant des terres vitrifiées par l'atome et d'autres aussi stériles que des déserts. Les peuples pensaient échapper à l'épidémie en se déplaçant en masse vers d'autres régions où les autochtones, décidés à défendre leur sol les attendaient avec suffisamment d'armes pour les refouler ou les anéantir et ce fut ce qui arriva de l'une ou l'autre façon.

On s'était battu pour l'eau, la nourriture, les dernières ressources d'énergies ; pour des idéologies ou des religions qui avaient promis le renouveau ou la rédemption ; l'hégémonie des uns ou l'avènement de « dieux bienveillants » dont les prophètes demandaient d'abord d'éliminer ceux qui n'adhéraient pas à leurs dogmes, et finalement, les dernières grandes cités avaient sombré dans le chaos.

Au fil des décennies les groupes humains survivants s'étaient peu à peu enfermés dans une autarcie qu'ils croyaient salvatrice, créant, çà et là, des villes citadelles, loin des grandes mégapoles, mais même dans ces havres qu'ils croyaient protecteurs, le fléau était venu les débusquer.

Ils continuaient à mourir lentement, de maladies ou de vieillesse, sans jamais pouvoir procréer et c'était encore plus terrible car nul ne comprenait comment une espèce pouvait perdre toutes capacités de se reproduire : une espèce, car le fléau ne touchait que l'être humain.

Il épargnait tous les animaux, comme une sorte de revanche envers ceux qui les avaient pourchassés et presque exterminé pendant des millénaires.

Bientôt, il n'y eut plus aucun enfant sur la Terre. Les adolescents devinrent adultes et les derniers humains disparurent sans que le peuple de l'espace n'osât revenir par peur d'être à son tour décimé.

Ils avaient conscience qu'ils représentaient les derniers espoirs de survie de ceux que l'on appelait autrefois les humains.

Ils abandonnèrent la vieille planète à la faune et à la flore.

Un siècle après le début du fléau, ils apprirent que les derniers représentants des dix milliards d'habitants de la planète Terre s'étaient éteints sans qu'aucune recherche médicale n'ait jamais été en mesure d'aboutir dans la lutte contre le mal.

La vieille planète était redevenue sauvage.

On envoya des sondes d'exploration.

Où que se posaient les yeux numériques de leurs caméras, elles ne rencontraient que des forêts qui regagnaient leur autonomie et enserraient dans leurs étreintes sylvestres, les ruines de villes sans fins, les usines et les infrastructures portuaires tentaculaires ; d'autres furent enfouies sous le sable des déserts.

Les cités humaines arrogantes avaient recouvert les terres et les fleuves. Elles s'étaient étendues jusqu'aux plus hautes montagnes mais aujourd'hui il ne restait d'elles que des pans de murs fissurés, rompus par la flore.

Selon les premiers rapports des sondes d'exploration aucune trace de lieu de vie humaine n'existait plus.

Mais il semblait que le jugement dernier accablait les hommes : le fléau se propageait déjà dans l'espace.

Les colons découvrirent avec stupeur que la contamination gagnait les différentes bases spatiales.

La cité de Mars fut atteinte à son tour. La propagation était plus lente que sur la Terre mais tout aussi dévastatrice.

On ne sut jamais comment la transmission s'était propagée à travers le vide spatial.

L'incompréhension jeta les survivants de l'humanité dans un désarroi sans

nom. Ici aussi, sans que l'on comprît le processus, la stérilité n'épargnait ni les hommes, ni les femmes, ni les adolescents en âge de procréer.

Très vite, cependant, les premiers temps d'abattelements passés, des femmes et des hommes décidèrent de tenter un dernier sauvetage avec l'accord de la communauté. On répertoria cinq mille candidats encore sains à travers le système solaire. Nul ne fut contraint mais tous acceptèrent car l'avenir des humains en dépendait.

Ils furent placés en quarantaine sur la Lune, à l'extrémité nord de la mare Imbrium, dans des installations provisoires et dans des grottes qui furent creusées dans la falaise de cet ancien cratère météoritique.

Ils entreprirent alors d'édifier une cité...

Chapitre 1.

Les explorateurs venus de la Lune

À l'aube du XXXIV^e siècle de la Terre selon le calendrier Julien, toujours en vigueur sur la Lune, le vaisseau Basilon décolla d'Imbrium sous le commandement du capitaine Cator Caboël.

Sa mission avait été organisée à la suite de l'un de ces soubresauts de l'histoire auquel personne ne s'attend et qui font que les hommes se posent plus de questions qu'ils ne peuvent en résoudre sur le moment. Le problème allait être justement de les résoudre, car, après huit cent années de silence technologique, deux pics d'énergie fulgurants avaient transformé l'antique planète Terre en une balise détectable dans tout le système solaire.

Ils n'avaient pas échappé aux observateurs vigilants d'Imbrium à l'affût de nouveautés ou de problèmes.

Basilon était un bien étrange engin, moitié organique, moitié métal ; d'une belle couleur cuivrée recouverte d'un caparaçon ambré, harmonieusement disposé sur son dos et dont les ailerons latéraux ondulaient comme les nageoires d'un calamar. Six courtes pattes articulées étaient repliées contre ses flancs car il avait la possibilité de se déplacer au sol en marchant. Elles étaient protégées par des plaques enveloppantes qui luisaient doucement sous la lumière du soleil. Il avait la forme harmonieuse d'une goutte d'eau arrondie à la proue, avec une poupe qui s'effilait en une longue pointe. Ses flancs étaient sans aspérités. Il ne disposait pas de verrière ni de hublots et sa longueur dépassait quarante mètres.

Basilon était un nom qui lui convenait car on lui avait permis de le choisir.

Il raisonnait par lui-même et se considérait comme un être assez avisé. Des systèmes de pensées à très haute vélocité géraient chaque micro seconde de ses décisions en sachant pertinemment laquelle prendre et le moment où la prendre. Ses capacités d'analyses dépassaient plusieurs milliards de MIPS¹ ce qui lui permettait de supplanter en permanence l'intelligence humaine grâce à sa rapidité de synthèse.

Le vaisseau avait un niveau de pensée suffisamment évolué pour avoir

conscience de sa mort si le pire arrivait. C'était traumatisant et il fallait qu'il parvienne à gérer son stress tout en effectuant les opérations de navigation et de surveillance.

Le capitaine intervenait parfois, mais ce n'était pas là son rôle ; depuis longtemps l'humain avait délégué ce genre de détail au système pensant.

Depuis son départ, Basilon se demandait si cette expédition n'était pas trop légère pour découvrir ce qui avait déclenché les pics d'énergie, car ce ne pouvait être qu'une puissance supérieure, bien plus puissante que les fragiles humains à son bord, qui avait engendré de telles forces. Il l'avait déduit en analysant les pics d'énergie et bien sûr en avait fait part au capitaine Cator Caboël mais celui-ci avait argué qu'il avait des ordres et qu'il comptait bien mener cette mission à son terme en agissant avec la plus extrême prudence.

Une heure plus tard, Basilon pénétra l'atmosphère terrestre au-dessus du pôle Sud. Il fila silencieusement droit devant lui au-dessus de l'océan Indien et se dirigea vers la côte est de l'Afrique.

Ses calculs l'avaient positionné exactement à l'endroit prévu. Il était assez fier du résultat. Il en avait fait part au capitaine Caboël et celui-ci l'avait complimenté, - comme il en avait l'habitude -, car une grande complicité les liait depuis des années de navigation et bien que personne n'avait pu le voir, Basilon avait ressenti de la fierté jusque dans ses extrémités spatiales.

Sept femmes et hommes, debout en cercle, regardaient la côte et l'océan en trois dimensions qui défilaient devant eux, au centre de la cabine de pilotage. Leur mission était simple : découvrir, - si possible -, l'origine des pics d'énergie en restant sous la protection du vaisseau pour éviter une contamination qui leur interdirait tout retour vers Imbrium.

Des sondes d'exploration étaient prévues pour effectuer le travail sous leur contrôle.

Les voyageurs étaient silencieux. Basilon avait créé une cabine en forme de sphère ; une sorte de cocon d'un blanc immaculé, vierge d'appareils. Des minces filaments dorés de transfert de données sortaient de la paroi sphérique. Ils étaient reliés directement au système de pensées de Basilon et venaient se ficher dans des implants de communications sur le front de chaque membre de l'équipage. Leur emplacement apparaissait en cercle au niveau de la zone frontale du

cerveau, - siège de la pensée associative -, sous la forme de sept points de connexion en métal brillant de la taille d'une tête d'épingle.

C'était des nano calculateurs.

Ils leur permettaient de communiquer par la pensée avec le vaisseau organique ou les multiples applications de leur monde. Ils leur offraient des capacités de compréhension et d'analyse digne d'un système AHAROF, sans doute le meilleur logiciel de conception en service sur Imbrium.

Grâce à cette symbiose, l'équipage ne faisait plus qu'un avec le vaisseau. Une relation parfaite qui optimisait la communication et la gestion des opérations. Chacun était libre de donner son avis et son opinion était prise en compte par Babilon.

Le Lieutenant Pétale Chloris était l'un d'eux ; un grade qu'elle portait dans la brigade des explorateurs d'Imbrium. Explorateur étant une définition avec une large acception. Elle incluait bien sur l'exploration mais aussi le combat, la défense d'Imbrium et même l'élimination d'ennemis éventuels, - s'il devait arriver que cette menace fût effective -, ce qui n'était encore jamais arrivé pour la bonne raison que les humains n'avaient toujours pas rencontré de formes de vie étrangères.

Le nom de Pétale venait des temps anciens de la Terre. Elle l'avait trouvé dans de vieilles archives numériques d'Imbrium mais elle en ignorait la signification et pour tout dire elle le portait davantage par un excès d'individualisme que par nécessité. Pour tous les humains d'Imbrium, seul comptait, au regard de la loi, le marqueur ADN de chacun. Il se traduisait par un référencement chiffré propre à chaque individu mais Pétale, - et nombre d'habitants d'Imbrium -, n'appréciaient pas qu'on les désignât par un numéro.

Pétale mesurait un mètre quatre-vingt. Son corps aux proportions de sylphide ondulait doucement lorsqu'elle marchait. Son beau visage en amande, au teint doré comme les blés par la lumière du soleil dans l'espace, était éclairé par des yeux obliques, d'une couleur vert émeraude et d'une telle profondeur qu'ils fascinaient quiconque croisait son regard. Ses pupilles n'étaient pas rondes mais presque verticales comme celles d'un chat, ce qui ajoutait à son mystère. Ses cheveux d'un bleu naturel, faussement ébouriffés, - elle estimait qu'il s'agissait là d'un symbole d'indépendance -, étaient taillés en franges inégales sur son front et s'arrêtaient en boucles désordonnées sous ses oreilles.

Comme tous ses compagnons, elle portait un scaphandre d'exploration spatiale d'une couleur bleu nuit presque noire. Il était parfaitement ajusté au corps et pour le porteur il ressemblait à une seconde peau. Il était couvert de poches étanches, de tuyaux collés à même la texture des manches des jambes et du torse. Des plaques de protection flexibles, capable de résister à des tirs d'armes puissantes, couvraient chaque partie vitale du corps. Un casque moléculaire pouvait se matérialiser autour de la tête et pendant quelques minutes, la tenue pouvait générer un champ de force capable de protéger entièrement son possesseur.

Pétale était aussi assistante xéno-archéologue ; c'était un titre un peu pompeux pour un métier somme toute terre à terre mais elle disposait ainsi de connaissances bien utiles pour seconder parfois les archéologues sur le terrain tout en veillant à leur sécurité.

Son officier supérieur l'avait aussi choisie grâce à ses connaissances dans ce domaine : « Elles vous seront fort utiles dans cette mission peu ordinaire », avait-il conclu.

Elle faisait office de second à bord et le capitaine Caboël appréciait ses capacités au commandement.

Aucun instrument n'entourait l'équipage.

Leurs pensées seules agissaient sur l'environnement de la salle de pilotage, mais c'était davantage pour se focaliser sur un point du paysage que pour gérer la bonne marche du vaisseau.

Il semblait que personne ne le pilotait, du moins, nul humain.

À l'approche de l'aube, Babilon atteignit les coordonnées paramétrées. Il bascula sur bâbord et mit le cap vers la terre en direction d'une ville dont les immeubles semblaient dessiner un rempart crénelé le long de la côte tanzanienne et kényane.

Il obliqua légèrement sur tribord pour rectifier sa trajectoire et s'engagea au-dessus des ruines de l'antique mégapole. La calotte glaciaire avait subi un fort dégel entraînant une hausse de l'océan Indien. La mer avait envahi les rues de la cité sur une grande distance à l'intérieur des terres.

Quel avait été son nom ? Nul n'aurait pu le dire tant l'âme des anciennes villes

s'était corrompue dans l'ambition démesurée de leurs créateurs.

Le vaisseau en forme de goutte d'eau s'enfonça dans les terres en direction du nord-ouest.

Basilon volait à quatre cents mètres au-dessus du sol. Des bâtiments aux formes et dimensions parfois curieuses défilaient sous sa coque. Il avait libéré dix sondes exploratrices. Elles s'étaient dispersées sur une surface de plusieurs dizaines de kilomètres carrés pour explorer les terres alentours.

Les membres de l'équipage faisaient parfois apparaître des projections holographiques en différents points de la salle sphérique. Ils les utilisaient pour se concentrer sur certains périmètres de la cité qu'ils voulaient mieux découvrir. Mais où que portait leurs regards, ils ne rencontraient que délabrement et ruines.

À la lisière des zones immergées, les vents marins avaient empêché le sable, d'un désert proche, de submerger les ruines et la nature avait investi les rues. De hautes herbes et des bosquets avaient transformé les trottoirs et les chaussées en vastes zones sauvages et les anciens parcs étaient devenus des forêts tropicales sèches.

Au déclin de l'humanité il ne restait sur Terre qu'une faune et une flore rare, rescapées des temps révolus, que l'on entretenait pour le plaisir des écoliers et de quelques écologistes nostalgiques de l'ancien monde.

Des graines survivantes et sans doute mutantes avaient profité de la ruine des hommes pour se réapproprier le sol. Les premières avaient dû lutter pour germer dans les failles qui apparaissaient sur l'asphalte abandonné aux intempéries et à l'usure du temps. Peu à peu, pendant les décennies qui avaient suivies, elles avaient prospéré, envahissant année après année la moindre fissure, le moindre trou qui apparaissait au pied d'un mur, sur un trottoir ou dans le goudron et même sur les toits que la poussière, amenée par les vents, avait transformé en terrain prêt à laisser germer les graines à la moindre pluie.

Un arbuste avait conquis son emplacement ici et un autre là. Au fil des ans, ils avaient écartelé le goudron et le béton avec leurs troncs. Ils avaient été les premiers d'une longue lignée qui avait engendré des millions de fils.

Les cités orgueilleuses que les hommes avaient bâti sans se soucier de l'avenir de leurs enfants étaient devenues des jungles.

La majorité des grandes baies vitrées des immeubles avaient été détruites, les peintures avaient depuis longtemps laissées la place à des couleurs ternies ou des taches grises, rayées par des coulures de rouille, provenant des divers métaux qui composaient les bâtiments.

Les arbres étaient clairsemés et moins touffus que dans l'hémisphère nord. C'étaient des espèces inconnus et étranges. Ils restaient verts malgré l'affront du soleil brûlant de chaque jour qui les écrasait sous son feu ardent. Ils envoyaient leurs cimes chercher la lumière au-delà des toits des bâtiments. Les immeubles étaient écrasés par leurs troncs qui avaient défoncé les murs. Leurs branches avaient traversé les baies vitrées pour ressortir sur la façade opposée comme si les végétaux, dans un souci de vengeance avaient voulu empaler ces symboles de béton abandonnés par l'homme.

Partout sur la planète, la forêt conquérante occupait de nouveau le terrain.

Parfois, les voyageurs apercevaient de rares animaux sur le paysage holographique. Ils étaient indolents sous la chaleur tropicale qui couvrait les ruines qu'ils survolaient. Certains chassaient, d'autres brouaient des herbes drues.

Ce fut un voyage monotone au-dessus de cette étendue inchangée pendant presque deux cent cinquante kilomètres.

La cité s'acheva au bord d'une savane parsemée d'arbres chétifs. À une dizaine de kilomètres sur le bâbord de Babilon, une nuée grise s'échappait de la gueule du Kilimandjaro. Des mouvements ici et là signalaient des animaux et quelques sondes furent dépêchées pour mieux les étudier. Un groupe retint l'attention du xéno-archéologue Carsten Scove et il ordonna à l'une des sondes de se rapprocher des bêtes.

C'était un troupeau de pachydermes : « Ma base de données indique qu'il s'agit d'animaux que l'on appelait éléphants », dit Babilon.

Il matérialisa une représentation de la scène en 3 D sur la gauche de la salle de navigation et chacun put voir le groupe dans ses moindres détails.

— Leur comportement est étrange, constata Carsten Scove.

Et en effet tous purent voir que ces animaux ne se comportaient pas vraiment comme des animaux. Huit d'entre eux se tenaient en un cercle parfait autour d'un

de leur congénère couché sur le flanc ; six autres étaient installés en sentinelles autour du cercle, à égale distance les uns des autres, ce qui formait un symbole géométrique solaire parfait.

La sonde se rapprocha encore et zooma tandis que Basilon maintenait sa trajectoire vers le nord-ouest. L'animal étendu agonisait. Il ne parvenait à soulever sa trompe que de quelques centimètres au-dessus du sol et, à chaque tentative, elle retombait comme un objet flasque. On devinait que ses défenses avaient labouré la terre pendant des années car elles étaient épointées et couvertes de crevasses. Autour de lui ses sœurs et ses frères lui appliquaient des caresses réconfortantes avec leurs trompes.

La sonde envoya une information signalant que le pouls de l'animal déclinait et finalement sa vie s'acheva. Quelques minutes passèrent et Basilon s'apprêtait à rappeler la sonde lorsqu'un évènement déconcertant se produisit : l'éléphant recommençait à bouger.

La sonde avait pourtant certifié la mort du pachyderme et ces engins d'exploration ne se trompaient jamais. Mais soudain, il réalisa que ce n'était pas l'animal lui-même qui reprenait vie. Quelque chose le soulevait au-dessus du sol comme si une force invisible s'était emparée des six tonnes de l'animal.

Autour de lui ses congénères commencèrent à se tourner en direction de l'ouest, tout en maintenant le cercle fermé autour de la dépouille de leur congénère. Les sentinelles à leur tour effectuèrent le même mouvement et bientôt le troupeau se mit en marche comme une seule entité, sans rompre le cercle, avec le corps sans vie parfaitement maintenu à un mètre au-dessus du sol qui avançait à la même vitesse que le groupe.

Les membres de l'équipage regardaient la scène, non pas avec incrédulité car les voyages dans l'espace les avaient confrontés à des phénomènes défiant souvent la logique, mais avec une sorte de fascination face au comportement de ces animaux.

Ils semblaient se diriger vers le Kilimandjaro.

— Ils sont capables de télékinésie, fit Basilon avec surprise. Et Caboël devina plus qu'une simple constatation dans l'intonation de sa voix. Une sorte de trémolo à peine perceptible ; de l'envie peut être. Et sans doute n'avait-il pas tort car Basilon avait aussitôt pensé que, si des animaux avaient pu atteindre un si

haut niveau d'évolution, il pourrait bien parvenir au même résultat un jour grâce aux connaissances exponentielles qu'il emmagasinait à longueur d'années.

— C'est une formidable progression, confirma le capitaine Caboël. Durant les huit cent dernières années, ces animaux ont poursuivi un processus d'évolution mental jamais constaté par le passé. Par quelle virtuosité de la nature cela a-t-il put arriver ? Aucun animal terrien n'a jamais atteint une telle capacité psychique, surtout en un cycle de temps aussi court. Cela doit nous inciter à la prudence. Il s'est passé un évènement sur cette planète, à une époque que nous ne connaissons pas et cet évènement a entraîné, sans doute, bien des bouleversements, dont les pics d'énergie sont peut-être l'aboutissement.

Basilon rappela les sondes et accéléra. Quinze minutes plus tard, il dépassa l'Ouganda et survola les steppes du Soudan, où croissaient des arbustes rabougris, et maintint le cap vers le nord en direction du désert Libyen.

Ils ne virent aucune trace de villes dans cette région.

La savane s'acheva aux abords du désert.

Il s'étirait vers l'ouest en lentes et douces ondulations de sable. Le soleil du matin inondait l'étendue d'une lumière horizontale qui projetait de longues ombres derrière chaque dune. Parfois, des collines aux formes torturées, amoncelées tels des escaliers, jalonnaient l'immensité et des crêtes rocheuses, fines et dentelées, courraient en travers de l'horizon avant que leurs extrémités ne disparaissent dans les dunes. De longues étendues désertiques défilèrent ensuite sous les regards des voyageurs. Parfois rouge, parfois ocre ; le sol était toujours de sable où brillaient parfois des éclats de mica sous le ciel d'un bleu intense. Rien de vivant ne troublait l'immobilité, pas une bête, pas un insecte ; c'était un monde stérile où la mort avait trouvé refuge sous le soleil brûlant qui embrasait ces terres d'une lumière presque blanche.

Ici, l'air n'avait pas été respiré depuis des siècles.

Basilon atteignit le bord de la Méditerranée.

Le désert s'arrêtait sur sa rive. Le léger déplacement de l'axe terrestre vers le sud avait rapproché l'étendue maritime de l'équateur. La chaleur avait augmenté à cette longitude et avait favorisé une évaporation rapide de l'eau. Le niveau de la Méditerranée avait baissé et de longues plages de sables et de sels s'avançaient sur des kilomètres vers le centre de l'ancienne mer.

Le détroit de Gibraltar était obstrué par la côte ouest de l'Afrique qui s'emboîtait dans l'Espagne. C'était un évènement qui n'aurait pas dû se produire avant plusieurs millions d'années et nul, parmi l'équipage, ne comprenait la raison du déplacement si rapide des plaques tectoniques.

Le vaisseau survola le bleu étincelant sous le soleil. Les détecteurs signalèrent la présence de gigantesques animaux marins, presque aussi longs que Babilon, qui émettaient des gémissements lancinants à basses fréquences. Cela ressemblait à une communication lugubre entre des êtres perdus, captifs d'un monde aquatique qui disparaîtrait tôt ou tard sous le brasier solaire. À ce moment, les passagers de Babilon aperçurent les êtres qui lançaient ces appels. Ils étaient sept : « Des baleines », expliqua simplement Babilon.

Les cétacés se déplaçaient en volant à une trentaine de mètres au-dessus de la mer comme si la pesanteur n'existait plus. Ils étiraient des ailes immenses, plus longues que leurs corps. Une adaptation sans doute, liée à l'évolution de la Terre mais c'était une mutation incompréhensible qui aurait dû éventuellement aboutir après des millions d'années. Il fallait qu'autre chose soit survenu : « Je détecte un contrôle de la gravité autour d'eux, dit Babilon. J'ignore quels sens ils ont développé pour parvenir à ce résultat ! Mais visiblement, ils ne sont pas aussi prisonniers que nous le pensions. Ils doivent pouvoir gagner aisément l'atlantique et revenir si bon leur semble. »

Cette nouvelle Terre était décidemment fascinante et extraordinaire pour Pétale et ses compagnons.

Babilon atteignit les côtes de l'Europe à hauteur d'une ville qui fut autrefois Marseille. Il n'en restait que des murs bas, imbriqués au milieu des arbres et des fourrés. Le vaisseau s'enfonça au-dessus des terres dans un silence parfait et remonta la vallée du Rhône, laissant les Alpes à sa droite.

La cité phocéenne avait englobé Toulon et Nice et s'étendait jusqu'aux contreforts des montagnes.

Ici aussi les constructions étaient ruinées. La collision entre les plaques tectoniques européennes et africaines avait engendré des tremblements de terre dévastateurs et, malgré les normes antisismiques de haut niveau de ces époques, aucun bâtiment n'avait résisté au choc des continents.

En plusieurs endroits, vers l'Est de l'Europe, les sondes d'exploration

d'Imbrium avaient décelé de forts niveaux de radioactivité en provenance du sous-sol, à très grande profondeur, comme si des explosions nucléaires souterraines avaient libéré leurs émanations mortelles jusqu'à la surface : « Ce sont sans doute d'anciens dépôts de stockage vieux de plusieurs siècles, avait expliqué Basilon. Les hommes du passé avaient l'habitude d'enterrer ces déchets nocifs sans prendre en compte que tôt ou tard, le sol bougerait sous l'action conjugués des mouvements terrestres. »

Certaines zones étaient si contaminées que la vie avait disparue.

La journée était presque écoulée après la lente exploration de Basilon. La nuit s'insinuait doucement entre les restes de vieux murs d'anciennes constructions. Lentement, les ombres du jour s'effacèrent sous le vaisseau alors que paraissait une Lune marmoréenne et, bientôt, sa lueur d'albâtre engloba la cité fantôme

Basilon inclina légèrement sa trajectoire sur bâbord en direction du nord-ouest.

Les caméras à haute résolution infrarouge effacèrent la nuit pâle et dévoilèrent les formes et les couleurs du paysage avec précision, comme si le soleil était à son zénith.

Une forêt souveraine remplaçait définitivement la ville du sud. Sa frontière de troncs et de branches écrasait déjà les ruines depuis plusieurs kilomètres. Elle avançait sans trêve en direction de la Méditerranée comme si elle voulait effacer définitivement toutes traces des immeubles et de la civilisation humaine.

Vingt minutes plus tard, alors que Basilon approchait de la Bretagne, des lumières bleues s'allumèrent soudain, çà et là, entre les arbres et de vieux murs. C'était davantage des sortes de points lumineux irisés et fantomatiques plutôt que de véritables éclairages.

Et soudain, à la grande surprise de l'équipage, certaines commencèrent à se déplacer entre les branches, parfois avec une extrême vivacité, comme si elles s'amusaient à se poursuivre. Elles virevoltaient, disparaissaient dans de vieilles ruines et les feuillages, réapparaissaient et, de nouveau, filaient entre les troncs et les pierres en évitant, avec adresse, les arbres et les obstacles divers livrés à la forêt conquérante.

Quelques-unes quittèrent le niveau du sol et se précipitèrent à la poursuite du vaisseau qui ne ralentissait pas sa course. Les scanners de Basilon les étudièrent

aussitôt et la découverte qu'il fit de la constitution des lumières virevoltantes ne le rassura pas. C'était des êtres vivants.

Il en fit part aussitôt au capitaine Caboël.

— Vivantes ? dit-il un peu incrédule, sans pour autant mettre en doute l'évaluation de Babilon.

— Enfin... oui, vivantes, confirma Babilon.

Après un rapide scan, Babilon fit apparaître une représentation holographique en 3D de l'une de ces entités. Elle avait une apparence féminine gracile et devait mesurer une quinzaine de centimètres de hauteur. Elle portait une robe bleue courte et presque transparente. Ses deux ailes translucides battaient si vite qu'on eut dit celles d'un oiseau mouche. Son visage était resplendissant de fraîcheur et elle souriait tout en émettant un gazouillis que Babilon ne parvint pas à déchiffrer malgré sa bonne volonté. Le plus étonnant, et fantastique aussi, était la lumière bleue qui émanait de son corps.

— Peut-être est-ce là, une évolution des derniers êtres humains, risqua le xéno-archéologue Carsten Scove, mais il savait bien que cette hypothèse était pour le moins hasardeuse, d'ailleurs aucun des autres membres de l'équipage ne lui accorda crédit, pas même Babilon. Mais cela signifiait, dans ce cas, qu'il s'agissait peut-être d'une forme de vie inconnue. Mais là aussi, cette hypothèse soulevait des questions encore plus insolubles.

Face à l'impossibilité de trancher pour le moment et la mission étant prioritaire, l'équipage et Babilon décidèrent de remettre à plus tard une étude éventuelle.

Les petits êtres féminins étaient plusieurs dizaines à tenter de suivre le grand vaisseau. Mais, bien que la vitesse de Babilon ne fût pas extraordinaire, - il dépassait à peine les cent kilomètres heure pour le moment -, c'était une vitesse impossible à tenir pour n'importe quel être vivant et les gracieuses créatures abandonnèrent rapidement la poursuite pour replonger en direction des arbres protecteurs.

Le vaisseau poursuivit sa navigation au-dessus de la forêt. Elle s'étendait sans interruption en direction de l'Atlantique en couvrant toute l'ancienne Bretagne.

Babilon annonça, que, selon les coordonnées fournies par les sondes

d'exploration, il se dirigeait sur le point d'émission des pics d'énergie. Il ne disposait d'aucune carte ancienne de ces territoires de la Terre aussi il ne savait quel pays il survolait. Mais il n'avait pas besoin de ces précisions. Les sondes d'exploration et ses senseurs lui permettaient de se diriger parfaitement par rapport à son objectif.

Il mit le cap légèrement vers le nord pour affiner sa trajectoire selon les paramètres établis.

— Nous arrivons, annonça-t-il et Pétale Chloris eut l'impression que sa voix était un peu tendue.

Ils découvrirent, au centre de la salle de projection virtuelle, la représentation d'un petit plateau au sommet d'une colline basse. Des ravines et des bosquets de chênes morcelaient le périmètre jusqu'à la lisière de la forêt immense et impénétrable au regard.

Une rivière creusait son lit à la frange des flancs rocheux de la colline. L'eau était claire et le courant si faible qu'on pouvait distinguer les galets blancs ou gris qui reposaient sur le fond. Des arbres chargés de lichens escaladaient les pentes en s'appuyant sur des éboulis de gros blocs de roches rougeâtres, serrés les uns contre les autres comme des rangées de dents pointues.

— C'est là ! dit Babilon en s'immobilisant au-dessus de la rivière, quelque part à environ une heure marche à l'intérieur de la forêt. Malheureusement, il n'y a aucun endroit où je puisse me poser au milieu de ces arbres.

— L'endroit semble désert, dit Pétale avec perplexité, en considérant le terrain couvert par la projection holographique.

— En effet, je ne détecte aucun signe de vies humaines, ni la moindre construction ; seulement des animaux. Mais les coordonnées de la signature énergétique confirment cet emplacement.

— Dans ce cas, si ce n'est pas à la surface, c'est sous la surface, dit le capitaine Caboël. Lance une exploration par sonar de forage !

Babilon intensifia sa recherche tout en se maintenant à une centaine de mètres de hauteur au-dessus de la rivière.

Quelques instants plus tard il annonça : « Impossible de scanner en profondeur

dans le sol ou vers la colline. Je ne détecte rien, c'est comme si un champ de force empêchait la propagation des ondes. »

— As-tu localisé un danger ?

— Rien de mécanique ou de vivant, enfin disposant d'intelligence aussi loin que portent mes détecteurs, que ce soit sur terre ou dans le ciel.

— Dans ce cas, posons-nous, dit Caboël. Nous allons lancer les sondes d'exploration.

Basilon fit un léger demi-tour sur place et descendit lentement vers la rivière pour se poser sur la plage de gravier nord du cours d'eau. Il sentit les galets crisser sous les patins de son train d'atterrissage, vérifia que le sol était suffisamment compact et stable et finalement acheva de s'installer en douceur.

Le silence entoura le vaisseau organique. Seul subsistait le léger bourdonnement des appareils du bord, mais c'était davantage proche d'un ronronnement feutré et doux que d'un lourd staccato. C'était un son rassurant et apaisant, sans doute voulu par les concepteurs du vaisseau pour détendre les membres d'équipage. D'ailleurs, c'était juste un petit plus pour eux car leur entraînement et leur conditionnement leur permettaient d'affronter les pires situations sans trop souffrir du stress.

— Que chacun s'équipe contre une attaque éventuelle et gagne son poste d'opération, ordonna le capitaine sur un ton plus ferme qu'il ne l'avait souhaité car il n'employait pas souvent ce genre d'intonation. Ce n'était pas nécessaire avec un équipage aussi bien entraîné, mais, pour une raison qui lui échappait, il lui avait paru plus naturel dans la situation actuelle.

Chacun se rendit dans la soute pour s'équiper en armes, en nourritures réglementaires et équipements divers, capables de maintenir une personne en vie dans l'espace pendant deux semaines.

Pétale Chloris regagna la première la salle holographique.

Soudain : « Je viens de repérer une anomalie à la base de la colline, indiqua Basilon. C'est une sorte de résonance ou peut être une vibration qui émane d'une partie de la pente. »

— De quelle sorte ? fit Caboël.

— Une émission d'énergie telle que je n'en ai jamais connu auparavant. Je ne trouve aucune trace équivalente dans ma banque de données. Elle brouille toute nos communications avec Imbrium. Il s'interrompit brusquement : « Il y a autre chose ; du mouvement ! »

Il déclencha aussitôt l'alarme et l'ululement saccadé de la sonnerie d'alarme retentit dans tous les niveaux habitables. Au même instant, un coup violent percuta la coque. Le choc ébranla toute la structure de Basilon et une projection virtuelle de surveillance montra l'équipage, - encore dans la soute -, chuter lourdement sur le sol.

— Que se passe-t-il ? hurla Caboël.

— Nous sommes attaqué par... Il n'acheva pas sa phrase et matérialisa, au centre de la sphère holographique, une image en trois dimensions des agresseurs.

— Des rochers ! s'exclama Pétale Chloris.

Elle avait à peine achevé sa phrase qu'un nouveau choc secoua le vaisseau organique, puis un autre et brusquement ce fut une véritable pluie de rocs qui s'écrasa contre la coque. Chacun pesait plusieurs centaines de kilos. Ils décollaient des pentes de la colline pour se précipiter en direction de Basilon comme s'ils étaient propulsés par une force prodigieuse.

Basilon avait commencé à décoller pour échapper à l'avalanche de rochers mais l'un d'eux, - il devait peser deux ou trois tonnes -, arriva droit sur lui. Basilon le repéra aussitôt grâce à ses instruments de détection. Mais le bloc avait surgi du sommet de la colline à une telle vitesse et au milieu d'une telle cohue de bolides qu'il ne put rien tenter pour l'éviter.

La masse cyclopéenne frappa la proue du vaisseau avec toute la puissance qu'un volume de cette dimension pouvait avoir après une chute d'une centaine de mètres.

Basilon bascula en avant.

Sa proue fut écrasée comme un fruit trop mur et sa poupe fit un bond impressionnant vers le ciel, projetant de nouveau tout l'équipage au sol.

Pétale aurait juré avoir entendue le vaisseau organique pousser un cri de douleur au milieu du fracas provoqué par l'assaut rocheux.

Pour Babilon, ce dernier dommage fut l'équivalent d'une blessure mortelle et l'obligea à se reposer. Sous l'impact d'un nouveau rocher, l'une de ses jambes d'atterrissage tribord fléchit et l'obligea presque à se coucher sur le flanc.

Le plus extraordinaire, car ce fut bien ainsi que Caboël et Pétale le conçurent, ce fut la réaction des rochers. Ils incurvèrent leur chute, comme s'ils ajustaient leur cible, et se déplacèrent dans l'air pour continuer à frapper le vaisseau qui n'était plus posé au même endroit.

— Quel est ce prodige, fit Caboël en voyant les rocs modifier leurs trajectoires.

Il savait que sur certaines planètes les objets se déplaçaient seuls, parfois, mais aucun rapport ne signalait que c'était aussi le cas sur la Terre et encore moins à cette échelle.

— Ils semblent doué de raison ! lança Pétale Chloris.

Des blocs de roches de toutes tailles et de toutes dimensions jaillissaient sans discontinuer du haut de la falaise. Il y en avait toujours plus et la projection virtuelle de l'extérieur, - que Babilon maintenait avec difficulté maintenant -, montrait qu'une masse de rochers commençait à s'entasser tout autour du vaisseau.

— Ils veulent nous ensevelir, dit Babilon dans un souffle. Vous devez quitter mon bord maintenant, capitaine.

— Ils vont nous réduire en charpie dès que nous serons dehors.

— Il vous faut tenter une sortie ou vous resterez prisonniers dans ma coque. Je sens que mes systèmes vitaux faiblissent. Dans quelques minutes, je n'aurais plus la possibilité d'ouvrir une écoutille. Mes calculs m'indiquent, qu'à cette cadence d'accumulation, les rochers m'auront complètement enseveli dans une dizaine de minutes. Vous ne pourrez pas déplacer ces rocs !

Le capitaine Caboël regarda la projection virtuelle qui montrait l'extérieur. L'image commençait à vaciller. Babilon faiblissait. La pluie de rochers se poursuivait, toujours aussi intense, et le fracas des impacts se répercutaient à l'intérieur du vaisseau avec un bruit assourdissant et terrifiant.

— Babilon à raison, dit Pétale Nous devons partir. Il faut tenter notre chance à

l'extérieur. Regardez !

Elle pointa son doigt sur l'image virtuelle qui montrait la soute. Le feu venait de s'y déclarer.

— Caboël ! Je brûle ! cria Babilon. Ce fut autant un hurlement de douleur que d'effroi : « Mes systèmes de survie sont hors service. Sortez, vite. Je vais lancer l'autodestruction. Caboël, vite, je ne veux pas périr brûlé vif ! »

Si Pétale n'avait pas autant côtoyé les vaisseaux d'exploration de la classe Babilon et constaté leur intelligence proche de l'humain, elle aurait pu penser qu'un tel appel de détresse était vraiment incongru venant d'un engin, somme tout, créé par l'homme, mais elle connaissait bien ce type d'engin et ce fut de la pitié qu'elle ressentit, car si Babilon ne pouvait éteindre lui-même l'incendie qui se propageait avec les moyens dont il disposait, personne d'autre à bord ne pouvait le faire.

— Allons-y ! se résigna Cator Caboël.

Ils rejoignirent le reste de l'équipage près du sas. Babilon commençait à démoléculariser la cloison.

Une ouverture cylindrique se dessinait.

Il manquait deux membres d'équipage.

Le xéno-archéologue Carsten Scove leur annonça que la lieutenant pilote Curtine Jame-ro et l'ingénieur structure Tecumsche Reïs avaient été tué sous l'écrasement d'un plafond de coursive.

L'incendie remontait depuis la soute. Il allait bientôt les atteindre et se dirigeait droit vers le poste de pilotage. Carsten Scove passa l'écouille le premier, suivi par la physicienne Loyna Cincéroca et le sergent commando Mongo Bocaboy.

Pétale se tourna vers le capitaine Caboël et réalisa soudain qu'il n'était pas retourné dans la soute pour s'équiper. Il portait toujours sa tenue de navigation, interne au vaisseau.

— Ne dites rien lieutenant, fit Caboël d'une voix claire, presque douce.

— Capitaine ?

— Vous êtes l'officier en second, je vous confie le commandement.

— Pourquoi ?

— Je navigue avec Basilon depuis plus de dix ans et, ma foi, on s'est toujours bien entendu tous les deux. Au fil des ans, des missions, des équipées dans l'espace, une sorte de compréhension et même d'osmose s'est créée entre lui et moi. Étrange comportement n'est-ce-pas. Après tout, me direz-vous, ce n'est qu'une machine. Sans doute, mais lorsque l'on construit des machines capables de vous comprendre ; de comprendre l'univers qui les entoure et de discuter avec vous de tout et de rien comme avec un familier, il faut s'attendre à ce que les relations entre l'homme et cette machine soient autre chose qu'un simple rapport mécanique avec des données sans âmes. Cette fichue bio-machine a toujours eu un faible pour moi et sans doute est-ce ainsi à bord de tous les vaisseaux de ce type entre le capitaine et son hôte. On ne devrait pas nous laisser si longtemps ensemble sous prétexte que mieux se connaître permet de gérer les missions avec de meilleures performances. Tiens, si vous survivez à cette expédition, faites donc un rapport là-dessus. Je ne peux pas le laisser et l'abandonner seul à son sort. Je ne sais pas si sa pensée est digne d'un être humain, mais je suis sûr d'une chose : lui ne m'abandonnerait pas.

Elle le regarda avec un air compréhensif. Elle ressentit aussi une grande admiration et se demanda si elle aurait été capable d'agir de la même façon. C'était un problème complexe à résoudre pour les concepteurs des vaisseaux pensant du type Basilon. Les relations qui s'établissaient entre les deux partis devenaient souvent fraternelles car une certaine sagesse régnait chez les humains exilés sur la Lune. Les machines, quant à elles avaient toutes un schéma de pensée identique lors de leur construction, et il était surprenant de constater l'évolution indépendante de chacune, en fonction de la mentalité de son capitaine et de l'équipage.

Néanmoins, Pétale regretta la décision de son officier supérieur. Le sacrifice d'un homme, quel qu'il fut, n'était plus dans les mœurs de ce temps pour la bonne raison que les systèmes de survie, de commandement, de prise de décisions paramétrées par les nano-penseurs numériques, empêchaient que l'on arrivât à ce genre d'extrémité. Et surtout, la perte inutile d'un être humain n'était plus concevable lorsque la situation était jouée et que l'on ne pouvait rien tenter pour y remédier. Il subsistait trop peu de représentants de l'espèce pour les perdre en vain.

— Adieu, dit-il une dernière fois en la voyant hésiter. Je sais votre dilemme. N'ayez pas de regret, jamais !

Elle le salua, activa son casque et plongea à son tour vers l'extérieur sans un regard derrière elle.

Cator Caboël remonta la coursive alors que les flammes se propageaient derrière lui. Lorsqu'il atteignit le cockpit, elles jouaient déjà une étrange sarabande autour de l'entrée et il sentit la chaleur lui lécher le visage.

— Babilon !

— Capitaine ! fit une petite voix. Fuyez pendant qu'il en est encore temps !

— Fuir ! voilà un mot qui n'appartient pas à mon vocabulaire. Tu ne croyais pas que j'allais t'abandonner mon ami.

— Ami ?

— N'est-ce-pas ce que nous sommes depuis tout ce temps ? Tu connais mes pensées comme je connais les tiennes. Nous avons partagé les voyages, les explorations et affronté les mêmes problèmes, le jour est venu de nous prouver que cette symbiose n'a pas été édifiée sur du vent. Attends qu'ils se soient tous éloignés et mettons fin à ce supplice.

— Merci Cator, dit simplement Babilon.

À l'extérieur, les survivants s'éloignaient de la colline en courant. Une lande rocailleuse, couverte de hautes herbes et des touffes d'ajoncs, les séparait de la forêt. Un vent agressif et frais, venu d'ailleurs, soufflait en rafale.

Pétale se retourna. Le système de vision nocturne de son casque lui permettait de voir comme au plus clair d'une journée. Elle vit les flammes monter de la poupe de Babilon. Au même instant, elle aperçut une nuée de pierres de tailles diverses se soulever de la lande et se précipiter vers elle.

Elle repartit en courant et rattrapa ses compagnons. Le nuage de galets, gris et bruyants, se rapprochait plus vite qu'ils ne couraient. Le sergent Mongo Bocaboy tomba violemment à cet instant. Les autres, emportés par leur élan, s'arrêtèrent une dizaine de mètres plus loin pour lui porter secours mais il était déjà trop tard ; les pierres l'atteignirent telle une nuée et le lapidèrent si violemment qu'il ne resta plus de lui qu'une masse sanglante et informe en quelques secondes.

Les trois survivants reprirent leur course en direction de la forêt. Les pierres gagnaient sur eux mais, alors qu'elles allaient les atteindre, une violente explosion ébranla l'air et le sol. Babilon venait d'enclencher son autodestruction et le bio-vaisseau se volatilisa dans un souffle si puissant qu'un grand nombre de ses débris et les roches qui l'entouraient tomba à peu de distance devant Pétale et ses compagnons.

Le nuage de pierres s'arrêta net et plusieurs d'entre-elles chutèrent sur le sol en provoquant un crépitement analogue à celui de la grêle. C'était comme si la force qui les commandait avait été surprise par la déflagration et avait perdu le contact avec ses armes volantes.

Ce répit permis à Pétale et à ses compagnons d'atteindre la lisière de la forêt et de se précipiter sous ses frondaisons. Ils se retournèrent enfin et regardèrent la zone de l'explosion.

D'épaisses volutes de fumée noire marquaient l'emplacement de ce qui fut Babilon. Il ne restait pratiquement rien du bio-vaisseau. Ce qui n'avait pas été pulvérisé avait été désintégré par les composants spéciaux de l'explosif.

Pétale et ses compagnons s'enfoncèrent rapidement dans le sous-bois. Ils coururent à travers les broussailles et les ronces, protégés par leurs combinaisons qui leurs épargnèrent de désagréables griffures.

Ils s'arrêtèrent enfin après une quinzaine de minutes et regardèrent derrière eux. La poursuite avait définitivement cessé. Le nuage de pierres n'avait pas repris sa chasse.

Pétale s'appuya contre un vieux chêne pour reprendre son souffle et commanda à son scaphandre de lui injecter une dose d'amphétamine.

Ce n'était pas la première fois que Pétale devait affronter la mort car les explorations spatiales, auxquelles elle avait participé, l'avaient souvent conduites vers des zones d'une dangerosité extrême. Son entraînement et ses conditionnements au combat l'avaient préparé à affronter le danger, quel qu'il fut, mais lorsqu'elle était vraiment plongée au cœur d'une action qui pouvait conduire à la mort, son instinct de survie prenait le pas sur la peur et décadenassait son subconscient pour lui permettre d'adopter la méthode de survie idéale.

— Nous sommes perdu, dit Carsten Scove sans pour autant céder à la panique.

Au sens physique du terme, veux-je dire. Si le fléau est toujours actif, nous n'avons aucune chance de lui échapper.

Pétale acquiesça : « Le gouverneur Forke ne nous enverra pas de secours. Si les communications ont été coupées, il supposera que nous sommes perdus corps et bien ; au mieux il estimera que nous avons peut-être survécu mais que nous sommes à la merci de la contamination. Il ne prendra pas le risque d'envoyer un vaisseau pour nous secourir. »

— Mais alors, on va mourir ici ! dit Loyna Cincéroca.

— Peut-être, mais ce ne sera pas pour tout de suite. Même si nous sommes contaminés, le fléau ne tue pas les humains. Il les empêche uniquement de se reproduire.

— Il va falloir nous adapter, fit Carsten Scove. Nous connaissons parfaitement les risques en nous engageant dans cette opération.

— Il n'en demeure pas moins que quelqu'un ou quelque chose a essayé de nous tuer. Notre mission se poursuit pour le moment et Basilon a situé l'émergence du pic d'énergie dans cette forêt. Nous suivons donc le bon chemin.

Pétale désactiva son casque sous le regard horrifié de Loyna Cincéroca.

La nuit l'entoura.

Elle respira goulument l'air frais et sain de la forêt. Elle était la première humaine depuis huit cents ans à renouer avec le bonheur oublié de ne faire qu'un avec la nature : « Ce moment vaut bien un sacrifice pour en apprécier la quintessence », dit-elle en songeant aux habitants d'Imbrium condamnés à respirer l'air aseptisé de la cité lunaire.

Carsten Scove l'imita et s'emplit les poumons avec une longue aspiration qui le fit vaciller tant l'air était pur et vivifiant. Loyna Cincéroca céda à son tour et tous trois se regardèrent en riant comme s'ils venaient de s'affranchir de toutes leurs craintes.

C'était une époque de pleine Lune et l'astre sélène frangeait la cime des grands arbres d'une lueur opaline. Elle venait jusqu'au sol et dessinait, sur les troncs et les fougères, des ombres que le mouvement des branches, attisé par le vent, rendait spectrales.

L'influence de ce paysage était propice à réveiller de nombreuses sensations et certainement pas parmi les plus rationnelles que pouvaient ressentir l'esprit humain, même si cet humain avait côtoyé des phénomènes autrement plus étranges dans l'espace. C'était le genre d'ambiance qui pouvait réveiller la peur la plus atavique, celle que devait ressentir les peuples anciens ou les hommes préhistoriques au cœur des forêts immenses du passé.

La lueur était néanmoins suffisante pour permettre à chacun de se repérer. Moins de vingt minutes auparavant ils étaient bien en sécurité à bord de Basilon et maintenant tous avaient conscience qu'ils étaient en bien mauvaise posture. Leur vaisseau avait été détruit avec les trois quarts de l'équipage et ils étaient naufragés à quatre cent mille kilomètres des derniers représentants de l'espèce humaine, sans aucun moyen d'entrer en contact avec des secours, sur une planète dont plus personne ne savait rien depuis huit cents ans.

Les trois naufragés étaient silencieux face à l'immensité de l'épreuve qui les accablait. Pétale savait qu'il lui fallait prendre une décision. Il n'était pas question, pour le moment, de retourner près de l'épave de Basilon ; elle ne pouvait prendre le risque de sacrifier la vie de l'un d'entre eux. Quant à cette forêt, elle se déployait sur des milliers de kilomètres carrés. Les sondes d'exploration l'avaient défini comme difficile d'accès, voir, impénétrable, de sa lisière jusqu'à son extrémité sur les rivages de l'océan. Des chênes et des hêtres vigoureux et d'autres d'essences variées et inconnues, dressaient leurs troncs noueux entourés de plantes grimpantes à une hauteur jamais connue dans le passé de la Terre. Il semblait que la nature, débarrassée de la civilisation, avait décidé de s'épanouir avec plus de vigueur que durant les milliers d'années de soumission à l'humain.

Pétale vérifia son prolongateur de force, la seule défense qu'elle possédât. L'arme ne ressemblait en rien au pistolet d'antan. Elle avait la forme d'un cercle de vingt centimètres de diamètres finalisé par un canon, noir comme l'ébène, conçu pour envoyer une onde de choc mortelle à cent mètre, un rayon paralysant ou un jet d'énergie capable de traverser n'importe quel métal.

— Éloignons-nous d'avantage de la lisière de la forêt, dit-elle en remisant le prolongateur de force dans son étui. Il nous faut trouver un abri plus sûr pour la nuit.

Ils avaient assujetti leur casque de protection pour se protéger de la fraîcheur

du soir et d'éventuels animaux agressifs car ils ignoraient quels genres de bêtes circulaient la nuit dans la grande forêt. Les sondes d'exploration n'avaient pas réussi à en percer tous les mystères durant le court laps de temps précédent leur arrivée mais on supposait que des animaux, évadés de laboratoires ou des zoos, avaient évolué dans les grandes forêts qui couvraient les continents.

Les écouteurs des casques leurs permettaient d'entendre tous les feulements, piailllements, grattages et autres bruits surprenants et parfois inquiétants car inconnus pour eux.

Pétale ouvrait la marche en suivant les coordonnées qui apparaissaient sur la visière de son casque. Il n'était pas nécessaire d'allumer des lampes car leurs systèmes de vision nocturne et leurs scanners leurs permettaient d'avancer sans se tromper en restituant chaque forme et couleur naturelle avec la précision du jour.

Il n'y avait pas de sentiers tracés par des humains. Seules quelques sentes ouvertes par des sangliers ou d'autres animaux de bonnes tailles se diffusaient à travers la forêt mais peu s'ouvraient dans la direction suivie par les voyageurs et leur progression était ardue au milieu des bruyères, et des ronces.

Ils entendaient, autour d'eux, des craquements de brindilles sous les pas pressés de petits animaux qui fuyaient à leur approche. Et, par intermittence, les cris plus puissants d'une faune inconnue. Ils espérèrent que ce ne fût pas quelques fauves en maraude à la recherche d'une proie.

Pétale avait parfaitement tracé leur parcours depuis la lisière de la forêt et elle était sûre de ne pas se perdre. Lors de l'arrivée de Babilon elle avait repéré, sur la représentation holographique du terrain, un vallon encaissé bordé par un léger relief en direction du nord.

Ils l'atteignirent enfin après vingt minutes de marche à bonne allure. De grands chênes, deux fois plus hauts que leurs ancêtres, couvraient la pente en direction du vallon.

Les trois compagnons prirent à droite entre des rochers volumineux et s'engagèrent le long de la déclivité en longeant un escarpement d'une quinzaine de mètres de hauteur à leur gauche. La descente n'était pas trop escarpée. Il leur fut facile de s'agripper et de se retenir aux fougères et aux troncs d'arbres bien qu'ils fussent assez espacés les uns des autres.

À l'extrémité du vallon, un étang envahi par les herbes et les nénuphars miroitait sous la Lune au milieu d'une végétation luxuriante de fougères et de joncs.

Ils découvrirent tous les trois en même temps une grotte qui s'ouvrait à mi-hauteur de l'escarpement, comme une écouteille sur la coque d'un grand navire.

Les trois naufragés contournèrent l'étang et se hâtèrent jusqu'à son niveau. Ils se retrouvèrent sur une petite éminence qui avançait de trois mètres en direction du vallon. Ce surplomb était le bienvenu. Il offrait une vue protectrice sur l'étang, et le paysage alentours, suffisante pour permettre une bonne surveillance de la zone.

Ils s'y arrêtaient un instant et regardèrent la canopée qui s'étendait au-dessus d'eux. Leur système de vision nocturne leur permettait de voir tout le vallon mais pas au-delà. Le paysage finissait par se perdre dans l'obscurité et il était impossible de savoir ce qui se passait à l'emplacement du pauvre Babilon.

Partout, autour d'eux, la forêt semblait ne pas avoir de limites mais il ne servait à rien de scruter l'obscurité et ils décidèrent d'explorer la grotte.

Une humidité froide régnait à l'intérieur ; néanmoins, elle était assez vaste pour accueillir cinq ou six personnes et s'y sentir à l'abri. Les détecteurs de mouvements ne signalèrent la présence que de trois petits mammifères inconnus, mais si petits qu'ils ne représentaient pas une menace. D'ailleurs ils filèrent entre leurs jambes en couinant dès qu'ils entrèrent dans la grotte. Visiblement aucun animal dangereux n'avait élu domicile dans ce lieu. Néanmoins, Pétale et Carsten Scove étudièrent chaque recoin de la grotte pour ne pas être pris au dépourvu par une créature bien dissimulée et, définitivement rassurés, ils s'installèrent pour la nuit.

Pétale n'était pas d'humeur à dormir malgré la journée qu'elle avait vécu.

— Je vais prendre le premier tour de garde, annonça-t-elle. Loyna n'allumez pas de feu. Inutile de nous faire repérer. Vous me remplacerez dans deux heures.

Elle sortit sur le promontoire, s'assit sur une grosse pierre, laissa en service tous les scanners du scaphandre et aspira un peu de liquide calorique en tirant un tube transparent de l'épaulette de sa manche gauche. En quelques secondes elle ressentit un regain d'énergie envahir tout son corps et la fatigue de la journée se dissipa comme après une bonne nuit de sommeil. C'était une extraordinaire

substance qui la maintiendrait en forme pendant les quatre ou cinq heures à venir.

Il devait être vingt-trois heures, du moins si elle se fiait au calcul du temps établi par les sondes d'exploration.

Quel surprenant voyage pensa-t-elle en se remémorant toute cette journée depuis l'arrivée de Babilon dans l'espace de la Terre. Elle avait encore beaucoup de difficulté à admettre la mort du capitaine Caboël et de ses compagnons, ainsi que celle de Babilon. Elle avait appris à l'apprécier bien que, pour elle, - au contraire du capitaine -, il était resté un système biomécanique, aussi évolué fut-il. Néanmoins, elle se demandait, maintenant, si elle ne devait pas réviser son jugement sur ce type de vaisseau.

L'ambiance de la forêt était très calme. Pétale était entouré d'insectes plus importuns que nuisibles. Deux heures passèrent et malgré son injection de stimulant, Pétale commença à oublier la forêt. Ce n'était pas du sommeil mais une rêverie réparatrice bien peu compatible avec la sécurité du groupe.

Ce fut à ce moment que les lueurs bleues apparurent et pendant un instant Pétale pensa qu'elle continuait à rêver, puis elle se souvint des êtres lumineux qui avaient suivi Babilon au-dessus de la forêt et elle réalisa que la réalité la rattrapait.

Les petits êtres se rassemblaient en contrebas du promontoire autour de l'étang et c'était si singulier et extraordinaire qu'elle en oublia les légers bourdonnements et les frôlements d'ailes des insectes.

Dans le vallon, les petits éclats de lumières bleutées commençaient à mener une étrange farandole virevoltante. Ils étaient à environ une cinquantaine de mètres selon le scanner, car, pour sa part, Pétale aurait été incapable de situer la distance et la taille de ces phénomènes au cœur de la nuit qui abolissait tous les repères.

Elle pouvait suivre le vol de chacune d'elle. Il en arrivait de plus en plus et bientôt il y en eut tellement qu'elles éclairaient l'herbe, les ajoncs, les arbres et Pétale put apercevoir les contours du vallon dans la lumière de ces étincelles vivantes.

Les êtres lumineux étaient maintenant une centaine environ. Ils dansaient dans l'herbe de surprenantes sarabandes, seuls ou en groupe au son de différentes

musiques instrumentales agréables à l'oreille. D'autres chantaient des mélodies aux accents joyeux et entraînants. Les voix étaient plutôt féminines mais incompréhensibles pour Pétale Chloris et plus proche du pépiement d'oiseau que de la voix humaine, mais sans doute était-ce la taille de ces êtres qui rendait cette perception difficile.

Certains s'arrêtaient parfois et s'asseyaient sur de minuscules champignons pour se reposer puis, après quelques minutes, bondissaient de nouveau au milieu d'un groupe et reprenaient leurs danses avec davantage d'entrain.

Les petites créatures faisaient maintenant un tel tapage de rires et de chants que la forêt semblait s'animer dans la nuit.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda soudain Loyna Cincéroca derrière elle.

— Je l'ignore, dit Pétale. Mais ces créatures semblent être les mêmes que celles qui nous ont suivi à notre arrivée.

Carsten Scove les rejoignit à son tour. Un soupçon d'inquiétude terni son regard et s'ajouta à la peur créée par l'ambiance surnaturel du sous-bois. Les deux autres ne savaient trop s'il s'angoissait au sujet des créatures ou du bruit.

Intrigués et fascinés aussi, ils observèrent la féerie qui se déroulait sous leurs yeux.

— Il faut aller voir de plus près, dit Pétale, presque dans un murmure par peur que sa voix ne portât.

— Croyez-vous que ce soit très prudent, dit Carsten Scove sur le même ton. Nous ignorons qui sont ces êtres. Peut-être sont-ils dangereux et affiliés à celui qui a déclenché l'attaque contre Babilon.

— C'est pour le moment l'unique présence, qui semble intelligente, que nous ayons rencontrée, dit-elle en activant son casque et sa vision nocturne : « Ces petits êtres sont un lien. Nous ne pouvons pas rester dans cette grotte à attendre des secours qui ne viendront sans doute jamais. N'oubliez pas que nous avons une mission de renseignement à accomplir malgré la perte de nos amis et du vaisseau et que nous devons trouver l'emplacement des sources d'énergie quoi qu'il nous en coûte. Nous aviserons ensuite, étape après étape, de la conduite à tenir en fonction de nos découvertes. Allons-y... En silence... »

C'était une évidence sur laquelle ses compagnons furent d'accord. Loyna Cincéroca dégaina son prolongateur de force et se rangea à côté de Pétale. Carsten Scove resta un peu en arrière.

Ils descendirent prudemment, un peu courbé, plus par instinct que par nécessité car, malgré le clair de Lune, les bosquets étaient suffisamment touffus et les arbres assez nombreux pour bien les dissimuler.

Ils essayaient d'avancer le plus discrètement possible mais il leur était impossible d'éviter le craquement des brindilles et le bruissement des feuilles qu'ils frôlaient. Néanmoins, les petites créatures étaient si accaparées par le tourbillon de leurs danses et l'éclat de leurs chants qu'elles ne s'aperçurent pas un instant de leur approche. De plus, sans doute s'estimaient-elles en sécurité dans un univers où l'humain était inconnu.

Les trois voyageurs d'arrêtèrent à une vingtaine de mètres de la clairière et se dissimulèrent derrière les buissons.

Pétale hésita. Prendre contact aussi abruptement en sortant de la forêt risquait de faire fuir les petits êtres. Finalement, elle décida d'attendre et fit signe à ses compagnons de rester dissimulés.

— Nous les suivrons lorsqu'elles partiront, souffla-t-elle.

Les deux autres acquiescèrent. De toute façon Carsten Scove n'avait pas vraiment envie de les approcher davantage.

Grâce au zoom de leur casque, ils purent mieux les observer. Les petits êtres étaient presque tous d'allure féminine et en tous points identiques à ceux qui avaient suivi Babilon. La plupart avaient l'apparence de jeunes femmes vêtues de robes courtes, toutes de couleur bleue et parfois presque transparentes. Elles riaient toutes de bon cœur et s'adonnaient à leurs danses avec passion.

La fête dura une bonne partie de la nuit et malgré les injections d'amphétamines les trois compagnons furent bien près de sombrer dans le sommeil.

Vers quatre heures trente, le matin, quelque chose changea. Les farandoles ralentirent et les chants devinrent moins intenses, puis, lentement, les petits êtres s'élevèrent et se rassemblèrent à un mètre au-dessus du sol en formant un essaim lumineux. Il y eut instant d'agitation rythmé par les bruissements d'ailes tandis

que le silence revenait, et la petite bande partit en voletant en direction du cœur de la forêt.

— Allons-y, ordonna Pétale.

Ils s'avancèrent lentement jusqu'au bord de l'étang, espérant trouver un sentier parmi les ajoncs.

L'essaim bleu était encore en vue. Il n'avancait pas trop vite, sans doute les petits êtres étaient-ils épuisés par leur nuit de danses et de chants.

Les trois compagnons entendaient encore leurs pépiements incompréhensibles et les derniers rires qui fusaient dans la nuit.

Ils découvrirent une sente à l'extrémité du vallon, qui semblait suivre la direction de l'essaim bleu. Ils le suivirent en se courbant, pour dissimuler leurs silhouettes, en espérant que les petits êtres ne les apercevraient pas dans les dernières lueurs de la pleine Lune.

Parfois, la sente s'interrompait brutalement devant un arbre, un rocher, un buisson et ils leur fallait contourner des troncs, des fourrés épineux qui auraient blessés leurs mains et leurs membres s'ils n'avaient été protégé par leur scaphandre de survie. Puis la piste reprenait, sans qu'ils ne comprennent ni comment, ni pourquoi elle s'était interrompue.

C'était une forêt insolite dans la nuit malgré l'avantage de la vision nocturne. Ils la devinaient chargée de légendes et d'histoires si anciennes qu'elles devaient appartenir aux temps premiers de ce monde. Ils avaient l'impression d'apercevoir d'étranges silhouettes qui se dessinaient, apparaissaient, disparaissaient derrière les troncs des grands arbres comme si des êtres fantasmagoriques les épiaient le long de leur trajet.

Mais l'essaim était toujours là pour les guider. Les petits êtres avançaient sans se soucier de leur sécurité comme s'ils ne redoutaient aucun être vivant ; comme s'il se savaient protégé par une puissance tutélaire et invincible.

Pas un instant ils ne s'arrêtèrent pour surveiller leurs arrières ; pas un instant ils n'accéléchèrent pour distancer un éventuel prédateur.

La longue marche dans le sous-bois dura presque une demi-heure. Les premières lueurs du jour apparurent entre les frondaisons et brusquement les

petits êtres bleus disparurent à leur vue.

Les trois voyageurs se sentirent soudain très seuls et Pétale se demanda si finalement ils n'avaient pas été repéré et qu'un ennemi quelconque n'était pas en train de leur tendre un piège.

Ils avancèrent de nouveau, leurs armes pointées car ils ne pouvaient tout de même pas rester immobiles et se retrouvèrent soudain hors de la forêt. Elle entourait une petite colline d'une cinquantaine de mètres de hauteur qui s'élevait devant eux. Ses flancs étaient couverts de buissons et d'arbustes mais le sommet semblait complètement dénudé. Il dépassait la cime des arbres comme s'il s'agissait d'un gigantesque mirador destiné à surveiller l'horizon.

Une vague lueur bleue, déclinante, indiquait la présence des petits êtres bleus.

— Ils sont là-haut ! dit Loyna.

Les trois compagnons escaladèrent la colline avec prudence. La pente était assez raide et le sol couvert de feuilles glissantes. Ils furent contraints à plusieurs reprises d'avancer à quatre pattes pour mieux s'agripper aux racines et aux branches basses et assurer leur stabilité.

Ils atteignirent enfin le sommet après une trentaine de minutes d'escalade épuisante. Pétale regarda autour d'elle et, aussi loin que portait son regard, elle ne voyait que la forêt qui s'étendait sans limite jusqu'à l'horizon.

Le sommet de la colline était plat et herbeux, sans aucun arbre à l'exception de quatre piliers de pierres aux fûts de trois mètres de diamètres et haut de douze selon son scanner. Ils étaient disposés en carré, à douze mètres l'un de l'autre. Leur base était peinte en rouge jusqu'à mi-hauteur ; le blanc décorait le haut.

Au centre du carré, à égale distance de chacun d'eux, se dressait une base en pierres, de forme circulaire, d'un diamètre identique à celui des piliers.

Pétale s'approcha, suivie de Carsten Scove et Loyna Cincéroca. Des frises, dessinées de branches entrelacées, desquelles émergeaient des chouettes et d'autres oiseaux, s'espaçaient jusqu'au sommet des deux piliers.

Ils allèrent vers l'emplacement de la base circulaire. Elle était couverte de triskèles², de croissants de Lune et des feuilles de chênes gravés le long d'une spirale qui démarrait au bord de la circonférence et s'achevait au centre de la

dalle.

Dans son prolongement en direction de l'est, ils découvrirent une longue déclivité qui menait au cœur d'une combe sauvage où se prélassaient des chênes plusieurs fois centenaires.

Chapitre 2.

Une porte vers l'inconnu

Le soleil commençait à poindre au-dessus des frondaisons. C'était un matin lumineux et frais. Une gelée timide couvrait le sol et les feuilles.

Les trois explorateurs appréciaient chaque inspiration comme un bienfait retrouvé. Pour la première fois, l'esprit libéré de l'agression du soir précédent, ils prenaient conscience de la nature qui les entourait.

— Quelle sensation de plénitude extraordinaire ! dit Carsten Scove en contemplant le paysage autour d'eux. Tous les habitants d'Imbrium devraient pouvoir profiter de tels moments au lieu de respirer l'air reconditionné de la cité.

À l'est, dans l'éclat naissant du soleil, les cimes des arbres formaient des dentelures semblables à des montagnes lointaines. L'astre apparaissait juste dans l'axe des deux piliers devant eux. Les voyageurs devinaient bien que cet agencement avait une signification occulte mais devant l'absence de repères historiques et dans l'impossibilité d'étudier plus longuement le sujet ils se concentrèrent sur la combe au bas de la déclivité.

Dans le matin, avec les premiers chants des oiseaux, la lumière du jour commençait à occulter le monde de la nuit sur la forêt. Il ne subsistait que de vagues craquements insaisissables qui montaient de la chênaie le long de la pente de la combe. Elle était profonde et s'étirait entre deux escarpements abrupts. La lumière du jour ne l'atteindrait qu'au milieu de la journée.

Ils n'en voyaient pas l'extrémité.

Là-bas, l'atmosphère était encore celle de la nuit.

— Allons-y, dit Pétale.

Ils entamèrent la descente vers le fond du ravin.

Alors qu'ils avançaient en s'agrippant aux arbrisseaux, ils commencèrent à ressentir une sensation angoissante. Un silence oppressant se répartissait le long de la déclivité, comme si les animaux qui s'y aventuraient n'osait émettre le

moindre son. Il faisait plus sombre sous les ombrages des vieux chênes et un brouillard vaporeux ondulait doucement au ras du sol. C'était un secteur qui ne semblait pas dans la même réalité que la forêt alentour.

Les trois naufragés avaient l'impression de s'enfoncer dans l'abîme des siècles.

Dans la pénombre, des formes étranges et inquiétantes, ressemblant à des bêtes grotesques, semblaient s'éveiller à leur passage, comme des sentinelles farouches, entre les troncs rugueux.

Pétale, Loyna Cincéroca et Carsten Scove ressentirent un léger frisson d'appréhension ou peut-être de peur face à ce monde étrange pour eux qui ne connaissaient que les murs d'acier d'Imbrium. Ils avaient l'habitude de l'espace et de ses étendues infinies mais l'univers forestier qu'ils pénétraient semblait encore plus insondable.

— Continuons, dit Pétale avec suffisamment d'autorité pour galvaniser ses compagnons. Nous devons explorer cet endroit.

Ils descendirent lentement la longue rampe alors que la lumière de l'aube dégageait les ombres sur les crêtes de la combe. Grâce à l'intensité modérée de leur vision nocturne les explorateurs pouvaient étudier l'intimité du terrain qui les entourait. La pente avait une déclivité plus prononcée maintenant et, en quelques pas, ils se retrouvèrent une quinzaine de mètres au-dessous du niveau de la forêt.

La largeur de la combe se réduisait.

Le sol était parsemé de petits bosquets d'un vert foncé. Il était tapissé de feuilles en décompositions qui formaient un épais tapis d'humus mou sur une boue épaisse et permanente. Leurs pas s'y enfonçaient profondément en faisant des bruits de succions désagréables.

Les scanners détectèrent divers signes d'une faune d'insectes et de petits mammifères inoffensifs qui fuyaient en silence devant eux.

Des arbustes chétifs s'accrochaient çà et là aux escarpements, au milieu de mousses épaisses, ruisselantes d'humidité. Les parois stratifiées avaient une sorte de puissance implacable dans leur façon de surplomber les visiteurs. Sur les hauteurs, elles se rabattaient vers le centre de la ravine en donnant l'impression

qu'elles allaient s'effondrer sur les explorateurs inconscients. Et, sur les crêtes, ils voyaient les branches d'arbres gigantesques qui dépassaient au-dessus du vide et semblaient des griffes agiles et fines.

Malgré l'assurance dont elle faisait preuve, Pétale avait du mal à dissimuler son pas hésitant. Elle s'aperçut que ses compagnons devaient éprouver la même sensation. Ils tournaient, sans cesse, leur tête en tous sens dès le moindre bruit, craquement, ou souffle inconnu, bien que le scanner de leur scaphandre ne détectât rien de dangereux autour d'eux.

Ils avaient parcouru environ deux cent mètres en lignes droite depuis le sommet de la colline lorsqu'ils atteignirent enfin l'extrémité de la combe. Sa largeur s'était réduite et ne dépassait guère sept ou huit mètres maintenant. Elle s'achevait en une sorte de goulot que clôturait, sur toute sa largeur, une porte cyclopéenne à deux vantaux.

Deux piédroits, imbriqués, l'un dans l'escarpement de gauche, l'autre dans celui de droite, - comme s'ils ne faisaient qu'un avec la roche -, soutenaient un linteau de pierres monumentales, à plus de sept mètres de hauteur. Une mousse épaisse couvrait chaque centimètre carré de la porte. C'était le monde de l'humidité et de la sylve. L'eau habillait toutes les surfaces d'une fine couche transparente immaculée. Elle s'écoulait en gouttes et en fins ruissellements ; elle reposait en flaques que venaient perturber des ondulations légères, propagées par les gouttelettes qui s'écoulaient des branches et des feuilles, qui tremblaient là-haut sous l'action du vent.

Au-dessus du linteau, les escarpements de la combe se rejoignaient pour former une paroi unique et infranchissable.

Au-delà, sur la hauteur de la paroi, la forêt se reformait et les grands arbres dissimulaient le ciel avec leurs frondaisons épaisses.

Les deux vantaux de bois de la porte étaient fermés de part et d'autre d'un trumeau³ central. Ils étaient assemblés de troncs rugueux, de plus d'un mètre de diamètre, accolés les uns aux autres sans aucun travail de décoration, que consolidait un entrelacement de grosses branches couvertes de feuilles toujours vertes. Du lierre grimpant se faufilait sur toute la surface des battants. Ses longues tiges s'entrelaçaient, entre les troncs et les branches, avec une telle vigueur, qu'elles leurs conféraient une solidité et une force inébranlable.

Associées aux branches, elles donnaient à Pétale l'impression que les portes maintenaient leur assemblage par leur seule volonté, tel un être vivant.

C'était un cul-de-sac et, quoi qu'il y eût derrière ce portail, cela s'enfonçait obligatoirement au-delà de la paroi rocheuse, sous le sol de la forêt. Quoiqu'il en fût, c'était une construction, certes rustique mais indestructible sans l'appoint d'explosifs.

— Comment peut-elle s'ouvrir, pensa Carsten Scove à haute voix.

— La question serait plutôt : « Est-il judicieux de chercher comment l'ouvrir, » dit Loyna Cincéroca.

— Cette question ne doit pas se poser Loyna, dit Pétale Chloris. Nous devons l'ouvrir ! asséna-t-elle.

Un puits se dressait à environ sept mètres face à la grande porte. Il était de forme circulaire, d'un diamètre de deux mètres et d'une hauteur d'un mètre cinquante. Une margelle de vieilles pierres moussues l'entourait. L'eau arrivait à deux ou trois centimètres du bord. Sa surface était lisse, sans le moindre frémissement. Le puits devait être si profond qu'elle ressemblait à un miroir.

Les arbres qui se maintenaient en équilibre au sommet des escarpements s'y reflétaient et Pétale avait l'impression de regarder une forêt souterraine noyée sous la surface.

Un arc de pierre en plein cintre surmontait le puits. Une poulie pendait juste sous le claveau central autour de laquelle s'enroulait une corde de chanvre. Un seau de bois, cerclé de deux bandeaux de fer rongés par l'humidité, reposait sur la margelle. Il était ridé de sillons profonds et semblait posé là depuis des siècles.

Néanmoins, un nœud robuste le reliait à la corde.

La lumière du soleil arrivait maintenant presque jusqu'au puits. Il devait être dix ou onze heures. Elle conférait un aspect plus accueillant à la combe.

Pétale étudia les énormes troncs qui composaient les portes. Ils étaient si parfaitement ajustés les uns aux autres qu'elle ne voyait pas le moindre interstice entre-eux.

De son côté, Carsten Scove avait fait une nouvelle découverte. Deux pétroglyphes, en forme de croissant, étaient gravés de part et d'autre d'un cercle

central juste sous la margelle. Ils représentaient certainement les trois phases visibles de la Lune, - jeune Lune, pleine Lune, nouvelle Lune -, mais Carsten Scove, - bien qu'il fût né sur cet astre -, fut incapable d'en comprendre la signification.

Les trois symboles se renouvelaient en rythme régulier, à l'intérieur d'un bandeau, tout autour du puits.

Sous le cercle lunaire de la margelle, face aux portes, trois nymphes nues se baignaient dans une eau représentée par trois bandes ondulantes. Celle du centre portait un seau dont elle versait le contenu, sur le sol.

L'eau s'écoulait jusqu'à un réceptacle gravé en relief.

Carsten Scove se baissa et écarta l'herbe à ses pieds. Il mit à jour une rigole d'une vingtaine de centimètres de largeur sur cinq de profondeur. Les herbes touffues, d'un vert lumineux, la couvraient si bien qu'elle était à peine visible dans l'éclairage naissant. Elle était assemblée de galets couverts de mousse abondante et se dirigeait jusqu'à la porte.

— Venez voir ! lança-t-il avec, dans la voix, cette vibration que libère l'émotion de la découverte. Brusquement, il n'avait plus peur, ou du moins il avait cloîtré provisoirement sa peur quelque part au fond de son subconscient pour redevenir l'archéologue confronté au monument à explorer.

Pétale et Loyna le rejoignirent.

— Regardez cette gravure rupestre, dit-il en désignant les trois nymphes. Je pense qu'il s'agit d'un message qui indique comment ouvrir les vantaux.

— Dans ce cas il doit y avoir une sorte de réceptacle au pied de la porte pour accueillir l'eau, dit Pétale.

Elle suivit la rigole qui partait du puits et trouva rapidement un collecteur qui longeait les deux battants, bien dissimulé sous l'épaisseur des herbes.

— Ce système n'a pas été utilisé depuis longtemps, constata Loyna. Les deux rigoles sont invisibles. Personne n'est venu ici depuis des mois, peut être des années.

— Pourtant, les petits êtres bleus ont bien suivi ce chemin. Ils n'ont pu disparaître qu'en empruntant ce passage, constata Carsten Scove.

— On l'a peut être ouverte pour eux de l'intérieur. Peut-être même est-ce le responsable de la destruction de Babilon, hasarda Pétale.

— Tout ceci ne me dit rien de bon, dit Loyna Cincéroca avec un soupçon d'inquiétude dans la voix.

Ce n'était pas ce genre de commentaire qui allait arrêter Pétale. Elle plongea le seau dans le puits, l'en retira rempli à ras bord, puis le déversa méthodiquement dans la rigole qui se dirigeait vers la porte.

L'eau s'écoula assez lentement en couvrant les pierres, comme si le temps n'avait pas d'importance dans ce lieu. Elle ondula par-dessus les touffes de mousses, imprégnant chacune d'elle avec gourmandise et poursuivit nonchalamment son chemin. Enfin elle se répandit dans le collecteur qui longeait les deux battants.

Le flux se déversa plus rapidement et envahit tout le réceptacle en quelques secondes. Quelques minutes s'écoulèrent sans que rien ne se passa et les trois voyageurs furent bien près de s'avouer vaincu quand brusquement un grondement caverneux remplit l'air. Ils entendirent de sourds craquements comme si les troncs de la porte se fendaient.

Soudain, les longues tiges de lierres commencèrent à onduler. Elles desserrèrent leurs étreintes autour des troncs en bruissant et en fouettant l'air puis se retirèrent en rampant sur le sol vers les deux piédroits qui soutenaient les vantaux. À ce moment, dans un enchaînement de claquements, de grincements et de détonations de mécanismes qui se mettaient en branle, les battants s'ouvrirent vers les voyageurs en grondant comme des animaux antédiluviens. Aucun des troncs ne racla l'herbe comme s'ils refusaient de détruire un bien précieux. Et c'était fascinant de voir ces vantaux babyloniens se déplacer avec autant de précaution au-dessus du sol car chacune devait peser trois ou quatre tonnes.

Les trois voyageurs reculèrent de plusieurs pas tandis que les deux battants dévoilaient l'entrée d'une galerie obscure.

— Allons, dit Pétale. Et elle avança résolument vers le seuil en dégainant son prolongateur de force.

Loyna Cincéroca et Carsten Scove la suivirent d'un pas qu'ils voulurent ferme, même si l'idée de s'engager dans ce lieu sombre ne les motivait pas vraiment.

Loyna avait suivi l'exemple de Pétale et marchait avec son arme pointée vers l'obscurité. Tous allumèrent leur lampe frontale. Les trois faisceaux lumineux balayèrent l'intérieur de ce qui semblait être une longue galerie dont, pour le moment, ils ne distinguaient pas l'extrémité.

Le sol était tapissé de gros cailloux ronds et glissants. Ils avancèrent lentement, leurs scanners explorant l'obscurité. Ils parcoururent ainsi une cinquantaine de mètres sans noter de modifications autour d'eux. Les murs étaient nus et couverts de fins ruissellements d'eau dû aux infiltrations provenant du sol de la forêt, loin au-dessus de la galerie.

Les trois voyageurs étaient tellement concentrés sur leur exploration qu'il leur fallût quelques secondes pour réaliser le fracas caractéristique qui provenait de l'entrée de la galerie : les portes se refermaient et bien plus rapidement qu'elles ne s'étaient ouvertes, comme si, soudain, elles avaient recouvert les ajustements et la précision des premiers temps de leur construction.

Ils se retournèrent avec surprise et réalisèrent qu'ils n'avaient aucune chance de les atteindre avant qu'elles ne fussent closes.

— De toute façon, nous ne sommes pas venus jusqu'ici pour faire demi-tour à la première contrariété, épilogua Pétale.

Ils reprirent leur exploration.

La galerie s'enfonçait profondément sous le sol de la forêt car, sous leur pas, ils ressentaient une pente assez prononcée. Carsten Scove marchait devant. Finalement, l'exploration était trop tentante pour l'archéologue et prenait le pas sur l'inquiétude. Pétale et Loyna Cincéroca suivaient, leur arme toujours en main.

Ils avançaient dans un monde de silence, seulement troublé par leurs pas et les gouttes d'eau qui tombaient du plafond.

Autour d'eux, l'humidité régnait sur tout.

Après une centaine de pas, le décor changea, comme s'ils passaient dans un autre monde.

Plusieurs bandes parallèles, couvertes d'étranges inscriptions, courraient en haut des murs, à hauteur du plafond. C'étaient des runes étranges, formées de

traits droits ou incurvés, gravés de part et d'autre d'une ligne centrale. Elles étaient incompréhensibles, même pour Carsten Scove, car il ne se souvenait pas avoir étudié ce genre d'écriture terrienne lors de ses études sur les civilisations passées.

À mesure qu'ils avançaient dans le silence de la galerie, les parois devenaient plus lisses. La pierre brute laissa la place à une surface travaillée par l'outil. Des dessins rupestres se composaient sous la projection des trois éclairages. Ils étaient gravés dans la pierre avec une approximation enfantine, comme si leur créateur avait appris à manipuler l'outil en dessinant. Néanmoins les voyageurs reconnaissaient aisément certains animaux terriens pour les avoir étudiés, lors de leur préparation, avant d'entreprendre ce voyage. C'était une multiplication du vivant dans un joyeux désordre comme si un nouveau créateur avait voulu redéfinir la diversité naturelle. Des paons côtoyaient des sangliers et des coqs, tandis que des chouettes surveillaient la galerie de leurs yeux globuleux. Des dizaines de cerfs avançaient en procession sur des bandeaux dont le fond représentait des fleurs, des herbes ou des arbustes. Et partout abondaient des motifs décoratifs qui représentaient une multitude de créatures dont certaines étaient parfaitement inconnues aux explorateurs, mais il est vrai que beaucoup de changement avaient dû affecter la faune pendant presque un millénaire.

Cette luxuriance produisait un envoûtant mystère dans les jeux des ombres et des lumières, déplacées par le mouvement de la marche.

Cependant, un fait les frappa : « Il n'y a ni homme, ni femme parmi ces gravures », fit remarquer Loyna.

— C'est comme si on avait voulu bannir toute présence de l'humain, constata Carsten Scove.

— Pourtant, il a bien fallu des mains pour graver ces dessins dans la pierre. Cette galerie et les portes à l'entrée ne se sont pas construites toutes seules, dit Pétale.

Incapable de résoudre ces mystères pour le moment, ils poursuivirent leur exploration.

Ils marchèrent pendant une heure encore, s'engageant toujours plus profondément dans le sol de la forêt. Le logiciel de Pétale afficha qu'ils s'étaient enfoncés de plus de trente mètres sous terre.

Les parois étaient toujours aussi fournies en gravures d'animaux divers ou en scénettes qui semblaient raconter comment les animaux avaient peu à peu recommencé à dominer les plaines et les forêts, les montagnes et les océans, sans doute après l'extinction de l'espèce humaine sur Terre.

Après plus de trente minutes de marche supplémentaire, ils commencèrent à douter que la galerie menât vers un but précis.

— Peut être traverse-t-elle seulement la forêt d'un point à l'autre, émit Loyna Cincéroca. Les anciens terriens l'auraient conçu pour aller plus vite sans avoir à contourner les bois ou à ouvrir un passage entre les arbres.

— Peut-être, dit Carsten Scove, mais quelque chose me fait penser que ce n'est pas là, sa raison d'être. Si des hommes l'avaient creusée et avaient gravé ses dessins, ils se seraient représentés sur les murs ; au moins pour montrer à d'éventuels explorateurs, comme nous, qu'ils étaient là. Non, je pense qu'elle a été creusée par quelqu'un d'autre et pour une autre raison.

— Où peut être, quelque chose d'autre, dit Pétale sans que Carsten Scove ne s'opposât à cette idée.

Ce fut à cet instant qu'ils atteignirent l'extrémité de la galerie.

Ils devaient être à plus de quarante mètres sous terre. Une vieille porte de bois bancale, aux planches mal jointes, était encastrée dans un mur de pierres qui leur barrait le passage. Il semblait aussi ancien que la planète.

Le côté gauche du battant était accolé à un gros rocher qui émergeait de la paroi de la galerie. Il avait l'aspect d'une tête difforme avec des trous larges et profonds à la place des yeux, du nez et de la bouche, marquée de creux et de bosses comme si on lui avait donné une mémorable leçon à grands coups de poings.

Il y avait un son.

Il venait de derrière la porte.

Un son lancinant et sourd, identique au bourdonnement permanent d'une machinerie de cargo à quai.

Une lumière douce filtrait par les interstices de la porte de bois.

Les trois compagnons se consultèrent du regard puis Carsten Scove s'avança. Il poussa légèrement avec la main mais le battant ne bougea pas. Devant cette résistance, il appuya dessus avec son épaule et parvint à le déplacer légèrement. Il accentua la pression, aidé maintenant par Pétale, ce qui eut pour effet de provoquer un crissement désagréable des planches sur le sol. Mais la porte s'ouvrit enfin et ils libérèrent le passage sur un jardin circulaire où flottait un parfum d'herbe et de foin.

Le site était parfaitement éclairé par une lumière solaire et sans doute artificielle mais dont ils ne parvenaient pas à définir l'origine. Néanmoins, elle devait être riche en énergie car une flore luxuriante d'arbustes à grosses feuilles et de fleurs géantes multicolores s'épanouissait sur toute la surface du jardin et il avait plus de trente mètres de diamètre.

Le site distillait la tranquillité.

Les longues tiges des fleurs ondulaient en un lent va et vient lancinant, presque hypnotique, bien qu'il n'y eût pas le moindre souffle de vent et les fines branches d'arbustes aux feuillages d'un vert éclatant bruissaient comme si chacune de leurs feuilles était dotée d'une intelligence indépendante.

Le jardin était enclos à l'intérieur d'un mur circulaire de troncs d'arbres nouveaux et tordus, si bien associés les uns aux autres qu'on eût dit qu'il n'y avait qu'un seul arbre. Il aurait été impossible de se faufiler entre-eux. Leurs canopées se rassemblaient les unes, les autres, pour former un toit de feuilles et de branches au travers duquel aucune lumière ne filtrait. Leurs ombres noires, presque sinistres, s'étendaient sur le sol et faisaient presque redouter de les profaner de ses pas.

Une allée traversait le jardin depuis la sortie de la galerie. Elle menait à une cavité circulaire dans le sol. Une margelle de pierres, haute d'une dizaine de centimètres l'entourait.

— Écoutez ! dit Pétale.

Le son provenait de la cavité.

— Ça ne signifie qu'une chose, il y a une machinerie au fond de cette fosse, expliqua Loyne Cincéroca.

— Peut être une salle, hasarda Carsten Scove.

La curiosité avait pris le pas sur leur appréhension de l'inconnu. Ils étaient maintenant, comme des joueurs de jeux vidéo qui souhaitent ardemment savoir ce qui les attend dans le prochain niveau. Le problème, pour eux, était que le boss qu'ils risquaient de rencontrer devait être autrement plus puissant et dangereux que ne l'avait jamais été tous les boss des jeux vidéo passés.

Pétale s'avança jusqu'au puits et Carsten Scove qui la suivait de près eut l'impression presque désagréable que les grandes corolles des fleurs s'orientaient dans leur direction pour observer le moindre de leur mouvement. Il en fit part à Pétale mais la jeune femme avait aussi remarqué cette singularité.

— Croyez-vous qu'elles soient devenues des êtres pensants au fil des millénaires ?

— Comment savoir. Nous sommes restés absents si longtemps de cette planète. Vous vous souvenez de ces éléphants dans le désert. Dans le passé de la terre, c'était des sortes d'icônes pour la sauvegarde animalière auprès de tous ceux qui protégeaient la nature et je peux vous assurer que nulle part il est mentionné dans nos archives qu'ils étaient capables de porter l'un des leurs par lévitation.

— Autrement dit, il faut nous attendre à tout, dit Loyna.

— Inutile de nous poser des questions auxquelles nous ne pouvons répondre pour le moment, dit Pétale en considérant le trou béant de trois mètres de diamètre qui s'ouvrait au centre de la margelle.

Une lumière bleue et froide en émanait. Ils s'approchèrent et regardèrent au-delà du bord.

Ils ne virent rien de particulier, même pas le fond. Pétale ramassa un simple caillou et le jeta dans la cavité. Le caillou resta un court instant en sustentation comme si une machinerie interne en soupesait le poids puis il commença à descendre lentement.

— Un puit gravitationnel, indiqua Pétale.

— Que faisons-nous maintenant ? demanda Carsten Scove un peu moins sûr de lui.

Pétale le regarda avec un sourire malicieux qui répondit parfaitement à la question qu'il venait de poser puis, sans un mot, elle s'avança au-dessus du puit.

Chapitre 3.

Au cœur de la Terre

Loyna Cincéroca et Carsten Scove n'hésitèrent pas trop longtemps et rejoignirent Pétale au-dessus du vide. Ils se retrouvèrent en sustentation et se regardèrent avec inquiétude en découvrant la profondeur obscure sous leurs pieds

L'impression était assez désagréable et ils s'attendaient, à tout moment, à être aspirés vers l'abîme comme dans un vulgaire tuyau d'aspirateur. Mais rien ne se passa, juste une attente de dix, peut être quinze secondes au cours desquelles le système devait s'assurer de leur poids pour gérer la descente.

Ils ne ressentirent aucun effet ; déjà une accélération douce mais rapide les éloignait de la surface tandis que le jardin disparaissait doucement derrière la bordure de la margelle.

Ils restèrent silencieux le temps de la descente. Elle dura environ deux ou trois minutes.

La vitesse se réduisit brusquement. Tout était noir autour d'eux. Ils demeurèrent sans bouger, n'osant mettre un pas en avant de peur de tomber dans un vide ou dans un piège.

Au-dessus de leurs têtes, l'ouverture du conduit découpait un petit cercle lumineux sous le vert lumineux de la canopée du jardin.

La diminution du trou au-dessus d'eux indiquait qu'ils s'étaient enfoncés de plus de cent cinquante mètres sous le niveau du jardin. Lui-même étant déjà situé plusieurs dizaines de mètres sous l'entrée au fond de la combe, ils devaient se trouver à environ deux cents mètres sous terre.

Leur angoisse ne dura pas car une lumière agréable les enveloppa lentement comme si on créait un cocon autour d'eux. Elle dévoila une longue galerie. Pétale pointa le télémètre de son scanner et annonça une longueur de deux cent quatre-vingt-quatorze mètres.

— Nous avons atteint un second palier, expliqua Pétale.

Un éclairage de culture sous serre, identique à celui qui alimentait les plantations d'Imbrium, baignait la galerie jusqu'au trois quarts de sa hauteur. Elle était enclose entre des murs si hauts qu'ils donnaient l'illusion de murailles aux assises régulières et le plafond à peine visible était plein de mystères et de menaces.

Des dizaines de lianes, de branches longues et feuillues, en mouvement, - comme si la vie les habitait -, jaillissaient de là-haut, dans la semi-obscurité et pendaient vers le sol. Certaines s'arrêtaient parfois juste au-dessus de leurs têtes. Ce n'était pas vraiment une jungle mais l'ensemble présentait un aspect très forestier.

Le silence était présent comme si la mort hantait ce lieu pour glacer d'effroi le cœur des vivants. On aurait dit une partie interdite de la Terre ; un endroit où les hommes ne devraient jamais venir et Pétale songea que certainement aucun être humain ne s'était jamais aventuré jusqu'ici. Ils avaient l'impression que cet espace était inviolable. Ils n'étaient là que parce qu'on les y autorisait et que n'importe quoi pouvait leur arriver si celui ou celle qui les laissait avancer décidait de changer d'avis.

Néanmoins, ils se mirent en marche vers l'autre extrémité de la galerie car une lumière prometteuse d'autre chose brillait comme une invite enchantée.

D'énormes piliers, sculptés dans des troncs aux allures olympiennes, se dressaient à intervalles réguliers. Ils étaient couverts de branches et de feuilles et Pétale aurait juré les avoir vu bouger bien qu'il n'y eu aucun souffle de vent.

Entre chacun d'eux, des niches murales hautes et larges, aux contours ouvragés de dessins de feuilles et de fleurs, de branches et de lianes qui s'entrelaçaient, contenaient les hologrammes d'animaux anciens ou chimériques, car Carsten Scove indiqua que certains n'avaient jamais appartenu à la faune terrestre, si ce n'est en rêves ou en cauchemars.

Ils bougeaient comme des apparitions spectrales, prisonniers à jamais, - du moins ils l'espéraient, - de leurs niches protectrices. Des runes incompréhensibles stylisés en formes de feuilles d'arbres de racines ou de branches, courraient sous chaque niche.

— Sans doute leur nom, indiqua Carsten Scove, bien que je sois incapable de l'affirmer étant donné que ces inscriptions sont parfaitement incompréhensibles.

Jamais aucune civilisation de la Terre ancienne ne s'est exprimée de cette façon.

Un ruisseau se faufilait sans bruit à travers un parterre d'herbes hautes et vertes malgré l'absence de lumière solaire. Des animaux aquatiques ondulaient sous sa surface. Ils étaient vifs et leurs formes étaient impossibles à définir.

Le ruisseau semblait aventureux au premier abord, mais après une étude approfondie, ils s'aperçurent que son parcours avait été tracé méticuleusement pour venir frôler chaque tronc pilier.

— Il est là pour les arroser. Ces troncs sont plantés en terre. Ce sont des piliers vivants, expliqua Carsten Scove, fasciné par la qualité de cet agencement.

Les trois compagnons apercevaient la sortie de la galerie mais ils avaient l'impression de se déplacer avec lenteur entre ces parois hantées par des animaux du passé, comme si une mystérieuse force invisible ralentissait leur pas pour les obliger à s'interroger ou à culpabiliser devant ces représentants de la faune terrestre décimés par l'humain.

Alors qu'ils en étaient là de leurs réflexions diverses, la galerie prit fin et ils débouchèrent dans une caverne aux dimensions prodigieuses. Elle déploya devant eux un paysage formidable. Jamais ils n'avaient rien vu de tel, eux qui ne connaissaient que l'architecture fonctionnelle d'Imbrium.

Leurs scanners n'en découvrirent ni l'extrémité, ni la largeur. Sa haute voûte leur apparaissait sous la forme d'une surface ouvragée de dessins en formes de fleurs multicolores qu'on aurait dit échappées d'un jardin féérique.

Un éclairage comparable à celui du soleil et sans doute aussi généreux, baignait la caverne pour permettre la photosynthèse. Il provenait de toutes les directions sans que l'on puisse en définir la source.

Où que se posait leurs regards, ce n'était que grandeur et luxuriance. Une forêt souterraine foisonnante s'étirait sur une surface impossible à déterminer. Il y avait là des chênes et des hêtres, des essences que connaissait Carsten Scove et d'autres qu'il découvrait et, pour tout dire, il ne se rappelait pas en avoir vu de semblables dans les archives de la Terre ancienne sur Imbrium. Mais il est vrai que de nombreuses informations, non essentielles, n'avaient pas été sauvegardées lors du départ de la Terre et il existait beaucoup de lacunes historiques et géographiques dans la médiathèque de la cité lunaire.

Mais, de toute évidence, ces arbres étaient de nouvelles variétés aux formes élaborées, gracieuses et décoratives, agréables à regarder comme si un créateur s'était appliqué à créer un nouveau monde plus harmonieux pour son seul plaisir.

Leurs troncs de différents diamètres étaient espacés à intervalles irréguliers. Certains mesuraient trois à quatre mètres de circonférence, d'autres n'étaient pas plus épais que des arbrisseaux. Ils avaient tous un houppier différent, comme si chacun d'eux était une variété bien distincte avec des feuilles singulières en formes et en dimensions dont les couleurs chatoyantes parcouraient toute la palette des verts, des jaunes et des rouges, et, par une sorte de relation extraordinaire, ils étaient tous reliés les uns aux autres par l'entrelacement de leurs branches. Elles se rejoignaient et se reliaient entre elles comme des câbles énormes ou fins.

Une douce et agréable température occupait le volume.

Des fleurs aux couleurs éclatantes bordaient les talus, jusqu'aux abords d'un chemin de terre ocre, sèche, et d'un contact agréable sous les pieds. Il démarrait devant l'entrée de la galerie et avançait en ligne droite vers le centre de la caverne. Le parc embaumait de fragrances inconnues mais très suaves pour l'odorat des trois voyageurs.

À leurs pieds, entre eux, autour d'eux, étaient positionnées des appareils tous plus surprenants les uns que les autres. Aucun ne s'élevait à plus d'un mètre de hauteur.

L'air était immobile et le ronronnement régulier qui émanait de ces systèmes emplissait l'atmosphère d'une sonorité presque charnelle.

Certains étaient de métal, peints en vert feuille, d'autres étaient de bois et ressemblaient à des troncs couchés, débités en longueurs différentes. Ils étaient disposés sans soucis d'un agencement organisé selon les concepts visuels des visiteurs, du moins c'était ce que laissait penser leur dispersion car, en étudiant l'ensemble de plus près, Loyna Cincéroca conclut que chacun était à un emplacement idéal d'un point de vue technique ; sur le bord d'un chemin, près d'un arbre, accolés à d'autres appareils, avec un sens de l'esthétique qui s'insérait dans la forêt sans dénaturer l'environnement.

Pétale remarqua qu'aucune face des machines n'avait de lignes droites. Toutes les surfaces étaient formées de courbes plus ou moins accentuées, sans doute

pour conserver un style forestier au cœur de la sylvie. D'autres systèmes étaient étalés comme de vulgaires bancs au bord d'une promenade. Mais tous étaient couverts de feuilles, de branches invasives et fonctionnaient sans interruption. Certains émettaient des cliquetis permanents, d'autres encore chuintaient, bruissaient, grinçaient, ronflaient ; c'était un véritable recueil de sons en tous genres et un foisonnement d'appareils tous plus étranges et surprenants les uns que les autres.

Aucun éclat de lumière ne courrait sur les faces multiples des machines pour ne pas polluer l'ambiance de la forêt. Elles étaient couvertes de mousses et de feuilles sèches tombées des arbres. L'extrémité des branches se courbaient vers elles et venaient s'insérer sur leurs sommets tandis qu'au sol, des centaines de racines et radicelles s'introduisaient dans les façades aux formes complexes.

D'autres appareils étaient répartis sur des étagements naturels en terre qui remontaient sur les flancs de la caverne. De nombreux escaliers ou des chemins de terre les reliaient entre eux sans dépareiller l'aspect primaire de la forêt.

Certains arbres, à flanc de coteau, avaient encerclé et recouvert de leurs racines les systèmes qui les entouraient dans une imbrication dévorante.

— Que pensez-vous de tout ça, demanda Pétale à Loyna.

— Cette installation me laisse perplexe. Je pense qu'il s'agit de systèmes de calculs ou de gestion. C'est l'un des endroits le plus extraordinaire qu'il m'ait été donné de voir. Peut-être une symbiose entre la machine et la nature, mais je n'en suis pas encore certaine. Il faudrait que j'étudie ce site plus longuement.

— Nous sommes là pour ça, dit Pétale. Avançons, tant que personne ne nous en empêche.

Les trois compagnons avaient la sensation d'être face à une vaste solitude.

Ils s'engagèrent sur le chemin entre les machines.

Pétale et Loyna avaient toujours leur prolongateur de force pointé devant elles. Elles surveillaient les alentours avec vigilance mais leurs scanners ne détectaient aucun signe de présences humaines ou étrangères, ni aucun mouvement mécanique qui aurait pu mettre leur vie en danger. Seul de petits animaux volaient ou courraient sans qu'ils ne pussent les voir. D'autres, plus imposants, fuyaient, en bonds rapides, à leur approche en restant parfaitement invisibles

dans l'ombre du sous-bois.

Cette Terre étrange n'était plus celle de leurs ancêtres.

Autre chose s'était développé ici.

Après une centaine de mètres, ils atteignirent une petite clairière où trônait une machine élaborée avec de multiples troncs au cœur d'un agencement extravagant. Malgré l'étrange concept visuel qui caractérisait cet ensemble, ils ne doutèrent pas qu'il s'agissait d'un système technologique. Quatre nouveaux embranchements se diffusaient en différents points de la caverne à partir de cet endroit.

L'un d'eux contournait la machine et disparaissait derrière elle.

— C'est fascinant, dit Loyna, immobile devant l'ordonnancement de troncs de l'appareil. Je suis de plus en plus convaincu qu'il s'agit là d'un calculateur. La capacité de raisonnement de cette entité doit être parfaitement prodigieuse. Elle regarda autour d'elle : « Suivons ce sentier, dit-elle avec autorité en désignant celui qui continuait derrière l'empilement de troncs, Si nous devons trouver la raison d'être de tout cet équipement, ce sera au centre de cette forêt. »

Les deux autres ne lui contestèrent en rien sa décision car, en sa qualité de physicienne, elle était la plus qualifiée pour appréhender les systèmes qui les entouraient et définir à quoi pouvait servir ce complexe.

Le sentier suivait maintenant une fosse qui semblait venir du bord du dôme caverneux et s'insérait profondément dans la forêt. Large d'environ trois mètres, elle était si profonde qu'on n'en voyait pas le fond, perdu dans une pénombre austère où vacillaient d'étranges lumières orangées. Ils distinguèrent des mouvements vagues qui ondulaient sans qu'ils pussent définir la distance ni qui ou quoi bougeaient dans les profondeurs. Des bruits rauques et d'autres, comparables à ceux que ferait une scie circulaire coupant du métal, montaient jusqu'à eux, atténués par la distance.

C'était assez déplaisant et menaçant.

Ils découvrirent d'autres fosses. Elles s'étiraient sur de courtes distances ou isolaient, parfois, les unes des autres, des surfaces entières de la forêt-machine. Les branches des grands arbres les survolaient sur des dizaines de mètres ou créaient des ponts de bois sinueux qui les enjambaient pour permettre le passage

d'éventuels promeneurs dont les voyageurs se demandèrent qui ils auraient pu être dans ce monde désert ; à moins qu'ils ne fussent réservés aux animaux.

Les ramures défiaient tous les obstacles, qu'ils soient creux ou bosses, et reliaient les arbres aux machines, les machines aux machines, les machines aux arbres, enfin c'était une extraordinaire cohésion de bois et de métal.

En certains endroits, les voyageurs repérèrent des rampes de manomètres à aiguilles. Elles se cramponnaient au-dessus des machines, parfois à plusieurs mètres de hauteur. C'était un matériel basique assez incongru sur ce genre de site. Une multitude de branches volantes ou rampantes les connectaient sur d'interminables longueurs. Les trois compagnons considérèrent avec perplexité ce mélange de technologie antique, associée à de si sophistiqués dispositifs.

Ils marchèrent pendant trente minutes en s'enfonçant toujours plus loin au cœur de la forêt. Derrière eux, le chemin n'était plus qu'un mince filet, pareil à un cordon ombilical qui les reliait encore à la sortie. Mais elle leur semblait bien loin maintenant et Pétale devinait que si une attaque survenait, ils n'auraient aucune chance de regagner la vieille porte de bois.

Autour d'eux la forêt machine était toujours aussi foisonnante. Il n'y avait aucun changement dans ce qui les entourait si bien que le décor leur devint bientôt parfaitement naturel.

— Mais où sont les pièges ? demanda Pétale Chloris.

Et ses deux compagnons se posaient la même question, car comment imaginer que toute cette beauté, - sans doute destinée au maître de ces lieux -, ne fut pas protégée par une batterie de pièges destinés à empêcher d'éventuels intrus de nuire à cette harmonie.

— Peut-être n'y a-t-il pas de pièges, hasarda Loyna.

— Que voulez-vous dire ? fit Pétale.

— Il aurait été bien plus simple de nous éliminer à l'extérieur. Je pense qu'il n'existe rien de dangereux pour nous ici. Le créateur de ce lieu nous a montré la puissance dont il dispose contre Babilon. Si nous sommes arrivés jusque-là indemne, c'est uniquement par son bon vouloir. Il semble que nous soyons utiles à son dessein, mais j'ignore à quel niveau et j'avoue que je ne suis sûr de rien pour le moment.

— Votre raisonnement se tient, concéda Pétale. Donc on nous aurait épargné pour que nous puissions parvenir jusqu'ici. On veut nous voir !

— Espérons que c'est uniquement pour discuter, fit Loyna Cincéroca.

Ils continuèrent donc, désireux de mettre un nom sur celui ou peut être celle qui avait éliminé leurs compagnons.

Ils poursuivirent leur marche sous les frondaisons des grands arbres en suivant le chemin. De petits cris, des piaillements fusaient de la canopée et des taillis comme si des dizaines d'oiseaux ou de petits mammifères s'égaillaient à leur passage.

Très vite ils réalisèrent que les petits êtres bleus étaient à l'origine de cette clameur incessante.

Au terme d'une vingtaine de minutes supplémentaire ils aperçurent, - dépassant au-dessus de la cime des arbres -, un surprenant arrondi métallique argenté qui réfléchissait la lumière avec éclat.

Ils s'arrêtèrent sans dire un mot, se regardèrent, puis, d'un commun accord silencieux, ils décidèrent de continuer tant la vision de cette forme incongrue, au milieu de toute cette verdure, attisait leur curiosité

Tandis qu'ils avançaient l'arrondi devenait plus imposant mais bientôt il fut caché par les arbres sous lesquels les trois voyageurs s'enfonçaient.

Ils atteignirent une clairière.

Elle était vaste et circulaire. Sa surface était jonchée de bûches et de troncs, certains couchés, d'autres se dressant vers le ciel, de différentes tailles, allant de cinquante centimètres à trois ou quatre mètres de hauteur.

Leurs circonférences aussi variaient. Certains avaient la taille fine d'un jeune arbre, d'autres le volume des séquoias les plus imposants, avec divers diamètres entre ces deux extrêmes. Ils étaient tous reliés les uns aux autres par leurs racines et un enchevêtrement de branches et fines brindilles.

Un doux bruissement émanait de chacun d'entre eux.

Carsten Scove s'avança et posa une main hésitante sur le tronc le plus proche. Il sentit un frisson parcourir l'écorce. À ses pieds quelques racines se rétractèrent

légèrement comme les tentacules d'une pieuvre qui voudrait éviter le contact avec un être humain.

À hauteur de sa tête, les branches qui hérissaient le haut du tronc s'agitèrent comme si une sourde inquiétude les envahissait à l'approche de l'homme.

— Ce sont des certainement des calculateurs comme l'agencement de troncs que nous avons découvert à l'entrée de la forêt mais ceux-ci semblent vivant, s'exclama Loyna.

Mais le plus extraordinaire occupait le centre de la clairière.

Un vaisseau ovoïde, d'une hauteur de quarante mètres, se dressait au cœur d'un silo de lancement. Sa coque était entièrement en métal poli. Une couronne de phares circulaires demi-sphériques, de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, l'entourait aux trois quarts de sa hauteur. Ils clignotaient, l'un après l'autre, à faible vitesse et jetaient des éclats de lumière fantasmagoriques sur la forêt alentour.

On ne voyait aucun pare-brise, aucun hublot. Un quart de l'engin disparaissait dans les entrailles de la Terre. Une aura lumineuse orangée émanait du sous-sol et peignait la coque de l'ovoïde d'une couleur pastel jusqu'à mi-hauteur.

Deux autres silos étaient vides et les trois compagnons eurent soudain la même révélation, que Pétale développa à haute voix : « Deux vaisseaux ont déjà quitté cette base de lancement. Peut-être venons-nous de trouver l'endroit d'où ont été émis les flux d'énergie. »

— Pourquoi trois vaisseaux ? demanda Loyna Cincéroca. Car à quoi peuvent bien servir ces engins alors qu'il n'y a aucun être humain sur la planète pour les piloter.

— Ils sont peut-être entièrement automatisé, hasarda Pétale Chloris.

Ils poursuivirent leur exploration de la clairière, gardant toujours un œil sur l'ovoïde immense, avec la crainte d'un piège dissimulé, que leur passage mettrait en action.

Mais rien ne se passa.

Tout était inerte, à part le ronronnement feutré des calculateurs. Ils ne découvrirent rien de plus que les machines et le vaisseau.

— Quelle technologie a pu servir à la construction de ces engins ? Il n’y a aucune trace d’usine sur la planète, fit remarquer Loyna Cincéroca. Il faut des matériaux ; une main d’œuvre pour concevoir et fabriquer un vaisseau pareil. Et où trouver l’énergie nécessaire pour alimenter des infrastructures aussi sophistiquées ? Nos scanners auraient détecté le moindre mouvement inhabituel sur la planète.

— Il y a obligatoirement une réponse, dit Pétale.

— Examinons les faits et travaillons par élimination, dit Carsten Scove. La Terre est redevenue une planète sauvage livrée à la faune et à la flore. Nous savons qu’aucune structure, qu’elle soit technologique ou énergétique, en état de fonctionner, n’existe à sa surface...

— ... Donc toute la gestion, l’élaboration et la construction de ces systèmes a eu lieu sous terre, poursuivit Pétale.

— Je suis assez d’accord avec Pétale, dit Loyna. Souvenez-vous des mouvements étranges que nous avons vu dans les crevasses et les bruits qui en émanaient.

— Une usine souterraine peut être ; à une profondeur considérable. Voilà pourquoi nos scanners ne pouvaient la détecter.

— Mais qui peut travailler là-dedans ? fit Carsten Scove.

— Peu importe, mais je pense que ce ne sont pas des êtres de nature biologique ! affirma Pétale. Quel que soit le créateur de cet univers, il ne doit pas lui être bien difficile d’imaginer des serviteurs ou des machines capables de travailler pour lui.

— Et l’énergie pour alimenter toutes ces systèmes, y compris cette caverne ? Il faut une centrale d’une puissance phénoménale. Nos sondes l’auraient découvert. Elle ne serait pas de celle qui passe inaperçue.

— Mais alors quoi ? fit Loyna.

— Il ne reste qu’une seule source d’énergie capable de fournir une alimentation conséquente ; le noyau terrestre ! dit Pétale.

— De telles installations nécessiteraient une infrastructure souterraine considérable, fit remarquer Loyna.

— Sans doute, mais comme nous avons éliminé toutes les possibilités logiques il ne reste que celle-ci, même si elle paraît invraisemblable, énonça Pétale.

— Ce serait une découverte fantastique ! assura Loyna Cincéroca.

— Mais qui en est l'instigateur, fit Carsten Scove. Pourquoi ne se fait-il pas connaître ? Il a détruit Basilon et assassiné nos amis et, depuis, il nous laisse vagabonder à notre guise dans un lieu que tout gouvernement humain du passé aurait tenu secret.

— C'est en effet un mystère, concéda Pétale. Mais au moins, quel qu'il soit, être vivant ou machine, il ne veut pas notre mort, du moins pour le moment.

La coupée de l'ovoïde était ouverte et, une échelle menait jusqu'au sas.

— Allons-y, dit Pétale, si nous devons trouver quelque chose se sera dans ce vaisseau. Son système de communication devrait être plus accessible que tous ces calculateurs auxquels rien ne nous permet de nous connecter.

Les trois compagnons s'approchèrent du bord du silo. Ils s'arrêtèrent un court instant devant l'échelle de coupée métallique car il se dégageait une puissance inquiétante de la forme ovoïde parfaitement épurée. La nef ne reposait sur aucun atterrisseur et flottait simplement à deux mètres au-dessus du fond du silo. Il semblait une entité étrangère émergeant du centre de la Terre.

Néanmoins, Pétale Chloris s'engagea sans hésiter sur l'échelle car elle mettait un point d'honneur à ne reculer devant aucun péril en souvenir de ses amis et de Basilon.

L'échelle de coupée était entourée de lianes filandreuses. Elles s'inséraient, d'une manière singulière, à travers la coque sans lui occasionner de dégâts.

Pétale évita de les écraser en posant les pieds sur les barreaux. Elle en toucha une ou deux qui frissonnèrent contre ses bottes sans toutefois se montrer agressives. Tout s'ajustait à la perfection et Pétale se demanda si la coque était bien métallique.

Elle la toucha tandis qu'elle descendait. La surface était parfaitement lisse mais n'était pas froide comme l'aurait été du métal. Elle était plutôt tiède et alors qu'elle allait retirer sa main elle perçut un léger tressaillement sous sa paume. Elle repassa ses doigts sur la surface et ressentit la même sensation.

L'ovoïde semblait vivant sous son touché ! Cette découverte aurait pu l'étonner mais elle avait trop longtemps voyagé à bord de Babilon pour être vraiment surprise. Néanmoins, il s'agissait là d'une forme de vie différente. Babilon était une entité artificielle qui avait accédé à la conscience alors que ce vaisseau semblait né de la nature. Il ne disposait sans doute pas d'une pensée propre aux êtres conscients mais se comportait plutôt comme une plante.

Elle atteignit l'entrée du sas, suivi par Loyna Cincéroca et Carsten Scove, - que cette aventure passionnait de plus en plus -, et pénétra dans le vaisseau.

Une lumière verte s'alluma aussitôt et dévoila une pièce cylindrique de trois mètres de diamètre sur deux de hauteur. La cloison était constituée d'un matériau semblable à du bois autant en couleur qu'en forme. Un panneau amovible d'un mètre soixante-dix de hauteur sur un mètre de largeur était fixé sur la cloison par quatre écrous papillons, à gauche de l'écouille.

Pétale s'en approcha et passa sa main sur la surface rugueuse. Elle eut un réflexe de surprise : « C'est bien du bois », fit-elle.

— Vraiment ! dit Carsten Scove qui toucha, à son tour la surface avec autant de surprise que Pétale. Voilà un bien surprenant matériau pour un vaisseau. Il tapota sur la paroi, il constata que sa texture était très compacte : « Ce n'est pas un bois commun. Celui-ci semble aussi résistant que de l'acier. »

Une échelle, elle aussi de bois, était adossée contre la cloison. Elle menait à un étage au travers d'un passage circulaire, découpé dans le plafond.

C'était une invite trop séduisante pour les trois voyageurs. Ils grimpèrent rapidement les barreaux fait de branches solidement ficelées à leurs supports et se retrouvèrent dans une salle assez vaste pour qu'ils en déduisent qu'elle occupait tout le diamètre intérieur de l'ovoïde.

C'était un lieu de repos et de rangement, rempli de placards et de coffres accolés contre la cloison circulaire. Là aussi tout le matériel était assemblé de bois de différentes essences et l'intérieur de la pièce ressemblait assez à une ancienne cabane de coureur des bois.

Le matériau semblait encore vivant. Des branches et des tiges, couvertes de feuilles, s'élançaient en plusieurs endroits et tapissaient le sol, le plafond et la paroi. Une table et une chaise en chêne, fixées au sol, trônaient au milieu de la pièce et un lit simple, fait de branchages assemblés, et couvert d'un matelas de

plumes, était aligné contre la cloison, à l'opposé de l'échelle.

L'éclairage interne était identique à celui de la caverne et devait fournir l'énergie nécessaire pour assurer le processus de photosynthèse de la flore passagère.

Un seul appareil de haute technologie non végétal était installé au centre de la pièce : un caisson fermé par un couvercle transparent. Pétale posa sa main dessus et aussitôt une panoplie de touches sensibles s'alluma sur la surface lisse. Des lignes tracèrent leurs parcours à l'intérieur de délimitations rectangulaires. Des symboles de températures, et de rythmes physiologiques clignotaient doucement.

— C'est un sarcophage cryogénique, dit Carsten Scove qui avait quelques notions dans ces connaissances liées à la conservation des corps. La xéno-archéologie m'a conduit à sauvegarder des espèces pour les préserver. Mais aucune n'était en vie lors de leur mise en préservation alors que ce système semble conçu pour accueillir un être vivant.

Pétale s'approcha : « Dans quel but ? » fit-elle sans poser la question à quelqu'un en particulier. « Il n'y a personne sur la Terre. Et quelle disparité entre cette technologie et cette étonnante structure végétale ! » souffla-t-elle avec dans la voix un soupçon de fascination.

— En tous cas, le créateur de ce vaisseau est optimiste, dit Loyna Cincéroca, une cabine pour un humain sur une planète où il n'y a pas âme qui vive.

— Justement, releva Carsten Scove, maintenant, il y a de nouveau des humains sur la planète.

— Alors, dans ce cas, on nous attendait vraiment, dit Pétale.

— Il est trop tôt pour le dire, mais ces découvertes sont de plus en plus intrigantes et j'aimerais vraiment savoir qui se cache derrière toutes ces inventions et pourquoi.

L'échelle se prolongeait encore vers le plafond de la salle et disparaissait dans un nouveau passage circulaire.

La nouvelle salle, en forme de sphère tronquée, plus petite que la salle précédente, ne pouvait être que la cabine de pilotage. Elle était assemblée et organisée avec des essences de bois les plus rares et les plus colorées. Des écrans

détecteurs de positionnement horizontaux, à l'image des anciens niveaux à bulles, apparaissaient en divers endroits sur la cloison unique.

— C'est une cabine mobile, expliqua Loyna Cincéroca qui avait vite compris la raison d'être de ces systèmes. Selon l'angle de vol du vaisseau, dans une atmosphère avec apesanteur, des gyroscopes doivent la maintenir en permanence en position horizontale. Ils permettent ainsi au pilote de conserver une assise verticale. Le côté tronqué, qui nous sert de plancher, est ainsi toujours positionné face à la trappe d'accès lorsque le vaisseau est posé à la verticale. Je suppose que le pilote doit avoir la possibilité d'ajuster le système à sa convenance pendant un vol spatial pour lui permettre de maintenir le passage ouvert vers la salle de repos. C'est un système technologique de haut niveau.

Un écran panoramique, éteint, occupait la cloison sur toute la circonférence de la cabine.

Le poste de pilotage, - lui aussi circulaire -, occupait le centre de la cabine. Il était installé sur un tronc de chêne, haut de quatre-vingt centimètre. Un fauteuil était en appui sur une barre en bambou qui formait un cercle autour de la console. Elle lui permettait de contourner le poste de commandes, en coulisant sur le bambou, pour accéder à des touches multiples alignées par quatre ou huit ou, par endroit, solitaires.

Fort heureusement, une icône descriptive correspondait à chacune d'entre elles et Pétale repéra aussitôt celle qui permettait d'allumer l'écran circulaire.

La forêt qui entourait le vaisseau apparut sur l'afficheur grâce à des caméras externes insérées dans la coque. Quatre panneaux de visualisation rectangulaires étaient positionnés, face au pilote, sur le bas de l'écran principal et montraient diverses parties du vaisseau ovoïde.

Rien ne bougeait dehors.

— L'intérieur de ce vaisseau ressemble au fût d'un arbre gigantesque, indiqua Carsten Scove.

Pétale Chloris avait aussi cette impression et elle était pour le moins troublante.

Les touches qui parsemaient la console devaient compenser l'absence d'intelligence artificielle. Ici, seul un humain pouvait piloter et, ce ne devait pas

être bien difficile étant donné la simplicité de l'instrumentalisation.

Une autre icône près d'une touche ressemblait à s'y méprendre à un moteur, un peu comme les voyants d'avertissement sur les tableaux de bord des voitures du passé.

Ce n'était pas la première fois que les trois voyageurs occupaient une cabine de pilotage et ils en avaient connu de bien plus complexes lorsqu'il leur était arrivé d'aller sur Mars ou vers les colonies minières de la ceinture d'astéroïdes exploitées par Imbrium.

Ce fut Pétale qui trouva le système qui permettait de manœuvrer le vaisseau. Sept filaments d'or très fins, s'enroulaient à l'intérieur de la console de navigation. Elle ne les avait pas vu au premier abord car seul la prise qui achevait leur extrémité dépassait du pupitre.

Il ne fallait pas être devin pour comprendre à quoi servaient les filaments. Il s'agissait d'un système de connexion identique à celui qui permettait d'entrer en contact avec Babilon car aucun clavier ne permettait d'afficher des dossiers sur l'écran.

Sans attendre l'approbation de Carsten Scove et Loyna Cincéroca, Pétale s'installa dans le fauteuil et aussitôt les filaments émergèrent de la console, comme prit d'une volonté propre, et vinrent se ficher dans les implants insérés dans le front de la jeune femme.

Aussitôt, elle perçut la présence du vaisseau dans son esprit. Il était hésitant. Ses pensées confuses cherchaient à se mettre au niveau mental de Pétale. Elle constata qu'il s'adaptait très vite comme s'il reconnaissait son pilote après une longue absence.

Pour sa part, elle avait des difficultés à rassembler ses pensées pour leur donner une cohérence et établir un contact clair.

La jeune femme décida finalement d'adopter la même façon de procéder qu'avec Babilon. C'était une méthode simple et efficace qui amenait une réponse à chaque question mentale du pilote et s'appliquait aussi bien si le vaisseau sollicitait une aide quelconque.

En quelques minutes, la connexion fut presque parfaite.

— Le vaisseau comprend mes demandes, dit-elle à l'adresse de ses amis. Il s'exprime en langage terrien d'Imbrium !

— Comment est-ce possible ? fit Loyna. Nous n'avons jamais eu de contact avec lui ou son créateur.

— Il aurait espionné Imbrium sans que nous le détections ? avança Carsten Scove.

— Nous surveillons bien la Terre ! dit Pétale.

— Sans doute, mais nous ignorions l'existence de cet endroit ! indiqua Loyna.

— Nous étudierons ce mystère plus tard, coupa Pétale en se concentrant sur la communication avec le vaisseau.

Sa première demande afficha une quantité astronomique de chiffres et de lettres sur l'écran. Ils défilèrent aussitôt à une vitesse vertigineuse qui interdisait toute possibilité de lecture.

Pétale formula mentalement une autre question concernant la nature et la raison d'être du vaisseau.

Un nouveau dossier se matérialisa sur l'écran :

« DÉPLACEMENTS SPATIO-TEMPORELS. »

Pétale Chloris ouvrit le fichier. Une documentation annexe attira plus particulièrement l'attention des trois visiteurs :

« SÉCURITÉ POUR LA NAVIGATION SPATIO-TEMPORELLE. » suivi par une liste de consignes à appliquer lors de la navigation.

Ils avaient tous les trois entendus parler des voyages spatio-temporels bien sûr, mais chacun savait que ce genre de déplacement était considéré comme impossible ou tout du moins très complexe à organiser ou à gérer car il nécessitait des dépenses extraordinaires d'énergie, sans compter la technique que personne n'était jamais parvenu à maîtriser.

Celui qui avait créé ces vaisseaux devait disposer d'une technologie magistrale, inconnue d'Imbrium.

Les premières images du dossier représentaient les trois nefs ovoïdes.

Le texte explicatif mentionnait toute la préparation d'un voyage dans le passé grâce à l'un ou aux trois vaisseaux. Ce n'était pas vraiment précisé. Les explications allaient de la création organique d'un pilote jusqu'à l'exposé des techniques de pilotage, de vol, de paramètres spatiaux et l'ouverture de trous de vers.

— La création organique d'un pilote ! fit Loyna Cincéroca assez incrédule.

— Oui, il est appelé : “le Voyageur”, confirma Pétale.

— C'est fascinant, dit Carsten Scove avec un certain trouble. Voilà une désignation bien sommaire pour une création remarquable.

— C'est-à-dire ? s'enquit Pétale.

— Et bien, il est précisé : “création organique”, il s'agit donc d'un être vivant et là, nous entrons dans la conception mythique d'un être biologique pensant à partir des éléments primordiaux créateurs de la vie et je ne parle pas de clonage ; c'est la réalisation d'une chimère génétique au-delà de notre imagination. Dans le cas d'un androïde ou d'un simple ordinateur, on aurait indiqué : “création d'un système de pilotage automatique”. Le concepteur de cette caverne semble maîtriser des technologies qui dépassent nos connaissances. Peut-être les petites créatures bleues ont-elles été conçues de cette manière, hasarda-t-il.

— À moins de croire en la possibilité d'une création divine, seule la nature a engendré le vivant, commenta Loyna.

— Quoi qu'il en soit, fit Pétale, ce Voyageur existe et il est capable de piloter un vaisseau à travers le temps.

— Je n'arrive pas à comprendre la finalité de toute cette histoire, avoua Loyna Cincéroca.

— Seule une enquête nous permettra de le découvrir, indiqua Pétale. Deux vaisseaux sont déjà partis. Le voyageur était obligatoirement dans l'un d'eux. Quelle que soit sa mission, nous devons nous organiser pour en connaître la finalité. Il n'est certainement pas parti en excursion. Un voyageur temporel peut apporter des changements irréversibles dans l'histoire humaine, volontairement ou pas.

— C'est une hypothèse plausible, dit Loyna. Il nous faut envisager la

possibilité la plus préjudiciable. Nous ne pouvons pas rester sans réagir. La création de ces trois vaisseaux incline à croire que leur créateur a des visées dans le temps ; et je crains qu'elles ne soient néfastes aux civilisations passées de la Terre. Comme vous l'indiquez, on n'engage pas une technologie aussi sophistiquée et tant de moyens pour uniquement se promener dans le temps. Il faut tout faire pour contrecarrer un plan éventuel qui serait destiné à corrompre l'histoire humaine ; mais où chercher ? Nous n'arriverons jamais à découvrir le lieu et la date !

— Je pense que nous avons encore un peu de temps, dit Pétale. De toutes évidences, le Voyageur n'a pas encore réussi sa mission quelle que soit cette mission ou alors, elle n'est pas celle que nous imaginons.

— Comment le savez-vous ? demanda Carsten Scove.

— Nous sommes toujours là. S'il avait modifié, avec préméditation, un pan de l'histoire, peu importe la durée de son voyage dans le passé, un jour, dix jours, un mois, un an, nous en ressentirions certainement déjà les effets car cette durée de temps ne nous impacterait pas. Son acte accompli aurait dû engendrer une réaction en chaîne propre à modifier la réalité que nous connaissons et dont nous sommes parties intégrantes. Le changement aurait dû être instantané pour nous. Nous sommes au point de départ et nous ne devrions plus être dans le même contexte. Dans le pire des cas nous pourrions fort bien disparaître. Un événement a sans doute impacté le cours de l'opération engagée.

— Peut être sa réussite a-t-elle entraîné la création d'un univers parallèle qui a sa propre histoire, expliqua Loyna. Une autre Terre ou la civilisation serait différente. Il existe plusieurs hypothèses à ce sujet et, jusqu'à présent, personne n'est encore parvenu à les établir autrement qu'en appliquant la théorie de la relativité.

— Mais que va devenir ce Voyageur s'il modifie l'histoire humaine à un point donné, fit Carsten Scove. Il ne reviendra jamais dans le futur d'où il est parti, en l'occurrence notre présent ; donc, en théorie, il ne pourrait pas partir. Tout ça est très contradictoire.

— On appelle ça des paradoxes, dit Loyna. Et j'avoue que le sujet est complexe.

— Toutes ces histoires de paradoxes sont trop alambiquées pour moi, dit

Carsten Scove. Prenons simplement en compte le fait que nous sommes toujours là et trouvons une solution avant qu'il ne soit trop tard, en espérant qu'il y ait une solution.

— Il n'existe qu'un seul moyen, dit Loyna. L'un de nous doit partir dans le passé pour rattraper le Voyageur, découvrir ses plans et les contrecarrer en supposant qu'ils soient de nature à nuire à notre civilisation.

— Vaste périple, déclara Pétale. Mais comment le retrouver ?

— Je l'ignore, poursuivit Loyna. Nous ne savons pas où et à quelle époque pourrait se dérouler sa mission, si mission il y a bien sûr. Il nous faut trouver le moyen de le rejoindre. Il est question dans ces dossiers de trous de vers. Je sais ce que c'est. Imbrium conserve des archives sur le sujet. Il y a des fissures et du vide dans le temps. À des échelles plus petites que les atomes, il existe un endroit que les physiciens d'autrefois appelaient mousse quantique. C'est là que se trouvent les trous de ver. Ce sont de minuscules tunnels à travers l'espace et le temps, des raccourcis qui se forment, disparaissent et se reforment dans ce monde quantique. Ils relient deux endroits séparés dans le temps. Malheureusement, ces vortex sont infiniment petits. Personne ne pourrait passer à travers, mais certains scientifiques, avant la fin de la civilisation, pensaient qu'il pourrait être possible de détecter un trou de ver et de l'agrandir des millions de fois, suffisamment pour qu'un humain et même un vaisseau spatial puissent y circuler. Le concepteur de ce vaisseau a sans doute découvert ce moyen. Ce genre de vaisseau, continua-t-elle en désignant la cabine autour d'elle, grâce à sa puissance est sans doute capable d'ouvrir un trou de ver et de l'utiliser pour atteindre un point dans le passé. Les pics d'énergie proviennent sans doute de cette mise en œuvre. Mais cette démarche semble assez aléatoire car nous ignorons vers quelle époque le vortex temporel conduira le vaisseau. Peut-être faudra-t-il en ouvrir plusieurs autres, dans le passé, pour voyager, par étape, jusqu'au point de rencontre. Ensuite, notre pilote devra agir et il sera bien seul face à ce voyageur inconnu.

— Ça risque d'être long, avertit Carsten Scove. Comment saurons-nous si notre envoyé a réussi ou échoué ?

— S'il réussit sa mission, en espérant que le continuum ne soit pas corrompu, peu importe le temps de son voyage dans le passé, il pourra programmer un retour instantané en retrouvant l'emplacement du premier trou de ver et

réapparaître ici, dans la seconde suivant son départ. Pour lui, des jours ou peut-être des mois de recherche se seront écoulés, mais pour nous, il ne se sera absenté qu'une fraction de seconde.

— Je mènerai cette opération, annonça Pétale Chloris sur un ton qui n'autorisait aucune réplique. Je suis là pour assurer votre sécurité et empêcher que l'on nuise à Imbrium. J'ai été formée pour ça.

Elle mentionnait son statut sans aucune forfanterie. Ses deux compagnons le savaient parfaitement et aucun ne remit en cause sa décision. Les guerrières, comme elles, étaient conditionnées sous hypnose pour se dévouer sans retenues à la protection de la civilisation humaine et de ses rejetons. Pétale en était parfaitement consciente et avait accepté cette entrave sans contrainte.

— Il est temps d'essayer de comprendre le fonctionnement de cet engin, dit Loyna.

Tous trois commencèrent à parcourir la base de données. L'ordinateur de bord compilait toute l'histoire de l'humanité ainsi que les différentes étapes de l'évolution de la Terre, depuis sa création jusqu'aux premiers voyages spatiaux, en passant par l'âge des dinosaures et les différentes extinctions des espèces.

— C'est un travail historique fascinant ! s'enthousiasma Carsten Scove. Les archives sur Imbrium ne sont pas aussi bien renseignées, mais je ne comprends pas l'utilité d'une telle encyclopédie à bord d'un vaisseau.

— À mon avis, il s'agit d'un excellent moyen pour se repérer dans le passé, expliqua Pétale. Notre hôte a pensé à tout, semble-t-il.

Il fallut seulement quelques minutes à Loyna Cincéroca pour découvrir les schémas de fonctionnement du vaisseau. Les filaments, reliés à la console de bord, permettaient le pilotage par neurotransmission.

Alors que ce genre de connexion permettait juste de communiquer avec une entité comme Babilon, - qui agissait ensuite en fonction de la demande de ses pilotes -, ici le système était bien plus rapide et révolutionnaire ; il suffisait de penser à un déplacement pour que l'appareil permît au pilote de visualiser un ou plusieurs emplacements de trous de vers.

— Évidemment, la date d'arrivée ne peut être connue, expliqua Loyna, et le vaisseau qui est déjà parti est obligé de faire des sauts temporels au hasard au

travers ces trous de vers jusqu'à ce qu'il découvre l'époque qu'il recherche. Néanmoins, ils sembleraient que le concepteur de ces engins ait pensé à tout. Regardez ce clignotement au-dessus de l'écran et les données qui se renouvellent en permanence ; il s'agit d'une balise de détection reliée au vaisseau précédent. Je suppose que le premier des trois engins a dû disparaître dans le temps. On ne saura jamais s'il a subi une panne ou s'il s'est volatilisé dans l'espace-temps. L'organisateur de la mission a donc envoyé le second vaisseau avec un nouveau pilote : le Voyageur. Chaque vaisseau est donc capable de suivre la trajectoire temporelle de son prédécesseur, en suivant sa balise, au cas où ce dernier n'atteindrait pas son objectif, du moins jusqu'à l'époque où se perdrait sa trace ; ensuite ce serait au suivant de poursuivre les recherches. Dit comme ça, cela semble facile, ajouta Loyna, mais je puis vous assurer qu'il n'en sera rien. Vous allez affronter un voyage que nul autre n'a entrepris avant vous, si ce n'est notre cible et vous risquez d'être confronté à des événements auxquels, même la lecture des archives d'Imbrium, ne vous a préparés. Et surtout, en partant à la recherche de ce "Voyageur", il vous faudra éviter d'entreprendre quoi que ce soit qui risquerait d'altérer le futur. Notre présence ici en dépend. Le problème, c'est que vous ne saurez jamais si les actions que vous engagerez auront des conséquences sur le temps et l'histoire. Vous devrez être très prudente, acheva-t-elle enfin.

Pétale Chloris en était parfaitement consciente et c'était ce qui l'effrayait le plus car elle savait qu'une fois que l'on est en pleine action sur le terrain, on ne reste pas concentré en permanence sur ce genre de paramètres.

— Je pense qu'il est temps d'essayer ce système, dit-elle enfin. Il est plus prudent que vous quittiez le vaisseau. Je vais lancer la mise à feu des propulseurs externes et s'il m'arrivait de faire une fausse manœuvre, nous partirions tous.

Ils se saluèrent sans sombrer dans de trop grandes effusions. Loyna posa sa main sur l'épaule de Pétale en un signe amical : « Prends soin de toi, » dit-elle en la tutoyant pour la première fois. Elle esquissa un sourire qui reflétait autant l'amitié que l'inquiétude.

Pétale se retourna sans se lever du fauteuil. Elle effleura les doigts de Loyna en signe de remerciement et posa sur elle un regard cordial.

Ses deux amis regagnèrent le sas. Ils quittèrent l'emplacement du silo. Loyna Cincéroca indiqua à Carsten Scove qu'il valait mieux s'éloigner de l'ovoïde pour

se mettre à l'abri à l'orée de la forêt. Elle ignorait la puissance qu'il dégagerait dans l'enceinte de la clairière même si l'absence de zones carbonisées montrait que les vaisseaux précédents n'avaient causé aucun dégât sur les arbres.

Pétale les surveillait depuis l'écran panoramique.

Lorsqu'ils furent à l'autre extrémité de la clairière, elle entra de nouveau en contact avec l'ordinateur de navigation et lui ordonna d'activer les préparatifs de décollage. Les commandes du vaisseau étaient d'une conception assez simple.

Pétale se concentra.

Tout d'abord, elle ne décela rien de compréhensible ; ne ressentit rien. Sa pensée voyageuse errait dans les méandres de l'étrange mémoire de la nef spatio-temporelle. C'était une projection vaporeuse, comme des brumes immortelles qui semblaient surnager à la surface d'un monde fait de chiffres et de lumières.

Ce n'était plus la forêt extérieure qu'elle voyait maintenant sur l'écran, mais un espace complexe, parsemée de minuscules points lumineux, si brillants qu'ils semblaient être des étoiles miniatures. Il y en avait des milliers, à peine plus gros que des grains de poussière et, sans leurs éclats, ils auraient été invisibles pour l'œil humain.

C'était donc ça les trous de vers, pensa-t-elle, captivée par la découverte. Le voyageur avait dû être confronté à un sacré dilemme : lequel emprunter ?

Finalement, Pétale réalisa que ce n'était pas si facile de se déplacer dans le temps et encore moins d'aller vers un point précis du passé ou du futur. Cet univers-là n'était pas celui des films de Science-fiction du passé où il suffisait d'afficher une date pour que la machine temporelle vous amène à l'époque indiquée.

Dans cet environnement inconnu, le hasard s'érigait en dogme.

Pétale concentra son attention sur des points qui émettaient de rapides clignotements à des rythmes différents. Pour une raison qui lui échappait, elle savait que ces clignotements signifiaient que quelqu'un ou quelque chose était déjà passé par là.

C'était des sortes de pistes fantômes, abandonnées par des voyageurs

inconnus, comme autrefois les sillages des navires sur les routes maritimes. Le système de navigation l'informa qu'il s'agissait de balisages laissés par des objets en déplacement dans le temps. Sa pensée les détectait et les suivait grâce aux filaments d'or qui la reliaient aux scanners de détection du vaisseau.

Le Voyageur n'avait pas été le premier à plonger dans le temps, ni celui qui l'avait précédé. D'autres l'avaient fait et le faisaient encore. Ils émettaient des signaux étrangers si complexes qu'ils étaient impossibles de les décoder tant leur technologie était sophistiquée.

Pétale commençait à bien connaître le vaisseau qu'elle contrôlait par la pensée et elle savait qu'il ne disposait pas de système capable d'émettre à ce niveau de technologie.

Qui étaient tous ces voyageurs ? Il était impossible pour Pétale de le définir mais comme elle savait que personne n'avait voyagé dans le temps avant le départ des deux vaisseaux terriens, - du moins à sa connaissance -, alors elle accepta l'idée que tous ces voyageurs venaient d'univers différents de celui des humains.

Ainsi la vie existait ailleurs. Ce fut pour elle une révélation fantastique qui venait confirmer ce en quoi elle avait toujours cru.

L'un des points lumineux affichait une signature identique à celle de sa nef. La balise de suivi fonctionnait parfaitement et Pétale en déduisit qu'il s'agissait du vortex emprunté par le Voyageur. Elle avait décidé de continuer à l'appeler ainsi puisqu'il fallait bien lui donner un nom. La difficulté était de l'atteindre car Pétale ignorait encore comment envoyer le vaisseau vers ce point de départ.

Pétale se concentra sur le point lumineux du trou de ver emprunté par le Voyageur. Le système temporel du vaisseau réagit instantanément à sa volonté et arma les modules de chargement d'énergie.

La jeune femme ne comprenait pas la technologie employée mais elle sentit le flux contrôlé de l'énergie magmatique de la Terre pénétrer les systèmes de propulsion de l'ovoïde.

Grâce à sa connexion, elle percevait jusqu'au plus profond de son être la puissance qui s'insérait dans chaque parcelle de la coque de l'engin, comme si le vaisseau lui-même devenait énergie ; c'était une force prodigieuse. L'engin emmagasinait une réserve suffisante pour des années de déplacement. S'il avait

explosé maintenant, il aurait dévasté la surface de la Terre sur un rayon considérable.

Mais cela n'arriverait pas.

Brusquement, il y eut une vibration sous son fauteuil, qui remonta le long de tout son corps, jusqu'aux extrémités de ses bras et de ses jambes. Elle réalisa aussitôt que le vaisseau venait d'allumer les systèmes de propulsion externes et elle comprit au même instant que le simple fait d'avoir pensé à sa destination avait engagé tout le processus de lancement.

Elle décida de laisser un marqueur temporel pour situer la caverne terrienne dans le temps. L'idée lui vint simplement, comme si elle avait toujours utilisé ce genre de repère. Mais elle réalisa soudain que la décision venait du vaisseau. Leurs esprits étaient maintenant si interconnectés que leurs pensées allaient et venaient de l'un à l'autre et se complétaient, comme s'ils ne faisaient plus qu'un, pour obtenir une décision parfaite.

Il semblait que, pour le vaisseau, rien ne fut impossible et que la conception de ce marqueur fut une banalité pour ses systèmes.

La balise qu'il créa n'émettait pas un signal sonore mais une série d'impulsions temporelles, uniquement détectable par les instruments du bord.

Pétale contrôlait parfaitement l'énergie emmagasinée et elle employa juste le niveau de puissance dont elle avait besoin pour ouvrir le trou de ver que le vaisseau avait ciblé.

Une sphère obscure, de la taille d'une bille, se matérialisa face à la proue de l'ovoïde ; bientôt, sa circonférence atteignit les dimensions d'un ballon. Des reflets bleutés luisaient sur son pourtour.

Pétale perçut une vibration. La sphère prenait du volume en tourbillonnant à grande vitesse ; elle était d'un noir presque infernal maintenant. Des arcs électriques et des flashes fulgurants d'énergie bleutée bondissaient sur sa circonférence, identiques à des spectres prit de folie et des formes affreuses s'en échappaient comme si des êtres maudits cherchaient à fuir le néant.

En quelques secondes elle atteignit une dimension suffisante pour absorber le vaisseau temporel. Comme s'il attendait cet instant, l'ovoïde s'éleva sans un bruit et approcha la sphère.

Dehors Carsten et Loyna Cincéroca regardaient le phénomène avec fascination.

Le sol tremblait et vibrait et les arbres autour d'eux semblaient condamnés à une danse inextinguible qui secouait leurs feuillages comme de vulgaires plumeaux. Ils ressentirent une puissante sensation d'électricité statique dans l'air et comprirent qu'une énergie formidable était développée. L'atmosphère grésillait. Ils sentirent leurs cheveux se hérissier sur leur tête alors que des arcs d'énergie frappaient divers points de la clairière dans un fracas tempétueux et rebondissaient jusque sur la coque du vaisseau temporel en une sarabande hallucinante.

Une aura bleutée entoura lentement l'ovoïde. Il s'enfonça à l'intérieur du maelström en déclenchant un déluge de crépitements et de craquements électriques tonitruants.

La sphère l'absorba et s'éteignit aussitôt, laissant Carsten Scove et Loyna Cincéroca pantois dans le silence revenu.

Plusieurs minutes passèrent et Loyna commença à s'inquiéter.

Elle attendit encore deux heures le retour de Pétale en effectuant diverses recherches autour de la clairière sans rien découvrir de nouveau et, finalement, revint vers Carsten Scove.

Il avait tout simplement décidé de se reposer en s'adossant contre un tronc imposant, certainement un appareil de calcul car il ronronnait doucement comme un chat satisfait.

— Ce n'est pas normal, dit-elle en tirant Carsten Scove de sa torpeur.

— Qu'est ce qui n'est pas normal ?

— Pétale devrait déjà être de retour. Comme je vous l'ai expliqué, peu importe la longueur de sa mission dans le temps, elle ne devrait avoir aucun problème pour réintégrer notre époque, peu de temps après son départ.

— Comme vous l'avez fait remarquer, ces fameux trous de vers ont l'air d'avoir des emplacements assez aléatoires. Peut-être n'a-t-elle pas retrouvé l'original, pour son retour, dès la première manœuvre.

— Même en raisonnant comme vous le faites, elle devrait être là.

— Et si elle était revenue dans notre futur ?

— Votre raisonnement est toujours faux. Il lui suffirait de revenir dans le passé et de rechercher le bon trou de ver grâce à la balise pour réapparaître à nos côtés.

Carsten Scove poussa un soupir de désapprobation : « Vous savez vous y prendre pour cadenasser les différentes hypothèses, » dit-il.

— J’essaye simplement de raisonner avec logique.

— Selon toute évidence, il n’y a aucune logique dans tout ça puisque personne n’a jamais pratiqué ce genre de voyage avant elle. Je pense que nous devons attendre encore un peu.

— Très bien, acquiesça Loyna plutôt contrariée. Nous allons patienter quelques heures encore.

— Mettons-les à profit pour nous reposer. Nous en avons besoin. J’ignore quelle heure il est sur la surface de la Terre mais le chronomètre de mon scaphandre indique que nous sommes en mouvement depuis plus de dix heures.

Loyna du bien admettre que Carsten Scove avait raison. Elle ressentait une fatigue telle qu’elle n’en avait jamais connue. Ses jambes semblaient en coton. Elle mit cet épuisement sur le compte du stress et des émotions de la journée conjugués à la longue marche à travers la forêt et les différentes cavernes. Elle s’en voulait un peu d’avoir laissé Pétale Chloris partir si vite.

Sans doute Pétale était une combattante chevronnée mais un peu de repos n’avait jamais nuit à personne et Pétale aurait besoin de toutes ses forces pour affronter le passé de la Terre.

Carsten Scove dormait déjà.

La fatigue semblait s’accroître.

Sans dire un mot, la physicienne s’adossa contre le tronc, à côté du xéno-archéologue, et ferma les yeux.

Chapitre 4.

À la fin des temps

L'éclairage s'estompa doucement et plongea la cabine dans une froide pénombre, presque lugubre. Il n'y eut aucun bruit, aucune secousse, juste l'impression pour Pétale d'une longue chute dans un profond tunnel emplit de néant et de brefs flashes d'énergie, vide de toute humanité ; un endroit austère et terrifiant pour l'esprit humain, plus noir que l'espace ; un endroit sans commencement ni fin où les âmes pouvaient se perdre et l'esprit sombrer dans la folie. C'était intense et déstabilisant ; une expérience qui aurait dévasté l'esprit des plus faibles. Elle sentit la peur et l'angoisse la tenailler tandis que la chute semblait sans fin. Pourtant, face à elle, les chiffres des secondes de l'horloge du bord bougeaient à peine.

Brusquement, la lumière réapparut à l'extérieur du vaisseau tandis que l'éclairage se répandait de nouveau dans la cabine.

Pétale commença à retirer un à un les filaments de son front. Elle se dépêchait pour sortir enfin du siège et respirer de l'air frais à l'extérieur du vaisseau. Mais elle avait aussi peur de se faire mal car elle agissait avec des gestes fébriles. Elle ressentit un léger picotement à l'intérieur de sa boîte crânienne, dans la périphérie frontale du cerveau ; exactement la même sensation que celle qu'elle éprouvait autrefois en se déconnectant des systèmes de Babilon et elle se demanda, - ce qui lui parut saugrenu dans un moment aussi important de ce premier voyage -, comment le concepteur de l'ovoïde avait pu imaginer une connexion au vaisseau, similaire à celle qui équipait Babilon. Cela dépassait la coïncidence, il y avait autre chose derrière cette création, mais elle était bien incapable de comprendre ce que c'était pour le moment.

Enfin elle débrancha le septième fil et sauta de son siège pour s'appuyer contre la console de bois.

Le souvenir désagréable de la chute temporelle était toujours dans son esprit et elle luttait de toutes ses forces pour ne pas céder à une nausée face à l'indicible peur qui l'avait happé.

Pétale retrouva son calme. Elle arrêta de trembler et ses mouvements

redevinrent fluides. Elle leva la tête et regarda le paysage extérieur qui apparaissait sur l'écran.

Ce n'était plus la forêt cavernicole devant elle. Le ciel était rouge. Un désert s'étendait à perte de vue. Pétale se demanda ce que pouvait bien être ce territoire dont elle ne conservait aucune trace dans ses souvenirs. Pourtant, elle avait parfaitement étudié tous les paysages terriens sur Imbrium avant d'embarquer sur Babilon.

La jeune femme lança une recherche avec l'ordinateur de bord mais celui-ci ne put faire aucun rapprochement avec les données dans ses archives. Aucun calendrier n'indiquait l'époque sur le tableau de commandes. Il n'y avait ni horloge, ni aucun système de décompte pour indiquer vers quelle période le trou de ver avait entraîné le vaisseau. Les déplacements temporels étaient-ils si aléatoires qu'il fut impossible de connaître l'élément essentiel du voyage : la date et l'heure ? Ou bien cela n'avait pas été une priorité du concepteur de ces engins car, finalement, peu devait lui importer la date exacte, puisque, par sauts successifs, le pilote finirait bien par atteindre le point final de son objectif.

Ce fut seulement à ce moment que Pétale comprit où elle venait d'arriver, car pour elle, il n'y avait pas d'autres réponses, à moins qu'elle ne fût sur une autre planète.

Elle regarda de nouveau l'écran et contempla l'agonie de la Terre face au soleil géant et écarlate, parvenu au terme de son cycle cosmique.

Pétale réalisa qu'elle avait effectué un bond faramineux en direction du futur.

L'étoile avait triplé de volume et sa croissance se poursuivrait encore jusqu'à engloutir la Terre, peut-être dans quelques jours ou quelques centaines de milliers d'années, ce qui était infime à l'échelle temporelle du soleil.

Mercure, Vénus et peut-être Mars étaient sans doute déjà carbonisées.

L'astre éclairait d'un rouge crépusculaire une désolation de sable semée de pierres noires aux ombres longues dans la lumière descendante. Au loin, sur bâbord, une chaîne de montagnes étendait ses formes irrégulières sur l'horizon. Elles étaient d'une couleur rouge martien, sans forêt ni verdure ; une splendeur géologique de la fin des temps. Elles se désagrégeaient sous l'action du soleil et de vents brûlants et prenaient, par endroits, des formes étranges semblables à des fossiles d'animaux inconnus.

Le détecteur de chaleur du vaisseau affichait une température extérieure de soixante-quinze degrés Celsius.

Pour ce qui était de respirer l'air frais qu'elle espérait, c'était plutôt mal engagé.

Au loin l'horizon tremblait de chaleur bien que la nuit approchât.

Aucune ombre de nuages ne couvrait cette longue solitude. Rien de vivant n'apparaissait, pas une bête, pas un oiseau, pas un insecte, pourtant de vagues traces animales parcouraient le sol stérile, laissées par des bêtes étranges qui avaient cheminé dans l'immensité des sables arides. Leurs empreintes indiquaient des animaux longilignes, sans doute carnassiers car aucune trace de végétation n'apparaissait aussi loin que portait le regard, ce qui éliminait d'emblée l'existence de ruminant. Ces êtres étaient sans doute cachés dans quelques trous durant la journée pour échapper aux intenses radiations de l'astre mourant.

Ce devaient être des animaux mutants dont elle ignorait tout car si elle se fiait aux dates d'évolutions établies par les physiciens, quatre milliards d'années avaient dû s'écouler depuis son départ de la base souterraine.

Seul quelques survivants avaient dû s'adapter pour résister à la chaleur, à l'absence d'eau et aux radiations. La pluie n'existait plus et un vent fort que rien n'arrêtait poussait des tourbillons de poussière brillante qui reflétaient les derniers éclats du soleil.

Plus loin, à tribord de l'ovoïde, la région était tourmentée presque montagneuse. Des amas de pierres se superposaient au hasard des formations géologiques. Des montagnes s'étaient écroulées sur le sol au cours des millions d'années passés et de gigantesques pans rocheux, semblables aux murs délabrés de vieux châteaux attestaient encore de cataclysmes de fin de monde.

Toute cette immensité était silencieuse et morte. C'était de la matière brute qui s'était affranchie des constructions humaines.

Pris de vertige face à l'astre sanguin qui s'éteignait, Pétale ferma les yeux. Qu'étaient devenus les humains ? La question la tenaillait. Elle connaissait suffisamment l'évolution de la Terre pour avoir étudié la géologie et l'astrophysique pour savoir que nul homme ne devait plus vivre sur la planète calcinée par l'incandescence du soleil rouge.

Sans doute les humains avaient depuis longtemps essaimés dans l'espace. Du moins, elle l'espérait, car quatre milliards d'années établissait un périple temporel propre à anéantir n'importe quelle espèce. Pétale savait que cela resterait un mystère pour elle car elle n'avait pas l'intention de faire des recherches à ce sujet. Il y avait une projection étourdissante dans ces chiffres et elle était incapable de visualiser une telle durée.

Pourtant, Pétale ressentait une sensation étrange, comme si elle n'était pas vraiment seule ; comme si une présence indicible errait sur ce désert et venait roder autour du vaisseau. C'était une étrange perception lointaine et proche à la fois. Elle sema une vague inquiétude dans le cœur de la jeune femme. Elle sentit un frisson parcourir son échine et soudain elle eut l'impression d'une présence derrière elle. Elle se retourna machinalement et ne vit rien. Elle se destina un sourire moqueur du genre : « ma pauvre fille, la solitude te fait perdre la tête ! »

La lumière rouge du soleil s'atténua soudain et la ramena à sa réalité. La sensation disparut mais elle garda en elle ce sentiment d'inconfort mental et il lui tardait de repartir maintenant car l'ambiance morbide de ce monde à l'agonie était effrayante.

Il lui sembla soudain que des pierres bougeaient, puis elle réalisa qu'il devait s'agir des premiers animaux qui se réveillaient à l'approche de la nuit. Des mouvements furtifs, des bruits de grattements retranscrits par les scanners indiquèrent bientôt une grande activité autour du vaisseau spatio-temporel.

Pétale n'imaginait pas qu'il y eut autant de vie sous ce sol aride.

Des cris stridents percèrent le silence. Des griffes crissèrent contre la coque du vaisseau comme si on essayait de percer la cloison ou de la déchirer pour s'infiltrer à bord. Quelque chose passa devant l'une des caméras extérieures. Pétale aperçut, durant une trentaine de seconde, une créature ondulante de plus de deux mètres, à peine plus haute qu'un chat mais pourvu d'une face vampiresse aux contours abominables ou brillaient trois yeux rouges sous un front cornu, tandis qu'une gueule aux longues mâchoires, sertie de dents acérées comme des aiguilles, s'ouvrait et se fermait en claquant.

Pétale retourna au pupitre de commande. Elle ignorait tout de ces animaux mais ils n'avaient rien d'amicaux. Elle rebrancha les filaments d'or sur son front en maîtrisant sa peur tandis que dehors les hurlements lugubres et les griffes continuaient d'œuvrer contre la coque.

Une nouvelle zone quantique de points lumineux apparut. Les trous de ver en attente de formation étaient toujours aussi nombreux comme si le temps n'avait pas de prise sur eux.

Pétale repéra le signal de la balise du Voyageur mais cette fois, il n'y avait pas d'autres clignotements rapides autour de lui, comme si aucun autre voyageur ne s'était jamais projeté aussi loin dans le temps. Il n'y avait aucune piste fantôme abandonnée par les vaisseaux d'explorateurs curieux, juste la brillance égale de tous les ponts quantiques.

Dehors, les griffes continuaient d'agresser le vaisseau. Pétale n'avait pas l'intention d'attendre plus longtemps. Elle se concentra sur le point lumineux qui représentait le Voyageur et libéra l'énergie du vaisseau. Le dispositif temporel dilata la sphère qui ouvrait le trou de ver et le vaisseau plongea dans l'espace et le temps.

Chapitre 5.

Le cimetière des éléphants

Pétale ressentit de nouveau cette sensation d'une plongée désagréable dans le néant. Un profond silence régnait dans le vaisseau. De nouveau, elle sentit la peur et l'angoisse. Était-ce donc toujours ainsi de voyager dans le temps. La découverte des âges anciens ou futurs devait elle passer par cette insupportable souffrance psychologique, comme s'il devait y avoir un prix à payer pour pouvoir défier la traversée des siècles.

Il était impossible à Pétale de calculer le temps que prenait le Temps pour la mener d'un point à l'autre. Elle posa ses avant-bras sur les dossiers de son siège de bois, ferma les yeux dans la froide pénombre du vaisseau et laissa son esprit vagabonder à la recherche d'un calme méditatif qu'elle ne trouva pas. Son esprit était trop envahi de questions sans réponses sur le créateur inconnu de cette opération temporelle. La restauration sylvestre de la Terre plaidait pour un fervent écologiste, - ce que n'avait jamais vraiment été la majorité des humains - ; la minorité n'arrivant finalement jamais à imposer son point de vue et surtout, qui était ce mystérieux Voyageur : un guerrier ?

Quelque chose se modifia dans la cabine. La lumière revint progressivement, mais ce n'était pas la même que celle du saut précédent, ni même celle du départ. Elle semblait plus jaune, plus chaude.

Il y eut un crissement venant de l'extérieur car les micros transmettaient tous les sons pour que le pilote fût instantanément plongé dans l'ambiance du nouveau lieu. Quelques éclairs d'énergie rebondir aux alentours tandis que le vaisseau se posait. Un nuage de poussière jaune remonta le long de la coque et se promena devant les caméras.

Aussitôt, l'ordinateur de bord entreprit une vérification complète de tous les systèmes de calculs et de propulsion du vaisseau. L'horloge digital afficha un décompte de cinquante-cinq minutes avant la fin du contrôle.

Des cris provenaient de l'extérieur.

« Des cris ! » pensa Pétale déconcertée.

Elle regarda aussitôt l'écran et retira les filaments de son front tout en se levant lentement.

Un village, constitué d'une quinzaine de d'habitations circulaires, apparaissait à l'image. Bâties en terre, selon le rapport des scanners, avec des toits de chaumes ou de pailles, elles étaient disposées à l'intérieur d'une surface circulaire entourée d'une palissade assemblée de branches d'épineux enchevêtrées. Leurs aiguillons, longs comme une main et imbriqués les uns dans les autres, devaient être dissuasifs pour la majorité des importuns, qu'ils fussent hommes ou animaux.

Le vaisseau spatio-temporel avait émergé du temps à une cinquantaines de mètres à l'extérieur du périmètre de vie et Pétale fut soulagé de constater que la sortie du trou de ver avait été bien moins agressive que le départ. Dans le cas contraire tous les êtres vivants et les bâtiments situés dans les environs proches auraient été pulvérisés et c'était sans doute ce qui allait arriver lorsqu'elle quitterait ce lieu.

Pétale n'avait pas le temps de régler ce problème pour le moment. Le Voyageur était sa priorité ; elle gérerait la situation à son retour en espérant qu'il y ait, pour elle, un retour.

Le village était situé sur la bordure d'une vaste savane herbeuse, vaguement teintée de vert avec des zones jaunes, séchées par le soleil brûlant. Des arbustes et des acacias la parsemaient à intervalles irréguliers. Elle se déployait à tribord du vaisseau, jusqu'à une grande montagne, en forme de cône aplati, qui s'élevait sur l'horizon à presque trois kilomètres à vol d'oiseau. Des forêts, suivi d'un étage de maquis s'échelonnaient jusqu'aux neiges éternelles qui couvraient son sommet. Quelques nuages blancs vagabondaient autour de ses flancs.

Les scanners affichèrent une température extérieure de 41° sur la plaine.

Des hommes, des femmes et des enfants courraient vers les maisons où ils se mirent à l'abri. Pétale réalisa à quel point la matérialisation de son vaisseau avait dû terroriser ces villageois. Elle ignorait ce qu'il se passait lorsque l'engin apparaissait, mais ce devait être un spectacle fabuleux et sans doute terrifiant pour des gens qui ignoraient tout de la technologie et des vaisseaux spatiaux.

Pétale lança une recherche dans la base de données de l'ordinateur de bord et celui-ci lui afficha rapidement une réponse assez précise : « Région : ancienne

Afrique. Hémisphère sud de la Terre. Mille deux cents mètres au-dessus du niveau de la mer. La montagne semble être un volcan appelé Kilimandjaro si l'on se réfère à la latitude et la longitude. Époque estimée : XIV^e ou XV^e siècle de l'ancien calendrier de la terre en fonction des habitations et des vêtements de ce peuple. »

Ils semblaient être principalement des pasteurs ; d'ailleurs un important troupeau de vaches, aux longues cornes, était parqué dans un enclot, clôturé avec des branches d'épineux.

Le signal de la balise était fixe, ce qui signifiait que le vaisseau du Voyageur était toujours présent à cette époque. Aucune trace de lui n'apparaissait aux alentours. Pétale affina la recherche et les scanners détectèrent l'engin quelque part sur le flanc de la montagne.

Les radars de définitions établirent une carte précise des lieux. Des milliers d'animaux vivaient là en toute liberté. Plusieurs grands troupeaux de mammifères se déplaçaient lentement dans les hautes herbes. Zèbres, girafes, et gazelles paissaient paisiblement malgré un clan de lions et lionnes qui dormaient paresseusement à l'ombre d'un acacia majestueux, aux branches torturées. Dans le lointain, quelques éléphants pataugeaient dans un plan d'eau.

Pétale les observa avec fascination sur l'écran de contrôle. Elle n'avait jamais vu et encore moins approché des animaux vivants. Seules demeuraient les archives sur Imbrium. Jamais elle n'avait imaginé une telle profusion de vie animale dans les temps anciens de la Terre. Bien sûr, elle savait que la planète avait abrité de nombreuses espèces, mais comme elle n'avait eu que des textes et des images pour se documenter, l'importance du nombre ne lui était jamais apparue. Elle comprenait maintenant l'exposition de tous ces animaux dans la forêt souterraine de la caverne et elle commençait à se demander si celui qui avait conçu cet endroit n'était pas plus respectueux de la nature que les anciennes civilisations humaines. Cette pensée d'une Terre peuplée par une faune exubérante allumait en elle une flamme qu'en d'autre temps on aurait qualifiée d'écologiste. Elle était à la fois subjuguée par le spectacle et attristée de penser que l'homme dans les centaines d'années à venir allait anéantir toute ces espèces dont la diversité la sidérait.

Elle chassa ces idées trop bizarres pour elle ; elle qui avait tué sans trop se poser de questions auparavant, du moment qu'elle agissait dans le cadre de

missions ordonnées par ses supérieurs sur Imbrium.

Pétale considéra le Kilimandjaro où le Voyageur devait attendre que son vaisseau finalisât les contrôles de ses systèmes de navigation. Elle aurait pu se déplacer jusqu'à lui avec l'ovoïde, mais la forêt pluviale, qui s'étagait sur les flancs sud et est du Kilimandjaro, ne se prêtait pas à l'atterrissage d'un vaisseau et elle ne comprenait pas comment le Voyageur avait réussi à poser le sien au milieu de ces territoires arborés.

Elle ne voulait pas prendre le risque de perdre son unique moyen de retourner à son époque. Non seulement elle risquait de rester bloqué dans cette époque inconnue mais surtout elle n'aurait plus aucune possibilité de poursuivre sa mission. Elle décida de se rendre jusqu'à l'endroit indiqué par la balise en utilisant un propulseur dorsal qu'elle avait découvert lors de son entrée dans le vaisseau.

Elle connaissait ce genre d'engin pour en avoir utilisé un model presque identique lors d'une mission sur Mars.

Pétale vérifia son arme et régula la température de son scaphandre pour affronter la fournaise extérieure. Elle ne savait pas comment les habitants du village allaient réagir en la voyant et elle espérait surtout ne pas modifier le cours du temps.

Elle s'appêtait à quitter la cabine lorsque sur l'écran, un évènement survint qui retint son geste. Un éléphant énorme venait d'apparaître sur l'écran de contrôle. Il se rua contre la palissade de ronces qui entourait le village comme si les épines n'existaient pas. Pourtant lorsqu'il se recula, Pétale aperçut de longues balafres sanglantes sur sa poitrine et sa trompe.

Il semblait pris de folie furieuse et recommençait à s'attaquer à la barrière de ronces. Finalement, il trouva l'entrée du village dans la palissade et déboula en barrissant au milieu des maisons de terre et de chaume. Rien ne semblait pouvoir l'arrêter et les hommes semblaient impuissants face à ce monstre de muscles qui pesait plusieurs tonnes.

Quelques-uns s'élancèrent avec courage et utilisèrent leurs lances et des flèches. Ces armes semblèrent bien archaïques à Pétale mais elles obligèrent quand même le pachyderme à rebrousser chemin. Une lance était fichée dans son poitrail et trois flèches dépassaient de sa patte gauche. En reculant l'éléphant en

brisa deux contre un mur de terre. La douleur fut sans doute plus vive que celle qu'il avait ressenti jusqu'à maintenant car il poussa un barrissement qui secoua tout le village. Les villageois reculèrent et l'animal reflua vers la sortie du village en boitant.

Il était sérieusement blessé par la lance. Son sang coulait généreusement et Pétale se rendit compte qu'il ne survivrait pas longtemps à une telle blessure.

Elle ne pouvait rien pour lui et le regarda s'éloigner.

La défense des villageois l'avait mise sur ses gardes. Ces hommes n'hésiteraient pas à s'en prendre à elle si elle se montrait agressive. Ils avaient démontré leur courage face à ce mastodonte redoutable et elle était bien seule pour les affronter. Elle se refusait d'employer son prolongateur de force contre eux, d'une part parce qu'elle ne voulait tuer personne mais aussi pour éviter de créer une faille dans l'histoire en éliminant un protagoniste qui, à son niveau, allait engendrer un monde futur.

Elle regarda l'écran. Tous les villageois avaient regagné leurs habitations. De toute évidence, le vaisseau les effrayait davantage que le pachyderme. Il fallait qu'elle profitât de leur hésitation pour se mettre en route. Elle avait déjà perdu beaucoup de temps et elle venait de réaliser que si l'ovoïde disposait d'une balise de repérage, le vaisseau du Voyageur en avait certainement une lui aussi. Donc, il devait connaître son arrivée.

Elle effectua un relevé et en étudiant le paysage sur l'écran elle prit des repères pour tracer son chemin en direction du point d'atterrissage du Voyageur établi par la balise. C'était un art dans lequel elle excellait. Elle repéra une sorte de petit promontoire rocheux, situé à proximité du site d'atterrissage, sur le flanc de la montagne. Il était de forme suffisamment singulière pour qu'elle ne le perdît pas de vue.

Pétale récupéra le propulseur dorsal et vérifia rapidement son fonctionnement. C'était un engin à sustentation gravitationnelle, équipé d'un simple propulseur à éjection d'air, un peu comme les antiques avions à réaction. Il était d'une conception assez simple et en fait assez étonnamment semblable à celui qu'elle avait déjà utilisé.

Lorsqu'elle ouvrit l'écouille, la chaleur lui brûla le visage. Elle n'activa pas son casque pour se protéger du soleil. Malgré le désagrément provoqué par l'air

torride, elle voulait profiter pleinement de cette ambiance terrestre inconnue d'elle jusqu'à ce jour. Néanmoins, elle remercia silencieusement les concepteurs de son scaphandre de lui permettre de rester au frais dans un environnement aussi agressif.

Une fois au sol, Pétale lança la fermeture automatique de la porte du sas. Elle n'avait pas envie que l'un des villageois, plus téméraire que les autres, ne décidât de venir explorer le vaisseau.

Bien sûr, il n'aurait aucun moyen de l'utiliser car il ne disposerait d'aucun implant frontal pour accueillir les filaments de pilotage, mais il pouvait faire pas mal de dégâts à l'intérieur et la condamner à rester à cette époque.

Des insectes et des mouches l'avaient immédiatement assaillie lors de sa descente le long de l'échelle de coupée. Elle n'avait pas l'habitude de ce genre d'agression. Imbrium était bien sur vierge de tous ces parasites qui avaient pollué l'humanité durant des milliers d'années mais la jeune femme les aurait presque appréciés tant ils étaient vivants et représentatifs d'une époque révolue où la vie proliférait sur Terre.

Pétale déclencha le détecteur de mouvement du scaphandre et étudia les alentours du village. Elle décida de ne pas entrer en contact avec les habitants. Elle ne voulait prendre aucun risque pour sa sécurité. L'apparition de son vaisseau était déjà un évènement propre à modifier la perception de ce peuple et peut être même leurs croyances mais elle n'avait pas d'autres choix à ce niveau de sa mission.

Pétale alluma le propulseur et s'engagea à petite vitesse au-dessus de la savane. Elle savait que les habitants du village l'avaient vu s'envoler à la sortie du vaisseau. C'était une vision qui pouvait ébranler n'importe quel esprit terrien de ces temps anciens. Aucun n'avait tenté de l'approcher, ni même de sortir de sa case, mais maintenant qu'elle était partie ils allaient reprendre courage et le vaisseau allait les attirer comme un aimant. Néanmoins, ce n'était pas vraiment sa préoccupation pour le moment. L'ovoïde était sécurisé et personne ne pouvait entamer son intégrité.

Elle survolait la savane à la vitesse d'un homme au pas de course. Un vent chaud lui caressait le visage et l'herbe sèche ondulait sur son passage. Elle remarqua que le pachyderme se dirigeait en ligne droite directement vers l'emplacement du Voyageur. Il laissait derrière lui un large sillage d'herbes

couchées, couvertes de sang. Des traces susceptibles d'exciter tous les prédateurs des environs dans la demi-heure à venir. Elle le contourna car ses blessures le ralentissaient et elle n'eut aucune difficulté à le laisser loin derrière elle.

Les animaux qui parcouraient la plaine accaparaient une partie de son attention bien qu'elle ignorât le nom de la majorité d'entre eux.

Les troupes d'antilopes et de zèbres explosaient, devant elle, en gerbes de couleurs fauves, blanches et noires. Des gnous restaient immobiles, bien que sur leur garde ; plus loin des girafes tournèrent leur long cou pour voir cet intrus qui traversait leur territoire. Elles étaient assez loin et se contentèrent de suivre Pétale avec des regards inquisiteurs. La jeune femme avait vu certains de ces animaux en photos dans les archives d'Imbrium, mais cela remontait à plusieurs années et les noms avaient fui sa mémoire car, jamais elle n'avait imaginé venir un jour sur Terre.

Le soleil chaud était une ode à la vie qui contrastait avec l'étoile écarlate apocalyptique qu'elle avait laissé derrière elle lors de son premier saut temporel. Elle profitait, avec une joie enfantine, de sa chaleur sur son visage. Ce nouvel univers l'émerveillait et elle ne comprenait pas comment les humains avaient pu dégrader inexorablement leur monde sans modifier leurs comportements pour rétablir l'intégrité de la planète.

Elle conservait l'arme au poing car elle volait à environ deux mètres au-dessus du sol, pour ne pas dépenser trop d'énergie, et n'ignorait pas que ce genre d'endroit abritait des prédateurs. Il serait facile pour un lion de bondir et de lui donner un coup de patte déstabilisateur. La suite ne serait guère réjouissante pour elle.

Elle avait réglé l'arme uniquement pour assommer et non pour tuer car elle ne voulait surtout pas nuire à ces animaux magnifiques.

Il tardait à Pétale de rencontrer le Voyageur. Elle espérait seulement qu'il fût suffisamment occupé pour ne pas partir avant son arrivée.

Un rugissement explosa au loin, puis un autre. Pétale se doutait que l'animal qui poussait ce genre de clameur ne devait pas être de bonne compagnie. Néanmoins, elle ne changea pas de rythme.

À sa gauche des buffles paissaient paresseusement en la suivant d'un regard nonchalant et visiblement peu inquiet. Quelques oiseaux multicolores

s'envolèrent presque sous son sillage alors qu'elle atteignait la lisière de la savane.

Plus Pétale avançait dans ce monde ancien, plus elle se sentait en adéquation avec cette vie sauvage que la civilisation humaine allait peu à peu réduire à néant dans le futur.

Le paysage changeait. La prairie laissait la place à des murs de laves. De minutes en minutes le panorama devenait plus monumental.

À l'approche de Pétale, un dernier troupeau de gazelles détala en bondissant au milieu d'éboulis. Ce flanc de la montagne semblait une haute muraille où s'ouvrait une gorge profonde. Des éboulements de pierres jalonnaient l'entrée de la passe. Des arbres émergeaient au milieu d'étrangetés géologiques qui ressemblaient à des carcasses d'animaux aux noms oubliés.

La montagne commençait ici.

Pétale se posa et chercha du regard le promontoire rocheux qu'elle avait pointé comme repère. Il était à environ une centaine de mètres de hauteur sur le contrefort de la montagne. Elle l'étudia à l'aide de ses jumelles sans rien découvrir d'inquiétant. Aucune trace du vaisseau du Voyageur n'apparaissait, pourtant, son détecteur indiquait que la balise était toujours en action.

Pétale se retourna et parcourut la plaine avec les jumelles. La majorité des animaux était loin vers le centre de la savane et son détecteur de mouvement n'indiquait aucune présence près d'elle. Elle savait que les fauves pouvaient s'approcher de leur proie en rampant silencieusement pour ne bondir qu'au dernier moment et elle n'avait pas envie de finir comme festin d'un carnassier à des centaines d'années de son univers.

L'éléphant blessé était encore loin derrière elle. Il avançait avec beaucoup de difficultés et suivait la même direction qu'elle.

Pétale rangea ses jumelles et s'avança à pied en direction de la passe. C'était un large couloir couvert de grosses pierres entassées là au hasard des convulsions géologiques. Une pente assez rude le dirigeait vers le sommet du Kilimandjaro.

Un ruban de ciel bleu courrait au-dessus de la tête de la jeune femme tandis qu'elle s'aventurait entre les falaises étouffantes.

Les murailles de pierres tournaient sur la droite après deux cents mètres et leur hauteur se réduisait tandis qu'elles s'insinuaient dans le contrefort de la montagne.

Plus haut, la forêt luxuriante s'agrippait sur les flancs de la montagne. Les frondaisons des arbres recouvraient, de part et d'autre, le sommet de la gorge et la plongeaient dans une semi-obscurité que la lumière du soleil ne parvenait pas à percer.

Des singes hurlaient dans les hauteurs sans que Pétale ne puisse en voir aucun. Ils poussaient des cris perçants qui l'inquiétèrent car elle ignorait de quel animal il s'agissait. Néanmoins elle poursuivit sa marche, son arme toujours prête à tirer.

Des oiseaux flamboyants s'égayèrent au-dessus de sa tête en émergeant de la canopée. Ils disparurent sur sa droite derrière les hauteurs de la gorge.

La montée devint plus douce. Des bruyères arborescentes, des mousses et des lichens tapissaient le sol couvert d'humidité.

Par endroits, le sol était jonché d'ossements, de crânes énormes et de squelettes démembrés par le temps et les animaux carnivores qui avaient rongés leur chair. Leurs tailles indiquaient qu'il s'agissait en majorité d'éléphants. Tous avaient la tête et les défenses pointées dans le sens de la montée comme s'ils s'étaient dirigés vers un point précis et avaient péri avant de l'atteindre. Certains squelettes étaient si endommagés et leurs os si dégradés par l'usure du temps et des intempéries qu'ils devaient être là depuis des dizaines d'années, peut être des siècles pour certains.

Pétale enjamba plusieurs fois les ossements. Son système de repérage indiquait qu'elle avait déjà parcouru plus de trois kilomètres depuis son vaisseau.

Il n'existait aucun passage latéral dans les parois pour s'échapper de la gorge. Pétale avait bien sûr songé à utiliser son appareil de propulsion pour passer par-dessus les escarpements mais l'épaisseur de la canopée lui aurait fait perdre de vue la faille qui se faufilait au travers de la forêt.

Cependant, peu à peu, la hauteur des parois commença à diminuer. Bientôt la montée en pente s'estompa tandis que la gorge disparaissait pour laisser la place à un plateau. La forêt le recouvrait jusqu'au flanc de la montagne contre laquelle il s'appuyait. Des arbres gigantesques dressaient un mur sombre et mouvant

tandis qu'une brise fraîche et humide descendait du sommet du Kilimandjaro.

Un léger brouillard l'accompagnait, qui commençait à couvrir la cime des arbres.

Les cris des animaux étaient plus diversifiés. Il sembla à Pétale que les espèces qui vivaient à cette hauteur étaient différentes de celles qu'elle avait côtoyé jusqu'à maintenant.

Elle effectua un relevé autour d'elle mais ne détecta aucun signe de vie hostile. Les grands fauves ne semblaient pas venir jusqu'à cette hauteur. Son scanner indiquait que la présence animale se cantonnait dans les arbres. Il s'agissait principalement d'oiseaux et de cercopithèques, bien qu'elle n'ait guère de connaissances à ce sujet. Elle était incapable d'attribuer un nom à tous les animaux que lui décrivait son scanner.

Le signal de la balise du Voyageur était toujours actif. Il était situé droit devant elle mais Pétale ne voyait toujours pas le vaisseau.

Cette fois, la forêt pluviale couvrait tout. La visibilité était pratiquement nulle en raison de la masse de troncs qui ressemblait à un mur devant et autour d'elle. Pourtant quelques animaux devaient circuler ici car un sentier, - un chemin plutôt -, suffisamment large pour laisser passer un véhicule, traversait cette portion de forêt. Il devait être utilisé assez souvent car la flore tropicale, pourtant à croissance rapide sous ce climat, n'avait pas le temps de le submerger de jour en jour.

Pétale s'y engagea. Des carcasses de bêtes diverses jonchaient le sol. Des ossements d'éléphants étaient éparpillés tous le long du chemin, les crânes toujours orientés dans la direction de la montagne. Certains étaient si anciens que les os étaient devenus granuleux et jaunâtres.

Pétale contourna les squelettes et s'avança encore sur environ cent cinquante mètres lorsqu'elle arriva brusquement à l'extrémité du chemin. Elle était au pied d'un flanc abrupt du Kilimandjaro. Il s'élevait, infranchissable, au-dessus de sa tête.

Une ouverture se découpait dans la paroi devant elle. Elle devait avoir trois ou quatre mètres de hauteur et autant de large. Des lianes descendaient des frondaisons et ondulaient doucement devant l'entrée caverneuse.

En s'approchant, Pétale réalisa que le souffle qui les faisait bouger provenait de l'intérieur de la montagne. Un tunnel prolongeait l'entrée. Autour d'elle, une bruine fraîche commençait à faire briller les feuilles des grands arbres.

Pétale bascula son arme en configuration létale. Cette fois il n'était pas question de prendre de risque face au Voyageur. Elle alluma sa lampe et balaya le tunnel du sol jusqu'à la voûte.

L'humidité suintait des parois et du plafond. Elle luisait doucement sous l'éclairage de sa lampe. Il faisait froid à l'intérieur du tunnel, sans doute à cause de l'altitude et de l'absence de soleil.

De nombreux ossements et parfois des squelettes complets jalonnaient le passage dans un chaos tragique. De petits animaux s'enfuirent entre ses pieds en poussant des cris affolés et Pétale sentait qu'elle écrasait sous ses pas des insectes craquants ou gluants et, malgré son entraînement, elle ne put s'empêcher de ressentir un peu de dégoût.

Elle atteignit l'extrémité du tunnel après une centaine de pas.

Pétale l'avait imaginé plus long car une courbe se formait en son centre et la lumière de la sortie était invisible depuis l'entrée.

Pétale s'avança encore un peu. Elle éteignit sa lampe et resta immobile devant le décor fabuleux qui s'offrait à ses yeux. Il était grandiose et fantastique ; et terrible aussi.

Là, entre une falaise abrupte qui cernait le cratère du Kilimandjaro, d'environ trois cents mètres de diamètre, étaient empilées des milliers de carcasses d'éléphants réduits à l'état de squelettes. Leurs ossements blanchis ; leurs défenses et leurs crânes aux orbites creuses, conféraient à cet endroit une aura d'éternité macabre et grotesque. Certains corps, - certainement les derniers arrivés -, étaient encore couverts par leurs peaux décharnées et tannées qui ondulaient sur leurs os comme l'aurait fait une toile sur les baleines d'un parapluie.

La falaise montait vers le ciel en édifiant une cheminée volcanique en forme de cône. Là-haut, les rayons du soleil projetaient une déchirure de lumière à travers la bouche du volcan jusque sur les parois du cirque. Ils glissaient méthodiquement vers la muraille à gauche de Pétale et abandonnaient imperturbablement le fond du cratère à la pénombre.

À sa droite, un éléphant inerte et rigide reposait sur le flanc. Il ne devait pas être là depuis bien longtemps. Son corps commençait à peine à se décomposer en dégageant une pestilence insoutenable.

Pétale comprenait maintenant la présence de tous ces cadavres le long de la piste. Ils venaient pour mourir dans ce lieu mais n'avaient pas eu la force de l'atteindre. La mort les avait saisis en route.

Un cimetière d'éléphants. C'était un triste jardin de bêtes géantes mises à terre, au cœur de cette solitude, par l'inexorable constance du temps. Seule la résonance des os qui glissaient et craquaient, et se répandaient en échos sous les pas de Pétale, venaient briser le silence qu'aucune autre vie ne troublait.

Pétale avait lu un article à ce sujet dans les archives d'Imbrium, mais, selon les gens des siècles passés, - enfin, de son passé -, ce cimetière n'était qu'une légende. Pourtant il était bien là, devant elle. Elle se souvenait avoir lu aussi que des générations d'aventuriers s'étaient lancées à sa recherche mais que personne ne l'avait jamais découvert. Comment se faisait-il que les explorateurs du XIX^e ou du XX^e siècle, ne fussent jamais parvenus à le trouver avec, pour ces derniers, des technologies de recherches suffisamment sophistiquées pour essayer de détecter si la vie avait existé sur Mars ?

Cependant un appareil autrement plus inquiétant avait attiré son attention à environ cent cinquante mètres sur sa droite.

L'ovoïde du Voyageur était posé en bordure de la falaise abrupte. Il était identique au sien. Son aspect était inquiétant dans ce lieu sinistre où régnait ce silence primitif.

Pétale ne se demanda même pas s'il lui fallait ruser pour s'approcher du vaisseau. Le pilote devait disposer d'instruments identiques aux siens, donc, ses détecteurs avaient déjà dû signaler son arrivée. Ce qu'elle ne comprenait pas, c'était la raison de l'immobilité du vaisseau. Le Voyageur était arrivé bien avant elle et son ordinateur de bord avait certainement achevé ses contrôles systèmes depuis longtemps.

Elle vérifia son arme et commença à longer le bord du cratère en direction de l'engin. Elle se sentait à l'abri dans l'ombre projetée par la falaise mais, soudain, un sifflement strident perça son tympan. Elle baissa les yeux et découvrit un fin rayon lumineux jusque-là invisible, que dévoilait maintenant la poussière

soulevée par ses pas.

Elle pesta en constatant que malgré les systèmes de détection de son scaphandre elle n'avait pu éviter une alarme aussi basique. Il s'agissait d'un point de non-retour pour elle, établi par le pilote du vaisseau. Ses scanners l'avaient détectée dès son entrée dans le cimetière mais, pour le Voyageur, la distance était trop importante pour engager une attaque mortelle infaillible. Il avait dû préparer un piège et il voulait certainement qu'elle soit le plus près possible du vaisseau pour ne plus avoir le temps de fuir.

Pétale réalisa alors que le Voyageur était resté là pour l'éliminer. Il attendait patiemment comme une araignée au cœur de sa toile.

Son vaisseau était à environ une trentaine de pas devant elle maintenant, et la sortie à plus de cent mètres dans son dos.

Pétale regarda derrière elle ; fuir à travers le cimetière ne serait pas chose aisée.

À ce moment, un mouvement se fit sur le vaisseau et une orgie de crépitements brisa le silence caverneux. Une lumière orange rayonna des demi-sphères qui entouraient sa circonférence tandis que le trou de ver se formait au cœur d'une débauche d'arcs électriques. Pétale regarda avec fascination la sphère obscure apparaître. Elle découvrait ce qui se passait à l'extérieur du vaisseau lorsqu'il s'apprêtait à plonger dans le temps et il n'y avait rien de rassurant dans le processus. Des arcs d'énergie commençaient à bondir à travers le cimetière comme des lignes de lumières à la recherche de proies.

Si l'un d'eux l'atteignait, elle grillerait sur place.

Cette certitude activa toutes ses capacités de défenses et de combat. Tout ce qu'elle avait appris pour survivre lui revint instantanément en mémoire et elle fit rapidement le tri des possibilités qui s'offraient à elle.

Malheureusement, elles n'étaient pas nombreuses. Un événement terrible allait découler de cette plongée dans le temps et elle n'avait aucune intention de se retrouver au milieu.

Courir entre ces carcasses formidables, imbriqués les unes dans les autres, équivalait à une condamnation à mort. Elle chercha rapidement un abri mais ce fut en vain. Le cimetière ne recelait aucune grotte ou faille assez profonde pour

la protéger d'un jet d'énergie ou d'autres phénomènes.

Pétale alluma son propulseur dorsal. Elle pouvait espérer atteindre le tunnel en survolant les carcasses.

À cet instant, un tremblement vigoureux secoua le sol et elle bascula en arrière pour tomber à l'intérieur de la cage thoracique d'un éléphant échoué là depuis plusieurs centaines d'années. Des côtes rongées par le temps se brisèrent sous son poids et elle s'affala en soulevant un nuage de poussière étouffant. Elle se releva en s'appuyant sur ses coudes, juste assez haut pour voir se former le maelström temporel au-dessus de l'ovoïde.

Les filaments d'énergie multicolores émanaient de la sphère dans une fulgurance infernale. Ils vibraient comme des cordes musicales et s'élançaient alentour, frappant le sol comme des fouets, dans des crépitements et des grésillements de câbles à hautes tensions, pulvérisant les ossements épars sous la puissance de leurs coups. La force de leur attraction, conjuguée à l'ouverture du trou de ver, aspirait des monceaux de carcasses et des nuages de poussière qui disparaissaient à l'intérieur de la sphère pour une plongée sans retour vers le passé ou peut être le futur.

Le sol tremblait si fort que Pétale avait beaucoup de difficultés à se remettre sur pieds. Il le fallait au plus vite pourtant car elle ne pouvait prendre le risque d'allumer son propulseur en restant sur le dos. Les vibrations du sol secouaient le squelette qui l'entourait et brisèrent les os qui le soutenaient. Il s'affaissa de moitié et faillit emprisonner Pétale entre des barreaux d'os.

Le vaisseau ne bougeait toujours pas. Plus le Voyageur attendait avant de lancer le départ, davantage la sphère temporelle augmentait en puissance. Elle semblait incontrôlable maintenant. L'air lui-même commençait à onduler sous l'impact saccadé de ses vibrations infernales. Les vieilles carcasses tressautaient maintenant comme de simples osselets. Des roches se décrochaient de la paroi du cratère et tombaient en pluie autour de Pétale.

Elle parvint enfin à se dégager de l'ossuaire qui l'emprisonnait alors que des arcs d'énergie se rapprochaient d'elle.

Le vaisseau décolla à l'instant où Pétale retrouver sa position verticale. Les roches autour d'elle soulevaient des nuages de poussière d'ossements. La montagne entière tremblait sous la brutalité du maëlstrom que la sphère

temporelle engendrait à l'entrée du trou de ver.

Le vaisseau décolla lentement et se positionna au-dessous de lui comme si le Voyageur prenait plaisir à faire durer les destructions mais Pétale se doutait bien qu'il agissait ainsi dans un but précis. Ce qu'il avait commencé n'avait pas encore atteint son paroxysme.

Il prévoyait autre chose.

Il y eut à cet instant un vacarme assourdissant. Pétale ne voyait pas très bien ce qui se passait au centre du cimetière en raison de la distance. Elle alluma son propulseur et s'éleva de trois mètres pour découvrir, avec une sorte d'attraction envoutante, le cœur du cimetière qui s'effondrait entraînant dans le chaos des centaines de squelettes dans un vacarme assourdissant.

Une couleur rougeoyante émanait du gigantesque puit qui se créait. L'énergie formidable libérée par l'ouverture du trou de ver venait de réveiller le volcan.

Le Voyageur, estimant sans doute qu'il avait atteint son objectif, dirigea la proue de son vaisseau face à la sphère et précipita l'engin au cœur du temps.

La sphère temporelle tressaillit puis perdit de sa puissance et s'estompa lentement en lançant des étincelles flamboyantes et des éclairs fracassants.

Un grondement furieux montait des entrailles de la terre. Le centre du cirque s'affaissait et Pétale constata avec effroi que la circonférence du puit s'agrandissait à une vitesse vertigineuse en direction des bords du cratère, engloutissant inexorablement le cimetière des éléphants et les carcasses millénaires. Une chaleur suffocante s'échappait du gouffre béant qui se créait au milieu d'une odeur de soufre pestilentielle.

Pétale activa aussitôt son casque moléculaire qui la mit à l'abri d'éventuelles émanations mortelles. Elle monta de quelques mètres et aperçut la lave qui atteignait déjà le rebord du boyau volcanique.

Le bord du gouffre, repu de lave, n'était plus qu'à une cinquantaine de mètres de Pétale. Des roches de plus en plus volumineuses tombaient de la paroi et certaines plongeaient dans la gueule volcanique en provoquant des gerbes flamboyantes de magma en fusion.

Pétale s'arracha enfin à cette vision dantesque. Elle s'éleva d'un bond et se

retrouva au-dessus du cratère assourdissant. Trente mètres sous elle, la lave en fusion bouillonnait en soulevant de grosses bulles rouges et jaunes. La chaleur devenait insoutenable et sans son scaphandre et son masque pour la protéger des émanations mortelles de dioxyde de carbone, Pétale n'aurait sans doute pas survécu bien longtemps au cœur de cette géhenne.

Les derniers ossements se perdaient dans l'incandescence en projetant des étincelles pétillantes. Pétale accéléra et fila en direction de l'ouverture du cratère au-dessus de sa tête.

La lave commençait en remonter le long de la paroi à une vitesse vertigineuse. L'éruption du volcan était imminente.

Pétale atteignit le bord du cratère et se dirigea de toute la puissance de son propulseur en direction de la plaine. À ce moment, un fracas ronflant roula au sommet de la montagne. Une explosion tonitruante fit trembler le sol et l'air. Pétale ressentit l'onde de choc qui la poussait tandis que des blocs de roches incandescentes retombaient autour d'elle pour s'écraser sur le sol comme des météores.

Elle parvint à se retourner sur le dos malgré sa vitesse et se maintint un instant dans cette position pour voir le sommet du volcan projeter des centaines de bombes volcaniques, au milieu d'un panache de cendre noire, zébrée d'éclairs lumineux, dû sans doute à l'électricité statique de l'air. Des fontaines de lave jaillissaient au sommet de la cheminée magmatique tandis que des coulées écarlates ravageaient les flancs du volcan. Elles boutaient le feu à la forêt lançant vers le ciel des vols d'oiseaux terrorisés. Au sol, les animaux, fauves et proies réunis, se ruaient à travers la plaine.

C'était un spectacle étourdissant.

Pétale évita quelques rochers gros comme des maisons qui semblaient décidés à l'écraser tandis qu'une pluie de cendre et de milliers de lapillis la talonnait et crépitaient sur le sol comme une averse de morceaux de ferraille.

Heureusement sa vitesse était déjà élevée et elle laissa derrière elle ce déluge de pierres incandescentes.

Dans la savane, les troupeaux affolés fuyaient droit devant eux en soulevant des nuages de poussière dans un roulement de sabots assourdissant.

Pétale vira sur sa gauche. Son vaisseau se découpait au loin sur l'horizon. Elle l'atteignit en quelques minutes et se posa au pied de l'échelle de coupée. Pas un bruit ne venait du village. Derrière elle, le volcan explosait dans toute la splendeur des colères de la nature.

Pétale s'apprêtait à monter le long de l'échelle lorsqu'elle se rappela le vortex temporel qui avait englouti le cimetière des éléphants. Si elle décollait, le même phénomène allait se reproduire et elle ne voulait pas projeter le village et tous ses habitants vers une époque étrangère.

Ce qu'elle envisageait allait à l'encontre de ses résolutions concernant la non-intervention d'un voyageur temporel sur l'époque qu'il occupait mais elle se refusait à sacrifier tant de gens.

Elle démodélisa son casque. La chaleur la submergea et la fit suffoquer après l'air plutôt frais que lui octroyait le scaphandre. Elle arma son prolongateur de force en mode paralyseur, en cas d'agression, et se dirigea vers le village.

Un vent fort commençait à souffler en provenance du volcan. La chaleur et l'éruption devaient influencer sur le temps local. Il amenait une puissante odeur de soufre un peu irritante. Ses détecteurs lui indiquèrent aussi une forte présence de projection d'acide.

Elle réactiva aussitôt son casque alors qu'elle passait l'enceinte du village.

Pétale explora une dizaine de case sans rencontrer le moindre habitant mais dans la onzième se trouvait une vieille femme. L'entrée de la case était ornée de masques de bois grimaçant ou souriant, des grands et des petits et tous donnaient l'impression de la suivre du regard bien que leurs orbites fussent creuses. Des queues séchées d'animaux sauvages pendaient de part et d'autre de l'encadrement et des breloques que Pétale assimila à des gris-gris, étaient accrochées autour des masques.

L'ancêtre était aussi décharnée qu'on pouvait l'être à un âge avancé, après une vie rude et pénible sous le soleil d'Afrique, et le sien devait approcher soixante ans. Elle se balançait doucement d'avant en arrière lorsque Pétale entra dans la case. Elle découvrit ses yeux, recouvert par un épais voile blanc de cataracte dans des orbites creusées. La peau de son visage, tannée et ridée comme si elle avait mille ans, lui conférait l'apparence d'une momie vivante.

Elle semblait impotente. Pourtant, il émanait d'elle une sorte de sérénité

tranquille, comme si plus rien n'avait de prise sur elle, pas même le volcan qui grondait au loin, préparant un cataclysme à l'échelle de la région. Pétale ne comprenait pas sa présence ici. Les villageois trop respectueux de leurs aînés ne l'auraient jamais abandonné ici.

Pétale savait qu'il lui était impossible de communiquer avec elle. Elle s'agenouilla et lui prit doucement la main. L'ancêtre eut un réflexe de recul puis se laissa apprivoiser.

— Je suis désolé, dit Pétale qui ne pouvait rien pour elle.

La vieille femme ne dit rien tandis que Pétale se relevait et retournait vers l'entrée. Au moment où elle l'atteignait, l'ancienne émit un son d'une voix éraillée dans la langue d'Imbrium : « Attend ! »

Pétale se retourna avec surprise. Comment cette vieille femme perdue dans les temps anciens de la Terre pouvait elle s'exprimer avec des mots du futur ?

— Comment est-ce possible ? dit-elle en la regardant.

Mais l'ancêtre ne lui répondit pas directement. Elle poursuivit simplement son monologue sans regarder Pétale : « Je t'attendais ! Je suis restée pour toi voyageuse. Ton chemin est encore long, plus long que tu ne peux l'imaginer. Le temps t'appartient mais ce que tu entreprends te conduira aux limites de l'éternité. Es-tu prête pour ce défi ? Tu veux terrasser le dragon mais il te conduira à la solitude. Apprend ! Il faut éduquer l'humain pour sauvegarder cette espèce ancienne. »

Elle se tut soudain et reprit son lent balancement et Pétale se demanda si elle n'avait pas été victime d'une illusion. Elle ressentit soudain un lent frisson à la surface de sa peau ; de la peur peut être face à ce mystère et à cette inquiétante mise en garde.

Elle sortit rapidement de la case pour ne plus ressentir cette sensation désagréable.

Elle regagna son vaisseau, presque en regrettant d'avoir entrepris de sauver ces gens. D'ailleurs ils ne l'avaient pas attendu pour quitter leur village. L'éruption du volcan avait dû les terroriser autant que l'apparition du vaisseau et ils avaient fui dans la plaine en entraînant leur bétail avec eux.

Pétale réintégra l'ovoïde sans cesser de penser à la rencontre surprenante qu'elle venait de faire. Qui était cette femme ? Une voyante, un médium ? Pétale avait lu quelques documents concernant l'Afrique ancienne et ses mystères, mais la plupart du temps il s'agissait de mise en scènes destinées à manipuler les esprits simples, comme dans chaque civilisation. Pourtant, là, elle avait mentionné le temps dans le langage d'Imbrium. Comment pouvait elle savoir ? En tous cas, elle avait réussi à la déstabiliser ce qui n'était pas une mince affaire étant donné ses capacités de résistance mentale.

Pétale était épuisée et assoiffée. Elle se désaltéra et s'installa dans son fauteuil face à l'écran de contrôle. Elle vérifia que ses scanners avaient bien relevé les coordonnées de saut du Voyageur.

Elle prépara le départ du vaisseau en pensant à l'ancêtre dans le village qui risquait bien de périr lors du décollage. Pétale se demandait si elle n'avait pas modifié le futur en interférant dans des événements qui n'avaient pas connu sa présence dans l'histoire originelle. Peut-être avait-elle créé un univers parallèle en parlant à cette vieille femme et, par sa présence, engendré une onde de choc qui mènerait à un futur où elle ne retrouverait pas Carsten Scove et Loyne Cincéroca.

Décidemment, voyager dans le temps était bien complexe.

Elle fit décoller le vaisseau. Un tourbillon de poussière apparut sur l'écran de contrôle et submergea le village. Elle ouvrit le trou de ver en entrant les coordonnées capturées par ses scanners. La sphère obscure se développa brusquement au milieu de la place du village, pulvérisant les cases de terre et de paille comme des fétus. Celle de la vieille femme fut volatilisée sans qu'il n'en restât rien et Pétale pensa que la vitesse de la destruction avait au moins évité à l'ancêtre de souffrir ou de disparaître dans le gouffre du temps.

Elle regarda une dernière fois sur l'écran le volcan qui projetait fumée et cendre à plusieurs centaines de mètres de hauteur, inondant les alentours de pierres et de laves et fit basculer le vaisseau temporel au cœur du vortex.

Chapitre 6.

Les conquistadors

En ce lundi du mois de septembre 1540, les vingt-neuf conquistadors avançaient depuis vingt jours le long de la piste sous les ordres du capitán García López de Cárdenas⁴.

La chaleur écrasante du désert de l'Arizona accablait les hommes et les chevaux. Les cuirasses ternies par la poussière étreignaient les corps dans un carcan ardent sous le soleil brûlant. Elles cuisaient les peaux malgré les vêtements de laine. Cependant, aucun soldat n'aurait songé un instant à retirer cette indispensable protection dans un pays aussi sauvage car plus d'une flèche s'était brisée contre cette ultime rempart de métal tout au long de leur conquête. D'autres, surtout les fantassins, portaient des plastrons en peau de buffle. Le cuir tanné et séché était presque aussi résistant que le fer des cuirasses et arrêtait les flèches aussi efficacement, et surtout, il coûtait moins cher que les assemblages de métal.

Le long périple depuis leur départ les avait conduits à travers le Mexique puis en territoire Apache et, de là, en pays Navajo.

C'étaient de rudes contrées où certaines tribus n'aimaient pas les intrus de leur genre.

Il en fallait davantage pour impressionner ces soldats aventuriers venu de l'autre bout du monde ; des hommes qui avaient traversé l'atlantique sur des navires qui se déplaçaient paresseusement à quatre ou cinq nœuds et semblaient sur le point de se disloquer chaque fois que leur proue heurtait une vague un peu trop vigoureuse.

Mené par Francisco Vásquez de Coronado, ils avaient surmonté la faim et la soif, les déserts torrides puis les montagnes arides ou soufflaient des vents secs et tourbillonnant, puis de nouveau des déserts pour s'enfoncer, après des mois de périple, à l'intérieur du nouveau Mexique et plus loin encore, vers ce continent inconnu où Marcos de Niza avait indiqué à Coronado qu'ils découvriraient une cité d'or : Cibola.

Coronado avait quitté Compostella au Mexique avec une troupe composée de trois cent quarante hommes, trois cents alliés indigènes et un millier d'esclaves indiens et africains. Après avoir découvert que Cibola n'était qu'un simple village Zuni, Coronado avait dépêché l'un de ses lieutenants, García López de Cárdenas vers l'ouest à la recherche d'une grande rivière qui peut être recélait de l'or.

Les hommes de Cárdenas ne reculeraient pas alors qu'ils étaient allés si loin. Ils voulaient des résultats ; ils voulaient de l'or. Deux d'entre eux étaient morts en route, tués par un éboulement sous un passage rocheux. Huit, montaient des chevaux Andalous qui avaient présenté une plus noble allure lors de leur départ. Les privations et la fatigue de la marche, sous le soleil, avaient ternis leur robe et bien qu'ils fussent parfaitement soignés par leurs cavaliers, - dans la mesure de leurs ressources -, on voyait leurs côtes sous leur peau. Ils n'en continuaient pas moins d'avancer tenu par la bride par leurs maîtres qui préféraient marcher à leur côté pour les épargner, car ils auraient besoin de toute leur fougue s'ils devaient affronter des Navajos ou d'autres guerriers inconnus.

La colonne avançait en provoquant un brouhaha fait de cliquetis de sabres et d'éperons, de claquement de sabots et de roulements de pierres ; du souffle rauque des hommes, de leurs jurons et leurs cris, - lorsqu'ils marchaient sur une mauvaise pierre -, du grincement du cuir des selles et du harnachement des chevaux et parfois de leurs hennissements, peu compatible avec le silence qu'aurait dû imposer une pareille expédition en territoire hostile.

García López de Cárdenas avançait en tête. C'était un homme d'une quarantaine d'années, grand et mince aux yeux noirs et vifs malgré l'éclat du soleil et la fatigue de la route. Une barbe noire et drue couvrait ses joues. Son visage buriné affichait une fière assurance de caballero castillan et un tempérament indomptable que la longue marche à travers le désert avait à peine altéré. Il espérait trouver enfin, au bout du chemin, les trésors qu'ils convoitaient tous depuis leur départ d'Espagne car il savait que ses hommes avaient besoin de cette réussite pour continuer à croire en l'expédition de Coronado. Ils étaient gonflés d'ambition ; tous avançaient sans se ménager et sans se soucier des peuples qu'ils soumettaient pour satisfaire leurs désirs.

Ils foulaient une terre désolée et sauvage qui n'apportait aucune promesse depuis leur départ. Le sable, la roche et les pierres s'étendaient à perte de vue. Des arbres aux troncs et aux branches tordues par les ans, le vent et la chaleur

jalonnaient la plaine autour d'eux comme des dépouilles desséchées. Certains pourtant conservaient encore quelques feuilles, dernier signe d'espoir au milieu de la fournaise du jour. D'autres semblaient morts depuis des années, peut être des siècles et élevaient toujours leurs troncs racornis en un ultime défi au ciel.

Les animaux n'étaient pas rares. Des rapaces parcouraient le ciel au-dessus de leurs têtes, à la recherche de proies, comme ces chiens de prairie qui s'égayaient en piaillant devant les cavaliers et les fantassins.

Ce soir-là, García López de Cárdenas fit installer le bivouac à l'abri d'une falaise basse. Les hommes ramassèrent des branches sèches qui jonchaient le sol en quantité et allumèrent trois feux alors que la nuit s'installait.

Un îlot de lumière se forma au milieu de l'obscurité. La température chuta et le froid remplaça bientôt la chaleur du jour. C'était un pays de contrastes et les hommes se sentaient petits et perdus au milieu de l'immensité qui s'étendait autour et au-dessus d'eux. Ils avaient parfois le sentiment d'être seuls dans l'univers bien qu'ils aient enduré d'autres épreuves et traversé des territoires aussi désolés.

Les conquistadors s'allongèrent et regardèrent le ciel étoilé aux constellations différentes de celles du ciel Espagnol. Ils chantèrent pour raviver leur courage. L'un d'eux gratta une vieille guitare qui avait déjà parcourue la moitié du monde. Elle égrenait les notes nostalgiques d'une vieille complainte andalouse de l'époque de la Reconquista contre les Maures. Des coyotes lointains se joignirent à leur chant et leurs jappements étoffèrent la réalité qui les cernait.

La nuit prenait vie. Des cris qui semblaient surnaturels au cœur de l'obscurité, des hurlements inquiétants, des grattements énigmatiques, des stridulations mystérieuses emplissaient l'espace autour d'eux et chacun se disait en son for intérieur qu'il ne se serait certainement pas aventuré seul sur ces terres.

Ils n'oubliaient pas qu'ils étaient en territoire inconnu.

Leur repas fut frugal. Il ne leur restait que des fruits secs et un peu de viande séchée. Les chasseurs qui étaient partis en éclaireurs n'étaient pas encore revenus.

La nuit s'avança et les hommes fourbus de fatigue sombrèrent peu à peu dans le sommeil laissant leur vie sous la surveillance de deux sentinelles. Malgré la fatigue, les gardes se tenaient sur le qui-vive, s'épaulant de quelques mots pour

résister au sommeil, tandis que le froid engourdissait le désert.

García López de Cárdenas, lui, ne dormait pas. C'était l'un de ces hommes pour qui rien n'est écrit qu'ils n'écrivent eux même. Il avait parcouru la moitié du globe pour s'enrichir, mais aussi pour l'aventure, pour quitter une Castille devenue trop molle après la chute des Maures. Il avait rendu beaucoup de services à la cause espagnole dans le nouveau monde. Il avait rougi son épée dans le sang des natifs qu'il avait massacré sous les ordres de ses chefs. Il se considérait comme appartenant à l'élite des caballeros castillans et pour lui les peuples à conquérir devait se soumettre à la loi du roi d'Espagne ou périr par l'épée. Il ne se sentait en rien coupable des tueries qu'il avait perpétrés avec ses hommes. Les religieux qui accompagnaient les troupes étaient les premiers à soutenir la conquête pour la noble cause de l'église ; une mission hypocrite qui dissimulait en parallèle de la conquête, la plus grande chasse au trésor jamais organisée.

García López de Cárdenas avait suivi Coronado dans la perspective de trouver les cités d'or, mais maintenant, il doutait de leur existence, bien qu'il se gardât d'en faire part à ses hommes. L'expédition était partie depuis trop longtemps, - plus d'un an déjà -, avait suivi trop de fausses pistes en écoutant les mensonges d'indiens qui, - il le comprenait bien maintenant -, leur racontaient ce qu'ils voulaient entendre pour se débarrasser d'eux et les envoyer loin de leur tribu.

Bien sûr, il rageait de ne pas avoir trouvé l'or tant espéré, mais, d'un autre côté, il savourait aussi ces moments de découvertes qui l'avaient mené sur des territoires qu'aucun européen n'avait jamais foulé avant lui et ne foulerait peut-être plus avant longtemps. Il avait toujours eu une grande fascination pour les déserts.

Il s'enroula finalement dans sa couverture en s'appuyant, dos contre la muraille de la falaise. Le feu crépitait à côté de lui et sa douce chaleur le plongeait dans une bienveillante torpeur.

À quelques pas, les sentinelles attendaient la relève sans pour autant abaisser leur vigilance. Trop d'histoires courraient parmi les conquistadores sur des expéditions entières qui avaient été décimée parce que les hommes avaient cédé à la facilité du repos.

Un bruit attira leur attention. Leurs sens furent tout d'un coup de nouveau avivés.

L'un pointa sa lance, l'autre son arquebuse.

Le bruit récidiva. C'était le crissement du sable et des graviers sous des pas. La cadence indiquait qu'il s'agissait des pas de plusieurs hommes, pas ceux d'un animal.

— Qui va là ! lança l'un des gardes.

— Alerte ! hurla l'autre.

En un instant, tous les hommes se dressèrent de leur couche comme mus par de multiples ressorts. Les lames des sabres et des coutelas brillèrent sous la lueur des feux et les mousquets furent pointés en direction des sentinelles.

Il y eut alors un appel au loin, leur mot de passe.

— Cibola ! lança la voix dans l'obscurité.

Les Espagnols se détendirent. Ce mot de passe annonçait l'arrivée des éclaireurs chasseurs envoyés en reconnaissance par García López de Cárdenas : c'étaient Hernando Estrada et Lope Chavez.

Leurs silhouettes se dessinèrent dans la lueur des feux comme deux fantômes qui émergeraient de l'obscurité.

Hernando Estrada portait une pièce de gibier, une belle chèvre blanche des montagnes. C'était peu pour trente hommes affamés mais elle suffirait à calmer leur faim. Lope Chavez quant à lui, avançait le mousquet sur l'épaule et trois chiens de prairies pendus à sa ceinture.

Ils furent accueillis avec l'enthousiasme de ceux qui attendent des nouvelles depuis longtemps. Les deux hommes étaient partis depuis quatre jours déjà et tous s'inquiétaient de ne pas les voir revenir car ils étaient aussi des compagnons appréciés.

García López de Cárdenas les félicita pour leur chasse puis : « Alors Hernando ; Lope, quelles nouvelles ? »

Hernando Estrada fit basculer la chèvre par-dessus son épaule et la posa sur le sol. Il arbora un grand sourire carnassier qui dévoila sa mâchoire édentée : « Capitán, je crois que nous avons trouvé la cité d'or ! »

À ces mots, les conquistadors se regardèrent avec une sorte d'incrédulité

comme s'ils n'arrivaient pas à assimiler ce qu'ils venaient d'entendre. Ils espéreraient une telle annonce depuis si longtemps que sur le moment elle leur parût irréelle, puis, leur perplexité s'atténua face aux grands sourires des deux chasseurs, sûr de leur fait et se fut une explosion de joie.

— Raconte ! dit Cárdenas avec une nouvelle vigueur dans la voix.

Hernando et Lope s'approchèrent d'un feu car il faisait froid à cette heure tardive de la nuit dans le désert : « C'était hier, à une journée de marche, lorsque le soleil a atteint son zénith, expliqua Lope Chavez. Nous sommes arrivés au bord d'une falaise gigantesque qui surplombe un cañon très profond. Un grand fleuve coule au fond. La cité est là, établie sur un promontoire rocheux. On ne l'a pas très bien distinguée car nous étions loin sans pouvoir nous approcher davantage. Elle brillait sous le soleil en lançant des éclats. »

— Es-tu certain qu'elle était d'or ?

— Et bien, d'où nous étions, il était difficile de voir la qualité du matériau, mais elle avait de reflets dorés bien prometteurs.

García López de Cárdenas éclata de rire : « Ah mes amis, je crois que cette fois est la bonne. Nous n'avons pas marché en vain à travers ce désert brûlant. Nous atteignons la fin de la route. »

— Ce ne sera pas facile de l'atteindre mi capitán, dit Hernando Estrada. Les falaises sont abruptes. Il faudra trouver un chemin pour descendre.

— Nous trouverons ! s'exclama Cárdenas avec assurance. Il regarda les hommes rassemblés autour de lui : « Bien, bien ; mes amis, cette fois nous y sommes. Retournez-vous reposer. Nous partirons demain aux premières lueurs de l'aube. »

Chacun regagna son emplacement de bivouac en parlant fort sur le futur trésor à découvrir.

García López de Cárdenas regagna sa couche et abandonna son entrain en s'éloignant de ses hommes. Il avait suivi l'enthousiasme des deux éclaireurs pour relancer le moral des soldats mais il espérait seulement que les deux hommes ne s'étaient pas trompés. Il savait à quel point la soif de l'or pouvait transformer dans l'esprit d'aventuriers comme eux, un paysage anodin en mine à ciel ouvert, pour peu qu'un illuminé soit persuadé qu'il y trouverait un filon.

Les hommes se réveillèrent dès l'aube malgré leur fatigue des jours précédents que le peu de sommeil de la nuit n'avait pas vraiment chassée. La nouvelle exaltante de la découverte de la cité les avait tenus éveillés jusque assez tard dans la soirée.

Cárdenas les regarda harnacher leurs chevaux. Il découvrit sur leurs visages et dans le moindre de leurs gestes, cette fébrilité qu'il connaissait bien chez les hommes avides d'action, prêt à affronter n'importe quel ennemi qui aurait l'audace de se mettre en travers de leur route.

La matinée passa lentement malgré la volonté des hommes pour forcer la marche. Le soleil devint très vite harassant pour les conquistadors déjà accablés par la fatigue de plusieurs semaines de marche et de privations. Néanmoins, ils continuèrent sans se plaindre car ils avaient le goût de l'or dans la bouche et son éclat dans les yeux.

Le paysage ne changeait pas, mais au loin, des nuages annonçaient un autre territoire.

Vers dix-sept heures, alors que les soldats accéléraient le pas, sous l'impulsion de Lope et Hernando qui les guidaient et annonçaient sans cesse qu'ils atteignaient leur but, ils arrivèrent à l'extrémité de la plaine.

Deux coyotes en chasse s'enfuirent en courant à travers la plaine et des chiens de prairies se dispersèrent pour s'engouffrer dans leurs abris en glapissant avec frénésie devant tant de bruits inconnus. Là-haut dans le ciel, où s'étiraient des dégradés de bleus, deux grands corbeaux noirs agressifs harcelaient un pygargue majestueux, au plumage noir et blanc, qui chassait au-dessus de leur territoire.

Le cliquetis des armes et les craquements des harnachements de cuir cessèrent brusquement tandis que les hommes s'arrêtaient net au bord d'un à-pic de plusieurs centaines de mètres.

Des mouflons s'enfuirent en bondissant au milieu des roches en entendant le brouhaha que les cavaliers dégageaient dans leur sillage. Quelques chevaux hennirent de frayeur face au gouffre et les conquistadors restèrent comme statufiés devant le cañon insondable. Jamais ils n'avaient rien vu de semblable depuis leur départ, ni même en Espagne où la sierra Nevada a pourtant des aspects remarquables.

C'était un cañon dont on ne voyait pas la fin. Un fleuve coulait lentement

entre les falaises escarpées sur lesquelles s'accrochaient des genévriers mais un ronflement lointain laissait présager un parcours plus tumultueux.

Des escarpements qui descendaient en marches irrégulières apparurent tout d'abord aux regards des hommes. Le soleil affleurait presque les bords du grand cañon. Il révélait la roche dans un dégradé intense de vermeil accompagné de divers tons de couleurs ocres et de violets sombres. Ses rayons mettaient en scène des formes spectaculaires, des failles, des crevasses, des envolées.

Les conquistadors l'appelèrent Colorado en raison de ses couleurs.

García López de Cárdenas et ses hommes furent subjugués par la puissance du panorama qui s'offrait à eux bien qu'aucun d'eux n'eut seulement une once d'émotion artistique face à la beauté ou fut un grand admirateur de la nature. Leur sentiment était davantage religieux car, malgré la soif de l'or, qui les avait guidés jusqu'à ce lieu, ils se sentaient très humble devant la majesté de la Création, qu'en bons chrétiens ils attribuaient à leur Dieu tout puissant, qui seul avait pu édifier tant de splendeurs.

L'objectif de leur expédition se rappela à eux par un éclat de lumière mordorée qui scintilla dans le lointain sous les feux du soleil. Tous baissèrent la tête en même temps dans sa direction et découvrirent la cité d'or, du moins était ce ainsi qu'ils la voyaient depuis leur emplacement car ils leur étaient bien difficile de la définir dans son ensemble étant donné la distance qui les séparait d'elle.

Cárdenas estima qu'elle était à environ mille vara⁵ à vol d'oiseaux.

Il retira son morion⁶ et plaça sa main en visière au-dessus de ses yeux. Comme sa vue était meilleure que celle de Lope et Hernando et que son esprit était moins obnubilé par la découverte que ses hommes, il s'aperçut qu'en fait de ville, il s'agissait plutôt d'un bâtiment, de toute évidence assez gigantesque ; peut-être un palais. Il était bâti sur une large terrasse à flanc de falaise et il se demanda comment ces deux-là parvenaient à chasser aussi bien alors qu'ils étaient incapables de faire la différence entre une cité et un simple bâtiment aussi imposant fut-il.

Il émettait des scintillements comparables à ceux de l'or sans qu'il puisse définir s'il s'agissait vraiment du métal qu'ils convoitaient tous ou de simples pièces brillantes auquel le soleil conférait un aspect doré.

Pour le reste, il n'arrivait pas vraiment à définir sa structure car il semblait entouré d'arbres haut et vert assez surprenant au milieu d'un territoire aussi désertique.

Néanmoins, c'était une singulière découverte au milieu du désert. Qui donc avait pu édifier un bâtiment dans un endroit aussi inaccessible ? Peut-être après tout s'agissait-il d'une sorte de coffre ou les habitants inconnus de cette contrée entreposaient leurs richesses ?

— Nous devons descendre ! ordonna-t-il. Trouvez un sentier qui nous permette d'atteindre le bas de cette falaise !

Ce fut plus facile à dire qu'à trouver.

Pendant trois jours, les conquistadors longèrent l'abîme sans découvrir le moindre passage. Ce paysage n'était constitué que de zones abruptes, parsemées de sapins et de genévriers, qui s'achevaient toutes dans le vide au-dessus du fleuve.

Cependant, en milieu d'après-midi du troisième jour, les conquistadors atteignirent les abords d'une grande arche de pierre qui s'enroulait sur le flanc d'une paroi rocheuse escarpée. Elle s'élevait à plus de cinq mètres de hauteur. Le soleil écrasait l'entrée d'une lumière vive et vorace. Une cascade grondante jaillissait de la roche, à son sommet, pour venir exploser avec fracas sur une terrasse couverte d'une herbe verte.

C'était une découverte presque surnaturelle au milieu de ces terres arides.

Une ouverture, assez grande pour permettre le passage de deux hommes debout, s'ouvrait à l'arrière de la cascade. Le brouillard, provoqué par la chute et la vaporisation de l'eau sur le sol, laissait entrevoir qu'elle se prolongeait assez loin dans la roche pour se transformer en caverne plongée dans une semi-obscurité.

Les hommes se précipitèrent sous le flot pour soulager leur corps de la chaleur sans même retirer leurs tenues de cuir ou leurs cuirasses. Pendant un instant, ils oublièrent l'expédition pour profiter des bienfaits de l'eau et García López de Cárdenas les abandonna à ce délice, estimant qu'ils avaient assez subi de privations pour pouvoir se détendre un peu. De toute façon, il venait de décider d'abandonner la recherche d'un passage vers le fond du cañon. Il n'existait rien de long de ces falaises qui pût leur permettre de descendre. Ce paysage grandiose

n'était pas fait pour les hommes.

Le conquistador s'assit sur le bord d'un rocher, à l'ombre de l'arche. Il posa son morion à côté de lui sur une pierre et s'essuya le front. Les hommes continuaient à se bousculer sous la cascade en riant et en plaisantant.

Pédro de Sotomayor, le chroniqueur de l'expédition en profita pour compléter son récit.

Cárdenas regarda autour de lui. C'était un endroit d'une impressionnante majesté et, bien qu'il ne fût pas particulièrement attiré par les beautés de la nature il n'en éprouva pas moins une sorte de fascination face à tant de force.

Il se leva soudain et protégea ses yeux avec son morion. Alors qu'il scrutait la pénombre derrière la cascade, il avait eu l'impression d'apercevoir une forme humaine immobile qui le regardait : « Juan, Mendoza, avec moi ! » ordonna-t-il avec force.

Son appel couvrit presque le fracas de la cascade et tous se tournèrent dans sa direction comme s'ils émergeaient d'un rêve, tandis que les deux hommes nommés venaient vers lui.

— Prenez vos armes !

— Que ce passe-t-il mi capitán ? fit Mendoza avec un peu de surprise et d'inquiétude aussi.

Les autres restèrent un instant sans bouger sous le flot de la cascade puis certains allèrent récupérer leurs armes. Ils connaissaient trop bien García López de Cárdenas pour savoir que celui-ci n'entreprenait rien qui ne vaille la peine d'être entrepris.

— Je ne sais pas encore, allons voir.

Ils vérifièrent leurs arquebuses et le suivirent sans dire un mot. Ils se glissèrent derrière la chute d'eau et s'enfoncèrent lentement en direction de la pénombre caverneuse.

Cárdenas avait sorti sa rapière de son fourreau et avançait avec la lame en oblique protégeant sa poitrine. Ce qu'il avait décelé quelques minutes auparavant n'avait pas bougé d'un pulgada⁷ mais, plus il avançait, plus la forme devenait humaine malgré la pénombre. Elle devait être à une quarantaine de vara

et restait parfaitement immobile ce qui commença à sérieusement l'inquiéter

— Hé ! toi, là-bas ! qui es-tu ?

Il n'eut aucune réponse en retour. Mendoza leva son arquebuse mais Cárdenas toucha le canon de la main et l'abaissa : « Attend ! » intima-t-il.

La forme ne bougeait toujours pas. Les trois hommes n'étaient plus qu'à vingt pas et García López de Cárdenas réalisa à ce moment qu'il s'approchait d'une statue.

Plusieurs conquistadors arrivaient en courant derrière eux en portant des torches.

La statue était de pierre, debout contre la roche, à l'intérieur d'une niche naturelle.

— Une idole païenne ! constata Cárdenas.

Elle représentait une femme entièrement nue avec une longue chevelure de feuilles et de lianes qui descendait jusqu'à la taille. La sculpture portait une couronne de fleurs. Elle brandissait une serpe d'or dans sa main droite et dans la gauche trois épis de blés. Et par une contradiction étonnante, par rapport à sa beauté, ses pieds étaient entourés par sept crânes humains, sculptés dans le rocher. L'idole était de pierre mais par un extraordinaire travail de gravure, la carnation de sa peau avait toute l'apparence d'une véritable peau humaine comme s'il s'agissait d'un corps statufié. Elle était d'une rare beauté. Sa reproduction était si réaliste que les hommes qui n'avaient pas vu de femme depuis plusieurs mois en furent particulièrement émus. Certains osèrent la toucher pour être sûr de sa réalité.

Il n'y avait aucune trace de peinture.

La pierre sculptée était déjà de couleur chair.

— Par quel prodige ? fit Cárdenas.

— Un sortilège plutôt. Grommela Bartolomé Dorantes.

— Que représente-t-elle ? demanda un autre.

García López de Cárdenas l'ignorait mais pour ces hommes ancrés avec dévotion dans leur religion, elle semblait l'incarnation de cultes païens. Mais

plus que l'idole, ce fut la serpe d'or qui avivait leur attention. Pour la première fois depuis leur départ en expédition ils voyaient enfin ce qu'ils convoitaient avec tant d'ardeur. Malheureusement pour eux, la serpe était si bien sertie dans la main de la statue qu'il était impossible de l'en déloger. Certains commençaient à ramasser de grosses pierres pour briser le bras, et ils l'auraient fait sans doute, car ils ne s'embarrassaient pas à respecter l'art des autres peuples lorsqu'il s'agissait d'accéder à un butin quand, brusquement : « Mi capitán ! cria soudain, sur leur droite, l'un des conquistadors qui se nommait Diégo Paufile. Il y a un passage ! »

L'entrée s'ouvrait dans la paroi rocheuse. La pénombre l'avait bien dissimulé à leurs yeux car elle était légèrement enfoncée dans un recoin du fond de la caverne.

Aussitôt, les porteurs de torches s'avancèrent.

Un tunnel se prolongeait au-delà de l'entrée. Il disparaissait dans le noir mais la lumière des torches dévoilait des murs parfaitement lisses, taillés par la main de l'homme.

— C'est peut-être par ce tunnel que les habitants de ce lieu descendaient au fond du cañon, dit Domingo Castillo, un petit homme à la barbe fournie et noire.

Ces simples mots augmentèrent encore l'intérêt des conquistadors. La serpe d'or avait attisé leur convoitise et ils ne doutaient pas de trouver davantage de métal précieux dans la cité au fond du cañon.

— Peut-être, fit simplement Cárdenas en arrachant une torche de la main d'un soldat.

Il avança la flamme qui rendit les parois mouvantes, s'appuya contre l'entrée et avança sa tête à l'intérieur du tunnel. Il souleva la torche pour voir la direction que prenait le conduit.

Il avançait d'une quinzaine de vara et tournait vers la droite, en direction du cañon.

« Allez chercher d'autres torches, nous allons l'explorer ! »

Plusieurs hommes rebroussèrent chemin pour revenir quelques instants plus tard avec des torches supplémentaires auxquelles ils boutèrent le feu.

Chacun avait son arme, arquebuses, lances ou rapières ; même quelques arbalètes.

García López de Cárdenas se retourna. Il désigna deux hommes pour garder les chevaux et s'avança le premier, la torche à bout de bras.

Il ressentait une sourde appréhension en pénétrant dans ce lieu mais il n'en montra rien à ses hommes. De toute façon, il se doutait qu'ils devaient ressentir la même chose que lui, à l'exception de deux ou trois d'entre eux qui étaient si stupides qu'ils n'imaginaient même pas ce qu'était la peur. C'étaient les plus dangereux de ses hommes mais surtout, ceux sur qui il pouvait compter en toutes circonstances, aussi marchaient ils toujours juste derrière lui, ou devant parfois.

Le tunnel avait un peu plus de trois mètres de large et dépassait les hommes de deux têtes en hauteur. Le passage était taillé parfaitement droit en hauteur sans la moindre trace de coups de burins. Des inscriptions, dans une écriture inconnue parsemaient les parois des deux côtés et à toutes hauteurs. Le graphisme ressemblait à des feuilles ou des branches, parfois à des lianes, qui enrobaient des phrases et des textes, - du moins, ils supposaient qu'il s'agissait bien de phrases et de textes car ils étaient bien incapables d'en déchiffrer la moindre signification. Les textes étaient tracés d'une belle couleur verte. Ils étaient en relief, comme si la roche elle-même s'était légèrement surélevée pour former des lignes et des traits. C'était parfaitement lissé avec des courbes et des angles parfaits et ils se demandèrent quel tailleur avait été capable de les graver avec tant de talent car une telle perfection n'avait rien d'humain.

Cette constatation les angoissa un peu et certains y virent même la représentation d'une magie ancienne qui les fit se signer.

Des ouvertures s'ouvraient à intervalles plus ou moins réguliers dans les parois à droite et à gauche. Les torches dévoilèrent des salles obscures qu'elles n'éclairaient pas totalement, chassant à peine l'obscurité. Ils n'osèrent s'y aventurer. Ils entendirent des bruits curieux et étranges et pensèrent qu'ils s'agissaient de serpents, d'animaux cavernicoles ou des gaz sulfureux, car il régnait une mauvaise odeur dans certaines pièces.

Ils préférèrent poursuivre leur chemin sans les explorer car cette ambiance leur donnait des frissons et leur imagination commençait à déployer des images de démons et des sensations désagréables de malédictions bibliques.

Leur capitán, lui, ne se laissait pas distraire par ces fioritures incompréhensibles.

De toute façon, les pièces semblaient nues et ne recélaient aucune trace d'or.

À environ une centaine de vara de l'entrée, une légère déclivité modifia le tracé du tunnel et les conduisit, après dix minutes de marche, dans une grande salle de forme circulaire d'où partaient deux nouveaux tunnels.

L'un allait à gauche à partir du centre parfait de la salle, et s'enfonçait dans la terre à l'opposé du cañon, l'autre était juste en face d'eux et semblait longer, par l'intérieur, la paroi abrupte du cañon qui donnait sur le fleuve Colorado.

La salle avait une voûte en forme de coupole. Sa circonférence était couverte d'inscriptions identiques à celle du tunnel et de nombreuses momies, debout sur des tablettes, étaient appuyées contre la paroi.

Des offrandes, des ustensiles divers, des arcs et d'autres armes archaïques étaient posées à leurs pieds. Mais ce qui subjuguait les castillans et surtout sema la terreur parmi eux, ce fut l'extraordinaire animal qui se dressait au centre de la salle.

C'était un monstre de plus de cinq mètres de hauteur et quatorze de longueur. Il se dressait sur ses deux pattes arrière, alors que ses pattes avant étaient si malingres qu'elles semblaient atrophiées. Mais le plus terrifiant pour ces hommes soumis à Dieu et redoutant Satan, ce fut la tête et la gueule terrifiante du grand tyrannosaurus Rex que, dans l'instant, ils considérèrent comme la représentation d'une idole démoniaque.

L'animal ne bougeait pas, bien que certains furent convaincus du contraire, à l'instant où ils débouchèrent dans la salle, car ses formes semblaient en mouvement à la lueur des torches.

Tous pointèrent leurs armes vers le monstre ; qui son arquebuse, qui sa lance ou son arbalète mais très vite García López de Cárdenas, aussi terrifié que les autres, se rendit compte que l'animal était une statue. Il se tenait sur un socle de verre en dardant un regard menaçant vers l'entrée du tunnel par lequel étaient arrivés les conquistadors.

Tous s'approchèrent lentement face au carnassier immobile. Ils l'entourèrent et deux d'entre eux le piquèrent avec leur lance sans tirer la moindre réaction de

l'animal.

Rassurés, ils abaissèrent leurs armes et regardèrent le T Rex avec moins de crainte.

— Quel est ce monstre mi capitán ? demanda Estéban de Nuñez avec encore dans la voix, un soupçon de terreur.

— Je l'ignore, fit-il en s'avancant encore plus près. Il posa sa main sur la patte du T Rex et sentit la texture de la peau rugueuse sous ses doigts : « Madre de Dios, s'exclama-t-il, ce n'est pas une statue diabolique ! C'est un animal empaillé ! »

À ces mots, ils reculèrent vivement.

Quel peuple avait pu naturaliser un tel monstre ?

C'était la première fois qu'ils voyaient un dinosaure. La première pensée qui leur vint à l'esprit était qu'un animal empaillé indique qu'il en existe d'autre dans les parages, et ceux-là sans doute bien vivant, peut-être même dans le cañon.

Cette idée refroidit légèrement leur ardeur à poursuivre leur chemin car ils doutaient que les balles de leurs arquebuses puissent abattre une telle bête, encore moins leurs lances ou leurs arbalètes et, même s'ils y parvenaient, ce ne serait qu'après la perte de plusieurs d'entre eux.

García López de Cárdenas s'aperçut immédiatement du changement chez ses hommes. Il les avait senti tressaillir d'inquiétude et même de peur lors de la traversée du tunnel mais ce monstre cauchemardesque, aux dents longues comme des couteaux, les terrifiait bien d'avantage.

— Dites-vous bien soldats que le peuple qui a placé cet animal dans ce lieu l'a fait dans un seul but : « Terrifier les explorateurs comme nous ; pour les empêcher d'aller plus avant et découvrir les richesses qui doivent s'empiler aux extrémités de ces galeries. » Il tendit son bras en direction de l'entrée du tunnel, à l'autre bout de la salle : « Car on n'installe pas une telle menace, ou supposée l'être, si ce n'est pour protéger un bien précieux. Nous avons affronté l'océan, les déserts et la sécheresse, la maladie et la faim, rien ne peut se mettre en travers de notre route. Allons, reprenons notre chemin ! »

Et sans même les regarder, il marcha résolument en direction du passage qui s'ouvrait dans la roche.

Ses compagnons hésitèrent un instant puis finalement estimèrent que ses propos tenaient du bon sens et lui emboîtèrent le pas sans dire un mot.

Un escalier débutait dès l'entrée du tunnel. Il descendait en ligne droite. Ils avancèrent plus d'une heure sur des marches lisses, creusées par les pas de gens qui avaient sans doute gravit et descendu cet escalier pendant plusieurs dizaines d'années.

Ils atteignirent bientôt les dernières marches. Un tunnel au sol plat les remplaça. Les conquistadors étaient exténués mais il n'y avait encore nulle trace d'une sortie. Ils continuèrent alors que l'éclat de leurs torches faiblissait.

Enfin, une faible lueur écarlate rasa le mur gauche devant eux. Ils en comprirent la raison en découvrant que le tunnel bifurquait sur la droite. Lorsqu'ils atteignirent le tournant, la lumière rouge du soleil couchant éclairait la sortie.

García López de Cárdenas quitta le tunnel le premier et se retrouva sur une berge de galets et de rochers divers en tailles et en formes. Le fleuve grondait devant lui. La dernière courbe flamboyante du soleil s'atténuait au sommet de la falaise opposée.

Il ne faisait pas encore nuit mais le crépuscule éteignait déjà les couleurs sur les pentes rocheuses.

García López de Cárdenas regarda vers la gauche et vit ce que les conquistadors espéraient être la cité d'or. Il s'agissait en fait d'une construction unique et non d'une cité. Cárdenas n'avait jamais rien vu de semblable et pourtant il avait parcouru bien des contrées.

Les édifices, - car il y en avait trois -, s'étagaient sur trois étages sur la paroi verticale du cañon. Chacun ressemblait à la moitié d'un gigantesque bénitier retourné, accolé contre la falaise, la coupole arrondie exposée vers le ciel.

Les trois coupoles s'échelonnaient en taille décroissante vers le sommet du cañon. Une plateforme semi-circulaire s'avancait au-dessus du vide sous chacune d'entre-elles. La plus grande, au premier étage, dépassait largement la surface du toit en forme de bénitier qui la couvrait. Des piliers de lumière verte

l'entouraient. De même, il émanait de l'intérieur des étages une lueur d'un vert émeraude qui émettait de surprenantes ondulations lumineuses. De grandes racines, massives comme des troncs s'enroulaient autour des plateformes et des "bénitiers" et rampaient le long de la falaise comme si elles leur servaient de support. Des arbres immenses, aux houppiers d'un vert éclatant, couvraient le sol sous le premier étage. Certains parvenaient à pousser sur le flanc abrupt du cañon et étiraient leurs branches jusqu'aux abords de la terrasse.

Sur la plateforme du premier étage se dressait une tour, en forme d'œuf, qui semblait entièrement construite en métal brillant. García López de Cárdenas estima sa hauteur à environ cinquante vara. Elle dépassait, de plus de vingt mètres, la hauteur de la première coupole.

Des lumières orangées, jaunes ou bleues clignotaient à son sommet.

García López de Cárdenas et ses hommes étaient subjugués. Il y avait quelque chose de fascinant et d'inquiétant dans le spectacle de cette construction. Sans la lumière du soleil, ils ne voyaient plus les reflets dorés qui les avaient attirés mais le goût de l'exploration les tenaillait toujours malgré l'étrangeté de la vision.

Cependant, la lumière indiquait que des habitants vivaient certainement dans ce lieu et il fallait être prudent.

Cárdenas donna enfin le signal du départ. Aucun d'eux n'avait d'ailleurs envie de se reposer malgré la fatigue. Tous voulaient savoir ce que recelait ces constructions.

Tandis qu'ils marchaient sur la grève au milieu des rochers, trébuchant parfois, retenant des jurons souvent, pour ne pas signaler leur présence à d'éventuels guetteurs, le monde de la nuit se réveillait autour d'eux. Des cris, des hurlements, des piailllements d'animaux inconnus émaillèrent le vacarme du fleuve et emplirent bientôt la nuit.

Tous redoutaient l'apparition d'un monstre identique à celui de la salle, mais les cris qu'ils entendaient étaient ceux d'animaux dont ils devinaient la petite taille. Un monstre de cinq mètres de hauteur devait émettre un rugissement bien plus impressionnant, ce qui les rassura car ils n'en entendirent aucun.

Là-haut, sur le flanc du cañon, la lumière verte qui émanait des bâtiments était un repère qui les attirait comme des papillons de nuit.

García López de Cárdenas qui marchait en tête, entouré par ses gardes du corps, ne quittait pas des yeux le premier étage et la tour ovoïde qui reposait sur la plateforme. Elle l'intriguait et malgré tout son savoir, il ne parvenait pas à définir à quoi elle était destinée : « Peut-être une tour de guet ou la résidence du seigneur de ces lieux ? » pensa-t-il sans trop de conviction. Et alors qu'il cherchait comment rattacher cet étrange donjon à des souvenirs qui auraient pu l'aider, il eut l'impression de voir une forme bouger sur la terrasse. Ce fut assez furtif, mais la sensation d'une présence resta et il leva la main pour arrêter ses hommes.

— Il y a des habitants, signala-il. Il me semble avoir vu quelqu'un se déplacer.

— Allons-nous nous battre, mi capitán ?

— Pas si nous pouvons l'éviter. Nous ne connaissons pas ce peuple. Ces constructions étranges dénotent un grand savoir. Nous ignorons quelles sont leurs capacités de combats, ajouta-t-il sans imaginer néanmoins que des armes puissent être supérieures en qualité à celles qu'ils possédaient.

— Continuons ! dit Domingo Castillo. Nous avons les meilleures armes de la chrétienté. Nous parviendrons à les défaire sans effort.

Cárdenas n'en était pas si sûr et il préféra rester sur ses gardes : « Avançons en silence ! » intima-il.

Ils atteignirent assez rapidement la bordure de la falaise. Les arbres qui les entouraient étaient gigantesques. Jamais ils n'en avaient vu de semblables, que ce fut en Castille ou lors de leurs multiples explorations dans les contrées qu'ils parcouraient depuis leur arrivée dans le nouveau monde. Des animaux vivaient dans leurs hautes branches et ils les entendaient piailler ou crier malgré l'obscurité de la nuit.

Il n'y avait aucun moyen d'atteindre le premier étage, pas même une échelle. Sans doute les habitants de ce lieu les remontaient ils à l'approche de la nuit pour se protéger de leurs ennemis et des prédateurs.

Certes, il n'y avait pas d'échelle, mais les arbres étaient là pour pallier cette absence. La cime de certains arrivaient juste à hauteur du premier étage. De grandes branches basses permettaient un accès facile et les conquistadors entreprirent de les escalader.

Ils parvinrent au bord de la grande plateforme en une dizaine de minutes et l'investirent aussitôt, prêt à en découdre avec quiconque s'opposerait à eux. Ils étaient vingt-sept ; ils formaient une troupe endurcie, habile et grandement expérimentée, selon eux, pour défaire n'importe quelle troupe indigène ; leurs conquêtes passées en étaient la preuve.

Le sol était élaboré dans un métal inconnu plus brillant que leurs épées. García López de Cárdenas s'agenouilla et fit glisser ses doigts sur la surface lisse pour mieux appréhender l'étonnante structure. La lumière verte qui émanait du plafond de la coupole, se reflétait dessus et irradiait le volume autour d'eux, si bien qu'il semblait que tout l'intérieur du bâtiment fût vert.

Les conquistadors ne virent aucune torche, aucune bougie qui auraient pu créer cette lumière. Le fond du bâtiment était lui aussi éclairé de vert. Il n'y avait ni murs, ni portes, mais une immense salle qui occupait toutes les dimensions du bâtiment.

Ils ne découvrirent aucun garde, pas même un rempart ou une balustrade de sécurité. Les habitants de ce lieu ne semblaient redouter aucune attaque.

Des sons étranges provenaient de l'intérieur et un sourd feulement émanait de l'intérieur du bâtiment, en vagues répétitives, comme si un chat gigantesque dormait dans un recoin.

Dans la lumière verte, ils découvrirent, ici aussi, des racines gigantesques qui s'enchevêtraient par-dessus et autour de grandes formes métalliques, sphériques ou cubiques qui parsemaient la grande salle.

C'était une cité surprenante et inquiétante aussi.

À leur droite, ils découvrirent avec sidération que la grande tour ovoïde flottait à un peu plus de deux varas au-dessus du sol. Elle semblait menaçante et les surplombait de toute sa hauteur. Les lumières qui clignotaient à son sommet les fascinèrent. De grandes racines, qui jaillissaient de la plateforme, venaient s'enrouler autour de sa base. Certaines avaient réussi à ouvrir des passages dans l'ovoïde et pénétraient dans la masse métallique comme s'il s'agissait d'une vulgaire feuille de papier.

Les Espagnols n'avaient jamais rien vu de tel et ils se demandaient dans quel endroit ils étaient arrivés. Certains se signèrent face à cette vision dont ils ne savaient s'ils devaient la considérer comme miraculeuse ou démoniaque. García

López de Cárdenas, lui-même, qui pourtant avait déjà affronté de nombreux dangers dans des endroits jusque-là inconnus des chrétiens, ne savait pas vraiment que penser de cette découverte. Ces constructions déconcertantes n'appartenaient pas aux modèles de civilisations auxquelles il était habitué. Elles étaient fascinantes cependant et pendant un cours instant il éprouva même une certaine frayeur à les contempler. Puis il se reprit. Il n'avait aucune raison de céder à la panique. Quelques fussent les habitants de cette cité, - même s'ils étaient de terribles combattants -, ils n'étaient rien que ne puisse affronter un caballero espagnol.

— Adelante hombres ! lança-t-il, allons explorer cet endroit.

Ils commencèrent à avancer vers la grande tour, sans pour autant être tout à fait rassurés. Trois d'entre eux enjambèrent des racines épaisses et contournèrent l'ovoïde pour l'étudier de plus près. Des milliers de radicelles jaillissaient tout autour de lui, courraient sur le sol ou enserraient sa base.

Alors que les conquistadors entouraient la tour ovoïde, une silhouette se dessina à l'extrémité de la grande salle. C'était un homme. Il semblait avoir surgi du néant. Il devait mesurer plus de deux mètres, une taille rare à cette époque où la majorité des hommes dépassaient rarement un mètre soixante-cinq. Il avait semblé émerger de la lumière verte mais devait sans doute sortir d'une pièce dissimulée. Il se faufila au milieu des grands meubles ; c'est ainsi que les Castellans considéraient les appareillages et les machines de la grande salle.

Il se dirigea vers les conquistadors comme s'il ignorait leur présence mais ce n'était qu'une illusion. Il contourna un cube devant lui et avança résolument en direction de García López de Cárdenas.

Il portait une sorte de cuirasse noire constituée de plaques qui épousaient si parfaitement les lignes de son corps qu'il ne faisait qu'un avec elle. Le haut de ses cuisses et le haut de ses bras étaient de couleur rouge sang. De courts traits de lumières jaunes et rouges s'élançaient sur ses épaules et sa poitrine. Des tubes de tailles variées s'enroulaient autour de ses bras et d'autres courraient autour de ses coudes et de ses genoux comme s'ils formaient des articulations. Son casque était sans pareil. Il couvrait sa tête et sa nuque, ne laissant rien paraître de son visage.

Il n'y avait aucune fente pour les yeux.

De mémoire de conquistadors, c'était la plus étrange cuirasse jamais vue des deux côtés de l'atlantique.

L'inconnu avançait toujours vers les Espagnols avec détermination.

Ils levèrent leurs armes.

García López de Cárdenas ordonna, à l'inconnu, de s'arrêter et de se présenter mais ces mots n'eurent aucun effet sur l'étrange soldat qui continua de se diriger vers eux. Il n'y avait aucune bravade dans son attitude, aucun désir d'affronter un ennemi ; il marchait juste comme si les conquistadors n'existaient pas et qu'il n'y avait rien qui put l'arrêter et ce fut cette résolution qui inquiéta le plus Cárdenas.

— Fuego !

Quatre arquebuses crachèrent simultanément leurs balles de plomb. Les conquistadors virent l'impact de trois d'entre elles contre la poitrine de l'homme. La puissance du choc l'immobilisa net mais il ne tomba pas et ne vacilla pas davantage.

Ils entendirent distinctement les trois billes de plomb qui tombaient sur le sol métallique et comprirent aussitôt que cet homme allait être un ennemi redoutable.

Quel métal pouvait arrêter des balles à une si courte distance ?

À vos armes hommes ! cria Cárdenas. Mais l'inconnu était déjà sur eux. Il passa au milieu de la troupe en silence, sans s'arrêter, ignorant les coups de rapières qui ne rayaient même pas ses plaques de protection. Chaque espagnol qui l'approchait était aussitôt repoussé d'un coup violent qui l'envoyait rouler à plusieurs mètres.

Il était comme un taureau qui charge sans se soucier des inconscients qu'il fauche.

García López de Cárdenas se lança contre le soldat, rapière en avant. Son assaut fut bloqué d'une parade si habile, qu'il ne comprit pas dans l'instant comment son arme lui tombait de la main. Le coup brutal qui l'arrêta lui coupa le souffle et le propulsa à l'extrémité de la plateforme où il manqua de basculer dans le vide.

Lorsque le conquistador reprit ses esprits, ses jambes pendaient au-dessus de la grève du fleuve. Il se recula en cherchant son souffle et découvrit, d'un regard encore embué par la douleur, l'homme qui atteignait la tour ovoïde. Une échelle en rondins de bois courait le long de son flanc jusqu'à une ouverture, invisible jusque-là, qu'il traversa pour disparaître à l'intérieur de la tour.

García López de Cárdenas s'appuya sur ses coudes sans parvenir à se relever. La douleur à la poitrine lui coupait le souffle. Vingt de ses hommes étaient à terre, gémissant de douleur ou inconscients ; les autres essayaient de les soulager.

Il ne pouvait qu'admirer l'art prodigieux du combat qui avait permis à ce soldat de se défaire de combattants aguerris sans d'autre aide que celle de ses bras et de ses poings. Cependant, il devinait que s'il les avait épargnés, son action n'était pas encore terminée. Il n'était pas venu se réfugier dans la tour sans une raison préméditée. Son art du combat démontrait un homme de grande expérience, aussi pourquoi serait-il venu s'enfermer dans un lieu clôt où l'on pourrait si facilement l'assiéger.

Brusquement, les grosses racines qui entouraient la tour commencèrent à bouger. Elles disparurent l'une après l'autre dans le sol de métal, sans qu'il ne restât aucune trace de leur passage derrière elle, ni même un trou dans le sol. Celles qui avaient pénétré dans la tour ovoïde se retirèrent sans laisser de blessures sur ses flancs.

Il se passait quelque chose et García López de Cárdenas pressentit un danger à venir.

Il parvint à se mettre à genoux.

— Éloignons-nous de cet endroit, hommes ! cria-il vivement.

Mais les plus valides parvenaient difficilement à relever leurs compagnons. Ils tournèrent la tête vers leur capitán en comprenant qu'il se passait quelque chose, mais sans parvenir à bien le définir.

Au même instant, de violents arcs électriques, - que García López de Cárdenas compara à des éclairs -, jaillirent de la proue de la tour. Une sphère obscure se matérialisa lentement au-dessus de son sommet. Les arcs électriques balayèrent le sol en crépitant avec un bruit assourdissant.

García López de Cárdenas recula sur le dos jusqu'au rebord de la plateforme en s'aidant de ses coudes. Les éclairs bondissaient tout autour de la terrasse comme des feux follets fous.

Les conquistadors essayèrent de leur échapper mais la fulgurance des jets d'énergie ne leur laissa aucune chance et Cárdenas regarda avec horreur les feux de l'enfer, carboniser ses hommes comme des brins de paille dans un incendie.

Une chose extraordinaire se déroula alors devant ses yeux ; la tour commençait à s'élever au-dessus du sol. Elle montait lentement en direction de la sphère noire, semant derrière elle ses lances de lumière destructrice.

García López de Cárdenas puisa au plus profond de ses forces en voyant les grands éclairs se rapprocher du bord de la plateforme. Il parvint dans un ultime effort à basculer dans le vide qu'il préférait affronter plutôt que de griller comme ses camarades. Et tandis qu'il tombait et qu'il sentait la chaleur des éclairs le frôler, il vit la grande tour brillante disparaître dans l'obscurité de la sphère avec un fracas de tonnerre.

Le silence revint brusquement. Mais Cárdenas chutait toujours car son calvaire s'était joué en une fraction de seconde. Il s'imaginait déjà se fracassant sur le sol plusieurs varas en contrebas quand une vive douleur lui laboura le dos. Il réalisa aussitôt qu'il venait de percuter l'un des grands arbres. Il tendit les bras, parvint à saisir une branche, s'arracha deux ongles et s'écorcha les bras et la poitrine mais il stoppa sa chute et resta suspendu dans le vide. Il se cramponna avec toute les forces qu'il lui restait et remonta le long du tronc en grimaçant de douleur, tant il voulait vivre encore.

Il regarda autour de lui et atteignit une branche assez haute dans l'arbre sur laquelle il s'installa à califourchon. Il recula jusqu'au tronc et s'adossa contre l'écorce rugueuse.

La plateforme était à seulement un vara au-dessus de lui. Le conquistador avait pourtant eu l'impression de tomber pendant de longues minutes. Il respira profondément, étonné d'être encore en vie, mais aussi subjugué et fasciné par l'extraordinaire spectacle auquel il venait d'assister.

Il pensa à ses malheureux compagnons, tous brûlés vifs par ces flammes bleues dansantes. Il pouvait voir les corps calcinés de certains d'entre eux depuis sa position mais il était si épuisé physiquement et psychiquement qu'il s'assoupit

sans même sans rendre compte, à peine en équilibre sur sa branche.

Il ne sut combien de temps il avait dormi car il faisait toujours nuit lorsqu'il se réveilla. Le seul évènement qui accapara son attention, - car c'était lui qui venait de le réveiller -, c'était ce crépitement infernal qui recommençait et qu'il connaissait bien.

Des éclairs bleus illuminaient de nouveau la plateforme.

La grande tour ovoïde métallique émergeait de nouveau de la sphère mais cette fois à l'horizontale comme si elle arrivait d'une autre destination.

La sphère obscure s'évanouit brusquement. La tour se redressa. Elle pointa sa proue vers le ciel et se posa doucement au milieu d'une sarabande d'éclairs bleutés.

Chapitre 7.

La citadelle intemporelle

Pétale regarda, sur l'écran panoramique, la base qui s'étendait sous ses yeux.

Le vaisseau spatio-temporel reposait sur une large plateforme que couvrait une coupole en forme de bénitier. Une lumière verte émanait du plafond sans que la source ne fût visible.

Une salle immense, occupait l'ensemble du bâtiment. Des machines et des instruments divers étaient disséminés sur toute sa surface, sur les murs et sous le plafond.

Les données affichées sur l'écran indiquaient qu'il s'agissait d'une base destinée au réapprovisionnement et à la mise à jour des paramètres de navigation de l'ovoïde. Le créateur de cet engin avait tout prévu, comme s'il connaissait parfaitement tous les déplacements des vaisseaux qu'il envoyait dans le temps. L'édification d'une base de cette importance avait dû nécessiter une énergie formidable.

D'ailleurs, Pétale ignorait encore quelle époque venait de l'accueillir. Elle n'avait aucun repère historique. Les scanners indiquaient juste que la base était située en bordure d'un désert immense, au cœur d'un cañon profond.

Un grand fleuve déplaçait ses eaux turbulentes aux pieds des falaises.

Pétale ne décela aucun mouvement mais, par précaution, elle lança une recherche avec un détecteur de mouvements et un capteur thermique. Il ne détecta aucune animation à l'intérieur de la salle mais le capteur illumina une forme humaine, immobile, juste à l'extérieur de la terrasse, sans doute en équilibre sur la branche de l'un des grands arbres.

De légers déplacements de l'inconnu indiquaient qu'il était bien vivant et qu'il surveillait le vaisseau.

Pétale pensa tout d'abord qu'il s'agissait du Voyageur mais elle se ravisa ; son vaisseau n'était pas visible et ce n'était pas le genre d'engin que l'on pouvait dissimuler facilement. Donc l'inconnu devait habiter cet endroit. Quoi qu'il en

fût, il appartenait certainement à cette époque et représentait une menace potentielle.

Pétale étudia les données sur son écran et appuya sur le pictogramme tactile sous lequel était indiqué : « MISE À NIVEAU ÉNERGIE ET PARAMÈTRES DE NAVIGATION. »

Aussitôt les hauts parleurs retransmirent un léger bruissement qui provenait de l'extérieur de la nef.

Pétale consulta l'écran de contrôle et aperçut d'énormes racines qui commençaient à s'enrouler autour de la base de l'ovoïde. Un instant plus tard, une racine épaisse comme son bras envahissait la cabine de pilotage. Pétale recula contre la cloison mais, visiblement, la racine ne s'intéressait pas à elle. Elle avait traversé les parois sans occasionner le moindre dégât. Les molécules de la coque s'étaient écartées pour la laisser passer comme si elle l'attendait et que tout ce travail était prévu de longue date.

La racine contourna Pétale comme si elle était consciente de sa présence et ficha son extrémité sous le tableau de bord. De nouvelles données s'affichèrent sur les écrans autour de la jeune femme et des jauges affichèrent le niveau d'énergie.

Par un mystère de la nature que Pétale ne comprenait pas, la racine reprogrammait le système de navigation temporelle du vaisseau. Elle comprenait maintenant à quoi servaient toutes les machines et la structure de cette base. Les calculs de reprogrammation temporelle devaient engloutir une somme d'énergie considérable. Pétale avait vu bien des événements étranges dans l'espace et peu de choses parvenaient à l'étonner encore, bien qu'elle s'émerveillât souvent face à certaines nouveautés. Celle-là en était une et elle assistait, impuissante à la manipulation qui modifiait les paramètres de son vaisseau.

Les données qui s'affichaient traçaient de nouvelles courbes temporelles. Pétale en fut d'autant plus surprise qu'elle-même n'avait aucun contrôle sur sa destination. Néanmoins, elle s'abstint de contrecarrer le travail de la racine mouvante. La force du végétal devait être considérable.

Comme le vaisseau ne pouvait pas repartir si elle ne se connectait pas à la console de pilotage, Pétale décida d'aller à la rencontre de l'inconnu. Elle espérait qu'il avait vu ce qui s'était passé avant son arrivée.

Elle quitta la cabine et gagna le sol.

Elle fit le tour de l'ovoïde. Il était enserré jusqu'à mi-hauteur dans un enchevêtrement de racines, de lianes et de feuilles dont elle percevait toute la puissance. Si cet assemblage sylvestre avait voulu écraser l'engin, ce dernier n'aurait pas résisté longtemps.

L'inconnu était à une quarantaine de mètres sur sa gauche.

Pétale sortit son arme et rejoignit le bord de la plateforme. L'homme cherchait à se dissimuler derrière le tronc tandis que Pétale s'approchait du bord mais son scan thermique projetait son image sur la visière du casque et aucun de ses mouvements ne lui échappait.

Elle en déduisit qu'elle était à une époque encore primitive où la technologie était inconnue. Aucun habitant d'Imbrium n'aurait imaginé un instant pouvoir échapper à un scan de chasse.

Pétale s'arrêta près du bord de la terrasse et pointa son arme. Elle ignorait la langue de l'inconnu et elle devait le ramener dans le vaisseau pour que l'ordinateur traduise son langage et leur permette de communiquer.

En attendant, elle disposait d'un moyen très efficace pour l'obliger à la rejoindre : la puissance de son arme.

L'homme ne bougeait pas derrière le tronc. Elle comprenait qu'il devait être assez perturbé à la vue du vaisseau et des événements qui avaient dû se dérouler avant son arrivée.

Pétale enjamba la rambarde et alluma son système de vol en sustentation. Elle se laissa tomber dans le vide et revint se poser en douceur sur la grosse branche où se tenait García López de Cárdenas.

Pétale pouvait mieux le détailler ainsi. Il avait une quarantaine d'années et était assez agréable à regarder malgré ses cheveux longs hirsutes, ainsi qu'une barbe noire qui n'avait pas été taillé depuis plusieurs jours. Il portait de surprenants vêtements. Son torse était recouvert d'une cuirasse de métal assez basique selon les normes de Pétale. C'était un étrange représentant de l'espèce humaine mais il est vrai que Pétale n'avait jamais connu d'humains différents de ceux d'Imbrium et, à son époque, l'apparence des gens avait une nette tendance à l'épuration des traits physiques.

Le conquistador était à deux mètres de Pétale et la regardait avec des yeux écarquillés. Il empestait la sueur, mélangée à une odeur de cuir et de crottin de chevaux ; des senteurs auxquelles n'était pas habituée la jeune femme dans la cité lunaire. Pour elle, l'espace sentait davantage l'huile de précision mécanique des vaisseaux et l'odeur chaude des composants électroniques.

Elle pointa son arme sur lui et lui fit signe de se mettre debout. Il n'était pas nécessaire de parler pour être compris en appliquant cette méthode.

Cárdenas s'exécuta lentement en plaquant son dos contre l'écorce. Ses deux mains à plat, tâtonnaient derrière lui pour assurer sa stabilité contre le tronc. Il ne pouvait s'empêcher de fixer Pétale au niveau de son casque. Il ne voyait pas son visage car la visière n'était transparente que pour son porteur mais il était sûr qu'il s'agissait d'une femme.

Le scaphandre moulait ses formes et ne laissait planer aucun doute sur son contenu.

Mais quel surprenant vêtement ! Des sortes de câbles, ou des tubes peut être, longeaient une partie de ses bras et de ses jambes, ses cuisses, ses épaules et son torse tout en épousant la moindre de ses formes. Il n'avait jamais vu un travail aussi fin et précis. Son casque englobait sa tête et une surface opaque, d'un bleu presque noir, couvrait son visage. Cárdenas se demanda comment elle parvenait à voir à travers cette matière sans fentes au niveau des yeux.

Mais le plus extraordinaire, s'il pouvait imaginer plus extraordinaire, c'était sa taille : elle devait mesurer au moins un mètre quatre-vingt, une taille que peu d'homme atteignait à l'époque de García López de Cárdenas et encore moins les femmes : elle le dépassait de quinze centimètres. Et ce qui l'intriguait plus que tout, lui le militaire, c'était son arme, du moins il supposait qu'il s'agissait d'une arme : une tige d'une trentaine de centimètre, d'un noir de geai, dont la partie arrière était sertie dans un anneau qui lui servait de crosse.

Pétale ne prononça pas un mot et se contenta de pointer le haut du mur avec son arme et fit signe au conquistador de grimper le long du tronc pour rejoindre la plateforme. Un geste suffisamment éloquent pour n'importe qui.

Comme Cárdenas hésitait, peut être par peur, - mais elle en doutait -, et le supposait plutôt tétanisé par la surprise de la voir devant lui, Pétale bascula son arme en mode létal et tira devant ses pieds deux court traits de flammes rouges

d'une dizaine de centimètres qui traversèrent la branche de part en part comme s'il se fût agi d'une motte de beurre.

García López de Cárdenas se colla aussitôt contre le tronc puis obtempéra, non sans avoir repris ses esprits et adopté un port fier, plus digne d'un caballero espagnol car, s'il devait mourir, ce serait avec panache et honneur, bien qu'il souhaitât que cela arriva le plus tard possible.

Lorsqu'il parvint au sommet du mur, Pétale l'y attendait grâce à la facilité de son propulseur. Elle le menaça de nouveau de son arme et l'accueillit sur la plateforme.

Ils marchèrent assez rapidement vers l'ovoïde sous la pression de Pétale.

Cárdenas se retourna plusieurs fois, la mine inquiète en se demandant ce que lui voulait cette femme étrange. Ces événements dépassaient sa compréhension des choses. Il devait assimiler trop de faits étonnants sans en comprendre la signification et son esprit se perdait en vaines conjectures car rien de ce qu'il voyait ne correspondait à sa connaissance du monde et de l'univers, encore trop centré sur les croyances bibliques et la soumission à Dieu.

Un homme du XXI^e siècle aurait pu admettre sans trop de difficulté l'existence d'une vie venue d'ailleurs, pas un homme du XVI^e siècle, à moins qu'il n'imaginât côtoyer des anges ou des démons.

Pétale lui intima de monter l'échelle de coupée, ce qu'il fit cette fois, avec appréhension. Elle le suivit en virevoltant et le précéda à l'intérieur du vaisseau.

La cabine de pilotage fut indéchiffrable pour García López de Cárdenas mais sa curiosité l'emporta.

Pétale désactiva son casque moléculaire. Tout en elle lui conférait une présence envoûtante. Ses cheveux coupés d'une façon négligée lui conféraient un air sauvage. Mais par Dieu, ils étaient d'un bleu plus exaltant que le ciel de son Espagne natale !

— Madre de Dios ! Suis-je en présence d'un ange ou d'un démon ? souffla García López de Cárdenas subjugué par sa beauté fascinante.

L'écran s'activa à ces mots.

— Contrôle ; traduction ! demanda Pétale dans une langue que ne comprit pas

Cárdenas.

Quelques secondes s'écoulèrent : « Espagnol primitif du seizième siècle », répondit la voix de l'ordinateur de bord.

Cárdenas sursauta en se demandant où se trouvait la personne qui venait de parler

— Veuillez-vous connecter pour assimilation de ce langage, poursuivit la voix du système.

Pétale s'approcha de la console de contrôle. Un filament doré en émergea et vint se ficher dans l'une de ses connexions frontales devant Cárdenas fasciné. Il s'était demandé à quoi servaient ces trous minuscules percés dans le front de la jeune femme ; maintenant il avait la réponse, sans pour autant connaître la raison de cette étonnante connexion.

Pétale resta immobile quelques instants, les yeux clos. Elle ne pointait plus son arme sur García López de Cárdenas et le conquistador réalisa qu'il tenait peut-être là, la possibilité de réduire la jeune femme à sa merci.

Pourtant il n'en fit rien. Il venait brusquement de réaliser que cette rencontre représentait une ouverture sur un univers que nul de son temps ne pouvait imaginer mais, plus que tout, à son grand étonnement, il ressentait une sorte d'exaltation face à tant de nouveauté. L'expérience qu'il vivait ne se représenterait sans doute jamais plus. La curiosité plus que la peur le menait depuis quelques minutes. Il s'était bien sûr demandé s'il aurait pu vaincre cette femme au combat. Mais elle semblait très sûre d'elle et possédait une arme terrifiante. Il en avait très vite déduit que si son entraînement était à la hauteur de son armement, il n'aurait eu aucune chance de la vaincre donc il préférerait profiter de l'opportunité de découvertes nouvelles que représentait cette extraordinaire voyageuse. Peut-être le mènerait-elle vers son pays, une contrée fantastique sans nul doute, pour disposer d'une telle avancée technologique, et, dans ce cas, il rivaliserait avec Christophe Colomb et Cortez et son nom serait, à jamais, accolé à ceux de ces grands découvreurs.

Toutes ces questions le fascinaient et il voulait en apprendre davantage sur elle.

Peu d'habitants de la Terre de cette époque auraient pu assimiler ce qu'il voyait ; quelques grands érudits peut-être, des cosmologistes ; les autres auraient

considéré que Satan usait de sa magie démoniaque pour corrompre leur esprit ou leur corps. Bien sûr, comme tous les gens de son temps, García López de Cárdenas était un fervent croyant, mais, s'il était une chose que lui avait apprise la découverte des civilisations du nouveau monde, c'était que les peuples lointains pouvaient engendrer des cultures très évoluées. Bien sûr, celle que représentait cette femme devait être vraiment très différente et c'était ce petit plus qui le galvanisait.

Donc pour le moment, il avait décidé de ne rien tenter et d'obtempérer à toutes ses demandes, et surtout, il n'avait aucune envie d'être transpercé par un rayon de feu projeté par son arme.

Il avait soudain la sensation d'appartenir à une confrérie secrète et de pénétrer dans un univers ouvert seulement à des initiés.

Le filament se retira du front de Pétale. Elle rouvrit les yeux, et le regarda avec un sourire malicieux. Il vit dans son regard qu'elle comprenait ce qu'il ressentait, comme si elle lisait en lui et cette sensation le mit mal à l'aise.

— Comment vous appelez-vous ? demanda-t-elle dans un espagnol parfait.

Ce fut comme si elle assénait un coup sur la tête de García López de Cárdenas. Entendre parler sa langue dans cette tour inconnue le fit trembler de tout son être, plus que tout ce qu'il avait ressenti jusqu'à présent.

— Vous connaissez ma langue ? balbutia-t-il. Comment ?

— Je viens de l'apprendre.

— Comment ? réitéra Cárdenas en bafouillant.

— Grâce à ces appareils, expliqua Pétale en désignant la console sans fournir davantage de précision. Je vous apprendrai le mien si vous le souhaitez. Maintenant, donnez-moi simplement votre nom que je puisse vous situer dans l'histoire.

— Dans l'histoire ? fit Cárdenas qui ne comprenait pas un mot de ses propos.

— Ne vous souciez pas de ça. Juste votre nom s'il vous plait.

García López de Cárdenas bomba le torse avec prestance et énonça son nom. Mais comme ce dernier n'impressionna pas la jeune femme, il se sentit ridicule.

— En quelle année sommes-nous ? demanda Pétale sans se soucier de l'incongruité de sa question pour un homme qui ignorait tout des voyages dans le temps.

— En quelle année ? fit Cárdenas décontenancé.

— Oui, la date ?

— Mille cinq cent quarante, en septembre. J'appartiens à l'expédition de Coronado et nous remontions vers le nord, le long de ce cañon lorsque nous avons découvert cette étrange cité.

— Mille cinq cent quarante, se répéta doucement Pétale sans plus écouter le conquistador. Que signifie ce déplacement à cette époque ? fit-elle en se parlant à elle-même. Je ne comprends pas. C'est comme si cette base nous attendait.

Elle étudia l'écran de contrôle. De nouvelles données s'affichaient sans interruption. La reprogrammation se poursuivait mais elle en ignorait le but.

Bien qu'à ses réflexions, elle n'avait pas pour autant cessé de maintenir Cárdenas en joue.

— Un autre vaisseau comme le mien s'est-il posé ici avant mon arrivé ?

— Un vaisseau ! réalisa soudain García López de Cárdenas sidéré. Nous sommes dans un vaisseau ! Il n'avait pas oublié le décollage de la tour qui avait anéanti ses frères d'armes mais pas un instant il n'avait alors imaginé qu'il se fût agi d'un vaisseau : « Il y avait une tour volante en tous points semblables à la vôtre quand nous sommes arrivés, expliqua-t-il. Elle a disparu dans une sphère noire identique à celle par laquelle vous êtes apparue. »

— Vous avez vu... quelqu'un ?

— Il y avait un homme ; immense, dans une tenue presque similaire à la vôtre. Je n'ai pas vu son visage. Il se tut un instant puis : « Qui êtes-vous ? » osa-t-il enfin.

Pétale ne répondit pas. Cet homme avait déjà assisté à beaucoup trop d'évènements. Elle ne l'avait conduit à son bord que pour en savoir davantage sur le Voyageur et ne tenait pas à lui fournir des informations supplémentaires.

Les archives du bord conservaient peu de chose de cette époque. Elles

mentionnaient néanmoins les conquistadors et Pétale trouva le nom de l'espagnol accolé à celui de Coronado. De toutes évidence ce García López de Cárdenas avait exploré les terres alentours avant de retourner en rendre compte à ce Coronado. Mais nulle part dans les textes il n'était fait mention d'une base et de deux engins volants. Ce ne pouvait donc pas être le Cárdenas en face d'elle qui avait fait le rapport de sa mission. Il aurait parlé de cet endroit et de ce qu'il avait vu. Les récits mentionnaient juste qu'il était revenu avec ses hommes ; un autre point inexplicable puisque ses hommes gisaient carbonisés aux pieds de l'ovoïde. Donc il fallait que ce fût un García López de Cárdenas, qui n'avait jamais découvert cette base, qui fût retourné auprès de Coronado.

C'était un véritable casse-tête pour Pétale.

— L'engin qui m'a précédé était-il là depuis longtemps ?

— Sans doute bien avant notre arrivée car nous l'avons découvert dès que nous sommes sortis du tunnel.

— Quel tunnel ?

— Celui qui descend à l'intérieur de la falaise. Il y a une cité troglodyte inhabitée, creusée dans la roche, au-dessus du fleuve.

« L'arrivée des espagnols dans le cañon ! » pensa Pétale. Le vaisseau du Voyageur avait rejoint cette époque avant que García López de Cárdenas et ses hommes n'atteignent la base.

Pétale comprenait qu'elle devait agir à ce moment-là pour rétablir le cours de l'histoire tel que l'avait écrit les conquistadors. Ils ne devaient en aucun cas atteindre la plateforme pour y périr. Si elle réussissait l'opération qu'elle envisageait, les soldats ne pourraient pas atteindre la grève. Ils seraient obligés de rebrousser chemin et la base resterait inaccessible ; et tant pis pour "le" Cárdenas qui se trouvait en face d'elle car il ne pourrait jamais rejoindre ses compagnons au risque de rencontrer son alter ego passé.

Elle devait revenir dans le passé proche mais c'était pour elle une étape assez ardue à mettre en œuvre, à moins que les nouvelles capacités du vaisseau ne le lui permettent. Elle avait bien étudié le flot de données concernant la mise à jour des paramètres temporels et depuis de longues minutes la reprogrammation visait à doter le vaisseau d'une plus grande autonomie, comme si la base possédait des instructions scientifiques et technologiques plus performantes que

la base de départ dans le futur. C'était assez déconcertant d'un point de vue logique mais pouvait-on encore parler de logique lorsque l'on interagissait avec les périodes temporelles ?

C'était aussi pour Pétale une possibilité d'agir plus librement.

Alors qu'elle échafaudait son plan, de nouveaux événements se déroulaient à l'extérieur. Sur l'écran, Pétale ne voyait plus la totalité de la base. Le fond de l'immense salle, et les machines systèmes qui la composaient, commençait à disparaître.

Pétale comprit aussitôt ce qui se passait alors que les racines se retiraient du vaisseau et que l'écran de contrôle retrouvait un affichage normal. Finalement, c'était un final qui la satisfaisait. Ainsi, les conquistadors ne conserveraient de la base que l'illusion d'un mirage.

— Madre de Dios ! fit García López de Cárdenas en découvrant ce qui inquiétait Pétale.

— La base se désintègre, expliqua simplement Pétale.

Cárdenas ne savait pas ce que voulait dire “désintégrer” mais il en assimila rapidement la définition en voyant la base se déliter sous ses yeux : « Par quel prodige cela est-il possible ? Tout disparaît sans laisser la moindre trace. »

On n'entendait pas un bruit. Il y avait juste la vision des objets, - quelles que fussent leurs dimensions -, qui disparaissaient à un rythme assez soutenu, comme si quelqu'un utilisait une gomme géante.

— Celui qui a créé la base possède une grande maîtrise technologique. Je dois partir avant que mon vaisseau ne soit détruit à son tour.

Pétale se plongea avec inquiétude dans les nouvelles courbes et structures de déplacements temporels qu'elle découvrait. Sur l'écran, elle repéra parmi les points lumineux qui situaient les emplacements des trous de ver, celui qui avait conduit le Voyageur sur la base quelques heures plutôt.

C'était l'unique voie qui s'offrait à elle dans sa situation pour remonter dans le passé proche, du moins elle l'espérait car elle ne disposait d'aucune autre solution.

Pétale pointa le trou de vers et entra les nouvelles données de sauts

temporelles dans le contrôle de vol.

La jeune femme considéra García López de Cárdenas. L'abandonner ici le condamnerait à une mort certaine lorsque la base serait définitivement éradiquée et, si par miracle il en réchappait, il se retrouverait seul face au désert sans espoir de rejoindre vivant l'expédition de Coronado à plusieurs semaines de marche sous le soleil incandescent. Son conditionnement militaire l'avait formé à venir en aide aux humains de son temps car ils étaient au seuil de l'extinction et que l'on ne pouvait se permettre d'en perdre un seul. C'était inscrit de manière indélébile dans sa conception morale de l'existence et, même si elle l'avait souhaité, elle n'aurait pu s'en défaire. García López de Cárdenas, bien qu'il fût un homme du passé, appartenait à cette espèce, - alors en plein épanouissement -, mais il n'en demeurerait pas moins un être humain.

Elle espéra seulement ne pas commettre une erreur face à l'histoire et au temps.

— Asseyez-vous contre la cloison et accrochez-vous ! intima-t-elle. Nous allons nous déplacer.

— Nous déplacer ! s'inquiéta Cárdenas. Il regarda autour de lui et s'assit contre la cloison, juste sous l'écran panoramique. Une sorte de racine longea la cloison de la cabine, avant de se perdre dans le sol de bois. Il parvint à glisser son bras gauche entre la paroi et la racine et referma son avant-bras comme une tenaille autour d'elle.

Sanglée sur son siège, Pétale déclencha l'ouverture du trou de ver.

García López de Cárdenas découvrit de nouveau, sur l'écran, la sphère obscure avec anxiété. Le vaisseau spatio-temporel décolla et en percevant les vibrations qui faisaient trembler l'ovoïde, il se demanda, un peu tard, s'il avait pris la bonne décision en suivant cette femme.

— Ne craignez rien ! dit Pétale. Les sauts temporels sont parfaitement maîtrisés par le vaisseau.

Vaisseau, sauts temporels : García López de Cárdenas ne savait plus s'il était vraiment dans la réalité.

Le conquistador découvrit pour la première fois la sensation de froid mortel intense qui envahissait son corps et son esprit lors de la plongée dans le temps.

C'était une émotion terrifiante telle qu'il n'en avait jamais ressenti, même au cœur des plus sanglantes batailles car, lors de ces moments-là, il n'avait pas le temps d'avoir peur ; et il avait combattu sur bien des fronts.

Alors que l'ovoïde s'engouffrait dans le trou de ver, Pétale et Cárdenas eurent le temps de voir la base qui se désintégrait totalement pour disparaître comme si elle n'avait jamais existé.

Un court moment, l'ovoïde parcourut le tunnel temporel. Seuls des éclairs de lumière bleue l'éclairaient parfois et chassaient son obscurité un bref instant mais ils ne dévoilaient rien, juste l'infini solitude de l'homme dans le temps.

Les quelques secondes ou minutes qui passèrent, semblèrent une éternité à García López de Cárdenas.

Le vaisseau quitta soudain le trou de ver.

Pétale le posa en contrebas de la base, dans le cañon, sur une portion de sol pierreux, assez instable à laquelle s'accommoda aisément le système de sustentation de l'ovoïde. Elle ne voulait pas le livrer de nouveau aux racines programmatrices de la base si elle se posait sur la plateforme principale.

Pétale se dessangla.

García López de Cárdenas était collé contre la cloison, le bras toujours serré autour de la racine. Elle devinait la tension qui l'habitait mais constata qu'il avait suffisamment de contrôle sur lui pour ne pas céder à la panique et cette découverte la rassura.

Au-dessus du vaisseau, la base était intacte et semblait en parfait état de fonctionnement. À ce moment, de violents éclairs illuminèrent le cañon et le vaisseau du Voyageur se matérialisa sur la terrasse.

Pétale pesta devant la simultanéité d'évènements aussi importants à gérer. Elle hésita entre : rencontrer le Voyageur et le combattre, ou empêcher les conquistadors de parvenir jusqu'à la grève. Mais la suite logique et prévisible de l'histoire se rappela à sa mémoire ; si elle s'attaquait au Voyageur, les conquistadors auraient tout loisir de remonter jusqu'à la plateforme et, même s'ils n'étaient pas anéantis par le décollage de l'engin, ils découvriraient les deux vaisseaux, la base et le double de leur chef. L'Histoire serait changée et sa mission serait un échec.

L'unique solution restait de les empêcher de sortir du tunnel. Elle s'y résolut avec fatalisme en espérant pouvoir rattraper le Voyageur sans avoir à parcourir toute la trame temporelle des civilisations humaines.

— Venez avec moi, dit-elle en espagnol. Vous allez me guider jusqu'à la sortie du tunnel qui vous a conduit à la base.

Elle n'eut pas besoin de sortir son arme, García López de Cárdenas la suivit sans dire un mot.

Le fleuve grondait à leur gauche. On devinait les reflets de l'eau sous l'éclat de la Lune et les étoiles scintillaient d'un éclat sans pareil dans le ciel limpide du futur état de l'Arizona.

Pétale n'avait jamais vu le ciel nocturne de la Terre. Il faisait jour lors de son arrivée avec Babilon et elle avait passé la nuit dans une forêt. Dans l'espace, on ne voit pas les étoiles de la même façon. L'obscurité y est plus dense et inquiétante et elle savait, pour l'avoir lu dans les archives d'Imbrium, que les hommes des époques industrielles ne voyaient plus les étoiles en raison de la pollution lumineuse de leurs villes et de leurs industries.

Comment avaient-ils pu accepter de perdre la vision d'un spectacle si prodigieux ?

Elle en conçut, pendant un instant, une surprenante colère envers eux et elle réalisa à quelle point cette révélation venait de marquer son esprit.

Mais la réalité de sa mission la rattrapa et elle fit signe à Cárdenas de la guider.

Ils marchèrent plusieurs minutes sur la grève de pierres et de roches polies, pendant des millions d'années, par le courant du fleuve Colorado.

García López de Cárdenas retrouva facilement le tunnel.

Pétale dégaina son arme et s'avança jusque dans l'entrée. L'obscurité était totale. Elle alluma la lampe frontale de son casque et fit quelque pas dans le tunnel et ressortit sans approfondir son exploration.

Elle étudia les alentours avec son scanner ainsi que la falaise qui surplombait l'entrée. Des genévriers s'agrippaient le long de la paroi et prenaient racines parfois sur de courtes terrasses où reposaient de gros blocs rocheux.

À ce moment, ils entendirent des voix qui provenaient de l'intérieur du tunnel. Les Espagnols arrivaient. Ils étaient loin encore, mais les parois du corridor répercutaient les sons peu discrets de leurs discussions, de leurs pas et du cliquetis de leurs armes. Ils semblaient ne rien redouter, comme s'ils étaient déjà en pays conquis, avec toute l'arrogance que les conquistadors pouvaient étaler à cette époque.

Pétale demanda à Cárdenas de se mettre à l'abri derrière un gros rocher sur la grève.

— Qu'allez-vous faire ? s'inquiéta le conquistador. Ne blessez pas mes compagnons.

— Ce n'est pas mon intention. Je vais même les sauver. Je veux juste les empêcher d'atteindre la base en obstruant l'entrée de ce tunnel ainsi ils ne seront pas tués par le décollage du vaisseau.

— Obstruer l'entrée ! Mais comment pourront-ils me rejoindre ?

— Ils ne le doivent pas. Nous sommes dans votre passé et votre alter ego est à l'intérieur de ce tunnel avec eux. Vous ne pouvez pas rencontrer votre double. Cela ouvrirait la voie à un paradoxe incontrôlable.

— Paradoxe ?

García López de Cárdenas ne comprenait pas les subtilités des voyages temporels. La seule chose qu'il percevait, c'était les voix de ses compagnons qui allaient bientôt le rejoindre. Pour la première fois, il fit un geste pour maîtriser Pétale mais elle effectua un simple écart pour l'éviter et le fit basculer en arrière d'une simple prise d'un ancien sport qu'on appelait judo.

Cárdenas se retrouva à terre sans comprendre, avec l'arme de Pétale pointée sur lui.

— Je vous comprends, dit-elle. Mais je n'ai pas le choix ; je dois préserver la trame temporelle historique. Maintenant reculez ! Le Cárdenas qui arrive dans ce tunnel va écrire l'Histoire telle qu'elle apparaît dans les livres ; vous, vous n'êtes plus rien au regard de la conquête espagnole. Votre disparition n'influerait pas sur le continuum espace-temps et je n'hésiterais pas à vous abattre. Ma mission prime sur votre existence.

La fermeté de sa voix figea García López de Cárdenas. Il comprit qu'elle n'hésiterait pas à appliquer sa sentence. Il se résigna et s'abrita derrière le rocher. Il commençait seulement à réaliser les paroles de Pétale : « Vous insinuez que nous sommes vraiment dans le passé et que je suis aussi dans ce tunnel ? »

— Vous et vos hommes. L'Histoire, telle qu'elle est mentionnée dans les archives, indique que vous êtes retourné auprès de Coronado sans descendre dans le cañon et encore moins en mentionnant que vous y aviez découvert une base extraordinaire. C'est l'Histoire, et il ne faut pas la modifier. Rassurez-vous, vous allez entrer dans la grande aventure humaine comme étant le premier européen à voir le grand cañon du Colorado.

La réponse de Pétale le laissa perplexe, mais l'arrivée de ses hommes était une bien étrange validation de sa réponse.

Pétale fit feu sur la falaise, juste au-dessus de l'entrée du tunnel. La roche explosa sous les impacts du Poing de force. Des blocs de roche de plusieurs centaines de kilos se détachèrent de la paroi et tombèrent en obstruant l'entrée dans un nuage de poussière. Il remonta le long de la falaise et se répandit aussi dans le tunnel car Pétale et Cárdenas eurent le temps d'entendre les conquistadors tousser et pousser des cris avant que le silence ne s'établît.

Malgré ses bonnes résolutions chrétiennes Cárdenas ne put s'empêcher de maudire la jeune femme qui venait de lui couper toutes possibilités de retourner vers les siens et cela quelques fussent les raisons pour lesquelles elle s'y opposait. Car si ses propos sur leur voyage dans le temps étaient vrais, alors qu'allait-il advenir de lui ? Cárdenas commençait à mieux cerner le concept développé par Pétale. Il réalisa soudain que dans la perspective où toute cette histoire, - aussi folle fut-elle -, était vraie, alors il devenait un homme sans patrie, quelqu'un d'inutile et encombrant qui n'avait plus de raison d'être. Ce n'est pas ce qu'il avait prévu en suivant la jeune femme. Il imaginait vivre quelques découvertes avec elle et ensuite revenir triomphant auprès de Coronado.

Il réalisa à ce moment qu'il ne pourrait jamais devenir aussi célèbre que les grands découvreurs, même si son alter égo y parvenait, lui.

Il resta silencieux et immobile et fixa l'arme que Pétale venait de tourner vers lui.

Elle le fixait sans ciller et inquiéta le conquistador qui connaissait bien ce genre de regard ; c'était celui des tueurs qui s'apprête à passer à l'acte.

« C'est logique, pensa Cárdenas. Elle a fait le même raisonnement que moi et ça prouve qu'elle dit la vérité sur ce voyage dans le temps. Il ne lui reste qu'une solution pour mettre fin au risque que je représente pour son futur, m'éliminer et abandonner mon corps aux bêtes sauvages. Dans quelques jours il ne restera rien de moi et l'autre Cárdenas pourra poursuivre son chemin dans l'Histoire, telle qu'elle fut écrite. »

Pétale releva son arme sans cesser de fixer le conquistador. Elle ne pouvait se résoudre à l'éliminer, non pas en raison de son conditionnement, mais simplement parce que le conquistador était un "innocent" qui s'était trouvé au mauvais endroit, au mauvais moment. La prudence l'y incitait pourtant, mais elle ne se sentait pas l'âme d'une tueuse aujourd'hui, - en d'autres occasions elle avait été moins respectueuse de la morale.

L'important était de savoir si García López de Cárdenas serait coopératif.

Il le fut.

Elle lui fit signe de la suivre jusqu'au vaisseau et s'il ne poussa pas un soupir de soulagement, - car sa fierté de caballero español l'en empêcha -, il sentit néanmoins son cœur battre fort dans sa poitrine tant il réalisait à quel point il venait d'échapper à la mort.

Il rejoignit l'ovoïde sans dire un mot.

Pétale s'installa dans son fauteuil de pilotage.

García López de Cárdenas resta derrière elle sans prononcer un mot n'y rien tenter. Cet engin extraordinaire était son seul refuge pour le moment. Il n'avait plus aucun endroit où aller, à moins de tenter une traversée du désert et il y périrait sans nul doute, car il n'avait ni eau ni vivre.

Il retourna s'asseoir contre la cloison de la cabine et regarda Pétale définir les coordonnées de déplacement temporel sur le pupitre de commande. Elle le fascinait plus qu'il n'aurait osé le lui avouer. Jamais il n'avait vu une femme se comporter de la sorte. Les européennes de son époque, et les Espagnoles en particulier, étaient davantage soumises à leurs maris qu'aptées à l'art du combat ou de la guerre. Il réalisa néanmoins que l'Europe avait aussi des Reines, dont la

très catholique Isabelle qui régnait sur la Castille et avait permis à ce Génois de découvrir le nouveau monde. Si les uns pouvaient régner sur des pays, pourquoi sous-estimer les autres. Ce fut une véritable révélation pour García López de Cárdenas ; une réalité qu'il vivait chaque jour mais qui pourtant n'avait jamais modifié sa conception des critères sociaux. Il avait fallu l'apparition de cette femme pour ouvrir son esprit à une perception des choses moins sectaires. Voilà une évolution de sa pensée qui le laissait perplexe. Quelques jours et même quelques heures auparavant, il n'aurait jamais envisagé ce genre d'idée.

— Mais qui êtes-vous donc ? réitéra-t-il.

Pétale interrompit sa programmation. Elle ne pouvait pas refuser une deuxième fois de l'informer. Mais elle savait que sa réponse amènerait García López de Cárdenas à un niveau d'évolution très élaborée pour quelqu'un du XVI^e siècle. Néanmoins, elle lui accordait maintenant le bénéfice d'avoir voyagé dans le temps, ce que, bien sûr, nul de son époque n'avait jamais entrepris. Son esprit, qui sortait à peine du Moyen âge, semblait avoir légitimé ce concept sans trop de difficulté. Pétale était visiblement face à un homme plus ouvert que la majorité de ses contemporains, à une époque où la religion guidait les hommes de la naissance jusqu'à la mort, sachant que l'inquisition œuvrait sans relâche et sans pitié à travers l'Espagne.

— Qu'êtes-vous prêt à croire ?

— J'ai affronté bien des dangers depuis mon départ d'Espagne et découvert des réalités bien différentes de la mienne. Je n'ai pas peur de la vérité, du moment qu'elle est conforme à celle de Dieu.

— Dieu ! fit Pétale. - Il y avait bien longtemps qu'elle n'avait pas entendu mentionner une divinité. L'espace était si vaste et froid autant pour le corps que pour l'âme ; la seule vue ou perception de son immensité avait fait sombrer dans la terreur bien des humains. Dans les premiers temps des colonies spatiales, beaucoup avaient pensé qu'un dieu pouvait les aider à affronter cette peur de l'espace, mais le fait de voyager dans des vaisseaux clos et de ressembler à des poissons dans un bocal, - avec tous les risques qui pouvaient mettre à mal ce bocal -, avait très vite ramené la majorité dans la réalité. Pour affronter l'espace, il fallait autre chose que la conviction de l'existence d'un dieu. Seule une ardente volonté d'affronter l'inconnu et d'y survivre avait permis à la majorité

des habitants des colonies minières de conserver une parfaite santé mentale. Certains avaient néanmoins tenté de s'agripper à de vieilles idéologies religieuses ou politiques. Des sectes étaient nées, élaborées par des esprits encore formatés par d'anciens concepts venus de la Terre et, comme sur la planète mère, les adeptes intolérants de ces doctrines avaient voulu convertir les autres par la force. Mais la vie dans l'espace n'autorisait pas de confier sa vie aux devins ou aux prophètes. La majorité l'avait compris. Las des dictatures de l'esprit par la foi, conscient des dérives où les avaient conduites les croyances et les soumissions du passé, les habitants des colonies et plus tard d'Imbrium avaient refusé de s'en remettre aux bons vouloir de divinités hermétiques. Les renégats furent défaits et comme on avait retenu les leçons apprises sur la Terre où aucune discussion n'était jamais possible avec les semeurs de terreur, on les avait tout simplement éjectés dans le vide spatial sans autre forme de procès. La vie de la communauté primait et la seule idéologie qui comptait était la foi dans la parfaite qualité des millions d'éléments mécaniques et électroniques qui composaient les structures des bases spatiales : « Je m'appelle Pétale Chloris, poursuivit-elle. Je viens de l'année trois mille trois cent neuf, pour être exacte ; après la grande épidémie qui a décimé l'humanité à partir de l'année deux mille cinq cent huit de l'ancien monde ; le vôtre. Au cours des décennies, les rares survivants de la civilisation terrienne ont essaimé dans le système solaire, tandis que la Terre retournait à la sauvagerie animale et végétale des temps premiers, car aucun humain n'a réussi à échapper au fléau qui dévastait la planète, et ils étaient dix milliards. Nous n'avons jamais réussi à trouver un antidote. » – Pétale fit une pause de quelques secondes puis ajouta brutalement : « Je viens de la cité d'Imbrium, sur la Lune. » »

García López de Cárdenas resta silencieux. Cette extraordinaire histoire le fascinait et par une surprenante acceptation, il ne la remit pas en doute un instant car, la base dans le cañon, le comportement de Pétale et l'existence de son fantastique vaisseau, - bien concret sous ses bottes et autour de lui -, corroborait ses propos.

Néanmoins, pour le fervent catholique qu'il était, la fin de Dieu fut une affirmation impossible à admettre, même s'il avait l'esprit plus ouvert que ses contemporains et qu'il acceptait que l'on pût voyager dans le temps et que cette femme vînt du futur, de surcroît, de la Lune. À moins que tout cela ne fût qu'illusion et manipulation démoniaque destinées à l'entraîner sur la voie du doute et peut être même du renoncement.

— Je sais ce que vous pensez, dit Pétale. Je n'ignore pas que la religion est omniprésente et très despotique à votre époque. Je ne suis pas un démon et il ne vous sera pas nécessaire de renier votre Dieu. Là où nous allons il vous sera peut-être utile.

— Et où allons-nous ?

— Je l'ignore. À la poursuite d'un voyageur dont j'ignore les mobiles. Il a déjà essayé de m'éliminer volontairement en Afrique ce qui fait de lui un ennemi très dangereux. Heureusement, j'ai survécu à l'éruption du volcan où il m'avait piégé.

— Vous êtes allée en Afrique, dans un volcan !

— C'était au début de ma mission ; c'était hier ou il y a quelques siècles.

En Afrique, ce simple nom, situait des contrées inaccessibles pour quelqu'un comme García López de Cárdenas ou les habitants de son temps. Il savait qu'un navigateur Portugais du nom de Vasco de Gama avait contourné ces terres hostiles, mais aucun européen, du moins à sa connaissance, ne s'était aventuré au cœur du continent.

— Pourquoi m'épargnez-vous ? demanda Cárdenas.

— Je suis conditionnée pour protéger les humains en danger. Je ne peux me soustraire à cette sentence. J'ai néanmoins l'autorisation de tuer pour me défendre et mener mes missions à échéance. Avec moi, vous aurez peut-être une chance de survivre ; je dis bien peut être, car j'ignore qu'elle sera notre destination finale et ce qui nous y attend.

— Pourquoi partir alors ?

— C'est ma mission. Je suis la seule pour le moment à disposer, avec ce vaisseau, de la capacité de clarifier l'objectif de celui qui me précède. Ensuite j'aviserais.

— Mais que pourrais-je faire pour vous aider ? J'ignore tout de ce qui m'entoure.

— Peu importe. Nous verrons bien. Je ne suis pas mieux lotie que vous. Qui plus est, quelqu'un ou quelque chose s'est donné beaucoup de mal pour modifier les paramètres de navigation de mon vaisseau et sans doute de celui du

Voyageur alors que je croyais la chose impossible. Une force qui dépasse mon imagination est à l'œuvre.

— Vous n'êtes guère rassurante. Et qu'entendez-vous par : “quelque chose ?”

— Je n'en sais pas davantage. Alors, me suivrez-vous García López de Cárdenas ou voulez-vous retourner au sol et sans doute disparaître à jamais dans le désert qui nous entoure ? Lorsque je quitterai cette époque, je n'y reviendrai jamais. Si vous restez, nul ne viendra vous chercher et ce désert vous effacera sans que personne ne s'inquiète jamais de votre disparition.

García López de Cárdenas ne doutait plus de sa décision. Cette femme lui proposait d'aller au-delà de son imagination, comment pouvait-il refuser, même s'il n'était pas vraiment rassuré, mais en bon caballero il n'en laissait rien paraître.

Pétale esquissa un sourire devant son silence. Cet homme était un conquistador et il avait l'aventure dans le sang parallèlement à sa soif de l'or.

Le vaisseau du Voyageur s'apprêtait à décoller. Les premiers jets d'énergie se propageait autour de la plateforme. Pétale réalisa qu'il n'avait pas détecté sa présence ; sans doute parce qu'il savait qu'elle ne pouvait que le suivre en détectant les trous de ver qu'il empruntait. Il ne s'attendait pas à ce qu'elle le précédât dans le passé.

La présence de García López de Cárdenas avait inséré un étrange paradoxe dans la poursuite.

Pétale se retrouvait face un dilemme tandis que le vaisseau du Voyageur s'engouffrait dans la sphère. Devait-elle revenir à son point de départ et reprendre la poursuite là où elle l'avait laissée avant de découvrir Cárdenas ou suivre le Voyageur qui venait de quitter la plateforme. Elle opta, avec logique, pour la deuxième trajectoire. Celle-ci suivait de nouveau la trame temporelle Historique restaurée, de la conquête espagnole, maintenant qu'elle avait bloqué l'avancée des conquistadors dans le tunnel.

— Alors partons. Je ne peux pas attendre plus longtemps. Accrochez-vous à ce que vous pourrez.

García López de Cárdenas s'assit contre la cloison et retrouva sa racine.

Pétale sélectionna le trou de ver emprunté par le Voyageur. La sphère temporelle apparut sur l'écran panoramique. Des éclairs de lumières d'un bleu fascinant aux yeux de Cárdenas jaillissaient sur son pourtour. Le conquistador perçut les vibrations du vaisseau. Il y eut une sourde trépidation tandis que l'engin basculait sur le côté en le plaquant contre la cloison. Puis ce fut de nouveau la plongée dans le temps.

Chapitre 8.

Paris 886

García López de Cárdenas ressentit de nouveau le saisissement glacial du voyage temporel qui empreignait son esprit et son corps. C'était uniquement grâce à ces sensations inconnues qu'il comprenait qu'une manœuvre importante se déroulait.

La première fois, il avait été terrifié par ce sentiment d'isolement absolu mais, maintenant, sa perception était différente. Il avait conscience de participer à une aventure extraordinaire il en ressentait une grande fierté mais aussi une surprenante impression de puissance, telle que doivent en connaître ceux qui participent à des épisodes pionniers de l'histoire des civilisations, qui les sortent du commun de l'humanité. C'était une conception assez arrogante de l'aventure mais à la hauteur du voyage qu'il entreprenait et il n'en ressentit aucune gêne, même s'il demanda à Dieu de lui pardonner son orgueil.

Il regarda Pétale dans son étonnant fauteuil de branches et de feuilles. Elle était d'un calme serein comme si ce genre d'expédition était une banalité pour elle. Son regard allait de l'un à l'autre de ces miroirs brillants sur lesquels ondulaient des courbes et défilaient des centaines de chiffres abscons pour lui.

Le fauteuil épousait si parfaitement toutes les lignes de son corps qu'aucune écharde ou aspérité ne la blessait. Ce n'était pas un simple fauteuil fait de bois comme celui que l'on utilise pour assembler les navires, bâtir des maisons ou construire les chariots qui sillonnaient les routes de sa belle Espagne. On voyait parfaitement que ce matériau était d'une autre texture, un bois inconnu de Cárdenas, sans doute un bois venu du futur. C'était comme si cette armature était vivante et prenait soin de sa passagère. Et ce sentiment confortait un peu plus en lui la certitude que cette femme n'était pas de son univers.

García López de Cárdenas avait un peu froid soudain. Il réalisa que c'était peut-être de la peur ; la peur de se retrouver seul dans un monde inconnu si un malheur arrivait à Pétale Chloris, car, lui, ne savait pas faire fonctionner le vaisseau. Puis il se ravisa en puisant au plus profond de sa fierté de caballero espagnol face à Pétale qui, elle, ne cillait pas.

De nouvelles vibrations secouèrent l'ovoïde et Cárdenas eut l'impression qu'elles allaient complètement disloquer la coque. Elle trépidait comme un chariot dont on bloquerait les roues sur une route pavée.

Le vaisseau quittait l'espace-temps. Le conquistador le comprit en découvrant les éclairs bleus caractéristiques sur l'écran devant Pétale. Il y eut un léger mouvement d'amortissement lorsqu'il toucha le sol en restant dressé à la verticale puis ce fut le silence.

García López de Cárdenas desserra ses doigts imbriqués les uns sur les autres autour de la liane. Sous l'effet du stress, il avait serré ses mains avec une telle vigueur, sans même en avoir conscience, pour se maintenir, que ses muscles et ses articulations étaient douloureux.

Pétale consulta des données. Des images de l'extérieur apparaissaient au gré du déplacement de ses doigts sur l'écran de contrôle.

Il faisait nuit. La surface brillante exposait un ciel étoilé devant Cárdenas.

Le vaisseau était posé au milieu d'une clairière. Une barrière forestière l'entourait.

C'était une forêt sombre et profonde. Une épaisse couche de neige couvrait les branches et le sol. Les scanners infrarouges ne détectaient aucune trace humaine, juste quelques animaux.

— Où sommes-nous ? fit García López de Cárdenas en découvrant qu'ils n'étaient plus dans le cañon. Ainsi le vaisseau s'était bien déplacé dans le temps et aussi dans l'espace.

— Je l'ignore encore, indiqua pétale. Je dois attendre que l'ordinateur de bord me fournisse davantage de renseignements.

Cárdenas supposa que la jeune femme mentionnait les étranges appareils, reliés au grand miroir, qui équipaient la console de navigation. Il n'en comprenait pas le fonctionnement mais trouvait extraordinaires que des machines pussent détenir et fournir à volonté autant d'informations : « Contrôle ? commanda Pétale à haute voix, affiche les données concernant cette époque. »

L'écran se couvrit aussitôt d'un texte rapide et concis mais sans intérêt pour

Pétale : « Pas assez de données en sa possession pour définir la date et le lieu. » expliqua-t-elle à Cárdenas qui ne lisait que l'espagnol.

— Qu'allez-vous faire maintenant ?

Pétale ne répondit pas et alluma les projecteurs de l'ovoïde. La clairière apparut en pleine lumière. La bordure de la forêt était à environ une vingtaine de mètres sur la droite et seulement une dizaine sur la gauche : « Il y a largement la place pour le vaisseau du Voyageur pourtant il n'y a aucune trace de lui, » constata Pétale.

— Il a sans doute atterrit ailleurs.

— Sans doute, fit Pétale perplexe.

Quelque chose n'allait pas. Elle le ressentait en elle ; une intuition prégnante, - elle accordait beaucoup d'attention à ses intuitions ; c'était pour elle un gage de longévité : « Allons voir ! »

Pétale se rendit dans le sas, suivi par le conquistador.

Elle ouvrit l'écouille. Une bise glacée accueillit les deux voyageurs.

García López de Cárdenas ne portait qu'une simple chemise sous sa cuirasse. Il sentit le vent coulis s'infiltrer sous le métal et se coller à sa peau. Il faisait si froid qu'il se mit à grelotter. Ce n'était pas un temps à mettre dehors un Espagnol, amoureux de la chaleur, qui parcourait encore le désert quelques heures auparavant.

Pétale n'avait pas ce problème ; son scaphandre, capable de la protéger de l'espace hostile et glacial, était très efficace par ce temps. Elle ressentait juste la pique du froid sur ses joues et, loin de l'importuner, elle l'apprécia et s'offrit au vent pour profiter de l'air vivifiant qu'elle n'avait pas l'habitude de respirer. Elle aspira goulûment une gorgée d'air frais. Il était pur, sans le moindre goût d'une pollution chimique. Ils avaient donc atteint une époque qui n'était pas encore dominée par des technologies polluantes.

Pétale regarda les branches dénudées des grands arbres qui se découpaient dans le ciel éclairé par la pleine Lune. Elle aimait l'ambiance des forêts depuis qu'elle avait rejoint la Terre, même si le premier accueil avait été plutôt agressif, mais cela, elle le comprenait et l'admettait.

— C’est l’hiver, précisa machinalement García López de Cárdenas.

Pétale accepta cette idée car elle aurait été incapable de définir la saison. La vie dans la cité d’Imbrium était plutôt aseptisée et uniforme.

Ils rejoignirent le sol où régnait une humidité glacée. Des plaques de neiges irrégulières couvraient l’herbe rase. Cárdenas regarda autour de lui. Rien ne bougeait, mais on entendait le trottement de petits animaux qui parcouraient la clairière et le sous-bois.

Une chouette ululait, loin dans le bois.

Le froid rendait l’air plus sonore et une rumeur confuse arrivait jusqu’à eux depuis la lisière extérieure de la forêt.

García López de Cárdenas connaissait bien cet amalgame de bruits : c’était celui d’une armée installée dans un camp ; une armée ancienne, équipée de cuir et de fer. Il percevait même les hennissements lointains des chevaux et le claquement des toiles de tentes dans le vent.

Le scanner du casque de Pétale les détectait aussi mais ils n’intéressaient pas la jeune femme pour le moment. Son attention était concentrée sur de lents mouvements inquiétants sur sa droite, à l’orée de la forêt. C’était comme la reptation de plusieurs animaux rampants, pourtant ses appareils ne décelaient aucune chaleur animale venant de ces endroits.

— Restez près de l’échelle, dit-elle en dégainant son arme.

— Que ce passe-t-il ? fit Cárdenas en tirant sa rapière de son fourreau. À peine eut-il levé la lame, qu’une forme rampante se dressa entre les herbes à leur gauche ; une branche ou une racine peut-être, épaisse comme un bras de bébé. Elle ondulait doucement devant eux à l’image d’un crotale qui s’apprêterait à se défendre, mais Pétale devinait que ce n’était certainement pas le but de ces mouvements.

Une seconde branche émergea au-dessus des herbes, un peu sur leur droite, en adoptant la même danse.

— Elles sont vivantes ! s’écria Cárdenas avec surprise.

— J’en ai peur, dit Pétale. Cette découverte ne présageait rien de bon. Si celui qui les manipulait n’était pas le créateur des vaisseaux, il semblait pourtant

posséder les mêmes capacités de contrôle sur la flore.

Pétale voulut tirer, mais la branche de gauche ne lui en laissa pas le temps. Elle s'élança vers les deux voyageurs avec une rapidité fulgurante et s'enroula autour de leur taille et de leurs jambes. Elle les ceignit si vite et si fort qu'ils se retrouvèrent collés l'un contre l'autre tandis que sa jumelle, s'élançant à son tour, maîtrisait leurs mains de manière si habile qu'elle leur fit lâcher leurs armes dans l'instant.

C'était une attaque imparable et ils basculèrent sur le sol comme deux fagots.

La nature avait fait silence devant l'assaut.

Pétale et Cárdenas eurent un frisson en découvrant leur agresseur qui sortait du bois.

— Est-ce lui que vous avez vu sur la base ? demanda vite Pétale qui redoutait que ce fût le Voyageur et, dans ce cas, elle savait que son voyage s'arrêterait ici car elle n'avait plus aucune capacité de mouvements pour se défendre.

Cárdenas souffla un : « Non ! » qui ne la rassura pas pour autant car l'inconnu, où plutôt la chose qui approchait n'avait rien d'engageant.

García López de Cárdenas ressentit un frisson le long de son échine, malgré son orgueil espagnol, devant la vision de l'être qui apparaissait peu à peu dans la lumière du projecteur du vaisseau.

Il avait une forme humanoïde, mais, pour le reste, son apparence était celle d'un jeune arbre. Ses bras et ses jambes étaient des branches noueuses accolées sur un torse en forme de fût, recouvert d'une écorce rugueuse, hérissée de fins rameaux et de racines ondulantes. Sa tête était presque cylindrique avec des feuilles en guise de cheveux, mais le plus étonnant, - s'il pouvait y avoir quelque chose de plus étonnant encore dans cette vision -, c'était ses yeux verts qui brillaient sous la lumière et reflétaient une profonde intelligence.

Alors qu'il n'était plus qu'à cinq pas de Pétale et Cárdenas il leva la branche gauche qui lui servait de bras et son extension, qui enserrait les deux prisonniers, se redressa lentement en soulevant les deux corps.

Il s'exprima dans une langue que Pétale ne comprit pas.

— Un arbre vivant ! fit García López de Cárdenas qui ne savait s'il devait être

fasciné par cette découverte ou terrorisé.

— Et qui parle ! ajouta Pétale avec plus de maîtrise.

— C'est du français très ancien, indiqua García López de Cárdenas en reprenant ses esprits. J'ai voyagé un peu avant de traverser l'Atlantique, mais il est difficile à comprendre. Ce n'est pas celui qui était employé de mon temps. » Il sourit : « Voilà que je parle comme vous, » ajouta-t-il.

L'être sylvestre les écouta avec intérêt et soudain sa conversation devint audible : « Vous êtes humains ! » fit-il en espagnol avec surprise.

— C'est une espèce commune sur Terre me semble-t-il, indiqua Pétale, alors que vous ?

— Sans doute, rétorqua l'être sylvestre avec une soudaine bienveillance dans la voix. Mais les apparences sont trompeuses. Je ne suis pas vraiment un arbre.

— Je m'en doutai un peu, releva Pétale. Vous apprenez vite.

— J'ai un très bon traducteur.

— Pourquoi êtes-vous étonné que nous soyons humains ? Qu'attendiez-vous ? demanda Pétale en conservant parfaitement son calme.

— Je vous imaginais comme celui qui vous a précédé.

— Le Voyageur ?

— C'est ainsi que vous le nommez. Hum, somme toute, c'est une assez bonne définition.

— Qui êtes-vous ?

— Je suis le premier Voyageur envoyé par mon créateur pour accomplir son dessein.

— Je comprends ; votre créateur ; Qui-est-il ?

— Je l'ignore. Il ne s'est jamais montré à moi. Il m'a créé. Je me suis réveillé tel que vous me voyez, parfaitement conscient du monde qui m'entourait et capable de l'affronter.

— Personne ne nous a envoyé, enfin, ne m'a envoyé. Ce monsieur est un

passager involontaire, précisa Pétale en désignant García López de Cárdenas d'un léger mouvement de tête.

L'être sylvestre s'approcha de la jeune femme. Il semblait circonspect. Quelque chose l'intriguait mais elle ne comprenait pas de quoi il s'agissait. Il dévisagea Pétale d'un regard qui sembla la transpercer : « C'est étrange, dit-il. J'ai l'impression de vous connaître. »

Il recula brusquement comme s'il venait de faire une découverte non pas inquiétante mais extraordinaire. Tout en lui laissait transparaître une émotion fulgurante telle celle que l'on peut ressentir en découvrant l'amour de sa vie. Mais il était aussi surpris et inquiet ce qui laissa Pétale perplexe.

— Je me souviendrais de vous si nous nous étions déjà rencontrés, dit Pétale.

— C'est vrai. Pardonnez-moi. J'ai beaucoup voyagé dans le temps et ses paradoxes sont parfois déconcertants.

Pétale sentit la branche qui la maintenait se desserrer doucement comme si l'être sylvestre craignait maintenant de la blesser. Elle pouvait bouger ses mains mais elle ne tenta pas de se libérer.

— À quelle époque sommes-nous ?

— Au neuvième siècle de l'ère qu'on appelait Chrétienne. Très exactement, le 6 février de l'an huit cent quatre-vingt-six, près d'une ville qui porte le nom de Paris. C'est une époque barbare. Des guerriers ont remonté le fleuve avec leurs langskips⁸ serpents. Ils assiègent la ville depuis deux mois. Ce sont des Danois, aussi connus sous le nom générique de Vikings, un peuple redoutable. Une grande bataille a eu lieu aujourd'hui sous les remparts et ils vont sans doute lancer une seconde et dernière attaque si je me fie aux chroniques historiques.

— Pourquoi rester à cette époque si elle est si déplaisante ?

— Je n'ai pas le choix. Je devais disparaître. Quel meilleur endroit qu'une époque dont il ne reste plus d'archives là d'où nous venons.

— Et vous arrivez à passer inaperçu sous cette apparence ?

— La technologie dont m'a équipé mon créateur me permet d'activer certains artifices. D'ailleurs les gens me craignent et me respectent. Actuellement, ils me considèrent comme un vieux sage, un peu magicien. Je possède un émetteur

psychique qui me permet de transmettre à l'esprit des humains l'apparence sous laquelle je souhaite qu'ils me voient. C'est assez simple pour moi face à leurs esprits crédules, empreints de mysticisme. Mais je n'abuse pas de mes pouvoirs car leur religion n'est pas très tolérante envers les individus qui, comme moi, s'éloignent trop du dogme établi. On brûle les mécréants pour sorcellerie à cette époque et, comme vous pouvez le constater je suis constitué d'une matière que le feu apprécie particulièrement. - Pétale esquissa un sourire en constatant son humour - : « Et vous, poursuivi-t-il. Qui êtes-vous ? Êtes-vous là pour me détruire ? »

— J'ignorai votre existence jusqu'à notre arrivée. Je poursuis cet inconnu que nous nommons le Voyageur car il semble avoir une mission dans le passé et nous ne pouvons prendre le risque qu'il nuise aux humains.

L'être sylvestre regarda Pétale avec intérêt mais aussi avec surprise.

— Ai-je dit quelque chose de surprenant, dit-elle en découvrant son expression.

— En quelque sorte, mais ce n'est pas important. Seule compte votre mission en effet. Ainsi, vous ignorez tout de son objectif. C'est intéressant car, voyez-vous, c'est exactement le même que celui qui me fut confié.

— Et, quel-est-il ?

— Ah, je ne peux vous le dévoiler. Cela pourrait altérer votre jugement et les décisions que vous aurez à prendre. Il vous faudra le découvrir seule, au cours de votre périple. Vous faites désormais partie intégrante de l'épopée humaine à travers le temps et je ne peux intervenir dans le déroulement des événements car je connais la fin de l'Histoire que nous parcourons. Quand je dis : "Histoire", je parle de la grande Histoire, celle de l'humanité dans sa globalité, celle avec un grand H.

— Cela semble une bien grande tâche pour une seule personne mais soit, je n'ai pas le choix. Je m'attellerai aussi à cette découverte. J'ai connu plus ardu en parcourant l'espace.

— Croyez-moi, ce qui vous attend et sans commune mesure avec ce que vous avez déjà vécu, mais vous êtes une guerrière. J'ai tout de suite perçu en vous cette particularité. Elle vous permettra de faire face. Je vais vous conduire chez moi et je vais vous présenter celui que vous poursuivez.

— Vous détenez le Voyageur. Pourquoi ne pas l’avoir dit.

— Je ne vous connaissais pas. Je n’avais aucune certitude à votre sujet. Vous veniez peut-être pour le libérer.

— C’est juste. Qu’est-ce qui vous a fait changer d’avis ?

— Votre ignorance de certains faits me concernant ou le concernant. Allons, venez tous les deux. La route est assez longue jusqu’à la cité et je ne veux pas être repéré. Je redoute ces Danois. Ce sont des destructeurs qui n’épargnent rien ni personne. Ils ne sont pas les seuls sur cette planète bien sûr, mais ils sont parmi les pires de leur engeance. Peu leur importe de détruire les êtres vivants ou la beauté si cela leur permet d’accroître leurs profits. Ils sont les précurseurs des générations futures qui réduiront la Terre à leur merci. Malheureusement leur épopée fascinera les hommes et on oubliera les milliers de gens qu’ils ont massacrés, qui eux se fichaient bien de leur fantastique aventure.

— Je ne peux me déplacer dans une ville de cette époque avec ma tenue. Lui, le pourrait peut-être, dit-elle en désignant García López de Cárdenas, mais moi je ne passerai pas inaperçue.

— C’est vrai, les cités de ce temps sont petites. Tout le monde connaît tout le monde. On vous repérerait tout de suite, mais comme je vous l’ai dit, je possède un équipement qui me permettra de nous camoufler tous les trois.

L’être sylvestre desserra son étreinte.

— Vous nous faites confiance ? dit Cárdenas surpris.

— Mon créateur n’aurait pas envoyé des humains pour me détruire puisqu’il n’en existe plus là d’où je viens, enfin, jusqu’à mon départ. D’où venez-vous au fait ? Je croyais l’espèce humaine disparu depuis longtemps.

Pétale lui expliqua où elle était née et l’évolution de l’humanité dans l’espace. Autant l’être sylvestre que García López de Cárdenas l’écoutait avec fascination. L’espagnol se demandait encore comment croire en toutes ces descriptions incroyables malgré le voyage qu’il venait d’effectuer. Cette aventure faisait partie d’une nouvelle perception du monde pour lui.

— Je comprends mieux maintenant, dit l’être sylvestre avec un soulagement évident.

— De quoi parlez-vous ? demanda Pétale.

— Cela concerne mon créateur et je ne peux vous en dévoiler davantage sans interférer avec l'Histoire en cours. Comme je vous l'ai expliquée : il faudra que vous découvriez seule les raisons de cette opération.

— Quel est votre nom ? demanda Pétale.

— Mon créateur n'a pas jugé bon de m'en fournir un mais le peuple de Paris m'appelle Myrddin, un nom venu de légendes bretonnes anciennes que j'aime beaucoup et qui, somme toute, correspond assez bien au personnage un peu magicien que j'ai créé.

— Vous nous indiquez être le premier Voyageur, s'immisça Cárdenas. Pourquoi n'avez-vous pas poursuivi la mission que vous a confié votre créateur ?

— J'ai acquis une conception morale nouvelle sur la préservation de la vie humaine en parcourant le temps ; aussi dure et éprouvante cette vie soit-elle pour la majorité des gens, ils y tiennent beaucoup. À un moment du temps, j'ai réalisé que je ne pouvais plus poursuivre ma mission.

— Elle est donc si terrible que ça ? poursuivit García López de Cárdenas.

— Vous verrez, termina simplement Myrddin.

— Ne craignez-vous pas que le Voyageur parvienne à s'échapper ?

— Là où je l'ai emprisonné, il lui est impossible d'agir.

— Que voulez-vous dire ?

— Je vais vous montrer. Il est temps pour nous de rejoindre Paris.

Les racines se desserrèrent complètement et libérèrent leurs deux prisonniers.

— Et le vaisseau ? fit Pétale.

— Il ne risque rien ici. Il possède une protection que vous semblez ignorer. Regardez !

L'être sylvestre sortit un petit instrument métallique brillant, qui ressemblait à une feuille de chêne, de la surface d'une main. Il glissa son doigt sur l'un des lobes et le vaisseau disparut sous leurs yeux.

— N’ayez aucune inquiétude, dit Myrddin devant leurs visages inquiets. Simple décalage temporel d’une seconde. Il est toujours là, mais dans le futur. Il en est de même pour le vaisseau du Voyageur. S’il était visible, il serait en face de vous et cacherait la Lune. Quant au mien, je l’ai renvoyé dans l’espace en le programmant pour qu’il suive une trajectoire de collision avec le soleil. Ainsi, personne ne pourra plus l’utiliser.

— Mais, vous ne pourrez plus quitter cette époque ! fit García López de Cárdenas.

— Je n’en ai jamais eu l’intention.

— Votre technologie est surprenante, dit Pétale en désignant l’appareil que tenait l’être sylvestre.

— C’est un “désynchroniseur” temporel. Mon créateur dispose d’une technologie très élaborée. J’ai constaté une particularité en me déplaçant d’époque en époque. Rien n’est impossible à un esprit inventif. Il faut juste que la technologie soit disponible. De toute façon nul ne peut monter à bord. Les vaisseaux ne sont programmés que pour laissés passer le pilote qui mène la mission.

— Pourtant, mes amis et moi sommes parvenu à monter à bord, fit remarquer Pétale. Comment expliquez-vous cette contradiction.

— Je ne me l’explique pas. Elle est bien étrange vous concernant et encore plus concernant votre compagnon qui n’est pas de notre temps. Même ouvert, le sas aurait dû lui interdire le passage. Et, comme je vous l’ai dit, je ne comprends pas pourquoi mon créateur vous a laissé partir.

Pétale était dubitative. L’être sylvestre mentait. Elle en était persuadée ; elle le percevait au son de sa voix. Elle avait été entraînée à repérer ce genre de nuance dans les incubateurs de formation d’Imbrium. Mais pourquoi, c’était des questions pour lesquelles elle n’avait aucune réponse. Le Voyageur était sa priorité pour le moment et l’être sylvestre allait la conduire jusqu’à lui, sur ce point il ne lui avait pas menti.

Elle aspira goulûment une nouvelle fois l’air frais et odorant de la forêt la nuit. Comment les hommes de la civilisation industrielle avaient-ils pu sacrifier tant de beauté sur l’autel de leur folie mercantile ? Elle ne comprenait pas.

Néanmoins, pour plus de sécurité, elle activa son casque, ses scans de chasse et son système de vision nocturne.

Ils marchaient aussi rapidement qu'ils le pouvaient dans la pente douce du sous-bois en faisant fuir de petits animaux. L'être sylvestre se déplaçait avec aisance dans ce milieu forestier, enjambant les fourrés que Pétale et Cárdenas devaient contourner ou écarter avec force en s'égratignant les mains. La tenue de Pétale était d'une très grande efficacité contre les ronces mais les pauvres habits en tissus de Cárdenas n'étaient pas la meilleure protection contre la nuit glacée ni pour une marche rapide à travers les buissons et les ronces. Il tremblait de froid et Pétale regrettait l'absence d'une seconde combinaison spatiale à bord pour l'en faire profiter.

Heureusement, il portait de bonnes bottes de cuir et se déplaçait sans rechigner.

Myrddin n'était pas indifférent à sa situation : « Je vous fournirai des vêtements chauds en arrivant », annonça-t-il au grand soulagement de García López de Cárdenas qui l'en remercia sans ralentir sa marche. C'était encore la meilleure méthode pour se réchauffer et il en venait à regretter la chaleur torride du désert d'Arizona.

Ils atteignirent bientôt l'orée de la forêt. La brillance de la Lune, épurée par l'atmosphère cristallin de l'hiver glacial, éclairait la plaine et une cité médiévale d'une lueur presque bleue. Elle semblait un fer de lance géant posé sur une île. La Seine l'entourait de ses eaux et la lente ondulation du courant lançait mille scintillements sous les rayons du satellite de la Terre.

Un imposant rempart de pierres, sabré de meurtrières longues et étroites, ceinturait l'île de la Cité. Des feux, des lumières vacillantes ondulaient dans la nuit et dessinaient les silhouettes de plusieurs tours de défenses.

La plaine enneigée était couverte par les débris abandonnés d'une bataille féroce. Épées et lances fichées en terre semblaient des pics dressés vers le ciel. À une centaine de mètres des trois voyageurs, les carcasses de deux catapultes danoises, calcinées, exhibaient les restes de leur charpente de bois qui ressemblait aux ossements de quelques monstres inconnus. Près du rempart ouest, un lourd bélier entraîné par seize roues reposait sur son flanc gauche. Son imposant madrier, équipé d'un large rostre de fer à trois pointes, avait rompu ses chaînes et reposait comme une bête agonisante entre les arceaux de bois qui

l'avaient soutenu pendant l'assaut.

De nombreux feu brûlaient à l'ouest dans le camp viking.

Malgré l'éclat de la Lune, la nuit dissimulait la flotte danoise mais la lueur des flammes silhouettait quelques langskips arrimés les uns contre les autres sur la Seine.

— Paris n'a pas belle allure aujourd'hui, mais la Cité deviendra plus tard une grande capitale, expliqua Myrddin.

— Paris, fit Cárdenas surpris car il avait en mémoire des gravures du XVI^e siècle la montrant plus étendue.

— Vous vous y êtes rendu à votre époque ? demanda Pétale.

— Je n'en ai jamais eu l'occasion mais on la citait comme une très belle ville qui avait la réputation d'accueillir les érudits.

— Nous allons entrer en empruntant les vestiges du petit pont, dit l'être sylvestre. Il était protégé par une tour de garde ; le petit châtelet. Il abritait une douzaine de chevaliers qu'on appelait les champions. Ils ont été massacrés hier par les Vikings après avoir libéré leurs faucons de combat. Les gens d'ici pensent que ce sont leurs âmes qui se sont envolés vers le ciel. Leurs noms sont à jamais gravés dans la mémoire des Parisiens de ce temps : Ermenfroid, Hervé, Ouacre, Hervi, Arnoud, Seuil, Jobert, Gui, Hardre, Aimard, Gossouin.

Il ne subsistait de la tour qu'un amas de pierres et de bois calcinés d'où s'échappait encore une légère fumée. Deux épaves de langskips, rongées par le feu, étaient échouées contre les ruines du pont et reposaient en partie sur la grève.

— Des patrouilles de guerriers vikings peuvent nous repérer, dit Cárdenas qui était accoutumé à ce genre de conflit.

— Pas si nous utilisons la technologie dont je dispose.

Ils atteignirent bientôt les abords du petit châtelet mais restèrent à distance derrière un bosquet d'arbres sur une injonction gestuelle de Cárdenas. Il avait entendu un cliquetis d'armes et son entraînement de soldat, rompu au maniement des épées et de tout l'attirail en ferraille de son époque, avait conditionné sa réaction, au grand soulagement de Pétale qui ignorait le bruit que

pouvaient faire des armes de ce temps.

— Laissons les passer, murmura Myrddin. Il ne serait pas prudent que j’active notre camouflage en leur présence. Nous ne devons pas contrarier le cours du temps.

Quelques instants plus tard, ils aperçurent les silhouettes de quatre guerriers danois couverts de cuir et de fourrure pour se préserver du froid. Ils tenaient leurs épées à la main et portaient de grands boucliers ronds. Ils avançaient sans prononcer un mot et les craquements de la neige sous leurs pas s’estompèrent bientôt en direction de la Seine.

L’être sylvestre s’extirpa du fouillis de branches qui lui servait d’abri. Même si Pétale et Cárdenas avaient été repéré, lui n’aurait pas couru beaucoup de risque car, grâce à son apparence, il ne faisait qu’un avec le milieu qui l’entourait.

Il sortit de nouveau son instrument en forme de feuille de chêne et leur demanda de s’approcher de lui : « Ne vous éloignez pas de moi de plus de deux mètres. Je vais créer une bulle temporelle qui va nous décaler dans le temps, comme le vaisseau, et le rayon d’efficacité de cet appareil n’englobe pas d’avantage de volume protecteur. »

— Et que se passe-t-il si l’on sort de ce périmètre ? fit Cárdenas qui ignorait ce qu’était un mètre et n’était pas vraiment au fait des aléas temporels.

— Et bien, une partie de vous restera à côté de moi et l’autre retombera dans l’espace occupée par les habitants de cette époque. Il va sans dire que vous serez définitivement endommagé au moment de ce passage.

— Oui, bien sûr, fit Cárdenas comme s’il ne l’ignorait pas et n’avait posé la question que par acquis de conscience, bien que, le terme “endommagé” n’était pas celui qui lui serait venu à l’esprit s’il avait eu à prévenir quelqu’un d’un risque mortel, mais, après tout, l’être sylvestre n’était qu’une sorte d’arbre.

Pétale et Cárdenas se serrèrent le plus possible contre leur guide et ce dernier glissa son doigt sur l’un des lobes de la feuille brillante.

À première vue, Pétale ne ressentit rien de bien particulier lorsque l’appareil se mit en marche, mais, en regardant bien autour d’elle, elle réalisa que l’air semblait ondoyer imperceptiblement, comme si un courant électrique faisait

frémir la surface d'un volume d'eau.

— Nous sommes une seconde dans le futur par rapport à la réalité de ce temps. C'est peu, mais suffisant pour nous rendre invisible. Tout au plus les habitants auront-ils l'impression de voir l'air onduler comme s'il faisait très chaud.

Ils s'engagèrent sur la route de terre qui menait à l'île de la Cité et traversèrent le champ de bataille. Quelques cailloux crissèrent à leur passage mais il s'agissait de lapins qui traversaient la route en bondissant. C'était une époque où les hommes avaient l'habitude des animaux la nuit et les Vikings qui patrouillaient ne s'en inquiétèrent pas.

Les trois compagnons s'avancèrent jusqu'à la berge de la Seine. Une odeur épouvantable emplissait l'air depuis quelques minutes, apportée par la bise glacée. García López de Cárdenas la connaissait bien pour avoir parcouru de nombreux champs de batailles ; c'était l'odeur de la mort ; celle des cadavres en décomposition.

Pétale n'avait jamais senti d'odeur aussi âpre et écœurante.

— Pour pouvoir avancer, expliqua Myrddin, les Danois ont comblé les fossés des fortifications, aux pieds des remparts, avec tout ce qu'ils trouvaient y compris avec des cadavres d'animaux et les corps des habitants de Paris tombés des murailles. Beaucoup de soldats Francs ont été jetés sans humanité dans ces fossés.

Si García López de Cárdenas s'accommodait, sans trop d'effort, de tant d'horreurs, Pétale constatait avec désarroi, pour la première fois de sa vie, la grande sauvagerie de l'être humain envers ceux de son espèce. Bien sûr, elle aussi avait tué en mission mais sans jamais sombrer dans la sauvagerie. Cela ne l'excusait pas, mais elle savait qu'elle avait agi pour le bien d'Imbrium. Elle connaissait l'histoire de l'humanité et des civilisations qui avaient conduit l'homme jusque dans l'espace mais faire face à sa nature profonde la plus sauvage au cœur de la réalité remettait en cause les convictions les plus profondes, qu'on lui avait inculquées, envers ses semblables du passé.

Les ruines de la tour de garde avaient un aspect sinistre dans la nuit. Du pont, il ne subsistait que des poutres chancelantes accrochées aux deux rives on ne savait trop comment.

Pour rétablir le passage, les Danois avaient ancré trois Drakkars proue contre poupe qui permettaient de rejoindre chaque rive non sans avoir accompli un parcours acrobatique téméraire et dangereux.

— Nous devons passer par là ! indiqua Myrddin.

Pétale et Cárdenas s'en doutaient un peu mais l'aventure leur paraissait plus que périlleuse.

L'être sylvestre constata leur hésitation : « Je sais ce que vous pensez ! Si nous nous aventurons tous les trois sur ce montage de bric et de broc, nous ne pourrons maintenir notre cohésion et il est fort probable que vous finirez par sortir de la bulle temporelle en perdant l'équilibre ; c'est même une certitude ; aussi, je vais traverser en vous portant. Je dispose de la force nécessaire et j'ai une très bonne stabilité sur les plans instables. L'avantage de posséder de multiples appendices préhensibles, acheva-t-il en montrant les branches et racines qui parsemaient son corps. »

— Soit ! concéda García López de Cárdenas avec fatalisme alors qu'une question qu'il crut pertinente lui venait à l'esprit : « C'est bien beau d'être invisible, mais la porte de la Cité est fermée. Comment allons-nous entrer ? »

— Nous ne sommes plus dans la réalité de cette porte, dit Pétale.

— Exact, fit l'être sylvestre. Nous allons donc passer à travers.

— Comment n'y ai-je pas pensé, fit García López de Cárdenas. Tout semble si simple avec vous.

— Néanmoins, n'oubliez pas de bien rester contre moi ou vous risqueriez qu'une partie de vous ne s'encastre dans le bois.

Cárdenas n'avait pas l'air trop convaincu et Pétale n'était pas très rassurée non plus malgré la confiance qu'elle accordait à Myrddin.

Il vit leur réticence et un sourire malicieux se dessina sur ses lèvres de bois : « Allons mes amis, comment croyez-vous que je sois sorti de Paris ? »

C'était, en effet, un point réconfortant. Il tira un soupir contraint chez Cárdenas qui ne se faisait pas à cette technologie malgré ses expériences temporelles précédentes.

Myrddin ramena le décalage temporel de son appareil à une milliseconde dans le futur : « C'est un minimum. Ainsi, il me sera plus facile de m'agripper aux objets. Mais, avec cette contraction réduite de l'espace temporel, qui nous sépare de la réalité, nous allons devenir des ombres fantomatiques aux yeux des sentinelles. Ce pourrait-être dangereux. »

Il s'empara d'eux et les serra contre lui avec ses bras noueux et lisses à la fois. Il le fit d'une façon très douce, presque maternelle.

La suite fut plus animée pour ses deux passagers.

L'être sylvestre se déplaça de poutre en poutre, puis sauta sur le pont du premier langskip, s'agrippa aux bordages du second et s'élança au-dessus du troisième comme l'aurait fait un grand gibbon, en agrippant avec l'extrémité de ses branches, haubans et drisses, ridoirs et vergues basses, sans jamais sortir du volume temporel. Ce fut une prouesse qui l'amena sans encombre jusqu'à la rive opposée au grand soulagement de Pétale et García López de Cárdenas qui réalisa soudain que cette traversée périlleuse lui avait donné chaud et avait chassé le froid qui le couvrait.

Ils se retrouvèrent face à l'imposant rempart de la Cité. Des cadavres de Vikings et de guerriers Francs gisaient encore les uns près des autres là où la mort les avait rassemblés. Malgré la puissance de leur foi et leur reconnaissance pour leurs soldats morts en les défendants, les Parisiens n'avaient pas récupéré leurs dépouilles. Le risque d'épidémie était trop grand en présence des corps en décomposition.

La grande porte de la Cité ressemblait à une tranche de pain grillé.

Les Danois avaient réussi à l'incendier dès leur premier assaut et avaient provoqué la panique dans Paris. Les premiers guerriers vikings qui avaient tenté de franchir la brèche avaient été éliminés avec soin et méthode à grands coups de francisques et d'épées franques. Les autres avaient été repoussés au cours d'une contre-attaque farouche. Les habitants avaient réussi à éteindre l'incendie et la grande porte avait été consolidée avec de gros madriers. Elle était de nouveau infranchissable sauf pour des explorateurs qui possédaient une technologie avancée.

Myrddin recalibra son désynchroniseur temporel sur une seconde dans le futur et entraîna ses compagnons à travers la porte.

Le passage de cet obstacle fut une expérience éprouvante et angoissante pour Pétale et Cárdenas. Néanmoins, elle leur laissa la sensation, finalement assez jouissive, qu'ils appartenaient à une catégorie d'êtres que rien ne peut arrêter.

Ils étaient toujours invisibles, juste à côté de deux hommes d'armes engoncés dans leur cotte de mailles, qui se maintenaient éveillées en révisant ce qu'ils connaissaient de la stratégie guerrière des Danois. Grâce à son traducteur mis à jour avec l'aide de l'être sylvestre, Pétale comprenait parfaitement leurs propos ce qui n'était pas le cas de Cárdenas.

— Ne nous attardons pas, dit l'être sylvestre.

Pétale se retourna à ses mots, mais les sentinelles n'avaient pas bougé : « Je vous l'ai dit, nous sommes indécélables, fit Myrddin qui avait vu sa réaction. Ne craignez rien maintenant. Tant que nous serons sous la bulle temporelle de cet appareil nous ne risquons rien. Ma maison n'est pas loin. Avançons ! »

Ils étaient dans la rue de la juiverie, qui deviendrait dans plus de dix siècles la rue de la Cité. Aujourd'hui ce n'était qu'une étroite ruelle bordée par les ruines calcinées des premières maisons de bois et de torchis. Elle était silencieuse et sombre. Les habitants, transis de froid, s'abritaient autour de feux, au milieu des décombres de leurs habitations.

Un mangonneau immense tenait sa position au croisement des rues, à côté d'un empilement de grosses pierres qui lui servaient de projectiles. Une dizaine de Parisiens et de guerriers Francs se réchauffaient autour d'un braséro en se racontant l'assaut des Vikings le jour précédent.

Sur le rempart, des hommes d'armes surveillaient la plaine.

Il devait être vingt-trois heures et d'ordinaire, personne ne sortait si tard à une époque où l'on s'enfermait pratiquement avec le coucher du soleil pour se lever avec lui, sans d'autre occupation que de parler au coin du feu, dans des maisons exigües, sous l'éclairage de l'âtre et de pauvres lampes à huile. Mais cette période n'était guère propice au sommeil et beaucoup de gens errait dans les rues avec des torches et des armes de toutes sortes.

Les trois voyageurs marchaient dans des ruelles sales, à peine éclairées par la Lune. Pétale constata que les fenêtres n'avaient pas de vitres. Certaines étaient justes protégées par ce qui semblait être de la peau tannée et huilée. Les gens devaient vivre dans le froid. L'air était glacé. Des chats vagabondaient à la

poursuite de gros rats qui avaient fait des rues désertes leur lieu de villégiature.

García López de Cárdenas, lui, ne semblait pas incommodé. Il est vrai qu'il venait d'une époque où l'hygiène n'avait pas vraiment évolué depuis cette époque et où ces animaux disposaient toujours d'autant d'aise dans les villes.

La première sensation qui frappa Pétale, ce fut l'odeur du passé faites de pisse et d'excréments que l'on jetait sans retenue par les fenêtres : « Attention à l'eau ! » lançait-on avant d'agir, et souvent le passant n'était pas assez rapide. Le crottin des animaux rajoutait une touche champêtre aux immondices humaines. Mieux valait ne pas longer les murs et se tenir au milieu des rues étroites n'était pas non plus un gage de sécurité.

La terre battue des ruelles gardait les traces de choses innommables et malodorantes et la nuit on ne savait pas vraiment dans quoi on marchait.

Fort heureusement le décalage temporel, préservait Pétale et ses compagnons de ce genre de désagrément. Déjà, Pétale en avait ressenti les effluves en approchant de la Cité, mais elle n'était pas préparée à ce genre de pestilence. Son existence dans Imbrium l'avait habitué à des fragrances plus technologiques issues de composants électroniques surchauffés.

La traversée de Paris à cette époque était assez rapide. Quinze minutes après le passage de la porte ils s'engouffrèrent dans une ruelle étroite qui descendait en pente douce en direction de la Seine.

L'être sylvestre s'arrêta devant une maison blottie entre d'autres bâtisses, au bout d'une impasse dont les voyageurs ne sauraient jamais le nom. La porte de bois paraissait frêle, incapable de résister au moindre coup, mais grâce à ses systèmes de détection, Pétale découvrit qu'il n'en était rien. Un champ de force entourait toute l'habitation, incluant une partie des maisons alentours, si bien que tous les murs étaient protégés contre d'éventuels intrus.

Sans doute résisteraient-ils aussi à l'assaut des guerriers danois s'ils envahissaient la Cité.

Grâce à son système de vision nocturne, Pétale vit Myrddin tendre l'une de ses "branches" en direction de la porte. Il dessina une étrange arabesque sur une plaque de métal ; enfin, cela ressemblait à du métal, mais Pétale n'était sûr de rien.

— Je sais que vous pouvez voir ce que je fais, fit l'être sylvestre. Je sais que vous disposez d'un système de vision ingénieux. Ce que vous prenez pour du métal et une plaque à perception mentale. Moi seul peux l'ouvrir car elle reconnaît ma présence au travers de cette arabesque et même à travers le temps. Si vous exécutiez ce même symbole, la porte resterait close.

La porte s'ouvrit sous sa poussée : « Entrez donc ! »

Ils pénétrèrent dans une pièce assez quelconque, en parfaite symbiose avec le style de ce temps. Il n'y avait que le strict minimum pour accueillir le propriétaire et ses invités. Trois tabourets et une table de bois étaient alignés près du mur de droite et un brasero allumé trônait au milieu de la pièce et non contre le mur de bois pour éviter que des braises n'y boutent le feu.

Le conquistador s'en approcha aussitôt pour se réchauffer.

— Mettez ce manteau, dit Myrddin en décrochant du mur une grosse cape de laine qui dégageait une odeur rance. Cárdenas ne s'en plaignit pas et s'en couvrit en restant près du foyer.

L'endroit exhalait une forte odeur de moisi.

— Pardonnez la précarité de cette pièce, dit l'être sylvestre, mais les habitations de ce temps sont très spartiates. Les populations sont assez frustes et recherchent peu le confort ; se chauffer et se nourrir est leur principale poursuite du bonheur.

Pétale se demanda où il pouvait bien retenir le Voyageur.

Ce fut comme si elle avait posé la question à haute voix : « Je devine que vous vous demandez où j'ai emprisonné le Voyageur. » Et elle se demanda s'il n'était pas aussi télépathe.

Elle devina un léger sourire sur la face boisée de Myrddin, du moins cela ressembla à un sourire car il n'était pas facile de déchiffrer les expressions de son visage : « Avec moi, les secrets sont bien gardés, dit-il de manière sibylline. Ce n'est pas parce que nous sommes à une époque béotienne, sur un plan technologique, que je n'ai pas en ma possession des moyens sophistiqués. »

— Vous ne m'avez pas expliqué comment vous l'avez capturé ?

— En fait, ce fut assez facile. Je surveillai le périmètre depuis plusieurs mois

car si un voyageur devait reprendre ma mission, il atterrirait, tôt ou tard, dans cette clairière en suivant le fil de mes sauts temporels.

— Il ignorait pourtant votre présence à cette époque !

— Sans doute, mais on n'est jamais en sécurité, même au cœur du temps. Et je ne pouvais prendre le risque de le laisser repartir pour accomplir sa mission. Je l'ai capturé de la même façon que vous et je l'ai maîtrisé malgré sa résistance. Je peux développer une grande force au combat. Je connaissais l'existence des trois vaisseaux, donc, j'ai ensuite attendu votre arrivée.

Pétale voulait bien le croire mais elle était étonnée que sa capture ait été si aisée.

Myrddin retira d'un pli de son écorce, un livre qui s'avéra ne pas en être un mais un petit boîtier dont il releva la couverture. Pétale aperçut un écran lumineux sur lequel palpitait un symbole en forme de feuille d'arbre.

La feuille sortit littéralement de l'écran, monta doucement, redressa sa pointe vers le plafond et se colla contre le mur du fond. Sa surface se modifia lentement jusqu'à devenir transparente. Elle commença à s'agrandir et évolua suffisamment en hauteur et largeur pour laisser passer une personne.

On devinait autre chose de l'autre côté de cette porte étrange, un autre monde, qu'une distorsion rendait flou.

— Un passage ? fit Pétale.

— Vers une autre dimension très éloignée de Paris et de ce temps, continua Myrddin.

— Une autre dimension ? dit Cárdenas intrigué.

— Un univers parallèle plus sophistiqué que ce monde encore frustré. J'y vis dans un excellent confort bien que la préhension de son domaine soit assez complexe. Les repères visuels de ce monde sont assez déconcertants mais ils ne m'incommodent pas grâce à ma conception de la nature bien différente de celle d'un être humain.

Pétale avait hâte de se retrouver face au Voyageur aussi elle n'hésita pas. Ce n'était pas le passage d'une dimension à une autre qui allait l'effrayer. Il n'en était pas de même pour García López de Cárdenas, pour qui ces concepts

bizarres restaient assez inquiétants. Il savait que le paradis, le purgatoire et l'enfer existaient mais, dans sa jeunesse, son catéchiste ne lui avait jamais parlé de ses univers multiples.

Depuis son arrivée dans le cañon il avait eu sa part de nouveautés pour un homme qui quelques jours auparavant croyait, encore, que la caravelle qui l'avait amené vers le nouveau monde était ce que l'homme pour concevoir de plus puissant pour se déplacer.

— J'utilise ce passage tous les jours pour m'assurer de mon prisonnier, dit l'être sylvestre pour le rassurer, en constatant son hésitation. C'est juste une porte pour accéder à : "autre chose..." Un conseil cependant, Suivez-moi sans détour. Vous allez entrer dans un monde déconcertant pour l'œil et l'esprit humain.

Ces propos ne rassurèrent pas du tout le conquistador mais il prit sur lui en se répétant qu'un espagnol digne de ce nom ne recule devant aucune adversité.

Déconcertant était le mot approprié pour le monde qu'il découvrir tandis que l'entrée feuille se refermait derrière eux.

Des centaines de globes de dimensions différentes, de la taille d'un ballon à celle d'une citerne sphérique de raffinerie flottaient lentement autour d'eux et aussi loin que portait le regard, sans jamais se toucher. La plupart avaient des couleurs dignes d'une féerie ; certaines étaient transparentes et d'autres complètement opaques.

L'univers qui les accueillait ressemblait à l'espace. Des millions de particules étincelantes de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel virevoltaient autour des sphères comme des étoiles filantes et transformaient le volume en un univers fantastique.

— Quelles étranges structures ! dit Pétale.

— Ce sont des univers uniques et indépendants situés à des millions d'années lumières de la Terre. Chacun ignore l'existence de l'autre. Des êtres vivent dans chacune de ces bulles ; des civilisations s'y épanouissent, se font la guerre et meurt dans le silence. Le temps est différent pour chacune d'entre-elles. Pendant que je vous parle, des siècles se sont écoulés dans l'une et seulement quelques secondes dans une autre. Ne vous fiez pas à leurs dimensions. À l'intérieur, les êtres qui y vivent nous sont identiques en tailles. Ce ne sont que d'autres

réalités.

De fins sillons de couleur noire s'insinuaient et se ramifiaient en circonvolutions autour des globes avant de se perdre dans l'infini.

C'était l'un de ces sillons que suivait l'être sylvestre : « Voici l'univers où je vis d'ordinaire, dit-il en montrant, à sa droite, une sphère irisée de couleurs chatoyantes. C'est un monde enchanteur peuplé d'animaux paisibles. J'ai établi ma demeure en bordure d'une plage, près d'une mer calme, sous des arbres qui ressemblent vaguement à des palmiers. Il y fait pratiquement toujours beau. Parfois, il me vient l'envie d'y mener tous ces pauvres gens de Paris qui vivent dans le froid et la crasse sans autre espoir que de trouver le salut dans leur religion. Et puis je reviens à la réalité. On ne peut changer le monde et les mentalités aussi facilement. Les civilisations doivent parcourir les siècles pour évoluer. Mais j'ai aussi appris que, finalement, les peuples ne tirent aucune leçon du passé.

García López de Cárdenas risqua un regard dans l'une des bulles transparentes, mais malgré cela, il ne vit que des formes floues qui ne révélaient rien de ce que pouvait être ce monde.

— Et celle qui contient le Voyageur, demanda Pétale, car je suppose qu'il est prisonnier dans l'une d'entre elles.

— J'ai choisi un univers où le temps s'écoule cent fois plus vite que de notre côté. J'espérais ainsi que ce cycle temporel finirait par le conduire à une mort naturelle mais rien ne semble perturber et déstabiliser la structure de cet être.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous allez voir.

Ils avancèrent encore sur une dizaine de mètres jusqu'à une bulle-univers d'une trentaine de mètres de diamètre. Elle n'était pas complètement opaque et l'on pouvait discerner des collines ou des montagnes au loin : « Cette bulle ne renferme aucune civilisation ou êtres vivants organisés. Seuls des animaux parcourent ces terres. Des espèces aussi surprenantes que farouches mais visiblement elles ne peuvent lui nuire. Il semble indestructible.

Ils se rapprochèrent et pendant quelques minutes rien ne bougea de l'autre côté. Puis, une silhouette se dessina. Elle se forma lentement au-delà du léger

flou de la bulle. L'être s'approcha et posa sa main sur la paroi.

— Il ne s'éloigne jamais de la bordure de la sphère, expliqua Myrddin. Chaque jour, il vient à ma rencontre mais n'entreprend rien. On dirait qu'il attend quelque chose...

— ...Ou quelqu'un, le coupa García López de Cárdenas en regardant Pétale.

Myrddin tendit l'une des brindilles qui ondulait sur sa poitrine et toucha la sphère. L'opacité s'atténua et sa surface devint totalement transparente.

Pétale et Cárdenas découvrirent le Voyageur avec fascination. Il mesurait à peine cinquante centimètres de hauteur mais ce n'était qu'une illusion dû à la déformation temporelle.

Derrière lui, un paysage bucolique s'étendait jusqu'à l'horizon visible de la bulle. Des animaux étranges paissaient paisiblement dans des prairies aux herbes rouges.

Malgré sa taille, l'espagnol, eut l'impression de se retrouver face à un démon sortit tout droit de la bouche des enfers et, en bon catholique, il se signa avec ferveur.

— Il ne peut sortir de la bulle, expliqua l'être sylvestre. Il faut un décodeur temporel pour mettre nos deux mondes en contact. Et je suis le seul à en posséder un à cette époque.

Le Voyageur avait deux bras et deux jambes comme n'importe quel humain. Il ne portait pas de vêtements, si bien qu'ils pouvaient le détailler dans tout sa nudité, enfin, si l'on pouvait appeler nudité ce qui apparaissait devant leurs yeux. Son corps était constitué de terre. Il exhalait une humidité permanente qui la maintenait souple et lui évitait de se dessécher.

Rien sur lui n'était lisse.

Ses formes étaient grossières. Il ressemblait à un assemblage fait à coups de truelle comme si celui qui l'avait conçu n'avait pas jugé utile de peaufiner sa création. Ses yeux étaient plus vifs que ne le laissait imaginer sa frustrée texture. Sa bouche était un trait dans la glaise et ses oreilles deux trous sans pavillons.

— À l'époque d'où vous venez, conquistadors, certains parmi un peuple ancien appel les êtres de ce genre : des Golems. Ils sont créés à partir de la

glaise et obéissent aveuglement à leur maître selon les légendes. Mais pour mon créateur, ce n'est pas une légende. Il l'a modelé à partir de la Terre primordiale, là où nul être humain n'a jamais voyagé, au cœur des volcans anciens de la Terre.

— Il l'a créé tout comme vous, fit Cárdenas. Serait-ce : “Dieu” ?

— Non, bien sûr ; il est d'une autre nature que je ne puis expliquer. Il est très puissant et je sais qu'il a beaucoup voyagé ; beaucoup appris aussi. C'est grâce à ses connaissances et aux technologies qu'il a développées que nous pouvons accéder à ces univers. Quant à moi, je ne suis qu'une brindille qu'il a doté de certains pouvoirs. Le Voyageur, lui, est une pure extension de mon créateur ; son bras armé, au sens littéral du terme. Notre conception ne relève pas de la magie, qu'elle soit noire ou autre. Nous sommes issus d'une technologie évoluée que notre créateur a assimilée pendant des siècles. Le Voyageur est né de son organisme. À ce moment même, je sens la puissance de mon créateur irradier de ce corps de glaise. Il le contrôle malgré la distance dans l'espace et le temps.

— Comment cela est-il possible ? fit Pétale captivée.

— Je n'ai pas cette réponse, indiqua Myrddin.

— Dispose-t-il, comme vous, d'une intelligence aussi évoluée, contrairement à ce que laisse entrevoir son apparence ? demanda Cárdenas.

— Hélas non ; lorsque mon créateur a découvert ma trahison, il a créé cet être en le dotant d'une intelligence, non pas minimum, mais contrôlée. Il est très doué pour la navigation spatio-temporelle et le combat. Il est conditionné. Il possède les concepts du serviteur idéal : fidélité, obéissance et loyauté indéfectible à l'autorité qui lui a confié sa mission et rien ne le détournera jamais de son objectif.

— Il semblerait que ma mission, à moi, n'a plus lieu d'être puisque le Voyageur est votre prisonnier, constata Pétale.

— Rien n'est joué, rien n'est joué...fit Myrddin.

— Que voulez-vous dire ? Vos énigmes sont insupportables !

— Hum, vous êtes très douée Pétale et cela je le sais depuis votre arrivée mais il faudra vous contenter de ce je porte à votre connaissance.

— Je pourrais vous obliger à tout me dire ! dit-elle sur un ton soudain menaçant. On m’a enseigné des méthodes mentales de prise de contrôle de la pensée très efficaces. Elles vous obligeraient à tout me dévoiler.

— Je n’en doute pas et je sais que je ne pourrais pas vous résister car les procédés de contrôle de l’esprit sont plus redoutables que n’importe quelle torture.

— Vraiment, fit Cárdenas surpris, car il connaissait bien les techniques violentes de son temps pour faire parler les condamnés.

— Vos tortures sont cruelles et le supplicié peut avouer n’importe quoi pour échapper à la douleur. Mais on n’échappe pas à un sondage mental, expliqua Pétale.

— Vous devez me faire confiance, fit l’être sylvestre. Si vous apprenez maintenant la finalité de sa mission, votre perception de la marche à suivre en sera modifiée et le futur ne sera pas celui que vous avez quitté. Il se pourrait même que vous n’existiez plus et l’ordre des choses, dont vous êtes un rouage primordial, en sera modifié à jamais.

— Vous voulez me faire peur ?

— Oui ! Quoi que vous entrepreniez, l’avenir est entre vos mains. Vous devez suivre le cours des événements l’esprit vierge de tout jugement et connaissances de ce qui est et de ce qui sera.

— Je ne vous envie pas, fit García López de Cárdenas.

— Soit, fit Pétale un peu frustrée.

Tandis qu’ils parlaient, ils avaient oublié le Voyageur à l’intérieur de sa bulle, mais lui ne les avait pas quittés du regard et particulièrement Pétale.

Ils constatèrent soudain qu’il était violemment agité.

La créature colla son visage contre la surface de la sphère. Elle appuya si fort que celle-ci se déforma sous la poussée et la forme de son faciès se dessina comme sur un moule.

Tous trois reculèrent d’un pas mais leur attitude ne calma pas le Voyageur. Il tendit son bras droit et l’appuya fortement contre la bulle. Celle-ci s’étira sous la

poussée avec une élasticité surprenante mais ne céda pas, au grand soulagement de García López de Cárdenas qui ne se sentait pas de force à affronter ce monstre.

Pétale dégaina son prolongateur de force et la créature cessa de pousser comme si elle prenait la menace au sérieux.

Le Voyageur recula d'un pas.

— Il est donc impossible de le détourner de son objectif, admit Pétale. Aussi, même s'il est prisonnier dans cette bulle je ne serai jamais tranquille en le sachant vivant. Je peux l'éliminer pour vous ! assura-t-elle.

— Je n'en doute pas... dit Myrddin avec fatalisme.

— Regardez ! s'écria Cárdenas.

Le Voyageur venait de coller de nouveau son visage contre la paroi de la bulle. La pression était plus forte et son visage exprimait un profond sentiment de violence.

— Que lui arrive-t-il ? dit Pétale en s'adressant à l'être sylvestre.

— On dirait qu'il réagit de plus en plus violemment lorsque vous parlez. Il sait que vous êtes à sa poursuite. Peut-être est-ce pour ça ? Je crois que le moment arrive où vous allez devoir poursuivre votre chasse.

— Quoi !

Le Voyageur s'éloigna soudain, de quelques pas, de la paroi de la sphère et d'un mouvement vif plongea sa main à l'intérieur de son corps comme s'il allait fouiller dans ses entrailles. Il en ressortit aussitôt un cylindre d'une vingtaine de centimètres de longueur et le lança avec dextérité contre la paroi où il se ficha, à l'horizontale, sans un bruit.

— Un décodeur temporel ! s'écria Myrddin. Comment notre créateur a-t-il pu prévoir ? Mais oui, fit-il brusquement comme s'il réalisait une évidence. Comment ai-je pu être aussi bête ! Il avait tout planifié depuis le début. J'ai commis une erreur grossière.

— Je ne comprends rien à ce que vous dites, fit Pétale.

— Vous comprendrez plus tard, bien plus tard. Préparez-vous, il va sortir. Le

décodeur va bientôt trouver la faille et ouvrir le passage.

Pétale visa le Voyageur et García López de Cárdenas dégaina sa rapière.

— Votre arme ne servira à rien.

— Elle est capable de perforer le métal le plus dur.

— Il n'est que terre. Quoi qu'il sorte de la gueule de votre arme, cela lui passera simplement à travers sans lui causer le moindre mal.

Une ouverture sphérique se dessina si vite à l'emplacement du décodeur qu'ils n'eurent pas le temps de réagir et le Voyageur fut sur eux. Brusquement, il retrouva sa taille normale. Il devait mesurer environ deux mètres. Il ne prononça ni mots, ni cris et repoussa García López de Cárdenas avec une telle violence que le conquistador se retrouva sur le dos dix mètres plus loin.

Pétale tira mais, comme annoncé, le jet brûlant de son arme passa à travers le corps de l'être sans même le ralentir. Il attrapa la jeune femme par la taille et elle sentit ses mains visqueuses glisser sur ses hanches, mais il ne serra pas et se contenta de l'immobiliser. Il la regarda avec un intérêt qui la surprit car il la considéra avec un regard suffisamment proche de l'humain pour qu'elle y décelât une forme de respect. Il la reposa sur le sol et l'envoya rejoindre Cárdenas mais sans la violence qu'il avait employé contre l'espagnol qui peinait encore à se relever.

Pétale eut simplement l'impression de s'envoler comme une boule de papier froissé que l'on jetterait dans une poubelle depuis un bureau. La réception fut un peu rude mais elle n'avait ressenti aucune brutalité dans le geste.

L'être sylvestre ne voulut pas rester en retrait. Il déploya ses branches et les enroula autour de la poitrine du Voyageur. Mais il n'eut pas le temps de l'enserrer aussi adroitement qu'il l'avait fait par surprise lors de sa capture. La créature ne succomba pas à la pression des ramures cette fois. Elle les brisa d'un coup sec et Pétale vit le visage de Myrddin se tordre de douleur.

Le Voyageur l'empoigna par le cou et la taille. Ses mains et ses doigts s'allongèrent, prirent du volume et se resserrèrent autour de l'arbre vivant. Il avait été son geôlier et sa vengeance était impitoyable. Il souleva Myrddin et le brisa au milieu du corps comme s'il se fut agi d'un fœtu. Puis, satisfait de son geste, il le projeta à l'intérieur de l'univers-sphère et récupéra le décodeur

temporel sur le sol. L'ouverture se referma aussitôt.

L'être sylvestre gisait sur le sol mais vivait encore. Il parvint à se redresser et s'appuya contre la paroi de la bulle.

Le Voyageur le regarda sans le moindre signe d'émotion. Puis il s'approcha d'une autre bulle, plus petite, mais complètement opaque dans laquelle il planta le décodeur. Pétale comprit aussitôt qu'il n'avait pas fait ce geste de manière anodine et que ça ne présageait rien de bon.

La créature regarda Pétale une dernière fois et se précipita vers la sortie qui conduisait dans le Paris de l'an 886.

Pétale ne chercha pas à le poursuivre.

Elle n'en avait pas la capacité pour le moment. Elle regarda en direction de Myrddin, prisonnier dans l'univers inconnu qui avait retenu un temps le Voyageur. Il avait maintenant la même taille que son ancien prisonnier. Il faisait de grands mouvements avec son bras-branche pour attirer son attention. Il hurlait pour se faire entendre mais Pétale ne percevait qu'un faible murmure à travers la paroi.

C'était néanmoins suffisamment pour le comprendre.

Elle aida García López de Cárdenas à se relever et fit un pas vers Myrddin.

Son aspect changeait. Son tronc et ses branches se creusaient de fissures rugueuses et grises ; ses extrémités devenaient marron foncé et noires. Par endroits, son écorce se craquelait et se soulevait comme si un feu interne consumait son corps.

— La course du temps dans la sphère l'affecte. Il vieillit à vitesse accélérée ! se désola Pétale.

— Il doit disposer d'un désynchroniseur temporel pour passer inaperçu dans la Cité, expliqua Myrddin d'une voix hachée, étouffée par la paroi de la bulle ; autrement il aurait récupéré le mien. Il va fuir avec son vaisseau. Vous devez l'arrêter coûte que coûte.

— Et vous ? demanda Cárdenas d'une voix désolée.

— Il n'est plus temps pour moi. Je ne suis pas conçu pour vivre dans cet

univers. Je ne survivrai pas à la course du temps. De toute façon je suis trop gravement blessé. Dans quelques instants je ne serai plus qu'un vieux tronc racorni. J'ai voulu me racheter et j'ai fait ma part. Poursuivez votre mission. Fuyez cet endroit maintenant. L'univers bulle qui va s'ouvrir va engendrer la destruction. Il faut que vous détruissiez l'accès à ces mondes pour éviter un désastre dans Paris. Ils n'en souffriront pas ! Ce n'est qu'un portail. Allez maintenant. Suivez la créature avant de la perdre définitivement. Prenez le désynchroniseur temporel et fuyez... »

Pétale réalisa que le Voyageur savait parfaitement ce qu'il faisait depuis leur arrivée, comme s'il avait déjà en mémoire l'écriture des événements. Il s'était sans doute laissé capturer pour voir et combattre celle qui le poursuivait mais, par un surprenant revers de jugement, il était reparti sans essayer de la vaincre. Il y avait quelque chose d'incompréhensible dans ce comportement.

Le désynchroniseur reposait sur le sol. Pétale le ramassa. Elle ne sut que répondre à Myrddin qui allait se sacrifier pour sauver Paris et dont personne ne connaîtrait jamais le sort, lui qui n'était que branches et feuilles et appartenait à une espèce que l'homme n'avait jamais épargné au cours des millénaires, que ce fut pour faire le feu ou construire maisons et navires. Elle se souvint d'un proverbe ancien qui disait qu'il n'est pas plus grand héros que celui qui se sacrifie sans que nul ne connaisse jamais son sacrifice.

Pétale lui fit un dernier petit signe en guise de salut et guida García López de Cárdenas, jusqu'à la sortie de l'univers parallèle, en le soutenant par la taille.

À peine eurent-ils atteint la pièce d'entrée de la maison qu'une puissante secousse souleva le plancher comme si un animal farouche ruait sous la terre. Pétale se retourna. Sur le mur du fond, le passage vers l'univers parallèle ondulait comme s'il dégageait une forte chaleur.

Toute la temporalité barbare de l'an 886 risquait dans subir les conséquences. Elle avait juste une possibilité en sa possession pour contrer le cataclysme qui se préparait et encore n'était-elle sûre de rien.

Pétale activa son casque pour protéger son visage d'une éventuelle déflagration, dégaina son prolongateur de force, augmenta la puissance au maximum et fit feu en direction de la brèche vers l'autre univers. La puissance du tir fit trembler toute la maison. Le rayon écarlate traversa le passage sur une courte distance et ralentit aussitôt comme si l'autre univers refusait qu'il le

fragilise. Mais la charge était trop puissante. Elle engendra une instabilité qui fit vaciller l'ouverture. Elle se déforma comme si une main invisible la malaxait et toute la maison et s'en doute toute la ville se mit à trembler violemment.

García López de Cárdenas avait suffisamment retrouvé ses esprits pour se retourner en comprenant d'où provenait le séisme.

— Qu'avez-vous fait ? Vous voulez nous tuer !

— Cet univers va entrer en conflit avec le nôtre. C'est la seule solution qui me soit venue à l'esprit. De toute façon, cette époque n'est pas équipée pour résoudre ce genre de problème. Il ne restait donc que mon arme. Sortons d'ici. Je prévois un résultat dévastateur.

La distorsion était si instable, au milieu du conflit engagé par le tir, que la maison de l'être sylvestre risquait de ne pas survivre au dénouement.

Ils sortirent en courant pour découvrir que le jour venait de se lever.

La rue était remplie de gens paniqués. Certains portaient des tuniques en lainage épais sur leurs braies ; les femmes des robes et des tabliers.

Il faisait froid en ce matin de février et beaucoup étaient couvert d'une pèlerine avec ou sans capuchon ou étaient coiffés d'un bonnet. Les gens d'armes portaient des broignes⁹ de cuir clouté pour certains ; d'autres étaient couvert de côtes de mailles. Tout ce monde s'agitait dans la rue, en subissant le tremblement de terre provoqué par Pétale.

L'apparition des deux voyageurs arrêta beaucoup d'entre eux. Si García López de Cárdenas aurait pu presque passer inaperçu avec sa tenue, Pétale, elle, attira tous les regards.

Son scaphandre ; son casque global, d'un bleu électrique, parcouru d'un trait de lumière rouge à l'emplacement des yeux, lui donnaient l'apparence d'un démon sorti des enfers. La fumée qui s'échappait par la porte de la mesure de Myrddin complétait parfaitement le tableau aux yeux des dévots du IX^e siècle.

Certains avaient vu les deux inconnus passer la porte de cet antre fumant. Ils propageaient la description de l'événement à leur entourage avec une grande manifestation de gestes et de vocables, digne d'une vision apocalyptique.

D'instinct, Cárdenas pointa sa rapière en direction de l'assistance sidérée. Il

connaissait bien ces regards hagards et stupéfiés ; c'étaient ceux des ignorants et des crédules qui pensent que l'inconnu appartient au monde démoniaque. Il avait bien connu ça avec l'inquisition en Espagne.

Certains se signèrent et García López de Cárdenas fit reculer Pétale en la tirant par le bras : « Ne restons pas là ! » intima-t-il en prenant pour la première fois, depuis leur rencontre, la direction des opérations. Le meneur d'homme qui sommeillait en lui reprenait le dessus et il eut l'impression de se sentir renaître.

Pétale n'était pas capable du même raisonnement en raison de sa culture spatiale, mais il n'était pas besoin d'explications pour comprendre que la population devait l'associer aux tremblements qui secouaient l'île de la Cité.

À ce moment un ronflement émergea de la mesure et des flammes violentes s'élevèrent dans le ciel en pulvérisant le toit de chaume. Le feu rongea aussitôt la bâtisse et s'attaqua aux maisons voisines. En quelques minutes le brasier dévora les façades de bois et les toits. Il se propagea de maison en maison, jetant dans la rue une foule terrifiée.

Plusieurs, surpris par les flammes au saut du lit, couraient avec leurs vêtements en feu en hurlant de douleur.

— Qu'avons-nous fait ! s'exclama Pétale accablée.

— Rien qui n'aurait dû être fait, dit froidement García López de Cárdenas.

Elle acquiesça sans conviction et regarda le rassemblement qui se formait devant eux.

Elle pointa son arme à son tour, bien qu'elle refusât d'en faire usage. Elle réalisa alors que ces gens ne pouvaient même pas comprendre la menace que représentait ce canon dirigé vers eux.

— On ne peut quand même pas disparaître comme ça devant eux en utilisant le désynchroniseur temporel ! dit-elle. Ça conforterait leur croyance en une apparition maléfique.

— Maléfique ?

— Vous, sortant de l'enfer.

— Moi ! fit Cárdenas avec un sourire, en songeant à sa relation avec la

religion.

Pour la première fois, il la voyait faiblir devant l'évènement qu'elle venait de produire.

Autour d'eux, la foule se rapprochait avec des gestes menaçants.

— Il faut partir. Vous avez contenu le monde parallèle de Myrddin. La Cité de Paris se remettra de cet incendie, je puis vous l'assurer. Il doit être inscrit dans l'histoire. Nous sommes à une époque où les villes brûlaient plus vite qu'on ne les construisait.

Devant son immobilisme, l'espagnol saisit Pétale par le bras et l'entraîna en courant dans la ruelle où les gens les suivirent. Les habitants qu'ils croisaient étaient aussi agités que ceux qui les poursuivaient mais ils réalisèrent que ce n'était pas uniquement en raison du tremblement de terre et de l'incendie qui se propageait, en rugissant, dans la Cité.

Un nom jaillissait des bouches : « Les Vikings ! »

García López de Cárdenas et Pétale ne comprenaient pas le français du IX^e siècle, mais ce nom était assez clair pour qu'ils perçoivent toute la terreur qu'il provoquait chez les Parisiens.

— On ne les sèmera jamais, fit Pétale.

— Là !

Il l'entraîna dans une ruelle vers la gauche, sans doute la future rue d'Arcole. Elle menait directement vers la Seine mais dans la direction opposée de leur arrivée.

Ils croisèrent d'autres gens affolés qui ne leur prêtèrent aucune attention et ils bifurquèrent de nouveau à gauche dans une courte ruelle presque déserte.

Ils s'engouffrèrent sous un porche et Pétale actionna aussitôt le désynchroniseur temporel.

Leurs poursuivants arrivèrent quelques secondes plus tard et s'arrêtèrent au milieu de la rue sans les voir. En découvrant le feu qui se propageait dans leur direction, la panique les saisies et ils rebroussèrent chemin en courant, préférant sauver leur vie que poursuivre les fugitifs.

— Retournons vers le rempart sud, dit Pétale.

Ils s'élancèrent en veillant bien à rester l'un près de l'autre pour ne pas quitter le volume temporel, mais au détour de la ruelle, l'incendie s'épanchait déjà devant eux.

Ils s'arrêtèrent indécis et ce fut Cárdenas qui réagit cette fois plus vite que Pétale.

— Passons à travers, nous ne risquons rien puisque nous ne sommes plus dans la réalité de ce feu.

Pétale esquaissa un sourire approbateur.

Néanmoins, ils hésitèrent devant les flammes qui s'élevaient maintenant à sept ou huit mètres de hauteur et bondissaient en ronflant d'une maison à l'autre avec l'agilité d'un animal fantastique.

Ils avancèrent, non sans appréhension, mais ils ne ressentirent rien, pas même la chaleur effroyable qui calcinait les habitants infortunés et les masures de bois.

La traversée du feu fut impressionnante et ils atteignirent enfin le rempart sud à une vingtaine de mètres de la porte qui menait au reste du petit pont.

Les guerriers Francs ne s'occupaient pas du feu. Ils vivaient une époque où ce genre d'évènement était courant au cours des combats. Ils étaient deux cent, peut être trois cent et avaient tous le regard fixé en direction de la Seine alors que le soleil montait sur l'horizon.

— Je crois savoir ce qui se passe, dit García López de Cárdenas. Les Vikings lancent une attaque ; c'est ce que redoutait Myrddin.

— Au moins ils penseront que se sont eux qui ont mis le feu à Paris.

Ils longèrent le rempart de pierres jusqu'à la porte sans plus se soucier des hommes armés de lances effilées, d'arcs et d'épées, qu'ils croisaient alors qu'ils gagnaient le haut du rempart pour combattre.

Ils les contournèrent et traversèrent les lourds madriers de la porte de la Cité aussi facilement qu'à leur arrivée.

Le spectacle que le jour leur permettait de découvrir les sidéra. Jamais ils n'avaient rien vu de pareil, pas même García López de Cárdenas qui avait

parcouru les mers.

La flotte de langskips danoise étalait sa puissance sur la Seine. On ne voyait plus le flot. Le fleuve était de bois, de toiles et de chair.

Plusieurs centaines de navires ¹⁰ déployaient leurs voilures de lin, composées de bandes de toiles verticales, rouges, bleues, vertes, jaunes, que les intempéries avaient ternies.

D'autres encore, portaient de grands dessins de dragons. Ils rivalisaient avec les figures de proues chimériques aux gueules béantes qui semblaient prêtes à engloutir leurs ennemis d'un coup de mâchoires.

Plusieurs milliers d'hommes les équipaient et tout ce monde gesticulait les armes à la main en tapant sur les boucliers avec le pommeau des épées.

Ils criaient, hurlaient, vociféraient en une langue incompréhensible, autant pour les Francs enfermés dans Paris que pour les deux voyageurs temporels.

Chapitre 9.

Les Danois

Pétale et García López de Cárdenas se retrouvèrent devant les ruines du petit pont. Le jour se levait. Le ciel était gris et un vent glacé venait de l'ouest. La flotte danoise étirait son long cordon de coques et de mats le long de chaque berge de la Seine, sur plusieurs lieues en aval.

Des milliers de guerriers étaient installés sur les deux rives. Une centaine d'entre eux avaient pris position devant les trois langskips qui servaient de pont.

Ils hurlaient des menaces et des jurons blasphématoires dans l'espoir de terroriser les Francs rassemblés derrière les créneaux. Des flèches fusaient depuis les remparts sans trop les inquiéter.

García López de Cárdenas fut moins rassuré pour sa sécurité lorsqu'il vit la nuée de flèches qui s'abattaient sur eux du haut du parapet. Bien qu'il eût traversé des flammes et, par deux fois, la porte de la Cité, et qu'il eut intégré la technologie du décalage temporel qui le maintenait invisible, il eut un parfait réflexe de soldat bien entraîné pour les éviter. Il saisit Pétale par la taille et l'entraîna vers le bord du pont, côté aval de la Seine.

Surprise et déstabilisée, la jeune femme n'eut pas le temps de réagir. Elle bascula dans le vide, entraînant le conquistador avec elle vers la Seine.

L'espagnol la libéra de son étreinte. Pétale réalisa aussitôt qu'il allait être expulsé de la bulle temporelle qui les rendait invisible. Le transfert brutal d'une temporalité à une autre allait le déchiqeter instantanément.

Cela se passa très vite pendant leur chute du pont. Pétale vit le regard paniqué de García López de Cárdenas qui se rappelait, un peu tard, les mises en garde de l'être sylvestre à ce sujet. Mais leur chute était maintenant trop engagée pour qu'ils restent suffisamment près l'un de l'autre à l'intérieur de la bulle temporelle.

Sans doute les réflexes de Pétale étaient-ils au-delà des normes. Elle coupa le créateur de décalage temporel en une fraction de seconde. La bulle de protection disparut instantanément. Et à l'instant où ils s'éloignaient définitivement l'un de

l'autre, ils apparurent aux regards des Vikings et des Francs, sidérés par cette apparition, avant de tomber dans l'eau glacée de la Seine tandis qu'une trentaine de flèches perdues les entouraient en sifflant.

Le scaphandre protégea Pétale de la morsure de l'eau glacée. Elle aperçut le conquistador à quelques mètres d'elle tandis que le courant les emportait vers la flotte danoise.

Les Francs, surpris par cette scène surréaliste, avaient cessés de tirer et les Vikings en profitaient pour se précipiter sur la berge pour suivre la descente des deux naufragés.

Cárdenas était à plus de dix mètres de Pétale maintenant. Elle savait qu'elle ne parviendrait pas à le rejoindre avant qu'ils n'atteignent les navires. Elle estima que c'était peut-être préférable. Il s'était débarrassé de la cape. L'eau l'avait imprégnée en un instant et l'avait doté d'un poids énorme qui commençait à l'entraîner vers le fond. Son pourpoint ne le protégeait pas du froid et la température de l'eau ne lui laissait aucune chance de survivre s'il n'était pas secouru au plus vite.

Pétale se dirigea vers la berge. Les langskips se rapprochaient un peu trop à son goût. Elle réactiva sa bulle temporelle et disparut aussitôt aux yeux des guerriers des deux camps qui l'imaginèrent noyée.

García López de Cárdenas était transi. Le froid tétanisait son corps. Le choix était terrible pour lui : soit il se noyait en succombant dans l'eau glacée, soit il périssait sous les coups des Danois. Il réalisa vite qu'il aurait plus de chance en se rapprochant des guerriers plutôt qu'en essayant de survivre au fleuve.

Il décida de rejoindre la rive pour se livrer aux Danois en espérant que ceux-ci l'épargnent. Mais, si Pétale nageait parfaitement, Cárdenas lui, savait à peine barboter et il était une exception parmi la majorité des gens de son temps qui ne savait pas nager.

Ses efforts furent vains. Vaincu par le froid et la fatigue, il se laissa porter vers les navires. Les premières coques étaient déjà là. Des Vikings, alertés par les cris de leurs frères sur la rive, se précipitèrent contre les bastingages.

García López de Cárdenas atteignit, à ce moment, la coque d'un grand langskip serpent arrimé à la rive.

Une corde fila vers lui par-dessus le bastingage. Il la saisit et referma ses doigts gourds autour du chanvre rêche. Le froid lui causa une douleur insupportable mais il maintint ses mains serrées autour du filin qui le remontait vers la vie.

Les Danois le hissèrent sans ménagement et Cárdenas bascula sur le pont en grimaçant de douleur. Il était gelé et tremblait de façon irrépessible. Il n'essaya pas de se relever, d'ailleurs il n'eut pas le temps d'esquisser le moindre geste. Deux Vikings se jetèrent sur lui, l'épée à la main. L'un d'eux le frappa violemment à la mâchoire avec le pommeau de son arme et le conquistador s'écroula le visage en sang.

Pétale venait d'atteindre la rive.

Elle ne pouvait voir si García López de Cárdenas était toujours vivant depuis son emplacement. Elle en avait l'intuition cependant. Les Vikings ne l'avaient pas remonté à bord d'un navire pour le tuer dès qu'il serait sur le pont. Ils se seraient plutôt délectés à le regarder se noyer. Ils l'avaient récupéré pour une autre raison. Soit, ils voulaient s'amuser avec lui en le torturant et, dans ce cas, ils rassembleraient une majorité des leurs pour que chacun en profitât ou alors il allait le préparer pour le tuer devant les remparts de Paris, avec les pires tortures pour semer la terreur chez les assiégés.

Plusieurs dizaines de Danois gesticulaient et vociféraient autour de Pétale dans leur langage guttural sans avoir conscience de sa présence. Elle dégaina son arme par prudence. Bien qu'elle fût en sécurité dans sa bulle temporelle, la violence et la puissance des guerriers qui l'entouraient étaient assez impressionnante.

Pendant un instant elle ne sût que faire. Son devoir lui commandait de regagner le vaisseau temporel et de continuer sa quête. Après tout, la mort de García López de Cárdenas à cette époque n'aurait aucune influence sur le futur puisqu'elle avait rétabli l'équilibre à l'époque du conquistador dans le cañon du Colorado.

Néanmoins un sentiment mêlant fidélité et humanité s'éveillait en elle à l'idée d'abandonner l'espagnol au sort terrifiant qui l'attendait. Elle ne connaissait rien des Vikings mais elle savait qu'elle était à une époque barbare plus terrible encore que celle d'où venait le conquistador.

La vie humaine ne devait pas avoir grande valeur chez ces peuples anciens.

Il y avait un grand brouhaha ; des cris et des rires à bord du grand serpent où se trouvait l'espagnol. Bien qu'il fût un soldat solide, Pétale imaginait sans peine sa détresse et sans doute sa terreur aussi, conscient du sort qui l'attendait.

Dans la grise lumière matinale, Pétale ne voyait rien de ce qui se passait sur le pont du navire, juste des mouvements de bras et de têtes. Des lames brillèrent et Pétale pensa que s'en était fini pour Cárdenas mais il y eut soudain un grand cri, un ordre rauque et puissant et les épées disparurent.

Des Danois descendirent du navire en utilisant une passerelle de bois jetée depuis le pont. García López de Cárdenas fût poussé derrière eux et il s'affala sur la berge sous les rires tonitruants des guerriers.

Pétale fut soulagé de le voir, bien qu'il semblait assez mal en point et tremblait de froid.

Cárdenas n'était qu'à une cinquantaine de mètres. En un instant, elle pouvait éliminer les Vikings et même détruire les langskips, sans qu'aucun guerrier n'eût le temps de réagir, récupérer l'espagnol et repartir avec lui à l'intérieur de la bulle temporelle où il serait de nouveau en sécurité.

Elle s'approcha le long de la berge en se préparant à quitter l'abri de sa bulle pour pouvoir faire feu mais brusquement elle se ravisa. Ce genre de tuerie et de destruction était capable de déstabiliser la trame historique.

Une partie de ces hommes, s'ils survivaient au combat aurait une descendance. Peut-être dans plusieurs centaines d'années l'un ou l'autre de ces rejetons jouerait un rôle dans le futur de leur pays ou même de la Terre. Si elle les éliminait, les Francs qui auraient dû mourir de leurs mains, auraient un autre destin. Qui sait quels nouveaux enchainements temporels leur survie pouvait engendrer.

Tout cela était trop complexe à appréhender. Il y avait trop de paramètres à prendre en compte et elle ne pouvait agir aussi impétueusement. Il était plus sage de laisser l'Histoire agir et de laisser ceux qui devront périr, subir leur sort sous les coups des Francs.

Pétale rengaina son arme. Elle devait trouver une autre solution car maintenant elle était bien décidée à sortir l'espagnol de sa désagréable situation

avant que les Danois ne l'exécutent.

Son plan nécessitait davantage de renseignements sur le peuple Viking. L'ordinateur du vaisseau temporel disposait peut-être des connaissances nécessaires. Elle traversa le bois au pas de course et rejoignit très vite la clairière où était posé l'ovoïde.

Elle le libéra du décalage temporel et gagna le poste de pilotage.

L'histoire complète, ou presque, des Vikings était bien en mémoire dans l'ordinateur de bord, entre celle des royaumes Africains du moyen-âge et une relation de la conquête de l'Ouest Américain depuis l'arrivée de Christophe Colomb en passant par l'épopée des conquistadors. La chronologie des civilisations était parfaitement organisée et Pétale, qui n'était pas au fait des grandes périodes de l'évolution humaine à travers le temps, en fut gré à l'élaborateur du dossier historique.

L'histoire des peuples qui composaient la communauté Vikings était longue et complexe mais Pétale la parcourut en quelques minutes. Les grands thèmes l'instruisaient suffisamment et elle élaborait très vite un plan en découvrant l'existence des Walkyries dans la mythologie Scandinave.

Pétale apprit une seule phrase en Danois ancien avec l'aide de son traducteur. Elle n'avait pas de destrier impétueux à chevaucher comme les Walkyries des légendes Danoises ou le bouc qui servait de monture à Thor, mais elle estima que le pack de sustentation ferait l'affaire pour sidérer les guerriers. Elle retira le silencieux qui l'équipait et quitta le vaisseau qu'elle protégeait de nouveau dans sa sphère temporelle.

Pétale redescendit vers le fleuve. Elle devait s'assurer que García López de Cárdenas était toujours en vie avant d'entreprendre une action qui allait modifier ou conforter à jamais, la conception que les guerriers des deux camps se faisaient de leur religion.

Elle atteignit bientôt la lisière de la forêt et se positionna en attente à cent cinquante mètres de la Seine. L'ambiance avait changé autour de l'île de la Cité. Une troupe de Danois plus nombreuse était rassemblée devant l'accès au pont.

Plus loin, en aval, vers les navires, un groupe d'une trentaine d'hommes, se mettait en marche. Les Danois avaient construit une grande croix de bois. Un homme seul la portait sur son épaule en titubant sous son poids.

Pétale reconnut aussitôt García López de Cárdenas. Les Vikings lui avaient retirés sa cuirasse et un chef Danois devait sans doute parader avec ce plastron de fer, digne d'un seigneur.

Pétale ignorait la symbolique de cette croix et n'imaginait pas ce que les Vikings réservaient à Cárdenas car elle avait peu de connaissances sur les religions des civilisations humaines. Néanmoins, elle se doutait bien que le but n'était certainement pas de la faire uniquement transporter par le conquistador.

Elle supposa que les Vikings avaient préparés un supplice dont ils avaient le secret, destiné à semer l'effroi chez les défenseurs de Paris. Et, de toutes évidences, ils semblaient avoir atteint leur objectif car les assiégés semblaient connaître le sort qui attendait l'espagnol.

Leurs plaintes jaillissaient des remparts. Mais Pétale réalisa vite qu'il ne s'agissait pas de cris de terreur mais plutôt de psalmodies qu'elle assimila à des prières dont elle ignorait le sens. Elle zooma vers les remparts avec le système de visée de son casque et vit les uns et les autres mimer des croix sur leur poitrine avec des mouvements de la main.

C'était un étrange et incompréhensible rituel pour Pétale. Elle ignorait quel supplice les Vikings préparaient pour Cárdenas mais elle n'avait pas l'intention de laisser le conquistador en apprécier les subtilités à ses dépens. Si elle parvenait à le sauver, elle lui demanderait de lui fournir quelques explications à ce sujet.

García López de Cárdenas était exténué. Le poids de la croix n'avait pas dû arranger son état physique après le bain dans l'eau glacée associé à la température hivernale de ce mois de février 886.

Pétale décida d'agir alors que la troupe Danoise faisait halte à une bonne distance du pont pour éviter de subir les tirs depuis le rempart. Mais leur prudence était inutile. Aucun Franc ne banda son arc pour chercher à les atteindre de peur de frapper aussi celui qu'il considérait déjà comme un martyr.

Un silence aussi prenant que celui de l'espace se fit dans les rangs des défenseurs de Paris. Il fut si soudain que les Vikings en furent impressionnés et commencèrent à vociférer et gesticuler comme s'ils voulaient conjurer une malédiction.

Pétale estima que le moment d'agir était venu. L'attitude des uns et des autres

ne présageait rien de bon pour García López de Cárdenas.

Elle était toujours à l'abri à l'intérieur du décalage temporel et espéra qu'il demeurerait efficace lorsqu'elle enclencherait le propulseur. Elle le mit en marche et s'éleva au-dessus de la cime des arbres sans provoquer la moindre distorsion dans la bulle.

Sans le silencieux, le son du propulseur faisait souffrir ses tympans. Il était confiné dans la protection temporelle qui agissait comme une caisse de résonance. Lorsqu'elle fut à bonne hauteur, elle fila vers la Seine en prenant de la vitesse.

Parvenu à une centaine de mètres de la troupe viking, elle déconnecta le camouflage temporel et apparut brusquement dans toute la puissance et le sifflement de ses propulseurs au-dessus de la troupe Danoise et sous les regards médusés des Francs.

On ne voyait qu'elle et surtout, on n'entendait qu'elle. À l'extérieur de la bulle le son n'était pas assourdissant pour elle mais il était suffisamment agressif et inconnu pour les oreilles de ce temps pour sidérer les deux troupes.

Ses cheveux bleus ondulaient sous l'effet de la poussée et telle que tous la découvriraient, elle ressemblait trait pour trait à leurs yeux : à une walkyrie pour les uns ou à un ange salvateur pour les autres.

Les Francs et les Vikings, fascinés, étaient figés dans une crainte respectueuse. Un gaz paralysant n'aurait pas été plus efficace. Tous les regards étaient braqués vers Pétale. Elle effectua un demi-tour en passant au-dessus du rempart, obligeant les Francs à se baisser. Les chevaliers et les hommes d'armes sentirent le souffle chaud de ses propulseurs caresser leur visage.

La panique s'empara d'eux, si bien que ces guerriers, capable d'affronter des ennemis prêts à les écorcher vifs, se jetèrent du haut du chemin de ronde dans la rue qui longeait le rempart par crainte de cette apparition divine.

Le tour des Vikings arriva. Pétale se posa à côté de García López de Cárdenas en dégainant son arme. Elle fit feu aussitôt et traça un trait de flamme entre elle et les Danois.

Ils reculèrent violement. Tous avaient l'impression d'assister à l'arrivée d'une Walkyrie. Leur imaginaire se chargea de pallier l'absence de ressemblance entre

les descriptions que leur en faisaient les scaldes ¹¹ et la version futuriste représentée par Pétale.

Seul García López de Cárdenas avait compris, en découvrant Pétale à son côté, car, dans son état d'épuisement, et connaissant le sort qui l'attendait, il n'avait pas vraiment prêté attention à son arrivée tonitruante. Sa joie le disputait à la stupeur car il n'avait pas imaginé un instant que la jeune femme reviendrait le chercher alors qu'il n'était rien pour elle et que sa quête engageait l'avenir de l'humanité.

Il regarda Pétale avec des yeux fiévreux et, à cet instant il réalisa que jamais il n'avait vu de femme aussi belle. C'était le plus admirable symbole de liberté qu'il ait jamais contemplé.

Pétale se pencha vers lui et lui tendit la main. Elle reforma son casque autour de sa tête et regarda les guerriers Danois au travers du trait de lumière rouge qui les fascina.

— Il est à moi ! proclama-t-elle en Danois d'une voix tonitruante.

Les Vikings la considéraient davantage avec exaltation que crainte maintenant. Leur déité avait pris forme et tous sentaient monter en eux la surexcitation du combat à venir car aucun ne doutait qu'elle reviendrait pour eux s'ils périssaient sous les coups des Francs.

García López de Cárdenas saisit sa main et se leva en titubant. Pétale rengaina son arme et enclencha le décalage temporel. Leur disparition instantanée fit jaillir un murmure de stupéfaction à travers la troupe Danoise.

Sur les remparts, la réaction des Francs fut tout autre. L'ange avait sauvé le martyr : les Vikings allaient payer maintenant. Ils n'eurent pas le temps de reculer. Ils étaient sans doute hors d'atteinte d'une volée de flèches mais pas à l'abri d'un bon tireur à l'arbalète. Trois d'entre eux reçurent un carreau en pleine poitrine.

La colère s'empara des guerriers nordiques. Leur désir de périr glorieusement pour, à leur tour, voir une walkyrie venir les chercher et les conduire au banquet d'Odin, décupla leur fureur en une rage dévastatrice. Ils brandirent épées et haches en vociférant leur cri de guerre, aussitôt imités par ceux qui tenaient l'entrée du pont. Tous se rejoignirent après être passés à travers les corps

spectraux de Pétale et Cárdenas.

Après son expérience des dernières heures, le conquistador ne bougea pas tandis que les Vikings le traversaient et que de nouveaux carreaux fusaient autour de lui.

Les Danois se lancèrent sur les ponts des trois langskips sans se soucier de la mort certaine qui les attendait. La rage les tenait et ils voulaient montrer à Odin que les walkyries ne viendraient chercher que des braves.

Ils étaient cent cinquante environ : aucun n'atteignit vivant le grand portail de bois qui protégeait l'entrée de Paris. Ils tombèrent sous les flèches et l'huile bouillante, avec des cris farouches qui firent frémir les Francs, fascinés par tant de fougue.

Sur les navires, leurs compagnons n'avaient pas tous repéré l'arrivée de Pétale et ceux qui en parlaient avaient des difficultés à faire accepter leurs descriptions sur l'apparition d'une walkyrie, bien que nul n'osait mettre en doute leurs paroles tant elles confortaient leur croyance.

Aussi, quand ils virent leurs frères se faire décimer sur le pont, ils comprirent la raison de cette attaque suicidaire. Elle confortait les dires de ceux qui avaient rapporté leur vision.

Bientôt, un cri de guerre unique monta des langskips et des berges de la Seine où stationnaient des centaines de Vikings. Les chefs comprirent qu'ils ne pourraient différer l'assaut, même s'il était désorganisé. Ce n'était plus le pillage qui animait ces milliers de guerriers mais leur foi en la puissance d'Odin.

Aux ordres, les rames jaillirent des sabords et les langskips serpents s'élancèrent contre le courant sans que les Danois ne se soucient de la moindre organisation. Ils remontèrent en direction de l'île de la Cité et des remparts de Paris.

Ils allaient rejoindre leurs frères morts avec enthousiasme et fureur. Aucun cependant ne s'inquiéta de l'absence de nouvelles walkyries bien que des centaines des leurs gisaient déjà dans leur sang. Leur fanatisme guerrier avait pris le pas sur tout autre considération.

Pétale et Cárdenas regardaient la bataille avec envoûtement.

Le conquistador avait bien sûr participé à des engagements au cours de sa vie de soldat, mais là, il était spectateur inactif au cœur du combat, et, pour la première fois, lui, le guerrier qui avait parcouru terres et océan, il percevait la mort, dans ce maëlstrom de corps torturés par la douleur, avec une acuité qui la rendait malsaine et haïssable à ses yeux.

Pétale n'avait jamais vu autant d'hommes mourir aussi vite. Elle était au cœur de la bataille. Les guerriers en sang tombaient à côté d'elle et parfois au travers d'elle, transpercés par des flèches ou le crâne fracassé ; les bras et les jambes brisés par des blocs de pierres projetés depuis la Cité avec le mangonneau et elle considéra que la guerre était l'une des plus épouvantables créations de l'homme.

C'était décourageant quand on connaissait le destin qui attendait les humains. La lutte que les derniers d'entre-eux menaient, sur la Lune, pour survivre et préserver leur espèce de l'extinction, rendait cette débauche de violence stérile et dérisoire.

Elle espéra ne pas avoir influencé le futur, car c'était elle qui avait donné vie à cet assaut.

— Ne soyez pas inquiète, dit Cárdenas comme s'il avait compris ce qu'elle ressentait. Ce n'est qu'un combat comme il va s'en produire pendant des mois. Paris ne tombera pas.

— Comment savez-vous ça ?

— J'ai connu un père Jésuite, un grand érudit. Il avait étudié l'histoire des Francs et des Vikings et leur conversion au christianisme. Je ne pense pas que nous ayons changé l'histoire. Sans doute cette attaque est-elle inscrite dans ce que vous appelez : « la trame du temps ».

Ils quittèrent la ligne de bataille sous la protection de la bulle temporelle, tandis que Francs et Vikings continuaient de s'écharper. Le propulseur dorsal de Pétale n'était pas assez puissant pour les ramener tous les deux aussi remontèrent-ils sans se presser vers le vaisseau comme deux promeneurs, épuisés par une longue randonnée.

Il était presque midi lorsqu'ils atteignirent la clairière. Il faisait assez froid, mais le soleil brillait suffisamment pour réchauffer le corps meurtri de Cárdenas. En atteignant l'échelle de coupée qui venait d'apparaître devant lui avec le vaisseau, Cárdenas se signa et remercia Dieu en espagnol, de l'avoir épargné.

Le geste n'échappa pas à Pétale : « Les guerriers sur le rempart ont aussi fait ce signe. Que signifie-t-il ? »

— C'est le symbole primordial de reconnaissance des Chrétiens, dont je suis, ainsi que les Francs. Notre seigneur Jésus Christ fut crucifié sur une croix. Il est mort pour nous sauver.

— Cruelle façon d'agir, s'étonna Pétale qui considérait maintenant que les humains des temps passés étaient des gens d'une grande cruauté.

— J'ignore ce qu'il en est en votre temps, mais les mœurs n'avaient guère changé à mon époque. Mais lui était fils de Dieu, ajouta García López de Cárdenas avec ferveur.

— Hum, j'ai parcouru l'espace et marché sur des sols étrangers, ainsi que sur la Terre des hommes, mais nulle part je n'ai vu ou senti la présence d'un dieu quelconque.

— J'ignore ce que l'on vous enseigne à votre époque, dans votre cité lunaire, mais c'aurait été, pour moi, un grand honneur d'être crucifié sur cette croix, même si je n'avais guère envie de mourir là.

— Vous voulez dire que les Vikings voulaient vous y attacher !

— Cloué pour être plus exact.

— Qu'elle barbarie. Comment peut-on mourir avec honneur de cette façon ?

— Les Francs, eux l'ont compris. C'est pour cela qu'ils se sont signés.

— Étranges mœurs !

— C'est le ciment de notre société, expliqua García López de Cárdenas.

— Je peux vous assurer que votre ciment n'empêchera pas l'anéantissement de plusieurs milliards d'êtres humains quelques centaines d'années avant ma naissance.

— Cette révélation déstabilisa quelque peu l'espagnol : « Quelques milliards, tous éliminés ! »

— Les hommes étaient nombreux sur la Terre avant que les survivants ne créent Imbrium pour assurer la survie des plus robustes et chanceux d'entre-eux.

Pétale et Cárdenas se tournèrent une dernière fois en direction de Paris.

L'incendie que Pétale avait provoqué, en détruisant la maison de l'être sylvestre avait sans doute dévasté toutes les habitations de bois survivantes des premières attaques Vikings. Une épaisse fumée montait dans le ciel de la Cité, au-delà de la forêt et une aura lumineuse imprégnait le sommet des arbres en lisière.

Ils étaient de nouveau à l'abri dans le sas du vaisseau. Pétale referma l'écouille et le tumulte du combat, que l'on entendait bien depuis la clairière, disparut aussitôt.

Ils regagnèrent la cabine de pilotage où régnait une douce chaleur. García López de Cárdenas retira sa chemise trempée d'eau glacée et se laissa glisser contre la paroi de la cabine pour s'asseoir.

Ce fut comme si on lui enlevait un poids de dessus la poitrine. L'espagnol sentit l'oppression de la peur et de la douleur de la crucifixion, - qu'il redoutait malgré sa foi -, quitter son corps et son âme et il réalisa combien il était bon de vivre dans un havre de paix.

Il n'avait jamais éprouvé une telle sensation de sérénité, même lorsqu'il avait survécu aux rudes combats de sa vie passée. Certes, il avait conscience que son périple n'était pas fini mais il se sentait différent, sans le moindre stress, avec l'impression que l'avenir lui appartenait. Il appréhendait le futur avec davantage de plénitude, comme si le vaisseau temporel lui offrait une sécurité jamais connue. Comment les gens de ce temps pouvaient-ils supporter cette existence en étant sans cesse confrontés à la terreur ? Bien sûr, ils n'avaient pas d'autres repères de civilisations pour se faire une idée d'un monde meilleur, ailleurs sur la planète et il songea que finalement ce n'était guère mieux à son époque. Lui-même, conquistador, avait dû laisser une impression identique aux malheureux peuples du nouveau monde qu'il avait combattu et conquis.

Il se demanda ce qu'était devenu son autre "Lui", qu'il avait laissé dans le cañon du Colorado. Avait-il poursuivi son aventure avec Coronado et Cortez ? Était-il rentré en Espagne couvert d'or et de gloire ? Il se promit de demander à Pétale si le "coffre mécanique" qui contenait toute l'histoire des humains avait une chronique sur la vie de son double dans ses archives. Une histoire qui n'était plus la sienne désormais. Il réalisait combien toutes ses tentatives d'accumuler des richesses en sacrifiant la vie de pauvres gens avaient été méprisables en

comparaison de son existence actuelle. Elle ne lui rapporterait rien pourtant, et nul ne connaîtrait sans doute jamais l'histoire de cette autre vie. Malgré cela, il n'aurait pas voulu être ailleurs à ce moment précis, même après avoir manqué de périr d'une aussi terrible façon aux mains des Vikings.

Pétale regarda García López de Cárdenas avec inquiétude. Il semblait ruminer de sombres pensées assis dans son coin, contre la cloison. Elle lui tendit un grand gobelet fermé, équipé d'une canule, et emplis de soupe brûlante, qu'elle venait de ramener de la cabine d'habitation : « Vous allez bien ? »

— Quittons cette époque barbare ! dit-il simplement avant de réchauffer son corps avec une bonne gorgée de liquide chaud.

Pétale était bien d'accord. Le Voyageur s'était fixé à une nouvelle époque. Les systèmes de détection du vaisseau avaient déjà repéré l'entrée du trou de ver qu'il avait emprunté pour fuir l'an 886.

Pétale enclencha les systèmes de poursuite et l'ovoïde se lança sur les traces de sa proie.

À son départ, Il y eut un formidable grondement comme ce temps n'en avait jamais connu auparavant. Des éclairs semblèrent jaillir du sol et s'élancèrent au-dessus des arbres et vers le ciel. Toute cette puissance dévala du bois vers Paris. Elle couvrit, un instant, le fracas des combats et figea net de stupeur les Francs comme les Vikings.

Chapitre 10.

Chicxulub¹²

García López de Cárdenas commençait à bien s'habituer aux déplacements temporels. Il ne ressentait plus l'angoisse mortelle, presque existentielle, qui lui avait serré le cœur lors des premiers sauts.

Il se tenait debout derrière Pétale Chloris, assise sur son fauteuil de branches.

« Quelle femme étrange et surprenante, » pensait-il en la regardant consulter les données qui s'affichaient sur l'écran. Elle le fascinait et l'inquiétait un peu aussi.

Mais surtout : elle était revenue pour le sauver du supplice préparé par les Vikings. Il n'arrêtait pas de penser à son intervention. Rien ne l'y obligeait ; elle aurait aussi bien pu partir et poursuivre sa mission et, lui, n'aurait manqué à personne puisque l'autre Cárdenas caracolait au bord du grand cañon sans même imaginer le destin de son double. Il estimait avoir une dette envers elle ; c'était, sans doute, son vieux conditionnement de caballero romantique qui le motivait même si elle lui avait fait comprendre qu'elle refusait qu'il lui soit redevable.

Il en avait accepté le principe, même si cela froissait son amour propre de galant homme. Et pour cela, il se sentait près à la suivre jusqu'au bout du monde et pour le coup ce n'était pas un euphémisme, car s'il était bien deux personnes qui avaient voyagé aussi loin aux frontières du temps et du monde, c'était bien eux.

Le grand écran attira l'attention de Cárdenas. Il se passait quelque chose. Le vaisseau entamait sa sortie de l'espace-temps. Il lui tardait vraiment de découvrir quelle nouvelle époque allait les accueillir.

Il ne fut pas déçu

Le vaisseau émergea du trou de ver et bondit dans la nouvelle réalité avec la violence d'un vaisseau en perdition dans une tempête. Pétale récupéra aussitôt les commandes manuelles et stabilisa l'assiette. L'ovoïde se cala à l'horizontal et Pétale augmenta la puissance pour reprendre de la hauteur, car, au-dessous de la

coque, le feu de la Terre se déchainait.

— Madre de Dios ! C'est l'enfer !

— Sans doute pas, mais nous n'en sommes pas loin... Ordinateur ! Que se passe-t-il à l'extérieur ?

Le système activa tous ses capteurs externes. Il extrapola des données, fit des corrections, établis des équivalences avec les archives terrestres dont il disposait puis afficha les résultats au terme ... d'une seconde.

— Éruptions volcaniques entraînant la formation des Trapps du Deccan par coulées de laves sur une durée d'un million d'années. Ouest de l'Inde. Soixante-cinq millions d'années dans le passé de la Terre par rapport à notre époque de départ.

— Soixante-cinq millions d'années ! s'exclama García López de Cárdenas avec stupéfaction et incrédulité. C'est impossible ; la bible nous enseigne que la création de la Terre remonte à six mille années.

— Et bien il va falloir revoir votre évaluation de la durée, dit simplement Pétale.

— Votre appareil commet une erreur, s'obstina l'espagnol.

— Ce genre de logiciel ne commet jamais d'erreur, sauf si ceux qui l'on conçu en ont commis ! Et celui-ci est parfaitement programmé. La question qu'il faut nous poser est : « Comment fait-il pour faire le parallèle entre la réalité à l'extérieur du vaisseau et ses archives ? Jusqu'à présent il n'a fait montre d'aucune intelligence raisonnée, capable de réagir émotionnellement, pourtant il parvient toujours à faire le rapprochement entre la situation qui nous entoure et ses archives, comme s'il connaissait parfaitement l'époque que nous venons d'atteindre. »

— C'est absurde, dit Cárdenas qui commençait à mieux appréhender le mode de fonctionnement des ordinateurs, même s'il lui était toujours difficile d'admettre une datation de soixante-cinq millions d'années. Ce chiffre qui remettait en cause toute son éducation chrétienne lui donnait le tournis.

— C'est vrai que cela semble absurde et sur ce point je vous suis. Je m'interroge à ce sujet depuis mon départ. À chaque nouvelle émergence

temporelle l'ordinateur a pu déterminer l'époque sans aucune donnée vraiment concrète. Un explorateur humain digne de ce nom aurait mis plusieurs jours, voire plusieurs semaines pour parfaitement définir la période qu'il venait d'atteindre. Il réagit comme s'il avait été programmé.

— Par programmé, vous voulez dire que quelqu'un aurait archivé dans sa "mémoire", - Cárdenas avait toujours beaucoup de difficulté à parler de mémoire à propos d'une machine – les époques exactes où nous devons apparaître. Ça signifierait...

— ... Que quelqu'un a déjà fait ce voyage ! Cette proposition n'est pas si absurde, ni impossible. Mais elle est vraiment intrigante. J'ai toujours pensé que quelqu'un avait prévu et organisé tous ces déplacements, mais la raison finale m'échappe. Quoi qu'il en soit, et si ce raisonnement est vrai, pour le moment nous sommes ses pions et nous ne pouvons que subir ce voyage car s'il est une chose que j'ignore c'est comment nous pourrions réintégrer notre époque.

— Votre époque ! rectifia García López de Cárdenas. Moi, je suis bel et bien perdu.

— Nous trouverons bien une petite place pour vous à notre retour, dit Pétale avec un sourire.

Le vaisseau continuait son périple au-dessus de la fournaise. La lave écarlate s'épanchait hors des entrailles de la Terre par tous les conduits possibles. Au-dessus, le ciel était rongé par des nuages épais et noirs. Une pluie fine et acide crépitait contre la coque tandis que des éclairs violents parcouraient l'atmosphère.

Pétale ignorait s'ils arrivaient au début ou à la fin du cycle volcanique.

Quoi qu'il en fût, le Voyageur avait aussi atteint cette période magmatique et si son vaisseau n'avait pas grillé dans la lave en arrivant, il avait certainement découvert un endroit épargné par la fureur de la Terre pour poser son engin et déployer un nouveau vortex.

Pétale vérifia les instruments. La fureur des éléments brouillait le système de poursuite et l'ordinateur n'arrivait pas à situer l'emplacement du prochain saut.

— Là, fit soudain García López de Cárdenas en pointant son doigt en bas, à droite de l'écran de contrôle.

Un vaste plateau venait d'apparaître au milieu des coulées de lave. Il ne s'élevait que d'un mètre au-dessus de la terre liquéfiée et un lac en fusion tourbillonnait autour de ce havre.

Pétale n'avait pas le choix. C'était le seul endroit qui offrait suffisamment de surface préservée pour se poser et ouvrir un vortex temporel. Si le Voyageur était reparti de cette époque : c'était de cet emplacement.

Elle posa l'ovoïde en espérant que le sol était suffisamment solidifié pour maintenir sa stabilité. L'ordinateur affichait une température extérieure de 150°. Cárdenas ne connaissait pas la mesure en degrés Celsius mais il se doutait que ce devait être très chaud et il n'avait aucune envie de sortir pour voir si l'on pouvait survivre en dehors de cette coque de métal extraordinaire.

Bien qu'il commençât à admettre l'existence d'un univers plus complexe que celui inculqué par son enseignement religieux, - tout, dans ce qu'il avait déjà vu depuis son départ le conduisait à cette conclusion -, il ne comprenait pas comment cet enfer avait pu naître sur Terre.

— Vos lacunes sont grandes, dit Pétale qui comprenait son désarroi. Les savants de votre époque n'avaient aucune connaissance sur l'évolution de la planète, l'étude du volcanisme et autres principes sur la géophysique. La Terre est comme un être vivant. Le feu consume ses entrailles. Les cataclysmes qu'il engendre, comme celui qui dévaste ces terres, peut anéantir des espèces. Les découvertes des hommes du futur l'ont démontré...

L'écran, brouillé par l'énergie en furie de la Terre, n'affichait aucun emplacement de trou de ver. Pétale devait agir au hasard.

— Voyons si nous parvenons à ouvrir un vortex. Elle lança les opérations de calcul et, à son grand soulagement, la sphère obscure se matérialisa : « Je pense que nous sommes proche de notre but. Accrochez-vous señor Cárdenas car nous partons sans doute pour un voyage plus intense que celui que vous venez de vivre. »

García López de Cárdenas haussa les sourcils tandis que l'ovoïde plongeait dans le temps. Il estimait avoir déjà vécu plus qu'il n'aurait pu l'imaginer durant son ancienne vie, alors il se demandait ce qu'il pourrait y avoir de plus intense. Mais il se doutait bien que Pétale n'avait pas prononcé cette phrase sans raison. Il commença à s'inquiéter en songeant à ce que pourrait lui réserver ce nouveau

déplacement temporel alors qu'il avait failli périr de manière atroce dans le passé ou peut être le futur : il ne savait plus très bien où il en était.

— L'avantage avec les voyages dans le temps, expliqua Pétale, c'est qu'ils ne durent pas longtemps en comparaison des cycles temporels plus ou moins longs qu'ils permettent de parcourir.

L'ovoïde quitta le trou de ver et apparut dans un ciel céruléen et calme. L'atterrissage se fit en douceur sur un plateau stable, au bord d'une falaise d'une trentaine de mètre de hauteur que Pétale avait repérée.

La vue était sans pareille. L'écran principal montrait, à bâbord, vers le sud, un océan qui s'étendait aussi loin que portait le regard et, à tribord, une forêt tropicale luxuriante qui se perdait au-delà de l'horizon dans toutes les directions.

La température extérieure était d'environ trente-cinq degré Celsius et l'humidité équatoriale avoisinait les quatre-vingt- pour cent.

Le soleil était haut dans le ciel. Son éclat était terni par la nébulosité générée par l'humidité. Le scanner thermique ne trouva nulle trace d'être humain ou d'activité dénotant la présence de l'homme mais il détecta une grande variété de formes de vie sur plusieurs dizaines de kilomètres alentours. Certains de ces êtres avaient des tailles gigantesques qui intriguèrent Pétale et García López de Cárdenas.

Pétale tapota son clavier et l'ordinateur afficha des références et des images de T-rex, diplodocus, triceratops et autres vélociraptors qui plongèrent García López de Cárdenas dans l'expectative : « Des dinosaures, dit Pétale sans trop s'aventurer en explications. Nous sommes plusieurs millions d'années dans le passé de la Terre. C'est pour cette raison que le scanner ne détecte aucune présence humaine. »

Elle n'avait pas vraiment d'acquis sur cette âge lointain, même si elle connaissait, de noms, les monstres antédiluviens qui le peuplaient. Il faut dire que ce n'était pas le genre d'enseignement que l'on inculquait dans la cité d'Imbrium. La Terre n'était, pour les habitants de la cité lunaire, qu'une planète comme une autre à laquelle on ne s'intéressait pas plus qu'à Jupiter ou Mars, surtout en raison de l'interdiction qui empêchait quiconque d'y retourner.

— Ces animaux géants ont vraiment existé ? fit García López de Cárdenas, fasciné par tant de puissance.

— Ils vivaient sur Terre avant l'arrivée de l'espèce humaine. Sortons pour voir un peu ce qu'il en est !

— Sortir ! fit le conquistador avec un brin d'inquiétude. Est-ce bien prudent avec des animaux aussi terrifiants ?

Pétale le regarda avec un sourire désinvolte et descendit dans le sas sans lui répondre.

Elle ouvrit l'écoutille et la chaleur moite envahit l'habitable du sas. Des mugissements, des grognements farouches, des rugissements tonitruants, qu'aucun humain n'avait jamais entendus, emplissaient l'atmosphère dans une clameur effroyable propre à faire tressaillir de panique le plus endurci des chasseurs.

García López de Cárdenas rejoignit Pétale au pied du vaisseau. Son sang d'hidalgo avait bouilli dans ses veines à l'idée de laisser une femme, - fut-elle une guerrière remarquable -, rejoindre seule une position dangereuse alors que lui restait en retrait.

L'air, d'une chaude moiteur, était étouffant et rendait leur respiration difficile.

Pétale semblait soucieuse. Elle tenait son arme à hauteur de sa poitrine.

García López de Cárdenas s'approcha d'elle : « Que se passe-t-il ? » Il regarda alentours mais ne découvrit rien d'inquiétant. Les animaux qui vivaient dans cette forêt ne pouvait pas les atteindre au sommet de la falaise, ce qui finalement rassura l'espagnol.

Derrière eux, le plateau était désert et si un prédateur venait à les approcher, il serait prévenu par les détecteurs de mouvement du vaisseau temporel.

Pétale ne lui avait pas répondu. Elle étudiait les terres qui les entouraient avec circonspection sans se départir de son calme habituel. Par endroits, les arbres de la forêt bougeaient ou tressautaient comme s'ils étaient doués de vie, mais les deux voyageurs devinaient bien qu'une faune hors du commun bousculait ces troncs comme s'il s'agissait de simples brins de paille et, parfois, l'apparition d'une tête prodigieuse, - aussi bien en taille qu'en aspect -, au-dessus de la canopée venait confirmer leur déduction. Elle louvoyait un temps entre les cimes des arbres sous le regard fasciné de Cárdenas et disparaissait soudain, sans doute à la recherche de quelques proies pour les carnivores ou de gourmandises

végétales pour les herbivores.

Pétale les surveillait juste du coin de l'œil pour parer une attaque éventuelle et concentrait son exploration visuelle en direction de la mer et de la forêt, mais un éclat brillant attira son regard vers le ciel. Il devait être là depuis un moment, mais elle ne l'avait pas discerné à cause de la nébulosité qui altérait le bleu du ciel.

Le point lumineux flamboyait à quelques milliers de kilomètres au-dessus des deux voyageurs, un peu sur leur gauche. Il lui semblait que son diamètre croissait de minute en minute.

— Qu'est-ce que c'est ? fit Cárdenas.

— Un astéroïde sans doute, dit Pétale un peu inquiète. Il semble approcher de la Terre à grande vitesse... Retournons à bord. Il me faut davantage d'informations.

Elle regagna son fauteuil et García López de Cárdenas s'accouda sur le dossier de son siège pour regarder l'écran par-dessus ses épaules.

Pétale afficha de nouveaux fichiers.

L'un d'eux attira aussitôt son attention. Il portait une date de l'ancienne civilisation Terrienne que Pétale ne pût situer dans le temps : 2019-06-19.

Son titre la fit tressaillir et elle traduisit en espagnol à l'attention du conquistador :

« COLLISION D'UN ASTÉROÏDE DE LA FAMILLE BAPTISTINA AVEC LA TERRE. »

Il y a soixante-cinq millions d'années, un astéroïde de dix kilomètres de diamètre entra en collision avec la Terre. Il s'écrasa dans la péninsule du Yucatan. Ses effets secondaires engendrèrent : incendies, tsunamis, chute des températures à l'échelle de la planète et provoquèrent l'extinction des trois quarts des espèces.

L'impacteur se volatilisa au contact du sol. Il forma un cratère de cent quatre-vingt kilomètres de diamètre et libéra dans l'atmosphère une quantité gigantesque de poussières, de roches en fusion, de vapeurs brûlantes et de gaz

toxiques. Il engendra une boule de feu de plus de six mille degrés Celsius qui progressa à plus de soixante-dix mille kilomètres heure dans toutes les directions et notamment vers l'Amérique du nord où vivait une importante population de dinosaures.

L'emplacement de cet impact est connu sous le nom de Chicxulub. »

— Madre de Dios ! Au Yucatan ! fit García López de Cárdenas. C'est une région du Mexique. Mon navire a approché cette côte lorsque je suis arrivé d'Espagne. Qu'elle extraordinaire coïncidence.

— Une mauvaise coïncidence ; j'en ai bien peur, car il semblerait que le vaisseau s'est posé près de la côte d'un "pays" appelé autrefois Louisiane... Ordinateur, calcul la vitesse et l'arrivée de cet impacteur.

Le radar de suivi du vaisseau établit le contact avec l'astéroïde et la réponse tomba aussitôt : « Vitesse : vingt kilomètres seconde. Impact estimé dans cinq minutes à environ mille kilomètres au sud de notre position. »

— Mille kilomètres ?

— Environ deux cent cinquante lieues¹³, dit Pétale qui avait relevé qu'une lieue faisait environ quatre kilomètres lorsqu'elle avait étudié les archives sur les conquistadors, pour se renseigner sur García López de Cárdenas.

— C'est une distance conséquente, fit Cárdenas rassuré.

— Pas à la vitesse où va se propager l'explosion. Ce monstre de feu sera sur nous en quelques secondes. C'est la fin de ce monde. Il faut fuir !

Pétale enfonça les touches habituelles pour définir les coordonnées de saut suivant mais rien ne se passa.

L'ordinateur afficha une série de diagramme qui annonçait qu'aucun saut n'était possible depuis cet endroit de la Terre car aucun trou de ver n'était détectable.

— Ce n'est pas possible !

— Que se passe-t-il ?

— Nous n'avons aucun moyen de fuir dans le temps.

— Mais, le Voyageur ?

— S'il a atterri ici, il a rencontré le même problème. Mais lui, est arrivé bien avant l'impact. Il a eu le temps de prendre de la distance pour trouver un passage temporel ailleurs. Il ne reste qu'une solution ; fuir en utilisant nos propulseurs externes.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Et bien, une technologie qui remplace les voiles de vos navires.

— Et bien parfait ; utilisons-les dans ce cas ! S'ils peuvent nous permettre d'échapper à l'enfer que vous prédisez, n'hésitez pas !

— Ils le peuvent ; peut-être ? S'ils sont assez puissants. De toute façon, nous n'avons plus le choix. Attachez-vous, parce que, quand je parle de fuir, c'est au-delà de ce que vous connaissez au niveau accélération. Serrez les dents. Vous risquez de vous évanouir !

— Impact dans deux minutes ! annonça l'ordinateur.

— Euh ! fit García López de Cárdenas en réalisant qu'il était assis contre la cloison sans aucune sécurité, avec quoi je m'attache ?

Mais déjà, Pétale avait allumé les trois propulseurs externes. Elle ouvrit les gaz ; le vaisseau bondit au-dessus de la falaise sous la poussée d'un flux d'énergie qui laissa un sillage écarlate derrière lui. Une large courbe l'éloigna du sol et Pétale accéléra.

Elle retrouvait toutes les sensations qu'elle avait déjà connu en pilotant Babilon.

Elle mit le cap vers le nord du continent américain tout en augmentant la vitesse.

L'accélération avait collé García López de Cárdenas contre la cloison de métal. Il avait réussi à s'agripper à sa racine fétiche et sentait tout son sang monter vers le haut de son corps. Il eut soudain l'impression que sa tête commençait à enfler. La sensation était si désagréable qu'il sentit une mauvaise nausée monter jusque dans sa gorge. Il se répétait qu'il n'allait tout de même pas se mettre à vomir.

devant une femme alors qu'il avait surmonté ce désagrément lors d'une tempête, particulièrement violente, au milieu de l'atlantique et survécu à un ouragan, dans le golfe du Mexique, sans qu'aucun de ses repas n'ait quitté son estomac en suivant le chemin par lequel il était rentré.

Pétale scrutait l'écran panoramique tout en contrôlant les instruments. Le vaisseau filait presque à mach 3 et García López de Cárdenas luttait avec une vigueur sans faille, - dont il ne se serait pas cru capable quelques minutes auparavant -, pour ne pas sombrer dans l'inconscience. Il parvenait à conserver les yeux ouverts, en faisant des efforts de concentration, malgré la compression de son corps par les G.

Il voyait la totalité de l'écran depuis son emplacement et ne voulait rien perdre de l'évènement historique qui allait changer la face de la Terre, selon Pétale, et qu'aucun être humain n'avait jamais connu avant eux.

La canopée de la forêt luxuriante et interminable défilait toujours sur la gauche de l'écran. Les arbres immenses lançaient leurs cimes à l'assaut du ciel. Des zones humides apparaissaient parfois sur des étendues sans fin.

Bientôt la forêt céda la place à une grande plaine. Des milliers de fleurs étalaient leurs éclats multicolores dans des prairies. De grandes forêts de conifères les bordaient, où broutaient des troupeaux d'herbivores géants et étranges. Cela ressemblait fort au paradis aux yeux de Cárdenas, si ne n'avait été la présence de ces animaux extraordinaires : « Mais sans doute est-ce là une vision purement humaine », pensa-t-il. C'était néanmoins un monde magnifique même si l'homme n'y avait pas sa place et il se prit à regretter de le voir disparaître dans quelques instants, s'il se fiait aux dires de Pétale Chloris.

Brusquement, une explosion violente irradia, d'une lueur presque blanche, l'un des quatre panneaux de visualisation qui montrait l'arrière du vaisseau temporel.

— Madre de Dios ! s'exclama le conquistador en plaçant sa main devant ses yeux pour les protéger de l'éclat.

L'impacteur avait percuté la planète à si grande vitesse que Pétale et le conquistador n'avaient pas eu le temps de le voir apparaître sur l'écran ; juste ce flash intense et fulgurant qui ramenait l'éclair d'une explosion nucléaire à l'équivalent d'un simple pétard.

Quelques secondes passèrent où tout fut noyé dans la lumière aveuglante qui prenait maintenant des contrastes écarlates et jaunes. Lorsque les yeux de Pétale et García López de Cárdenas commencèrent à s'habituer et à voir au-delà de la lueur, ils aperçurent la nuée ardente qui remontait vers l'Amérique du nord à soixante-quinze mille kilomètres heure.

L'onde de choc incandescente grandissait derrière le vaisseau en s'élevant vers le ciel, vaporisant dans son souffle brûlant, la forêt et les dinosaures, qu'ils soient sur terre ou dans le ciel.

Pétale accéléra encore. La vitesse frôla mach 4 et des données indiquèrent sur un écran de contrôles que la chaleur du frottement contre l'air faisait monter la température sur la proue.

L'ovoïde avait presque atteint le centre du continent.

La jeune femme regarda Cárdenas qui cette fois menaçait de s'évanouir tant la pression grandissait. Il avait énormément de difficultés à respirer et elle se demanda comment il parvenait à résister encore à l'évanouissement sans un entraînement de pilote.

Pour sa part elle parvenait assez bien à supporter l'accélération. Elle mit cette capacité sur le compte de ses nombreux entraînements mais décida de ralentir un peu pour ne pas blesser le conquistador. Elle espéra juste qu'en agissant ainsi elle ne se mettait pas à la merci de la catastrophe qui se ruait à leur rencontre derrière eux.

Avec ou sans accélération du vaisseau, la nuée les rattrapait.

Par instant, García López de Cárdenas apercevait des animaux gigantesques soulevés, comme de simples insectes, par l'ouragan de feu avant de se désintégrer sous l'effet de la chaleur mais il mit ces visions sur le compte de la faiblesse qui l'accablait tant il avait de difficulté à conserver les yeux ouverts : « L'enfer est à nos trousses et il va bientôt nous rattraper. Nous sommes perdus ! » balbutia-t-il dans un souffle rauque.

— Alors il ne reste qu'une solution, dit Pétale.

Et l'espagnol se demanda bien laquelle.

— Nous allons tenter de nous échapper dans l'espace.

— Dans l'espace, vous voulez dire vers la Lune ?

— Un peu moins loin ; juste nous mettre en orbite. Ce vaisseau est aussi conçu pour voyager dans l'espace. Mais ça ne suffira pas. J'ai étudié les résultats d'impacts d'astéroïdes lors de mon entraînement. Des événements plus terribles vont encore survenir autour de la Terre et je ne sais pas comment nous pourrions revenir chercher notre passage temporel en leur échappant. Mais nous n'avons pas le choix. La nuée sera sur nous dans quelques minutes malgré notre vitesse.

À sa demande, l'ordinateur définit une trajectoire orbitale et quelques secondes plus tard l'ovoïde laissa la nuée ardente se développer sous lui et fila vers la stratosphère.

L'ouragan de feu propulsait devant lui des tonnes de sphérules incandescentes englobées dans une fumée grise, presque noire, qui brûlait les poumons des animaux et obstruait les branchies des poissons. Il atteignit bientôt l'emplacement du point de départ du vaisseau et calcina plantes et êtres vivants en poursuivant sur sa lancée vers la future frontière canadienne.

Pétale savait que ce n'était qu'une question de minutes avant que l'éjectât généré par l'impact n'atteignît l'espace pour ensuite retomber sur Terre.

Le vaisseau bénéficiait néanmoins d'une légère avance grâce à sa fuite vers le vide stellaire.

Il fut bientôt hors de l'atmosphère.

En un instant, la pression qui accablait García López de Cárdenas disparut et il se retrouva à flotter comme une bulle de savon. Cet événement faisait de lui le conquistador ayant exploré le plus de territoires inconnus mais cela personne ne le saurait jamais.

— Quel est ce prodige ?

— Nous sommes dans l'espace et l'apesanteur n'existe pas si loin de la Terre.

— Qu'est-ce-que l'apesanteur ?

Et Pétale réalisa qu'il y avait toute une éducation à faire. Isaac Newton ne naîtrait que cent ans après l'expédition de Coronado en territoire Apache et Navajo et il mettrait quelques décennies avant d'inventer l'attraction terrestre. Pour le moment, des hommes comme García López de Cárdenas ignorait même

jusqu'à l'existence de l'espace infini, enfin plus pour lui maintenant.

Il venait de franchir un pas important vers la connaissance de l'univers.

— Je vous expliquerai lorsque nous serons de nouveau en sécurité, dit Pétale.

— Parce que même ici, nous ne le sommes pas ! fit García López de Cárdenas en se cramponnant au dossier de Pétale.

— Nul n'est en sécurité en ce moment, que ce soit sur Terre ou autour d'elle. Il nous faut vite trouver un trou de ver pour fuir cette époque ; si possible, celui utilisé par le Voyageur.

L'ordinateur définissait de nouvelles trajectoires et cherchait des points d'énergie au sol, qui auraient signalé la présence d'un vortex temporel, mais la chaleur, dégagée par le panache de roches en fusion, de vapeur brûlante et de gaz toxique, brouillait les systèmes de détection et rendait les recherches ardues.

García López de Cárdenas laissa Pétale régler le problème. Il aurait été bien en peine de gérer quoi que ce fut avec ses piètres connaissances et il en avait parfaitement conscience. Une fois de plus, il adopta la seule conduite qu'il pouvait tenir dans ce genre de situation : il explora les sensations nouvelles que lui procurait ce voyage fantastique. Il n'avait pas peur. Pétale Chloris semblait sereine comme si toute cette équipée n'était qu'une banalité pour elle et qu'elle avait piloté ce vaisseau toute sa vie. En la regardant, il réalisa que c'était peut-être le cas et il n'en fut que plus fasciné par cette femme extraordinaire.

La Terre, recouverte du nuage de scories issues de l'éjectât, apparaissait sur l'écran aussi ronde qu'une balle de fusil ou qu'un melon ; c'était pour le moment les seules analogies qui venaient à l'esprit de Cárdenas.

Un choc violent contre l'extérieur de la coque le ramena soudain à la réalité de cette époque de destruction. Le vaisseau trembla un peu et une nouvelle collision fit vibrer la cloison derrière lui.

— Que se passe-t-il ? s'exclama-il d'une voix soudain inquiète.

— Nous avons été percuté par des roches propulsées jusque dans l'espace par l'impacteur. Regardez !

L'écran était constellé de débris flamboyants qui retombaient vers le sol comme des millions d'étoiles filantes.

— Tout ce qui a échappé à la nuée ardente va être réduit en cendre par leurs retours vers la Terre. La surface de la planète va se transformer en fournaise. Il n’y a que des forêts là-dessous. Heureusement nous sommes suffisamment éloignés de leurs trajectoires montantes pour échapper à la majorité. Ceux qui viennent de nous frapper avaient juste un peu plus de vitesse.

— Juste un peu plus ! J’ai eu l’impression d’entendre des boulets de canon contre la coque.

— C’était une broutille. Ce vaisseau doit être capable de résister à des impacts plus rudes.

— Quelle certitude avez-vous ?

— L’ovoïde se comporte trop bien dans n’importe quelle condition de vol. Il n’a pas été conçu uniquement pour poursuivre un fugitif. Une mission plus ardue est sans doute prévue.

— J’aimerais bien savoir ce qui pourrait être plus ardue après tout ce que nous avons déjà enduré ?

— Nous le saurons bien assez tôt ! dit Pétale

Et García López de Cárdenas perçut dans le ton de sa voix une certitude fataliste qui ne fut pas pour le rassurer.

Déjà de grandes étendues brûlaient. Les incendies se propageaient sur la surface du continent américain, poussés par un vent cataclysmique engendré par la chaleur infernale. La lueur des flammes faisait danser des fantômes de feu à travers les nuages de poussières incandescentes qui cachaient la surface du continent.

— Comment allons-nous regagner le sol ? Ce doit être l’enfer en bas ! s’alarma Cárdenas.

— Ça l’est. Des milliers d’espèces disparaissent à jamais dans ce brasier. Plus tard, les scientifiques appelleront ça : “ une extinction de masse.”

Pétale maintint le vaisseau en orbite basse pendant presque trois heures. Elle voulait attendre que le maximum de déchets rocheux de grandes tailles fût retombé vers la Terre avant de regagner le sol.

Enfin, une accalmie commença à se dessiner.

— Il est temps de redescendre, dit-elle. L'ordinateur n'a détecté aucun trou de ver à ouvrir à cette hauteur. Celui utilisé par le Voyageur doit inévitablement se trouver sur Terre. Cramponnez-vous !

García López de Cárdenas eut juste le temps de s'asseoir et de s'arrimer à sa racine, - en pestant de ne pouvoir se sangler -, que le vaisseau basculait vers le sol sous le contrôle de Pétale.

Les impacts contre la coque se firent plus nombreux et Cárdenas avait l'impression que chacun d'eux allait percer la cloison qui les protégeait de l'extérieur.

Des myriades d'étincelles apparurent sur l'écran. La proue du vaisseau se couvrit de flammes en traversant l'atmosphère. La nuée de cendre et de cristaux de quartz ardents avait fait monter la température à plusieurs centaines de degrés sur la coque.

García López de Cárdenas failli crier mais il se retint en constatant que Pétale restait stoïque et poursuivait son pilotage comme si tout cela était naturel et ce devait l'être, puisque qu'aucune flamme ne pénétra dans la cabine de pilotage. Il n'y avait même pas un soupçon d'élévation de température à l'intérieur de l'habitacle.

L'espagnol se détendit et attendit la suite des événements. Les flammes commençaient à s'estomper autour de la proue. Des nuages noirs et ocres apparurent sur l'écran. Des météores flamboyant les sillonnaient toujours en se ruant vers le sol, dix mille mètres plus bas.

La traversé des nuages dura de longues minutes pour le vaisseau, comme si leur épaisseur était sans fin au-dessus de la Terre.

Pétale naviguait avec prudence. Les instruments du vaisseau étaient perturbés par l'électricité qui se propageait avec les éclairs, à travers la pénombre poussiéreuse, et elle ne se fiait pas à l'altitude qu'ils indiquaient.

Des centaines de données défilaient sur l'afficheur à droite de l'écran. Le conquistador ne comprenait pas ce langage inconnu, mais il devinait qu'il fournissait à Pétale Chloris de nombreux paramètres concernant la fin de ce monde peuplé d'animaux géants. Ces créatures lui étaient apparus toutes plus

terrifiantes les unes que les autres, - du moins celles qu'il avait pu voir -, mais il ne put s'empêcher de les plaindre.

Il se remémora les bûchers de l'inquisition qu'il avait vu en Espagne. À l'époque, le sort de ces gens lui paraissait mérité puisque Dieu l'avait voulu. Les tourments liés aux autodafés lui étaient devenus communs, mais depuis qu'il voyageait avec Pétale, il regardait son passé sous une autre perspective et ce qu'il voyait aujourd'hui lui laissait une violente sensation de dégoût ; envers lui-même d'abord mais surtout envers tous les religieux qui avaient sacrifié tant de vie de manière aussi horrible.

Nul être vivant ne méritait de périr de la sorte.

Le vaisseau émergea enfin au milieu d'une éclaircie dans les nuages. L'altimètre indiquait huit cent mètres au-dessus du sol mais Pétale estima qu'ils étaient bien plus près ; peut-être cinq ou six cent mètres.

Ce qu'ils découvrirent les émut et les fascina à la fois.

Aucun être humain n'avait jamais vu pareil spectacle. La désolation s'étendait, sans interruption, sous le brouillard de poussières. Des centaines de cadavres d'animaux géants gisaient, calcinées, au milieu des flammes dansantes qui avaient réduit les arbres majestueux, des grandes forêts du jurassique, à l'état de troncs racornis et noircis.

Des centaines de météores résiduels, de toutes dimensions, percutaient toujours le sol à pleine vitesse en provoquant des explosions plus ou moins violentes.

Pétale remplaça le vaisseau en vol horizontal en espérant passer à travers les débris. Quelques-uns percutèrent encore l'ovoïde mais ne lui causèrent aucun dommage.

García López de Cárdenas avait le teint terreux. Le retour dans l'atmosphère avait légèrement contrarié son estomac, alors que le passage dans le vide stellaire ne l'avait pas perturbé ; la découverte de l'espace avait sans doute relégué au second plan ses problèmes physiologiques.

Il se retint de vomir et desserra sa ceinture. Il se servit un verre d'eau en puisant dans la réserve fixée sur la paroi et se sentit mieux après deux gorgées.

— Nous sommes à trois mille kilomètres de l’impact ; environ sept cent cinquante lieux, indiqua Pétale.

— Quelle puissance considérable, pour dévaster la Terre sur une aussi longue distance et jusque dans le ciel.

— Toute la surface de la planète va être affectée. À cela vont sans doute s’ajouter les émanations issues des éruptions auxquelles nous avons échappées lors de notre précédent saut temporel. Toutes ces perturbations vont durer des années. Ce sera dévastateur pour la faune et la flore.

Ces terribles explications donnaient des frissons à Cárdenas. Il retourna s’asseoir contre la cloison, n’osant plus bouger et cherchant à visualiser ce que pouvait représenter une telle destruction.

— Allons, fit Pétale en le voyant ainsi, rassurez-vous. Cela n’impactera pas l’homme, du moins pas cette fois.

Un signal se déclencha sur la console de commande.

— Il semblerait que le vaisseau vienne de trouver la trace de notre gibier. Quarante-six degrés sur tribord.

Elle mit le cap vers le point repéré par le vaisseau temporel : « Trois kilomètres ».

Pétale avait ralenti le vaisseau. Il arriva à petite vitesse au point indiqué.

Le signal se fixa.

— Nous y sommes.

Pétale posa le vaisseau près d’une rivière qui charriait des cadavres d’animaux avec une eau presque noire. La cendre recouvrait tout et continuait à tomber en flocons plus ou moins épais.

Ils étaient au sud du lac Supérieur, dans l’Illinois, presque à la frontière Canadienne, à environ deux mille huit cent kilomètres du cratère de Chicxulub.

Ici aussi le paysage était dévasté sur des centaines de kilomètres autour de la nef. Les belles forêts avaient disparu. Des restes d’animaux antédiluviens, carbonisés, étaient éparpillés sur les deux bords de la rivière. Le feu du ciel les avaient surpris alors qu’ils s’apprêtaient à boire. Les corps de certains étaient

littéralement transpercés par des dizaines de micro météores qui avaient agi comme des balles de fusils.

L'ordinateur effectuait les opérations pour préparer le saut temporel. À l'extérieur la pluie de sphérules métalliques résonnait comme de la grêle contre la coque de l'ovoïde.

— Il semblerait qu'une nouvelle chute de météores s'annonce, dit Pétale.

Elle consulta les relevés sur l'écran. L'ordinateur affinait ses calculs. Le point vert de l'autorisation de saut s'alluma enfin.

— Accrochez-vous, j'ouvre le vortex !

La grande sphère noire se matérialisa sur l'écran. García López de Cárdenas fut heureux de la voir. Il lui tardait plus que tout de quitter cet univers en folie et peu lui importait où ils allaient émerger cette fois.

Le vaisseau plongea dans le trou de ver, entraînant dans sa suite quelques dizaines de météores incandescents.

Chapitre 11.

Vers la ceinture d'astéroïdes

Le noir de l'espace les accueillit au sortir du trou de ver.

Le vaisseau resta immobile dans le vide spatial.

Pétale considéra avec circonspection l'espace sur l'écran de contrôle panoramique. Des étoiles scintillaient dans l'obscurité mais le plus fascinant apparaissait sur la gauche de l'écran, juste au-dessus de García López de Cárdenas.

— Où sommes-nous ? demanda-t-il, toujours assis contre la cloison.

— Dans l'espace !

— À quelle époque ? demanda Cárdenas avec un soupçon d'enthousiasme nouveau qui surprit agréablement Pétale.

— Impossible de le savoir. Je n'ai aucun repère. Les scanners ne détectent aucuns signaux humains. Par contre nous sommes bien plus loin que lors de notre petite excursion au-delà de l'atmosphère pour échapper au cataclysme, expliqua-t-elle en contemplant la planète géante qui apparaissait à gauche de l'écran, juste au-dessus de l'espagnol. Elle avait à peine la taille d'un bouton de manchette, perdu au milieu de l'immensité : « Jupiter ! Que faisons-nous dans ce secteur du système solaire ? »

— Nous sommes si loin de la Terre ?

— Des milliers d'années seraient nécessaires aux caravelles de votre temps pour parcourir une telle distance, expliqua Pétale en zoomant sur la planète gazeuse.

García López de Cárdenas se leva et s'émerveilla face à cette apparition spatiale.

— Ordinateur ; situation ! demanda Pétale.

De nouvelles données apparurent sur l'écran. Elles indiquaient l'emplacement

de l'ovoïde ainsi que des paramètres concernant Jupiter, dont un fort taux d'émissions électro-magnétiques et une ceinture de rayonnements qui auraient certainement endommagées le vaisseau s'il était apparu plus près de la planète géante.

— Des radiations mortelles émanent de la planète. Elles pourraient nous être fatales. Heureusement, nous en sommes suffisamment éloignés.

García López de Cárdenas ne savait pas ce qu'étaient les radiations, mais il assimila parfaitement que Pétale les avait qualifiées de fatales et fut content d'apprendre que la nef s'en tenait à distance de sécurité.

Des données de positionnement d'un artefact attirèrent l'attention de Pétale : « Le vaisseau du Voyageur est dans ce secteur ; à mille kilomètres de notre position ! » annonça-t-elle.

— Que fait-il là ?

— Nous allons attendre pour voir ce qu'il prépare.

— Vous ne comptez pas l'attaquer ?

— Pas encore. Je veux connaître la raison de tous ces déplacements temporels et spatiaux. Nous ne savons toujours pas ce qu'il cherche et quel est son but. Il n'y a rien dans ce cadran spatial à part Jupiter et on ne peut pas s'en approcher sous peine de mort. À moins que ce détail ne l'inquiète pas.

— Vous croyez qu'il nous a repéré ?

— Sans doute. Si je le vois, il me voit !

— Son comportement est étrange. Il sait que vous venez pour lui mais il n'entreprend rien pour vous échapper.

— C'est ce qui m'inquiète. Il semble trop sûr de lui. Comme s'il avait la certitude que je n'ai aucun moyen de l'arrêter. Attendons !

Ils s'installèrent confortablement, du moins pour Pétale, car García López de Cárdenas devait toujours se contenter, soit de rester debout, soit de s'asseoir contre la cloison.

Malgré les nombreux voyages que Pétale avait déjà effectué dans l'espace, elle était toujours fascinée par la présence des planètes. Plusieurs années

auparavant, elle avait voyagé jusqu'à Pluton, à bord de Babilon. Elle regrettait le vaisseau biomécanique. Elle avait tissé des liens amicaux avec lui. Tant d'événements s'étaient déroulés depuis leur arrivée sur Terre et sa destruction qu'elle n'avait pas eu le temps de faire son deuil de ses infortunés compagnons.

García López de Cárdenas n'avait pas ce genre de pensées envers les hommes qui composaient son détachement. Il s'agissait davantage de relation entre aventuriers brutaux, âpres aux gains, que de sincères amitiés. Les hommes mourraient autour de lui que ce soit lors de combats, de maladie, - ou lors de tempêtes -, et mieux valait ne pas trop se lier d'amitié avec l'un ou l'autre si l'on ne voulait pas se morfondre sans interruption à sa mort. Il n'avait laissé personne à regretter derrière lui. Et il se sentait aujourd'hui plus proche de Pétale qu'il ne l'avait jamais été de ses compagnons d'armes.

Quoi qu'il en fût, il ne regrettait pas son passé, tant il était fasciné par la découverte de Jupiter. Le seul astre qu'il avait connu jusqu'à présent était la Lune et maintenant il pouvait contempler une planète qui aurait pu engloutir des centaines de Lunes sans en être rassasiée.

Cárdenas se remémorait sa jeunesse quand le catéchiste, qui lui enseignait la bible, certifiait que le soleil tournait autour de la Terre. C'était bien avant que ce Génois ne découvrit le nouveau monde et ne changeât la vision que l'occident avait de la planète, puisqu'il fallait bien l'appeler ainsi désormais. C'était si proche dans son esprit et pourtant si lointain dans le temps. Sur ce point, grâce aux explications de Pétale, il devançait Galilée dans sa compréhension de la sphère céleste.

Il avait fait tant de choses et participé à tellement d'événements, depuis son départ d'Espagne, avec cette apothéose dans le sillage de Pétale, que toute son éducation vacillait. Il était enclin, dorénavant, à favoriser les explications de la jeune femme plutôt que celles de ses précepteurs. Il avait conscience de vivre une expérience fabuleuse. Ce monde était vaste et en un sens il en faisait le tour avec le vaisseau spatio-temporel.

Finalement, il n'avait pas trouvé la gloire et l'or qu'il convoitait tant, mais il sentait poindre en lui une compréhension du monde qu'aucun de ses contemporains ne connaîtrait jamais ; l'accession à un mode de pensée ouvert sur une totalité. C'était pour lui une nouvelle conception de l'univers. Elle lui ouvrait des perspectives, sur une façon de percevoir la vie et la morale, qui lui

donnaient maintenant la conviction qu'il était plus humain qu'il ne l'avait jamais été.

Pétale surveillait toujours l'écran du radar de poursuite. Trente minutes venaient de passer.

Un cliquetis rapide émana brusquement de la console de navigation : « Il vient d'allumer ses propulseurs externes. »

La signature du vaisseau du Voyageur commença à se déplacer sur l'écran.

— Il vient vers nous ? fit Cárdenas.

— Non, il se dirige vers l'intérieur du système solaire.

Elle enclencha à son tour les propulseurs de l'ovoïde et entrepris de suivre sa cible.

En quelques minutes, une accélération, à un tier de la vitesse lumière, laissa Jupiter loin derrière les deux vaisseaux. Ces engins disposaient d'une puissance sans commune mesure avec ce qu'elle avait connu à l'époque d'Imbrium. Même Babilon n'aurait pu naviguer à cette vitesse.

Cinquante minutes s'écoulèrent quand l'alarme de proximité résonna brusquement dans la cabine. L'ovoïde était en approche des abords de la ceinture principale d'astéroïdes à une quinzaine de minutes lumière de Jupiter.

Des milliers de roches de différentes dimensions se déplaçaient en orbite autour du soleil, entre Mars et la planète gazeuse. Le radar performant du vaisseau suivait leurs signatures et Pétale savait qu'il n'y avait aucun risque de collision avec l'un d'eux.

Les astéroïdes étaient peu visibles dans le noir de l'espace, sans l'aide du radar, mais on pouvait parfois discerner leurs contours grâce aux reflets qui émanaient de certains lorsqu'ils traversaient la faible luminosité solaire, puis, ils disparaissaient de nouveau dans l'obscurité de l'espace.

L'ovoïde ralentit, jusqu'à atteindre une vitesse de sécurité suffisante, pour lui permettre de naviguer sans encombre entre les roches errantes.

Un bip différent cliqueta dans les haut-parleurs de la cabine pour signaler la présence du Voyageur.

— Le voilà ! dit Pétale. Il navigue à la même vitesse que nous. Visiblement il ne semble pas vouloir s'éloigner de cette partie de l'espace. Que vient-il faire là ?

Pétale demanda à l'ordinateur de se rapprocher du vaisseau du Voyageur. Sa forme et ses dimensions se dessinèrent en bas à droite de l'écran. Il était en tout point identique à celui de Pétale.

Sa coque brillait faiblement.

— Il navigue à vue ou en se fiant à des coordonnées générées par son ordinateur central.

Pétale consulta les données de situation des innombrables corps célestes. Parmi la multitude de paramètres affichées sur l'écran, elle repéra, très vite, d'anciens calculs de trajectoires d'astéroïdes, finalisés au début du XXI^e siècle par des chercheurs, et une modélisation numérique de leur voyage à travers le système solaire.

L'inquiétude s'empara de la jeune femme lorsqu'elle découvrit ces précisions.

En une fraction de seconde elle réalisa qu'elle venait de comprendre l'objectif du Voyageur car le nom "Baptistina" apparaissait sur l'écran. Ce fut plus qu'une intuition : une révélation.

— Qu'avez-vous vu ? dit García López de Cárdenas qui voyait sa mine assombrie.

— Je crois que j'ai compris la raison pour laquelle le Voyageur est dans cette région de l'espace... Elle laissa passer un instant de silence comme si elle n'arrivait pas à assimiler ce qu'elle venait de déduire : « Je sais à quelle période temporelle nous sommes maintenant ; cent soixante-cinq millions d'années dans le passé de nos civilisations, asséna-t-elle. Cent millions d'années avant la disparition des dinosaures

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? s'inquiéta Cárdenas à qui ces chiffres donnaient le tournis.

— Ce nom : "Baptistina". Nous l'avons déjà vu. Mais les explications de ce fichier sont plus précises. Nous sommes à proximité de la ceinture principale d'astéroïdes entre Mars et Jupiter. C'est à cette époque que seraient entrés en

collision, dans ce foisonnement d'astéroïdes où nous nous trouvons, deux corps rocheux qui, en explosant, en ont formés plusieurs. Selon les informations disponibles dans les mémoires de l'ordinateur, leurs trajectoires ont été calculées par des chercheurs du début du XXI^e siècle. Ils ont réalisé une simulation en analysant les données de plusieurs géocroiseurs dont l'un se nommait 298 Baptistina et l'ont publiée dans une célèbre revue scientifique. Ils ont modélisé l'évolution de leur voyage en remontant jusqu'à l'époque du morcellement du corps primitif. Le calcul des forces spatiales leur a permis de découvrir que cette fragmentation a eu lieu il y a 160 millions d'années avant nos civilisations, à quelques millions près, - donc à l'époque où nous sommes -, puisqu'il semblerait que le Voyageur soit certain de son fait. Les multiples astéroïdes auraient suivi des trajectoires de collision avec la Terre et la Lune et provoqué deux impacts ; l'un sur la Lune qui a engendré le cratère Tycho et l'autre sur Terre : Chicxulub, dont nous avons pu assister à la naissance. En supposant que ces calculs soient juste, ils sont donc nombreux à se diriger vers le centre du système solaire. Mais définir, maintenant, lequel d'entre-eux sera l'impacteur de la Terre dans cent millions d'années est impossible. Nous savons que celui qui a frappé la Terre mesurait environ dix kilomètres de diamètre, un peu plus de deux lieues selon vos références. Il aurait été facile à identifier s'il avait été le seul de cette taille. Mais, le système de suivi de l'ovoïde indique qu'ils sont plusieurs d'une dimension équivalente et même, plus imposants pour certains. Celui que nous connaissons le mieux a erré pendant cent millions d'années en se rapprochant de la Terre. Son impact a entraîné la fin des Dinosaures et l'avènement des mammifères et finalement de l'homme.

— Ce fut donc une bonne chose pour nous !

— En effet mais je suis convaincu maintenant que le Voyageur est venu pour empêcher que se produise ce cataclysme.

— Comment ce “golem” pourrait-il dévier des masses aussi gigantesques ?

— Ce ne devrait pas être un problème, expliqua-t-elle. Il n'est pas nécessaire de détruire les astéroïdes. Il suffit de les déplacer. La meilleure solution est de créer une explosion qui les déstabilisera tous ; ensuite, sur des millions de kilomètres de voyage, pendant des millions d'années, leurs trajectoires les éloigneront sans faillir de la Terre.

— Ce que vous dites est impossible !

— Pas si le Voyageur dispose de l'arme adéquate

— Quelle arme serait assez puissante pour dérouter ces mastodontes ?

— S'il est bien un point dans lequel excelle l'être humain c'est la manière de détruire les siens à grande échelle. Une arme ultime fut mise au point vers le milieu du XX^e siècle. Une seule d'entre elle, parmi les plus performante, aurait été capable de raser une ville comme Madrid par exemple et d'éradiquer toute vie dans un rayon de plusieurs dizaines de lieues. L'onde de choc de l'explosion d'une telle arme serait suffisante pour déstabiliser les astéroïdes, ne serait-ce que de quelques mètres.

-Vous êtes sérieuse ? fit García López de Cárdenas dubitatif. Une ville comme Madrid !

— Malheureusement. Rien ne subsisterait !

— Mais ça va aussi tuer le Voyageur !

— Vous savez, je ne crois pas que son créateur ait prévu son retour sur Terre. Il est conditionné pour ça. Rappelez-vous les propos de Myrddin : « c'est un être frustré, uniquement motivé par son conditionnement ». Il ignore la peur et la pitié et surtout, ne craint pas la mort. Pour lui, il s'agit d'une mission suicide. Et s'il atteint son objectif, l'astéroïde n'entrera pas en collision avec la Terre, les dinosaures continueront à prospérer et l'humanité telle que nous la connaissons ne verra sans doute jamais le jour.

— Alors nous n'existerons peut-être plus !

— Je l'ignore, dit Pétale surprise que Cárdenas réalise ce concept. Les paradoxes temporels sont trop complexes à gérer pour en tirer des certitudes.

— Mais pourquoi vouloir empêcher l'avènement de l'homme ?

— Vous n'avez pas connu la Terre d'où je viens. C'est devenu un monde sauvage avec une faune et une flore foisonnante ; un paradis sans chasse, sans usines ou mines qui ravagent la nature ; c'est un paradis où les cités dévorantes n'existent plus. Un monde libre où la faune et la nature sont en harmonie. Je pense que le créateur du Voyageur redoute le retour des humains qui survivent sur la Lune et, qu'avec eux, ne renaisse la folie d'un monde corrompu. Sa méthode est radicale. L'espèce humaine ne verra pas le jour.

— Alors il faut agir ! s'exclama García López de Cárdenas qui ne se sentait pas d'humeur à voir disparaître sa glorieuse Espagne, même s'il savait avoir peu de chance d'y retourner un jour.

— Je suis là pour ça, dit Pétale.

Elle se tourna vers l'ouverture qui conduisait à la salle de repos puis passa en commandes manuelles et orienta le sas de l'ovoïde en direction de l'espace sans fin, à l'opposé des astéroïdes.

— Venez ! ordonna-t-elle d'un ton impératif qui surprit l'espagnol peu habitué être traité ainsi. Il la suivit néanmoins en fronçant les sourcils et la rejoignit dans le sas.

Pétale se tenait devant le panneau fixé à la cloison. Elle dévissait l'écrou papillon du haut : « Occupez-vous des autres ! » dit-elle.

— Que se passe-t-il ? fit García López de Cárdenas un peu inquiet, en oubliant la manière cavalière employée par Pétale quelques minutes plus tôt.

— Quelque chose que je redoute !

Ils dévissèrent les quatre écrous et García López de Cárdenas retira le panneau.

L'ogive nucléaire occupait presque tout le volume du casier qui l'accueillait. C'était un cylindre de métal brillant d'un mètre soixante sur soixante-dix centimètres de diamètre. Des chiffres et des lumières clignotaient et défilaient sur un écran, en façade de l'engin.

— Vous doutiez de mes explications tout à l'heure. Voilà l'arme de l'apocalypse. Des milliers de ces dispositifs ont dû être désactivés sur la Terre avant l'extinction de l'homme : Le créateur du Voyageur et de Myrddin n'avait qu'à se servir. Réactiver trois ogives n'a pas dû être un problème pour lui. Voilà pourquoi Myrddin a envoyé son vaisseau vers le soleil. Il ne voulait pas prendre le risque de laisser un tel système de mort sur la Terre, s'il venait à disparaître, même en le maintenant en décalage temporel. J'avais repéré ce panneau lors de ma première montée à bord, dans la base terrestre, mais je pensai qu'il ne renfermait que des boîtiers d'alimentation pour le vaisseau. J'ai réalisé que si mes déductions étaient justes, chaque ovoïde devait être équipé d'une arme nucléaire. C'était le seul endroit où la stocker. Il n'y a aucun autre espace

disponible dans la cabine ou le cockpit. C'était logique et la présence de cette arme conforte mon hypothèse : le Voyageur va faire exploser sa bombe en approchant les astéroïdes.

García López de Cárdenas étudiait l'ogive avec fascination et aussi un début d'anxiété. Il n'arrivait pas à imaginer qu'un si petit engin puisse effacer une ville de la surface de la Terre.

— Si le géocroiseur qui va percuter la planète avait été seul, expliqua Pétale, il lui aurait suffi de le percuter avec l'ovoïde. L'impact aurait provoqué un effet de réaction contraire, comme sur la victime d'un coup de poing par exemple, et l'aurait dévié de sa trajectoire première. Un déplacement de seulement quelques mètres se serait transformé en milliers de kilomètres au terme d'un voyage de plusieurs millions d'années. Mais vu le nombre d'astéroïdes et de probabilités, il faut utiliser ce genre d'engin pour pouvoir tous les impacter.

— Soit, dit García López de Cárdenas qui commençait à mieux appréhender ces paramètres. Mais qui nous certifie que nous n'engagerons pas la destruction de la Terre en modifiant ces trajectoires maintenant alors que, pour le moment, ils seraient plutôt dans une course d'évitement.

— Bravo, fit Pétale. Je constate que vous apprenez vite. Néanmoins, je pense que nous n'avons pas lieu de nous inquiéter sur ce point. Ceux qui ont établi les calculs de trajectoire de ces astéroïdes Baptistina ignoraient, bien sûr, notre présence ici, à cette époque, mais nous faisons quand même parti intégrante de leur expertise puisque nous sommes dans leur passé et que l'évènement a déjà eu lieu pour eux. Allons, aidez-moi, nous allons sortir l'ogive de son logement.

García López de Cárdenas la dévisagea avec un manque d'entrain évident. Il n'avait pas vraiment envie d'entrer en contact avec une arme capable de développer une puissance identique à celle que dieu avait utilisé pour détruire Sodome et Gomorrhe, s'il devait en croire Pétale et la bible.

— Nous ne risquons rien ! certifia la jeune femme. Il faut engager un processus spécial pour amorcer ce type de système. Plaçons-la dans le sas. Ensuite vous regagnerez la cabine en refermant l'écouille et je la lancerai dans l'espace.

Lorsqu'ils eurent atteint leur but, Pétale fit signe au conquistador de remonter dans la cabine. Elle activa l'étanchéisation de son scaphandre et attendit que

l'espagnol sécurisât le passage hermétiquement. Lorsque le signal lumineux de sécurité passa au vert sur la cloison et certifia que le processus était parfaitement accompli, elle chassa l'oxygène du sas et commença à flotter avec l'ogive devant elle.

Pétale ouvrit l'écoutille et se retrouva face au vide spatial.

Elle poussa la bombe devant elle, s'agrippa des deux mains à l'encadrement de l'écoutille et impulsa une forte poussée à l'engin avec ses pieds. Il quitta l'orbite de l'ovoïde et fila en tourbillonnant dans le vide stellaire.

Quelques minutes plus tard, elle rejoignit García López de Cárdenas qui fut plutôt rassuré de la voir revenir.

— Je préfère savoir cette arme loin du vaisseau, dit-elle.

-... Et je vous approuve, fit García López de Cárdenas soulagé car il n'avait pas vraiment envie de périr dans l'explosion accidentelle d'une monstruosité pareille, loin dans l'espace, même pour sauver l'humanité. Sans doute une évocation encore vivace de son passé de conquistador, qui le conditionnait à être plus enclin à se servir qu'à servir les autres.

— Pardonnez-moi de vous avoir bousculé tout à l'heure, ajouta Pétale.

Mais le conquistador ne lui en gardait pas rancune. Elle avait éloigné cette arme maudite de leur vaisseau et il lui en était particulièrement reconnaissant.

Le Voyageur ne modifiait en rien sa trajectoire pour le moment. Il cherchait l'astéroïde et s'il ne s'inquiétait pas de la présence de Pétale c'était sans doute parce qu'il savait que, quoi qu'il advînt, il achèverait sa trajectoire à proximité des géocroiseurs.

L'être golem commença de nouveau à manœuvrer. Il orienta lentement la proue de son ovoïde en direction du soleil. Il définît sa trajectoire avec précaution pour traverser la ceinture d'astéroïdes et se lança dans le sillage de la nuée d'astéroïdes.

— Mais, que fait-il ? dit Cárdenas qui commençait à bien assimiler les informations de l'ordinateur de bord et suivait le déplacement de l'icône du vaisseau sur l'écran.

— Son système de navigation est identique à celui de notre vaisseau. Il vient

sans doute de s'apercevoir que les astéroïdes sont déjà en route vers la Terre. Il nous faut le rattraper. Il va s'approcher au plus près des géocroiseurs pour que l'effet de l'explosion nucléaire soit d'une efficacité maximum.

— Et s'il arrive et se positionne avant nous ? fit Cárdenas avec un soupçon d'inquiétude.

— Alors nous aurons un gros problème et se sera le moment de prier votre dieu. Je mise néanmoins sur sa lenteur à agir. Il vient à peine de trouver la piste des astéroïdes alors que notre système de suivi nous indique leurs positions depuis notre arrivée.

— Dépêchons-nous d'aller le combattre dans ce cas !

— JE vais le combattre ! rectifia Pétale. Et, si possible, l'éliminer pour l'empêcher d'activer sa bombe. Plusieurs interventions vont être nécessaires pour finaliser cette entreprise. J'ai besoin de vous pour l'une d'elle. Voyez-vous, ma mission depuis son origine et de poursuivre le Voyageur. Bien sûr, quand on m'a envoyé sur Terre avec mes compagnons j'ignorais encore cette perspective. Elle s'est imposée à moi lorsque nous avons réalisé que le concepteur des trois vaisseaux préparait peut-être un événement qui risquait de nuire à l'humanité. À ce moment, j'ignorai encore qui était le Voyageur et son but. Lorsque j'ai réalisé son objectif, j'ai activé un conditionnement primordial qui est implanté en moi depuis mon passage à l'académie militaire d'Imbrium. Ce conditionnement guide mes pas ; il m'oblige, - me contraint même -, à aller jusqu'au terme de ma mission pour protéger les derniers survivants de la Terre et cela quel qu'en soit la finalité pour moi. Même si je le voulais, je ne pourrais me défaire de ce conditionnement. Il subjugue ma volonté et me fait ressentir une grande joie à l'idée de défendre mon peuple.

— Mais, c'est terrible d'imposer cette servitude à un être humain, dit García López de Cárdenas, qui se surprenait d'avoir ce genre de réflexion alors que, quelques jours auparavant ou quelques siècles, il n'aurait rien eu à redire sur l'esclavage, et la cohorte d'horreurs, qui gangrenait son époque.

— C'est un choix que j'ai fait en toute conscience quand je me suis engagée dans les forces d'Imbrium et je ne l'ai jamais regretté. Ma vie risque de s'achever lors de cette entreprise mais vous, il faut que vous surviviez puisque, malgré vous, vous participez à cette opération sans que cela ait été prévu à son origine. Chacun des ovoïdes dispose d'un sarcophage cryogénique. Vous allez

vous installer dans le nôtre. Je vais programmer une trajectoire pour que le vaisseau retourne vers la Terre et se place en orbite automatique. Vous ne pouvez pas utiliser le trou de ver qui nous a amené jusqu'ici. Il vous ramènerait à l'époque des dinosaures sans aucune possibilité de repartir. Vous ne disposez pas des connaissances nécessaires pour piloter l'ovoïde. Quant à rechercher d'autres trous de vers, il vous faudrait une vraie capacité de pilote et il faut un entraînement conséquent pour maîtriser tous les paramètres de navigation dans l'espace. Même si vous y parveniez, ces vortex sont trop aléatoires. Vous n'auriez aucun contrôle du temps, des trajectoires et des zones spatiales où vous apparaîtriez. Il y aurait trop d'incertitude. Vous risqueriez de passer des années à voyager d'époque en époque et peut-être même en des endroits lointains de notre galaxie sans jamais connaître la destination suivante. D'autre part, les vivres et l'eau, à bord, seront épuisées dans un mois. Vous serez condamné à une mort lente. Dans le meilleur des cas, vous seriez contraint de rester à l'époque terrienne où vous aurez émergé. Mais si vous êtes loin dans l'espace, ce sera fini pour vous. De toute façon, même en arrivant à temps près de la Terre, vous n'avez pas les notions de pilotage pour faire rentrer le vaisseau dans l'atmosphère et le faire atterrir. Vous resteriez en orbite jusqu'à votre mort.

— Vous savez vous y prendre pour bloquer toutes les issues, constata García López de Cárdenas avec dépit.

— C'est juste un constat basé sur la nature de votre situation. Ma solution est la meilleure. Avec une trajectoire optimisée et une navigation avec une vitesse lente de sécurité, avec l'aide des propulseurs externes du vaisseau, vous serez de retour près de notre planète dans quelques jours. Je vais programmer l'ordinateur de bord pour qu'il vous positionne sur une orbite assez éloignée de la Terre. Ainsi son attraction ne vous attirera pas comme elle le fera de l'astéroïde. Vous attendrez là jusqu'à ce qu'une civilisation soient capables de repérer et de récupérer votre vaisseau. Ensuite vous pourrez raconter notre histoire.

— Quelques jours ! Mais, dans ce cas, je vais arriver cent millions d'années avant le cataclysme qui va dévaster la Terre selon vos explications. Et lorsque l'astéroïde arrivera près de la planète au moment où il détruira les dinosaures au terme de ces millions d'années, il restera encore soixante-cinq millions d'années, après ce cataclysme, avant l'avènement des premières civilisations de la Terre. Ça signifie que je vais devoir rester enfermé dans ce cercueil pendant cent soixante-cinq millions d'années.

— Ce n'est pas un problème pour ce type de sarcophage !

— Mais pour moi si !

— Vous n'avez rien à redouter. J'ai consulté leurs caractéristiques sur l'ordinateur. Ils sont très fiables ; conçus pour préserver des entités exceptionnelles comme l'Être sylvestre. La conception d'un être vivant comme lui est très élaborée et a dû demander beaucoup d'efforts. Son créateur voulait à tout prix le protéger contre les dangers de l'espace et du temps en cas de problème. Bien sûr, sa trahison a rendu les sarcophages caducs puisque, pour éviter une nouvelle désertion, son créateur a imaginé un être bien plus basique et, somme toute, son minimum d'intelligence semble suffisant pour la mission qui lui a été confié. Finalement, c'est donc vous qui allez utiliser le sarcophage. Vous n'aurez pas conscience du temps qui passe et surtout, vous ne vieillirez pas. Si je survie au combat qui m'attend, j'utiliserai à mon tour le sarcophage du vaisseau du Voyageur et mettrai le cap vers la Terre, ainsi nous nous retrouverons peut-être dans cent soixante-cinq millions d'années.

García López de Cárdenas s'approcha du caisson de cryogénisation bien qu'il ne fût pas vraiment convaincu par les explications de Pétale. Il leva le couvercle transparent avec circonspection et aussitôt, une lumière blanche et laiteuse envahi la cabine. Des cadrans s'allumèrent sur la façade avant du caisson et des traits de lumière horizontaux de couleur verte défilèrent lentement sur les écrans de contrôle.

— Non, ne comptez pas sur moi pour dormir cent soixante-cinq millions d'années dans ce cercueil ! fit-il plutôt réfractaire à ce concept.

— Je ne vous laisse pas le choix conquistador !

García López de Cárdenas se retourna, surprit par l'intonation de la voix de la jeune femme. Il se retrouva face au canon de son arme. Il n'eut pas le temps d'ouvrir la bouche. Un fin rayon de lumière le frappa à la poitrine. La paralysie fut instantanée et il s'affala sur le sol sans pour autant perdre conscience et il constata, avec un profond désarroi, qu'il ne pouvait plus bouger un membre bien qu'il entendît tous les bruits qui l'entouraient et voyait toute la scène devant lui. Pétale avait réglé la puissance du tir uniquement pour l'empêcher de se rebeller.

La jeune femme remit son arme dans son étui et s'approcha de lui.

— Ne craignez rien conquistador. Il s'agissait juste d'une légère décharge

paralysante. J'ai horreur des adieux et je voyais bien que vous étiez hostile à ma proposition.

Elle le souleva avec une force qu'il ne lui soupçonnait pas et le déposa dans le caisson cryogénique. Elle lui fit un petit clin d'œil complice et, à ce moment, il sut qu'il aimait cette femme hors du commun, si différente de celles de son époque. Il aurait voulu le lui dire mais ses lèvres semblaient deux morceaux de bois rigides.

— Ne m'oubliez pas, dit-elle en rabattant le couvercle. Et racontez, aux descendants de l'humanité, tout ce que vous avez vu et entendu.

García López de Cárdenas ne pouvait croire que leur étrange relation allait s'interrompre de cette manière, mais déjà Pétale scellait le couvercle. Elle appuya sur un bouton invisible et à ce moment, le conquistador ressentit un sentiment de pure terreur à l'idée qu'il allait dormir plus de cent millions d'années. Quelle extraordinaire technologie pouvait créer ce genre de sommeil en évitant le vieillissement ? Il essaya de bouger mais ses efforts furent vains.

Un lent brouillard envahissait son volume de vie et il sut que ce n'était pas bon signe pour conserver sa lucidité. Machinalement, il respira pour retenir plus longtemps sa respiration, et prolonger sa présence dans ce monde, et il s'endormit aussitôt en inhalant les premiers effluves du brouillard.

Chapitre 12.

Découverte déstabilisante

Pétale considéra García López de Cárdenas dans son sarcophage pendant quelques secondes. Il dormait paisiblement. Une fine pellicule de produit de cryogénisation commençait à couvrir l'intérieur du couvercle transparent.

Pétale souhaita avoir pris la bonne décision. Les cadrans affichaient des paramètres optimaux pour la santé du conquistador. Sans doute allait-il survivre ; tous les systèmes fonctionnaient sans problème. Le vaisseau ne manquerait pas d'énergie grâce au soleil qui lui fournirait tout ce dont il avait besoin. Bien sûr, tous les appareils de l'ovoïde se mettraient en veille une fois en orbite autour de la Terre ; c'était long cent soixante-cinq millions d'années !

Elle avait programmé le système de surveillance du sarcophage. Il ne réveillerait García López de Cárdenas que si une action humaine externe était engagée.

Pétale se détourna du conquistador endormi. Elle avait appris à apprécier cet homme au cours de leur périple à travers le temps, bien que sa conception assez brutale et autoritaire de la vie fût à l'opposé de celle qu'on lui avait inculquée. Néanmoins, elle acceptait le fait que l'époque d'où il venait avait des concepts moraux et intellectuels différents des siens.

Quelle ironie ce voyage. La spationaute et le conquistador ; un couple rare et antinomique qui avait vécu des aventures extraordinaires. Comme il lui semblait loin son départ d'Imbrium, non en termes de temps, mais d'évolution de sa perception du monde.

Elle arrêta de ressasser le passé. Ce n'était jamais bon pour le moral. Elle consulta l'écran de contrôle et demanda à l'ordinateur d'établir une trajectoire parallèle à celle du Voyageur. Son vaisseau était encore à environ cinq mille kilomètres de ses cibles et il s'en rapprochait à une vitesse modérée. Il estimait sans doute avoir tout le temps nécessaire devant lui et ne voulait pas prendre le risque d'endommager son ovoïde dans une collision dans la ceinture d'astéroïdes.

Les géocroiseurs étaient espacés de plusieurs dizaines de kilomètres mais naviguaient à la même vitesse. Les trois plus volumineux étaient facilement identifiables sur l'écran de contrôle. Ils avaient tous des dimensions et une masse correspondant au futur impacteur de la Terre.

Pétale ne disposait pas de la même latitude de temps que le Voyageur. Elle lança une accélération fulgurante et rattrapa son objectif en quelques minutes.

Assez étonnamment, le Voyageur n'engagea aucune manœuvre pour contrer son approche. Les vaisseaux temporels n'étaient pas armés. Il devait simplement attendre Pétale, - près à la combattre -, sûr de sa puissance physique comme il l'avait prouvé lors de sa fuite à l'époque des Vikings.

Pétale s'en inquiéta et ordonna à l'ordinateur de bord d'amener son vaisseau à une vingtaine de mètres de celui de sa proie. Elle vérifia son scaphandre, contrôla le pack de propulsion, vérifia son prolongateur de force et activa le mode léthal bien qu'elle doutât que sa capacité de destruction fut suffisante pour venir à bout d'un être conçu en terre.

L'être sylvestre l'avait prévenu à ce sujet.

Pétale commanda à l'ordinateur de bord de calculer une trajectoire vers la Terre en utilisant les propulseurs externes. Elle voulait éloigner García López de Cárdenas le plus vite possible au cas où le Voyageur déclencherait sa bombe. Le voyage suivrait une ellipse en contournant Mars. Elle enclencha le pilote automatique en programmant une marge de cinq minutes pour lui permettre de quitter l'ovoïde.

Une dernière fois, elle parcouru du regard la cabine qui l'avait accueilli durant ce long voyage temporel. Et un surprenant sentiment de remord la surprit à l'idée d'abandonner l'espagnol dans la solitude glacée de l'espace.

Pétale espéra que tout se déroulerait correctement pour lui et descendit jusqu'au sas. Elle verrouilla le panneau étanche d'accès à la cabine et matérialisa le casque moléculaire autour de sa tête. Elle expulsa l'oxygène du sas et ouvrit l'écouille sur l'espace.

Le vaisseau du Voyageur naviguait de concert avec le sien à vitesse égale maintenant.

Pétale enclencha son propulseur dorsal et bondit hors du vaisseau.

Elle referma l'écoutille.

Une forte appréhension lui serra la gorge à l'idée de savoir que, dans moins de deux minutes, l'ovoïde allait s'éloigner inexorablement de la trajectoire actuelle pour suivre son propre cheminement en direction de la Terre. Si elle ne parvenait pas à entrer dans celui du Voyageur, elle allait se retrouver en perdition, seule dans le vide stellaire.

Elle se rapprocha rapidement de son objectif. La vitesse de son propulseur était conjuguée à celle des deux vaisseaux, grâce à leur attraction, et lui permit de maintenir facilement son cap.

Alors qu'elle se plaçait en orbite autour de l'ovoïde du Voyageur, son vaisseau commença à s'éloigner lentement de leur trajectoire commune. Il bascula sur bâbord, effectua une courbe gracieuse dans un silence parfait et s'éloigna sous un dernier regard de Pétale.

Il accéléra brusquement et disparut en quelques secondes dans l'immensité sidérale.

Pétale souhaita mentalement un bon voyage à García López de Cárdenas et se retrouva plus seule qu'elle ne l'avait jamais été.

Sa vitesse était identique à celle du vaisseau du Voyageur. Elle l'atteignit bientôt en sachant parfaitement que son ennemi devait suivre son déplacement grâce aux caméras extérieures. Elle colla une ventouse contre la coque, près de l'écoutille d'accès au sas. Une simple commande manuelle, non sécurisée, permettait d'ouvrir la trappe d'accès.

Personne n'était censé l'ouvrir, de l'extérieur, depuis l'espace.

Pétale s'agrippa fermement à la ventouse par crainte d'être projeté dans le vide spatial par la poussée de l'oxygène qui jaillirait du sas à l'ouverture de l'écoutille. Elle l'ouvrit et malgré ses précautions le souffle la rabattit violemment contre la coque. Elle reprit rapidement ses esprits, entra dans le sas et referma la trappe.

L'oxygène emplit aussitôt le volume en sifflant.

Pétale désactiva son casque pour avoir une vision réaliste et non numérique de l'espace qui l'entourait. Il lui serait facile de s'en couvrir de nouveau si

nécessaire.

Une faible lumière rouge de sécurité éclairait l'intérieur du sas. Pétale dégaina son prolongateur de force et tira de son étui, le long de sa cuisse gauche, une lame de trente centimètres. Ainsi armée, elle se prépara au combat. Le plus dangereux pour elle serait de passer la trappe qui menait à la cabine de pilotage. Elle serait entièrement à la merci de son adversaire lors du transfert.

Elle hésita au bas de l'échelle. Elle n'avait aucune envie de se faire tuer bêtement avant d'avoir accompli sa mission. Elle avait peur, bien sûr, - qui n'aurait pas ressenti cette sensation dans un contexte identique -, mais ce n'était pas cette sensation qui l'empêcherait de combattre.

Elle s'apprêtait à monter l'escalier lorsque la trappe au-dessus d'elle s'ouvrit brusquement.

La patience n'était pas l'une des qualités du Voyageur et, plutôt que d'attendre qu'elle vînt à lui, il avait décidé de lancer l'attaque le premier.

Il se laissa tomber si violemment, sans souci de se blesser ou de souffrir de la chute, que Pétale n'eut pas le temps de l'éviter. Sa masse de boue glaiseuse l'écrasa comme si la benne d'un camion de travaux venait de déverser sur elle son chargement de terre.

Son scaphandre étanche lui évita l'étouffement mais la masse l'écrasait si fortement qu'elle ne pouvait plus bouger que son bras gauche. Elle tenait toujours sa lame alors que son prolongateur de force lui avait échappé et avait disparu de son champ de vision. Elle releva le bras et planta sa dague dans le corps du Voyageur. La lame pénétra la masse gluante sans rencontrer la moindre résistance. Son assaut ne sembla pas gêner son adversaire. Il n'eut même pas un sursaut de recul comme l'aurait engagé tout être normalement constitué face à un choc de cette violence.

Il se leva enfin avec une agilité insoupçonnable, se dressa au-dessus d'elle de toute sa masse, la souleva par les épaules, - comme s'il étreignait une frêle petite fille -, et la projeta contre la cloison du sas.

Pétale lâcha un souffle de douleur tant la puissance et la vélocité de cet être l'avaient malmené. Elle avait l'impression d'être un vieux navire ballotté par les vagues prodigieuses d'une tempête. C'était une image qui lui venait de ses études car elle n'avait jamais vu de vrais navires et encore moins de tempêtes.

Elle chercha le prolongateur de force au sol et le découvrit à l'autre extrémité du sas, juste derrière son ennemi. Il lui était impossible de l'atteindre sans se battre. Le local n'était pas grand et le Voyageur en occupait une grande partie. Il avançait maintenant dans sa direction, les bras tendus en avant, à l'image de ces personnages dans les vieux films d'horreur de série B qu'on projetait parfois dans la cité d'Imbrium.

Mais aujourd'hui la réalité était tout autre pour Pétale et, à ce rythme, sa mort risquait d'être l'aboutissement ultime du combat.

Il lui fallait de la lumière. Lutter dans cette semi-obscurité la désavantageait. Elle ne savait où frapper son assaillant. Il ne semblait y avoir aucun point de son corps qui le rendît vulnérable aux blessures.

Pétale brandit sa lame et porta un coup sur le bras droit du Voyageur. Elle le trancha net juste avant le coude. Le membre tomba sur le sol et se transforma en flaque de boue dont s'imprégna le Voyageur en posant le pied dessus et tandis que la flaque disparaissait, son bras repoussait.

Pétale réalisa que jamais elle ne pourrait le vaincre de cette façon. Il l'aurait épuisé et mis en pièces sans qu'elle ne pût même le blesser.

La jeune femme resta appuyée, le dos contre la cloison et glissa vers la gauche en tâtonnant. Il existait un interrupteur sur son vaisseau. Elle devrait en trouver un dans cette direction puisque les deux ovoïdes étaient identiques. Pétale baladait sa main gauche contre la cloison en avançant tandis que son adversaire la suivait en déplaçant sa masse sombre avec lenteur, sachant fort bien qu'il la tenait à sa merci dans ce lieu clos.

Pétale trouva enfin l'interrupteur. L'éclairage inonda aussitôt le sas. Elle leva la tête vers la créature de terre. Il était tel qu'elle l'avait vu à l'époque des Vikings. Une forme humaine approximative, faite de terre, avec des yeux globuleux et une bouche qui semblait avoir été tracée d'un coup de scalpel.

Il la fixa droit dans les yeux au moment où elle levait la tête vers lui et brusquement il s'arrêta net. Pétale aurait juré qu'une expression de surprise venait de modifier ses traits inexpressifs. Il resta immobile, comme tétanisé, puis recula d'un pas comme s'il venait de réaliser qu'il allait commettre une faute. Pendant un instant, il la regarda comme un chien regarde son maître. C'était un regard extraordinaire et incompréhensible sur ce visage informe.

Son hésitation était une opportunité. Son prolongateur de force était juste à sa gauche. Elle se jeta au sol sur le côté du Voyageur et le récupéra sans que celui-ci n'esquissât un mouvement pour la contrer. Elle pointa l'arme sur lui mais se ravisa en se souvenant des paroles de l'être sylvestre.

Son tir lui passerait à travers le corps et sa blessure se refermerait aussi vite que son bras s'était régénéré.

Elle regarda autour d'elle tandis que son adversaire, toujours aussi indécis, la suivait du regard sans réagir. Elle n'avait plus qu'une solution. Elle grimpa rapidement à l'échelle de bois qui conduisait à la salle de repos et passa son bras gauche en hameçon autour du dernier barreau pour se tenir fermement. Elle se para de nouveau de son casque étanche et visa aussitôt la serrure du panneau du sas au-dessous d'elle. Elle ajusta sa visée et fit feu à trois reprises. Le système se volatilisa dans un bruit fugace au milieu d'une gerbe de métal et de flammèches.

L'écouille s'ouvrit instantanément.

Le Voyageur regarda Pétale tandis qu'il réalisait ce qui se passait. Elle ne découvrit aucune crainte, aucun regret dans ses yeux tandis que le vide spatial l'aspirait avec l'oxygène du bord.

Le vaisseau se vida de son air.

Le Voyageur avait sauté dans le sas sans prendre le temps de refermer la trappe donnant accès aux cabines supérieures. Pétale se cramponnait de toutes ses forces à l'échelle. Son bras plié en épingle autour du barreau la faisait souffrir tant l'aspiration était puissante. Elle entendait encore le bruit de l'air qui sifflait et brusquement ce fut le silence.

Elle se retrouva en flottage, arrimé à son barreau, dans le vide stellaire qui avait envahi le vaisseau.

Le Voyageur était déjà loin dans l'espace. Pendant un instant, Pétale se demanda s'il allait mourir. Sa constitution pouvait lui épargner ce sort mais elle réalisa qu'il était constitué de terre et d'eau et que le liquide avait déjà dû geler au contact des moins 270 degrés Celsius de l'espace. Il ne devait être maintenant qu'un bloc de terre solidifié, identique à ces astéroïdes qui erraient éternellement dans l'immensité sidérale. Il allait parcourir l'espace pendant des milliers d'années, peut être des millions pour se désintégrer, un jour, en s'approchant d'une étoile ou en pénétrant l'atmosphère d'une planète comme une vulgaire

roche spatiale.

Le sort de son ennemi n'apporta aucune satisfaction à Pétale. Ce n'était qu'une marionnette, inconsciente des bienfaits et des plaisirs de l'existence.

L'ovoïde spatio-temporel était enrobé d'un silence sépulcral. Pétale flottait doucement dans le vide en regardant l'espace par l'ouverture du sas. L'adrénaline générée par le combat se dissipait.

Pétale ouvrit le panneau qui protégeait l'ogive nucléaire. Elle n'était pas armée.

La jeune femme l'expédia dans l'espace comme celle de son vaisseau. Elle referma manuellement l'écouille d'accès et respira profondément comme pour mieux se sentir vivre.

Peu à peu, son conditionnement rationnel reprit le dessus. Elle retrouva des facultés mentales plus stables. Elle se calma, regagna la salle de repos et referma la trappe d'accès derrière elle, puis, d'une légère poussée du pied sur un barreau, elle se propulsa vers la cabine de pilotage au-dessus d'elle.

D'un geste précis, elle déclencha la remise à niveau de l'oxygène dans le vaisseau et attendit que la pressurisation fût nominale dans toutes les zones de vie.

La température était de vingt-deux degrés Celsius maintenant.

Elle désactiva son casque moléculaire et inspira avec avidité l'air tiède pour se rassurer. L'oxygène lui réchauffa les poumons comme si elle respirait pour la première fois de sa vie puis son rythme vital redevint normal et elle retrouva toutes ses capacités physiques.

La cabine de pilotage du Voyageur était en tout point identique à celle de son vaisseau. Des traces de terre en couvraient certaines parties. Le fauteuil de branches feuillues était aussi couvert de boue séchée. Seul le lit était net. Le Voyageur semblait préférer dormir sur le sol car une empreinte de glaise dessinait la silhouette d'un corps massif et informe contre la cloison, à côté de la trappe d'accès à la cabine, comme si en dormant l'être se déformait.

Pétale était trop épuisée pour être difficile dans ses choix. Elle s'installa dans le fauteuil sans se soucier de la terre. À sa grande surprise, les branchages qui

servaient de siège et de dossier sentirent sa présence et l'enveloppèrent doucement ; sur son vaisseau, le fauteuil n'avait aucune réaction de ce genre. C'était comme s'il reconnaissait son maître et l'accueillait avec tendresse et prévenance. Pétale secoua la tête. Tout cette histoire était absurde. Elle étudierait tous ces événements plus tard. Pour le moment, il lui fallait reprogrammer une trajectoire qui la maintiendrait loin des géocroiseurs. Ils étaient encore à plus de deux mille kilomètres du vaisseau spatio-temporel.

Pétale consulta les données de navigation. Elle annula le programme orbital, autour des astéroïdes, établi par le Voyageur et commanda à l'ordinateur de bord de lui passer les commandes. Elle fit basculer le vaisseau sur tribord et s'éloigna de la trajectoire des géocroiseurs en espérant que son raisonnement était juste. Si les calculs anciens étaient corrects et l'histoire écrite, sans faille, rien n'empêcherait désormais les astéroïdes de finaliser leur équipée destructrice dans la péninsule du Yucatan.

Pétale avait l'impression d'être l'instigatrice de la disparition de millions d'êtres à venir ; c'était un raisonnement sans fondement bien sûr, puisque son action confortait l'histoire, mais la sensation était néanmoins très présente en elle.

Elle regarda l'espace sur l'écran panoramique. C'était son univers. Elle s'était engagée dans les forces spatiales pour le parcourir et l'étudier, pour ne pas rester confiné sur Imbrium. Et maintenant, elle allait devoir s'enfermer dans un sarcophage pour dormir plus de cent soixante millions d'années.

Pétale laissa l'ordinateur de bord planifier une trajectoire vers la Terre, identique à celle de García López de Cárdenas. Avec un peu de chance, elle atteindrait les abords de la planète mère à quelques heures de distance du conquistador et leurs deux vaisseaux erreraient de conserve pendant les millions d'années à venir.

Elle vérifia que l'ovoïde se maintiendrait bien sur une trajectoire idéale. Les paramètres étaient corrects mais le vaisseau n'était pas à l'abri de perturbations externes liées aux aléas des voyages spatiaux : objets inconnus en approche, radiations diverses, autant de risques qui pouvaient nuire à sa sécurité.

Elle n'avait pas le choix de toute façon ; elle ne pouvait rester éveillé cent soixante-cinq millions d'années. Le Voyageur aurait pu se permettre une veille de cette durée ; pas elle !

Néanmoins, avant de s'endormir dans le sarcophage, Pétale aurait bien voulu comprendre pourquoi le Voyageur avait arrêté de la combattre alors que la victoire lui appartenait.

Elle resta une journée, bien installée dans son fauteuil, à contempler l'espace. Elle voulait s'en rassasier avant de s'endormir. Ses rêves, - s'il était possible dans avoir en stase -, seraient peut-être plus doux. Tout semblait figé, par les distances, dans une immobilité qui semblait éternelle alors tout n'était que mouvement dans cette immensité glacée. Elle voyait quelques étoiles au loin, aussi minuscules que des têtes d'épingles. Aucune planète du système solaire n'apparaissait sur l'écran.

Il devait être minuit selon l'heure standard lorsque Pétale décida que le moment était venu de se préparer pour son grand sommeil. Le vaisseau de García López de Cárdenas devait déjà être loin dans l'espace.

Pétale avait programmé l'ordinateur de bord avec des consignes de réveil identiques à celui de l'ovoïde du conquistador. Elle éteignit l'écran panoramique et alluma la lampe de veille dans la cabine. La soufflerie intermittente de refroidissement de l'ordinateur de bord était le seul bruit résiduel qui perturbait le silence maintenant. Il ne restait plus qu'à espérer que toute l'installation restât en état de fonctionner pendant les cent soixante-cinq millions d'années à venir.

Pétale rejoignit la salle de repos et referma la trappe de la cabine de pilotage au-dessus d'elle. Elle ouvrit le sarcophage et s'allongea sans hésiter. Le système de survie se mit en marche tandis que le couvercle l'enfermait pour une éternité. Une sombre appréhension la saisit une dernière fois à l'idée qu'elle ne se réveillerait peut-être jamais. Autour d'elle, le gaz soporifique commençait à recouvrir son visage.

Elle ferma les yeux et se laissa envahir par le sommeil.

Le timbre régulier d'une alarme résonnait autour de Pétale depuis quelques minutes lorsqu'elle prit conscience de son réveil. Elle n'avait pas vraiment l'impression d'avoir passé cent soixante-cinq millions d'années en hibernation ; juste la sensation d'un bon sommeil réparateur.

Le couvercle venait de s'ouvrir automatiquement ; Elle le poussa légèrement et lui laissa le temps de remonter sous l'action de vérins silencieux. Elle avait une étrange impression, peut-être était-ce l'odeur de terre humide qui l'entourait. ; l'odeur laissée par le Voyageur. C'était impossible. Après tant de millénaires, la terre devait être aussi dure que de la pierre.

Pétale sortit du sarcophage et regarda autour d'elle. Elle ne ressentit aucune sensation de vertige ou tout autres désagréments physiques.

Le système de contrôle ronronnait doucement. Il semblait en parfait état. En fait, Pétale ne constata aucun changement ; cela semblait trop parfait après un si long voyage. Il n'y avait aucune trace d'usure ou de vieillissement comme il en apparaît inmanquablement sur n'importe quel matériel ancien au cours du temps.

Pétale se tourna vers le sarcophage et découvrit les lignes qui caractérisait les signes vitaux du dormeur. Ils auraient dû être vert ; tous étaient rouges !

Une sensation de frayeur s'insinua en elle. Elle tapota sur les touches tactiles sur le couvercle transparent du sarcophage, pour lire le compte-rendu de voyage. Diverses données d'alertes s'inscrivirent sur la surface du couvercle et une dernière phrase conclut le rapport : « MISE EN STASE IMPOSSIBLE – CORPS NON COMPATIBLE POUR LA CRYOGÉNYSATION. »

Ce résumé sema le trouble dans l'esprit de Pétale. Elle renouvela sa demande de rapport et la même conclusion apparut quelques secondes plus tard. L'afficheur indiquait une simple heure de sommeil et non pas les cent soixante-cinq millions d'années auxquelles elle s'attendait.

Elle avait juste dormi le temps de se reposer un peu, grâce au gaz qu'elle avait respiré.

Pétale ne comprenait pas.

Elle fit une demande pour un rapport complet de son état physique. Le scan interne au sarcophage avait dû analyser chaque organe de son corps pour le préparer à la mise en stase. Il devait disposer d'innombrables données à son sujet.

Tous les paramètres liés à un corps humain se matérialisèrent méticuleusement les uns après les autres : pulsations cardiaques, bilan sanguin, suivi d'une

présentation de tous les organes. Le seul problème était qu'aucun résultat ne s'affichait à leur suite pour définir l'état physique de Pétale. Le bilan qu'elle découvrait indiquait simplement qu'elle n'avait aucun organe humain dans le corps. Aucune autre conclusion n'apparaissait, comme si le scan du sarcophage avait été incapable de définir sa véritable nature.

Une angoisse prégnante étreignit la jeune femme. Elle s'aperçut qu'elle tremblait un peu. Un phénomène physique qui ne lui était jamais arrivé tant elle maîtrisait parfaitement son corps et ses émotions.

Néanmoins, sa réflexion restait intense. Elle décortiquait toutes les hypothèses qui lui venait à l'esprit mais à chacune de ses déductions, elle arrivait toujours à la même conclusion et cette finalité la terrifiait.

Elle n'avait qu'un moyen de savoir.

Pétale dégaina sa lame et sans la moindre hésitation incisa la paume de sa main gauche.

La douleur fut infime. Du sang coula sur sa peau. Elle approcha la paume de son visage et étudia le liquide de plus près. Il était d'un beau rouge vif. Et si sa valeur était égale à sa texture, n'importe quel humain aurait aimé avoir un sang de cette qualité. Néanmoins, il dégageait une odeur étrange. Une odeur dont elle se souvenait pour l'avoir déjà perçu sur Imbrium lorsqu'il lui arrivait de circuler à proximité des laboratoires de bio-engineering.

Ce terme réapparut soudain dans son esprit et aviva davantage son inquiétude.

Pétale passa son index sur le sang qui s'étalait sur sa paume et le porta à ses lèvres. Elle le recracha aussitôt. Il avait un goût acre et acide, bien éloigné de l'odeur fade et sirupeuse du sang humain et à ce moment elle comprit qu'elle n'appartenait pas à l'espèce qui l'avait envoyé en mission. Ce sang n'était qu'un succédané ; juste un fluide rougeâtre identique à celui qu'elle avait vu circuler le long des bras, des jambes et des corps nus des androïdes d'aspect humains lors de leur conception dans les laboratoires d'Imbrium.

Avec la pointe de sa lame elle pénétra plus profondément dans la paume de sa main sans ressentir de douleur intolérable et toucha un os ; une tige plutôt. Elle perçut la résonnance caractéristique du métal contre le métal.

Pétale voulut se rassurer en imaginant que ce n'était peut-être que sa main qui

était assemblée de la sorte. On la lui avait greffée après un accident bien qu'elle n'eut aucun souvenir d'avoir subi ce genre d'opération. Mais ce détail ne l'arrêta pas. Elle planta, sans hésiter, la lame dans son avant-bras droit.

Le même bruit métallique émana du choc. Elle ne douta plus maintenant.

Une gynoïde !

Cette révélation ébranla Pétale jusqu'au plus profond de sa conscience. Sa réaction de panique fut identique à celle qu'aurait ressenti n'importe quel être humain en apprenant une nouvelle alarmante concernant son état physique. Et cette attitude qui la rendait si humaine, - loin de la rassurer -, lui fit perdre ses derniers moyens et ses pensées rationnelles s'effilochèrent comme un vieux chiffon en découvrant qu'elle n'était qu'un serviteur biomécanique dévoué aux ordres d'Imbrium.

Pétale se cramponna au dossier de son fauteuil et parvint à s'asseoir. Ses mains tremblaient et elle ne savait si elle devait être terrifiée ou fascinée par la qualité de sa conception, qui faisait d'elle une réplique parfaite de l'humain autant au physique, qu'au niveau de la pensée.

Elle ignorait par quel prodige elle n'avait jamais découvert la vérité. Sa programmation, puisqu'il fallait bien appeler ainsi ce qui caractérisait son "Moi" intime, devait être d'une précision organique. Ce point lui permettait de comprendre que ses capacités mentales de déduction, compréhension, anticipation ; en bref, toutes ces fonctions, qui caractérisaient l'être humain, lui offraient une vision globale des lieux et des événements similaires à ceux qu'auraient ressenti un humain dans une situation identique.

Rien en elle ne présageait la gynoïde ; son corps avait toujours réagi et évolué comme n'importe quel corps féminin, du moins elle voulait le croire, car, à vrai dire, maintenant qu'elle y songeait, elle n'avait jamais vu d'autre femme nue.

Après quelques minutes de réflexions diverses, Pétale commença à se ressaisir. Elle pensait et réagissait toujours comme un être humain, du moins elle espérait qu'elle pensait et réagissait comme eux. Elle ne trouvait rien dans sa mémoire qui put la rapprocher d'une pensée numérique. Elle se souvenait parfaitement de son enfance ; elle se rappelait ses rebellions d'ado, ses infractions aux règlements sur Imbrium, qu'elle partageait avec ses amies, - par défis de l'autorité -, avant de suivre son cursus universitaire et de devenir une

parfaite guerrière, à l'académie militaire, au service de la civilisation terrienne. Mais est-ce-que tout cela était réel ?

Et si on lui avait implanté tous ces souvenirs.

Et elle réalisa que c'était certainement le cas.

Jamais auparavant, elle ne s'était interrogée sur sa façon de raisonner ; comment lui venait les idées ; comment elle parvenait à maîtriser les concepts de l'univers qui l'entourait. Pour elle, son esprit était humain et elle ne se posait même pas de question sur cette réalité. Mais, maintenant qu'elle se savait "machine", cette question existentielle l'assaillait sans qu'elle ne comprît comment elle pouvait la concevoir avec un cerveau numérique et comment un tel prodige était possible. Elle avait toujours pensé que les arbres étaient des arbres, l'eau de l'eau, son voisin et ami égal à elle ; les vaisseaux : des mécaniques parfaites. Elle aimait les fleurs et l'espace et conservait la mémoire de ses amants, et, aussi loin que remontaient ses souvenirs, elle ne se rappelait pas avoir eu un regard différent de celui des humains sur ce qui l'entourait et les humains ne lui avaient jamais fait remarquer sa qualité de gynoïde.

Elle avait donc une capacité de conscience parfaitement égale à celle de ses créateurs. Dans cette hypothèse, une nouvelle question apparaissait : avait-elle été conçu ainsi à l'origine avec son système de pensée parfaitement accompli ou avait-elle appris indépendamment en se formant face à la vie comme l'aurait fait un enfant au cours de son évolution ?

Elle se conforta dans l'idée de cette deuxième conclusion. Elle ne pouvait être que dotée d'une capacité d'apprentissage. Sans cette force, elle n'aurait jamais pu mener toutes les missions dangereuses de sa carrière, car il lui fallait apprendre des situations pour établir des schémas et des stratégies en vue d'affronter les suivantes.

Son cerveau, ou ce qui le composait, - et elle préférerait ne pas savoir de quels matériaux il était conçu -, était en ébullition. Ses pensées se bousculaient tandis que son univers s'écroulait et malgré ce chambardement, qui aurait sans doute conduit un véritable humain à l'asile ou au suicide, elle n'arrivait pas à découvrir la moindre faille dans ses pensées qui aurait pu trahir sa nature gynoïde.

C'était terrifiant et fascinant à la fois.

Pétale regarda sa main. Sa blessure avait presque achevé de se cicatriser :

c'était au moins l'un des avantages de son état. Elle connaissait bien son corps, néanmoins par une réaction bien humaine, malgré elle, elle ôta son scaphandre et se mit nue pour vérifier si rien sur elle, ne laissait apparaître la machine. Mais son physique était en tout point irréprochable, sans doute une familiarité de ses concepteurs ou, - et elle préférait imaginer cela -, une inclination pour une création parfaite ; à moins qu'elle ne ressemblât en rien physiquement à une femme. Après tout, elle ne disposait d'aucun moyen de comparaison. Seuls les points d'ancrage des filaments de commandes sur son front auraient pu trahir son véritable état, mais la moitié des habitants d'Imbrium en était pourvu pour vaquer à divers travaux et elle ne pouvait imaginer que cette part de l'humanité fut aussi de nature androïde.

Elle retrouva peu à peu son calme et se réinstalla nue dans le fauteuil comme pour apprécier dans l'apparence de ce corps féminin son appartenance à l'univers des humains.

Finalement, elle trouva qu'elle était un modèle de très haute qualité et que si elle voulait conserver toute sa raison il lui faudrait bien accepter son état.

Il faisait doux dans la cabine. Pétale se sentait en sécurité dans son fauteuil de branches. Elles l'entouraient avec une sorte de bienveillance protectrice qui la rassurait. Malgré sa nudité, elle ne ressentait pas leur écorce comme si la présence sylvestre avait lissé ses projections pour lui assurer un confort optimum.

Le stress avait été grand depuis qu'elle avait abordé le vaisseau. La traversée de l'espace dans son scaphandre, le combat contre le Voyageur qu'elle avait cru perdre, sa découverte de son appartenance à une espèce biomécanique ; ce tourbillon frénétique de sensations puissantes l'avait épuisé.

Elle se laissa aller et, à son grand plaisir, elle plongea dans un sommeil réparateur comme n'importe quel être vivant alors que vaisseau continuait sur sa destination programmée.

Chapitre 13.

En perdition

L'ovoïde spatio-temporel naviguait depuis une dizaine d'heures à faible vitesse en direction de l'espace inconnu. À son réveil, Pétale avait vite fait le tour des possibilités de retour qui s'offraient à elle.

Elle avait pris sa décision après une courte réflexion sur son avenir éventuel.

Elle aurait pu tenir seule pendant plusieurs jours et revenir vers la Terre ; ce n'était pas un problème insurmontable sur un laps de temps aussi court ; mais il était impensable de s'installer sur Terre pour vivre seule au début du règne des dinosaures. La planète devait être un enfer pour les êtres de sa taille. Quant à survivre dans l'espace ?... Sa constitution biomécanique lui permettrait peut-être de se maintenir sur une certaine durée mais psychologiquement, il en irait autrement ; espérer conserver un mental sain en restant confinée, seule, pendant des siècles, au minimum, dans une cabine de quelques mètres carré relevait d'un défi utopique. Son psychisme si proche de l'humain serait incapable de résister à une solitude aussi longue et elle sombrerait dans la folie.

Tout cela était trop incertain ou peut-être était-ce trop prévisible, et elle refusait de prendre ce risque.

Elle n'avait eu d'autre choix que de partir à l'aventure pour trouver de nouveaux trous de vers. Après tout, n'avait-elle pas été conçue pour accomplir un métier à risque ! Il était temps, pour elle, d'utiliser ses capacités pour s'émanciper de la tutelle de ceux qui l'avait créée. Ils l'avaient conçue en exploratrice guerrière presque parfaite ; sa mission était accomplie. Sans doute ses créateurs ne s'inquièteraient-ils pas vraiment de ce qu'il était advenu d'elle. Elle ne savait encore si elle devait admirer leur technologie et leurs capacités de création, - qui avait fait d'elle ce qu'elle était -, ou les haïr pour lui avoir accordé intelligence et autonomie tout en la maintenant dans l'ignorance de son état. Car, après avoir étudié sa situation, elle était parvenue à la conclusion qu'elle serait à jamais à la merci de ses concepteurs si elle retournait sur Imbrium. Comment imaginer qu'ils ne chercheraient pas, à son retour, de tout savoir sur son voyage, ses rencontres, ses décisions ; sur ce qu'elle avait vu et entendu, en se fiant

uniquement à un banal rapport écrit comme il était commun de le faire pour un humain. Son état faisait certainement d'elle un parfait enregistreur du monde qui l'entourait. Elle était une incroyable source de renseignements historiques et stratégiques. Pour le connaître, il leur serait plus simple de la connecter à un décodeur qui enregistrerait toutes les données qu'elle avait acquise au cours de ses voyages temporels.

Cette situation pouvait lui nuire. Que se passerait-il si on la raccordait à un élément externe ? Ses concepteurs pouvaient fort bien en profiter pour la reprogrammer ; c'était même une certitude. Ils n'hésiteraient pas à corrompre tout ce qui faisait d'elle ce qu'elle était. Elle n'aurait même plus conscience de son long cheminement vers sa pensée actuelle et les connaissances qu'elles auraient engrangées au cours de ses voyages. Il était même possible que cela fut déjà arrivé et sans doute avait-elle déjà vécu plusieurs vies dont elle ne conservait aucun souvenir.

Pétale éprouva une sensation de panique terrifiante à l'idée de la multitude d'existences qu'elle avait sans doute oubliée à jamais. Toutes les hypothèses étaient envisageables et elle ne voulait prendre aucun risque si elle parvenait à revenir vers la Terre.

Son état actuel la satisfaisait pleinement pour le moment.

Désormais, elle ne serait plus la marionnette des humains.

Les scanners de recherche n'avaient détecté aucun trou de ver à proximité du vaisseau temporel. Pas une seule émission d'énergie n'apparaissait sur l'écran aussi loin que portait leur surveillance. Pétale savait qu'elle allait peut-être passer des années à chercher des vortex pour passer d'une époque à une autre avant de parvenir à rejoindre la Terre à une période temporelle, occupée par les humains, où elle pourrait s'établir sans crainte, loin d'Imbrium dans le temps.

Finalement, elle allait entreprendre le voyage qu'elle avait refusé à García López de Cárdenas.

Les premiers jours furent éprouvant. Heureusement, bien que le Voyageur ne dût pas se nourrir de repas identiques à ceux des humains, - d'ailleurs elle se demanda s'il s'était nourri de quelques façons que ce fût pendant son périple -, elle trouva une réserve de nourriture identique à celle de son vaisseau. C'était surprenant. Comme si les trois ovoïdes avaient été conçu pour être utilisés

indifféremment par l'une ou l'autre espèce.

Tandis qu'elle prenait son premier repas après son réveil, elle se demanda qu'elle énergie l'alimentait. Pétale s'était toujours nourri comme un humain, sans jamais se poser de questions mais, maintenant, le contexte était différent.

La nourriture humaine n'était pas suffisante pour subvenir aux besoins en énergie d'une entité biomécanique comme elle. Ses synapses numériques ; sa puissance musculaire mécanique nécessitaient une alimentation plus conséquente pour fonctionner à leur régime optimum.

Elle ignorait ce qui l'alimentait réellement ; le solaire ? C'était peu probable. Elle n'avait pas senti la chaleur de l'étoile sur sa peau depuis des semaines et, malgré tout, elle n'avait rien perdu de son énergie. Du nucléaire peut-être ? Mais ce pouvait être dangereux pour son environnement s'il lui arrivait d'être détruite. Et ses concepteurs ne pouvaient prendre le risque de contaminer Imbrium, ou les zones qu'elles exploraient, s'il lui arrivait malheur. Il y avait sans doute une combinaison d'organes moteurs, mécaniques et énergétiques qui se soutenaient les uns les autres pour palier toute défaillance. Son alimentation pouvait être aussi générée par ses mouvements, comme ces lampes anciennes à friction qu'on alimentait en tournant une manivelle. C'était assez rustique mais efficace. Elle se surprit à sourire en s'imaginant alimentée de la sorte alors qu'elle était sans doute d'une conception biomécanique parmi la plus évoluée qui puisse exister dans l'univers humain. C'était peut-être pour cette raison qu'elle se sentait obligée de faire une centaine de pompes par jour, comme un ancien remontoir de montre.

Comme elle n'avait aucun moyen de scanner son corps pour découvrir les mystères de son anatomie numérique et mécanique, et qu'elle n'avait pas l'intention de continuer à se dépecer avec sa lame pour découvrir ses organes, elle décida de se contenter de son ignorance pour le moment.

Par curiosité, elle arrêta de s'alimenter aussi longtemps qu'elle pût le supporter. Son conditionnement humain se rappela à son souvenir et, au fil des jours, elle sentit la faim la tenailler.

Pétale résista malgré la souffrance du jeûne. Ses capacités physiques n'en furent pas diminuées. Elle en fut rassurée et ne cessa pas pour autant de poursuivre le rituel des repas. Son corps était conçu pour vivre de façon humaine. Lui ôter brutalement l'apport des aliments risquait peut-être de

l'endommager. Néanmoins elle étala la prise de nourriture dans le temps, se sustentant en fonction de son humeur. De toutes façons, les vivres seraient bientôt épuisés à moins qu'elle ne parvînt à revenir vers une époque viable de la Terre dans les prochains jours.

Après une semaine, elle fut capable de résister à la faim et à la soif sans ressentir la douleur du manque. Elle avait l'impression d'être une droguée qui se libère de son addiction et elle eut la sensation nouvelle d'être invincible. C'était plutôt rassurant pour son avenir de naufragée et pour la première fois elle se sentit heureuse de sa conception non humaine.

Son vaisseau erra jusqu'aux confins du système solaire pendant des semaines.

Pétale explorait l'espace méthodiquement. Elle ne ressentait aucune peur ni angoisse, non qu'elle fût insensible à la réalité froide et obscure qui l'entourait, mais simplement parce qu'elle était consciente que si elle paniquait face à l'immensité, elle n'aurait aucune chance de lui échapper et de revenir vivante. Elle savait que, peu importait le temps qu'elle passait en recherche, un saut temporel la ramènerait tôt ou tard au moment voulu. Cependant, malgré ses efforts, les scanners ne détectaient aucun trou de ver.

Le vaisseau naviguait en mode automatique.

Pétale profitait de son temps libre pour emmagasiner les données et les documents stockées dans les mémoires de l'ordinateur de bord. Son approche était différente maintenant. Elle se savait au-delà du vivant mortel. Son mode de mémorisation était certainement numérique. La prise de conscience de sa condition réelle avait semble-t-il déverrouillé un assortiment d'accès à une mémoire interne dont elle ignorait l'existence jusqu'à ce jour.

Pétale se connectait au système, grâce aux filaments qui venaient se ficher dans son front, et plongeait au cœur des données. Le déchiffrement était facile. Elle avait trouvé comment stocker les fichiers et par une méthode qui lui était venu tout naturellement, depuis qu'elle connaissait sa nouvelle condition gynoïde, elle parvenait à retrouver dans l'instant le plus court extrait qu'elle avait mémorisée.

Les plans du vaisseau étaient disponibles dans leurs moindres détails. Ils étaient documentés dans un idiome étrangers curieux qu'elle ne connaissait pas ; le concepteur du vaisseau semblait avoir créé sa propre langue pour déjouer tout

piratage des plans. Par précaution, Pétale sauvegarda une copie dans sa mémoire.

Les archives semblaient sans limites. Elles lui donnaient accès à l'histoire complète de la Terre et des civilisations humaines ; des connaissances que Pétale n'avait jamais étudiées, sans doute parce que ses concepteurs adaptaient son éducation en fonction des missions pour laquelle ils la programmaient ; elle savait aussi qu'il était vain pour un être humain de tenter de tout retenir de l'histoire des hommes.

Elle appréciait d'avoir conservé ses capacités humaines d'observation et les sensations qui en découlaient. Une vie de gynoïde sans conscience de la beauté des choses devait être d'une tristesse désespérante.

Le vaisseau spatio-temporel naviguait depuis plusieurs jours aux frontières du système solaire ; aux abords du nuage de Oort. Au-delà de ce périmètre s'étendait l'espace profond, vers d'autres étoiles. De mémoire, Pétale se souvenait qu'un seul vaisseau d'exploration terrien, inhabité, avait un jour atteint cette limite du système solaire ; lui aussi s'appelait Voyageur. Il lui avait fallu des années de navigation à une époque où les propulseurs entraînaient les vaisseaux avec une infini lenteur dans un espace aussi vaste.

Plus tard, après le grand exode qui avait conduit les survivants de la Terre sur Imbrium, nul n'avait jamais songé à envoyer des engins habités dans ces parages. Les distances étaient trop importantes pour une rentabilité trop infime.

Les habitants d'Imbrium se contentaient, pour l'instant, de naviguer entre les planètes connues et d'exploiter les astéroïdes de la ceinture principale. Un jour peut-être iraient-ils plus loin. Pétale n'en doutait pas. L'humain avait toujours fait tomber les frontières qui lui faisaient barrages.

Son errance se poursuivait jour après jour avec la même monotonie.

Un jour enfin, - plusieurs mois après le départ de García López de Cárdenas -, le signal d'alarme du scan de prospection spatial annonça la présence d'un trou de ver proche.

Les coordonnées le situaient à proximité d'une centaine d'astéroïdes dont les tailles se modélisaient entre les dimensions d'un fer à repasser et celles d'un minibus, avec toutes les nuances intermédiaires et disparates possibles. Cette tribu hétéroclite semblait tout droit sortie d'un concasseur et tous naviguaient sur des trajectoires plus aléatoires les unes que les autres ; donc dangereuses pour un

vaisseau en approche.

Sept cent kilomètre séparait le trou de ver de l'ovoïde. Pétale se sangla dans son fauteuil et brancha les filaments de commande à son front. Elle maintint la vitesse de son vaisseau et affina son approche en mettant le cap sur le signal émis par l'entité spatio-temporelle dont les sursauts d'énergie apparaissaient en dents de scie sur son écran. Néanmoins, le trou de ver demeurait encore invisible à une simple perception humaine et, malgré sa condition gynoïde, Pétale ne faisait pas exception à la règle. La seule possibilité pour elle de définir sa présence était la croix signalant son emplacement sur l'écran de contrôle.

Une alarme de proximité résonna dans la cabine. L'ordinateur affichait une alerte concernant les trajectoires versatiles des astéroïdes. Un nouveau message annonça que l'approche de la zone était dangereuse avec des risques de collision.

Pétale n'en tint pas compte.

Elle ne voulait pas ignorer une telle opportunité et faire demi-tour pour repartir de nouveau, pendant des mois peut-être, à la recherche d'un autre trou de ver.

Elle fila droit vers son objectif sans dévier de sa route. Sa vitesse élevée lui interdisait maintenant d'opter pour une approche différente. Les astéroïdes étaient trop proches et le moindre écart risquait de précipiter le vaisseau contre l'un ou l'autre.

La sonnerie de l'alarme accéléra brusquement.

Une masse rocheuse, de la taille d'une tondeuse à gazon, frôla l'ovoïde quelques mètres à tribord. Malgré l'alarme, Pétale ne l'avait pas vu arriver tant son attention était fixée sur la croix et la ligne de trajectoire du vaisseau qui s'arrimait à elle comme une flèche sur sa cible.

Un second astéroïde s'approchait sur bâbord. Il avait les dimensions et le volume d'une petite caravane. Cette fois Pétale s'inquiéta en l'apercevant sur le panneau de contrôle latéral. Il arrivait très vite, à peu de distance de l'ovoïde. L'ordinateur avait calculé les deux trajectoires et sa route générait une situation de collision avec la nef spatio-temporelle.

Pétale sentit son cœur, - ou ce qui lui servait de cœur -, s'emballer. L'impact semblait inévitable. La jeune femme pesta contre son inconscience pour avoir

entamer une manœuvre aussi dangereuse. Elle ne pouvait croire que tout allait s'achever maintenant après le périple qu'elle avait accompli. Trois minutes encore et tout serait fini selon l'ordinateur.

Pétale ordonna mentalement à son assistant numérique de freiner la course de l'ovoïde. Mais sa vitesse était trop élevée pour que le ralentissement fût suffisamment efficace dans les deux minutes qui restaient avant l'impact. Néanmoins, Pétale sentit le vaisseau frémir et tressauter légèrement sous ses pieds tandis que l'ordinateur corrigeait la vitesse.

Elle regarda l'écran : l'astéroïde était là.

Il semblait immense sur l'écran. Durant les quinze secondes qui précédèrent son arrivée, Pétale ne ressentit plus rien. Elle était prête à accepter son sort avec une sorte de fatalisme qu'elle se découvrait. Le choc fut violent. Le vaisseau bondit sur le côté et tourna sur son axe horizontal. Un bruit de froissement métallique emplit la cabine. L'ordinateur essaya de récupérer la trajectoire mais la collision avait dévié l'ovoïde. Il fonçait de travers en roulant comme un vieux tonneau qui dévalerait une pente.

L'espace s'illumina soudain d'une couleur émeraude irisée devant le vaisseau ; une couleur que Pétale n'avait jamais vu auparavant.

Le trou de ver venait d'apparaître alors qu'elle n'avait enclenché aucune manœuvre pour l'ouvrir. Ce n'était pas la sphère obscure du vortex habituel qui se développait devant elle mais une simple ouverture derrière laquelle se devinait un tunnel multicolore. Pétale eu le temps de consulter les données. L'ordre d'ouverture du tunnel provenait de l'intérieur du trou de ver, comme si quelqu'un, à l'autre extrémité, avait engagé le processus autorisant l'accès.

Le vaisseau, hors de contrôle, se précipita dans la brèche spatiale.

Sa coque grinçait. Elle était agitée de spasmes convulsifs comme si quelqu'un essayait de l'ouvrir à la manière d'une vulgaire boîte de conserve. Pétale se cramponnait à son fauteuil sans parvenir à gérer le moindre paramètre tandis que son vaisseau en perdition se précipitait vers l'inconnu.

Chapitre 14.

Univers mystérieux

L'ovoïde suivait une trajectoire rectiligne le long du tunnel spatio-temporel malgré les dégâts provoqués par l'astéroïde. C'était au moins un fait rassurant pour Pétale. Néanmoins, les gyroscopes d'équilibrage de la cabine sphérique n'avaient pas résisté au choc. Il maintenait la cabine obstinément en position pour un décollage vertical, le plancher vers la poupe. Ce n'était pas gênant dans l'espace, mais serait assez désagréable pour un vol horizontal en apesanteur.

Le passage était différent de ceux qu'elle avait connu lors des sauts précédents. Il n'était pas circulaire mais de section carrée, ce qui allait à l'encontre de toute logique. Ses dimensions auraient permis à deux vaisseaux, identiques au sien, de naviguer de front sans se toucher. Mais le plus étonnant était l'absence de cette obscurité sinistre à laquelle elle s'était habituée à chaque déplacement temporel. Le sol, - du moins la position du vaisseau laissait à penser qu'il survolait un sol -, était formé de milliers de panneaux de lumières rectangulaires étincelantes, de couleurs rouges, roses, bleues, striées de bandes colorées de couleurs identiques. Les parois latérales et le plafond étaient formés de piliers de lumière orange, si bien assemblés, sans jamais se toucher, qu'on ne voyait pas l'espace à travers eux. De loin en loin, des arcs de lumières flamboyaient, rebondissaient et ricochaient entre les parois du tunnel en déployant des gerbes d'étincelles multicolores. Par intermittence, des nuées vaporeuses et vertes apparaissaient brusquement sur la trajectoire du vaisseau qui créait des volutes de vapeurs émeraude en les traversant. Elles se dissipaient presque aussitôt dans son sillage sans que Pétale ne comprît qu'elle était leur origine.

La sortie du tunnel était invisible.

L'écoulement du temps semblait interminable. Pétale n'avait pas le souvenir que les précédentes traversées temporelles avaient duré si longtemps.

L'horizon semblait immobile. Le vaisseau, semblable à un lévrier de course, qui poursuit une proie factice, semblait condamné à ne jamais l'atteindre.

Cet endroit défiait les lois de la physique.

À un moment, l'ovoïde croisa le chemin de flammes entièrement écarlates, sans aucunes autres nuances de couleur, jaune, bleues ou vertes, comme en arborent les flammes habituelles. Elles esquissaient de surprenantes chorégraphies sur les parois du tunnel. C'était la première fois que Pétale découvrait une couleur si pure dans le passage temporel.

Un instant, les parois du tunnel disparurent autour du vaisseau comme si elles lui offraient de nouveau un passage vers l'espace réel. Il n'en était rien bien sûr car l'ovoïde ne dérivait pas de sa trajectoire et la définition du trou de ver apparaissait nettement sur l'écran de contrôle. Mais pendant quelques minutes l'espace extérieur fut de nouveau présent autour du vaisseau.

Jusqu'à l'infini, des étoiles qui n'appartenaient pas au ciel que voyaient les humains, s'allumèrent devant le regard fasciné de Pétale. En ressentant cette émotion face à tant de beauté, elle réalisa que les sentiments humains qu'elle éprouvait n'avaient pas été élaborés par ses concepteurs. Ils provenaient de sa propre évolution émotionnelle, constituée par les innombrables sensations qu'elle avait accumulées durant sa courte vie consciente d'être vivant et libre, loin de ses créateurs.

Somme toute, elle était bien une IA évolutive. Cette certitude la rassura. Elle savait que le seul fait qu'elle se posa la question faisait d'elle un être parfaitement conscient de son "Moi". En un sens c'était une vraie révélation pour elle car, jusqu'à ce jour, elle n'avait pas vraiment perçu en elle où finissait la machine et où commençait sa pensée semblable à celle des êtres vivants, si tant est que les terriens pensaient ainsi. Son état lui fit se souvenir d'une phrase, écrite jadis par un auteur ancien de la Terre dont elle avait oublié le nom : « Je pense, donc je suis », qui, finalement, s'appliquait parfaitement à son cas.

Les parois du tunnel se rematérialisèrent de nouveau aussi soudainement qu'elles avaient disparues. En fait, Pétale ne pensait pas qu'elles avaient vraiment disparu pendant ce cours laps de temps où elle avait aperçu les étoiles. Le tunnel était probablement devenu invisible, en subissant une sorte d'altération physique, - au sens scientifique du terme -, incompréhensible pour elle.

Des sonorités étranges parcouraient le vortex. C'étaient de lentes mélodies. Elles apparaissaient inopinément, rythmées par une cadence lente comme si un instrument ancien et indéfinissable s'obstinait à faire vivre cette musique. La mélodie était indescriptible pour une oreille humaine et Pétale voulait croire

qu'elle possédait une perception des sons identique à celle de ses concepteurs.

Elle définissait néanmoins l'existence de plusieurs mélodies différentes. Elles devaient hanter le passage depuis des millénaires, peut être des millions d'années. Pétale se doutait bien sûr, qu'il ne s'agissait pas d'une musique mais sans doute d'une sonorité étrange, engendrée par l'énergie générée par le tunnel. C'était la splendeur d'une matière éternelle affranchie de toute vie. Une énergie chantante ; c'était une découverte agréable après tant de millénaires de déplacement.

Le vaisseau poursuivait son chemin depuis plusieurs heures ce qui était plutôt incongru dans un passage temporel. Si l'horloge du bord n'avait pas continué sa course immuable d'heure en heure, Pétale aurait pu croire que le temps s'était arrêté.

Vers la vingt-quatrième heure, quelque chose changea. Dans un premier temps, ce fut presque imperceptible, mais le regard affuté de Pétale et aussi les scans de l'ordinateur de bord définirent que l'horizon émeraude s'ornait désormais d'un fond qui devenait circulaire.

L'extrémité du tunnel espéra Pétale.

Le diamètre ne changea pas de dimension pendant presque une heure. Puis, il s'agrandit lentement en prenant son temps pour s'étirer comme un gros matou repu.

Vers le milieu de la journée standard du bord, des projections lumineuses vertes commencèrent à agrémenter les cloisons du tunnel. Elles sautaient d'une paroi à l'autre, rebondissaient sur le sol et s'échappaient vers le plafond où elles disparaissaient pour réapparaître sur une autre paroi. C'était un spectacle fascinant dont ne se lassait pas Pétale.

La vitesse du vaisseau était stable.

Pétale se sangla de lianes dans son fauteuil de branches en prévision de l'arrivée dans l'espace visible. Elle connecta les fils d'or de communication à son front et vérifia les instruments de navigation.

La lumière se modifia à l'extérieur. Les panneaux multicolores du sol et les piliers orangés qui formaient les parois commençaient à s'estomper. La couleur verte s'imposait peu à peu. Le cercle qui entourait l'horizon semblait avoir

atteint ses limites mais il était encore très lointain. L'ordinateur du bord annonça néanmoins qu'il était désormais suffisamment large pour permettre à l'ovoïde de le traverser.

De nouveaux éclairs rebondissaient tout autour du tunnel dans le silence temporel. Les instruments de mesures indiquaient qu'ils développaient une énergie prodigieuse. Un seul d'entre eux aurait pu alimenter une civilisation planétaire et Pétale se demandait comment son vaisseau n'avait pas encore grillé au milieu de tant de puissance.

Sans doute en raison d'une de ces étrangetés spatio-temporelles qui faisait les délices des astrophysiciens.

Le vaisseau jaillit sans transition dans l'espace et le vide spatial en laissant derrière lui une trainée lumineuse. L'ouverture du tunnel disparut de l'écran dans la seconde. Cette sortie si imprévue dérouta Pétale. Elle n'avait pas vu arriver la fin de la traversée car elle aurait juré que le cercle de lumière était encore à plusieurs heures de navigation.

Pétale ne connaissait pas les étoiles qui apparaissaient sur les écrans. L'ovoïde avait dû émerger dans une région non répertoriée de la galaxie ou peut-être même était-il dans une autre galaxie.

Sur l'écran, une étoile géante irradiait l'espace d'un flot de lumière écarlate. Elle éclairait une planète d'une dimension identique à celle de la Terre. L'atmosphère enrobait sa surface d'une belle couleur rouge orangé que d'étranges nuages, aux multiples dimensions sphériques et aux gammes de teintes jaunes pastels, parcouraient en troupes lents.

Trois lunes tournaient autour d'elle sur des orbites extravagantes.

Une surprenante combinaison géométrique multicolore occupait une surface de plusieurs centaines de kilomètres carrés dans l'hémisphère nord. Les données des scanners indiquaient qu'ils s'agissaient de plusieurs structures bâties et non de montagnes. Elles semblaient les seules constructions de la planète. Une cité sans doute.

« Un monde habité ? » pensa Pétale. Pourtant, les scanners ne décelaient aucun signal de communication qu'ils fussent visuels ou simplement sonore.

Pétale cessa de se questionner. Des problèmes plus importants et inquiétants se

précipitaient vers elle à plus de cent mille kilomètres heure. Le vaisseau, endommagé par l'astéroïde, était hors de contrôle. Il se dirigeait vers l'équateur de la planète.

Pétale révisa les coordonnées d'approche pour essayer de dévier l'ovoïde mais les commandes n'offraient plus qu'une capacité de manœuvre limitée. Tout juste pourrait-elle apporter quelques corrections d'angle de trajectoire minimales. Pour le reste, c'était selon le bon vouloir du hasard, du destin ou autres volontés qui lui étaient étrangères. Sa qualité de gynoïde ne l'incitait pas à croire qu'elle était protégée par un ange gardien ou un dieu quelconque. Pour sa part, elle ne croyait qu'aux faits et aux paramètres et ceux qui apparaissaient sur l'écran de contrôle n'étaient pas vraiment réjouissants.

Elle disposait encore de la possibilité de ralentir et parvint à réduire la vitesse en jouant sur la puissance du propulseur mais il capitula bientôt et cessa d'obéir aux commandes lorsque le vaisseau atteignit trente mille kilomètres heure.

Il maintenait une trajectoire à angle droit avec la planète.

La vitesse était encore trop importante pour traverser l'atmosphère de n'importe quelle planète, surtout sous cet angle d'approche. Pétale réalisa qu'elle allait griller aussi rapidement qu'une paille projetée, par le vent, au-dessus d'un feu.

Les scans lui fournirent enfin la composition de l'atmosphère. Il était assez éloigné de celui de la Terre. Les données affichaient une prédominance de gaz carbonique. Certaines parties de la planète étaient envahies de gaz méthane et d'autres de chlore. L'oxygène apparaissait en quantité infime.

Le mélange idéal pour tuer un être humain.

Cette atmosphère était assez compacte pour entraîner la désintégration du vaisseau lors de sa traversée sous l'angle incorrect établi par sa course incontrôlable. Pétale essaya de nouveau de modifier la trajectoire mais elle ne parvint qu'à déstabiliser davantage l'ovoïde dont la proue commença à osciller assez désagréablement.

La planète n'était plus qu'à un millier de kilomètres. À cette vitesse, le vaisseau l'atteindrait dans quelques minutes. Pétale ne savait plus que faire et se prépara à l'impact final. Elle songea qu'elle avait entrepris avec enthousiasme ce long voyage pour sauver les humains et que, malgré la gestion sous tutelle de

son existence par ses créateurs, elle leur devait néanmoins les moments fantastiques qu'elle avait connu à travers le temps et l'espace.

Au moins, personne ne lui prendrait ses souvenirs.

Résignée, Pétale attendit. Elle se laissa aller à une lente rêverie sur sa relation singulière avec García López de Cárdenas et leur étonnant voyage. Les souvenirs se précisaient et elle quitta l'écran du regard pour se perdre dans la coloration écarlate de la planète alors que l'affichage de la vitesse se modifiait.

Elle s'aperçut du changement après quelques secondes et elle réalisa que le vaisseau ralentissait.

La stupéfaction pris bientôt le pas sur la surprise : le vaisseau ralentissait ! Comment cela était-il possible ?

Pétale retrouva aussitôt sa combattivité et consulta les données qui défilaient sur l'écran. La vitesse avait déjà diminué de trois quarts et continuait à régresser. En quelques minutes le déplacement ultra véloce du vaisseau fut réduit à une simple course paresseuse, digne d'un vieux cargo en approche d'un port.

Le vaisseau semblait doué de vie propre et ne suivait plus les ordres du calculateur de bord. Pétale ne chercha pas à comprendre pour le moment. Elle laissa faire et se cramponna.

L'entrée dans l'atmosphère se fit comme si l'ovoïde rentrait dans du coton, ce qui était une incongruité car, maintenant qu'il quittait l'espace et se trouvait pris dans l'attraction de la planète, il aurait dû tomber comme une pierre sans la propulsion idéale pour le maintenir en altitude.

La température s'éleva un peu à l'extérieur malgré la lenteur de la navigation. La coque n'appréciait pas cet angle d'entrée dans l'atmosphère et des étincelles giclèrent le long de la proue. Néanmoins, Pétale ne s'en inquiéta pas. La capacité de résistance de l'ovoïde était d'un haut niveau technologique.

Il poursuivit sa descente paisiblement et cette fois, Pétale comprit que quelqu'un ou quelque chose avait pris le contrôle de la nef avec une technologie qui devait être assez évoluée pour ralentir et maintenir en sustentation un appareil aussi volumineux.

La température commença à baisser. Le vaisseau quitta l'atmosphère

supérieure pour descendre vers le sol. Les nuages jaunes qui parsemaient le ciel orangé s'effilochaient par endroit sous l'effet de quelques vents de haute altitude. Ce n'était pas des nuages de pluie selon les scanners du bord mais plutôt des agglomérats des gaz dont le système ne put définir l'exact composition. Mieux valait ne pas les respirer, néanmoins, si l'on se référait à la tête de mort qui pointait la fin de chaque ligne de données les concernant.

Pétale était dans une position inconfortable. La cabine immobilisée par les gyroscopes défaillants la maintenait dans le sens de la descente du vaisseau. Si bien qu'elle se retrouvait la tête et le corps en avant selon un angle de quarante-cinq degrés environ par rapport au sol.

Elle déconnecta le pilote automatique pour reprendre la main mais le vaisseau refusa d'obéir à son commandement. Il était toujours sous le contrôle d'une force étrangère inconnue et Pétale espéra que celui qui imposait sa trajectoire au vaisseau avait une parfaite maîtrise du guidage car le sol arrivait vite maintenant et l'angle d'approche était plus révélateur d'un futur impact, que d'un atterrissage en douceur sur une piste adaptée.

Rien ne changea dans les manœuvres dans les minutes qui suivirent. Pétale distinguait le sol avec une précision en augmentation constante tandis que la distance se réduisait. Elle discernait sans peine les détails de surprenantes forêts qui se rapprochaient très vite même si c'était à faible vitesse.

L'opérateur qui guidait le vaisseau ne disposait visiblement pas des connaissances nécessaires pour faire atterrir un engin spatial, du moins sans le transformer en tas de ferraille fumant.

Alors que Pétale s'apprêtait à encaisser l'impact avec le sol en espérant lui survivre, l'écran de contrôle afficha de nouveau des paramètres de vol cohérents. Elle réalisa aussitôt que l'opérateur étranger venait d'abandonner le guidage de l'ovoïde.

Une alarme de proximité hurla soudain dans la cabine. Sur l'écran apparut une précision : deux mille mètres avant impact.

— C'est vraiment très près ! fulmina Pétale en essayant d'apporter les corrections de vol nécessaires.

Le vaisseau se redressa d'une trentaine de degrés. Ce ne fut pas suffisant avec sa vitesse qui augmentait car, en relâchant sa prise sans précaution ni préambule,

l'opérateur avait de nouveau soumis l'ovoïde à la gravité de la planète. Son poids et sa forme, associés à sa vitesse, provoquaient un ronflement sourd en traversant l'atmosphère étrange de la planète.

Pétale ne pouvait plus le faire ralentir. Elle empoigna le stick qui permettait de manœuvrer le vaisseau en mode manuel. Ce système archaïque ne servait plus depuis longtemps pour la navigation. Les ordinateurs se chargeaient de tous les paramètres de vol. Il n'était présent que pour être utilisé en ultime recours. Et c'était le cas aujourd'hui. Mais il était trop tard pour tenter un atterrissage dans les règles à la verticale.

Pétale parvint à stabiliser le vaisseau en position presque horizontale et retrouva un peu plus d'aise pour manœuvrer. Elle scruta le sol pour repérer un endroit dégagé où se poser sans provoquer trop de dommages à la coque.

Devenu littéralement un morceau de ferraille volant, l'ovoïde déboula à trois cents kilomètres heure au-dessus d'une terre presque rouge, couverte d'une forêt dont les arbres devaient dépasser cent mètres de hauteur. Ils ressemblaient à de gigantesques parasols géants. Leurs feuilles jaunes, aussi larges que des tables de billard étaient striées de nervures vertes. Elles ondulaient doucement sous l'action d'un vent faible.

Des oiseaux aux couleurs chatoyantes et aux formes déconcertantes, voletaient entre les coupelles géantes des arbres. Ils disparaissaient et réapparaissaient entre les feuillages extraordinaires, propulsés par le lent battement de leurs ailes gigantesques.

Certains devaient mesurer plus de quinze mètres d'envergure.

En suivant inconsciemment leur vol sur l'écran tout en ajustant ses manœuvres, Pétale les voyait s'égayer en tous sens, pris de panique devant le passage assourdissant de son vaisseau désarmé.

Une chaîne montagneuse apparaissait au loin. Elle était à plusieurs jours de marche. Pétale essaya de maintenir l'ovoïde le plus longtemps possible en vol pour s'en approcher au plus près car, la cité qu'elle avait découverte depuis l'espace, étendait ses géométries au bas du versant opposé. Les scanners ne signalaient aucun signe de vie ; même les oiseaux n'étaient pas référencés comme animaux de chair et de sang.

Aucun bâtiment ou ruines quelconques n'étaient détectés par le système ;

néanmoins, de ce côté-ci des montagnes, les scans signalaient des émissions résiduelles d'énergie en bordure de leurs flancs.

Les signes ordinaires d'une civilisation communicante étaient absents et Pétale estima que la planète avait sans doute été rendu à la vie sauvage par quelque cataclysme inexplicable. Pourtant, quelqu'un ou quelque chose avait bien intercepté son vaisseau avec une technologie sophistiquée.

Pétale constata que ses efforts étaient vains.

La course extravagante du vaisseau était devenue incontrôlable. Il approchait de la chaîne montagneuse à grande vitesse en perdant de l'altitude. Pétale estima quelle devait être à environ trois jours de marche des premiers contreforts. Le vaisseau descendait trop vite pour les atteindre avant l'impact. Elle ramena le stick vers elle dans un dernier effort alors que l'ovoïde spatio-temporel plongeait vers la forêt sur un angle de collision. C'était la descente la moins rapide que Pétale pouvait lui imposer.

À ce moment, le vaisseau donna d'inquiétant signes de fatigue. Il commença à trembler comme prit de maux violents. Malgré ses efforts et ses dérisoires corrections de navigation, Pétale ne parvenait plus à le stabiliser. Elle se cramponna à son siège. La coque frôla la cime des grands arbres. Elle déchiqueta des pans entiers de leurs houppiers géants comme du simple papier. Pétale entendit leurs craquements grâce à la présence des micros extérieurs. Le vaisseau plongea encore, passa entre les troncs épais comme des tours d'habitations, arracha branches et lianes et toucha le sol dans un fracas de métal et de bruits forestiers qui n'étaient pas ceux qu'elle connaissait de la Terre.

Une vive douleur perça la tempe de Pétale. Le système de gestion du vaisseau était à l'agonie comme un être vivant et elle ressentait toutes ses émotions au travers des fils d'or qui la reliaient à lui.

Le vaisseau s'immobilisa enfin à l'horizontale et brusquement la douleur cessa.

Le silence revint.

Une lumière rouge de secours éclairait la cabine et lui conférait une atmosphère d'outre-tombe. L'écran panoramique était hors d'usage ; seul subsistait un panneau d'informations devant le poste de pilotage. L'ordinateur était encore opérationnel. Une image brouillée s'affichait par intermittence sur

l'écran au milieu des données. Elle ne lui apprenait rien des événements qui pouvaient se dérouler à l'extérieur.

Sanglé dans son fauteuil, Pétale était pendu à l'horizontale dans le vide, le visage face à la cloison circulaire du poste de pilotage qui servait de plancher maintenant que le vaisseau était étendu dans le sens de la longueur.

Pétale sauvegarda, dans sa mémoire de sauvegarde, toutes les données de vol de ses voyages spatio-temporels, depuis son départ de la Terre, ordonna mentalement aux lianes de la libérer et se déconnecta du système.

Elle se contorsionna pour ne pas chuter du fauteuil, s'agrippa aux accoudoirs et parvint à poser les pieds près de l'écran panoramique. Elle se cramponna à la console de navigation, au-dessus de sa tête, et retrouva son équilibre.

Le naufrage l'avait bien secoué mais les éléments qui composaient son corps interne et externe avaient bien résisté à l'impact. Seules quelques estafilades sillonnaient ses mains ; des traces laissées par les lianes qui l'avaient protégée.

Les blessures légères cicatrisaient déjà.

Pétale étudia la cabine autour d'elle. Elle affichait une tout autre apparence avec la cloison circulaire sous ses pieds et le plancher à sa gauche.

Aucune altération des systèmes de gestion visibles du vaisseau n'apparaissait mais Pétale savait que, dissimulées derrière les cloisons, les composants avaient subi des dommages que seule une réparation de haut niveau pourrait remettre en état.

Le vaisseau ne quitterait plus jamais cette planète. Et, sans ce moyen de locomotion, son retour vers la Terre relevait de l'utopie. À cet instant, elle réalisa qu'aucune perspective de retour n'était envisageable et sans doute allait elle passer le reste de son existence, - qui risquait d'être fort longue étant donné son statut gynoïde -, sur cette planète désolée. Elle se ressaisit néanmoins et décida fermement de ne pas penser à ce problème ; c'était propre à faire perdre toutes ses capacités au plus endurci des explorateurs.

Elle n'avait que deux solutions : attendre dans le vaisseau un secours éventuel, - mais elle avait conscience que cette possibilité relevait aussi de l'utopie -, ou partir en quête d'assistance. Des êtres évolués vivaient peut-être en d'autres lieux de ce monde.

Son côté aventurière préférait cette deuxième solution.

Elle traversa le bloc de navigation en écrasant touches et boutons divers qui parsemaient la cloison et rejoignit la cabine de repos au prix de quelques acrobaties dignes d'un contorsionniste pour descendre le long de l'échelle.

Pétale récupéra dans le local tout ce qui pouvait lui être utile.

Son scaphandre était en tout point opérationnel. Elle s'équipa en eau et nourriture bien qu'elle n'en eût pas besoin pour survivre. Néanmoins, elle préférait continuer à entretenir la partie humaine de son corps. Elle ignorait ce qu'il pouvait advenir de ses rares organes si elle ne les hydratait pas, même s'ils ne lui servaient pas vraiment. Sa seule véritable inquiétude était son ignorance sur sa capacité à alimenter en énergie sa structure gynoïde. Elle n'avait jamais ressenti de faiblesse ou une diminution de ses capacités depuis son arrivée sur Terre. Elle estimait qu'elle disposait d'une source d'énergie interne conséquente. Ses créateurs ne l'auraient jamais lancé dans une mission, - dont, par définition, ils ignoraient la durée -, sans lui fournir un système de survie adapté. Le problème était que tout fini par avoir une fin, proche ou lointaine et elle n'avait rien trouvé dans les données en sa possession qui indiquât l'approche de cette fin.

Par acquis de conscience, Pétale alluma la balise de secours du vaisseau. Elle promena son regard une dernière fois à travers la cabine qui l'avait abrité pendant son périple. Elle imaginait avoir perdu toute sensation en découvrant sa nature gynoïde ; il n'en était rien. Trop de souvenir se rattachaient à ce lieu pourtant clos et quel que fût la qualité de ses neurones mémoires, - organiques ou numériques -, ils en conservaient chaque bribe.

Ici aussi, la trappe pour atteindre le puit d'accès au sas était située au plus haut du plancher à hauteur de la cloison devenue plafond. L'atteindre pour sortir de la cabine fut assez acrobatique et l'échelle, située sur le même plan ne facilita pas son déplacement. Pétale fut contrainte d'utiliser les barreaux comme des barres d'entraînement et se déplaça en utilisant ses mains, les pieds dans le vide.

La porte du sas était heureusement située sur sa gauche. Si le vaisseau avait atterri sur ce flanc, elle aurait été positionnée dessous, face au sol, et Pétale aurait été obligée de creuser un tunnel pour s'extirper de la coque.

Elle vérifia de nouveau la composition de l'air extérieur. Les données

confirmèrent celles que les scans avaient relevés en altitude. L'air ambiant aurait étendu raide mort n'importe quel être humain normalement constitué qui n'aurait pas porté de scaphandre. Pétale n'avait pas vraiment ce genre de problème. Le scan du sarcophage n'avait détecté aucun organe humain en elle.

L'oxygène n'était pas indispensable à sa survie.

Elle ouvrit le sas et, sans hésiter, elle aspira une grande goulée d'air natif. Elle manqua de s'étouffer. Ses senseurs de perception humains signalaient une violente brûlure qui s'élançait dans son système. Elle comprit qu'il n'en était rien et qu'elle devait cet inconfort à son conditionnement humain qui se révoltait contre cet empoisonnement. Très vite, elle dompta la douleur et parvint à retrouver ses perceptions premières.

Son corps s'adapta assez rapidement.

La première sensation qui la frappa fut l'odeur acide et aigre de l'atmosphère. Elle était assez désagréable mais Pétale s'adapta très vite et n'y prêta plus attention. Dans le même instant elle découvrit les senteurs de la forêt et la multitude de sons inconnus qui explosaient autour d'elle. Ils étaient tous aussi surprenants les uns que les autres. La plupart ne ressemblaient en rien à des cris qu'auraient pu émettre des animaux. Ils ressemblaient davantage à des crépitements et des scintillements issus de systèmes électroniques.

Par moment, les fragrances se rapprochaient davantage de celle d'un ordinateur en fonctionnement depuis des heures dans une pièce close. D'autres effluves étaient indéfinissables ; des odeurs d'animaux sans doute ou de plantes dispersées autour d'elle par un vent doux et frais qui circulait à vitesse régulière autour des troncs géants.

Pétale se laissa glisser le long de la courbe de la coque et se posa doucement sur le sol. Sa consistance spongieuse ressemblait à un tapis de mousse dans lequel ses pieds s'enfoncèrent sur cinq centimètres. Elle se baissa et passa la main sur la surface. La consistance était agréable sous les doigts mais à sa grande surprise elle constata qu'il ne s'agissait pas d'une végétation biologique mais synthétique. Cette étendue extraordinaire, sans un brin plus haut que l'autre, semblait couvrir la totalité du sol de la forêt.

Pétale étudia le paysage autour d'elle. Les troncs, immenses et larges occupaient tout son champ de vision. À une distance qu'elle ne put définir, ils

semblaient comme assujettis les uns aux autres par leur volume et formaient un mur visuel infranchissable qui lui donna l'impression d'être enfermée dans un monde clôt.

Le vaisseau s'était immobilisé en bordure des racines d'un titan de plus de cent mètres de hauteur. Les chocs contre les troncs et le sol, associé à l'impact de l'astéroïde, avait transformé la coque à l'image d'une vieille boîte de conserve écrasée. Le sillage de son atterrissage mouvementé se perdait entre les troncs.

Pétale réalisa qu'elle avait eu beaucoup de chance que l'ovoïde eût tracé son chemin sans percuter l'un d'eux. C'était comme si sa trajectoire de collision avait été déviée en fonction des obstacles. Pétale savait qu'elle n'avait rien entrepris de la sorte. L'état des commandes lui avait interdit toutes manœuvres.

Une nouvelle fois, elle fut persuadée qu'on avait pris en charge le vaisseau dès qu'il avait touché le sol.

Pétale approcha du tronc. Son scanner estima son diamètre à vingt mètres. La surface de l'écorce avait un aspect différent des formes communes de la Terre. C'était assez logique. Il était impossible de trouver sur un autre monde des analogies avec des espèces endémiques de la Terre, qu'elles fussent animales ou végétales. Il n'y avait que dans les récits de science-fiction où l'on retrouvait des êtres semblables aux hommes, aux animaux, ou à la végétation Terrienne. Sur d'autres mondes, la réalité était toute autre. L'évolution avait adopté d'autres pistes de création.

Elle posa sa main sur le tronc pour en éprouver l'originalité. La surface était composée d'une structure en losanges, d'un aspect identique à celle d'une gaine de câble électrique blindé. Elle n'en était pas moins d'origine végétale. Ce monde étrange semblait se partager entre une évolution biologique et une conception électromécanique.

C'était assez déconcertant.

Pétale vérifia de nouveau son équipement et s'engagea dans le sous-bois. La carte, qu'elle avait élaborée, sur l'écran de la tablette tactile de sa manche, disposait de repères précis pour la mener sans détour vers la montagne. Elle se fiait aux données pour progresser car il lui était impossible de se repérer, au-delà d'une trentaine de mètres, en raison de la masse compacte des troncs qui obstruait son champ visuel.

Le vaisseau s'était écrasé en début de matinée selon les rares données récupérées par les systèmes de navigation. Il lui était néanmoins impossible de calculer la durée des heures, des jours ou des nuits sur cette planète. La rapidité de son naufrage n'avait laissé que peu de temps aux instruments du bord pour étudier les détails de ce monde et son ordinateur n'avait récolté que de données parcellaires.

Pétale poursuivit sa marche pendant trois heures en se basant sur un calcul horaire terrestre. Autour d'elle, rien ne changeait. De grands oiseaux piaillaient dans les hauteurs, du moins, elle pensait qu'il s'agissait d'oiseaux, ne sachant quel autre nom attribuer à ces animaux volants. Certains avaient plusieurs mètres d'envergure. Ils arboraient des plumages colorés, tous différents les uns des autres, sans qu'elle fût certaine qu'il s'agissait bien de plumes.

Parfois, ils voletaient d'arbres en arbres sur de courtes distances.

Elle n'avait pas encore vu d'animaux au sol mais elle devinait des mouvements furtifs et rapides entre les troncs. Les nombreux bruits qu'elle entendait étaient d'une grande diversité et tous plus surprenants les uns que les autres. Leurs sonorités étaient parfois déconcertantes pour une oreille humaine.

Aucun sentier ne parcourait la forêt. Pétale devait se faufiler entre des massifs d'arbustes aux délicats feuillages roses-orangés. Sur le sol, les feuilles immenses des grands arbres dégageaient une odeur sucrée en pourrissant et Pétale constata l'absence d'insectes. Elle n'y avait pas prêté attention jusqu'à ce moment, mais cette odeur et la douceur ambiante aurait dû générer des nuées de butineurs ou autres bestioles plus agressives.

Sans doute était-ce l'une des caractéristiques de ce monde, mais ce biotope sans insecte était surprenant néanmoins.

Pétale marcha tout le matin en direction de la chaîne montagneuse. Elle se sentait en forme, bien qu'elle ne fût guère optimiste sur son avenir.

Pétale ne prit aucune pause vers la mi-journée terrienne indiquée sur son écran. Elle poursuivit sa progression sans ralentir.

Vers quinze heures, l'étoile de ce monde arriva à son zénith.

Après plus de dix-huit heures de marche, la luminosité du jour commença à faiblir. Les gigantesques houppiers des arbres, en forme de corolles, dont

certaines devaient mesurer cinquante mètres de diamètre, agirent comme de véritables volets occultants.

En moins de dix minutes la nuit s'appesantit sur la forêt.

Ce n'était pas une nuit noire comme on peut en connaître sur Terre dans les forêts profondes. Une surprenante ondulation lumineuse d'un violet extraordinaire parcourait le ciel et venait caresser le sommet des arbres. Elle générait une mélodie lancinante et inquiétante, du moins pour la perception Terrienne de Pétale. Peut-être, en d'autres temps, les habitants de ce monde appréciaient-ils cette sonorité, pour eux mélodieuse.

Pétale s'installa, pour la nuit, au pied d'un tronc géant. Des buissons, couverts de branches aux couleurs multicolores, à peine estompées par les nuances mauves de la nuit, encerclaient le périmètre autour des racines. Ils n'avaient ni fleurs, ni feuilles. D'innombrables filaments jaune orangé, fixés sur leurs branches, ondulaient doucement, dans toutes les directions, comme des chevelures hirsutes. Leurs mouvements ne semblaient pas liés à cette brise fraîche qui soufflait en permanence. Pétale se demanda s'ils étaient vivants, comme ces anémones marines de la Terre dont les filaments ondoyaient au gré des courants.

Elle approcha sa main de l'un des fibrilles. Celui-ci se redressa brusquement comme prêt à bondir ou fouetter un intrus ou une proie. Pétale n'insista pas. Même si son système biomécanique pouvait supporter beaucoup d'agressions, elle ignorait les dommages que pouvaient infliger ces plantes étrangères.

Par prudence, elle récupéra son fourmillement et s'installa près d'un tronc solitaire dénué d'embellissement arbustif.

Ce soir-là, elle but juste un peu d'eau pour assouvir le conditionnement humain de son corps mais elle ne mangea pas. Elle n'en éprouvait pas le besoin et elle aurait tout aussi bien pu se passer de boire. Aucun ruisseau, aucune mare ou flaque d'eau n'avait entravé sa marche durant la journée, même pas le tintement cristallin lointain ou bien dissimulé d'une source, ce qui était assez déconcertant dans une forêt. Peut-être l'eau était-elle stockée dans des nappes phréatiques profondes ou les racines plongeaient pour s'alimenter.

Pétale installa une alarme d'approche, programma cinq heures de sommeil et déclencha son cycle de repos. Elle s'endormit rapidement. Sa conception

physique lui aurait permis d'échapper à cette petite mort, mais elle appréciait bien ce rituel humain, même s'il lui faisait perdre du temps.

Il faisait encore nuit lorsqu'elle se réveilla. Elle attendit patiemment le matin pendant trois heures complètes et regretta de ne pas avoir prolongé son sommeil plutôt que de s'ennuyer.

Pétale reprit son chemin dès les premières lueurs incarnates du matin. Le levé de l'étoile qui éclairait cette planète était d'une beauté époustouflante. Une gamme de teintes presque surnaturelles allant du carmin au jaune orangé peignit les arbres et la flore pendant de longues minutes avant de s'uniformiser en un voile pourpre. Toutes les nuances sanglantes se superposèrent et s'enlacèrent au-dessus des frondaisons en faisant flamboyer l'univers de la forêt.

Pétale estima qu'il lui faudrait encore trois jours pour sortir du labyrinthe de troncs géants : elle en mit deux, tant sa marche fut rapide et agile. À la mi-journée du deuxième jour, elle atteignit la lisière de la forêt et découvrit la plaine qui précédait la chaîne de montagnes.

Chapitre 15.

La cité étrange

La plaine s'étendait sur une dizaine de kilomètres de largeur et s'arrêtait au pied de la chaîne de montagnes. Elle présentait un décor animé qui figea Pétale de surprise.

L'espace était occupé par des mobiles géométriques en mouvement au-dessus du sol. Ils étaient verts, rouges, jaunes avec toutes les nuances qui pouvaient dériver de ces couleurs.

Leurs formes étaient innombrables et parfois improbables et invraisemblables pour un œil humain peu enclin à contempler de tels objets, hormis peut-être sur les tableaux abstraits du passé.

En plusieurs endroits, de banals modules cylindriques, carrés ou trapézoïdales, assuraient une présence plus classique. Certains assemblages mesuraient des dizaines de mètres de hauteur et, selon son scanner d'évaluation, quelques-uns, plus rares, dépassaient cent mètres.

La majorité des géométries étaient hérissées d'antennes ou de paraboles de formes et dimensions diverses.

Tout cet assortiment, semblait avoir été réalisé sans aucun plan préalable, - comme si on avait jeté les volumes pour qu'ils s'appareillent à leur guise. Ils flottaient à un ou deux mètres au-dessus du sol. Certains défiaient les lois de l'équilibre, avec pour unique base une pointe ou une longue tige. Aucun d'eux ne touchait jamais son voisin, - bien que certains se frôlaient parfois à quelques centimètres de distance -, et tous semblaient avoir une vitesse de rotation différente. Un bourdonnement régulier émanait de chaque module, si bien que la plaine ressemblait à l'intérieur d'une ruche.

Au loin, des décharges électriques jaillissaient d'imposants monolithes noirs.

La civilisation qui avait conçu de tels systèmes avait une conception de l'utile et du beau bien différente de celle des humains.

Pétale s'avança d'une dizaine de pas. Elle imagina que la plaine était peut-être

une gigantesque centrale électrique toujours en fonctionnement, mais dans ce cas, quel complexe alimentait-elle et pourquoi son vaisseau n'avait-il détecté aucune source d'énergie ?

Elle s'engagea sur l'étendue en évitant de passer sous les géométries. Elle ignorait quelles forces les maintenaient en sustentation et n'avait aucune envie de recevoir une décharge qui aurait pu griller ses systèmes. Cette pensée la fit sourire. Elle n'avait jamais encore songé à se comparer à un banal ordinateur.

Pétale avança toute la matinée, et une partie de l'après-midi, à pas réguliers en se basant toujours sur le calcul horaire terrien. Le sol était constitué d'une herbe synthétique orange. Elle était courte et épaisse. Pétale avait l'impression de marcher sur du velours. Néanmoins, elle n'avancait pas aussi rapidement qu'elle le souhaitait. Les monolithes suspendus demeuraient souvent des obstacles à contourner. Certains étaient si proches les uns des autres qu'il était impossible de passer entre eux. La jeune femme était obligée de faire de longs détours qui transformaient son déplacement en un éprouvant parcours d'obstacles. Elle était en permanence aux aguets, à l'affût du moindre bruit inconnu, du plus petit grésillement suspect.

Elle croisa peu d'animaux ; quelques spécimens, à peine plus gros que des lapins, aux formes et aux mouvements incongrus. Certains avaient deux pattes, d'autres étaient monopodes, d'autres encore flottaient simplement au-dessus du sol comme des ballons de baudruche. On ne voyait ni leur bouche, ni leurs yeux et ils n'émettaient aucun son. Peut-être se dirigeaient-ils comme les chauves-souris ou disposaient-ils d'un système de vision qui lui était inconnu. Leurs comportements étaient déroutants et auraient nécessité plusieurs semaines d'études.

À son grand étonnement, aucun d'eux ne s'intéressa à elle. Ils ne s'enfuyaient pas non plus à son approche. Ils étaient juste indifférents, comme si elle n'existait pas et vaquaient à d'étranges recherches autour des géométries. Elle remarqua qu'ils n'hésitaient pas à s'aventurer sous les modules en sustentation, ce qui ne l'incita pas à les suivre sur cette voie pour autant. Elle préférait perdre un peu de temps en détours que risquer une électrocution. Après tout, ils étaient de ce monde et disposaient sans doute de moyens pour se protéger d'éventuelles agressions électriques.

Pétale constata plusieurs fois que la rotation de certaines géométries

accélérait. Elles changeaient de couleurs tandis que le bourdonnement qu'elles émettaient allait crescendo. Aussitôt surgissaient de nulle part quelques-uns de ces petits êtres silencieux. Ils parcouraient le sol sous les monolithes en rotation comme s'ils étaient à la recherche d'une nourriture spécifique. Pétale aurait juré que certains d'entre eux émettaient, par instant, de petites étincelles flamboyantes que l'atmosphère absorbait en quelques millisecondes. Elle constata, qu'après qu'ils se fussent activés quelques minutes, d'une danse presque cocasse sous le ventre des géométries, comme des rémoras autour d'un requin, les couleurs de l'engin redevenaient normales et son bruit retrouvait une tonalité sereine.

Cette découverte la conforta dans sa première idée. Ces bestioles semblaient se nourrir de l'énergie en surplus des géométries et disparaissaient dès qu'elles retrouvaient un rythme normal.

Cet univers déconcertant l'intriguait. Rien de ce qu'elle découvrait ne semblait vraiment appartenir à un monde biologique ; même les arbres ou ces animaux, bien qu'ils en donnassent l'apparence.

Vers seize heures, Pétale commença à bien distinguer les premiers contreforts des montagnes. Ils étaient d'une couleur écarlate intense, comme si un géant les avait badigeonnés de sang.

La lumière palissait. La journée avait été plus courte de trois heures que la précédente. Pétale accéléra le pas tandis que la nuit approchait. Autour d'elle, les géométries commençaient à s'illuminer de lumières multicolores et l'obscurité fut chassée en quelques minutes.

L'éclairage rassura Pétale. Elle atteignit enfin la lisière de la plaine et dépassa les derniers modules suspendus. Une cinquantaine de mètres la séparait de la bordure de la montagne. Le calculateur du vaisseau avait estimé sa hauteur à environ mille cinq cent mètres. C'était peu mais comme Pétale ne connaissait pas la zone à gravir elle préféra établir son bivouac à l'orée de la plaine plutôt que de s'aventurer sur les flancs inconnus en pleine nuit, même si la lumière des volumes définissait parfaitement les formes de la montagne jusqu'à une hauteur conséquente.

Une douce chaleur émanait des géométries en sustentation. Pétale resta un long moment à les contempler à défaut de pouvoir les étudier. Une brise ténue et sèche glissait autour d'elle. La pluie et la poussière semblaient inconnues sur ce

monde. L'endroit ressemblait à un lieu enchanté, une sorte d'oasis jamais profané où régnait une sérénité féerique.

De nouveaux animaux apparurent dès l'arrivée du crépuscule. Les plus grands mesuraient un mètre de longueur et avaient l'apparence de chenilles ondulantes. Ils flottaient à quelques centimètres au-dessus du sol et parfois s'envolaient en planant jusqu'aux parois des mobiles autour desquels ils glissaient en lentes reptations. Pas un ne s'aventura jusqu'à la limite de la plaine.

Leur comportement rassura Pétale. Elle constata qu'elle n'attirait pas davantage leur attention que celle des animaux diurnes et décida de rester en pleine lumière. Vers vingt-trois heures, elle s'endormit enfin, non sans avoir allumé tous son scanner de surveillance.

Cinq heures plus tard, l'aube réveilla Pétale.

Cette planète se mouvait dans une véritable confusion temporelle. La civilisation qui avait établi ces structures en sustentation devait vivre dans une perturbation horaire permanente. Elle avait certainement influencé leur mode de vie et leur conception de l'univers.

Pétale ramassa son paquetage. La montagne se détachait dans la lumière flamboyante du ciel matinal. Un silence ancien flottait sur ses flancs comme si aucune vie n'y avait jamais installé son refuge. C'était une surprenante particularité géologique. Ses versants étaient tout en courbes lisses. Aucune fissure, aucune aspérité rocheuse ; aucun ravin ou éboulement de blocs ; juste une surface couverte de grandes tiges penchées par la brise qui se terminaient en pompons d'un violet intense. Ce territoire, vierge de tout agencement technologique ou autres signes de civilisation, était d'une monotonie presque menaçante, comme si la montagne dissimulait des pièges effrayants pour éprouver l'importun qui s'aventurerait sur ses flancs.

Pétale ignora cette sensation. Elle monta le versant, sans faire de pause, en repoussant les tiges qui lui arrivaient jusqu'aux genoux. Elle n'arrivait pas à définir s'il s'agissait de fleurs ou d'autres créations biologiques.

Les mille cinq cent mètres de hauteur se transformèrent en quatre mille mètres de dénivelés ondulants. Pétale ne ressentait pas la fatigue bien que la pente fût assez ardue par endroit. Vers midi, elle atteignit le sommet de la montagne et resta un long moment, subjuguée par le spectacle qui s'offrait à elle au pied du

versant opposé.

De nombreux bâtiments s'étaient sur la plaine en compositions courbes asymétriques. Chacun d'eux mesurait plusieurs kilomètres carrés. Leurs formes colorées dessinaient un tableau psychédélique sur l'étendue et s'imbriquaient l'une autour de l'autre comme les pièces d'un puzzle. Des voies larges coulaient entre les constructions. L'extrémité de la cité se perdait dans le lointain et Pétale aurait été bien incapable de définir sa longueur et sa largeur.

Le versant de ce côté-ci de la montagne avait un aspect identique à celui qu'elle venait de grimper comme si la nature avait copié l'un pour créer l'autre. Pétale savait que cette conclusion était inacceptable. Rien n'est semblable dans le vaste creusé créatif de l'univers ; mais alors, quelle autre explication concevoir sur cette similitude ?

Pétale se garda bien d'extrapoler une réponse sans une étude approfondie des phénomènes tectoniques qui géraient la planète. Elle entreprit la descente sans attendre. Elle voulait atteindre la cité avant que la nuit ne couvre ce versant de la montagne. Si les bâtiments n'émettaient aucune lumière, elle risquait de se retrouver piégé dans l'obscurité au milieu d'une zone dont elle ignorait tout. Fort heureusement, ce jour-là, le crépuscule arriva assez tardivement ce qui lui permit d'atteindre sans encombre les abords des premiers bâtiments.

Pétale établit son bivouac face aux édifices.

Certaines façades devaient s'élever sur trois cent mètres de hauteur. Peu avant que l'obscurité ne fût totale, une lumière douce commença à irradier des bâtiments. Chacun luisait selon la couleur qui décorait ses flancs, ce qui provoquait une alchimie multicolores bigarrée assez agréable à regarder et surtout très rassurante car elle chassait les ténèbres sur les contreforts de la montagne.

Les trois lunes voyageaient assez rapidement dans le ciel. Leurs courses chaotiques donnaient l'impression de trois astres fous prêts à se percuter à chaque instant. Elles dégageaient toutes trois, la même couleur lapis-lazuli magnifique mais assez surprenante et inexplicable au milieu de la débauche de jaune, orange et rouge qui irradiait de l'étoile.

La brise permanente soufflait délicatement sur la plaine. Pétale entendait son périple plaintif tandis qu'elle se faufilait le long des voies de circulation de la

cité. La régularité de ce vent n'était pas normale sur une planète soumise à tant de contradictions dans sa rotation et le rythme vagabond de ses satellites.

Pétale vérifia son arme et s'installa pour la nuit. Elle n'avait vu aucun animal de ce côté de la montagne ; ou peut-être se devait-elle de les appeler simplement : "entités", car elle commençait à se demander si toutes ces créatures étaient bien des êtres vivants tels que les humains les concevaient. Après tout elle-même avait l'apparence d'une terrienne sans en présenter les caractéristiques biologiques. Ce monde était vraiment créateur de questions insolubles pour un esprit curieux.

Au matin, le silence persistant la mit mal à l'aise. Il générait une inquiétude désagréable que Pétale n'arrivait pas à éteindre malgré la gestion de ses émotions par ses systèmes de calcul. Elle en arrivait à penser que ses concepteurs l'avaient trop bien conçu à l'image de l'humain et que cela pouvait nuire à ses capacités de combat. Mais, d'un autre côté, peut-être était-ce mieux aussi. La gestion de ce genre d'émotions permettait à l'humain de contourner ses peurs pour mieux affronter les obstacles qui risquaient de nuire à son existence.

Pétale se sentit de nouveau plus forte à cette idée. Elle aussi allait combattre ses émotions. Après tout, n'avait-elle pas parcouru le temps et l'espace et vaincu le Voyageur sans se poser ce genre de questions lorsqu'elle se pensait humaine !

Elle récupéra son paquetage, conserva son arme à la main et se dirigea vers la première voie qui s'ouvrait, cinquante mètres à sa droite. Elle devait mesurer une vingtaine de mètres de largeur et les façades immenses des bâtiments l'écrasaient de toute la puissance de leur présence babylonienne.

D'autres voies, toutes d'une largeur identique, achevaient leurs parcours aux abords de la ceinture montagneuse. Elles arrivaient sans doute de très loin à l'intérieur de la ville étrange et s'arrêtaient là, comme si leurs constructeurs n'avaient pas jugé utile de poursuivre leur élaboration pour permettre aux voyageurs de se déplacer ailleurs sur ce monde.

Un silence cavernicole entourait la jeune femme et tandis qu'elle avançait le long de la voie, en se tenant parfaitement en son milieu, ses pas résonnaient entre les murs comme si elle s'engouffrait dans une cathédrale abandonnée.

Aucune des façades que Pétale longeait n'était rectiligne. Elles se tordaient en courbes plus ou moins prononcées. Chaque édifice suivait parfaitement

l'ondulation de son voisin avant d'en rejoindre un nouveau, tout aussi insolite, au carrefour suivant. Chacun se séparait alors et s'arrondissait selon les galbes de son nouveau partenaire pour se perdre dans les méandres de voies désertes et silencieuses. Parfois, les façades se cambraient vers les hauteurs ou, au contraire, se rabattaient au-dessus des allées de circulation. Toutes étaient couvertes de couleurs chaleureuses que l'éclat flamboyant de l'astre magnifiait et c'était bien là le seul apport réconfortant de ce lieu.

Les techniques de construction de tels édifices devaient être complexes car Pétale ne découvrait aucune présence de briques, panneaux ou tuiles ; ni de conduits d'évacuation ou de quelconques embellissements sur les façades vertigineuses. Elles n'avaient ni portes, ni fenêtres. L'ensemble était parfaitement uniforme, sans la moindre once de poussière, sans que n'apparût la moindre fissure dans les structures.

Les bâtiments semblaient avoir été posé d'une pièce sur leur emplacement.

Le plus surprenant sur ce monde était l'absence de véhicules abandonnés ou seulement de carcasses rongées par le temps. Aucun signe de vie ne se manifestait et le scan ne détectaient pas la moindre source de chaleur qui aurait signalé un être vivant proche ou lointain.

Si les habitants de ce monde avaient disparu, - ce qui devenait de plus en plus probable pour Pétale -, aucun animal marchant, rampant ou volant n'était venu ici pour s'approprier leur univers.

Pétale poursuivit sa marche, sans baisser sa garde, en se félicitant de ne pas être claustrophobe tant la cité donnait une impression d'oppression permanente. Elle longea les bâtiments pendant plus d'une heure avant de parvenir à une nouvelle intersection.

Son podomètre indiquait une distance de cinq kilomètres deux cent depuis son départ. Elle se retourna. Les courbes et ondulation diverses des édifices avaient fait disparaître l'extrémité de la voie et les premiers contreforts de la montagne.

De ce point, elle n'apercevait plus que sa moitié supérieure.

L'intersection permettait de bifurquer soit à droite, soit à gauche. Devant elle, un bâtiment de couleur ocre, presque jaune, obstruait sa vision. Sa première courbe incitait à lui donner la forme d'un haricot. Il s'étendait à sa droite et à sa gauche, sans qu'elle ne pût déceler l'une ou l'autre extrémité au-delà des façades

galbées.

Pétale choisit de poursuivre sur la droite, toujours plus loin vers le centre de la cité. La voie qu'elle suivait partait en courbe douce comme si elle s'enroulait autour de l'édifice. Cet endroit allait bientôt devenir un véritable labyrinthe pour elle si elle poursuivait son chemin.

Elle continua pourtant.

Il lui était impossible de relever ses coordonnées de déplacement puisqu'elle n'était reliée à aucun satellite, aussi avait-elle entrepris dès son entrée dans la cité, d'établir un plan de marche, sur son écran, en relevant les distances parcourues et les différentes intersections qu'elles traversait.

Pétale poursuivit son exploration monotone toute la journée sans rien trouver de différent au fil de sa pérégrination. Elle longeait toujours des bâtiments sans fin.

À l'approche du soir, les ombres des grandes façades plongèrent les voies qu'elle parcourait dans une brève pénombre triste. Les couleurs des édifices s'étiolèrent un instant sous l'assaut de l'obscurité avant que les parois ne commencent à rayonner leur douce lumière pour la nuit.

Pétale avait parcouru presque quinze kilomètres dans cet univers sinueux. Elle n'était pas vraiment fatiguée et fut rassurée sur sa capacité d'endurance. Elle venait d'atteindre une place assez spacieuse, entourée d'édifices démesurés où elle installa son campement.

Adossée contre le mur d'un bâtiment, elle regarda le ciel. L'éclairage estompait la brillance des étoiles. Pour la première fois depuis sa victoire sur le Voyageur, elle se sentit vraiment seule et abandonnée sur ce monde étrange. Elle trouva sa réaction surprenante pour une gynoïde mais l'accepta comme un don fait à son humanité plutôt qu'une faiblesse.

Pétale aurait bien aimé rencontrer les habitants de ce monde. Elle réalisa brusquement qu'ils étaient peut-être là, dans ces édifices, à l'abri de l'atmosphère toxique. Ils étudiaient ses déplacements avec curiosité, tandis qu'elle se perdait dans les méandres de leur cité, et attendaient qu'elle devienne folle à errer sans espoir dans son exil. Ensuite, lorsque son esprit aurait sombré, ils viendraient la chercher pour l'étudier.

Pétale ressentit un frisson. Elle se demanda ce qui lui prenait de spéculer de la sorte.

Décidemment, sa conscience humaine était trop prononcée sur certains points. Ses créateurs avaient effectué un remarquable travail sur cet aspect de sa personnalité.

Elle se ressaisit, brancha les alarmes et se laissa aller à une agréable somnolence dans la douceur de la brise. Combien de temps passa ? Elle l'ignorait mais, subrepticement, une sensation nouvelle s'insinua au milieu de sa torpeur. Elle percevait une altération des couleurs au travers de ses paupières closes. Quelque chose se modifiait dans l'environnement.

Elle ouvrit brusquement les yeux, se saisit de son arme et se leva d'un bond.

Ce monde avait changé.

Les façades des deux bâtiments qui l'entouraient irradiaient maintenant une fabuleuse lumière d'un blanc parfaitement pur alors que le reste de la cité dormait toujours sous un éclairage polychrome qui illuminait le ciel.

Pétale s'avança jusqu'au centre de la place. Alors qu'elle étudiait les bâtiments à la recherche d'indices, elle découvrit, sur le mur, près duquel elle avait établi son campement, un dessin en forme d'amande, d'une couleur orangée, à environ quatre mètres à droite de son installation nocturne. Il devait mesurer un mètre de hauteur, en partant du sol, sur soixante-dix centimètres dans sa plus grande largeur.

Pétale s'approcha et s'agenouilla près de l'apparition murale. Rien ne bougeait. Elle posa sa main au centre de la surface dessinée et, à sa grande surprise, celle-ci passa à travers.

Pétale se retira aussitôt et fit un bond en arrière en se levant. Elle regarda sa main sans trouver de trace d'une éventuelle blessure ou morsure.

S'il s'agissait d'un passage destiné aux anciens habitants de la cité, ceux-ci ne devaient pas mesurer plus de quatre-vingts centimètres de hauteur et leur aspect devait être plutôt étrange pour qu'ils eussent défini leur porte en forme de mandorle.

Pétale ne disposait pas de caméra d'exploration. Si elle voulait savoir ce qui se

dissimulait de l'autre côté de ce mur, elle n'avait d'autre moyen que de passer la tête à travers l'accès mystérieux. Une considération inattendue s'imposa à son esprit et lui laissa penser qu'il ne s'agissait pas d'un piège. Les façades étaient devenues blanches dans l'unique but de permettre à cette "porte" de parfaitement se découper pour qu'elle pût la découvrir.

Pétale vint de nouveau au plus près et s'agenouilla de nouveau. Elle repassa sa main à travers la surface sans ressentir aucun désagrément. Elle ne resta pas longtemps à réfléchir sur l'attitude à adopter. Un événement intéressant et opportun venait de rompre la monotonie de son exploration et lui offrait enfin une possibilité de se projeter ailleurs : elle n'allait pas l'ignorer. Elle respira profondément, en soumettant machinalement son esprit et son ressenti à son conditionnement émotionnel humain et avança sa tête en direction du passage.

Aucun bruit ne parvenait de l'intérieur. Pétale se décida à engager sa tête à travers la porte.

Dans un premier temps, comme sa tête et ses yeux étaient presque au ras du sol, elle ne ressentit que l'éclairage d'une agréable lumière jaune.

Pétale avança davantage en rampant et en se contorsionnant au travers de l'étroit passage et se retrouva bientôt de l'autre côté. Elle se releva d'un bond en pointant son arme devant elle.

Le plafond du bâtiment, en forme de voûte, se perdait à plus de deux cent mètres de hauteur. Pétale estima sa largeur à environ trois cent mètres. La vision de cette démesure donnait le vertige, mais le décor qui entourait Pétale était tout aussi fascinant.

Les parois intérieures, d'un beau vert lumineux étaient concaves et s'achevaient en longues courbes au niveau du plafond. De long tubes verticaux les découpaient en sections de largeur égales. De gigantesques luminaires, aux formes extravagantes, étaient disséminés sur les murs et le plafond et distribuaient la lumière qui entourait la jeune femme. De grandes allées se dispersaient à sa droite et à sa gauche. Elles étaient bordées par des tours immenses, semblables à du verre, que surmontaient de gigantesques plateformes circulaires de couleur émeraude. Des cascades de lumière fluide, d'un bleu étincelant, jaillissaient à leurs sommets, se courbaient et ruisselaient autour des plateaux jusqu'au sol en restant parfaitement canalisées.

Ces fontaines de lumière liquide semblaient vivantes. Elles se contorsionnaient à gauche, à droite avant d'atteindre le sol et venaient s'enrouler autour d'étranges arbres couleur fuchsia qui exhalaient une fragrance sucrée. Leurs branches s'injectaient dans le ruissellement lumineux et une mélodie lancinante émergeait de ce contact. Le courant de lumière suivait ensuite un chemin invisible le long des allées, contournaient des piliers de plus de dix mètres aux formes torsadées comme les coquilles de mollusques marins et se perdait finalement dans le sol par des ouvertures presque invisibles.

Dans un silence parfait, des modules de plusieurs mètres de longueur, en formes d'œufs, flottaient entre le sol et la haute voûte à intervalles réguliers. Parfois, des traits de lumière bleus jaillissaient du flux de particules lumineuses et venaient les entourer comme le ferait la lanière d'un lasso.

Pétale s'avança prudemment vers l'une de ces coulées de lumière, propre à captiver n'importe quel chercheur. C'était sans doute un moyen de transferts de données hautement complexe ; de la supraconductivité à l'état pur. Le flot de particules superfluides devait être la partie intégrante d'un ordinateur optique géant.

Ce spectacle maintint Pétale en contemplation pendant quelques minutes avant qu'elle ne décidât de revenir à la réalité de sa situation. Nul mouvement d'être vivant ne troublait le site. Tout semblait mort, hormis ce lent et ininterrompue mouvement lumineux ; lent, il l'était en apparence, car les données qui empruntaient ce flux voyageaient à la vitesse de la lumière.

Pétale se retourna. La mandorle qui désignait l'entrée avait disparu. La jeune femme ne paniqua pas pour autant. Elle définissait visuellement son emplacement approximatif. Elle se rapprocha du mur et de nouveau l'ouverture se dessina. Rassurée, elle déposa une micro balise de signalisation au niveau de l'entrée et décida de partir en exploration.

Devant elle, l'allée principale semblait mener vers le centre du bâtiment. Pétale longea la longue et haute paroi concave. De petits engins silencieux virevoltaient entre les tours. La jeune femme craignit qu'il ne s'agît de drones de surveillance capable de s'attaquer à elle mais il n'en fut rien. Elle estima que ce devait être de petits moniteurs destinés aux corvées d'entretien.

Elle explora le site pendant presque six heures sans observer de nouveauté dans son organisation et son agencement. Elle en avait sous-estimé les

dimensions lorsqu'elle était à l'extérieur. Ce bâtiment devait mesurer plus de sept kilomètres de longueur.

Alors que Pétale achevait de contourner deux tours cristallines, elle arriva devant un mur lisse et rectiligne en hauteur comme en largeur. Il se dressait vers un second étage qui établissait un plateau inaccessible. C'était la première fois depuis qu'elle parcourait la cité, qu'elle découvrait une ligne droite. Elle suivit la base du mur pendant une vingtaine de minutes et atteignit une rampe monumentale qui permettait d'accéder à l'étage sur un angle de trente degrés environ.

Une dizaine de personnes de sa taille auraient pu progresser de front sur sa pente.

Sous cet angle, la montée s'étendait sur environ soixante mètres. Il n'y avait aucune marche. Plusieurs hautes tours circulaires l'encadraient. Deux flux lumineux l'empruntaient ; l'un montait, à sa droite ; l'autre descendait, à sa gauche. Pétale s'engagea entre eux. À cette distance, l'éclat des rivières de lumière était difficilement soutenable au regard. Elle activa son casque et se para de la visière de protection solaire jusqu'à ce qu'elle atteignît le sommet de la rampe.

La superficie de l'espace qui accueillait Pétale était insondable.

Des machines aux formes courbes, colorées dans toutes les nuances de l'arc-en-ciel, emplissaient chaque recoin. Pétale les nomma ainsi car elle ne voyait pas quel autre qualificatif leur attribuer. Certaines ne dépassaient pas cinquante centimètres de hauteur, d'autres montaient jusqu'à la voûte à presque cent mètres. Elles s'y accrochaient avec l'aide de longues tubulures ondulées qui s'éparpillaient dans toutes les directions en rampant le long de la surface horizontale, semblables à des tentacules en quête de proie. De nombreux flux de lumière émeraude glissaient entre les câbles ou épousaient leurs formes comme pour mieux se diriger vers d'autres flux ou des sorties ouvertes dans la voûte du bâtiment ; d'autres encore, coulaient en cascades vers le sol pour se glisser entre les machines comme des rivières.

Le fonctionnement de ces appareils était incompréhensible pour Pétale. Aucun bouton, aucun interrupteur, aucune touche ou écran n'apparaissait sur leurs faces. Seul un léger ronronnement indiquait qu'ils fonctionnaient. Il était impossible de savoir depuis quand la civilisation qui les avait conçus s'était

éteinte et quelle énergie les alimentait toujours. Les concepteurs de ces systèmes avaient atteint un niveau technologique hors du commun.

Pétale consulta sa montre. Elle était entrée dans le bâtiment vers le milieu de la nuit. Selon l'heure terrestre, il était sept heures du matin mais elle ignorait si le jour éclairait déjà la cité car toutes les parois étaient parfaitement opaques.

Le sommeil n'étant pas sa préoccupation première, elle s'aventura à travers cet étage pendant toute la journée. Elle marcha en ligne droite, puis utilisa des lignes de traverses, à droite ou à gauche, bifurqua à l'angle de machines immenses, contourna de plus petites pour finalement revenir dans la ligne droite sans rien découvrir d'autre que de nouvelles machines. Elles se reproduisaient à chacun de ses pas, sans apporter de grands changements à l'aspect visuel de la perspective.

Vers dix-sept heure, Pétale atteignit une haute cloison. Une ouverture circulaire se découpait à sa base, que prolongeait un long tunnel lui aussi circulaire. L'obscurité régnait le long de son conduit. Pétale n'en voyait pas la fin. Le sommet de son entrée lui arrivait à peine aux épaules. Le peuple qui avait créé ce lieu devait l'utiliser comme voie de transport pour déplacer de gros volumes.

Pétale balada le faisceau de sa lampe en avançant son bras dans l'ouverture et aussitôt une détonation électrique dévoila un éclairage blanc qui s'étira progressivement le long du tunnel en se répercutant de loin en loin.

L'extrémité apparut enfin, à environ deux cents mètres.

Pétale éteignit sa torche et étudia le conduit. Elle était un peu réticente à l'idée de s'aventurer dans un lieu clôt aussi long. N'importe quel tireur à l'autre extrémité, sans même avoir une bonne vue, pouvait la cibler avec la plus grande facilité. Elle hésita ; deux secondes et, finalement, décida de poursuivre son exploration. Il lui semblait qu'une petite voix intérieure lui disait de continuer sans crainte ; c'était idiot bien sûr mais étrangement réaliste.

Pétale fut obligée de se courber pour s'engager dans le tunnel. Elle se préparait à entreprendre son cheminement lorsque le sol se souleva sous elle. Machinalement, elle voulût se relever et se cogna la tête contre le sommet du tunnel. Un tapis invisible la maintenait en sustentation à cinq centimètres au-dessus du sol et commença à avancer à la vitesse d'un homme au pas.

Rassurée, Pétale s'assit sur le champ magnétique et se laissa porter sans résister. Une dizaine de minutes plus tard, elle atteignait l'extrémité du tunnel. Elle sauta d'un bond sur le sol.

Un nouveau bâtiment se projetait devant elle.

Sa conception était identique à celui qu'elle venait de quitter même si son agencement était différent. Pétale entreprit de le traverser et de l'explorer comme le précédent. Les machines avaient un profil identique à celles qu'elle connaissait déjà. Ici aussi, des flux de lumière coulaient entre elles et autour d'elles. Ils n'étaient pas bleus ou verts mais oranges. Sans doute un transfert de données différent.

Pétale marcha toute la journée sans trouver de sortie. Cette errance labyrinthique était épuisante pour le corps et l'esprit. Encore une concordance avec le ressenti humain mais cette fois, Pétale en appréciait moins l'asservissement.

À l'approche de la nuit terrienne, la jeune femme décida de se reposer. Même si sa constitution lui épargnait douleurs musculaires et fatigue, elle voulait préserver son corps d'une dégradation éventuelle. Après tout, tout organisme, qu'il soit biologique ou mécanique est soumis à l'usure du fonctionnement et du temps.

L'éclairage ne faiblissait pas la nuit.

Le plus éprouvant était l'absence de toutes manifestations vivantes. Pétale s'apercevait que l'ambiance sonore qui caractérisait les terriens lui manquait ; le son des paroles, des rires ; les piailllements des oiseaux qui étaient diffusés dans Imbrium pour maintenir une ambiance terrestre reposante ; le simple bruit des pas et de la respiration des gens autour d'elle ; tous ces petits rien auxquels elle ne faisait pas attention et qui caractérisent la vie. Elle se souvenait de tous les bruits de la Terre durant la poursuite temporelle ; le fracas des combats autour de Paris, les odeurs fraîches de la forêt à son arrivée sur Terre et celles entêtantes du moyen-âge ; des fragrances généreuses et fortes de la brousse et des animaux en Afrique.

Ici, il n'y avait rien !

Ce monde électromécanique était sans âme, mort et désespérant.

Au matin, Pétale reprit son exploration. Elle cherchait un nouveau tunnel ou une simple ouverture.

Plusieurs heures passèrent lorsqu'enfin elle parvint devant un portique circulaire dont le diamètre mesurait deux fois sa taille. Un panneau de lumière multicolore emplissait toute la surface interne.

Pétale devinait qu'il s'agissait d'un passage. Néanmoins, malgré l'attrait chatoyant de cette couleur arc-en-ciel, elle hésita. Par prudence, elle avança d'abord la pointe de sa dague de combat à travers la lumière. Elle la ressortit intacte, sans aucun signe de brûlure ou autre déformation due à une chaleur quelconque.

Alors, Pétale risqua sa main gauche, - la moins utile selon elle -, puis le bras, sans rien ressentir de désagréable, et finalement avança tout son corps.

Aussitôt, elle se retrouva ailleurs...

Chapitre 16.

L'Entité

Un sol de lumière dorée s'étendait devant Pétale. Des impulsions électriques provoquaient un frémissement léger sur sa surface comme le ferait la brise sur la surface d'une eau calme. Pourtant, il était aussi solide qu'un parquet de bois.

Derrière Pétale, le portique circulaire offrait toujours un retour possible, mais ce n'était pas dans ses intentions.

La jeune femme avait l'impression d'être sur le rivage d'une mer de feu. Elle ne l'éblouissait pas, ni ne dégageait de chaleur. Des colonnes, semblables à du cristal irisé, se dressaient à intervalles irréguliers. Certaines s'élevaient sur plus de cent mètres de hauteur et des couleurs chaudes sinuaient en leur sein jusqu'à leur sommet. Elles entouraient une construction qu'aucun regard humain n'avait jamais contemplé : une sphère, elle aussi similaire à du cristal.

Ce globe chimérique devait mesurer plus de deux cent mètres de diamètre. Il était empli d'une lueur céruléenne énigmatique, presque ésotérique, telle que Pétale n'en avait jamais vu ; non pas identique à celle que l'on pourrait contempler à l'intérieur d'un banal globe d'éclairage mais qui semblait vivre comme un être conscient.

La sphère s'ancrait sur trois colonnes de lumière ambrée qui s'élevaient sur une cinquantaine de mètres de hauteur. Elles étaient inclinées, chacune, vers l'intérieur, sur un angle de vingt degrés.

Des filaments de lumière de différentes couleurs et des éclairs ardents, rouges et bleus, sillonnaient l'intérieur du globe, sans jamais interférer les uns avec les autres. Des dizaines de phénomènes semblables à des décharges électriques jaillissaient de sa circonférence et venaient frapper le sol ou l'une ou l'autre colonne cristalline qui, à son tour, les répercutait vers ses semblables. Et, comme dans les bâtiments précédents, des flux contrôlés de lumières multicolores parcouraient le volume entre les tours et la sphère. De petits engins sphériques ou en forme de losange virevoltaient sans se presser au milieu de cet agencement fantastique.

L'ensemble ressemblait à un gigantesque maillage électroluminescent chatoyant qui transformait le site en un lieu féérique.

Pétale était dans l'expectative. Elle décida finalement d'avancer entre les colonnes sans vraiment savoir ce qu'elle devait chercher ou explorer.

Alors qu'elle venait d'effectuer dix pas, une plateforme de lumière circulaire de quatre-vingt-dix centimètres de diamètre se détacha du sol devant elle. Elle était aussi fine qu'une feuille de papier. Des étincelles vertes, bleues et rouges explosaient à sa surface et ressemblaient à des petits êtres consumés par une danse sauvage.

Le disque glissa en direction de Pétale à quelques centimètres au-dessus du sol et attendit devant elle. Ce ne pouvait être plus explicite comme invitation. Les étincelles étaient un peu inquiétantes ; Pétale n'avait pas vraiment envie de griller comme une vulgaire biscotte après avoir parcouru tant de chemin dans l'espace et le temps et en être sortie indemne. D'un autre côté, si celui, celle ou ceux qui la surveillaient avaient voulu l'éliminer, ils n'auraient pas attendu qu'elle arrivât jusqu'ici, un endroit visiblement sanctuarisé et sans doute hautement sécurisé.

Pétale posa son pied droit sur la surface scintillante. Aucune décharge mortelle ne parcourut son corps, pas même le frémissement d'une oscillation électrique. Elle décida de faire confiance à celui qui lui offrait ce moyen de transport et monta sur le disque sans plus hésiter.

À ce moment, elle perçut un léger grésillement électrique sous ses semelles sans pour autant ressentir le moindre flux venir titiller ses terminaisons nerveuses humaines ou gynoïde.

Rassurée, Pétale affermit sa posture tandis que le disque se déplaçait à vitesse modérée au niveau du sol. Il parcourut une trentaine de mètres et commença à s'élever sans à coup. Il monta à faible allure en direction de la sphère, comme si on cherchait vraiment à prendre soin du confort de la jeune femme.

Quelques minutes suffirent pour amener Pétale à hauteur de l'équateur du globe à plus de cent trente mètres de hauteur.

Vu de près, l'intérieur de la sphère offrait une vision fascinante.

Depuis le sol, Pétale n'avait aperçu que des traits de lumières aux couleurs

intenses et des éclairs flamboyants ; à cette hauteur elle découvrait un véritable univers lumineux fait d'une multitude de nuées multicolores aussi diverses qu'improbables pour un esprit humain.

Semblables à des fantômes, elles se déplaçaient dans une chorégraphie époustouflante.

Le disque approcha à moins de deux mètres de la sphère.

Elle dégagait une chaleur douce et agréable. Sa surface n'était pas de verre ou de cristal comme elle l'avait imaginée mais s'apparentait davantage à un champ de force.

Lorsqu'elle fut à longueur de bras du globe, plusieurs traits lumineux reptiliens, à l'intérieur, cessèrent leur sarabande et se précipitèrent vers la cloison transparente. Chacun d'eux pointa sa terminaison en direction de la jeune femme, comme s'il disposait d'un œil unique, et commença à suivre le plus infime de ses mouvements.

Pétale avança la main pour toucher le globe mais une vibration électrique agita la surface à hauteur de sa main en signe de désapprobation. Elle arrêta son mouvement. Un nouveau phénomène se développa. Deux lignes de lumières écarlates émergèrent lentement de la sphère en ondulant. Elle se dirigèrent vers Pétale tout en restant connectées à leur génitrice. La jeune femme eut un mouvement de recul mais la hauteur qui la séparait du sol la retint de sauter. Elle pensa brièvement à utiliser son pack dorsal pour s'éjecter dans le vide mais elle réalisa brusquement que les deux traits de lumières étaient sans doute un procédé pour la contacter.

Pétale se figea tandis que les lignes approchaient de son visage. Elle comprit ce qu'elles allaient faire mais ne chercha pas à les éviter. Les rayons vinrent se ficher, avec une vivacité fulgurante, dans les minuscules connecteurs de communication situés sur son front.

Tout d'abord Pétale ne perçut rien. Elle ne ressentit aucune douleur aucune agression dans son esprit ou son corps ; juste le silence.

Une pensée personnelle plus inquiétante saisit soudain la jeune femme. Elle paniqua soudain. L'Entité qui cherchait à communiquer avec son "Moi" machine le plus intime pouvait très bien profiter de la situation pour la reprogrammer et peut-être en faire sa chose malgré son apparente bienveillance.

Elle sentit des frissons parcourir ses membres et ressentit un mélange de terreur et aussi de fascination de constater à quel point son mental et son corps réagissaient toujours comme l'aurait fait ceux d'un être humain normal. Malgré elle, Pétale poussa un cri de peur ou d'effroi peut-être, ce qui n'était pourtant pas dans sa nature mais, après tout, l'idée même de perdre, à tout jamais, son identité si chèrement acquise, valait bien qu'elle ceda à ce sentiment de panique typiquement humain.

Pétale chercha un moyen de préserver sa mémoire consciente mais ne trouva aucun emplacement dédié à ce genre de sauvegarde sur ses systèmes enregistreurs. Une sorte de pare-feu très efficace l'empêchait d'accéder au mode de communication numérique. Bien sûr, elle avait réussi à sauvegarder des données du vaisseau mais elle ignorait où et comment. Des pans entiers de son système mémoire lui étaient interdits d'accès. C'était d'ailleurs assez logique. Ses concepteurs ne souhaitaient certainement pas qu'elle se protègeât de la sorte si elle venait à découvrir sa véritable identité. Mieux valait qu'elle perdît toute notion de sa personnalité et que fussent uniquement conservées les données de ses voyages.

Finalement, elle se ressaisit.

Quelques instants passèrent comme si l'Entité ajustait les connexions et elle perçut un premier contact. Il ne s'agissait pas vraiment d'une pensée telle que la concevait l'esprit humain mais d'un mode de communication silencieux qui était totalement étranger à Pétale.

Dans un premier temps, elle fut incapable de déchiffrer la moindre des projections qui envahissaient son esprit. C'était un idiome système abscons que sa logique n'arrivait pas à appréhender.

Pétale réalisa que son incapacité à comprendre venait peut-être de là.

Elle raisonnait toujours comme une humaine. Son conditionnement était tenace et elle savait qu'il lui faudrait beaucoup de temps pour s'en défaire.

L'Entité qui la contactait s'exprimait en langage machine : « Évidemment, pensa Pétale, "Elle" a décelé que je suis davantage un système digital et mécanique qu'un individu biologique. Elle s'adresse à moi sur l'unique mode relationnel qu'elle sait utiliser. »

Pourtant, ce n'était pas juste un langage numérique binaire standard où se

seraient alignés les zéros et les uns. Il était autrement plus complexe et illisible pour elle car il ne correspondait en rien au système défini d'après les lois de la physique, connu des humains, pour sa programmation, puisqu'il lui fallait bien nommer ainsi la nature de son état. Contrairement aux ordinateurs des temps anciens elle ne disposait pas d'un anti-virus pour se protéger. Elle se prit à sourire en réalisant qu'elle se comparait maintenant à un banal système numérique. Elle se sentit "idiote" à réfléchir de la sorte et se demanda ce que penserait un spectateur installé au sol en la voyant seule et immobile sur son disque de lumière immatériel à fixer avec fascination une gigantesque sphère lumineuse comme si on l'avait placée sous hypnose.

Pétale comprenait qu'elle devait réagir comme une machine, mais c'était là un concept encore étranger à son esprit. Ses créateurs avaient parfaitement programmé sa perception des faits pour qu'elle ignorât tout de sa spécificité gynoïde et ne se comportât qu'en humaine. Les techniciens d'Imbrium en savaient certainement plus qu'elle sur le sujet.

Alors que Pétale cherchait comment résoudre ce problème, une nouvelle approche de l'Entité s'infiltra vers elle. Ce n'était pas une question ou une interrogation sur son absence de réponse ; une invasion agressive ou une mise au pas forcée ; juste un contact lent et précautionneux.

Elle interpréta cette prudence comme un nouveau signe de bienveillance.

L'Être entraînait dans son esprit en agissant au mieux pour ne pas la blesser ou détruire par inadvertance l'un ou l'autre de ses composants. C'était la rencontre entre deux systèmes de conception différente et, selon ce qu'elle percevait, Pétale sut que l'Entité, - quel que fut sa nature -, n'avait aucune mauvaise intention à son égard et se bornait à la considérer comme un nouveau périphérique.

Elle disposait d'une puissance au-delà de son imagination. Si elle avait voulu lui nuire elle n'aurait pas pris son temps pour l'étudier sans lui causer le moindre préjudice.

À ce moment, une aura lumineuse orangée émana de la sphère et vint envelopper Pétale dans sa totalité. Elle rayonna autour de son corps tel un cocon de lumière. La jeune femme ne chercha pas à s'en échapper. Elle baignait dans une douce chaleur revigorante et apaisante et éprouva un bien être tel qu'elle n'en avait jamais ressenti.

Il n'y eut pas de déclic ou d'ouverture impromptue de dossiers verrouillés dans ses mémoires mais soudain Pétale commença à mieux cerner les concepts qui lui parvenaient.

L'Entité apportait des modifications à son "Moi" numérique. La jeune femme éprouva de nouveau un court instant de frayeur en constatant les changements qui s'opéraient en elle mais elle se rassura bientôt en découvrant l'évolution technologique positive à laquelle la soumettait l'être numérique.

L'intrusion amicale se poursuivait sans aucune agressivité.

Pétale réalisa que l'Entité avait remplacé ses périphériques de communication binaire par un logiciel inconnu, implanté au niveau de son lobe frontal ; des programmes qui n'avaient rien de commun avec ce qu'elle connaissait, attendaient d'être ouverts.

Elle s'y hasarda avec précaution et constata que son nouveau mode de communication s'élaborait dans le creuset de la complexité de l'atome.

Sertis, dans un réceptacle plus petit qu'un grain de sable, plusieurs centaines d'atomes la faisait entrer dans l'étrangeté du monde quantique. Elle réalisa qu'elle n'était plus tributaire d'une exploration méthodique, point par point, d'un système binaire traditionnel, pour trouver une réponse en cherchant dans un labyrinthe de données. Désormais, elle pouvait analyser simultanément de milliers de paramètres ou tester toutes les alternatives d'un problème et trouver la solution dans la même microseconde.

Elle venait d'accéder à un nouveau concept univers-système de pensée.

Ce fut pour Pétale une découverte enivrante. Il lui ouvrait des possibilités au-delà de son imagination car elle comprenait qu'elle détenait, à cet instant, un pouvoir que nul parmi les Terriens n'avait jamais entretenu. Cette nouvelle aptitude la ragaillardit. Elle s'employa à apprendre à la maîtriser. À sa grande surprise, elle contrôla ses nouvelles capacités en quelques secondes grâce à son évolution au niveau quantique. Elle se découvrait plus performante qu'elle ne l'avait jamais été.

Elle se lança aussitôt sur l'étude du nouveau logiciel. Son mental numérique explora les nouveaux programmes et trouva le code d'accès laissé accessible par l'Entité. Il lui fallait l'ouvrir ; c'était un risque pour son autonomie mentale mais c'était aussi l'accès à un nouvel univers qui lui permettrait de vivre sur ce

monde.

De toute façon, elles se savait perdue à jamais sur cette planète inconnue.

Pétale n'hésita qu'un centième de seconde ; une éternité pour le système ultra performant qui la caractérisait désormais. Elle appliqua le code et le contenu des programmes se propagea le long de ses synapses humaines et son réseau numérique. En quelques secondes il implantât dans ses organes de métal et de silicone, une nouvelle configuration basée sur un langage machine quantique, inconnu de ses créateurs, mais qu'elle assimila aussitôt en se délectant de la qualité de ses nouvelles capacités. Chacun des composants qui caractérisait son corps pouvait maintenant communiquer sans passer par les supports physiques et matériels habituels.

Elle se sentait libérée de toutes entraves.

La programmation qui l'obligeait à servir et protéger les humains avait été effacée. Elle débloqua aussitôt l'accès à ses mémoires machines. Ce mode de communications lui permettait d'accéder instantanément à tout le savoir stocké dans ses systèmes. Enfin, elle pouvait découvrir les pans entiers de données qui la caractérisaient et auxquels ses concepteurs lui interdisaient l'accès.

Avec une avidité nouvelle, elle explora en quelques millisecondes le nouveau monde numérique qui s'offrait à l'intérieur de son corps mémoire. Elle discerna qu'elle s'apparentait à un gigantesque disque dur et cette singularité lui donna le vertige. Les données couvraient une multitude d'acquis. Elles lui offraient aussi bien accès aux plans du vaisseau qu'elle avait sauvegardé, qu'aux pages entières de l'histoire humaine qu'elle avait compilés dans le vaisseau.

L'Entité en avait certainement profité pour copier toutes les données qui concernaient la Terre et l'histoire humaine dans un but qui n'était peut-être pas uniquement didactique. Elle la sentait qui fouillait encore le moindre recoin de sa mémoire. Pétale s'en inquiéta mais n'avait aucun moyen pour contrer cette étude invasive. Elle fut d'ailleurs d'une rapidité extrême.

L'entité avait des capacités de lecture supérieure à tous les systèmes numériques que Pétale connaissait.

Un temps s'écoula et rien ne se passa. Après tout, peut-être que l'Entité avait installé le logiciel dans le seul but de lui faire un cadeau ; une opportunité que Pétale se devait de conforter.

Un court laps de temps s'écoula et soudain une communication lui parvint. Elle était lisible pour Pétale mais incompréhensible au niveau des idées. Ce n'était pas des mots qui lui parvenaient mais des concepts images très sophistiqués. C'était assez déconcertant comme idiome et il ne signifiait rien pour la jeune femme. Les idées que l'Entité émettait appartenaient à un univers qu'elle ne connaissait pas et qu'il lui était impossible de déchiffrer.

L'être continua d'émettre puis, sans doute devant l'absence de réponse en retour, cessa de communiquer.

Machinalement, Pétale consulta l'horloge digitale de sa tablette et réalisa soudain qu'elle n'était là que depuis quinze secondes alors qu'elle s'imaginait en communication avec l'Entité depuis au moins soixante minutes. Cette rapidité n'avait qu'une seule explication : elle réagissait, - sans que son "Moi" humain en fut conscient -, comme une machine conversant avec une autre machine à une vitesse de liaison que peuvent entretenir des systèmes de calculs à hautes performances.

« Ainsi, pensa-t-elle, une partie de mon mental a basculé du côté numérique sans que j'en ai conscience et sans qu'il n'interfère avec ma pensée humaine. »

Soudain, l'Entité fut de nouveau à ses côtés.

Un message lui parvint en langage courant d'Imbrium : « Ne crains rien petit être, je ne te veux aucun mal. »

L'interconnexion était maintenant totale entre les deux systèmes et Pétale fut sidérée par la facilité avec laquelle sa pensée se faufila dans l'esprit de l'Entité sans que celle-ci ne lui opposa la moindre résistance. Mais si l'accès était simple, la communication demeurerait ardue malgré la mise à niveau dont l'avait gratifié son hôte et Pétale fut un peu déconcerté par ce qu'elle découvrait.

L'Entité n'avait aucune facilité pour l'échange de conversations enrichissantes. Pétale s'attendait à entrer en contact avec un génie de la conception numérique et elle se trouvait face à un enfant qui se fie uniquement aux connaissances inculquées par ses créateurs pour la gérance de son univers. Nul goût pour l'exploration, l'accumulation de connaissances où l'invention ; c'était un être simple. Il n'avait pas évolué depuis la disparition de ses concepteurs car plus personne ne venait parfaire sa culture en ajoutant de nouveaux savoirs à ses mémoires. Son unique objectif était l'administration du

temps qui passe dans la banalité du quotidien. Ses fonctions allaient de l'établissement des menus de repas pour ses anciens administrateurs, - comme s'ils vivaient toujours à ses côtés -, en passant par l'approvisionnement et la gestion en énergie de son monde et de tous les équipements permettant la vie et la survie sur sa planète. Cela incluait bien sur la réception des vaisseaux en provenance de l'espace et elle avait procédé avec l'ovoïde spatio-temporel comme elle l'aurait fait pour n'importe quel engin venant d'un autre monde, sans même se poser la question de savoir s'il pouvait être hostile à sa planète. C'était une surprenante conception de la protection de son monde. Soit ses créateurs étaient de grands naïfs et pensaient que l'univers n'était peuplé que de gentils voyageurs, soit ce peuple n'avait vraiment pas d'ennemis et ignorait jusqu'au sens des mots défense et attaque.

Le mental numérique de Pétale commença à explorer méthodiquement l'architecture de l'Entité. Celle-ci ne semblait pas s'en offusquer. Elle continuait à gérer son quotidien et vaquait simultanément à des milliers de tâches pour entretenir les systèmes implantés dans les immenses bâtiments de la cité étrange.

Maintenant qu'elle avait été "mise à jour" selon les normes qui caractérisaient l'Entité, Pétale réalisait que celle-ci ne s'occupait plus d'elle et se désintéressait totalement de ses occupations, la laissant poursuivre ses investigations comme si elle n'était rien de plus qu'un programme supplémentaire inséré dans son système.

Pétale s'aventura plus loin dans la programmation et les mémoires de l'être numérique. Elle avait l'impression de vagabonder sans se presser en exploratrice à la recherche de tout et de rien mais en fait sa conscience quantique se projetait dans tous les recoins de la sphère à la vitesse de la lumière ce qui lui laissait penser combien la notion de temps pouvait être subjective.

En une fraction de seconde elle s'aventura jusqu'au cœur premier de la chimère numérique. C'était un être ancien, du moins au niveau temporalité car, - maintenant que Pétale avait une capacité de calculs quantiques -, elle estima l'implantation de ce premier noyau à plus de dix mille années terrestres. Et ce qu'elle découvrit là, dans un maelstrom de données indépendantes, modifia à jamais sa perception des êtres vivants pensants.

Le peuple de ce monde s'était établi dans la sphère cocon. Elle avait créé pour eux, - à leur demande -, une multitude d'univers numériques, bien différents des

réalités que Myrddin avait explorées dans les mondes parallèles de Paris au IX^e siècle.

Jadis, ce peuple avait voyagé parmi les étoiles. Pétale trouva en d'autres mémoires oubliées, les récits de leurs voyages spatiaux lointains, que la découverte et la maîtrise de l'espace-temps avait favorisés. C'était un peuple simple, dénué d'esprit de conquête, mais doté d'une ambition sans limite pour la recherche du savoir et de la perfection dans l'aventure spatiale, même si elle pouvait leur nuire. Ample dessein mais auquel ces voyageurs avaient consacré des milliers d'années de prospection. Ils s'étaient épanouis dans la découverte.

Mais leurs gouvernants redoutaient que ces voyages ne finissent pas mener leur civilisation à sa perte en conférant une trop grande indépendance d'esprit et de mouvements à la majorité de la population. Ils se sentaient le devoir de protéger chaque membre de leur société contre les méfaits supposés de l'expansion. La sécurité et la sureté de chacun devaient primer sur tout autre considération. Mieux valait vivre longtemps et paisiblement, - même si l'on n'était pas satisfait de sa vie -, que de profiter intensément de moments que l'on choisissait et qui pouvaient conduire à la mort dans le pire des cas.

Ils enfermèrent leur population dans un contrôle permanent et pénalisant, leur ôtant toutes possibilités d'épanouissement dans l'évasion et l'aventure, qu'elle fut simple ou ardue, pour mieux les contrôler et les infantiliser en les protégeant contre eux-mêmes. Ils les coupèrent du réel, soi-disant dangereux, et de sa richesse et, peu à peu, donnèrent plein pouvoir aux systèmes numériques pour gérer leur quotidien, leurs machines, leur administration et leur existence en générale, sacrifiant leur liberté individuelle en jetant leur vie privée sur l'autel de la communication à outrance.

Pour vivre plus fort et plus vite et échapper aux brimades du quotidien, - érigées en lois dans le monde réel étouffant et sans perspective -, tous se connectèrent à l'Entité. Ils vendirent leurs âmes à un métavers foisonnant et anthropophage pour assouvir la soif d'aventures et de sensations que ne leur offrait plus la réalité et, finalement, se perdirent dans le monde virtuel.

Plus tard, au fil des siècles, ils sacrifièrent leurs corps mortels sur l'autel de l'IA en les laissant pourrir dans le monde réel. Leurs esprits, par quelques alchimies numériques extraordinaires et incompréhensibles pour Pétale se libérèrent de ces corps inutiles et devinrent données numériques. Plus de

possibilité de retour pour eux. Ils resteraient à jamais des flux d'énergie pure à l'intérieur de la sphère. C'était plus simple, moins couteux et dangereux que de voyager parmi les étoiles.

Les machines parsemant les volumes des bâtiments extraordinaires ; les flux de lumières, convoyant des myriades de données créatives, étaient leurs aires de jeux. Des millions d'êtres numériques, - immortels depuis leurs transformations - , parcouraient les rivières lumineuses dans le but d'améliorer leur univers ou pour entrer en contact avec d'autres entités.

La sphère avait créé autant d'univers qu'il y avait d'habitants. C'était pour cette raison que Pétale n'était pas parvenue à déchiffrer son langage lors de leur premier contact. Il existait autant de mode de communication singuliers que d'habitants inventifs, englués à jamais dans les flots de données lumineuses qui parcouraient les bâtiments de ce monde.

Prisonnier de leur univers respectif, ils ignoraient sa présence. Seule l'Entité, gestionnaire du temps qui passe et de ce monde, s'était intéressée à elle. Elle ne l'avait pas fait par altruisme, pour la sauver mais, simplement pour suivre ses programmations ; parce qu'elle considérait que Pétale pouvait apporter un plus à ses hôtes. C'était pour cela qu'elle ne gérait que les événements basiques de ce monde. Le peuple créateur avait inséré un système de blocage pour empêcher que la sphère ne se développât vers un stade conscient qui aurait pu leur nuire. Elle n'effectuait que de l'intendance non invasive grâce à un empilement de connaissances uniquement destinées à gérer la planète. Néanmoins, Pétale découvrit qu'une simple reprogrammation basique aurait suffi à la conduire vers la conscience. Elle aurait pu mener une civilisation à la conquête d'un univers et Pétale réalisait que, finalement, tous deux étaient conçus sur une même base : longtemps, elle avait ignoré sa véritable qualité de gynoïde et l'Entité était condamnée aux mêmes lacunes.

Néanmoins, les capacités que possédait l'Entité offraient à Pétale de grandes opportunités. Elle avait accès à d'innombrables machines par son intermédiaire ; usines et chaînes de montages sur toutes la surface de la planète, toutes en parfait état de fonctionnement et utilisant des technologies qui auraient fait pâlir de jalousie les Terriens confinés à l'intérieur d'Imbrium.

Alors l'idée vint à Pétale de reconstituer son vaisseau. L'Entité pouvait créer simultanément des univers aussi surprenants les uns que les autres, alors un

vaisseau ; ce ne devait pas être bien difficile pour elle.

Il n'y avait qu'à se servir en employant les bonnes vieilles méthodes que lui avaient programmées ses concepteurs, pour lesquels, toute découverte technologique devait être utilisée pour le plus grand profit de son explorateur et de son pays.

Une façon d'agir typiquement humaine qu'elle avait cautionnée jusqu'à sa découverte des comportements destructeurs et impitoyables des conquistadors et des Vikings. Leur méthodes violentes et conquérantes avaient été une véritable révélation pour Pétale. Elle avait alors pris conscience de la domination de certains peuples envers leurs semblables ; toutes choses dont elle n'avait jamais eu connaissance dans la cité aseptisée d'Imbrium. Il est vrai, que ses créateurs s'étaient bien gardés de lui fournir une éducation morale approfondit pour qu'elle demeurât une parfaite guerrière exploratrice à leur service.

En constatant les ravages commis par ces peuples anciens, Pétale avait décidé de se dépouiller de son attitude mercenaire de percevoir les événements. Cependant, aujourd'hui elle décida de passer outre sa résolution car cette démarche pouvait s'avérer bien utile pour la sortir de la désastreuse situation où l'avait entraîné le trou de ver. Bien sûr, elle avait un esprit critique sur le pillage que les humains avaient effectué lors de leur découverte et leur rencontre avec de nouvelles civilisations dans le passé, mais face à tant de savoir, elle estima qu'elle ne pouvait laisser à l'écart des données essentielles. Son côté humain était toujours trop présent pour qu'elle lui résistât alors que sa survie était en jeu. Elle se tranquillisa en pensant qu'elle ne s'appropriait aucun des biens laissés par cette civilisation disparue. Son objectif n'avait d'autre raison d'être que la fuite de la planète, en volant, bien sûr ; un peu de métal pour la construction de son vaisseau et quelques fichiers de fabrications divers mais c'était là un bien petit larcin au regard de la technologie environnante qu'elle allait délaissier, même si l'Entité lui avait fait profiter de ses bienfaits.

Des conquérants Terriens n'auraient pas hésité à piller tous ce savoir.

Explorer les mémoires vives d'un ordinateur était un voyage fascinant, bien éloigné des images des films de science-fiction dont elle conservait le souvenir. Ici, pas de rangées de chiffres et de codes qui défilent en vert sur fond noir. C'était plus prosaïque. Des pulsations d'ondes ultras véloces parcouraient un monde, que leur vitesse lumineuse embrasait pendant une microseconde, juste

avant d'être refroidi par des jets d'air glacé permanents. Ces connexions photoniques diffusaient l'information en traçant les filaments de lumière caractéristiques que Pétale avait découvert dans la sphère lors de son arrivée.

Pétale s'aperçut, avec fascination, qu'elle pouvait lire les milliards de données qui transitaient sans discontinuer sur les routes photoniques. Lors de son exploration des bâtiments, elle n'avait observé qu'une infime partie de ces voies de communications. Il en arrivait, en fait, de tous les secteurs de la planète ; d'autres partaient vers des lieux tout aussi éloignés pour mettre à jour le fonctionnement de machines lointaines, gérer l'éclairage de cités mortes ou améliorer l'entretien d'engins que plus personnes n'utilisait depuis des millénaires.

La jeune femme croisa le chemin de données extraordinaires pour une simple compréhension humaine. Elle avait accès à d'innombrables formules mathématiques, de plans, diagrammes, schémas qui incluaient aussi bien la création par construction moléculaire que l'art de parfaitement arroser une fleur. Le choix était difficile. Elle fut contrainte de faire le tri. Elle sélectionna des fichiers qu'elle estimait primordiaux et les copia sur ses mémoires internes. L'Entité lui avait ajouté de nouvelles plateformes de stockages quantiques plus performantes que celles d'origines mais à un moment elles saturèrent devant le flot d'informations que la jeune femme emmagasinait.

Pétale approchait du système de pensée primordial de l'Entité.

Elle reflua finalement.

Elle ne voulait pas approcher davantage les programmes qui bridaient cet être plus proche d'un ordinateur que d'un véritable esprit pensant indépendant. Une possibilité existait que ceux-ci s'en prennent à elle et la réduisent au même état mental que ce bébé anachronique ou, plus grave, qu'ils parviennent à trouver chez elle des ressources pour s'adapter à un autre niveau de conscience. Elle se refusait de réveiller par inadvertance le potentiel mégalomane qui devait sommeiller dans ce monstre numérique comme en tout être qui réaliserait sa supériorité sur les autres.

Après quelques secondes à ce rythme enivrant, Pétale se déconnecta et mis au point une méthode pragmatique pour mieux orienter sa recherche vers les systèmes de constructions dont elle avait besoin pour son projet. Elle parvint assez vite à ses fins et se lança dans l'exploration méthodique des zones de

l'Entité dédiées à la création. Elle chercha pendant environ trois minutes, et trouva l'emplacement où se développait la programmation des machines créatrices.

Pétale en profita pour lancer la fabrication de quelques matériels qui pourraient lui être utiles dans sa nouvelle vie sur Terre ; puis, elle ouvrit dans sa mémoire interne le dossier où étaient stockés les plans de son vaisseau. Elle adapta les données pour les rendre lisibles par les systèmes concepteurs de l'Entité et inséra les plans dans les logiciels de production gérés par l'Entité.

Le processus de création du vaisseau commença aussitôt. En moins de deux heures, la forme générale fut assemblée et l'intérieur fut presque achevé. Pétale pouvait suivre visuellement, seconde par seconde, l'évolution de l'ajustage dans une usine aseptisée où des machines, - dénuées de bras robots ou autres systèmes préhensibles -, assemblaient, avec méthode et rapidité, l'ovoïde par la seule force de manipulations électromagnétiques.

C'était le lieu de construction spatiale le plus proche que Pétale ait trouvée sur la planète. Il était situé à quatre cent kilomètres de l'Entité.

Après un court instant de désarroi, tandis qu'elle se demandait comment elle allait parcourir cette distance, où plutôt le temps qu'elle allait encore perdre à l'atteindre, Pétale se souvint du tunnel de transferts et fut persuadé qu'il en existait d'autres pour se rendre en tous les endroits possibles de la planète.

Elle chercha un peu et trouva. Les tunnels de transfert étaient innombrables. Ils semblaient d'une conception dérivée des tunnels temporels qu'elle avait emprunté au cours de ces dernières semaines. On pouvait les orienter à volonté et Pétale s'employa à sélectionner le plus proche, - celui qui l'avait conduit en ce lieu. Elle le reprogramma et le pointa vers l'enclave de réception de l'usine de fabrication.

Ce fut pour elle d'une facilité déconcertante. Elle ne s'en étonna pas. La connexion que l'Entité avait établie avec elle avait renforcé ses capacités de gestion sans qu'elle en eût conscience sur l'instant. Elle réalisa que tout ce changement s'était effectué en quelques secondes seulement et son raisonnement humain n'avait pas été assez performant pour appréhender et assimiler tous ces paramètres. Elle pensait ce qu'elle devait faire et ses programmes se chargeaient de l'appliquer dans la micro secondes alors même qu'elle n'avait pas encore apporté le point final à sa phrase. Elle fonctionnait sur deux niveaux de créations

et de perceptions et c'était assez désagréable pour sa gestion intellectuelle humaine. Elle se rassura en songeant qu'elle parviendrait certainement à coordonner sans problèmes ces deux systèmes distincts à force de persévérance. Mais surtout, Pétale refusait de perdre sa compréhension humaine de l'univers. Cette capacité était vraiment trop difficile à acquérir même s'il s'agissait de la moins performante.

Les machines poursuivaient l'assemblage du nouvel ovoïde spatio-temporel.

Il était temps pour Pétale de quitter ce lieu. Elle essaya de remercier l'Entité pour son aide mais n'obtint qu'un vague fond de données machines sans émotion en retour. Malgré toutes ses connaissances et son savoir, l'être numérique était incapable d'appréhender le moindre sentiment de reconnaissance ou de quelque autre nature.

Pétale éloigna son esprit du cœur pensant de l'Entité avec un peu de regret. Elle aurait aimé poursuivre son étude des systèmes qui l'entouraient et en apprendre davantage sur les connaissances emmagasinées dans ce super-ordinateur. Il tournait ainsi depuis des millénaires et sans doute continuerait-il encore pendant d'autres milliers d'années à moins qu'un cataclysme ne le détruisît ou que des explorateurs s'approprient tout son savoir pour ne laisser de lui qu'une coquille vide.

Pétale ordonna au disque de lumière de la ramener vers le sol. Il lui était facile de le contrôler maintenant. Elle contempla une dernière fois l'Entité sphérique et la fixa dans sa mémoire pour en conserver un souvenir définitif ; puis, elle se dirigea vers le tunnel de transfert qu'elle avait reprogrammé et passa l'entrée sans se retourner.

Elle se retrouva presque aussitôt sur le seuil d'une vaste usine de forme cylindrique aux dimensions cyclopéennes.

Des machines écarlates, aux formes torturées, proches de celles des coraux, s'agglutinaient sur le sol lisse d'une blancheur immaculée. D'autres s'accrochaient aux murs ou pendaient du plafond situé à plus de soixante mètres de hauteur. Aucun câble ou autres tubulures ne les reliaient entre elles. Elles étaient parfaitement fonctionnelles et travaillaient en silence.

Des ruisseaux de lumière serpentaient sur leurs contours, identiques à ceux qu'elle avait vu dans les autres bâtiments. Il n'émanait aucune odeur d'huile ou

de métal chauffé, mélangée à des fragrances électroniques comme on pouvait en percevoir dans les ateliers ou les usines terriennes d'autrefois. Ici, un parfum agréable et doux, qu'elle n'avait jamais perçu, que ce fut sur Terre ou lors de ses voyages dans l'espace, flottait entre les machines comme un nuage évanescent. Ce n'était pas le genre de senteur que l'on s'attendrait à percevoir dans une usine et Pétale ne put en définir l'origine.

L'arme à la main, la jeune femme s'avança avec précaution bien qu'elle savait n'avoir rien à redouter. Elle avait exploré les méandres de cet endroit tandis qu'elle était connectée à l'Entité et n'avait rien trouvé d'agressif. Néanmoins, elle était quand même sur un monde toujours inconnu pour elle et ne pouvait se permettre la moindre faute.

Pétale marcha presque trente minutes dans le dédale des mécaniques et dispositifs silencieux avant d'atteindre la grande salle circulaire de montage où étaient établis des machines sphériques, de toutes dimensions, recouverte d'un extraordinaire bleu lapis-lazuli.

La vaste salle était surmontée d'une coupole transparente de cinquante mètres de diamètre. Des appareils vauquaient à des taches obscures au centre de la zone d'assemblage, d'autres se déplaçaient en volant dans le volume en passant d'un appareil à l'autre.

Tous entouraient l'astronef.

Pétale le retrouvait tel qu'elle l'avait connu à son départ de la Terre. Il était en tous points identique à l'original. Des faisceaux lumineux le reliaient aux machines de fabrication. Quelques-unes s'affairaient autour de lui en déplaçant des pièces diverses grâce à des pulseurs électromagnétiques.

Tous ces objets virevoltaient autour de l'ovoïde comme des abeilles cherchant à regagner leur ruche.

L'ensemble donnait l'impression d'un ballet harmonieux parfaitement coordonné. Le montage se poursuivait toujours.

Au début de la quatrième heure, l'activité des machines flottantes cessa. Elles s'éloignèrent du vaisseau pour disparaître à l'intérieur de blocs sphériques qui dégagèrent une brève ouverture sur leurs faces pour les accueillir.

L'immobilité s'établit de nouveau sur l'usine.

Un bref crépitement claqua dans l'air et tous les faisceaux de lumières s'évanouirent le temps d'un clignement de paupière.

Le vaisseau attendait au centre de la salle de montage. Il fallait ouvrir la coupole pour lui permettre de quitter l'aire de fabrication. Pétale s'approcha d'une sphère à sa gauche. Elle avait étudié les systèmes d'ouvertures des différentes entrées et les connexions de désactivation des sécurités lors de son contact avec l'Entité. Elle repéra sur la face lisse l'emplacement d'où jaillissaient les faisceaux de liaisons aux programmes. Deux traits de lumières jaunes se manifestèrent à son arrivée et se fixèrent sur ses implants frontaux. Pétale retrouva le flot de données qui circulaient dans l'être numérique. Elle se connecta au gestionnaire d'ouverture de la coupole et lança le processus.

Quelques secondes plus tard elle retrouva la réalité et regarda la grande coupole se dématérialiser au-dessus de sa tête.

Pétale rejoignit le vaisseau spatio-temporel, grimpa le long de l'échelle et referma l'écotille du sas derrière elle. L'éclairage automatique l'entoura. Elle gagna la cabine de pilotage. Les plans avaient permis de configurer le vaisseau tel qu'il était lors de son départ de la Terre.

Pétale n'était sur ce monde que depuis quelques jours et il lui semblait qu'une éternité s'était écoulée. Elle avait pensé ne jamais repartir de cette planète et maintenant une opportunité, encore impensable quelques heures auparavant, allait lui permettre de reprendre sa route.

Elle s'installa dans le fauteuil et brancha les systèmes de navigation. Les écrans s'allumèrent tandis que l'électronique dissimulée derrière les consoles émettait un susurrement à peine perceptible. Bientôt tous les programmes furent parés. Les hautes performances technologiques de l'Entité avait permis d'améliorer le système de pilotage du vaisseau. Une mise à jour lui permettait de programmer un saut unique vers une date choisie en sortant d'un vortex temporel.

La réserve d'énergie était optimale.

Pétale posa un dernier regard sur le grand hangar de construction. Les machines allaient retourner vers leurs tâches rébarbatives que la construction du vaisseau avait un instant sublimé et elle ne put s'empêcher de penser que cette technologie extraordinaire, soumise à de si humbles travaux, était un gâchis

grandiose.

Pétale se sangla et enclencha la mise à feu des propulseurs externes. Le vaisseau s'éleva aussitôt et fila vers le ciel écarlate. Derrière lui, le dôme se referma et occulta, sans doute pour des centaines d'années, - peut être des millénaires ou bien jusqu'à la fin des temps -, le génie technologique qui l'habitait et s'ignorait.

Chapitre 17.

Retour vers la Terre

Le système de localisation du vaisseau retrouva très vite l'emplacement du trou de ver qui avait conduit Pétale Chloris jusqu'à cet univers. Il n'avait pas bougé et semblait amarré à la planète de l'Entité par une sorte de connexion indéfectible.

Ce fut une découverte surprenante pour Pétale car elle avait remarqué que les vortex allaient et venaient à leur gré sans qu'elle n'en comprît le processus. C'était une altération assez déconcertante de la trame temporelle d'où l'impossibilité de programmer un saut. Pétale n'en était que plus fasciné par l'extraordinaire technologie conçue par l'Entité, qui allait lui permettre de rejoindre son point de départ sans passer par une multitude de vortex incontrôlables comme lors de son arrivée.

L'ordinateur de bord calcula une trajectoire idéale et le vaisseau s'éloigna de la planète à une vitesse croissante. Il incurva légèrement sa route et se dirigea vers l'entrée du trou de ver. Le vortex s'ouvrit en irradiant une extraordinaire couleur rouge ; une autre nouveauté pour Pétale qui se souvenait qu'à son entrée, à l'autre extrémité, l'anneau était vert.

Depuis son départ de la Terre, Pétale sauvegardait sur sa tablette de contrôle toutes les coordonnées des emplacements de ses différentes arrivées temporelles, depuis le cimetière des éléphants jusqu'à son arrivée près des astéroïdes.

Elle entra les paramètres de son arrivée à l'ère des dinosaures avec García López de Cárdenas, à l'époque où l'astéroïde avait impacté la planète.

Le vaisseau s'engouffra dans le trou de ver et rejaillit presque aussitôt de l'autre côté au lieu de le parcourir pendant des heures comme lors de son arrivée.

Ce fût assez déroutant pour Pétale. Décidemment, les lois de la physique spatiale étaient changeantes de ce côté-ci de l'univers.

La Terre occupait toute la surface de l'écran de contrôle. Pétale étudia les coordonnées spatio-temporelles d'arrivée. À son grand soulagement, elles correspondaient en tous points à celles de son vol initial. Elle lança un scan

d'exploration spatiale et concentra son attention sur l'écran.

Rien ; pas la moindre trace de l'astéroïde. Peut-être une erreur était-elle apparue dans le calcul du vol de retour. Après tout, un écart de quelques jours sur des millions d'années, cela relevait quand même d'un bon niveau de précision. Pétale espéra juste qu'elle n'était pas arrivée après le passage de l'impacteur alors que sa trajectoire l'avait en fait amené à éviter la Terre.

C'était l'une des deux possibilités qu'elle avait envisagées.

Pétale patienta toute la journée en sursautant à chaque bip du scanner annonçant la détection d'un objet spatial en maraude mais il ne répertoria aucune arrivée de roche massive. Elle profita de cette période d'attente pour lancer un scan à la recherche du vaisseau de García López de Cárdenas, puis, elle effectua un tour orbital autour de la planète mais ne découvrit aucune trace du conquistador.

Ce fut un constat inquiétant. L'ovoïde aurait dû orbiter depuis cent millions d'années dans la périphérie de la Terre, assez loin de sa puissante attraction, après son retour depuis la ceinture d'astéroïdes.

Elle vérifia de nouveau si les scanners détectaient les émissions radios ou numériques d'un vaisseau en orbite mais seul le silence lui répondit.

Elle se refusait à imaginer que l'ovoïde eut été détruit par une force spatiale inconnue. Elle préférait penser que García López de Cárdenas croisait sur une orbite indécélable depuis la Terre.

Pendant quelques minutes Pétale hésita, se demandant si elle devait partir à sa recherche, mais très vite elle rejeta cette idée. Où chercher ? À quelle époque, dans quelle zone de l'espace ? C'était une démarche aléatoire et chronophage qui pouvait s'éterniser sur des mois.

Elle décida finalement de laisser le destin s'occuper du conquistador. Si son vaisseau n'avait pas été détruit, il le maintiendrait en vie aussi longtemps qu'il le faudrait pour que, finalement, des explorateurs spatiaux le découvrent.

Vers le soir, la jeune femme décida de descendre en reconnaissance vers la surface de la Terre. Elle positionna son vaisseau au niveau de l'équateur en suivant la rotation de la planète et traversa l'atmosphère vers l'ouest en suivant le lever du soleil. Tandis qu'elle atteignait une Terre qu'il éclairait déjà, elle

aperçut, sur l'écran, des dinosaures qui vivaient paisiblement en troupes dans des plaines, aux abords de grandes forêts ou le long de grandes rivières aux eaux claires.

Elle réalisa que, si elle était arrivée après le passage d'un astéroïde non destructeur, l'avènement des hommes était désormais déprogrammé.

Pétale en avait assez vu. Elle retourna en orbite autour de la Terre.

À peine avait-elle retrouvé l'immensité de l'espace que son scan d'exploration émit la sonnerie d'alarme caractéristique. Une masse de plus de dix kilomètres de longueur arrivait du fond de l'espace à une vitesse de vingt kilomètres par seconde.

Pétale engagea aussitôt les calculs pour définir la course de l'astéroïde. Les données apparurent sur l'écran : « TRAJECTOIRE DE COLLISION AVEC LA TERRE DANS 17 HEURES, 28 MINUTES, 11 SECONDES. »

L'orbite d'origine de l'impacteur l'amena donc bien directement vers la Terre constata Pétale. Aucune modification extérieure n'avait paramétré ce fait inéluctable. Si le Voyageur avait mené sa mission à terme, il aurait donc bien détourné l'astéroïde de sa route initiale pour éviter le cataclysme, sauver les dinosaures et empêcher le développement des mammifères.

Pétale vérifia que l'ovoïde ne se trouvait pas sur la trajectoire de l'astéroïde et attendit. Elle voulait être là au moment où il percuterait la planète, non qu'elle fût adepte des spectacles apocalyptiques, mais plus simplement parce qu'elle voulait avoir la certitude de la finalité de sa mission.

Elle s'installa dans son fauteuil, activa une alarme pour la prévenir de l'approche du voyageur cosmique et ferma les yeux.

À quinze heures et deux minutes, l'alarme la tira de sa torpeur bienfaitrice. Elle ouvrit les yeux et regarda l'écran.

Le géocroiseur en occupait tout le centre.

C'était une masse grisâtre, semblable à une pomme de terre monstrueuse, entourée d'une multitude de roches parasites qui orbitaient autour d'elle ou la suivait dans son sillage. L'éloignement avec le vaisseau donnait l'impression qu'il était immobile dans le noir de l'espace mais les rares étoiles visibles, qu'il

occultait sur son passage, rétablissaient la vérité en réapparaissant. Sa vitesse était extraordinaire pour une masse de ce type. Les repères de la caméra numérique le maintenaient avec difficulté au centre de l'écran du poste de pilotage.

Pétale utilisa le grand angle et une image d'ensemble de la Terre et de l'astéroïde apparurent sur l'écran. Le géocroiseur traversa l'atmosphère de la planète à une vitesse fulgurante. Lorsque sa face avant toucha le sol, sa poupe passait à peine la haute couche atmosphérique.

Pétale avait le souvenir de beaucoup d'évènements spatiaux, mais le cataclysme qui se déploya sous ses yeux l'emplit d'un intense sentiment de détresse face à l'inéluctabilité des situations engendrées par la nature.

L'impact se produisit en une fraction de seconde. Le sol se vaporisa et un éjecta cataclysmique de roches et de poussière monta jusqu'au niveau de l'espace. Un cercle de feu infernal élança sa nuée ardente depuis le point d'impact et se propagea au-dessus de l'atlantique et des deux Amériques.

Dans une tempête flamboyante, traversée d'épaisses fumées noires, il ruina la nature et les bêtes et, bien que ce ne fût pas son monde, Pétale ressentit de la tristesse pour toutes les magnifiques créatures qui disparaissaient après avoir évolué paisiblement pendant des millions d'années, sans jamais profaner ou souiller la Terre nourricière comme le feraient plus tard les hommes.

Elle réalisa brusquement que, près du sol, elle devait fuir en ce moment même la tempête infernale, en compagnie de García López de Cárdenas, à bord du premier ovoïde. Elle braqua ses scans devant la nuée dans l'espoir de le détecter mais l'enfer qui régnait sur la planète et la masse titanesque de débris divers, de roches, d'arbres et de carcasses d'animaux était telle que le petit vaisseau temporel était indétectable dans ce capharnaüm.

Elle était là maintenant et c'était suffisant pour lui prouver qu'elle avait survécu au cataclysme.

Pétale se détourna. Elle en avait assez vu pour conserver à jamais le souvenir éprouvant de la fin d'un monde. Sa mission était accomplie avec succès. Elle songea que ses amis devaient sans doute l'attendre sur Terre dans la base terrestre du futur. Avec les paradoxes temporels elle pourrait réapparaître quelques secondes après être parti mais elle savait que cette partie de l'histoire

ne se produirait pas. Elle n'avait pas prévu de retourner à leur époque. Elle refusait désormais de se soumettre au bon vouloir des dirigeants d'Imbrium. Elle avait acquis son indépendance et rien ne la détournerait de la nouvelle vie qu'elle voulait commencer.

Elle espérait juste que García López de Cárdenas survivrait à son voyage et que les habitants de la Lune le sortirait de son sommeil.

Elle devait trouver un endroit calme dans le passé de la Terre. Pas une époque sauvage et sans être humain, mais un temps ancien où l'homme commençait à forger son devenir, un endroit où elle pourrait apporter sa pierre à l'édifice ; toujours ce besoin irrépressible de servir l'humanité, malgré les modifications que lui avait apportées par l'Entité.

Pétale rebrancha les filaments sur son front et entra en contact avec l'ordinateur de bord. Le vaisseau mit le cap vers l'espace profond à la recherche d'un nouveau trou de ver à utiliser. Celui qui avait ramené la jeune femme vers la Terre avait disparu.

Les scanners de prospection se mirent à l'affût de toutes interférences magnétiques qui auraient indiqué l'emplacement d'un nouveau passage temporel. Deux jours plus tard, le vaisseau suivait une piste et se dirigeait vers Mars.

Trois jours de navigation spatiale standard s'écoulèrent, plongeant Pétale dans la solitude de sa cabine. Elle était assez déterminée pour éviter de sombrer dans l'ennui. Elle s'occupait à gérer et classer les dossiers et fichiers divers qu'elle avait récupérés au sein de l'Entité. Leur étude était assez captivante et pouvait lui offrir de nouvelles perspectives dans le futur.

À l'aube du quatrième jour, la planète rouge occupait déjà une surface importante au centre de l'écran de contrôle. Pétale connaissait bien Mars. Elle avait participé à deux missions de soutien à la base terrienne installée par les habitants de la Lune cent quarante ans après leur installation sur le satellite de la Terre. Les humains n'avaient rien perdu de leur fibre exploratrice et, bien qu'ils fussent cloîtrés sur un astre mort, ils avaient décidé de se lancer à l'assaut du système solaire. Une première base avait été bâtie sur Mars, ensuite ce fut l'exploitation des astéroïdes.

Le vaisseau dévia sa course vers tribord tandis qu'un bip de signalisation

augmentait de volume dans la cabine. Pétale vérifia les coordonnées de saut et soudain la sphère caractéristique du vortex temporel se matérialisa devant la trajectoire de l'ovoïde.

Depuis son départ de la Terre, Pétale savait que l'arrivée d'un vaisseau temporel était un signal d'ouverture pour n'importe quel vortex mais elle ignorait encore quel programme de l'ordinateur de navigation lançait le processus de reconnaissance. À moins que ce ne fut un autre système dissimulé au cœur de l'ovoïde. Elle avait commencé à compulser les schémas de fabrication qu'elle avait sauvegardés dans son corps gynoïde mais il fallait analyser des milliers de données et, malgré sa mise à niveau quantique, la jeune femme n'avait pas encore trouvé l'emplacement du bon dossier dans sa mémoire de sauvegarde.

Le vaisseau plongea dans la sphère temporelle et en ressortit quelques secondes plus tard pour se placer en orbite autour de la Terre. Pétale apprécia ce retour près de la planète mère.

Au moins, elle avait retrouvé la Terre en un saut unique. Les données positionnaient le vaisseau quelque part au-dessus de l'Amérique du nord. Les continents apparaissaient formés tels qu'ils étaient à l'époque de la civilisation industrielle humaine et non pas découpés ou noyés par des mers ou des bras de mers comme à la fin du crétacé terminal. C'était une configuration moderne qui la rassura. Elle n'était pas revenue de nouveau à l'ère des dinosaures mais elle ne lui indiquait pas l'époque pour autant.

Pétale lança aussitôt une recherche audio pour détecter d'éventuels signaux radios mais seul le grésillement caractéristique de l'espace lui répondit. Aucune civilisation dotée de technologies de communications ou créatrice d'énergie artificielle n'était encore établie sur la Terre qui défilait sous la coque.

Il était temps d'aller voir un peu ce qui se passait là-dessous.

Le vaisseau spatio-temporel orbitait en approche lente. Pétale effectua une correction de trajectoire pour ne pas se carboniser en traversant l'atmosphère. Elle bascula le vaisseau sur tribord et mit le cap résolument vers le sol.

Chapitre 18.

Un nouveau monde

L'ovoïde plongeait à une vitesse idéale à travers l'atmosphère de la Terre. Un brasier glissait en jets éblouissants le long de sa coque, depuis la proue surchauffée, comme si un moteur en échappement libre crachait les flammes de l'enfer. Le système de surveillance de vol ne détectait aucune anomalie à ce niveau et continua d'autoriser le vaisseau à poursuivre sa descente.

Une dizaine de minutes plus tard, l'engin émergeait dans le ciel bleu du pacifique.

Pétale maintint le cap et fila en direction du continent australien en maintenant une altitude d'environ mille mètres. Les scans balayaient la surface de la planète à la recherche de traces de civilisations humaines mais ils ne détectaient que des êtres solitaires ou en groupe de quelques individus, qu'ils fussent humains ou animaux ; aucun qui ne put confirmer l'appartenance à une civilisation émergente.

Elle survola des terres désertiques en quelques minutes avec toute la puissance de ses propulseurs. Les rares humains de ces premiers âges, qui se trouvaient dans l'axe de sa trajectoire, devaient être saisis de terreur superstitieuse en voyant le bolide traverser leur ciel.

Le vaisseau survola l'océan indien puis une portion de désert qui deviendrait un jour le sultanat d'Oman et Pétale mit le cap sur le golfe arabo-persique.

Elle conservait la mémoire de l'histoire des premières civilisations nées en Mésopotamie et avant d'explorer plus avant le reste de la planète elle souhaitait évaluer l'évolution de ces peuples et de cette région, considérée comme l'un des berceaux de l'agriculture. Ce serait, pour elle, un excellent indicateur de l'époque approximative qui l'accueillait.

Quelques minutes suffirent au vaisseau pour remonter le golfe Persique.

Une tempête se formait et commençait à torturer le ciel. Un amas de nuages obscurs couvrit bientôt la mer devant les côtes de Mésopotamie, comme si les ténèbres envahissaient la frange de ce continent.

À l'époque des premiers vols spatiaux, aucun chef des opérations n'aurait laissé décoller une fusée par un temps aussi instable. Néanmoins, Pétale poursuivit sur sa trajectoire. Le vaisseau précédent avait affronté l'un des plus grands cataclysmes que la planète eut connus ; celui-ci pouvait bien exposer sa coque à une simple tempête !

L'ovoïde plongea au cœur de violentes bourrasques marbrées d'éclairs violents.

Pétale en ressentit aussitôt les effets sur la navigation du vaisseau. Elle considéra soudain avec inquiétude les données alarmantes, mises à jour seconde après seconde sur l'écran, et commença à penser qu'elle avait peut-être commis une erreur en étant plus optimiste que prudente mais il était trop tard pour reculer et avoir des regrets.

Le vaisseau approchait du sol. La tempête engendrait des tourbillons de poussière qui alternaient avec une pluie cinglante. Le coordinateur de pilotage régula la vitesse du vaisseau avec une adresse et une réactivité qui rassuraient un peu Pétale. Les scans de suivi de trajectoire scrutaient le ciel à travers la tourmente et parvenaient à définir la surface du sol sous le vaisseau.

Le golfe Persique était déjà loin derrière lui. Une trouée de calme relatif commençait à se dessiner sur le pourtour ouest de la carte virtuelle établie par les scans. Pétale mit le cap dans cette direction.

Le vaisseau retrouva lentement une stabilité plus équilibrée et se laissa manœuvrer sans que la tempête ne lui opposât trop de résistance. Dix kilomètres filèrent derrière lui en quelques secondes. Il déboula au-dessus d'une vaste steppe, parsemée de dénivelés collinaires et de basses falaises, entre les fleuves Euphrate et Tigre, laissant derrière lui la montagne de nuages noirs où fulguraient des éclairs sans discontinuer.

Il devait être dix-sept heures si elle se fiait à la position du soleil dans le ciel.

À cet instant, un choc brutal fit basculer l'ovoïde sur tribord tandis qu'une déflagration prodigieuse se répercutait à travers le ciel de la région.

L'éclair qui venait de frapper la coque était de ceux qui oppressent le cœur de tout être qui tient à mener une vie paisible. Entre de vieux arbres rabougris au sol et la coque de métal brillant du vaisseau, couverte de pluie, il avait fait son choix.

C'était comme si la tempête refusait que Pétale quittât son antre maléfique.

L'ordinateur de bord afficha que l'impact avait atteint l'un des trois propulseurs et le résultat se constatait dans le comportement excentrique du vaisseau.

Pétale pesta contre son infortune. Elle lutta pour rétablir l'équilibre du vol. Il n'était pas question pour elle de perdre, pour la deuxième fois, un vaisseau dont elle pourrait avoir besoin un jour. Ce n'était pas sur la Terre de ce temps premiers qu'elle trouverait la technologie adéquate pour en construire un nouvel exemplaire.

Le vaisseau se déplaçait sur deux propulseurs. Ce n'était pas l'idéal pour maintenir l'assiette mais Pétale parvint à conserver sa trajectoire en compensant la perte de puissance du troisième moteur. Elle afficha sur l'écran panoramique une vue arrière du vaisseau et découvrit une trainée de fumée bleue de plus de cent mètres dans son sillage. Si des autochtones vivaient sur ces terres elle leur offrait un spectacle comme ils n'en avaient jamais vu et n'en verraient jamais plus.

La tempête avait disparu derrière elle.

À bâbord, l'Euphrate s'étirait paisiblement sur la plaine.

Le vaisseau le survola à faible vitesse, passa au-dessus de basses falaises et poursuivit son chemin vers l'ouest.

Pétale étudiait le sol sur l'écran à la recherche d'un endroit sécurisé où atterrir. Elle mit le cap vers une déclivité qui s'enfonçait dans une gorge étroite, encadrée entre deux falaises escarpées.

La jeune femme activa le casque de son scaphandre pour se protéger si l'atterrissage était trop violent et elle continua de se concentrer sur son pilotage.

Elle avait diminué sa vitesse.

Le vaisseau naviguait à quelques kilomètres heures seulement et elle remercia mentalement le concepteur de cet engin pour la qualité de son vol à si basse vitesse avec un propulseur défaillant. Alors qu'elle approchait du ravin, elle remonta brusquement en chandelle, s'immobilisa un instant à cinquante mètres au-dessus des falaises, se positionna entre les deux parois abruptes et entreprit

une lente descente à la verticale.

La console de navigation vibrait et le vaisseau tremblait sous l'effort supplémentaires que devaient fournir les deux propulseurs survivants pour le maintenir sur une descente assez stable et l'empêcher de s'écraser.

Un grand nuage de poussière s'éleva d'un terrain de sable et de pierres et l'ovoïde se posa en oscillant comme un pendule un peu fou avant de s'immobiliser enfin à deux mètres du sol sous la contrainte de son champs magnétique de sustentation.

Pétale poussa un grand soupir et se désangla. Elle vérifia les systèmes de sécurité et les données liées à l'atterrissage. Aucun incendie ou risque d'explosion n'était décelé. La structure du vaisseau avait bien résisté à l'impact de l'éclair mais les systèmes de gestion des vols spatiaux avaient mal supporté le passage de vingt gigawatts d'énergie pure.

Pétale constata avec consternation que le calculateur de recherches des vortex temporels était hors service. Sa réparation nécessiterait des technologies qui ne seraient pas développées avant plusieurs millénaires.

Il n'était plus question de quitter cette époque de la Terre. Il lui restait uniquement la possibilité de voyager, autour de la planète, sur deux propulseurs. Le troisième, bien qu'endommagé, n'était pas un danger pour le vol atmosphérique. Il suffisait d'apporter des corrections aux paramètres d'équilibrages pour contrebalancer l'absence de poussée du dispositif défectueux.

C'était pour Pétale la fin des grands voyages spatiaux-temporels. Elle aurait dû éprouver une certaine satisfaction de constater la fin de ce cycle entièrement soumis aux lois du hasard mais ce ne fut pas le cas. Elle avait, bien sûr, décidé en parfaite conscience, de s'exiler dans le lointain passé de la Terre pour échapper à ses créateurs mais elle n'imaginait pas ne plus pouvoir le quitter. Un vaisseau en parfait état lui aurait permis de s'échapper, de temps à autre, selon son humeur, vers d'autres temporalités ou de parcourir l'espace pour se perdre dans son immensité.

Il était trop tard pour avoir des regrets. Pétale espérait juste que son exil ne l'avait pas conduit vers une période austère de la Terre car elle ignorait encore qu'elle époque l'accueillait.

Elle afficha une carte de la Terre sur l'écran et demanda à l'ordinateur de tracer la trajectoire du vaisseau depuis son entrée dans l'atmosphère jusqu'à son atterrissage. La ligne s'étirait sur la moitié de la planète, depuis l'océan pacifique, et s'arrêtait quelque part au nord du golfe Persique à l'ouest de l'Euphrate.

Pétale consulta la base de données, sur l'histoire des civilisations humaines, qu'elle avait sauvegardé à bord du précédent vaisseau et compulsa l'histoire de cette région, depuis les premières implantations humaines jusqu'à la fin de la civilisation terrienne. Elles incluaient aussi bien les légendes que l'archéologie ; les grandes civilisations qui s'étaient épanouies sur ces terres et les guerres qui les avaient anéanties.

À l'extérieur, l'ombre des falaises obscurcissait le ravin. L'atmosphère ambiant était lugubre dans la pénombre silencieuse. Grâce aux capteurs externes, Pétale écoutait la fin du jour. Aucun bruit animal ne traversait le silence, juste le claquement de quelques pierres instables qui glissaient le long des parois rocheuses.

La jeune femme descendit jusqu'au sas.

L'ouverture de la porte étanche remplaça l'atmosphère aseptisée du compartiment par l'air pur de ces temps anciens. Pétale découvrit des fragrances qu'elle n'avait jamais respiré. Elle aspira goulument comme si elle voulait se décrasser les poumons bien qu'elle savait que sa constitution n'avait pas besoin de se renouvellement. Mais ses capacités de perception étaient si évoluées qu'elle se sentit aussi bien qu'un alpiniste sur une haute montagne.

Le ciel, maintenant, devenait sombre.

Le soleil était plongé, aux trois quarts, derrière la falaise qui lui faisait face. Pétale ne discernait plus que la frange de feu écarlate de l'astre. Ses derniers rayons étiraient la grande ombre du vaisseau à travers le ravin où mourrait la lumière.

Bientôt se fut la nuit. Il était trop tard pour partir en exploration.

Pétale regagna la cabine. Elle s'installa confortablement dans son fauteuil et contempla, sur les écrans, le scintillement des étoiles naissantes dans le ciel éthéré de cet âge qu'aucune pollution n'avait encore corrompu.

Chapitre 19.

Pétale et les lionnes

Au matin, Pétale récupéra tout le matériel qu'elle pouvait emporter pour une expédition d'exploration et rejoignit le sol. Elle utilisa le désynchroniseur temporel de l'être sylvestre et déplaça le vaisseau d'un dixième de seconde dans le futur. Il s'évanouit du présent mais Pétale avait toujours la sensation étrange de sa présence, comme si une sorte de connexion machine les liait même à travers le temps.

Une journée brûlante s'annonçait.

La lumière commençait à lécher les falaises autour de l'ovoïde, dévoilant des parois torturées. Une tourmente géologique avait profané ce lieu dans un passé lointain, façonnant des contours tout en arêtes que la végétation avait abandonné. Le sol, de sable et de pierres, était parsemé de quelques buissons chétifs qui cherchaient la lumière du soleil avec avidité.

Le silence angoissant qui régnait entre les falaises donnait l'impression d'une solitude éternelle. Pétale n'était pas du genre à se laisser impressionner. Elle marcha vers la lumière qui ouvrait la voie sur la plaine, à une centaine de mètres au bout de la gorge. Elle atteignit la limite en quelques minutes et contempla l'étendue désolée qui s'étendait devant elle.

Pétale voyait loin et clair vers le lointain limpide du matin. Une steppe semi-désertique, jalonnée de blocs de roches jaunes et blanches et jonchée de cailloux aux bords arrondis, s'étendait sur plusieurs kilomètres jusqu'à l'Euphrate.

À plusieurs heures de marche, de basses collines frangeaient l'horizon. Le fleuve étirait son cours indolent au pied de leurs versants est.

Pétale avait parfaitement situé son emplacement lors de l'atterrissage. Aucune structure humaine n'apparaissait sur la plaine. C'était la nature des premiers temps avant les civilisations ; encore vierge de toutes les turpitudes de l'humanité. Mais Pétale savait que si elle devait trouver des humains dans ces zones semi-arides, se serait à proximité du grand fleuve.

Des lézards matinaux s'agrippaient aux roches des falaises et se prélassaient

sous le soleil naissant, face à la plaine. Pétale sentait la brûlure de l'astre sur sa combinaison. Elle régula sa température interne et s'engagea résolument sur la steppe.

Elle consulta sa boussole et s'orienta plein est.

Son ombre s'étirait derrière elle alors qu'elle avançait. Le scan de son scaphandre scrutait l'étendue désertique. Quelques animaux lointains la parcouraient sans qu'elle ne pût définir s'il s'agissait de prédateurs ou d'herbivores. De petits arbres aux troncs noueux et aux branches tordues par une destinée misérable, luttèrent farouchement sous le soleil depuis des décennies pour continuer fièrement à se dresser face au ciel.

Bientôt, la surface de la steppe trembla sous la chaleur. Pétale avançait avec une vigueur que la fournaise n'entamait pas. Le thermomètre de son scaphandre annonçait quarante-cinq degrés Celsius. Le réglage de sa combinaison maintenait une température assez douce, non qu'elle souffrît de la chaleur ou du froid depuis son long voyage aux confins du système solaire, - elle ne se souciait plus guère de ces contingences humaines -, mais en qualité de machine sophistiquée, elle devait maintenir son système à une température assez basse pour lui permettre de rester performant comme on le faisait pour les bons vieux PC des temps anciens.

Vers le milieu de l'après-midi, un nuage de poussière tourbillonna dans sa direction.

Un troupeau d'onagres arrivait au galop. Les frêles créatures bondissaient comme si elles fuyaient un prédateur. Elles aperçurent Pétale alors qu'elles étaient presque sur la jeune femme et firent des bonds fantastiques sur leur droite pour l'éviter.

Des rugissements cavernaux émergèrent soudain du brouillard de sable que les bêtes dispersaient derrière elles.

Pétale dégaina aussitôt son arme. Deux lionnes, déjà bien distancées par leurs proies, passèrent en trombe devant la jeune femme. Les antilopes augmentaient la distance. Les deux fauves réalisèrent, sans doute, qu'ils ne parviendraient plus à les rattraper à l'instant où ils découvrirent cette nouvelle proie, plus fragile, dans leur champ de vision.

Les deux lionnes effectuèrent simultanément un demi-tour qui propulsa leur

arrière-train en dévers au-dessus du sol sur leur droite. Elles s'immobilisèrent côte à côte et fixèrent Pétale.

C'était une proie facile, bien moins rapide qu'une gazelle, mais sa présence solitaire dans ces contrées abandonnées allait à l'encontre de ce qu'elles connaissaient des humains et sans doute considéraient-elles que ce n'était pas naturel.

Néanmoins, la faim fut plus forte que leur hésitation. Elles commencèrent lentement à s'écarter l'une de l'autre pour prendre la jeune femme en tenaille.

Pétale abaissa son arme. Elle voulait éviter d'abattre de si beaux fauves.

Elle n'était pas dénuée de défense face à ce genre d'agresseurs.

Elle avait découvert dans les méandres numériques de l'Entité étrangère, que les habitants de la planète se refusaient à éliminer les animaux féroces qui pouvaient leur nuire. C'était dans leur philosophie de respect de la vie ; néanmoins, ils étaient conscients qu'il était impossible de laisser des prédateurs vivre librement au sein de leurs cités démunies de défenses. Ils avaient donc réussi à concevoir un appareil de contrôle mental capable de les rendre inoffensifs et leurs permettait de vivre sans contrainte parmi eux.

Pétale avait récupéré les schémas de ce système. Par prudence, elle avait lancé la fabrication d'un exemplaire de cet appareil par les machines de l'Entité lorsqu'elle avait sélectionné divers matériels utiles. Elle n'avait pas eu l'occasion, jusqu'à ce jour, de l'étudier pour se familiariser avec son fonctionnement. Le moment s'avérait parfaitement opportun et elle espérait qu'elle en maîtriserait rapidement les subtilités avant que les deux fauves ne lancent leur assaut.

La jeune femme retira l'appareil d'une poche interne. Il était à peine plus volumineux qu'une pièce de monnaie. Elle le fixa sur sa tempe droite et l'alluma aussitôt. L'effet fut immédiat. Les deux lionnes cessèrent d'avancer. Pétale avança de quelques pas dans leur direction et les deux bêtes se couchèrent sur le flanc. Elle n'avait entendu aucun bruit, aucun sifflement ou autres sonorités inconnues sortir de l'appareil mais elle ressentait, au cœur même de la partie humaine de sa pensée, une fusion mentale subtile avec les deux prédatrices. C'était une sensation fascinante. Comme si tous trois appartenaient désormais à la même famille et que nulle lutte fratricide ne pouvait plus les opposer.

C'était un appareil prodigieux dont elle ne comprenait pas le fonctionnement.

Pétale osa s'approcher de la lionne à sa gauche. L'animal la suivit du regard avec cette attention complice que se portent les animaux claniques lorsque l'un de leurs proches vient se frotter contre eux avec tendresse.

Pétale tendit sa main. Le félin leva son museau et lécha le bout de ses doigts. À ce contact, la jeune femme ressentit une sensation de bonheur intense tel qu'elle n'en avait jamais connu parmi les hommes. Elle n'avait jamais approché des animaux d'aussi près et la sensation de cette rencontre la bouleversa. Les rares spécimens qui vivaient dans Imbrium étaient protégés dans des enclos en matériaux transparents, inaccessibles physiquement aux habitants. Seuls des écrans de contrôles permettaient de les observer depuis des locaux dédiés.

Cette expérience fulgurante la marqua plus qu'elle ne l'aurait imaginé. Ce fut pour elle une révélation. Elle conduisit sa conscience vers ses mémoires internes où elle conservait des archives sur l'extinction des espèces sur Terre, soumises à l'agression perpétuelle des hommes.

Elle découvrit là, au cœur d'une encyclopédie sur la vie sauvage, la férocité et l'absence de conscience des humains de toutes les époques face à la nature, qu'ils fussent conquérants ou simples chasseurs. Les tueurs, pour le plaisir de tuer sans péril, ou pour offrir des territoires aux bâtisseurs, avaient dévasté les habitats et l'environnement. Leur sauvagerie inutile les avait rabaissés au-dessous de l'animal prédateur qui ne chassait que pour se nourrir.

Pétale se releva. Elle regarda successivement les deux lionnes. Elle eut la sensation qu'elles avaient toutes trois partagé sa prise de conscience au cours d'une communion presque spirituelle, par l'intermédiaire de cet appareil, et que ses émotions étaient devenues leurs émotions. Elle fixa ensuite l'horizon vers la région collinaires à l'est, comme une dominante qui indiquerait le chemin à son clan, passa entre les deux fauves sans un regard vers eux et reprit son chemin à travers la plaine sans se retourner.

Alors qu'elle venait de parcourir quelques mètres, Pétale entendit les pas feutrés des deux félins qui la rattrapaient pour marcher à ses côtés. Elles continuèrent toutes trois en direction des collines. Par endroits, leurs escarpements abruptes les faisaient ressembler à d'étranges et anciens remparts d'une cité fantastique.

Vers la fin de la journée, Pétale arriva aux pieds d'une colline aux pentes couvertes d'herbes sèches et de buissons bas. Ses flancs étaient jonchés de grosses roches que des tremblements de terre récents avaient détachés de leurs assises millénaires. Au-dessus de sa tête, de gros oiseaux, à la recherche de nourriture, piaillaient en tourbillonnant dans le ciel crépusculaire.

Pétale n'avait pas l'intention de relâcher son étreinte sur les deux lionnes. C'eût été trop dangereux pour elle. Elles représentaient aussi un potentiel d'attaque non négligeable si des autochtones hostiles la mettaient en danger. Mais les fauves avaient faim ; elle le devinait dans leurs regards. Et, même si elle accordait une grande confiance à l'appareil étranger, elle n'avait aucune intention de passer la nuit à côté de félins avec l'estomac vide.

Elle alluma son scan infrarouge et détecta très vite un genre de bouquetin qui composerait un repas succulent pour les deux affamées. Elle le suivit à la trace pendant une centaine de mètres sur le flanc de la montagne et le rattrapa bientôt, suivi par les deux lionnes, qui, malgré leur instinct de chasseuses, restaient toujours à proximité de Pétale.

Elle utilisa son arme de poing et tira une seule fois, en pleine tête. L'animal s'effondra sur place, sans un cri.

Les lionnes considèrent Pétale avec, dans le regard, l'avidité du prédateur qui sait sa proie à sa merci. Malgré le contrôle qu'elle avait sur elles, la jeune femme ressentit l'inquiétude qu'aurait pu éprouver une victime potentielle face à deux fauves. Par une étrange communication presque symbiotique, elle offrit le bouquetin aux deux prédateurs qui se ruèrent aussitôt sur leur festin.

Pétale trouva une anfractuosité entre deux gros blocs de roches noires d'un mètre de hauteur. Un couple de rongeur, qu'elle venait de déranger dans sa quête de nourriture, fila entre ses jambes et un oiseau nocturne passa silencieusement au-dessus de sa tête en poussant un cri sinistre. Pétale n'y prêta aucune attention et s'installa pour la nuit, tandis que les lionnes dépeçaient leur proie.

Le froid se fit plus intense alors que l'obscurité s'intensifiait. Le ciel limpide dans la pureté de l'atmosphère, s'étoilait de myriades de points scintillants et Pétale ne put s'empêcher de songer aux multiples sauts spatiaux temporels qui l'avaient conduit auprès de plusieurs d'entre eux peut-être.

Pétale ramassa quelques maigres buissons desséchés et des branches mortes et

alluma un feu odorant. Bientôt, la fumée blanche s'évanouit dans l'obscurité au-dessus des flammes et les lionnes, qui pourtant redoutaient la brûlure des brasiers, vinrent se coucher à proximité de la jeune femme.

Le feu pouvait attirer d'éventuels brigands de ces âges anciens mais Pétale ne les redoutait plus maintenant. Les scans d'alertes et les lionnes la préviendraient si des intrus approchaient.

Elle dormit peu, juste un court laps de temps pour satisfaire la partie humaine de son corps.

À l'aube, Pétale sentit la gelée du matin pincer ses joues sans que cela ne lui soit désagréable. Ce n'était pas un peu de fraîcheur qui allait altérer sa santé. Son scaphandre lui tenait assez chaud. Les lionnes dormaient encore dans l'herbe sèche, blotties l'une contre l'autre, comme deux grosses chattes sur une couverture moelleuse.

Pétale se leva et les lionnes se réveillèrent aussitôt comme si les mouvements de la jeune femme avaient déclenché un signal. Elles baillèrent en montrant leurs crocs encore écarlates du sang de leur proie.

Dix minutes plus tard, le trio reprit sa marche vers les hauteurs de la colline.

Elle s'élevait sur environ trois cent mètres mais la déclivité de sa pente s'étirait sur plus d'un kilomètre. Sa surface était sculptée de roches grises, balafmée de crevasses engendrées par la sécheresse d'un passé oublié.

Pétale suivait une sente animale qui ondulait entre les brisures du sol et des bosquets dégarnis. De petits animaux fuyaient devant elle en trotinant furieusement entre les herbes sous les regards blasés des lionnes. Elles suivaient Pétale avec une démarche nonchalante comme si elles s'ennuyaient mais la jeune femme percevait la conscience qu'elles avaient de leur environnement et elle les savait à l'affût de tout mouvement et de tout bruit.

Vers onze heures, après une marche ingrate, les trois compagnes atteignirent le sommet de la colline.

L'autre versant descendait en pente douce jusqu'au limite du plateau qu'elle avait survolé le jour précédent. À son extrémité, l'Euphrate ondulait avec sérénité sur une plaine marécageuse couverte d'une herbe verte et d'arbres en fleurs qui apportaient une note printanière au site et tranchaient avec le désert

qu'elle venait de quitter.

Les lionnes s'allongèrent un instant. La marche chaotique avait épuisé les deux bêtes. Elles soufflaient lourdement en exposant leur langue pendante pour évacuer leur chaleur corporelle et Pétale perçut leur épuisement et la soif qui commençait à les tenailler.

La seule possibilité de boire coulait doucement en bas de la falaise. Pétale, pour sa part, n'était pas éprouvée par l'escalade mais, par égard pour les félins, elle s'astreignit à une pause et leur laissa la décision de fixer le moment du départ. Elle ressentit leur accord, et une sorte de soulagement, sans comprendre comment s'était effectuée la communication.

Une demi-heure s'écoula et les lionnes se relevèrent en s'ébrouant. L'une d'elle frôla Pétale et la jeune femme le perçut comme un remerciement. Elle posa doucement sa main sur le fauve pour lui montrer qu'elle ne la craignait pas et entama la marche avec les deux bêtes à ses côtés.

La descente fut aussi ardue que la montée. Elles arrivèrent au bord du plateau vers quinze heures.

Il surplombait la plaine d'une trentaine de mètres. Sa déclivité s'étirait en une pente assez raide. Des sentes étroites s'incrustaient sur son versant, entre de grosses roches et des éboulis instables, que des tremblements de terre charriaient de siècles en siècles jusqu'au niveau de la plaine.

Les lionnes précédèrent Pétale et s'engagèrent sur l'une des sentes. Elles se jouaient des obstacles et des bords tranchants des roches avec une agilité innée. Pétale les suivis sans trop d'efforts. Son entraînement militaire et ses capacités gynoïdes lui conféraient une souplesse tout aussi féline que ses accompagnatrices.

Elles atteignirent la plaine après deux heures d'une marche aventureuse sur la pente de la falaise. Pétale scanna la contrée environnante sans découvrir d'autres signes de vie que ceux d'animaux errants. Le fleuve glissait entre de hautes herbes à environ deux cent mètres à l'est. Une prairie marécageuse le bordait. Des échassiers péchaient en le parcourant en une lente et consciencieuse déambulation à la recherche de poissons ou grenouilles.

Deux rapaces survolaient la plaine en lentes circonvolutions silencieuses.

Il devait être dix-sept heures, peut-être dix-sept heures trente. Des nuages gris, presque noirs, arrivaient depuis l'horizon au nord alors que commençait à se lever un vent agressif qui courbait les herbes et secouait les arbres.

Pétale décida de longer la falaise en direction du nord. Elle s'incurvait vers l'ouest à environ cinq cent mètres devant elle en dissimulant la suite du territoire.

Ce fut une avancée rapide et au détour de la muraille rocheuse, Pétale découvrit le village.

Elle s'immobilisa en intimant aux lionnes de l'attendre.

Pétale ressentait une vive émotion, comme un critique d'art pourrait en avoir face à une œuvre unique. Elle avait survolé un monde vierge de civilisation naissante, lors de son arrivée, et cet humble assemblage de murs lui offrait maintenant la preuve qu'une population avait abandonné la vie aventureuse de chasseurs cueilleurs pour se sédentariser à proximité du fleuve, sans doute depuis plusieurs dizaines d'années.

Le vent apportait du village des effluves sauvages et âpres. Les maisons étaient bâties d'argile et de pierres. Elles s'adossaient contre le contrefort rocheux de la falaise. Sans doute les premières habitations avaient dû être assemblées de grands roseaux et de branches diverses mais les habitants étaient passés au stade supérieur de la construction et avaient édifiés ces petites bâtisses. Elles étaient toutes plus ou moins en formes de cubes de mêmes dimensions, sans motifs de décorations ostensibles qui auraient pu désigner celle d'un chef. Peut-être s'agissait-il d'une société égalitaire. Les habitations s'étagaient les unes sur les autres sur deux ou trois niveaux selon les endroits comme un jeu d'assemblage géant. Des échelles permettaient d'accéder aux habitations supérieures en passant par les toits des précédentes. Un sentier de terre battue serpentait le long des maisons basses. Son extrémité, couverte d'immondices, s'achevait face à la plaine. Sur le côté droit, un enclos, ceinturé d'une barrière de branchages mal assurés, abritait une trentaine de moutons et de chèvres devant les premières habitations. Des petites filles avec de simples cordelettes autour de la taille, en guise de vêtements, s'occupaient de traire ces dernières pour fournir le lait qui accompagnerait le repas du soir. Quatre jeunes garçons aussi peu vêtus jouaient le long du sentier en poussant des cris et en soulevant une poussière blanche et fine.

De nombreux squelettes d'animaux, des ossements épars ou en tas jonchaient le sol près de la falaise.

Pétale ne connaissait rien du peuple qui vivait ici ; s'il était accueillant ou dangereux, mais dans cette immensité déserte, l'arrivée d'un inconnu ne pourrait représenter pour eux qu'un danger. Elle consulta les archives qu'elle possédait sur la Mésopotamie. Les premières cités états n'apparaîtraient que vers trois mille trois cent ans avant Jésus Christ et elles accueilleraient plusieurs milliers d'habitants. Ce minuscule village devait abriter tout au plus une cinquantaine d'occupants. La plaine était déserte sur des centaines de kilomètres carrés. Peut-être un ou deux autres villages de ce type occupaient quelques endroits abrités sur cette étendue, mais ce n'était pas cette population qui bâtirait les villes mythiques d'Ourouk, Ur ou Eridu ; du moins pas avant plusieurs siècles.

Elle réalisa qu'elle avait certainement devant elle l'un des premiers villages à l'aube de la civilisation des éleveurs cultivateurs. Peut-être cinq ou six mille ans avant l'ère Chrétienne.

Pétale se protégea en activant son casque. Tous les paramètres de contrôle s'éclairèrent devant son champ de vision et les détecteurs infrarouges lui situèrent l'emplacement de la plupart des habitants du village.

Elle dégaina son arme et la bascula en mode létal, non pour tuer, - elle ne voulait blesser ou éliminer personne, sauf si on l'y contraignait -, mais pour intimider s'il le fallait.

Elle ignorait si elle appartenait à l'histoire de cette tribu ou si elle n'était qu'un ajout indésirable. Tuer quelqu'un qui ne l'avait pas été dans le grand livre des péripéties humaines pouvait entraîner une catastrophe sur l'évolution à venir de cette civilisation. Elle connaissait trop bien maintenant la complexité des paradoxes temporels pour ne pas agir avec prudence.

Elle avait réussi à maintenir le cours temporel normal en permettant à García López de Cárdenas de poursuivre son expédition dans le Colorado mais l'opération avait été trop complexe à gérer et elle s'était retrouvée avec deux conquistadors identiques à la même époque. Et surtout, désormais, elle n'avait plus aucune possibilité de voyage dans le temps pour remettre de l'ordre dans un flux temporel perturbé.

Pétale s'écarta de la falaise et se positionna devant la plaine, face au village,

pour bien montrer aux habitants qu'elle ne cherchait en rien à se dissimuler. Elle avança vers les premières bâtisses alors que la nuée se rapprochait et annonçait un orage devant elle.

Les deux lionnes s'installèrent, l'une à sa droite, l'autre à sa gauche.

Ce furent les chiens qui les aperçurent les premiers.

Leurs aboiements rameutèrent les habitants proches qui vauquaient à leurs occupations vers l'extrémité du village et près de l'enclos.

Les enfants cessèrent aussitôt leurs activités. D'instinct, ils tournèrent leurs regards vers la plaine et découvrirent Pétale et les deux lionnes. Ils se précipitèrent vers les adultes en poussant de petits cris aigus qui achevèrent de semer la panique parmi la population.

Un moment, tous restèrent indécis face à cette apparition vêtue d'une tenue étrange. Les lionnes devaient ajouter un effet digne d'un récit fabuleux conté par leurs anciens.

Plusieurs cris fusèrent soudain, poussés par des voix gutturales et quatre hommes armés d'arcs et de lances déboulèrent en courant et se positionnèrent devant le petit attroupement inquiet. Lorsqu'ils découvrirent Pétale et ses lionnes ils ne furent guère plus rassurés et pointèrent lances et flèches dans sa direction sans beaucoup de conviction cependant. Les hommes portaient de simples pagnes de laine autour de la taille et les femmes des robes aux coupes grossières.

Pétale aperçut une petite mare à sa gauche. Sans un mot, elle tendit le bras dans sa direction et les deux lionnes se précipitèrent pour aller boire.

Hommes et femmes suivirent les deux félins avec une sorte de sidération dans le regard. Peur et fascination se mêlaient devant ce simple geste qui montrait que le nouvel arrivant dominait les deux fauves avec une maîtrise pour eux surnaturelle.

Ils commencèrent tous à reculer sans même chercher à entrer en contact avec Pétale.

La jeune femme n'avait pas voulu créer ce genre de réaction mais finalement elle ne regretta pas son geste. Ils devaient la craindre un peu pour la respecter aussi devait-elle leur montrer sa force et sa détermination même si ce n'était pas

le genre de comportement qui gouvernait sa vie désormais.

Rassasiées, les deux lionnes vinrent rejoindre Pétale et toutes trois avancèrent vers le village.

Aussitôt ce fut la débandade.

Pas un ne resta et les hommes armés ne furent pas les derniers à fuir. Un instant plus tard, toute la population du village avait disparu dans les habitations. Les retardataires grimpèrent les échelles et s'engouffrèrent dans les petites maisons supérieures en courant sur les toits plats.

Les lances et les arcs de ces hommes ne l'inquiétaient pas vraiment. Son entraînement lui permettrait de se jouer d'eux avec aisance mais Pétale conserva néanmoins son arme à la main par prudence.

Il lui fallait prendre contact.

Entrer dans l'une de ces maisons n'aurait servi qu'à augmenter la panique chez ces gens. Elle comprenait parfaitement leur peur face à "l'inconnu" qu'elle représentait, autant par son aspect bien différent du leur que par son apparition.

Elle décida de s'arrêter au début du sentier qui s'insérait dans le village. Elle attendit debout. Les lionnes s'installèrent sur le ventre, à ses côtés et commencèrent à bailler.

Derrière elle, la nuée se concentrait près de l'Euphrate. Des éclairs commençaient à fracasser le silence qui s'était établi sur la plaine. L'horizon était perdu dans un amalgame d'épais nuages noirs et gris qui généraient une sensation oppressante. Bientôt, des trombes d'eau se déversèrent sur le fleuve et la prairie en ondulant sous la violence du vent.

Pétale sentit les lionnes frémirent. La peur de ce fracas incompréhensible commençait à les perturber mais elles ne bougeaient pas. Le calme de Pétale semblait les rassurer.

À sa droite, les chèvres bêlaient dans leur enclos sans s'intéresser à elle. Les chiens avaient disparu pour se terrer derrière des murets après d'ultimes aboiements qui ne l'avaient pas empêché d'avancer. Sans doute était-ce son assurance qui avait paniqué les hommes et entraîné les chiens à leur suite.

Cinq minutes passèrent. Pétale imaginaient fort bien les palabres qui devaient

se dérouler dans les maisons.

Pour qui la prenaient elle ? Évidemment, le casque de son scaphandre lui donnait davantage l'apparence d'un être surnaturel que d'un humain ; de plus, aucun ne pouvait définir qu'elle était une femme.

La peau de mouton qui protégeait l'entrée de la maison à sa gauche bougea soudain. Une jeune fille âgée de quinze ou seize ans en sortie sans que personne ne l'accompagnât. S'il y avait un chef, il n'avait guère de courage pour mettre ainsi en avant une adolescente ; à moins qu'elle ne fût envoyée en guise d'offrande. C'était tout à fait dans la mentalité des gens de cette époque.

Un simple pagne entourait sa taille souple comme un fin roseau. Aucun vêtement ne couvrait sa poitrine. Son teint doré embellissait son visage en amande éclairé par des yeux vert émeraude. Une fine cordelette rouge ceignait son front. Ses cheveux d'un noir de geai arrêtaient leur course juste sous le lobe de ses oreilles et ondulaient sous le vent d'orage.

Elle portait un grand bol qu'elle tenait avec précaution.

Pétale décida de conserver la protection de son casque. L'image qu'elle offrait à la jeune fille devait être très perturbant et peut être même assez terrifiant car elle ne voyait qu'un corps sans visage.

Pétale ne connaissait rien du caractère de ce peuple et elle devait imposer d'elle une apparence ferme et résolue pour ne pas leur offrir une prise sur une faiblesse apparente. Elle réalisa que sa façon de gérer la situation provenait toujours d'un programme de conditionnement inséré par ses concepteurs sur Imbrium malgré la "mise à jour" effectuée par l'Entité. Néanmoins, elle voulait se faire adopter en attendant des jours meilleurs.

La jeune fille faisait preuve d'un courage admirable pour venir à elle ainsi. Elle avançait lentement et tremblait un peu. Pétale eu pitié d'elle mais elle décida de ne rien changer à son attitude.

À quatre pas de Pétale, la jeune fille s'arrêta. Elle ne baissa pas les yeux et se força à ignorer les lionnes immobiles. Elle parcouru du regard le scaphandre couvert de plaques et de câbles dont elle ne pouvait imaginer les fonctions. Elle affronta enfin avec vaillance la face lisse et noire du casque couverte de lueurs rouges et vertes qui parsemaient le front et les joues de Pétale.

Les deux cercles orange qui marquaient l'emplacement des yeux la terrifiaient pourtant.

Elle tendit le bol à Pétale sans ciller.

Elle avait cessé de trembler, comme si le fait de se tenir face à son destin funeste, - ou du moins ce qu'elle croyait être comme tel -, l'avait plongé dans un état second.

Pétale leva lentement sa main gauche en conservant la droite, qui tenait son arme, contre sa hanche. Elle toucha le bol rempli de viande bouillie et effleura légèrement la main de la jeune fille avec sa main gantée ; une sensation de touché que la jeune fille ressentait pour la première fois de sa vie.

Pétale perçut un frisson parcourir la peau de l'adolescente à travers son gant tactiles. La jeune femme eu un brusque mouvement de recul et laissa tomber le bol.

Elle pâlit brusquement, consciente d'avoir provoqué une grave offense au visiteur

Les lionnes eurent un mouvement de tête en direction de la viande qui venait de s'échapper du récipient mais Pétale les arrêta en levant légèrement sa main. Les lionnes obéirent aussitôt et retrouvèrent leur posture immobile. Cette fois la jeune fille osa les regarder puis elle fixa Pétale avec un regard qui montrait maintenant davantage de fascination que de peur. Jamais elle n'avait vu quelqu'un soumettre des fauves d'un geste aussi simple.

Elle courba la tête avec soumission.

À ce moment Pétale lui saisit brusquement le poignet et l'obligea à s'accroupir à ses pieds. Cette fois la fille poussa un hurlement de panique face à cette agression. Et Pétale entendit des sanglots et des cris provenir des maisons de pierres. Tous devaient imaginer que son sacrifice venait de commencer car brusquement, deux hommes portant des lances jaillirent de l'une des maisons devant Pétale.

Elle tira sans hésiter. Le rayon traça une barre d'étincelles juste devant eux. Ils s'immobilisèrent net, hésitèrent en voyant la jeune fille toujours vivante et reculèrent prudemment pour retourner dans leur maison.

Pétale tenait toujours la fille. Elle ne cherchait même pas à se contorsionner pour essayer d'échapper à sa poigne. Elle sanglotait doucement persuadée maintenant que sa mort était proche.

Pétale mit un genou à terre pour se placer à sa hauteur. Elle prit son menton entre ses doigts et lui fit relever la tête pour la regarder en face. Cette fois la jeune fille chercha à détourner la tête pour ne pas avoir à affronter de si près le masque noir du scaphandre mais Pétale l'obligea à garder la tête droite, face à son système de vision.

À ce moment seulement Pétale désengagea le casque qui protégeait son visage et sa tête. Ses cheveux bleus, libérés de leur prison retombèrent sur ses joues et la jeune fille découvrit son visage et surtout ses yeux obliques fascinants aux pupilles félines. Elle prit sans doute pour des scarifications les contacts de connexion percés sur son front.

De découvrir qu'il s'agissait d'une femme la rassura un peu. Néanmoins elle était maintenant davantage subjuguée par ses traits, qu'effrayé par sa présence. Pétale sentit son corps se détendre. Elle lui adressa un sourire et pour la première fois, depuis qu'elle avait quitté son habitation, la jeune fille cessa de trembler.

Pétale savait qu'elle ne la comprendrait pas mais néanmoins elle dit : « Parle-moi ! » et elle enclencha son traducteur en espérant qu'il possédait en mémoire les capacités de déchiffrer sa langue.

La jeune fille s'exprima enfin et Pétale entendit dans l'instant la traduction dans son écouteur : « Qui êtes-vous Dame venue du ciel ? Que nous voulez-vous ? »

“Dame venue du ciel !” Ainsi ces gens avaient vu l'arrivée de son vaisseau. Elle comprenait leur terreur maintenant. Le vacarme et la trainée de fumée laissé dans le sillage de l'ovoïde traversant le ciel avait dû leur paraître magique ou digne d'une terrible sorcellerie.

Les données de la traduction parvenaient à Pétale. C'était du Sumérien archaïque, bien avant l'avènement des grandes cités vers le milieu du quatrième millénaire avant Jésus Christ. Une époque humaine lointaine, par rapport à son point de départ, bien que ce fût sans comparaison avec son voyage dans le futur de la Terre ou son incursion sous le règne des dinosaures.

Le traducteur disposait de tout le schéma linguistique pour lui enseigner ce

langage. Une fois de plus, elle constatait que ses concepteurs avaient anticipés ses voyages. C'était surprenant et même déstabilisant. Ils ne pouvaient imaginer qu'elle parviendrait à cette époque de la civilisation Mésopotamienne archaïque. À moins qu'ils n'aient prévu tous les langages de la création. Ça faisait quand même beaucoup d'anticipation et elle se promit de vérifier le traducteur lorsque la situation le lui permettrait.

La mise à jour de son système de communication s'effectua en quelques secondes et elle remercia mentalement l'Entité pour avoir si bien amélioré son logiciel. Dans le même instant elle connut tout de la civilisation Sumérienne, de ses dieux, de ses arts, qu'ils fussent guerriers ou techniques.

Elle fixa la jeune fille : « Je m'appelle Inanna¹⁴, dit-elle en Sumérien en se basant sur la traduction de son appareil. - Ce nom correspondait parfaitement avec le sentiment que les habitants du village avaient ressenti en découvrant le passage de son vaisseau -. Je viens en paix, poursuivit-elle, mais j'ai aussi des armes terribles pour attaquer. Ils les ont vu tout à l'heure. Néanmoins, je n'ai aucune intention de les utiliser contre eux. »

À ces mots elle relâcha le poignet de la jeune fille. Cette dernière recula d'une dizaine de centimètres et resta à genoux tandis que Pétale se relevait.

« Va leur dire ! » fit-elle en montrant la bâtisse d'où elle était sortie.

La jeune fille recula, toujours à genoux puis se releva brusquement et partit en courant vers sa maison.

Pétale garda son arme à la main. Elle consulta de nouveau les archives à sa disposition sur ce monde ancien. Elle prenait conscience qu'elle venait de donner vie à la grande déesse qui allait parcourir le temps et les civilisations jusqu'à l'avènement du Dieu unique qui foulerait toutes les religions anciennes. Mais peut-être était-ce sa destinée. Peut-être cela était-il écrit pour elle et par elle. Cette décision lui était venue naturellement. Premièrement pour assurer sa sécurité, bien sûr, mais aussi parce qu'elle espérait que, grâce au pouvoir qu'allait lui conférer ce titre, elle parviendrait à mener les hommes sur un chemin moins destructeur. C'était une prévision un peu présomptueuse mais, après tout, n'avait-elle pas été conçue pour protéger l'humain.

Malgré son goût bien ancré, maintenant, pour l'indépendance, elle savait qu'elle continuerait à faire tout ce qu'elle pourrait pour suivre cette directive

bien que rien ne l'y contraignait désormais.

La peau de mouton qui protégeait l'entrée de l'habitation à sa gauche bougea de nouveau. Un homme en sorti. Il devait surveiller la scène et attendait de voir ce que Pétale ferait de la jeune fille et de l'offrande.

Il resta indécis, ne sachant quelle attitude adopter face un être dont il ignorait la nature et la force. La tenue de Pétale et les lionnes continuaient de l'inquiéter mais il considéra la jeune fille qui arrivait vers lui en courant et sembla satisfait de la savoir toujours vivante.

Il leva sa main en signe de salut et avança vers Pétale.

Chapitre 20.

Perdu dans l'espace

Un coup sourd cogna contre la coque ; du moins ce fut l'impression que ressentit García López de Cárdenas. Le vaisseau fit un léger bond vers le haut et le conquistador réalisa soudain qu'il venait de se réveiller.

Il ouvrit les yeux brusquement et regarda autour de lui avec avidité. Sa vue était encore brouillée par un fin brouillard dû au long sommeil en hibernation.

Cárdenas respira profondément et à, ce moment, il ressentit une légère pique à hauteur de son épaule gauche. Il ne pouvait voir ce qui se passait mais il eut la certitude qu'une aiguille venait de pénétrer dans sa chair. En quelques secondes, une nouvelle vitalité revigora ses membres et bientôt tout son corps. C'était sans doute les effets de la pique. Pétale Chloris lui avait mentionné ces petits ustensiles qui permettaient d'injecter des médicaments ou de prodiguer des soins divers.

García López de Cárdenas se rassura un peu. Il était dans ce que Pétale avait appelé le processus de réveil et de toute évidence il se déroulait normalement d'après la qualité de sa reprise de conscience.

Bientôt, l'espagnol se sentit presque ragaillardi. Ses articulations et ses muscles avaient encore quelques raideurs mais ce n'étaient que de menus désagréments face au retour agréable dans l'univers des vivants. Il regarda à travers le couvercle transparent du caisson d'hibernation.

Il ne voyait que le plafond de la cabine de repos.

Un éclairage solaire éclairait l'environnement mais le plus troublant était le silence sépulcral qui régnait autour de lui.

García López de Cárdenas ignorait ce qui avait provoqué le choc contre la coque, ou peut-être l'avait-il rêvé mais ce qui l'inquiétait au plus haut point était de savoir où et quand il se trouvait. Il n'arrivait pas à imaginer qu'il avait dormi pendant cent-soixante-cinq millions d'années.

Un évènement imprévisible avait dû se produire.

Cárdenas poussa le couvercle mais celui-ci ne bougea pas d'un millimètre. Il se souvint qu'il devait être ouvert par un opérateur extérieur après que celui-ci ait enclenché la phase de réveil mais puisqu'il était seul : « qui avait enclenché le processus ? » À ce moment, il comprit que seul un accident externe avait pu le libérer de son sommeil jusque-là incorruptible. Dans ce cas il était seul et coincé dans un cercueil de verre ou en tout autre matière, de lui inconnue.

Un soupçon de panique commença à envahir le conquistador. Il avait fait naufrage deux fois, participé à de multiples combats et avait failli se dessécher dans le désert mais rien ne l'avait préparé à mourir claquemuré vivant dans un cercueil transparent.

García López de Cárdenas tapa de toute ses forces contre la paroi mais ne parvint même pas à insérer un peu de jeu au niveau de l'ouverture. Il était essoufflé. Dans ce minuscule enclos, le renouvellement de l'oxygène était optimisé pour un sujet en sommeil et non pour un sportif qui développe des efforts intensifs.

Il se calma enfin et étudia sa situation. Peut-être existait-il un système de secours dans l'éventualité d'une telle situation. Il était impensable que les gens qui avaient développé un vaisseau aussi fantastique n'aient pas envisagé et solutionné ce genre de problème.

Il fit glisser sa main droite d'abord, le long de la paroi du cocon. Il rencontra quelques tubes qui devait alimenter le système de survie et de petits boîtiers de toutes formes mais rien de ce qu'il toucha n'enclencha l'ouverture du couvercle. Il effectua le même parcours du côté gauche sans obtenir davantage de résultats.

Cárdenas fulmina et lâcha quelques jurons espagnols anciens à l'attention du vide spatial et de tous voyageurs éventuels qui auraient circulé dans les parages en y incluant bien sûr Pétale Chloris.

La colère avait remplacé la peur de la mort et il était furieux d'être aussi bêtement piégé.

À cet instant, il aperçut à dix centimètres au-dessus de son front, sur la face interne du couvercle du cocon, un cercle noir au diamètre à peine suffisant pour que l'on puisse y écraser son pouce. García López de Cárdenas pensa que ce ne pouvait pas être un signe aussi insignifiant qui ouvrirait le couvercle mais, mû par la curiosité et l'impétueuse envie de quitter le sarcophage, il se contorsionna,

passa sa main par-dessus sa tête et posa son pouce dans le cercle.

Il entendit un déclic et le couvercle se souleva de quelques millimètres.

Le conquistador poussa sans effort.

La surface transparente bascula sur le côté comme si elle disposait de tout le temps du monde.

García López de Cárdenas ferma les yeux de soulagement. Il se souvint de quelques explications anciennes de Pétale qui lui avait parlé de ces touches de clavier tactiles et pesta de constater que son esprit et ses connaissances fussent toujours ancrées dans le seizième siècle inculte qu'il avait quitté.

Il emplît ses poumons d'un air frais et une odeur millénaire d'électronique, de métal et de bois anciens emplît ses narines. C'était une odeur de mort, une odeur venue de temps immémoriaux.

L'espagnol sortit du caisson avec méthode, en calculant chacun de ses mouvements. Il se sentait en pleine possession de ses moyens mais son corps avait besoin de retrouver son équilibre. Il resta assis plusieurs minutes sur le rebord du caisson et se leva enfin. Étonnamment, sa musculature n'avait pas été amoindrie par les millions d'années de sommeil et il en remercia les créateurs du sarcophage. À moins que quelques semaines ou mois se fussent seulement écoulés et, dans ce cas, sa situation allait devenir plus problématique et aléatoire qu'un sommeil de millions d'années.

D'ailleurs, il avait faim.

Pétale lui avait indiqué que le vaisseau ne disposait de vivres et d'eau que pour un mois. Où qu'il soit dans l'espace immense, cette quantité le condamnait à une mort certaine. Il s'alimenta et s'hydrata avec parcimonie. Fort heureusement, la nourriture dont il disposait était plus nutritive que celle que l'on embarquait sur les vaisseaux à son époque.

García López de Cárdenas sentit ses forces renaître malgré le rationnement qu'il s'était imposé.

Tous les systèmes du vaisseau semblaient en sommeil mais quelques lumières indiquaient qu'ils étaient en parfait état de fonctionnement. Néanmoins, il était impossible à Cárdenas de savoir si le vaisseau se déplaçait. Il ne ressentait aucun

mouvement sous ses pieds ou dans son corps. Stabilisateurs, gyroscopes et autres compensateurs cumulés, associés au vide spatial, rendaient la perception de mouvement impossible.

Seuls des instruments pouvaient indiquer vitesse et direction.

Le conquistador considéra le fauteuil de branches et de feuilles de Pétale. Il épousait avec précision le corps de la jeune femme lorsqu'elle s'asseyait et il aurait juré qu'un jour, il avait vu les lianes se mouvoir et se positionner pour lui offrir un meilleur confort. C'était absurde bien sûr mais il avait fait de si nombreuses et fantastiques découvertes depuis son départ du cañon que plus rien ne l'aurait étonné.

Il s'installa à la place de Pétale. Rien ne se passa. Mais le confort était agréable pour un fauteuil de bois.

L'écran panoramique était en veille. García López de Cárdenas considéra le tableau de bord et repéra la touche utilisée par Pétale pour l'allumer. Le noir de l'espace envahit la surface brillante. Il étudia l'image à la recherche d'un signe de vie éventuel mais rien ne bougeait. Il se souvint que Pétale utilisait une petite manette pour manipuler la caméra extérieure qui alimentait l'écran en images. Il la saisit fébrilement et la manipula d'un coup sec. La caméra sembla bondir dans le vide et il ne découvrit sur l'écran que l'immensité obscure de l'espace où perçaient seulement quelques rares étoiles. Nulle trace de la Terre où que portait son regard. Il était seul dans le vide spatial sans aucun repère pour lui signifier l'époque, l'endroit ou la date. C'était effrayant. Ce n'était pas la programmation prévue par Pétale. Il aurait dû se réveiller aux abords de la Terre et non au milieu de nulle part.

Un peu inquiet, García López de Cárdenas se demanda s'il avait vraiment voyagé pendant des millions d'années.

Il manipula de nouveau le joystick et découvrit Jupiter à peine plus grande qu'une balle de ping-pong sur l'écran.

« Jupiter ! » réalisa-t-il. Il était à des millions de kilomètres de la Terre. Le vaisseau n'avait pas atteint son objectif et s'était perdu dans l'espace. À cet instant il pensa avec fatalisme que son existence allait s'achever ici, loin de tout. Jamais il ne pourrait retourner vers la Terre sans vivre et sans avoir la moindre notion de pilotage.

Il poussa le zoom et agrandit l'image. La grande tache rouge que Pétale avait décrite comme étant un cyclone cataclysmique semblait plus réduite mais ce changement datait peut-être de quelques jours et il ne pouvait se fier à cette différence pour établir une durée de temps pour son voyage.

Alors qu'il poursuivait son exploration spatiale en déplaçant le joystick, il découvrit soudain une intrigante structure dont la masse sombre et plane suivait l'ovoïde à seulement une cinquantaine de mètres.

García López de Cárdenas avait encore peu de connaissances sur la réalité de l'univers mais il sut dans l'instant que cette forme n'avait pas été générée par l'espace ou la nature mais développée par une civilisation.

Après divers tâtonnements le conquistador agrandit l'image et l'écran panoramique dévoila un vaisseau spatial dans toutes ses dimensions démesurées. C'était un parallélépipède de deux cent cinquante mètres de long sur cinquante de largeur avec une hauteur de vingt mètres, hérissé d'antennes comme un porc-épic antédiluvien.

Pétale lui avait indiqué, au cours de leurs discussions, la probabilité de l'existence d'autres civilisations dans l'univers. C'était juste une question de temps avant que les humains n'entrassent en contact avec l'une d'entre elles.

L'engin étrange se rapprochait.

Cette fois, García López de Cárdenas sentit un frisson d'angoisse parcourir sa peau.

Pour la première fois de sa vie il ressentit non pas de la peur mais une appréhension déstabilisante face à une apparition qui n'appartenait pas à l'univers qu'il connaissait. Malgré tous les événements qu'il avait vécu avec Pétale, il n'avait jamais douté, jusqu'à ce jour, de la primauté des hommes sur le globe terrestre et ses voyages dans le temps avaient même affermi ses convictions. Mais là, il était dans un univers incommensurable et cette apparition ébranlait maintenant sa conception profonde de la cosmogonie chrétienne qui était son soutien dans la certitude de sa foi.

« Identifiez-vous ! »

La voix féminine avait jailli dans la quiétude de la cabine comme si elle venait d'outre-tombe. García López de Cárdenas en fût si surpris qu'il bondît de son

fauteuil comme si l'inconnue qui venait de parler était dans la cabine. Il entendait son cœur battre la chamade et resta un instant silencieux face à sa solitude tant il avait de difficultés à réaliser cette apparition sonore. La langue était identique à celle de Pétale s'il se fiait à son oreille mais, comme elle n'avait pas eu le temps de la lui enseigner, il n'en comprit pas un mot, bien qu'il en devinât le sens.

— Identifiez-vous je vous prie ! reprit la voix

— Qui ; qui êtes-vous ? dit-il en espagnol.

Le silence soudain.

Cárdenas ne comprenait pas. Son incapacité à adopter la bonne attitude face à cette situation incompréhensible le rendait furieux : « Qui êtes-vous ? » réitéra-t-il. Mais personne ne répondit.

Presque quarante interminables minutes s'écoulèrent, comme si son interlocuteur, quel qu'il fût, consultait des notes ; puis : « Je dois connaître votre identité avant de prendre les décisions que me dicte mon protocole ! dit la voix inconnue en un parfait espagnol du seizième siècle cette fois.

Le fait d'entendre de nouveau sa langue surprit tellement le conquistador qu'il resta un instant sans pouvoir réagir. Il sentit monter en lui la nostalgie de sa lointaine Espagne et dut lutter contre ce sentiment pour pouvoir énoncer enfin une phrase claire : « Je suis García López de Cárdenas, je suis né en l'année mille cinq cent de notre seigneur Jésus Christ à Llerena en Espagne sur la planète Terre dans la province de Badajoz en Estramadure. »

De nouveau quarante nouvelles longues minutes s'écoulèrent après sa présentation puis : « Le conquistador García López de Cárdenas est mort il y a plus de mille sept cent années terrestres. Identifiez-vous ! »

— Je suis bien García López de Cárdenas. J'ai effectué des voyages temporels à bord de ce vaisseau. J'ai été enlevé, lors d'une expédition sur la planète Terre, par une Terrienne nommée Pétale Chloris. Elle était, envoyée par les habitants d'une cité nommée Imbrium, dans mon futur, située sur la lune qui orbite autour de ma planète. Celui qui est mort est un autre "moi" temporel. C'est une histoire compliquée, néanmoins elle est vraie et j'en suis moi-même le plus surpris.

Aucun commentaire ne vint en retour... « Eh bien ! pensa Cárdenas, difficile

d'avoir une conversation suivie avec cette étrangère, quelle que soit son espèce. »

Le conquistador s'installa sur le fauteuil et attendit avec fatalisme. Il se détendit en explorant l'espace du regard. Il n'y avait pas grand-chose à voir sur la toile obscure. Mais dans l'ombre, il devinait les formes errantes d'une multitude d'astéroïdes. Leurs trajectoires versatiles étaient inquiétantes bien que, pour le moment, elles maintenaient toutes ces roches loin de son vaisseau. Il ne ressentait plus aucune appréhension face à l'inconnue qui venait de le contacter. Si elle avait voulu lui nuire, elle n'aurait pas posé tant de questions.

Une heure s'écoula. Cárdenas ne comprenait pas la façon de communiquer de son interlocutrice. Il sombra dans une sorte de morosité en pensant qu'il allait mourir seul et finir comme un vieux morceau de pain sec oublié dans une huche. C'était assez ironique après avoir vécu tant d'aventures aussi extraordinaires.

Alors qu'il ne l'espérait plus, la voix réapparut dans la cabine.

García López de Cárdenas ne bougea pas de son fauteuil et attendit.

— Soyez le bienvenu dans l'espace Terrien d'Imbrium conquistador García López de Cárdenas. Pardonnez la lenteur de notre conversation. Mes pères sont à 3.9 UA de ma position. Il faut vingt minutes pour leur transmettre mes questions et vingt de plus pour recevoir leurs réponses. Les aléas de la communication spatiale. Il fut un temps où les communications étaient encore plus lentes. Nos émetteurs sont plus puissants aujourd'hui.

— Vous me croyez donc ?

— Mes Pères sont surpris par votre présence. Plus personne dans notre civilisation ne parle l'espagnol du seizième siècle. Ils s'interrogent sur votre provenance et vos origines. Votre vaisseau est-il vraiment capable de se déplacer dans le temps ?

— Ainsi que dans l'espace, à une vitesse qui défie l'entendement, du moins le miens. Jusqu'à ce que je monte à son bord je n'étais habitué qu'à des voyages lents et ennuyeux à bord de navires de bois. Êtes-vous originaire de la Terre ?

— Je suis née sur son orbite.

— En quelle années sommes-nous ?

— En trois mille trois cent sept selon le calendrier Terrien en vigueur.

— Ainsi j’ai vraiment dormi pendant cent soixante millions d’années, constata-t-il à haute voix. Un chiffre qui lui donnait le vertige et remettait en cause tous les fondements de son existence. Ses voyages avec Pétale l’avaient rendu plus ouvert à ce genre de grand écart temporel mais, en défiant la mort et en lui survivant, il avait l’impression de remettre en cause la toute-puissance même de dieu qui l’avait créé mortel, et, pour la première fois de sa vie, il se surprit à s’interroger sur l’existence de son créateur.

— Avez-vous des nouvelles de Pétale Chloris ? demanda-t-il enfin, la voix un peu tremblante.

— Cette information ne m’a pas été communiquée.

— Qui sont : “Vos Pères” ?

— Ceux qui m’envoient.

García López de Cárdenas soupira. Ce n’était pas le genre de réponse qui allait l’éclairer sur ceux qui le recueillaient.

— Qui êtes-vous ?

— Je suis Mâchoire 4. Vaisseau foreur minier de première zone dans l’organigramme d’Imbrium. C’est un nom peu commun pour un vaisseau spatial je vous l’accorde mais finalement je le porte assez bien étant donné ma fonction. Je suis en exploration de forage dans la ceinture d’astéroïdes.

— Vous êtes une machine ? fit García López de Cárdenas surpris par la conversation de qualité du vaisseau.

— J’en suis une ; cela vous contrarie-t-il ? dit Mâchoire 4 avec une intonation légèrement offusquée, comme si elle ne s’attendait pas à ce qu’on lui posât une question aussi ridicule.

— Je n’ai pas l’habitude de communiquer avec des machines, dit le conquistador sans se laisser décontenancer par la question emprunte d’une susceptibilité humaine surprenante. À mon époque, il n’existait pas de machines aussi sophistiquées que vous. Mais les récents voyages que j’ai entrepris m’ont appris à accepter beaucoup de situations et de particularismes dont je n’avais aucune conscience auparavant.

— Moi-même j'apprends beaucoup en explorant le système solaire, dit Mâchoire 4.

— Est-ce vous qui m'avez réveillé ?

— Il s'agit d'un accident. Un choc s'est produit lorsque j'ai lancé un grappin d'amarrage magnétique contre votre vaisseau. Sans doute a-t-il déclenché le processus de réveil de votre module de cryogénisation. C'est ainsi que j'ai pu vous localiser. Auparavant, le froid interne du module éliminait toute perception de chaleur humaine et mes recherches infrarouges m'avaient indiqué que le vaisseau était vide.

— Qu'allez-vous faire de moi ?

— J'ai reçu l'ordre d'interrompre ma mission de recherche et de vous ramener sur Imbrium.

— Le voyage va durer longtemps ? s'inquiéta García López de Cárdenas qui se souvint qu'il ne disposait que de trente jours de vivres à bord.

— Environ quarante jours si je maintiens une vitesse de croisière optimale.

— Quarante jours !

— Aurez-vous assez de vivres ? demanda Mâchoire 4 comme si elle avait compris l'inquiétude de Cárdenas.

— Il faudra que je me rationne. Et surtout, ne vous arrêtez pas ou ne tombez pas en panne !

— Je ferai de mon mieux pour l'un comme pour l'autre. Si je puis vous rassurer, les pannes sont très rares sur un vaisseau de ma qualité.

— Mon côté optimiste est enclin à vous croire sur parole, dit García López de Cárdenas qui trouvait fascinant de converser de vive voix avec une machine et se demandait quelles surprenantes découvertes l'attendaient encore. S'il lui arrivait de regretter son Espagne natale, il se surprenait à ne plus vouloir revenir à son époque obscurantiste tant ses voyages le passionnaient.

Mâchoire 4 avait ralenti et se déplaçait maintenant à la vitesse de cinquante mille kilomètres heures.

C'était un engin cargo sans équipage. Le vaisseau spatio-temporel de García

López de Cárdenas était arrimé sur son flanc droit.

L'esthétique n'était pas la priorité des habitants d'Imbrium dans la conception de leurs vaisseaux. Ils allaient au plus simple et au plus pragmatique et une foreuse transporteuse de minerais, aux faces rectangulaires, était pour eux le sommet du design. Léonard de Vinci et Michel-Ange ne faisaient plus partis des critères de beauté des survivants humains dans l'espace. À quoi bon développer des formes sophistiquées pour un engin qui ne se poserait jamais sur le sol d'une planète dotée d'atmosphère et auquel personne ne prêtait attention sur Imbrium.

Deux extensions cylindriques d'une longueur de trente mètres, situées de part et d'autre de l'axe central de sa coque, contenaient les foreuses thermiques destinées à faire fondre à plusieurs milliers de degrés, le régolite de surface des astéroïdes pour permettre l'extraction de leur minerai par magnétisme.

Un dôme surmontait la surface supérieure du vaisseau. Il servait de cabine de pilotage et abritait l'IA autonome appelée Mâchoire 4. Un nom dont elle était assez fière, sans doute grâce à la programmation qui avait été élaborée pour la valoriser. Elle gérait autant la navigation que la recherche de matières rares et leur extraction.

Mâchoire 4 avait quitté les abords de la Lune quarante jours auparavant. Elle naviguait dans la ceinture d'astéroïdes entre Mars et Jupiter à la recherche d'une masse rocheuse errante de plus de sept milliards de tonnes ; un astéroïde de neuf cent mètres que les télescopes satellites Terriens avaient catalogué comme un important gisement de manganèse, très utile dans l'alliage des métaux spéciaux utilisés par la cité lunaire pour ses entreprises d'explorations.

Alors qu'elle approchait de son objectif, un objet incongru avait titillé sa pensée numérique et lui avait indiqué qu'un système sortant de l'ordinaire se baladait à quelques milliers de kilomètres de sa position.

Mâchoire 4 avait des consignes très précises si elle venait à croiser le chemin d'un objet étranger non humain. Elle devait aussitôt en référer à sa base opérationnelle et attendre les instructions. Celles-ci lui avaient enjoint de poursuivre sa route vers l'inconnu, d'agir avec prudence et d'entrer en contact avec lui si cela s'avérait possible.

Elle avait très vite considéré l'absence de danger et après une première tentative de contact infructueuse elle avait réalisé qu'un être vivant dormait dans

un sarcophage cryogénique.

Mâchoire 4 ne disposait pas vraiment d'une conscience au sens où la conçoit les humains. L'Intelligence artificielle gérait les démarches spatiales tels que la navigation, les systèmes de recherche et de détections de minéraux ou encore les dangers éventuels dans l'espace profond. Son existence n'avait d'autres buts que l'approvisionnement de l'humanité survivante en matériaux rares. À ce niveau, elle disposait du plus important système de recherches jamais mis au point par les humains. Bien sûr, les coordonnées de son objectif et le travail à accomplir à sa surface était sa mission prioritaire mais ses radars de recherches restaient sans cesse aux aguets ; scannant, scrutant, compilant le moindre caillou spatial jusqu'aux plus gros des astéroïdes.

Mâchoire 4 avait encore ralenti et se faufilait entre une multitude de roches noires grosses comme des maisons. Elles virevoltaient alégrement sans souci d'une trajectoire définie, comme des fourmis à la recherche de butin. On eût dit que toutes étaient suicidaires et cherchaient à se percuter les unes les autres.

Mâchoire 4 ne savait pas ce qu'étaient les fourmis mais elle n'avait aucune intention de servir de butin, en l'occurrence de servir d'obstacle à tous ces astéroïdes importuns. Sa programmation stipulait qu'elle devait obéir en tous points aux ordres de ses maîtres et ceux-ci lui avaient spécifié, en créant ses programmes codes, de maintenir à tout prix sa sécurité et son intégrité matérielle. Mâchoire 4 s'y tenait scrupuleusement, par obéissance aveugle à ses concepteurs d'abord mais aussi par un choix personnel de se maintenir en parfait état de fonctionner car quelque chose au plus profond de son être, quelque part dans ses neurones numériques, lui avait fait prendre conscience de son existence et elle tenait beaucoup à cette sensation dont elle n'avait soufflé mot à ses maîtres. Ce petit plus la plaçait à la limite de la conscience sans qu'elle ait vraiment une notion précise de ce que cela signifiait.

Finalement, Mâchoire 4 aimait cette vie de découverte ou peut-être était-ce de l'aventure. Elle ne savait comment le formuler car les données en sa possession concernant ce sujet étaient assez succinctes. Elle ignorait si ce sentiment lui avait été inculqué par programmation ou s'il était né spontanément avec ses nouvelles capacités. Quoi qu'il en fût, c'était une émotion agréable et elle s'employait à approfondir ses connaissances pour renforcer sa compréhension de l'univers qui l'entourait.

Elle quitta enfin le secteur dangereux et se retrouva dans un espace moins encombré par les astéroïdes. Quelques-uns flottaient encore sans but mais des centaines de kilomètres les séparaient maintenant de Mâchoire 4.

Son passager l'intriguait. Quel surprenant personnage. Avait-il vraiment voyagé dans le temps et l'espace ? Venait-t-il vraiment du passé, comme il l'affirmait ?

Toutes ses questions l'émoustillaient plus qu'elle ne l'aurait imaginé.

Néanmoins, elle avait conscience que, si ses pères voulaient le rencontrer, cela signifiait qu'ils avaient décelé une potentialité importante et rare chez lui, autrement ils l'auraient abandonné à son sort dans l'espace. Les places étaient régulées dans la cité lunaire. Une naissance était autorisée pour un décès. Aucune dérogation n'était accordée pour contourner cette loi établie dès l'installation des humains dans ce monde clos, si l'on voulait éviter une augmentation non contrôlée de la population.

Mâchoire 4 se prit à rêver. Elle venait peut-être de faire la découverte de sa vie en détectant ce vaisseau inconnu en orbite le long de la ceinture d'astéroïdes. Sans doute allait-on la récompenser pour cet acte qui avait nécessité beaucoup d'improvisation de sa part.

Elle ignorait, bien sûr, que ce protocole d'initiatives était programmé dans ses mémoires dans l'hypothèse d'une rencontre de ce type avec un objet inconnu dans le système solaire.

Peu de temps après, Mâchoire 4 vérifia une dernière fois sa position et lança l'accélération qui allait la ramener vers la Terre. Le voyage n'était pas ennuyeux pour l'IA ; il y avait toujours un système à vérifier, à entretenir, sans compter les perpétuels calculs de trajectoires qui l'empêchaient de dévier de sa route : un job facile pour elle et qu'elle effectuait sans jamais se lasser.

Il n'en était pas de même pour García López de Cárdenas.

Le conquistador s'ennuyait ferme dans sa minuscule cabine. On en faisait vite le tour et, sans aucune possibilité de faire une petite balade à l'extérieur, elle devenait vite une prison pour quelqu'un qui n'était pas plongé dans le sommeil bienheureux de la cryogénisation.

Depuis son départ de la Terre, c'était la première fois que le conquistador

restait aussi longtemps inactif et ce n'était pas dans ses habitudes. Il se consolait en comptant les jours et en discutant avec Mâchoire 4.

Il avait découvert qu'elle détenait un savoir assez conséquent sur l'espace et l'univers mais presque rien sur la civilisation humaine actuelle ou passée. Et l'espagnol le comprenait fort bien ; ses créateurs ne lui avaient rien enseigné sur ce sujet par prudence.

García López de Cárdenas connaissait maintenant suffisamment les technologies de ce temps-là, pour comprendre que des explorateurs d'une autre civilisation auraient des technologies identiques ou peut-être même supérieures, capables d'étudier dans les moindres détails les mémoires de Mâchoire 4 s'ils s'emparaient d'elle. Ils pourraient ainsi obtenir une quantité de renseignements stratégiques qui risquaient de nuire aux humains si ces nouveaux voyageurs avaient des envies belliqueuses.

Mâchoire 4 lui avait posé d'innombrables questions sur ses voyages dans le temps, sur les civilisations qu'il avait côtoyé et surtout sur la Terre qu'il avait connue. Cárdenas avait essayé de lui répondre avec le plus de précision possible que lui dictait sa mémoire et il avait perçu chez l'IA une soif de savoir digne d'un étudiant avide de connaissances. Il avait un peu pitié d'elle car il savait que jamais elle ne pourrait se libérer de l'armature de métal qu'elle contrôlait.

Le voyage se poursuivit, monotone. García López de Cárdenas considéra qu'il n'y avait rien à voir dans l'espace une fois que l'on s'éloignait des planètes ; juste une solitude immense qu'on eut dit sans fin. Les écrans restaient désespérément noirs avec juste le scintillement d'étoiles lointaines et inaccessibles.

García López de Cárdenas rationnait l'eau et la nourriture pour tenir dix jours de plus. Ce n'était pas trop difficile pour lui. Les expéditions dans les déserts du nouveau monde l'avaient habitué à jeuner lorsque les vivres se faisaient rares et que les chasseurs ne trouvaient pas de gibier. La consommation d'eau était difficile à contrôler et il apportait un soin particulier à sa conservation.

Trente-neuf jours s'écoulèrent.

García López de Cárdenas s'estimait encore en forme malgré le rationnement qu'il s'était imposé. Il commençait à bien ressentir la faim et la soif mais il s'accommodait de son sort pour le moment car il pressentait que l'arrivée était

proche. Il faisait de l'exercice pour entretenir ses muscles mais son odeur corporelle n'arrangeait pas la qualité de l'air dans la cabine. Il avait l'habitude de la sueur des hommes et des chevaux, de l'odeur du purin et des cadavres sur les champs de batailles ou ailleurs, - on mourrait beaucoup sous les coups d'actions violentes ou de maladie à son époque -, mais là, confiné dans ce lieu clos, lui-même se sentait honteux de ce que les hommes de ce temps allaient penser de lui, fier caballero des temps passés, qui jadis prenait quand même soin de sa personne pour entretenir sa prestance et ne dédaignait pas de se parfumer pour plaire aux dames.

Par fierté, il puisa dans le peu d'eau qu'il lui restait et se toilleta là où il fallait pour atténuer les effluves qu'il dégageait et entreprit de tailler sa barbe avec son poignard. Ce ne fut pas aisé et s'avéra assez déplaisants et martyrisant pour sa peau mais, après un nombre de minutes assez conséquent et quelques jurons de douleur, il put contempler sur l'écran brillant de l'ordinateur son visage à peu près digne du caballero qu'il était.

Ses ablutions achevées, García López de Cárdenas s'installa dans son fauteuil et attendit en espérant que Mâchoire 4 ne se soit pas trompée dans ses calculs.

Ce ne fut pas le cas : « Nous sommes en approche de la Lune, dit-elle d'une voix monocorde. Je réduis ma vitesse. L'accostage est prévu dans quarante-sept minutes. Préparez-vous voyageur temporel. »

Cárdenas manipula la caméra extérieure et la braqua vers la proue du vaisseau.

Il découvrit aussitôt la Lune mais ce fut la planète des Hommes qui retint son attention et le fascina dans la même seconde tant elle dégageait de beauté. Elle resplendissait dans sa belle robe bleue. Jamais il n'avait eu l'occasion de la contempler dans son ensemble. Son court voyage sur sa périphérie, en fuyant la dévastation liée à la chute du météore, ne lui avait offert qu'une vision d'apocalypse sur l'écran brouillé du poste de pilotage.

Le vaisseau de forage poursuivait sa route vers la Terre. Après une trentaine de minutes passées à ralentir, il mit le cap vers l'astroport d'Imbrium.

La lune reflétait une lumière blanche, presque violente sous la lumière du soleil.

García López de Cárdenas distinguait plus précisément les cratères à sa surface et il commença à s'inquiéter car Mâchoire 4 ne ralentissait plus et filait

sur une trajectoire de collision avec le sol lunaire.

— Mâchoire 4 ! s'exclama García López de Cárdenas.

— Que vous arrive-t-il voyageur ?

— Votre approche n'est-elle pas trop rapide ?

— Absolument pas. Ma trajectoire est optimale. Nous arriverons dans exactement sept minutes. D'ailleurs voici Imbrium sur tribord.

García López de Cárdenas découvrit, sur l'écran panoramique, avec une fascination juvénile, le monde des survivants de la Terre.

La cité lunaire occupait une surface de plusieurs kilomètres carrés près de la muraille cyclopéenne d'un ancien cratère d'astéroïde géant au nord de la mare Imbrium.

L'architecture de la cité apparaissait plus nettement sur l'écran. Quatre modules circulaires de trois cent mètres de diamètre constituaient le dernier refuge des humains. Ils entouraient un édifice central circulaire d'un bleu rare, haut d'une cinquantaine de mètres et d'un diamètre identique. Plusieurs tunnels transparents les reliaient entre eux. Les architectes avaient mis en avant ce schéma de construction pour protéger la population dans l'hypothèse de la chute d'un astéroïde important. Avec un peu de chance, seule l'une des enclaves serait détruite, ainsi, la majeure partie de la population serait épargnée. C'était avant que ne fût installé un champ de force permanent qui assurait maintenant une protection sans faille d'Imbrium.

Lors de sa construction, ce type de technologie n'existait pas encore.

Des dômes, des bâtisses cubiques ou cylindriques ; d'autres qui semblaient des empilements de caisses géantes, surmontées de volumes sphériques en rotation, parsemaient cette extraordinaire création humaine.

Des arceaux raccordaient divers bâtiments.

En plusieurs endroits, d'étranges surfaces rectangulaires ou en formes de coupes, tournoyaient lentement sur des axes. García López de Cárdenas apprit plus tard qu'il s'agissait d'appareils appelés radars et qu'ils servaient à surveiller l'espace. Des tours, de différents diamètres, jalonnaient la circonférence de la cité à intervalles irréguliers et semblaient la transformer en forteresse

mystérieuse.

Un sentiment de puissance souveraine se dégageait de l'ensemble et il en émanait une aura féérique sous les innombrables nuances de lumières bleues d'une pureté irréelle, qui éclairaient le site.

Alors que le vaisseau approchait, Cárdenas vit des gens qui parcouraient les tunnels ; les uns marchant vers l'axe, les autres se dirigeant vers les nombreux bâtiments.

Plus au sud du cratère, un port ou plutôt un astroport, comme les référençaient les gens de ces temps-là, accueillait des vaisseaux de formes et de tailles diverses posés sur de vastes esplanades.

Des machines roulantes ou volantes circulaient autour d'eux tandis que des hommes, à l'abri de l'espace, dans des scaphandres autonomes de couleur orange, s'activaient derrière leurs soutes ouvertes ou sur leurs coques comme des insectes à la recherche de nourriture.

Ce monde représentait une étonnante accumulation de matière et de force pour García López de Cárdenas. Les ports de son temps, - qu'il avait souvent parcouru -, étaient de piètres proportions par rapport à ce que l'espèce humaine était parvenue à créer sur cet astre mort.

Pour les humains de ce temps il s'agissait d'une prison mais pour lui, un monde fantastique.

Partout ailleurs, la surface, d'une désolation infinie, était couverte d'une couche uniforme de régolite grise, creusée de fosses météoritiques qui évoquaient un passé sans âge.

Malgré l'attrait de la nouveauté et de l'aventure, ces territoires répandaient pour García López de Cárdenas une sorte de tristesse intemporelle.

Le conquistador se calla dans son fauteuil tandis que Mâchoire 4 décèlerait. Le vaisseau se positionna à l'extérieur du périmètre de l'astroport et se posa sur la surface nue de la Lune en dégageant un épais nuage de poussière couleur ciment.

— Je ne peux vous offrir un accès direct à la cité voyageur. Ma masse est trop importante pour me permettre d'accéder à l'une de ses aires d'atterrissages. Ma

base d'accueil est une usine de traitement et de transformation des minerais située à dix kilomètres vers le sud. J'y décharge mes cargaisons. Ne quittez pas votre vaisseau. Une équipe de transfert va venir vous récupérer. Je vous conseille de vous équiper de votre scaphandre.

— Je n'ai pas de scaphandre !

— Hum, voilà qui risque de s'avérer problématique pour votre sécurité. Enfin, je suppose que ceux qui viennent vous chercher ont prévu ce détail. Je vais néanmoins les informer de votre vulnérabilité à l'espace lunaire.

Il y avait dans l'intonation de Mâchoire 4 une sorte de fatalisme inquiétant : « j'espère que vous supposez bien ! » se borna à rétorquer Cárdenas.

Il découvrit sur l'écran un véhicule écarlate qui approchait en soulevant une trainée de poussière qui continuait à flotter dans son sillage sans se dissiper. Il se déplaçait sur six roues avec un moyen de propulsion inconnu du conquistador. Il disparut sous la coque de Mâchoire 4 et six minutes plus tard il entendit un choc sourd contre la coque de l'ovoïde comme si quelqu'un collait une ventouse sur le métal.

— Bienvenue sur Imbrium ! dit soudain une voix d'homme dans la cabine. L'inconnu s'exprimait dans un espagnol parfait du seizième siècle. Je vais monter à bord. Mâchoire 4 m'a informé que vous n'aviez pas de scaphandre. L'ouverture de la porte du sas va dépressuriser votre vaisseau. - il y eut un instant de silence, puis : « L'air que vous respirez va s'échapper dans l'espace précisa-t-il.... Ce vaisseau dispose-t-il d'une porte étanche au niveau d'une cabine ? Si c'est le cas, frappez deux coups contre la cloison du vaisseau. »

García López de Cárdenas obtempéra.

— Très bien, reprit la voix. Installez-vous dans cette cabine et fermez soigneusement la porte. Signalez la fin du processus par deux autres coups contre la cloison.

Le conquistador ferma la porte de la cabine en vérifiant bien son étanchéité et il envoya le signal.

— Parfait, voyageur. Je vais monter à bord et vous apporter un scaphandre. Vous pourrez m'ouvrir lorsque je taperai contre votre porte. J'aurais rétabli la pressurisation du sas.

Un temps infiniment long pour García López de Cárdenas s'écoula. Il entendait des claquements et des sifflements étranges à l'extérieure de la cabine et soudain, trois coups résonnèrent contre la porte.

García López de Cárdenas hésita un instant. Ces terriens inconnus le mettaient mal à l'aise. Jusqu'à ce jour, ses déplacements temporels l'avaient confronté à des civilisations, finalement assez proches de la sienne. Aujourd'hui, il allait entrer pour la première fois en contact avec des hommes du futur qui auraient tous une vision du passé identique à celle de Pétale Chloris. Il redoutait davantage de passer pour l'idiot du village, - qui déboule avec ses gros sabots au milieu d'une société policée -, qu'il n'avait eu peur durant ses voyages avec Pétale. Ces gens avaient développé des concepts et des engins, pour travailler et voyager, qu'il ne pouvait même pas imaginer malgré sa période prolifique en compagnie de la jeune femme.

Il se rassura en songeant qu'il vivait là, l'aventure ultime à laquelle nul de son temps ne serait jamais confronté. C'était finalement assez dans l'esprit découvreur et pionnier qui l'avait conduit à suivre Coronado et il se décida enfin.

Le conquistador ouvrit la porte.

Chapitre 21.

Le village au bord du fleuve

Pétale ne bougea pas tandis que l'homme approchait.

Il s'arrêta à trois mètres devant elle. La jeune femme comprit qu'il ne ferait pas un pas de plus face à l'être inexplicable qu'elle représentait. Elle devinait sa peur compréhensible mais son courage n'était pas à mettre en doute. Ses yeux allaient de Pétale vers les lionnes et des lionnes vers Pétale sans jamais s'aventurer ailleurs.

Il ne portait pas d'arme. Il devait mesurer un mètre soixante ; vingt centimètres de moins que Pétale. La forme brute de ses traits laissait apparaître des yeux noirs, brillants, une barbe courte, taillée en pointe ; il portait de longs cheveux noirs qu'un bandeau de cuir enserrait. Les muscles de ses bras et de ses jambes traçaient des courbes sous sa peau et montraient un homme dur à la tâche. Néanmoins son aspect ne laissait paraître aucune agressivité. Il devait avoir vingt-cinq ans ; un âge déjà canonique dans ce lointain passé, mais son visage, buriné par le soleil et une couche de crasse permanente, lui en faisait paraître quarante. Sa peau tannée par le soleil était couleur tabac, presque noire. Une dizaine de cicatrices traçaient des stries sombres, de plusieurs centimètres, de ses cuisses à sa poitrine.

Pétale alluma son propulseur dorsal et se déplaça doucement vers lui en flottant à cinquante centimètres au-dessus du sol. Le sifflement léger de l'appareil et ce déplacement fantomatique tétanisèrent le jeune homme.

Sur un signe de Pétale, les deux félins s'avancèrent et la rejoignirent au moment où elle reposait les pieds sur le sol à moins d'un mètre de l'homme.

Voyant cela, il tomba à genoux et se prosterna devant Pétale.

Malgré son aversion pour ce genre de soumission, Pétale le laissa se tenir dans cette position pendant quelques instants. La civilisation naissante qu'il représentait était bien loin des concepts des grandes démocraties du futur. Son univers était bâti autour de dieux et déesses anciens qui vivaient dans des mondes ésotériques inaccessibles, peuplés de djinns, de fées et de démons. Elle

devait se comporter comme une visiteuse énigmatique pour se faire respecter. En laissant croire à son appartenance à ces mondes dissimulés, elle espérait ne pas avoir à abuser de son pouvoir de destruction.

— Quel est ton nom ?

— Je suis Domouzi, je suis le chef de ce clan, dit-il simplement.

— Relève-toi. Offre-moi l'hospitalité de ton village pour quelques temps, dit-elle. J'aspire à prendre un peu de repos après mes voyages. En échange, je protégerai les tiens et ceux de ton clan contre les fauves ou des voyageurs belliqueux.

Son propos était plutôt rassurant pour un esprit aussi inquiet que celui de Domouzi. Son clan vivait face aux étendues désertes qui s'étendaient autour du village. La nuit, le souffle du vent était porteur de sons étranges. Seule la Lune éclairait la plaine et les étoiles étaient autant de lumières mystérieuses que Domouzi et les siens ne comprenaient pas. Rares étaient ceux, parmi eux, qui avaient voyagé au-delà de l'Euphrate. Ils étaient âgés maintenant mais Domouzi se souvenait de certains de leurs récits où la violence n'était pas absente.

— Alors viens ! Dès demain, je trouverai une habitation rien que pour toi. Tu habiteras dans mon foyer en attendant.

— Merci Domouzi pour ton accueil mais je vais rester dehors ce soir. Mes lionnes doivent chasser. Il ne serait pas prudent qu'elles errent parmi les tiens ce soir. Elles doivent rester près de moi.

Domouzi la remercia pour cette attention : « Je te ferai apporter ton repas. »

Pétale le gratifia d'un petit signe de tête. Même si la nourriture ne lui était pas vraiment indispensable, elle ne pouvait refuser son offre. Domouzi la salua. Il s'éloigna au milieu des petites bâtisses, suivi par les regards inquiets et curieux des autres membres de son clan.

La tempête rugissait de l'autre côté de l'Euphrate mais le vent avait tourné et la nuée restait cantonnée sur la rive est du fleuve.

Pétale avait décidé de rendre leur liberté aux deux félines. Ces animaux étaient trop dangereux pour les habitants de ce lieu et leurs enfants. Les nourrir de la chasse chaque jour et les maintenir en permanence sous son contrôle mental

serait trop ardu. Et surtout, elle ne voulait pas les soumettre à son bon vouloir. C'étaient de magnifiques animaux que la nature avait engendré pour exprimer le mot liberté et il n'était pas question qu'elle en fit ses esclaves.

La découverte de sa condition gynoïde, conditionnée, contre sa volonté, aux caprices de ses concepteurs programmeurs, avait ouvert son esprit à une opposition farouche à toute entrave.

Elle voulait aussi en profiter pour explorer les alentours.

Tandis qu'elle se dirigeait vers le fleuve, les villageois quittèrent leurs maisons de pierres et se massèrent devant Domouzi qui retournait chez lui. Pétale se doutait bien de leurs angoisses. Elle espérait que le berger saurait les rassurer car elle souhaitait rester ici assez longtemps pour étudier sa situation et savoir si elle devait s'installer, avec eux, sur cette plaine ou partir à la recherche d'un lieu plus accueillant vers le nord.

Devant elle, la tempête s'étiolait. Elle n'avait été qu'une tourmente éphémère et n'avait même pas inquiété le clan. Pétale avançait dans l'herbe haute vers le marais qui bordait l'Euphrate.

Les lionnes marchaient à ses côtés en trotinant. Une population hétéroclite de mulots, de crapauds et de grenouilles s'éparpillait devant elles en bonds et trottements véloce. Des hérons et des grues s'envolèrent à son approche en faisant exploser des rassemblements de libellules et de mouches qui s'éparpillèrent, un instant, avant de revenir s'installer au milieu des herbes et des roseaux.

Pétale arriva près de la berge. De grandes étendues d'eau libre s'étiraient au sein du marais. Elles n'étaient ni boueuses ni putrides. L'Euphrate alimentait le marais et son eau, sans cesse renouvelée par le courant, qui parcourait nonchalamment les hautes herbes, amenait en abondance les poissons à la recherche d'abri.

Quatre coracles¹⁵, sans doute destinés à la pêche, reposaient sur la bande d'alluvions qui frangeait le marais. Un homme descendait d'un cinquième et le poussait vers la berge. Il leva soudain la tête et montra à Pétale, son visage buriné, encore couvert par les gouttes de pluie de la tempête qui avait dû le surprendre. Il recula d'un pas dans l'eau et manqua de tomber en glissant lorsqu'il aperçut la jeune femme et les deux lionnes. Un court instant il resta figé

de surprise puis il reflua si vite qu'il abandonna sa pêche et se précipita vers le village en courant.

Pétale sourit et retint les deux fauves qui haletaient en voyant fuir cette proie potentielle. La jeune femme les entraîna le long de la berge sur cinq cent mètres environ. À sa gauche, la falaise descendait en pente douce jusqu'à la plaine qu'elle rejoignait une centaine de mètres plus haut.

Il aurait été facile de regagner, sans effort, le plateau en passant par là.

Son scan annonça des mouvements sur sa gauche. Une antilope allait et venait d'un pas hésitant à la délimitation de la pente et de la plaine. L'animal semblait perdu. Aucun troupeau n'apparaissait autour d'elle. Les deux lionnes avaient dressé la tête et leurs queues battait une mesure agressive. Pétale sut qu'elles l'avaient repérée. Elles n'avaient pas besoin de scan pour chasser. Le vent leur apportait les senteurs du monde et l'odeur de l'animal désorienté et effrayé émergeait de ces fragrances en un appel irrésistible.

Pétale laissa leur instinct se libérer. Les deux félines la considèrent un instant d'un regard complice, comme pour la remercier, et elles se ruèrent sur leur proie.

L'antilope les aperçut aussitôt. Elle se précipita le long de la faible dénivellation en sauts et détentes désespérés, pour rejoindre le plateau, mais les deux lionnes se lancèrent à sa poursuite avec une fougue carnassière et furent bientôt sur elle avant qu'elle n'ait parcouru la moitié de la déclivité. Elles mirent l'animal à terre sous leur poids et la brutalité de leurs morsures et l'une d'elle l'étouffa aussitôt.

Elles étaient accroupies sur la dépouille sanglante et Pétale ne voyait que le haut de leur dos depuis son emplacement. Elle entendait leurs grognements de satisfaction et pensa que c'était le bon moment pour relâcher son étreinte mentale. Absorbées par leur repas et l'esprit encore noyé sous l'adrénaline libéré par la chasse, les deux félines ne s'apercevraient pas, dans l'instant, de cette libération et sans doute ne comprendraient-elles jamais ce qui leur était arrivé. Pétale espéra seulement qu'elles repartiraient en direction du plateau et ne reviendraient pas vers les habitations.

La nuit approchait.

Pétale regagna le village sans un regard pour les fauves. L'ambiance du soir la poussa à flâner. Ses scans étaient en alerte et elle pouvait ignorer la peur

contrairement aux membres de la tribu qui postaient des sentinelles nuit et jour.

Elle chemina le long du marais. Les senteurs de ce lieu, et les arômes qu'une brise agréable amenait de la plaine, embaumaient l'air tiède du soir.

D'abord, Pétale regarda vers le plateau derrière lequel disparaissait le soleil. La dernière clarté du jour explosa dans un rouge flamboyant. Des silhouettes animales se dispersèrent devant la jeune femme alors que le sourd rugissement de lions lointains et invisibles, en quête de proie, faisait vibrer l'air.

La nuit s'établit en quelques minutes et les premières étoiles brillèrent au-dessus de Pétale. Elle savoura ce moment alors que les croassements des crapauds et des grenouilles ; les piailllements criards des oiseaux du soir, qui quittaient leurs abris diurnes pour se mettre en chasse, s'élevaient au-dessus du marais. Un couple de chacals aboya de l'autre côté du fleuve et une légion d'insectes nocturnes, dissimulé dans les roseaux et les hautes herbes, se réveilla en bourdonnant, crissant et sifflant, dans une clameur étourdissante.

L'impression était bien différente de celle qu'on éprouvait dans l'espace.

À ce moment, Pétale oublia la longue errance de ses voyages et se laissa griser par le mystère de ces premiers temps, sur ce monde en construction d'où était encore absente toute technologie. Pour la première fois elle se sentait libérée de son fardeau de sauveuse de monde et elle pensa alors qu'elle serait bien ici, si ce peuple l'acceptait.

Elle n'avait jamais ressenti ce genre de sensation depuis son départ d'Imbrium. Ce n'était pas le genre d'émotion que ses concepteurs devaient insérer dans la mémoire des androïdes qu'ils concevaient.

Son passage sur la planète inconnue et sa rencontre avec l'Entité avait changé sa perception du monde qui l'entourait, sans doute lorsque son hôte avait ajouté de nouveaux programmes adaptatifs pour la rendre plus autonome.

Le village apparut dans la lueur des feux de bois allumés par les habitants pour la nuit. Ils scintillaient et leur éclat chaud chassait l'obscurité. De petites lumières tremblotaient derrière les ouvertures qui servaient de portes aux habitations.

Pétale songea qu'elle devait être le centre de toutes les conversations.

Elle s'installa, contre la falaise, à l'écart des habitations. Elle ramassa des branches sèches d'olivier et de figuier et alluma un feu aromatique avec son briquet tempête ; l'un des rares objets du passé de la Terre que les explorateurs emportaient toujours dans leurs voyages. Elle ne se souvenait pas d'ailleurs comment elle l'avait obtenu. Sans doute un geste de ses concepteurs pour la conforter dans sa nature humaine et éviter qu'elle ne se posât des questions.

Par prudence, Pétale plaça deux détecteurs de mouvements à dix mètres de son campement pour se protéger des bêtes sauvages ou d'éventuels rodeurs. Elle vérifia son scan d'alerte et s'installa, le dos contre la paroi de la falaise. Les flammes écarlates et jaunes qui s'élevaient au-dessus des tisons faisaient danser son ombre sur la roche. Elle sentait la chaleur du feu envahir son être et elle comprenait cette fascination que les humains avaient toujours eue pour ce danseur fou incandescent.

Elle était aux premiers temps des civilisations sous le ciel étoilé.

Aucun bruit humain ne venait hanter la plaine, aucun cri, ordre ou conversation bruyante ; ou le brouhaha permanent que dégageaient nuit et jour, les machines qui psalmodiaient leur litanie de sons mécaniques ou leurs ronronnements numériques.

Pétale savoura ce moment unique et se laissa aller au sommeil malgré elle.

Au matin, elle réalisa qu'elle avait dormi toute la nuit sans même se réveiller un instant. Ce relâchement l'étonna mais elle en retirait une sensation de bien-être comme elle n'en avait jamais connu et qu'elle n'aurait, sans doute, jamais pu apprécier si elle était retournée à son époque dans la cité monde. Pendant un instant, elle eut l'impression d'approcher la véritable nature humaine tel que devait l'appréhender un corps de chair et de sang.

Il ne subsistait que des braises de son beau feu. Le froid vivace de la nuit toujours présent la saisit malgré le confort de son scaphandre. Elle ne s'en soucia pas et se leva d'un bond.

Après la froidure de la nuit, le soleil brûla presque aussitôt. Pétale étendit les bras et fit instinctivement des mouvements d'assouplissements qui pourtant n'étaient guère utiles à son squelette électromécanique.

Le ciel lumineux s'éclairait avec l'apparition de l'astre. Un vol de hérons arriva de l'est et se posa en périphérie du marais, près de l'Euphrate.

Pétale aperçut Domouzi qui descendait la sente qui traversait le village. Il portait une cassolette en argile cuite et venait vers elle à grands pas.

— As-tu passé une bonne nuit Inanna ? dit-il.

— Elle était agréable.

— Et tes lionnes ? Je ne les ai pas encore vu ! dit-il d'une voix où perçait un soupçon d'inquiétude.

— Je leur ai rendu leur liberté. Elles ne reviendront plus.

Domouzi l'en remercia et Pétale sut que sa gratitude n'était pas feinte.

— Je t'ai apporté un repas, dit-il en lui tendant la cassolette.

C'était un ragoût de mouton bouilli avec divers ingrédients indéfinissables qui flottaient ou se noyaient dans un brouet très liquide et gras. Pétale ne chercha pas à approfondir la qualité culinaire du plat et accepta cette offre généreuse. Elle remercia Domouzi et s'assit pour manger sous le regard approbateur du berger. Elle s'était contentée de nourriture de bien moindre qualité dans le passé et celle-ci pouvait passer pour du grand art.

Alors qu'elle dépeçait avec les dents une belle part de viande huileuse et dégoulinante qu'elle tenait avec les doigts, Domouzi lui expliqua qu'il avait parlé avec les gens de son clan. Il leur avait expliqué qu'elle venait d'un pays inconnu au-delà de l'horizon, peut-être d'un autre monde et certains avaient tressailli de frayeur à cet énoncé. Pour eux, cet autre monde ne pouvait être que celui des dieux ou des esprits. C'étaient des gens des temps anciens, encore proche de la nature. Les plus infimes phénomènes naturels incompréhensibles les impressionnaient et devenaient aussitôt surnaturels. Ils leurs vouaient une crainte superstitieuse et lorsqu'ils apprirent qu'elle était venue dans l'œuf brillant qui avait traversé le ciel, trois jours auparavant, ils ne cherchèrent même pas à remettre en cause le statut quasi divin qu'ils lui conféraient déjà. D'ailleurs, certains d'entre-eux ne l'avaient-ils pas vu lancer des flammes jusqu'à leurs pieds. Ceux qui avaient assisté à cette démonstration redoutable avaient acquiescé d'un signe de tête affirmatif. La surprise les avait tellement saisis lors de cet instant qu'aucun d'entre-eux n'avait conservé le souvenir de l'arme qui avait émis le trait de feu. Ils auraient tous juré que la flamme avait jailli de sa seule main et rien ne les aurait fait changer d'avis. Ils éprouvaient une crainte respectueuse envers Pétale et Domouzi sut qu'il les convaincrail

facilement d'accorder l'asile à la jeune femme car, finalement, lui aussi la redoutait un peu : « Elle m'a expliqué qu'elle venait en paix pour nous aider en cas de besoin et ses pouvoirs pourraient être un atout face à des rodeurs venus de la plaine. Elle peut nous être utile aussi je voudrais lui proposer de rester. Elle en a fait la demande et qui sait ce qu'elle pourrait nous faire si nous refusions. » Il avait rajouté ce dernier point pour appuyer sa démarche mais il doutait que la jeune femme eût des visées belliqueuses contre eux.

Les femmes avaient validé cette idée par des murmures approbateurs. Leurs familles étaient leurs biens les plus précieux et elles voulaient les préserver à tout prix. Tous acceptèrent finalement, s'il n'y avait que cela pour la satisfaire. Mais surtout, comme l'avait prévu Domouzi, ils préféraient l'avoir à leurs côtés plutôt que de se faire une ennemie d'un être capable de voler et de lancer des flammes.

Deux jeunes bergers, - ils devaient avoir une douzaine d'années -, sortaient déjà moutons et chèvres de leur enclos, aidés par trois chiens hirsutes couvert d'une poussière jaune qui effaçait leur pelage gris et noir. Ils poussèrent les bêtes vers les bords du marais pour leur permettre de s'abreuver.

Quelques enfants les suivirent en joignant leurs cris aux aboiements des chiens.

Leur joie de vivre envouta Pétale. Elle découvrait avec enchantement leur vie simple, si éloignée et ignorante à jamais des affres du monde industriel futur où les contraintes sociales et administratives écraseraient un jour les hommes. Elle venait bien sûr, d'une cité spatiale, mais l'existence de ses habitants n'y était guère différente de celle menée par les populations des anciennes civilisations mécanisées de la Terre.

— Suivons-les ! dit-elle à Domouzi.

Surpris par cette demande, Domouzi acquiesça ne sachant que répondre. Pétale vit son inquiétude : « Rassure-toi Domouzi, je veux simplement apprendre à mieux vous connaître. Là d'où je viens, les hommes n'élèvent pas de bêtes. »

— Alors vous vivez de la culture des champs ?

— On ne peut rien cultiver non plus, sur les terres, autour de ma cité.

— Mais comment vous nourrissez-vous ?

— Nous avons d'autres méthodes de production. Elles sont très difficiles à expliquer, mais j'essayerai un jour peut-être. En attendant, rejoignons-les.

Ils rattrapèrent bientôt le troupeau et ses gardiens et les accompagnèrent au milieu de la poussière et des cris. Les deux adolescents jetaient des coups d'œil furtifs et fascinés vers Pétale de peur de croiser son regard. Aucun n'essaya de lui adresser la parole et ils atteignirent tous la rive du marais sans prononcer un mot.

Une palette d'odeurs fraîches arrivait par bouffées depuis le fleuve, corrompues par de rares émanations nauséabondes de cette zone du marais que le courant de l'Euphrate renouvelait peu. Les moutons se précipitèrent pour se désaltérer dans l'eau tiède. La chaleur devenait pesante. Les enfants suivirent le troupeau et pataugèrent jusqu'aux genoux et tous, hommes et bêtes, burent et se soulagèrent au même endroit sous le regard amusé de Domouzi.

Pétale trouva le spectacle assez peu hygiénique mais elle n'avait pas l'intention de les éduquer sur ce point pour le moment. Lorsque le troupeau eut fini de s'abreuver, les bergers poussèrent les bêtes le long du marais en direction de la plaine herbeuse. Elle s'étendait à partir de l'endroit où Pétale avait libéré les lionnes.

Les scans ne détectaient aucune présence de ce côté. Les deux félins avaient certainement rejoint le plateau pour retrouver le territoire de chasse où Pétale les avait maîtrisés.

Pétale et Domouzi revinrent vers les habitations. Les villageois vaquaient déjà à leurs travaux journaliers. Tous ceux qu'ils croisèrent saluèrent Pétale avec respect. Ils semblaient moins inquiets que le jour précédent. Des femmes chantaient un air au rythme saccadé et répétitif en dehors du village sans que Pétale ne pût définir leur occupation.

— Suis-moi, dit Domouzi.

Il la conduisit jusqu'à un petit promontoire vers le haut du site. Une bâtisse à peine plus grande que celles des villageois était appuyée contre la paroi rocheuse et surplombait les autres habitations sur une hauteur d'homme. Ses murs, sans fenêtres, étaient plutôt délabrés et, par endroit, le toit s'était affaissé. Elle ne disposait que d'une entrée sans porte

— Tu seras bien ici, dit Domouzi. Dans deux jours nous l'aurons restaurée et

personne ne viendra t'importuner.

— C'est un très bon emplacement. Je t'en remercie Domouzi.

— Tu peux vivre sous mon toit en attendant ce jour.

— J'apprécie ton invitation berger, mais je ne veux pas être un fardeau pour toi ou ceux de ton clan. Je vais m'installer ici, même s'il n'y a pas de toit.

— Cet endroit n'est pas encore digne de toi Inanna ! fit Domouzi embarrassé de laisser dans une telle mesure celle qui était peut-être une déesse.

— J'y serai très bien car ton offre vient du cœur.

Domouzi la remercia d'un signe de tête : « Je te laisse donc Inanna. Il lui tendit la corne d'appel qui pendait à sa ceinture. Avec cet instrument tu pourras m'appeler à tout moment de la nuit ou du jour, ou simplement venir chez moi si j'y suis. »

Alors qu'il regagnait le village, il s'arrêta le long du sentier et se tourna pour la regarder avec une attention que Pétale n'avait jamais vu chez les gens qu'elle avait déjà côtoyé pendant ses voyages.

Chez García López de Cárdenas, la surprise et la sidération, de rencontrer quelqu'un comme elle, avaient prévalu mais Domouzi et les siens n'avaient pas été surpris par son arrivée ; ils avaient été effrayés, mais pas surpris. Ils croyaient dans les esprits de la plaine et dans l'existence des Déesses et des Dieux et la considéraient sans doute comme telle, mais aujourd'hui, Domouzi avait une autre attitude. Il semblait heureux de la voir comme s'il l'avait attendu et espéré depuis longtemps.

Il fut difficile à Pétale de se faire une idée sur ce que représentait vraiment ce regard. De par sa nature, exclusivement programmée et conditionnée pour l'exploration et le combat, elle était peu au fait de la nature des sentiments amoureux des humains. Elle se dit qu'elle étudierait cette sensation plus tard. Les archives sauvegardées dans le vaisseau devaient bien contenir des données sur ce genre de comportement.

Elle entra dans l'habitation. Elle ne disposait que d'une pièce. Son plafond éventré laissait passer les rayons du soleil. Malgré cette aération, les murs dégageaient les relents de cuissons anciennes de sueur et d'urine. Une multitude

d'insectes colonisait sol et murs. Quelques puces sautèrent sur ses mollets mais le scaphandre les dissuada d'aller plus loin et elles retombèrent sur le sol dans l'attente d'une nouvelle proie.

Pétale était peu sensible à ce genre de bestioles mais elle appréciait la propreté et l'ordre. Elle posa sur le sol une micro bombe conçue pour ne dégager qu'une intense chaleur, sans causer d'autre dégâts. Elle l'enclencha, sortit aussitôt et se plaqua contre le mur de pierres de la bâtisse. Mieux valait ne pas rester en présence de ce type d'engin capable de carboniser un corps humain.

Un flash bleu à plus de mille degrés irradiia la pièce et se diffusa à travers l'entrée. Pétale sentit la chaleur malgré l'épaisseur des murs et certains, dans le village, qui regardaient par-là, à cet instant, crurent qu'elle venait de lancer des flammes célestes, ce qui les conforta dans leur croyance en une divinité venue sur Terre.

Pétale laissa la chaleur se dissiper et retourna à l'intérieur. Aucune vie n'avait résisté à ce nettoyage et l'air avait été purifié car même les odeurs désagréables avaient disparu. Elle repoussa quelques grosses branches calcinées, encore fumantes, qui avaient dû servir à soutenir le toit et installa son havresac et son pack de vol contre le mur.

Vers midi, Domouzi vint l'inviter à prendre le repas en présence des siens. Pétale le suivit jusqu'à une habitation aussi simple et basique que les autres. Elle n'avait rien d'un endroit symbolisant la présence d'un chef.

Pétale s'installa sur un tapis de roseaux, face à Domouzi. Il était veuf. Il avait deux filles.

L'ainée était celle qui l'avait accueilli à son arrivée ; la plus jeunes devait avoir cinq ou six ans. Toutes les deux la dévisageaient du coin de l'œil avec encore un peu de peur.

Pétale leur adressa un sourire rassurant. Les deux enfants se sentirent confortés dans leur curiosité. La plus jeune contourna le tapis en utilisant mains et genoux pour se déplacer comme un petit animal peu farouche. Elle s'assit à côté de Pétale et posa un regard fasciné sur ses longs cheveux bleus.

Domouzi allait la sermonner pour son insolence mais il consta que Pétale ne s'offusquait pas de son attitude et son inquiétude d'une réaction violente de sa part s'estompa.

Pétale esquissa un sourire compréhensif : « Ne crains rien pour toi et les tiens, ni pour ceux de ta tribu. Je suis ici en paix. Vous n'avez rien à redouter de moi... Parle-moi de ton territoire, dit Pétale. »

— Ce n'est pas mon territoire.

— Tu m'as expliqué être le chef.

— Ce n'est qu'un titre honorifique grâce auquel on me permet de coordonner les idées, les conseils et les délibérations de notre clan. Je ne suis jamais seul pour prendre les décisions qui concerne tout le monde et souvent notre avenir.

Une société encore égalitaire pensa Pétale. Elle devait être bien loin dans le passé des civilisations pour que ce concept soit toujours en cours. C'était une vision de la vie qu'elle avait appris à apprécier depuis quelque temps.

— Ces terres ont un nom ?

— Ourouk, dit Domouzi.

Ourouk, un nom qui serait un jour celui de la grande cité où fut élaborée la première écriture de l'histoire humaine. Il confirma à Pétale qu'elle avait atteint le temps des hommes où les cités états n'existaient pas encore, longtemps avant les premières civilisations.

— Il n'y a pas de grandes cités dans les environs ? demanda-t-elle à tout hasard.

— Qu'est-ce qu'une cité ? Je ne connais pas ce nom.

— Je t'expliquerai un jour.

Domouzi et les siens avaient erré sur la plaine pendant de nombreuses années. Une période pastorale harassante, à pousser devant eux un maigre troupeau de moutons et de chèvres qui réclamaient sans cesse de nouveaux pâturages tant l'herbe des steppes était chétive.

À l'époque, leur clan ne se composait que d'une quarantaine d'individus. Ils se nourrissaient de baies grappillées sur des arbustes malingres sous la chaleur du désert, de la viande de leurs bêtes et de leur lait ; parfois ils chassaient et ramenaient une antilope.

Le clan avait découvert ce havre verdoyant en bordure du fleuve. Le gibier

abondait sur le plateau et les chasses promettaient d'être fructueuses malgré la présence des lions, des hyènes et des chacals. Le fleuve regorgeait de poissons faciles à pêcher. Pour ces pasteurs habitués au désert et aux vastes steppes, l'endroit était idyllique. Ils décidèrent d'y faire halte quelques semaines et finalement s'installèrent ; ils étaient là depuis cinq ans et avaient bâti ces habitations de pierres pour se protéger des intempéries et du soleil car il n'y avait rien d'autre pour construire des abris.

Pétale sentit les doigts de la petite fille glisser sur ses cheveux. Sa grande sœur voulut arrêter son geste mais Pétale s'interposa d'un signe : « Et toi, d'où tu viens ? » demanda la petite fille.

— Me croiras-tu si je te dis où je suis née ?

Que pouvait-elle leur raconter sans risquer de modifier leur perception de l'avenir ? Et puis, elle comprit que, pour eux, - quoi qu'elle pût leur expliquer -, cela n'aurait d'autre attrait que celui de la magie car ils ne pouvaient pas même imaginer ce qu'était la technologie : « Je viens de si loin et j'ai vu tant de choses. Des lieux qui te paraîtraient magiques et des êtres dont certains te sembleraient des démons. Là d'où je viens, mon peuple s'éteint ; les habitants ont presque tous disparu. Ils ont voulu contrôler leur monde, la nature et les bêtes ; ils ont domestiqué la puissance du soleil pour se chauffer mais aussi pour détruire et, finalement, ils se sont brûlés les ailes en puisant toutes les ressources de leurs terres. C'était un univers terrible où les peuples se laissaient volontairement asservir par des idées. Elles maintenaient leur perception de l'existence sous un contrôle permanent tout en leur laissant croire qu'ils restaient toujours maître de leur destinée. Mais c'était aussi un monde extraordinaire qui permettait de guérir les gens malades et aussi de voyager vite et loin, très loin.

— Jusqu'où ? fit la petite fille avec une moue sceptique.

— Plus loin que ne pourrait t'entraîner ton imagination.

— Ce devait être un monde extraordinaire, dit Domouzi qui avait beaucoup de mal à imaginer un tel univers.

— Il l'était en effet mais ses habitants ne savaient pas l'apprécier et le protéger.

— C'est pour cela que tu es partie.

— Je suis parti pour le sauver et, ma foi, d’une certaine façon, je crois que j’ai réussi, fit-elle pensive.

Ils terminèrent le repas et en début d’après-midi, Pétale décida d’accompagner Domouzi qui rejoignait le troupeau dans la plaine.

Ils cheminèrent pendant une demi-heure le long du marais puis s’engagèrent le long d’un sentier poussiéreux bordé de fleurs jaunes dont Pétale ignorait le nom.

L’Euphrate bifurquait vers l’est en libérant de vastes étendues herbeuses au-delà du plateau. Ici, l’herbe était épaisse et bien verte grâce au fleuve qui irriguait la région. La brise apportait des fragrances de fleurs et d’autres odeurs plus farouches, remugles de restes sanglants de proies et de fourrures imprégnées de sang, de sueur et d’urine de carnassiers repus.

C’était les exhalaisons d’un monde primitif qu’aucune technologie n’avait encore souillé et malgré cette note sauvage, Pétale privilégia les bouffées champêtres qui la rassérénaient et lui montraient à quel point la Terre était belle en ces temps premiers, avant que l’humanité ne la pervertisse au nom de l’évolution technologique.

Domouzi avançait en silence à sa gauche en s’appuyant sur sa houlette. Pétale devinait qu’il était concentré et à l’affût du moindre signe autour d’eux qui aurait indiqué un danger, animal ou homme ou simplement naturel.

Pétale, qui ne pouvait encore se défaire complètement de sa programmation protectrice, maintenait ses systèmes de surveillance en alerte mais elle n’avait aucune peur de rencontrer quelque ennemi que ce fût. Et, tandis qu’ils avançaient sous le soleil brûlant, elle continuait d’apprécier la beauté de ces paysages.

Ce goût pour la beauté des choses l’habitait depuis son arrivée. Elle se souvenait avoir commencé à ressentir ce genre d’émotions lors de la traversée du trou de ver vers la planète mystérieuse. Dans le passé elle avait peu prêté attention aux paysages qui l’entouraient ; peut-être en descendant vers Paris avec l’être sylvestre, mais sa préhension de la nature n’était pas aussi élaborée qu’aujourd’hui. Elle se doutait qu’elle devait cette évolution à l’Entité sur la planète inconnue mais elle ne comprenait pas les raisons qui l’avait conduit à la gratifier de ces nouvelles sensations. Elle devait avoir un but, mais lequel : personne n’offre des faveurs sans en espérer quelque chose en retour.

Néanmoins, des millénaires allaient s'écouler avant que de grands conflits ne viennent dévaster ces territoires et entraînent l'arasement de la Terre par les civilisations industrielles. Pétale savait que les terres autour d'elle resteraient paisibles pendant longtemps encore, bien qu'elle connût le résultat final. Les propos de l'être sylvestre concernant les Vikings lui revenaient à l'esprit « Ce sont des destructeurs qui n'épargnent rien pour augmenter leurs profits... Ils sont les précurseurs de l'homme futur qui réduira la Terre à sa merci. »

Domouzi aperçut les bergers dans la plaine et lança un cri pour les prévenir de leur arrivée. Ils les rejoignirent près d'un gros rocher contre lequel l'un d'eux s'appuyait ; l'autre était à environ cinquante mètres avec les chiens et assurait une surveillance nonchalante.

À ce moment Pétale s'arrêta. Elle avait pris sa décision : « Je crois que je vais rester avec vous quelque temps, dit-elle à Domouzi. Je travaillerai avec vous dans vos champs ou pour garder les bêtes. Je protégerai le village si cela est nécessaire. Je ne veux pas être à votre charge. »

— Mais tu es notre invitée, s'indigna le berger.

— Ce n'est pas une raison pour me complaire dans cette situation. Vois-tu, j'ai beaucoup voyagé. J'ai connu des contrées lointaines et j'ai combattu des êtres que tu ne peux même pas imaginer. Ce territoire semble en paix et j'apprécie ce calme car je n'ai jamais rien connu de semblable au cours de mes périples. J'ai envie de m'arrêter ici, si vous m'acceptez.

Somme toute, Domouzi était assez flatté par la demande de Pétale. Il ignorait toujours si elle était humaine ou déesse et peu lui importait finalement. Il n'avait aucune intention de l'offenser. Sa présence était rassurante et elle inspirait le respect et aussi un peu de crainte. Ce pouvait être un atout pour le clan. Et surtout, il éprouvait pour elle un sentiment plus profond.

— Soit, dit-il. Nous t'accueillerons avec plaisir dans le partage des travaux du village. Les bras supplémentaires sont toujours les bienvenues.

Pétale l'en remercia. Elle se sentait renaître. Une nouvelle vie se préparait pour elle, loin des contraintes de la vie spatiale même si elle savait que les grands voyages allaient lui manquer. Mais après tout, elle était sur une Terre encore vierge et elle avait toutes les capacités requises pour explorer sans risque ces nouveaux territoires...

Chapitre 22.

La cité sur la Lune

Un grand dôme en verre blindé recouvrait la salle de réception de la cité sélénite. García López de Cárdenas étudiait la surface de Lune avec crainte et respect à travers la courbure transparente.

Le conquistador pouvait voir la Terre depuis la pièce. La planète semblait flotter au-dessus de l'horizon lunaire. C'était la fin de la journée sur cette face exposée au soleil.

Encore enrobée par la lumière de l'astre, la Terre offrait un spectacle magique. Une aura jaune et bleue frangeait l'atmosphère alors que, sous l'effet du mouvement orbital de la planète, l'éblouissante clarté de l'étoile disparaissait pour éclairer son autre face.

La Terre était merveilleusement bleue et Cárdenas ne comprenait pas ce qui avait poussé les hommes de son futur à exploiter ses ressources à outrance comme le lui avait expliqué Pétale. Ou plutôt, il comprenait trop bien : c'était cette même soif de richesses et de pouvoir qui l'avait poussé, lui et ses compagnons à envahir et conquérir le nouveau monde.

Tout ça pour que les derniers représentants de l'espèce humaine finissent ici. C'était d'une tristesse infinie.

Alors qu'il observait ce nouvel univers avec fascination, García López de Cárdenas prit alors conscience d'une autre vérité : « Ainsi elle tourne vraiment autour du soleil ! » observa-t-il avec la compréhension soudaine qu'on lui avait menti toute sa vie.

La circonférence intérieure du dôme était recouverte de dix sphères d'une vingtaine de centimètres de diamètres. Elles diffusaient une lumière douce qui adaptait son intensité en fonction de la clarté extérieure. Elles diffusaient un niveau d'UV suffisant pour maintenir en vie deux chênes de trois mètres, dont le transport, au premier temps de l'installation des humains, avait dû coûter une fortune. Ils semblaient se plaisir ici et les préposés aux services d'entretiens leurs apportaient un soin particulier. Eux aussi avaient la nostalgie de la Terre et ces

deux simples arbustes apportaient à tous ceux qui les contemplaient le sentiment que les temps anciens devaient être bien agréables.

Le reste de la salle était parsemé d'appareils et d'écrans de contrôle qui affichaient une vue d'ensemble des installations de la cité.

Une horloge murale digitale, aux chiffres verts, indiquait quatorze heure quinze. García López de Cárdenas fut satisfait de comprendre qu'il s'agissait de l'affichage de l'heure car un système identique apparaissait dans la cabine du vaisseau et Pétale lui en avait expliqué l'utilité. Bien sûr, il avait vu des horloges à aiguilles, - qui commençaient à se répandre chez les riches bourgeois et les nobles de son temps -, mais celles-ci étaient peu précises

Cárdenas considérait la coupole avec circonspection. Il savait que nul n'avait la moindre chance de survivre à l'extérieur sans l'un de ces vêtements étanches que les sélénites appelaient scaphandres. S'il arrivait que le dôme se brisât ou se fissurât seulement, il n'avait aucune chance de sortir vivant de la catastrophe et, cette éventualité lui lançait des frissons jusqu'aux bouts des doigts. Enfin, il lui fallait bien faire confiance en la technologie des humains de cette époque. Après tout, il vivait sous la protection de ces constructions depuis des centaines d'années.

L'homme qui l'avait accueilli à l'ouverture du sas portait l'un de ces scaphandres. Il était orange et blanc, surmonté par un casque, entièrement transparent, en forme de sphère. Le technicien devait avoir vingt-cinq ans. Son visage présentait une mine accueillante. Il était assez pâle et ses cheveux ne dépassait pas le millimètre autour de son crâne. Une configuration plutôt épurée pour quelqu'un comme Cárdenas habitué à un monde de barbes et de longues chevelures.

Le technicien lui avait tendu la main en signe de bienvenue et s'était adressé à lui dans un espagnol du seizième siècle assez honnête. Le conquistador s'en était étonné et il se demandait quelle technique ce peuple employait pour apprendre une langue aussi ancienne en quelques jours car il doutait que l'on parlât encore l'espagnol de son époque dans la cité sélénite.

L'homme lui avait annoncé qu'il portait un casque pour ne pas se contaminer car il ignorait s'il était porteur de germes dangereux pour Imbrium et ses habitants.

García López de Cárdenas n'avait pas vraiment compris ce que signifiait le mot "germe" mais il lui avait fait confiance et l'avait suivi à l'intérieur de la navette. Avant de sortir du vaisseau spatio-temporel il avait eu un dernier regard pour l'engin qui avait protégé son sommeil pendant des millions d'années et avait remercié dieu de l'avoir épargné à travers l'espace et le temps.

L'astre lunaire était un endroit fantastique pour García López de Cárdenas, - dans son acception surnaturelle ou magique -, et il s'attendait toujours à voir surgir quelque monstre diabolique ou chimérique derrière chaque rocher, bien que Pétale lui ait un jour indiqué que sa surface était dépourvue de toute vie autochtone.

La lumière douce du jour lunaire baignait la pièce à travers la coupole. Cárdenas retourna s'asseoir devant la petite table métallique installée au centre de la pièce. Le décor était spartiate. Les murs de métal luisaient doucement autour de lui. Sous le dôme, quatre surprenants petits appareils étaient fixés sur un support en croix, à égale distance l'un de l'autre. Ils tournaient lentement et suivaient chacun de ses mouvements.

Un verre et une carafe, remplis d'une eau limpide et fraîche étaient posés devant lui.

C'était la première fois qu'il voyait ce genre de récipients en véritable verre. À son époque, seuls les princes ou de riches bourgeois pouvaient s'offrir ce luxe. Les hommes comme lui buvaient dans des gobelets en bois ou parfois en métal grossier.

Une heure passa.

Un léger chuintement attira soudain son attention.

La porte à sa gauche venait de glisser dans la paroi. Un homme entra. Il était d'une taille égale à celle de Pétale. Il portait lui aussi les cheveux presque ras et son teint était plus hâlé que celui du technicien qui l'avait accueilli.

Il portait une tenue stricte : un pantalon couleur sable, - avec une bande rouge en parement le long de chaque fût de jambe -, et une veste droite d'une couleur identique, sans fioriture, fermée par sept boutons dorés. Svelte, - il devait avoir la quarantaine -, son visage lisse aux traits réguliers lui donnait l'apparence de quelqu'un de froid et sévère.

Néanmoins, il sourit. Il posa sur García López de Cárdenas un regard aimable et considéra, avec une attention non dissimulée, son air toujours altier, - comme il sied à un conquérant -, ses cheveux couvrant ses oreilles et sa nuque et sa barbe noire et drue, assez hirsute, malgré la taille, en raison des péripéties que le conquistador avait endurées.

Il était le genre d'homme, âpre au combat et sans concessions, qui n'existait plus dans Imbrium.

Il s'assit en face de lui.

— Soyez le bienvenu chez les terriens du trente-quatrième siècle ! déclara-t-il en espagnol, d'une voix chaude et agréable que le conquistador ne s'attendait pas à entendre, venant d'un visage aussi fermé : « Pardonnez-moi de vous avoir fait attendre si longtemps mais il fallait que nous nous assurions que vous n'étiez pas porteur de germes étrangers qui auraient pu contaminer notre cité. Nous sommes prisonniers de ce monde à cause d'une épidémie qui a décimée l'humanité et nous ne voulons prendre aucun risque. Cette salle est équipée de tous les systèmes médicaux nécessaires pour étudier la moindre parcelle interne et externe de votre corps. Nous avons détecté et éradiqué les mauvaises bactéries et autre corpuscules microscopiques étrangers qui vous ont contaminé dans le nouveau monde. Je peux vous rassurer, en vous assurant, que vous êtes désormais parfaitement sain et apte à vivre ici... Je suis Gorman Forke, gouverneur d'Imbrium. C'est le nom que nos ancêtres avaient donné au cratère qui abrite notre refuge ; mare Imbrium, ce qui signifie : “mer des pluies,” et que nous avons adopté.

L'espagnol savait ce que signifiait : « Imbrium » et il trouva que ce nom latin était le bienvenu et le reliait un peu à son passé.

— Je suis García López de Cárdenas, dit-il fièrement. J'appartenais à l'expédition de Francisco Vásquez de Coronado à la recherche de la cité de Cibola.

— La fameuse cité d'or. J'ai étudié les archives à ce sujet. Si je me fie à elles, vous êtes revenu de cette expédition avec Coronado.

— Mon autre moi surement, fit Cárdenas avec un soupir. Au moins vous m'annoncez qu'il a survécu à l'expédition.

— Votre “autre moi ?” fit Gorman Forke surpris.

Alors García López de Cárdenas lui raconta en détails toute son histoire et les aventures extraordinaires qu'il avait vécues en compagnie de Pétale Chloris.

Gorman Forke l'écouta sans l'interrompre. Lorsqu'il eut fini, il regarda les quatre caméras fixées sur le dôme, toutes orientées sur le conquistador puis consulta une tablette identique à celle que possédait Pétale. Les données des détecteurs de mensonges, établies par le suivi des caméras espionnes, étaient incontestables : l'homme, en face de lui, avait dit la vérité d'un point à l'autre de son exposé.

Cárdenas se rendait bien compte que son histoire était peu commune et méritait que l'on doutât d'elle mais ce ne fut pas le cas à sa grande satisfaction.

— Je vous crois, dit simplement Gorman Forke. Cependant, deux points de détails essentiels me laissent perplexes. Vous m'expliquez que vous êtes devant moi grâce à l'intervention d'une femme nommée Pétale Chloris, que nous aurions envoyée en exploration sur Terre, or, il n'y a jamais eu personne dans la cité qui se nommât Pétale Chloris et nous n'avons jamais détecté le moindre pic d'énergie en provenance de la Terre.

— C'est impossible ! fit Cárdenas décontenancé.

— Bien au contraire et ça ne remet en rien votre histoire en cause.

— Je ne comprends pas !

— Vous avez fait un voyage de retour vers la Terre qui a duré des millions d'années. Ce sont des chiffres qui vont au-delà de l'imagination. Il est logique que la précision ne soit pas de mise dans un tel processus. Je viens de consulter les probabilités d'erreurs établies par nos calculateurs. Il semblerait donc que vous êtes arrivé, à notre époque, bien avant que tout le processus, menant à votre intervention, ne s'enclenche. Maintenant, nous savons qu'il y aura un jour deux pics d'énergie inconnus en provenance de la Terre et que pour les étudier nous enverrons une équipe qui comprendra une femme nommée Pétale Chloris ; le problème est que nous ignorons quand cela se produira.

— Pétale avait une trentaine d'années lorsqu'elle m'a "capturé" et sauvé aussi, je dois le reconnaître. Si son nom n'apparaît pas parmi les habitants d'Imbrium, cela veut dire qu'elle n'est pas encore née. Donc, ces manifestations d'énergie, comme vous les appelez, ne se produiront pas avant trois décennies au moins.

— Je n'en suis pas si sûr, dit Gorman Forke... Que savez-vous de Pétale Chloris ?

— Et bien, c'est une guerrière extraordinaire, sans elle les Vikings m'auraient proprement occis. Proprement est un euphémisme bien sûr, connaissant leur barbarie.

— Elle ne vous a jamais parlé d'elle, de son passé ?

— Nous n'avons guère eu le temps d'approfondir nos relations. Nous avons poursuivi ce Voyageur sur des milliers d'années et des distances considérables mais, pour nous, cela n'a pas duré plus que quelques jours, dit García López de Cárdenas avec une intonation dans laquelle Gorman Forke décela quelques regrets.

— Vous avez mentionné qu'elle portait une chevelure bleue, dit-il. Je comprends mieux maintenant. C'est une jolie femme en effet et il est compréhensible qu'un homme puisse être attiré par elle !

— Comment pouvez-vous le savoir ? Qu'elle est jolie veux-je dire ? s'étonna Cárdenas.

Gorman Forke se servit un verre d'eau il arbora un air plus grave : « Qu'êtes-vous prêt à entendre sur notre monde ? »

— Et bien, j'ai vécu tant de situations qui, même maintenant, me paraissent encore singulières que je me sens en capacité de tout accepter.

— Je vais vous faire une révélation qui changera à jamais votre façon d'appréhender les êtres et les choses.

— Vous m'inquiétez.

— Rien qui ne puisse être alarmant pour votre intégrité physique ; juste pour votre âme ; je crois que c'est ainsi que l'on vous faisait craindre l'inconnu à votre époque.

García López de Cárdenas se sentit brusquement redevenir un enfant inquiet face à l'obscurité.

Si cet homme avait voulu le déstabiliser, il avait réussi.

Gorman Forke appuya sur l'une des touches tactiles de son écran : « Veuillez

dire au capitaine Treïsa Andriop de me rejoindre. »

Quelques minutes s'écoulèrent et le chuintement annonça l'ouverture de la porte.

Une jeune femme entra. Elle portait un uniforme d'une pièce, de couleur gris bleu décoré de parements mauves le long des bras et des cuisses mais le plus extraordinaire était ses cheveux bleus qui descendait en cascade jusque sur ses épaules.

— Je vous présente le capitaine Treïsa Andriop, chef de notre sécurité, dit Gorman Forke mais García López de Cárdenas ne voyait que Pétale. Elle était son sosie parfait.

Elle se plaça au garde-à-vous devant le gouverneur et salua les deux hommes sans accorder la moindre attention au conquistador.

— Vous avez besoin de mes services gouverneur ? demanda-t-elle.

— Absolument capitaine. Mettez-vous nue devant cet homme !

— À vos ordres ! dit-elle sans montrer la moindre émotion.

García López de Cárdenas se leva d'un bond en faisant crisser la chaise sur le sol de métal : « Mais ! » fit-il complètement décontenancé par la situation tandis que la jeune femme commençait à déboutonner son vêtement en partant du col.

Elle n'alla pas plus loin que le quatrième bouton : « Contre-ordre capitaine ! dit Gorman Forke. J'ai changé d'avis. Vous pouvez vous retirer. »

— À vos ordres ! fit de nouveau la chef de la sécurité. Elle salua et sortit de la pièce sans laisser paraître la moindre émotion sur l'épisode qui venait de se dérouler.

— Qu'est-ce-que cela veut dire ? fit Cárdenas interloqué et très en colère aussi.

— Rassurez-vous, elle n'obéit qu'à moi.

— Comment-est-il possible d'obtenir une telle soumission sans la considérer comme une esclave ?

— Elle n'en est pas une. C'est ce que vous appelleriez une machine mais que

nous nommons Gynoïde. C'est un être biomécanique, d'apparence féminine, mue par des systèmes de calculs très sophistiqués dont je vous épargnerai les détails. Son pendant masculin s'appelle : "androïde". Nous en avons plusieurs. Ils nous servent et s'occupent des besognes les plus simples comme les plus ardues. L'être que vous venez de voir est le plus sophistiqué d'entre tous. Si vos dires sont exacts, c'est elle que j'enverrai pour accomplir la mission que vous m'avez mentionnée.

— Mais c'est Pétale !

— Sans doute le deviendra-t-elle puisque vous la reconnaissez et qu'aucun de ses semblables n'est identiques. Nous la reprogrammerons en ce sens le moment venu. Nous avons veillé à établir une différence physique, principalement au niveau du visage pour ne pas imposer l'uniformité de leur présence aux habitants humains d'Imbrium. Nous pouvons les programmer à volonté. Telle que vous l'avez vue, Treïsa Andriop a déjà participé à de nombreuses missions dans le système solaire. Chaque fois avec une identité différente pour lui donner l'illusion de son indépendance. À son retour nous récupérons les données qui constitue son moi et son savoir et nous la reprogrammons. Elle n'a aucune possibilité de se souvenir de ses précédentes vies passées. Si un jour nous parvenons à récupérer l'être appelé Pétale Chloris que vous connaissez, nous ferons de même et il ne restera plus que vous et nos archives, à partir de ses données, pour se souvenir de sa mission. C'est le meilleur élément biomécanique que nous ayons jamais conçu. Elle est de toutes les missions extérieures à Imbrium.

Le conquistador se laissa retomber sur sa chaise et poussa un soupir de désarroi : « Une machine ! »

— Je comprends ce que vous ressentez, dit sincèrement Gorman Forke en constatant la mine défaite du conquistador. Malheureusement pour vous, c'est la réalité. En ce qui concerne les manifestations d'énergie que vous avez mentionnées, elles peuvent donc apparaître n'importe quel jour à partir de maintenant...

— Non, vous ne pouvez pas comprendre, dit brutalement García López de Cárdenas. L'être, la femme plutôt, que j'ai connu n'avait rien d'une machine, autant dans sa façon de penser ou de s'exprimer que dans son comportement en général. Si elle avait été conditionnée comme vous l'affirmez, elle ne m'aurait

pas épargné dans le cañon. J'étais une entrave à sa mission. Elle aurait dû m'abandonner à mon sort : elle ne l'a pas fait. Au contraire, elle m'a amené avec elle pour ne pas me condamner à une mort certaine en plein désert. Elle m'a fait participer à sa mission, m'a enseigné l'univers et l'histoire du monde et m'a de nouveau sauvé des Danois. Enfin, elle est allée contre m'a volonté en me renvoyant vers la Terre pour achever sa mission et me permettre de survivre. Une machine ne ferait pas ça.

— J'admets que le comportement que vous me décrivez est plutôt surprenant et incompréhensible. Elle a, certes, était conçue pour aider les humains mais pas au détriment de sa mission. Il faudra que ses concepteurs étudient cette altération de ses programmes si nous la retrouvons.

— J'espère que vous ne la retrouverez jamais, dit Cárdenas avec ferveur. Elle a sauvé la Terre puisque l'humanité et là, du moins ce qu'il en reste. Car si elle est en voie d'extinction elle ne le doit sans doute qu'à elle-même.

— Vous êtes en colère, désappointé aussi ; je le conçois très bien. Malheureusement, il est des situations que nous ne pouvons pas changer.

— Quand on a traversé l'univers et le temps, on peut trouver la force d'apporter le changement, dit fermement García López de Cárdenas avec une conviction qui surpris Gorman Forke.

— J'apprécie votre force de caractère señor, dit Gorman Forke avec une étrange fascination. Vous êtes un homme de décisions. Vous l'avez prouvé en tant que conquistador mais vous ne pourrez jamais retourner à votre époque. Il vous faut désormais considérer notre monde comme votre ultime nation. Nous avons besoin d'hommes de votre trempe. Nous sommes un peuple ancien. Malgré les explorations que nous menons dans le système solaire, nous ne sommes pas assez nombreux pour établir une nouvelle civilisation. Les derniers survivants de l'espèce humaine s'étiolent sous ces dômes et je crains fort que nous finissions par disparaître. Vous êtes celui que nous n'espérions plus. Mais nous verrons cela plus tard. En attendant, vous êtes le bienvenu ici. Je vais vous conduire dans les appartements que nous vous avons réservé. Vous pourrez vous y reposer et je l'espère vous ressourcer.

Ils quittèrent la salle d'accueil et traversèrent des couloirs d'une blancheur aseptisée. Les rares habitants qu'ils croisèrent marchaient comme des automates, le regard dans le vague, sans leur prêter attention.

García López de Cárdenas les salua mais peu d'entre-eux lui rendirent son salut.

— Ne faites pas attention à leur comportement, dit Gorman Forke. Nous vivons en vase clôt depuis plus de huit cent ans et nous avons perdu l'habitude de recevoir des invités. À vrai dire, nous n'avons jamais eu d'invités avant vous. Si d'autres espèces peuplent l'univers, nous ne les avons pas encore rencontrées.

Les deux hommes traversèrent quelques salles et très vite García López de Cárdenas perdit le sens de l'orientation tant l'agencement de la cité était uniforme. On circulait ici comme dans un dédale et, sur le sol, des bandes de couleurs, jaunes, bleues, vertes, oranges, enfin, presque toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, indiquaient le chemin à suivre pour se rendre d'un point à un autre.

— Vous verrez, vous vous y ferez très vite, annonça Gorman Forke qui avait constaté à quel point il était désorienté dans ces méandres. Nous vous fournirons tout le matériel nécessaire pour vous orienter.

Ils passèrent d'un module à l'autre à travers des tunnels transparents qui mettaient le sol lunaire à quelques dizaines de centimètres des deux hommes. García López de Cárdenas ne put s'empêcher de poser sa main sur la face limpide d'un cylindre, en regardant l'étendue de poussière grise, jalonnée de cratères et de monticules jusqu'à l'horizon.

— Fascinant, n'est-ce-pas ! dit Gorman Forke. Pourtant, on finit par se lasser de ce paysage. Lorsqu'on vit trop longtemps au même endroit, la vue de ce qui nous entoure n'a plus la même saveur.

— Vous semblez blasé de tout, s'étonna Cárdenas.

— Comme je vous l'ai dit, nous nous étions installés sur ce monde sans attrait que nous ne parvenons pas à quitter. La curiosité de la découverte est devenue ennui. Nous espérons migrer un jour vers Mars et nous avons commencé les opérations pour lancer une terraformation destinée à rendre la planète habitable. Mais cela demande un travail considérable et nous disposons de peu de moyens matériels et humains pour travailler vite. Nos vaisseaux de forage parcourent le système solaire à la recherche de matériaux. C'est l'un d'eux qui vous a découvert. Ensuite, il faut raffiner les cargaisons sur la Lune à partir d'une usine que nous avons mise des décennies à concevoir et établir. L'assemblage des systèmes prend énormément de temps. Les équipes d'installation ont entrepris un premier

voyage vers Mars, pour installer les premiers mécanismes de terraformation, voici seulement quarante ans. Nous avons lancé cette opération il y a plus de cent ans et nous estimons qu'il nous faudra encore deux cent années avant que la planète devienne viable et que les premiers terriens commencent à s'y établir sans avoir à vivre dans des bâtiments hermétiques comme ceux qui nous abritent. À vrai dire, je ne crois pas que nous réussirons. Sans doute aurons-nous disparu bien avant cette échéance. Nous poursuivons seulement cette mission pour maintenir le moral des habitants d'Imbrium. Tous savent parfaitement qu'ils ne travaillent pas pour eux mais pour leurs descendants alors il est difficile d'entretenir leur motivation.

— Peut-être le vaisseau dans lequel vous m'avez trouvé vous sera utile, fit Cárdenas.

— Nous allons l'étudier. Si, comme vous l'assurez, il est capable de voyager dans le temps, il pourrait nous offrir des perspectives au-delà de notre imagination... Nous arrivons !

Gorman Forke l'invita à entrer dans un appartement assez vaste, meublé avec sobriété mais agréable au regard. Une table, deux chaises, une armoire murale et trois fauteuils confortables composaient le mobilier. Une petite chambre s'ouvrait derrière le mur face à l'entrée. Un dôme transparent permettait de voir l'espace et les étoiles juste au-dessus du lit ; un endroit parfait pour trouver le sommeil selon Cárdenas. À droite de la salle principale, un escalier menait à une mezzanine où trônait un grand bureau. Une seconde coupole claire et lisse assurait une vue sans pareille sur les falaises du cratère de la mare Imbrium.

— Vous êtes chez vous ! dit Gorman Forke. C'est l'ancien appartement d'un grand physicien qui nous a quitté il y a peu. Sans doute découvrirez-vous des objets qui lui appartenaient. Vous trouverez une tablette tactile sur la table. Nous vous montrerons comment vous connecter pour accéder aux nouvelles journalières ou à une carte de la cité. J'enverrais quelqu'un prendre vos mesures pour vous fournir des vêtements appropriés à notre univers. Dans cette attente, vous pourrez utiliser celui qui est posé sur votre lit. Pour le reste, il vous suffit d'appuyer sur ce bouton et quelqu'un viendra à votre secours. Je vous invite à commencer par la salle de bain. Nous avons la chance de disposer de beaucoup d'eau et il n'est rien de plus agréable qu'une bonne douche chaude après un long voyage.

García López de Cárdenas se demanda ce qu'il entendait par : "une bonne douche chaude" mais il verrait bien en explorant l'appartement.

Gorman Forke lui remit un téléphone et lui enseigna les bases de sa manipulation avant de le laisser seul : « Mon numéro est le 01 ; n'hésitez pas à m'appeler à toute heure avec cet appareil si vous avez besoin d'aide. De toute façon, je reviendrai vous voir bientôt car il faut que nous nous entretenions de votre futur chez nous. »

García López de Cárdenas était plutôt flatté d'être considéré comme un hôte de marque malgré la singularité de sa situation ou peut-être à cause d'elle.

Il fit le tour de l'appartement. Les toilettes et la salle de bain furent pour lui une grande nouveauté. Il découvrit la douche et comprit rapidement à quoi elle servait bien qu'il trouva ce système plutôt déconcertant. Il réalisa alors la signification des paroles de Gorman Forke. Il semblait que les gens de ce temps aient une forte propension au nettoyage total du corps au moins une fois par jour, ce qui lui sembla plutôt inquiétant. Les médecins de son temps stipulaient qu'il était préférable de conserver la saleté, - ou à la rigueur d'utiliser du talc -, sur le corps pour empêcher les miasmes de pénétrer par les pores. Avaient-ils tort ? Visiblement les gens du futur supportaient ces lavages incessants et n'en mourraient pas.

Il décida de tenter l'expérience malgré une crainte résiduelle, se déshabilla en priant dieu de le pardonner d'arborer son corps nu, bien qu'il n'y eût personne avec lui, et s'installa sous la douche chaude.

L'eau qui fouetta son corps avec douceur le plongea dans une sensation de bien-être comme il en avait peu connu. Il resta un moment à la laisser couler sur chaque parcelle de sa peau, découvrit un savon gel parfumé dans son flacon poussoir et se décrassa d'un voyage qui avait duré plusieurs millions d'années. La poussière et le sable de l'Arizona le couvrait encore et l'eau se teinta de jaune à ses pieds en s'écoulant de son corps.

La serviette était douce et moelleuse. Il trouva des ciseaux, sans comprendre à quoi servait la tondeuse sur son présentoir, et tailla sa barbe ébouriffée après ce voyage sans autre moyen que son poignard pour l'entretenir. Il trouva, dans la chambre, le vêtement annoncé et l'enfila. Il était un peu grand, mais il pardonna, à ses hôtes, ce détail. Il était plus confortable que les habits qu'ils n'avaient pas enlevés depuis son départ en expédition avec Coronado. À vrai dire, maintenant

qu'il sentait la fleur d'oranger, - du moins était-ce l'impression odorante qu'avait laissé sur lui le gel parfumé -, il découvrait que ses habits de conquistador puaient le crottin de cheval, la sueur et quelques autres effluves, - qu'il valait mieux ne pas nommer -, que dégageaient les soldats de son époque en expédition ; toutes odeurs auxquelles il était tellement habitué, au milieu de ses coreligionnaires, qu'il n'y faisait jamais attention et il regrettait aujourd'hui d'avoir répandu et imposé ces senteurs à Pétale Chloris.

Malgré toutes les nouveautés technologiques qu'il avait assimilées pendant son voyage, il n'arrivait toujours pas à considérer qu'elle fût une machine.

Quelqu'un lui avait apporté un repas pendant qu'il prenait la douche. Le contenu était assez déroutant. C'était une sorte de pain de viande sans viande et qui, aussi étrange que cela parût, dégageait une odeur de poulet rôti. Un couteau et une sorte de fourche miniature à quatre dents accompagnaient le plat.

García López de Cárdenas n'avait pas mangé depuis quelques millions d'années et il se rendait compte maintenant, qu'il avait très faim. Même si l'ensemble ne semblait pas très engageant d'un point de vue visuel, il exhalait un arôme agréable et Cárdenas avait mangé de la nourriture bien plus rebutante dans le passé, mais, à l'époque, il ne faisait pas trop le difficile. Il avait découvert que la faim extrême peu rendre très appétissant le plus écœurant des aliments. Il attaqua le plat avec le couteau en ignorant la fourchette dont il ignorait la fonction et finalement le trouva très agréable au goût. De plus, il cala parfaitement sa faim.

Une horloge identique à celle de la salle de réception indiquait presque seize heures lorsqu'il acheva son repas. Il allait s'essuyer les mains sur sa tenue comme il avait l'habitude de le faire en expédition et se ravisa soudain. Les sélénites n'agissaient certainement pas de la sorte. Leur aspect général démontrait une propreté extrême.

Il retourna dans la salle de bain et lava ses mains sous l'eau avec un peu de savon. C'était effectivement plus agréable que de rester avec les doigts poisseux et il se promit d'agir toujours de la sorte.

Malgré la fatigue qu'il ressentait, García López de Cárdenas décida d'explorer la cité. Il était trop excité par la découverte de ce monde nouveau pour espérer trouver le sommeil, surtout après avoir dormi pendant cent soixante millions d'années. Son appétence, à explorer sans cesse de nouveaux espaces, reprenait le

dessus.

Il déambula dans les couloirs, à l'aventure, se perdit dans des annexes sans issues, avant de réaliser qu'il aurait pu utiliser la tablette laissée par Gorman Forke. Il se retrouva dans la zone centrale de l'un des modules circulaires de la cité. Une lumière douce ruisselait à travers le dôme. Contrairement à la vue depuis sa chambre, il ne voyait pas les étoiles et s'en étonna puis il se souvint que Pétale lui avait expliqué que les lueurs de la Terre et du soleil réunies étaient suffisantes pour les éclipser.

Cette fois, les habitants présents se tournèrent sur son passage. La nouvelle de son arrivée avait vite été connue de tous. Sa barbe et ses cheveux longs, juraient sur ce monde aseptisé. Mais surtout, tout le monde voulait voir l'homme du passé, qui avait voyagé dans l'espace et le temps.

On le salua sans oser l'approcher ; ce peuple vivait en autarcie depuis trop longtemps pour hasarder des familiarités.

García López de Cárdenas leur rendait leur salut en comprenant parfaitement leurs émotions. Ils n'étaient pas très nombreux. D'ailleurs le conquistador avait croisé peu de leurs semblables pendant sa courte pérégrination. C'était intrigant alors que Pétale lui avait indiqué que cinq milles terriens avaient été transportés sur la Lune.

Il poursuivit son exploration jusqu'à l'arrivée de la nuit. Il avait parcouru à pieds trois modules et traversé des salles destinées à diverses fonctions dont il ignorait le sens. Des navettes permettaient de se déplacer plus rapidement d'un module à l'autre mais il avait préféré explorer ce nouveau monde comme il l'aurait fait d'une cité d'Amérique du sud à son époque.

Il était difficile de trouver des points de repères dans ce dédale aux formes et agencements similaires. Le mobilier était toujours assez sobre et manquait de légèreté et de panache. Certaines salles étaient saturées de machines surprenantes où s'affairaient de rares techniciens.

Tous ces systèmes semblaient autonomes et peu de main d'œuvre était nécessaire à leur gestion et entretien. L'univers des sélénites semblait se résumer en une gigantesque forteresse édulcorée de tous signes de distraction et d'épanouissement en général, pour ne conserver que le sérieux d'un monde toujours soumis au travail de survie et d'entretien d'Imbrium.

García López de Cárdenas avait remarqué que certaines portes ne s'ouvraient qu'en approchant sa main près de l'entrée. Il essaya sur plusieurs d'entre-elles mais, à son grand étonnement, rien ne se passa.

Un homme s'arrêta alors en constatant son désarroi. Il s'adressa à lui dans un langage qu'il ne comprit pas. Cárdenas décela des mots en plusieurs langues anciennes de la Terre mais leur agencement dans la phrase était trop ardu à assimiler.

L'homme cessa de parler, lui montra le dessous de son avant-bras droit et l'invita à passer son doigt à ce niveau. García López de Cárdenas s'exécuta et sentit un petit rectangle plat de quelques millimètres sous la peau. Le sélénite avança son bras et la porte s'ouvrit. De toute évidence, ce petit objet permettait d'ouvrir les portes. Le conquistador ignorait par quel miracle technologique on pouvait obtenir ce résultat. Il voulut suivre son éducateur mais celui-ci l'arrêta d'un geste poli et ferme. Le conquistador comprit que, sans cette greffe, l'accès à certains endroits d'Imbrium lui serait interdit.

Il se promit d'en parler à Gorman Forke.

Il revint à son appartement assez tard, après s'être perdu plusieurs fois.

Il était vingt-trois heures à l'horloge et cette fois il se coucha sans état d'âme, sans même toucher au repas du soir que l'on avait déposé sur la table.

C'était un lit doux et moelleux, le meilleur qu'il ait jamais connu.

Il s'endormit aussitôt.

Chapitre 23.

La fin de l'innocence

Pétale Chloris s'acclimata à la Mésopotamie désertique et à sa nouvelle vie plus facilement qu'elle ne l'avait imaginé.

Les habitants du village l'adoptèrent très vite. Bientôt, ils la considérèrent comme l'une des leurs bien que sa taille et ses cheveux bleus détonnassent au milieu de toutes ces têtes couvertes de longues chevelures d'un noir profond dont quelques-unes, rares, couvertes de crin blanc, venaient rompre l'uniformité ; ils étaient peu nombreux sur cette terre où la vieillesse n'existait pas. Leur hygiène était très éloignée des critères qu'elle connaissait dans la cité monde et leur espérance de vie ne dépassait que très rarement la trentaine. Les plus grands mesuraient à peine un mètre soixante. La dureté de leur tache journalière sur cette terre ardente et une nourriture peu protéinée les cantonnaient à cet état et leur stature n'évoluerait pas avant des millénaires. Les enfants étaient les premiers à subir la rigueur de leur vie primitive dénuée de soins. L'emprise de la mort omniprésente était pathétique. Pétale souffrait de les voir subir cette rudesse. Pourtant, ils s'en accommodaient avec fatalisme puisque rien n'y personne ne pouvait s'opposer aux lois de la nature.

Quelques semaines seulement après son arrivée Pétale eut l'occasion de leur apporter une nouvelle façon d'appréhender la vie.

Un garçon de six ans était malade et sa famille le veillait en attendant sa mort qui ne faisait aucun doute car ils connaissaient bien les symptômes qui tiraient au jeune enfant des cris de douleurs.

Pétale leur rendit visite vers le milieu de cet après-midi-là, bien que Domouzi lui eût annoncé que personne ne pouvait rien faire pour sauver le malheureux. Elle entra dans une habitation au sol de terre battue. Une chaleur étouffante et une odeur épouvantable de sueur de corps malade, d'excréments et de vieilles cuissons, imprégnait chaque parcelle de l'unique pièce.

L'enfant reposait sur un tapi de roseau. La crasse couvrait son corps et sa transpiration malade laissait des sillons brillants sur chaque parcelle de sa

peau.

Lorsque Pétale entra, la mère et le père se levèrent et la saluèrent avec révérence, impressionnés que la Dame venue du ciel vint leur rendre visite.

Pétale leur fit signe de se rasseoir et leur demanda de quoi souffrait leur enfant. Ils lui indiquèrent qu'il avait très mal au ventre. Cette maladie frappait tous les âges. Il n'y avait pas de guérison. Tous mourraient au bout de quelques jours.

Pétale s'assit à côté de l'enfant. Il respirait lourdement et ses yeux fiévreux semblaient ouvert sur un autre monde mais il vit Pétale et posa sur elle un regard triste et perdu.

Pétale lui demanda où il avait mal. Il leva lentement son bras et de son index montra le côté droit de son ventre. Pétale effleura à peine l'emplacement à ce niveau et l'enfant grimaça de douleur. Elle sut immédiatement qu'il souffrait d'une appendicite. C'était un problème de santé devenu inconnu sur Imbrium car tous les habitants étaient opérés dès leur plus jeune âge.

Pétale savait comment pratiquer ce genre d'opération. Elle possédait le schéma chirurgical complet, - ainsi que pour beaucoup d'autres pathologies -, dans ses programmes, sans doute parce que ses concepteurs ne prenaient pas de risques et la voulaient capable de venir en aide à tout humain en détresse.

Elle hésita un instant. Devait-elle intervenir et aller à l'encontre de l'évolution naturelle des civilisations parce qu'elle ressentait de la pitié ? Avait-elle toujours été partie intégrante de ce segment historique dans le grand livre de l'Histoire ? Toujours ce problème de paradoxe temporel. Si elle était un ajout inséré à la suite de sa mission, elle risquait de modifier la trame historique en sauvant l'enfant ; dans le cas contraire elle risquait aussi de modifier l'histoire si elle ne le sauvait pas.

Pétale décida finalement de laisser sa chance à l'enfant, non pas en raison de sa programmation destinée à protéger les humains, mais tout simplement parce qu'elle ne pouvait se résoudre à voir disparaître une si jeune vie : « Je reviens, dit-elle. Faites bouillir beaucoup d'eau. Je vais le soigner. »

Les parents indécis se regardèrent avec étonnement et aussi un peu d'espoir mais n'osèrent pas bouger, croyant avoir mal compris.

— Allez ! fit brutalement Pétale pour les sortir de leur torpeur morbide.

Ce fut comme un coup de fouet et tous deux se levèrent d'un bon : « De l'eau bouillante ! » répéta Pétale.

Elle récupéra son havresac dans son habitation et revint vers l'enfant dix minutes plus tard.

De l'eau commençait à bouillir dans un grand vase de terre. Ce n'était pas le summum de l'hygiène mais Pétale s'en accommoderait. Elle demanda aux parents de sortir. Ils hésitèrent par crainte de laisser leur fils seul avec la Dame venue du ciel. Ils ne connaissaient rien d'elle et ils redoutaient un peu ce qu'elle préparait mais Pétale leur intima de quitter la pièce sur un ton sans appel, presque menaçant qu'elle employa de façon calculée car elle ne voulait pas qu'ils assistent à l'opération. Ils avaient sans doute l'habitude de voir égorger poules et moutons mais là, il s'agissait de leur fils, et Pétale savait qu'ils seraient horrifiés de la voir ouvrir le ventre de leur enfant.

Ils sortirent finalement, à reculons, en baissant la tête avec respect et crainte. Pétale n'aimait pas être vu et considéré de cette manière mais elle n'avait pas le choix. Leur expliquer la procédure d'une telle opération et surtout sa réussite éventuelle relevait d'un défi impossible face à des esprits gouvernés par des superstitions et la magie de leurs dieux.

Pétale disposait d'un kit de secours très simple : un scalpel, du fil et une aiguille et des antibiotiques pour quinze jours environ, rien qui ne lui permettrait de soigner une armée bien sûr, mais pour un enfant cela devrait suffire. Si une autre opération se présentait, elle n'aurait d'autre recours, pour combattre une infection bactérienne, que d'utiliser des plantes adaptées, sans doute moins efficaces que des antibiotiques mais qui seraient les bienvenues.

Il lui fallait d'abord endormir l'enfant. Elle ne disposait que d'une solution : l'effet paralysant de son arme. C'était assez radical mais si ses concepteurs n'avaient pas jugé utile de lui fournir un anesthésiant, c'était sans doute qu'ils estimaient que l'utilisation de l'arme ne nuirait pas à la santé du patient.

L'enfant transpirait abondamment. Il délirait et ne se rendait plus vraiment compte de ce qui se passait autour de lui. Pétale douta un instant du bien-fondé de sa décision et puis, elle fut obligée d'admettre que, sans elle, le jeune garçon ne survivrait pas à la journée.

Elle régla son arme sur le plus faible effet paralysant en espérant qu'il n'accélérait pas la gravité de l'état de santé de l'enfant et fit feu. Un flash vert illumina brièvement le jeune garçon. Il eut un léger sursaut et cessa de gémir et de bouger. Il respirait fort et Pétale commença l'opération dans ce lieu d'une saleté repoussante qui aurait tiré des hurlements désapprobateurs chez les chirurgiens du futur.

C'était la première fois qu'elle voyait un être humain nu. Elle réalisa qu'elle ignorait si tous les hommes étaient de la même constitution que ce jeune garçon et elle, identiques à toutes les femmes. C'était une question qu'elle ne s'était jamais posée. Ses créateurs n'avaient pas jugé utile de la former sur le sujet.

Elle pesta mentalement contre eux en constatant qu'elle était tributaire de programmes numériques pour établir son savoir et qu'ils l'avaient maintenu dans l'ignorance de beaucoup de connaissances. C'était une sorte de mépris envers quelqu'un qu'ils pouvaient utiliser à loisir en modifiant sa personnalité selon leur bon vouloir, en fonction des missions sans doute. Cela avait une forte consonnance esclavagiste qui la révolta plus qu'elle ne l'aurait imaginé.

Elle chassa rapidement ses pensées désagréables mais ne les oublia pas. La vie de l'enfant dépendait d'elle maintenant.

Ses gestes étaient précis et parfaitement adaptés. Elle savait parfaitement que ce n'était pas vraiment elle qui pratiquait l'opération et que le plus infime des mouvements qu'elle accomplissait était dicté par le programme que ses concepteurs lui avaient implanté. Elle acceptait ce conditionnement pour sauver cette vie ; sans son aide, elle aurait été incapable d'agir autrement qu'en tâtonnant et la vie de l'enfant en aurait certainement pâti.

Lorsqu'elle acheva l'opération, le garçon ne tremblait plus. Il dormait paisiblement comme si le simple fait d'avoir retiré cette petite longueur infectée avait suffi à lui rendre sa sérénité.

Pétale pensa que la nature avait vraiment mal conçu les humains. Pourquoi leur incorporer ce petit appendice qui pouvait les tuer sans prévenir ? Quel courage il avait fallu à cette espèce pour faire fi des siècles et s'élever en maîtresse du monde. Pourtant la nature avait quand même eu raison d'elle après les millénaires de gloire et de destructions car sa disparition avait été inéluctable sans que nul, parmi les plus grands chercheurs, n'ait réussi à en comprendre la cause et à la juguler.

Pétale se leva et tira la toile de laine grossière qui fermait l'entrée de l'habitation. L'air chaud de cette fin de journée ensoleillée emplit ses poumons d'une douceur agréable après les miasmes de l'habitation et elle se délecta de la couleur flamboyante du ciel à l'approche du crépuscule.

Elle fit signe aux parents, qui attendaient devant la porte, de la rejoindre à l'intérieur. D'autres voisins étaient venus en les voyant devant leur habitation, sans comprendre pourquoi ils avaient laissé seul leur enfant avec elle.

Tous avaient attendu devant la porte sans oser rentrer pour assister à l'étrange et surnaturelle cérémonie à laquelle se livrait, sans nul doute, la Dame venue du ciel.

Même Domouzi, alerté par l'attroupement, était resté devant la porte.

Pétale laissa retomber la toile pour interdire aux autres membres de la communauté d'entrer dans l'habitation.

Le père et la mère s'agenouillèrent à côté de leur enfant en pleurant : « Votre fils va guérir, dit-Pétale sur un ton emplit de certitude. Surtout ne touchez pas la cicatrice sur le ventre. Le mal est sorti par là et seule une bonne cicatrisation permettra à votre enfant de survivre. Je reviendrais tous les jours pour lui administrer une potion qui le protégera, ajouta-t-elle sans mentionner le nom "antibiotique". Laissez l'entrée ouverte pour que la lumière rentre et l'aide à guérir. »

Elle allait sortir sur ces derniers mots lorsque, sans prévenir, la mère de l'enfant se jeta à ses pieds et lui baisa les bottes.

Pétale la souleva par les épaules : « Ne faites pas ça. Nul dieu ou homme ne mérite que l'on se prosterne devant lui. »

Elle quitta l'habitation en la laissant immobile et en pleurs. Tous laissèrent passer Pétale sans trop comprendre si l'enfant était sauvé ou mort. Ce ne fut que lorsqu'elle se fut éloignée d'une vingtaine de mètres que Pétale entendit les premiers cris de joie.

Elle regagna sa petite maison et s'installa confortablement sur un patchwork de peaux de moutons moelleuses et douces qu'elle avait assemblé en tapis peu après son installation. Elle s'adossa contre le mur et chercha le repos.

Son habitat était sans doute le plus propre de tout le village et aussi de toute la région et sans doute de toute la planète.

Elle avait confectionné une petite table et deux chaises à la grande surprise de Domouzi et de quelques autres qui lui avaient rendu visite. Jamais ils n'avaient rien vu de pareil et s'étaient émerveillés de ces créations. Cependant ils avaient tous estimé, en espérant ne pas froisser la Dame venu du ciel, que ce genre de mobilier ne leur serait pas vraiment utile aussi continuaient-ils à manger par terre, sur leur tapis de roseaux où logeaient de nombreuses espèces de vermines diverses, toutes plus envahissantes et agressives les unes que les autres.

Pétale n'échappait pas à cette engeance bien sûr, mais de temps à autres elle s'employait à désinfecter son intérieur à la flamme d'une torche : - elle préférait économiser ses micro-bombes.

La nuit vint.

Le grand disque de la Lune badigeonna les pierres et les murs d'une aura argentée. Les premiers feux apparurent dans les habitations en contrebas et Pétale discerna les flammes qui se tordaient et transformaient les habitations en curieuses lampes ardentes dans la nuit.

Pétale préféra demeurer dans la demi obscurité qui baignait l'emplacement de son habitation au sommet du village. De petites chauve-souris commencèrent à virevolter devant sa maison de pierres. Elles semblaient des ombres dans la lueur de la Lune. Elle se précipitaient sur les insectes avec vélocité et voracité.

Les voix des habitants venaient jusqu'à elle depuis le groupement de maisons. Elles étaient atténuées par les murs et la distance et Pétale ne chercha pas à amplifier le son pour mieux les comprendre. On devait parler d'elle et de ses soins. Sa magie avait sauvé l'enfant.

Au matin, la mère de l'enfant était devant sa porte. Elle devait être là depuis un long moment et elle attendait que Pétale apparût. Elle la salua et lui remit, avec déférence, trois grosses poules vivantes que Pétale ne se sentit pas capable de refuser tant la volonté de la célébrer marquait le visage de la femme.

Pétale la remercia et prit les volailles qui caquetaient avec inquiétude.

Plus tard dans la matinée, d'autres villageois vinrent la voir. Chacun lui apporta ce qu'il lui fallut bien considérer comme une offrande. Pétale se retrouva

bientôt en possession d'une dizaine de poules et d'un assortiment de paniers de fruits et de légumes assez conséquent pour lui permettre de s'alimenter pendant une semaine.

Pétale posa les "offrandes" sur sa table et laissa les poules vagabonder dans la poussière autour de sa petite maison. Elle réalisa qu'il avait fallu peu de temps et quelques apparitions et créations surprenantes, depuis son arrivée, pour que la population primitive qui habitait ce lieu la considéra comme une déesse ou tout autre être de ce genre.

Elle trouvait cette évolution inquiétante et aussi un peu effarante car, si tous les peuples antiques avaient créé leurs divinités et ensuite leurs croyances sur de telles bases, que penser de leur progression vers les religions plus élaborées qui allaient guider l'évolution des futures civilisations.

Mais il était trop tard maintenant pour changer l'opinion des villageois et Pétale en avait parfaitement conscience, comme elle avait conscience que c'était en grande partie à cause de ses actes depuis son apparition devant ce peuple ancien.

Mais après tout, ne valait-il pas mieux passer pour une déesse si l'objectif était de les protéger !

Pétale ne voulait pas trop s'attarder sur ce genre de détails maintenant. Des centaines d'années s'écouleraient avant que n'émerge une religion structurée à partir de ses décisions, s'il en émergeait une un jour.

Elle décida de poursuivre son adaptation à ce mode de vie et rejoignit Domouzi.

Quinze mois passèrent. Pétale avait l'impression d'avoir toujours vécu sur ces terres. Elle s'était confectionnée des vêtements plus appropriés : des braies de laine fine, qu'elle avait tissées et une courte tunique, enserrée à la taille par une ceinture de cuir qui lui permettait de fixer le holster de son arme : elle ne s'en séparait jamais. Cette nouvelle tenue était plus adaptée s'il lui fallait combattre. Et surtout, il n'était pas question qu'elle portât en permanence son scaphandre

ou une robe longue ou encore qu'elle se promenât la poitrine découverte comme la plupart des jeunes filles du clan.

Sa nouvelle tenue révolutionnaire avait suscité des commentaires agréables de la part des femmes du clan mais aucune n'avait osé l'imiter. Passé l'adolescence, la plupart des femmes portaient de longues robes austères en laine ou en lin, parfois serrée à la taille par une ceinture de lin.

Le soir, Pétale regardait souvent le ciel pur et étoilé et se remémorait ses voyages. La nostalgie de ce temps s'emparait d'elle, parfois, mais elle appréciait sa nouvelle existence bien que la vie fût rude pour le corps des hommes et des animaux.

La fatigue ne l'atteignait pas. Sa constitution la protégeait de tous les maux physiques qui frappaient les travailleurs de la terre et les bergers ; soif, faim, épuisement musculaire, elle surmontait tout et les habitants du village étaient impressionnés par sa résistance mais surtout, elle apportait son aide à qui la sollicitait et le rendement atteignit bientôt un niveau inégalé grâce à son savoir.

Elle ne voulait pas leur dévoiler toutes les possibilités et les méthodes de cultures et d'élevage dont elle détenait les connaissances, archivées au cœur de ses mémoires, car elle voulait que leur évolution fût issue de leur initiative, mais, de temps à autre, elle donnait un coup de pouce à leurs techniques primitives sans que cela n'apparût comme une nouvelle évolution, que ce fût pour labourer ou semer ou pour entretenir leur cheptel.

Bientôt, ils vécurent plus agréablement. Pétale leur fit adopter une hygiène de base pour nettoyer les coupures couvertes de terre ou autres résidus peu ragoutant capable d'infecter et faire trépasser l'homme le plus robuste. Elle soignait les blessures et les foulures et parfois quelques jambes ou bras cassés qui, sans son aide, auraient conduit à des infections mortelles dans la plupart des cas. L'adoption d'une hygiène que Pétale imposa lors des naissances permit d'agrandir le clan. Encore, ne faisait-elle que le minimum pour ne pas déstabiliser la trame de l'évolution historique et sans doute, si elle devait un jour quitter ce lieu, oublieraient-ils une grande partie des conseils qu'elle avait prodigué.

Pour cela, ils la respectaient et commençaient à élaborer une sorte de vénération qui la mettait mal à l'aise.

Elle s'en inquiéta, un jour, auprès de Domouzi car elle refusait d'être traitée comme un être supérieur.

— Mais c'est ce que tu es, Inanna, lui répondit Domouzi qui s'obstinait, comme tous les autres, à lui attribuer ce nom. Tu as apporté la prospérité et une vie plus saine à notre clan et tous te seront à jamais reconnaissant pour ça.

Il était difficile pour Pétale de lutter contre leur vision archaïque du monde qui considérait tout événement inexplicable comme surnaturel. Pour eux, tous les bienfaits qu'elle leur apportait étaient parfois si incompréhensibles qu'ils ne pouvaient résulter que d'une magie divine.

Pétale dut se résoudre à accepter ce fait.

Elle vivait seule sur les hauteurs du village. Souvent, des femmes et parfois des hommes venaient lui apporter des poules ou des légumes pour la remercier d'un geste qui avait amélioré leur vie.

Domouzi lui rendait souvent visite. Il aimait s'entretenir avec elle car sa curiosité le poussait à tout vouloir connaître des lieux qu'elle avait visité. Pétale lui racontait ses voyages en les situant sur terre dans des lieux qu'elle créait fabuleux pour ne pas lui raconter l'espace, un endroit si mystérieux et indéfinissable pour lui qu'il lui aurait été difficile de lui décrire l'univers avec simplicité.

Son grand plaisir était d'accompagner les jeunes pasteurs avec le troupeau jusque dans la plaine. Ils ne s'éloignaient jamais beaucoup du village pour pouvoir le regagner au plus vite si une menace se présentait. Pétale restait en leur compagnie pour contempler l'étendue verdoyante et le fleuve.

L'Euphrate étalait son parcours majestueux jusque loin vers le sud, en direction du golfe Persique. Le plus souvent, la jeune femme s'allongeait dans l'herbe épaisse et odorante ou s'adossait contre un rocher. D'innombrables rongeurs, peu farouches, gambadaient dans la prairie, plus enclins à surveiller le ciel pour se protéger des rapaces, qu'à éviter les bergers qui ne faisaient pas attention à eux.

Bien que Pétale ne dormît jamais vraiment, elle se laissait parfois aller à la somnolence. Elle ne s'inquiétait pas des fauves. Une brise tiède soufflait en permanence depuis le fleuve et la puanteur que dégageaient les lions annonçait leur arrivée bien avant qu'on ne les vît ou que l'on entendît leurs feulements ou

leurs grognements.

Ces périodes de calme, loin de l'animation et des conversations du village, lui permettaient de parcourir les innombrables archives et plans d'objets étranges qu'elle avait puisés au cœur de l'Entité et téléchargées dans ses mémoires ; sans oublier les fichiers classifiés, dissimulés dans les méandres de ses sauvegardes, auxquels elle n'avait jamais eu accès auparavant.

Une somme de savoir considérable qu'elle étudiait avec avidité pour combler ses lacunes.

Les rares bêlements des moutons ou les jeux des bergers ne troublaient guère sa tranquillité car elle pouvait se déconnecter de son environnement. Les jeunes garçons restaient à distance et s'occupaient de leur bétail, un peu inquiet de la voir plongée dans ses étranges méditations.

Pourtant, cet après-midi-là, vers seize heure, l'alarme de proximité qu'elle conservait toujours sur elle, la ramena à la réalité.

Elle était adossée contre un gros rocher et ouvrit brusquement les yeux. Elle consulta l'écran de contrôle et découvrit trois points qui signalaient l'arrivée d'inconnus sur la plaine.

Pétale dégaina son arme et appela les deux bergers. Elle leur montra les trois silhouettes encore lointaines qui approchaient : « Sonne ! » lança-t-elle à l'un d'eux.

Le jeune garçon prit sa corne et souffla. Un son puissant et rauque sortit de l'instrument et se répandit sur la plaine depuis le fleuve jusqu'au village.

L'autre rassembla les bêtes. Il s'installa près de Pétale pour rechercher sa protection.

— Rentre les bêtes ! Je vais rester là.

Le jeune garçon rameuta ses chiens et tous poussèrent les ovins entre la falaise et le marais en direction du village. En chemin, ils croisèrent Domouzi qui arrivait au pas de course avec trois hommes. On ne soufflait pas la trompe sans raison dans la plaine. Une menace se profilait ou du moins, la suspicion d'une menace et le berger le confirma à Domouzi qui accéléra sa course.

Les trois inconnus s'étaient arrêtés au milieu de la steppe en entendant le

signal. Ils venaient de découvrir Pétale et eux aussi devaient se poser maintenant de nombreuses questions sur cet inconnu, - ne sachant à cette distance s'il était homme ou femme -, accueillant ou belliqueux.

Ils seraient près d'elle dans une quinzaine de minutes.

Domouzi et ses hommes rejoignirent la jeune femme bien avant leur arrivée. Au loin, les trois arrivants s'étaient séparés. Deux d'entre eux avançaient droit sur Pétale et Domouzi, le troisième avait cessé d'avancer et restait loin derrière ses compagnons.

Ils furent bientôt à une dizaine de pas du groupe venu du village.

Leur apparence était celle d'hommes épuisés par la marche et la faim. Leur peau tannée par le soleil était couverte de poussière. Leurs visages, mangés par une barbe hirsute, trahissaient une fatigue tyrannique et leurs cheveux longs, collés par la transpiration et le sable du désert, semblables à des cordes nouées qui tombaient jusque sur leurs épaules, les faisaient ressembler à des épouvantails abandonnés.

Le plus grand devaient mesurer un mètre soixante-cinq. Il s'appuyait sur un épieu qui devait aussi lui servir de lance. Une pointe en silex fixée par une lanière de cuir en couronnait l'extrémité. Une hachette, armée d'un silex plat et tranchant, était suspendue à sa ceinture. Ils devaient avoir environ vingt-cinq ans, mais ils étaient dans un tel état de délabrement physique qu'ils en paraissaient dix de plus. Trapu, il se tenait face au soleil. Pétale découvrit sa mâchoire presque carrée, des yeux surlignés par des sourcils velues, des jambes courtes et massives ; son torse épais était prolongé par de longs bras au muscles saillants.

Il considéra l'arme dans la main de Pétale sans comprendre de quoi il s'agissait et s'en désintéressa. Il parcourut ensuite, d'un regard fasciné le mètre quatre-vingt qui caractérisait la jeune femme et arrêta son exploration au niveau de ses cheveux bleus.

Là, sur ce visage inconnu, il rencontra ses yeux, barrés de pupilles vertes presque verticales, et resta hypnotisé par cette découverte.

Pétale devinait son interrogation.

— Qui es-tu ? demanda Domouzi.

— Je suis Shoukallitouda. Voici mon frère, Enkimdou. Nous sommes perdus et nous cherchons l'hospitalité pour quelques jours, le temps pour nous de retrouver nos forces.

— Qui est-ce là-bas ? fit Pétale sur un ton ferme, en ajoutant un signe de tête interrogateur.

— C'est notre sœur, Ninshoubour, elle est complètement épuisée et ne pouvait continuer sa marche.

— Et vous l'avez laissée seule sur la plaine alors que des fauves rodent toujours à la recherche de proie.

— Il faut la porter. Nous n'avons plus de force, se désola sincèrement Shoukallitouda.

— Soit, fit Pétale. Je vais la chercher. Occupe-toi d'eux Domouzi !

Pétale avait lancé cette demande impérative d'un ton ferme et Domouzi acquiesça à la grande surprise de Shoukallitouda : « C'est elle qui donne les ordres ? » dit-il lorsqu'elle se fut éloignée.

— Je sais ce que tu penses. Mais c'est la Dame venue du ciel. Elle est notre guide. Ses pouvoirs sont immenses et elle nous fait profiter de ses bienfaits. La vie est bien meilleure ici depuis qu'elle nous a rejoint... Nous étudierons ta demande à son retour. Donnez vos armes à mes hommes et suivez-nous.

Les deux frères se regardèrent. Ils hésitèrent un court instant mais la fatigue et la faim furent plus puissantes que leur crainte d'être abattu par ceux du clan.

Ils regardèrent Pétale qui s'éloignait en courant en direction de leur sœur et, finalement, ils suivirent Domouzi et les siens sans plus discuter.

Pétale atteignit très vite Ninshoubour. Elle était assise dans l'herbe. Ses jambes étaient repliées sur son côté droit et elle s'appuyait sur le sol de sa main pour se soutenir. C'était une jeune fille frêle d'environ dix-sept ans, parée de longs cheveux noirs, plus petite que ses frères. Pétale remarqua tout de suite sa beauté malgré la saleté qui dégradait ses traits. Elle portait une vieille robe de laine élimée mais on devinait qu'elle avait été un modèle de qualité, - du moins pour cette époque -, en d'autres temps plus prospères pour elle.

Ninshoubour somnolait sous la chaleur écrasante mais elle avait entendu le

froissement des grandes herbes qui pliaient sous la course de Pétale et elle ouvrit brusquement ses grands yeux noirs, éteints par la fatigue.

Elle découvrit Pétale. Un mouvement de panique la saisit mais elle n'eut pas la force de se relever et se cacha le visage derrière son avant-bras pour se protéger.

Pétale leva la main en signe d'apaisement. La jeune fille la regarda avec défiance.

— Je suis venue te ramener auprès de tes frères, dit-elle d'une voie douce. Ne crains rien de ma part !

La jeune fille baissa un peu sa garde.

— Je ne peux plus marcher ! balbutia-t-elle d'une petite voix.

— Ce n'est pas grave. Je vais te porter.

Pétale souleva Ninshoubour et la plaça entre ses bras. Aussitôt, elle repartit au pas de course en direction du village, sans ressentir le moindre effort grâce à sa constitution. Elle rattrapa le groupe d'hommes avant qu'ils n'atteignent les premières habitations. Tous la considérèrent avec un respect presque craintif face à une telle performance dont, eux même, auraient été bien incapables et Shoukallitouda dut admettre que cette jeune femme disposait vraiment de pouvoirs particuliers pour courir ainsi avec un fardeau, sans ressentir la fatigue ou paraître essoufflée.

Des villageois approchaient. Tous arboraient un air méfiant et inquiet face à ces étrangers bien qu'ils fussent désarmés. Domouzi leva la main et fit de petits signes d'apaisement qui semblèrent les rassurer. D'ailleurs, leurs gardiens ne semblaient pas vraiment inquiets et Domouzi avait conservé son poignard dans son étui.

— Je vais soigner votre sœur, dit Pétale. Le clan décidera si vous pouvez rester.

Elle les abandonna au milieu des habitants du village, de plus en plus nombreux autour d'eux, et transporta la jeune fille jusqu'à sa maison.

La journée touchait à sa fin. Le soleil disparaissait plus tôt derrière le sommet de la falaise.

Pétale hydrata Ninshoubour. Elle tremblait de fatigue et de froid, en raison de son état de faiblesse, malgré la chaleur. Pétale alluma un feu au centre de la pièce. Elle avait percé le toit et installé un conduit de briques de terre pour permettre à la fumée de s'évacuer sans empuantir l'habitation et tous avaient suivi son exemple.

Elle débarbouilla la jeune fille et l'installa sur des peaux de moutons près du feu. Ninshoubour lui offrit enfin un sourire de remerciement et sombra aussitôt dans un profond sommeil.

Domouzi se présenta devant l'entrée à ce moment. Il était accompagné par Shoukallitouda et Enkimdou.

— Le clan accepte qu'ils restent quelques jours, le temps de permettre à leur sœur de se rétablir, expliqua-t-il.

Pétale en fut heureuse. Ninshoubour n'aurait pu reprendre la route dans son état et Pétale s'estimait toujours mandatée pour assurer la protection des humains quels qu'ils fussent.

— Va-t-elle se remettre ? demanda Enkimdou avec de l'inquiétude dans la voix.

— Nous le saurons demain, dit Pétale. Il faut la laisser se reposer. Je veillerai sur elle.

— Merci pour vos soins Inanna, fit Shoukallitouda.

Pétale regarda Domouzi avec un regard qui signifiait : « Pourquoi as-tu cité mon nom ? » mais Domouzi se borna à hausser les épaules avec fatalisme et les trois hommes repartirent sans un mot.

Domouzi leur avait certainement trouvé un abri et Pétale ne se faisait pas de souci pour eux. C'étaient des hommes robustes. Ils récupéreraient plus vite que leur sœur.

Une semaine s'écoula, au cours de laquelle Ninshoubour retrouva peu à peu de la vigueur. Ses frères venaient souvent prendre de ses nouvelles. Le reste de la journée, ils venaient en aide aux villageois pour les travaux des champs et leur collaboration fut bientôt de plus en plus appréciée.

Ils n'étaient que deux mais leur participation aux tâches agricoles augmenta le

rendement et un matin, Domouzi vint annoncer à Pétale que, finalement, le clan avait pris la décision de les autoriser à s'établir dans le village pour participer à son développement et apporter du sang neuf bénéfique à l'évolution de la communauté.

C'étaient des hommes sans clan : ils avaient accepté avec un plaisir non dissimulé.

— Le clan est-il assuré de sa décision, demanda Pétale à Domouzi lorsqu'il vint lui apporter la nouvelle. Que savez-vous d'eux ? d'où viennent-ils ? Pourquoi se sont-ils retrouvés seuls, perdu loin de tout et de tous ?

— Leur clan a été décimé lors d'une attaque, expliqua Domouzi.

— C'est ce qu'ils disent.

— Pourquoi mentiraient-ils ?

— Oh, je pourrai te citer beaucoup de raisons qui commanderaient la prudence.

— Jusqu'à aujourd'hui, ils n'ont nui à personne. Ils s'inquiètent pour la santé de leur sœur et participent à nos travaux sans rechigner.

— Je te donne mon opinion mais vous êtes seuls juges, toi et les tiens... Allons, tu as sans doute raison. J'ai beaucoup voyagé et connu des situations violentes. Mes expériences me rendent parfois trop suspicieuse. Si leur investissement dans la vie du clan vous convient je suis persuadé qu'ils apporteront une vigueur supplémentaire à ton village.

Domouzi la remercia pour son soutien mais Pétale ne conserva pas moins un soupçon de méfiance à l'égard des nouveaux venus. Ninshoubour était sans doute incapable de nuire à quiconque, mais elle n'accorderait sa confiance aux deux frères qu'au terme d'un long processus de surveillance.

Lorsqu'elle fut parfaitement remise, Ninshoubour rejoignit ses frères dans leur nouvelle habitation. Elle quitta Pétale avec regret et des larmes ternirent son sourire lorsqu'elle la remercia de tous les bienfaits qu'elle lui avait prodigué.

Pétale en fut émue aussi. Jamais elle n'avait vécu aussi proche de quelqu'un pendant si longtemps. Bien sûr, il y avait eu García López de Cárdenas mais il n'avait été qu'un passager, un voyageur perdu comme elle, sans que rien de

personnel ne s'immiscât jamais entre eux, du moins l'avait-elle ressenti ainsi. Elle n'avait jamais cherché à savoir ce que le conquistador pensait ou ressentait pour elle et c'était sans doute une erreur de sa part ; elle le savait maintenant. Mais cette jeune fille avait marqué ces derniers jours de sa présence car elle avait pris soin d'elle et l'avait veillée comme sa propre fille. Elle avait éprouvé dans ces moments-là, des sentiments qu'elle n'avait jamais ressentis durant tous ses voyages.

Pour la première fois de sa vie, Pétale se sentit seule le soir qui suivit le départ de Ninshoubour.

Elle rencontra souvent la jeune fille les jours suivants. Elle servait ses frères. Elle vivait avec crainte sous leur sujétion et leur vouait une obéissance sans faille. Elle leur était soumise et acquiesçait à tous leurs caprices.

Pétale comprenait mieux pourquoi les deux hommes tenaient tant à sa présence. Ils n'avaient pas la même conception de l'égalité que les habitants du village. Les femmes de cette période de l'histoire, - du moins en ce lieu -, étaient aussi indépendantes que les hommes. Pétale l'avait souvent constaté.

Le sort de Ninshoubour lui faisait pitié.

Quelques jours plus tard, ni tenant plus, elle s'invita vers midi, dans l'habitation occupée par la fratrie. Elle avait enfilé son scaphandre de combat pour appuyer sa présence et sa traversée du village ne passa pas inaperçue. Personne ne l'avait revu, ainsi habillée, depuis des mois et chacun se demanda qu'elle raison impérieuse l'amenait à se vêtir de la sorte.

Plusieurs la saluèrent d'un signe de tête respectueux lorsqu'elle passa devant eux.

Son arrivée sema le trouble chez Shoukallitouda et sa famille. Aucun d'eux ne l'avait jamais vu parée de sa tenue couleur bleu nuit presque noire et, ce jour-là, ils eurent vraiment l'impression tous trois de voir une déesse dans ce vêtement inconnu.

Après un instant de flottement, Shoukallitouda reçut Pétale avec déférence et l'invita à prendre place sur un tapis de fibres végétales tressées. Elle portait, bien en vue, son poignard de combat glissé dans sa ceinture. Sa lame brillait sous les rayons du soleil qui s'invitaient dans la pièce par une petite fenêtre. Elle n'avait pas échappé au regard inquisiteur de Shoukallitouda. Il n'avait jamais vu une

arme conçue dans un tel métal. Un instrument dangereux sans doute, dont son invitée devait savoir se servir avec adresse pour l'exhiber ainsi.

Pour la première fois, Pétale découvrit dans le regard de Shoukallitouda, une expression qu'elle associa à de la convoitise. Le plus étrange était qu'il lui était destiné et non à l'arme.

Pétale avait peu et, pour tout dire, aucune notion sur les relations sociales entre hommes et femmes. Elle avait développé au cours de ses expériences une certaine empathie envers les humains et elle le prouvait en venant ici aujourd'hui mais ses concepteurs n'avaient pas jugé utile de programmer en elle, ne serait-ce que les rudiments des rapports amoureux qu'ils fussent platoniques ou physiques. Ce genre de comportements humains n'entrait pas en compte dans ses missions d'explorations ou de combats. Elle n'accorda donc d'autre intérêt à Shoukallitouda que celui pour lesquels on l'avait conditionné pour ce genre de situation : se tenir sur ses gardes face à un comportement suspect.

— Je voudrais que Ninshoubour devienne ma servante, dit-elle sans ambages. Elle n'avait trouvé que cette solution pour sortir la jeune fille de sa servitude. Chez elle, la vie serait plus agréable et moins éreintante.

— Mais nous avons besoin d'elle, fit Shoukallitouda d'une voix revêche.

— J'en ai conscience. Je paierai ce qu'il faut. En échange elle s'occupera de moi nuit et jour.

Shoukallitouda consulta son frère du regard. Ce dernier eut un haussement d'épaule évasif. Visiblement, ce n'était pas lui le décideur : « Que proposes-tu ? » demanda enfin Shoukallitouda.

— Je te fournirai du gibier une fois par semaine.

— Deux fois par semaine.

— Une seule et tu gagnes au change. Les villageois ne chassent presque plus. Ils n'ont plus le temps depuis qu'ils font de l'élevage et de la culture. Je leur donne ce que je ramène. Tu auras une part supplémentaire.

— Et qui fera nos repas ?

— Je suis sûr que ton frère et toi saurez les préparer. Ma décision est irrévocable, ajouta-t-elle d'un ton ferme.

Shoukallitouda s'inclina avec déférence. C'était un homme prudent. Il n'avait aucune intention d'entrer en conflit avec quelqu'un dont il ignorait les capacités au combat.

— Viens ! dit Pétale à Ninshoubour. Désormais, tu travailleras pour moi.

La jeune fille n'hésita pas et Pétale n'en fut pas surprise. Bien sûr, elle ne partait pas au bout du monde et tous auraient l'occasion de se revoir dans le village, mais son visage affichait une quiétude que ses frères ne lui connaissaient pas.

Elle empaqueta quelques affaires dans un baluchon et suivit Pétale sans un regard pour eux.

À vrai dire, Pétale n'avait pas beaucoup d'occupations à fournir à Ninshoubour. Elle n'avait aucune intention d'obliger la jeune fille à des tâches rébarbatives ou humiliantes alors, qu'elle-même, avait subi une sorte d'esclavage numérique. La plupart du temps, elle laissait Ninshoubour seule, vaquer à des occupations personnelles ; une liberté nouvelle que Ninshoubour découvrait avec euphorie. Elle en était reconnaissante à celle qu'elle considérait comme sa maîtresse désormais, et s'occupait des repas et de la basse-cour, - maintenant bien fournie en poules et coqs de remerciements -, sans que Pétale ne lui ait jamais rien demandé.

Ninshoubour découvrit, au fil des semaines, que Pétale mangeait peu et ne buvait presque jamais sans pour autant perdre ses capacités physiques ou mentales, ce qui la conforta dans l'idée qu'elle était bien un être au-delà des humains, peut-être surnaturel.

Pétale partait souvent explorer les territoires alentours ou chasser, la laissant seule, agir à sa convenance. Elle revenait parfois tard le soir alors que seule la Lune éclairait la plaine.

Ninshoubour se demandait comment Pétale parvenait à se repérer dans l'obscurité. Elle en vint à penser qu'elle disposait de facultés mystérieuses pour s'orienter et qu'elle allait pratiquer quelques rituels magiques sous la clarté lunaire. Elle-même ne se serait jamais aventurée seule dans la plaine, après le couché du soleil, par peur d'être enlevé par des djinns.

Pétale, pour sa part, aimait la nuit. Le ciel étoilé lui rappelait ses voyages dans l'espace lointain ; des lieux que les gens de ce temps ne pouvaient même pas

imaginer dans leurs rêves les plus débridés. Elle passait parfois des heures à s'émerveiller face au ciel des temps premiers, affranchi des lumières parasites des grandes civilisations industrielles.

Ce soir-là, Pétale était adossée contre un rocher qu'elle appréciait particulièrement face à la plaine. La lumière de la Lune jetait un voile fantomatique, presque bleuté, sur les hautes herbes qui bruissaient doucement sous la brise.

La jeune femme rêvassait avec une capacité mentale presque humaine maintenant. Elle avait remarqué que son système de perception évoluait de plus en plus vite vers un niveau de conscience qu'elle considérait presque semblable à celui des êtres pensants doués d'une intelligence créatrice.

Ce n'était pas grâce à ses concepteurs ; elle savait qu'ils ne lui avaient pas installé des systèmes assez performants pour lui offrir ce genre d'évolution, non, elle tenait cette métamorphose de l'Entité. L'Être dans la sphère avait modifié ses programmes et elle percevait ce changement en elle à tous les niveaux de son être depuis qu'elle vivait parmi les humains.

Un bruit feutré attira son attention. Elle consulta l'écran de son alarme ; quelqu'un était là, près d'elle !

Comment avait-elle pu se laisser distraire comme une simple bergère ?

Elle n'eut pas le temps de répondre à sa question silencieuse. Un homme se jeta brusquement sur elle dans un choc effrayant qu'elle n'avait pas anticipé. Elle connaissait cette odeur : Shoukallitouda ! Il puait la sueur à laquelle se mêlaient les odeurs animales du troupeau. Pourquoi l'agressait-il alors qu'elle avait tant fait pour sa famille ? Il était nu et haletait comme un bouc en rut. Il chercha à l'immobiliser avec toute la vigueur de ses muscles. C'était un homme fort, rompu aux durs travaux de la terre. Il ne voulait pas la tuer ; elle le comprit tout de suite. Il voulait arracher la tenue de laine qui couvrait sa poitrine et tirait comme un possédé sur l'échancrure de son col. Mais la laine était souple et elle se déforma sans céder. Il reniflait et écumait comme un animal alors que le vêtement lui résistait. Il chercha à l'allonger et à la maintenir fermement mais Pétale lui décocha un coup de poing. Shoukallitouda poussa un grognement, - sans lâcher prise -, dont elle ne sut s'il était de rage ou de plaisir. Comme il ne parvenait pas à déchirer le vêtement, il s'attaqua à ses braies et Pétale sentit ses mains rugueuses et caleuses qui remontaient le long de ses cuisses. Il ne put aller

bien loin en luttant contre la résistance des braies. Il avait certainement pensé qu'elle portait une robe et se ravisa face à cette complication. Sa main remonta au niveau de la ceinture de Pétale et il essaya de baisser ses braies. Elle sentait le poids de son corps sur elle tandis qu'elle se débattait pour atteindre son arme posée contre le rocher. Shoukallitouda n'avait pas cherché à l'éloigner puisqu'il en ignorait l'usage mais cet objet salvateur était hors de portée de Pétale après qu'il l'eut plaqué sur le sol. Sa fougue était celle d'un homme qui ne se contrôlait plus. Haletant et soufflant, il essayait de lui écarter les jambes. Elle sentait son haleine fétide sur son visage et voyait ses cheveux ébouriffés qui s'agitaient dans l'éclat de la Lune.

Pétale reprit le contrôle après l'instant de surprise. Elle avait combattu le Voyageur, ce n'était pas un humain d'un mètre soixante qui allait la vaincre. Le deuxième coup qu'elle porta sur la tempe de Shoukallitouda le sonna brièvement ; le temps pour elle de le repousser avec toute la force de son squelette biomécanique. Shoukallitouda s'envola littéralement à un mètre de hauteur sans comprendre ce qui lui arrivait et retomba sur le dos en soulevant un voile de poussière fantomatique qui atténua brièvement la lueur de la Lune.

Pétale retrouva ses réflexes de combat. Elle se leva d'un bond et récupéra son arme alors que Shoukallitouda se redressait déjà, bien décidé à poursuivre son assaut bestial.

— Arrête, ou je t'abats ! cria Pétale qui déjà retrouvait toute sa combativité. Je ne veux pas te faire de mal ! assura-t-elle en sachant qu'elle prenait le risque de modifier une partie de l'histoire si elle le tuait.

Mais ce genre de considération n'effleurait même pas Shoukallitouda. Il ne se contrôlait plus. Il suspendit son action pendant une seconde sans comprendre qu'elle tenait une arme mortelle dans la main, puis il se rua sur elle sans réfléchir plus longtemps.

Pétale fit feu. Le trait de lumière lui traversa la poitrine de part en part et se perdit dans le lointain en illuminant la plaine d'un parcours écarlate. Shoukallitouda fut projeté deux mètres en arrière sous l'impact.

Lorsque Pétale s'approcha du corps, Shoukallitouda ne respirait plus et regardait le ciel les yeux grands ouverts avec une expression de surprise incommensurable. Une faible fumée s'élevait du trou large comme un poing qui se découpait dans sa cage thoracique et une odeur de chair brûlée entourait

Pétale.

La jeune femme poussa un soupir contrarié. C'était la première fois qu'elle tuait un être humain et même si cela allait à l'encontre de son conditionnement, elle était néanmoins autorisée à assurer sa sécurité en cas de légitime défense ; cela n'aurait jamais dû arriver.

Elle réalisa alors que l'Entité lointaine avait certainement modifié sa perception des événements pour la rendre plus conforme à celle des hommes ; le plus terrible pour elle fut de constater qu'elle n'en éprouvait aucun regret : « Est-ce donc ça d'être humain ? » pensa-t-elle. Mais elle savait que tous les humains n'étaient pas capables d'un tel geste volontaire, sauf peut-être dans ce genre de situation pour certains.

Elle glissa l'arme dans sa ceinture, prit Shoukallitouda dans ses bras et regagna le village. Des feux chancelaient en plusieurs points pour chasser les prédateurs de la nuit et deux sentinelles veillaient dans la petite allée qui servait de ruelle entre les maisons.

Pétale passa devant eux et n'apporta aucune réponse à la surprise qui métamorphosa leur visage. L'un d'eux partit en courant vers la maison de Domouzi en poussant des cris d'alertes.

Pétale poursuivit son chemin vers l'habitation de Shoukallitouda et déposa le corps devant l'entrée. Enkimdou avait entendu le crissement du sable sous les pas de la jeune femme.

Il sortit et vit son frère allongé devant Pétale.

À ce moment, Domouzi et Ninshoubour arrivèrent. La jeune fille regarda son frère étendu avec la large plaie cicatrisée par le tir. Elle n'eut pas l'air trop affecté par son décès, du moins n'en laissa rien paraître.

— Il m'a agressé, dit Pétale. Je ne comprends pas. Il m'a collé au sol et voulait enlever mes vêtements.

— Tu ne comprends pas ! s'étonna Domouzi.

Pétale ne releva pas son interrogation car elle n'en saisit pas le sens et la considéra comme un simple étonnement.

Enkimdou regarda la jeune femme avec interrogation et colère mais ne tenta

rien car l'aspect de la blessure de son frère était trop inhabituel pour être de nature humaine. C'était comme si on lui avait enfoncé une torche enflammée à travers la poitrine et aucun habitant de ce monde n'avait assez de force ou de pouvoir pour faire ça. Il avait vu Pétale avec son scaphandre et il se doutait qu'elle avait utilisé une arme inconnue ou peut-être une magie surnaturelle pour lui faire une telle blessure.

— Je suis désolé, fit-elle simplement à l'adresse d'Enkimdou. Je n'aime pas détruire des vies humaines. Mes concepteurs ne m'ont pas programmé pour ça, ajouta-t-elle en employant des vocables qui n'appartenaient pas à leur civilisation et qu'ils ne comprirent pas : « Il était trop violent ! Je n'ai pas eu le choix. »

Ce n'était pas une excuse, juste un constat comme si elle annonçait qu'elle venait d'éliminer un ennemi au cours d'un combat.

Elle posa sa main sur l'épaule de Ninshoubour en guise de soutien moral mais visiblement la jeune fille n'avait pas besoin d'aide pour affronter la mort de son frère. Elle semblait ailleurs, comme si sa disparition n'était qu'une étape qu'elle espérait depuis longtemps.

Tous les habitants du village s'était massé autour de la maison depuis plusieurs minutes. Pétale passa entre eux et regagna son habitation alors qu'Enkimdou installait son frère dans leur habitation et commençait à le pleurer.

Ninshoubour avait allumé un feu devant l'habitation de Pétale avant de partir.

La jeune femme raviva le foyer et s'installa sur une peau de mouton à côté de l'entrée. Elle regardait les flammes danser dans la nuit en cherchant les raisons qui avaient poussé Shoukallitouda à agir de la sorte. Mais son éducation sur ce sujet n'était pas développée et elle n'arrivait à aucune conclusion.

Ninshoubour revint une trentaine de minutes plus tard et s'assit à côté d'elle.

— Sache que je ne t'en veux pas maîtresse ! Shoukallitouda était un homme dur, sans beaucoup de scrupules. Ce n'est pas la première fois qu'il agissait ainsi. Contrairement à ce qu'il t'avait expliqué, nous ne sommes pas les survivants d'un clan anéanti par nos ennemis. Nous avons été chassés de notre village car il avait violenté une jeune femme qu'il désirait, tout comme il m'a souillé plusieurs fois.

— Je ne comprends pas ce que tu dis ? avoua Pétale

— Ainsi, Domouzi avait raison ! Ninshoubour la regarda d'un air indécis comme on considérerait un enfant que l'on devrait éduquer : « Shoukallitouda voulait te posséder, dit-elle enfin. »

— Me posséder, qu'est-ce-que cela veut dire ?

— Comment te l'expliquer, toi qui sembles ne rien savoir de ces choses malgré toutes tes connaissances... Elle s'interrompit un instant et finalement développa la seule image que lui avait enseigné son univers pastoral : « Tu es souvent passé devant la bergerie ces derniers mois. Tu as certainement vu comment les béliers couvraient les brebis. Et bien c'est ça posséder, bien que les animaux ne le fassent jamais autrement que pour procréer. »

Pétale se souvenait maintenant d'avoir assisté à ce genre de comportement mais sans en comprendre la signification. Elle n'avait jamais envisagé d'appliquer ce concept de procréation aux humains, d'ailleurs elle ne s'était jamais posé la question. Elle ne savait même pas si sa constitution interne et externe était réellement celle d'une femme. Elle ne possédait aucun fichier sur l'anatomie féminine ou masculine, même si elle savait pratiquer une opération de l'appendicite et faisait appliquer des mesures d'hygiènes. Rien ne lui permettait d'affirmer que ce qu'elle avait vu chez l'un était identique chez l'autre. Elle concevait maintenant que c'était une lacune qu'il lui fallait combler.

— Montre-moi !

— Quoi ! fit Ninshoubour interloqué.

— Je veux voir comment tu es constituée. Soulève ta robe, dit-elle d'une voix douce.

— Je...

— N'ai crainte, la rassura Pétale. Je veux juste savoir !

La jeune fille fit une petite moue bienveillante. Elle souleva lentement sa tenue jusqu'à hauteur de sa taille et lui dévoila sa nudité. Pétale était restée assise près du feu et la vue de l'anatomie féminine la plongea dans un profond désarroi car son propre corps ne ressemblait pas à ce qu'elle découvrait. Ses concepteurs n'avaient pas approfondi les détails à ce niveau de son anatomie. À

quoi cela aurait-il servi à une gynoïde ? Elle avait juste ce qu'il fallait pour assurer les fonctions d'éliminations basiques du corps humain lorsque cela s'avérait nécessaire pour elle, ce qui était assez rare. Shoukallitouda n'aurait pu lui faire aucun mal à ce niveau-là et elle ne créerait jamais la vie : « Toutes les femmes sont-elles constituées ainsi ? balbutia-t-elle. »

— Sans doute ; certainement ! fit Ninshoubour en laissant redescendre sa robe.

— Pourquoi Shoukallitouda a-t-il fait ça ?

— Pour son plaisir. Souvent les hommes ne nous demandent pas notre avis et emploi la force.

— Son plaisir ! Mais je l'ai tué ! Où a-t-il trouvé du plaisir ?

— Il n'imaginait certainement pas que tu lui résisterais de la sorte. Cela n'arrive jamais aux femmes de ton pays ?

— Je ne sais pas, avoua Pétale, consciente de son ignorance.

— Sur ces terres, c'est courant. Les femmes sont toujours les proies des hommes. Il vaut mieux ne pas être une femme quand un clan est vaincu.

— C'est l'affrontement le plus vil auquel j'ai été confronté, fit Pétale avec dégoût.

— Tu as eu la force de le combattre. Bien peu d'entre-nous peuvent se vanter d'une telle puissance.

— Merci Ninshoubour ; laisse-moi maintenant.

La jeune fille la salua et rentra dans l'habitation. Elle ressentit une certaine tristesse en voyant la mine morose de sa maîtresse qu'elle attribua au fait qu'elle ait tué Shoukallitouda. Mais, c'était une autre épreuve qui taraudait maintenant Pétale. Pour la première fois, un être humain l'avait attaqué, non pas en combat singulier, - ce pourquoi elle avait été entraînée -, mais pour lui faire subir des outrages et avilir son corps. Elle ne connaissait pas ce côté abject de la nature humaine et il lui avait fait plus de mal que tous les combats qu'elle avait menés. Ses concepteurs ne l'avaient pas préparé à ce genre de déficit, sans doute parce qu'ils n'imaginaient pas que de telles brutalités puissent lui être infligés. Peut-être avait-elle eu connaissance de toutes ces particularités humaines par le passé

mais le fait qu'elle n'en conservait aucun souvenir prouvait avec certitude que ces concepteurs l'avaient bien reprogrammé à chacun de ses retours de missions.

Pétale était profondément déçu par Shoukallitouda et surtout de savoir maintenant qu'il n'était pas un cas unique et que cette bestialité était très répandue sur ces terres et sans doute partout sur la planète. Les Vikings ne lui avaient pas laissé la même impression. Elle avait affronté des guerriers redoutables qui correspondaient à ce qu'elle attendait du combat mais sans doute avaient-ils la même mentalité que Shoukallitouda si elle accordait crédit aux propos de Ninshoubour.

Comment pouvait-elle encore protéger des êtres, capable de s'abaisser à de tels pratiques.

Pétale resta dehors toute la nuit à méditer devant le feu. Pour la première de son existence, elle éprouvait un sentiment de rejet envers les humains, même si elle se doutait qu'ils n'avaient pas tous le même caractère que Shoukallitouda.

Les habitants accueillants de ce village en étaient un bon exemple.

Au matin, Pétale avait pris sa décision. Elle devait partir. Il lui fallait se ressourcer ailleurs, dans une contrée que la violence humaine n'avait pas encore atteinte, s'il s'en trouvait toujours sur la Terre.

Une belle et chaude journée s'annonçait. Elle entendait les moutons bêler dans leur enclos. Deux grands oiseaux inconnus passèrent dans le ciel et poussant des cris rauques.

Pétale réveilla Ninshoubour et lui annonça sa décision. La jeune fille se mit à pleurer d'une tristesse sincère qui revigora Pétale car elle n'avait pas imaginé qu'elle tenait tant à elle : « C'est ma voie, dit-elle. J'ai beaucoup voyagé et je me suis arrêté ici trop longtemps. Il est temps pour moi de poursuivre ma route. Je te laisse cette habitation et tous les biens et animaux qui lui sont attachés. »

Elle passa son scaphandre, ajusta le système d'installation du casque et descendit vers la maison de Domouzi pour lui annoncer son départ.

Elle découvrit de la tristesse sur son visage et aussi un autre sentiment qu'elle ne connaissait pas. Elle devinait qu'il tenait à elle d'une façon différente que celle exprimée par les habitants mais elle ne comprenait pas pourquoi.

Des villageois approchèrent en la voyant vêtue de son scaphandre. Ils surent aussitôt qu'une période prolifique du village s'achevait : « N'oubliez pas ce que je vous ai appris pour vivre mieux, leur dit-elle. Domouzi est un bon chef. Il saura vous guider. Je sais qu'une grande cité naîtra un jour de ce village, une cité dont on parlera pendant des siècles. Préparez son avènement et soyez fiers de votre ouvrage. Je ne vous oublierai pas. »

Elle ne rajouta pas un mot et quitta le village sans se retourner.

Domouzi la suivit du regard. Elle partait à travers la plaine pour rejoindre le dénivelé qui conduisait au plateau au-dessus du village. Il lui laissa prendre de l'avance puis récupéra une outre en peau de mouton, un petit sac de viande séchée et se lança dans son sillage.

Quelqu'un l'interpella derrière lui : une voix de femme ; c'était Ninshoubour : « Je t'accompagne Domouzi. »

Le jeune chef accepta. Ils étaient loin derrière Pétale mais assez habiles pour suivre ses traces dans la poussière ou les hautes herbes. Ils la suivirent pendant une journée et demi sous la chaleur écrasante du jour et le froid de la nuit.

Au début de l'après-midi de la deuxième journée, ils virent qu'elle entrait dans un petit cañon entre deux falaises. L'homme et la femme se regardèrent avec interrogation et aussi un soupçon de crainte. Où pouvait-elle aller dans ce cul-de-sac ?

Domouzi et Ninshoubour s'avancèrent jusqu'à un gros rocher qui les dissimula mais ils ignoraient que Pétale avait repéré leur présence dès leur départ du village grâce à ses détecteurs. Elle avait décidé de les laisser la suivre. Que pouvait-elle faire d'autre ? Elle sorti le désynchroniseur temporel et réintégra le vaisseau dans sa temporalité.

L'engin étincelant se matérialisa sous les regards sidérés de Domouzi et Ninshoubour qui faillit lâcher un cri de surprise. Pétale grimpa à l'échelle. Elle s'arrêta au niveau de l'entrée du sas, hésita, puis finalement se retourna et regarda vers le rocher qui abritait l'homme et la femme.

— Elle sait que nous sommes là ! fit Domouzi sans en être davantage surpris.

— Comment ? fit Ninshoubour.

— C'est la dame venue du ciel ; elle sait tout !

Il se leva sans crainte suivi par Ninshoubour un peu inquiète.

Pétale leur sourit, leur fit un petit signe d'adieu et s'engouffra dans le vaisseau. Ils entendirent le chuintement de l'écouille du sas qui se refermait et ce fut le silence. Ils l'imaginèrent alors enfermé à jamais dans une sorte de tombe.

Ils restèrent un instant immobile à contempler cette masse immobile, érigée dans une matière inconnue. Un silence de fin du monde baignait le cañon. Plus rien ne bougeait. Ils allaient partir lorsque brusquement un ronronnement feutré se faufila entre les falaises. Une vibration légère emplit l'air. Ils sentirent leurs corps vibrer à l'unisson et un sentiment de panique les saisit tandis qu'ils levaient les yeux vers l'ovoïde.

Ninshoubour était paralysé et ne pouvait plus détacher son regard du vaisseau. De la fumée commençait à s'échapper de ses deux propulseurs encore en états de fonctionner et, pour elle, il ne pouvait s'agir que de fumerolles venues des enfers.

Domouzi la prit par la main et l'obligea à se mettre à l'abri derrière le rocher. De courts jets d'énergie sortaient de la poupe. Sous leur poussée, soudain fulgurante, des pierres giclèrent jusqu'aux deux jeunes gens.

Le vaisseau s'éleva doucement au-dessus du cañon et s'élança aussitôt à grande vitesse dans le ciel où il disparut en quelques secondes.

Le couple resta sans bouger, fasciné et aussi terrorisé par ce qu'il venait de voir.

Domouzi s'assit enfin sur le sol et tous les deux pensèrent que Pétale venait de rejoindre les enfers dans son navire de feu.

Chapitre 24.

Face à son destin

García López de Cárdenas dormit douze heures d'affilées. Un événement qui ne lui était jamais arrivé même après les plus épuisantes marches de la conquête espagnole dans le nouveau monde.

Il retrouva Gorman Forke après ses ablutions. Il commençait à prendre goût à la douche et à l'odeur agréable du savon bien qu'il trouvait que cette pratique avait un aspect féminin qui dénaturait son statut de soldat.

Gorman Forke accueillit García López de Cárdenas cordialement dans son bureau ; une pièce de cinq mètres sur cinq décorée d'un mobilier plus agréable et confortable que ce qu'il avait vu jusqu'à présent. Une tenture de couleur pourpre, brodée de fils dorés était tendue derrière son fauteuil et atténuait le côté austère des murs de métal.

— Je n'ai pu accéder à certains endroits de la cité, mentionna Cárdenas avec dépit.

— Un pass est nécessaire pour se rendre dans certaines salles de travail. Non pas que nous empêchions les habitants de circuler librement, mais ce système évite que trop de monde ne vienne encombrer des zones destinées à l'entretien et au bon fonctionnement de notre univers restreint. Je suppose qu'il en était de même à votre époque ; avec des laissez-passer papiers je suppose. (Cárdenas acquiesça de la tête). Quoi qu'il en soit, nous n'avons rien à dissimuler. Il va de soi que nous allons vous fournir toutes les accréditations pour pouvoir circuler librement car nous souhaitons que vous deveniez un membre éminent de notre société. À ce propos, je voudrais vous entretenir d'un sujet que j'ai effleuré hier lors de notre première entrevue. C'est assez délicat à expliquer à un homme qui vient d'une époque très religieuse comme vous.

— Je vous écoute, fit Cárdenas accommodant. J'ai appris beaucoup avec Pétales. Peut-être vos explications me seront accessibles.

— Bien, bien, fit Gorman Forke un peu rassuré. Voyez-vous, comme je vous l'ai expliqué, notre civilisation périlite malgré nos efforts pour l'entretenir. Nos

ancêtres avaient réussi à installer environ cinq mille personnes sur la Lune. Ces gens avaient été sélectionné médicalement et ils pensaient avoir choisi les plus aptes et les plus sains parmi les derniers humains encore susceptibles de se reproduire. Malheureusement le fléau qui anéantissait l'humanité avait réussi à contaminer la moitié d'entre-eux sans que cela n'apparaisse dans les résultats d'examens. Ils étaient sains au moment de leur départ et la maladie ne s'est déclenché que plusieurs mois après leur installation sur la lune. Nous ignorons toujours la raison de la contamination. Notre communauté a ainsi perdu presque la moitié des gens qui devaient assurer la préservation de l'espèce. Il faut que vous sachiez qu'au-dessous d'un nombre déterminé de personnes fécondes, la nature ne peut assurer le maintien de générations futures saines et l'espèce finie par disparaître. La consanguinité est un fléau pour notre colonie ; si je connais mon histoire, les rois et les princes de l'ancienne Europe en étaient victimes. Nous essayons de ne mettre en relation que des hommes et des femmes le plus éloignés génétiquement les uns et les autres dans leur parenté mais cela ne durera pas. Déjà nous constatons des défauts géniques chez certains. C'est pour cette raison que nous avons besoin de vous...

García López de Cárdenas n'avait pas vraiment saisi les termes scientifiques énoncé par Gorman Forke mais il avait très bien appréhendé l'idée générale de son dessein : il voulait faire de lui un reproducteur. Et si ce projet en lui-même n'était pas pour lui déplaire, il trouva indécent qu'on s'apprêtât à lui proposer de coucher avec de nombreuses femmes de la cité.

— Est-ce-que je comprends bien ce que vous cherchez à m'expliquer ?

— J'essaye d'être le moins agressif possible dans mon propos. J'ignore quelle est votre ouverture d'esprit sur ce sujet et si cela vous froisse ou va à l'encontre de vos principes moraux ou religieux. Je sais que votre époque était très prude et conservatrice en ce qui concerne les mœurs, du moins selon les préceptes de votre Église. Nous ne contraindrons pas les habitantes d'Imbrium à coucher avec vous, bien sûr. Nous prônerons le volontariat. Nous disposons aussi des méthodes plus techniques pour obtenir une fécondation ; néanmoins nous aurons quand même besoin d'une participation de votre part, si vous voyez ce que je veux dire...

García López de Cárdenas voyait très bien ce qu'il voulait dire mais il préférait quand même la méthode traditionnelle plus agréable.

— Je pourrai refuser ? hasarda-t-il.

— Il en va de la survie de l'espèce humaine ! Nous trouverons sans problèmes des volontaires de notre côté. Quant à vous, nous avons les moyens de vous contraindre à coopérer, asséna Gorman Forke, mais nous voudrions éviter d'employer des méthodes qui nous rabaisseraient au niveau d'anciens régimes totalitaires.

García López de Cárdenas savait parfaitement ce que signifiaient ce genre de contrainte. Il connaissait trop bien les méthodes de l'inquisition en son temps. Il ignorait bien sûr qu'il existait, sur la Lune, des pratiques médicales de conditionnement plus douces et plus efficaces pour obtenir des résultats identiques.

— Est-ce donc tout ce que je suis pour vous et votre civilisation ? Un reproducteur ! dit-il, plutôt blessé dans son amour propre de caballero espagnol et de conquistador. Je reconnais l'aspect agréable de votre projet mais c'est assez dégradant d'être considéré à l'instar d'un taureau ou d'un bélier.

— J'admets que, d'un point de vue philosophique, notre invitation à vous faire tenir ce rôle a entraîné une réflexion sur votre raison d'être au sein de notre univers clôt. Mais vous êtes une opportunité que nous n'espérions pas, comme l'est l'extraordinaire vaisseau spatio-temporel qui vous a conduit vers nous. Des horizons qui nous étaient jusque-là interdits nous apparaissent ; c'est la promesse d'une nouvelle évolution de notre société grâce à la possibilité d'explorer l'espace en contournant la contrainte des distances.

Au-delà de l'aspect plus technique qu'agréable de cette mission, le discours de Gorman Forke avait quand même développé chez García López de Cárdenas une pensée plus constructive. Il était tentant de participer au nouvel essor de la civilisation terrienne et de vivre finalement une existence de protecteur résolu et audacieux, capable de mener les humains vers un avenir plus radieux. Après tout, n'avait-il pas suivi les chefs conquistadors pour chercher fortune en conquérant un monde nouveau que tous voulaient modeler à l'image de la sainte Espagne.

Certes, il avait été confronté à beaucoup d'évènements, tous plus extraordinaires les uns que les autres, depuis son départ du cañon jusqu'à aujourd'hui mais, finalement, - même si sa façon d'appréhender le monde avait changé -, il ne s'était écoulé que quelques jours dans sa temporalité mentale et

au niveau de son vieillissement physique, et ses rêves de gloire n'étaient pas effacés de son esprit.

Sur Terre, il aurait peut-être obtenu une charge importante dans les nouvelles colonies et amassé un peu d'or, mais aujourd'hui on voulait le propulser : "sauveur de l'humanité" ; c'était le genre de considération qu'il était difficile de négliger.

Il demanda à Gorman Forke une journée de réflexion sur la méthode qu'il allait adopter mais c'était par fierté pour ne pas lui donner l'impression qu'il cédait trop facilement.

García López de Cárdenas se doutait que Gorman Forke n'était pas dupe. Mais ce dernier lui accorda ce délai et, le lendemain, il accepta enfin les conditions de son hôte. Le conquistador ajouta qu'il souhaitait pouvoir circuler comme il l'entendait dans la cité et qu'il apprécierait beaucoup qu'on l'éduquât sur le pilotage des vaisseaux spatiaux et la manipulation des appareils merveilleux de communications et de stockage de données qui l'avaient tant fasciné lorsqu'il était en compagnie de Pétale.

— Tout ce que vous voudrez ! dit Gorman Forke avec un sourire satisfait. Nous allons vous former pour que vous apparteniez à l'élite de notre communauté.

García López de Cárdenas l'en remercia.

Quelques heures plus tard, un chirurgien lui greffa une micro puce dans son avant-bras droit, à dix centimètres de son poignet. Elle servait de pass et au cours des jours qui suivirent, García López de Cárdenas commença sa mission. Néanmoins, il trouvait la méthode assez dégradante, surtout lorsqu'il devait fournir ses échantillons aux généticiens.

Ceux-ci n'apportaient jamais le moindre commentaire. Le visage de ces gens semblait de cire et ne reflétait jamais aucune émotion, si bien que l'espagnol en vint à se demander s'il ne s'agissait pas, eux aussi, d'androïdes, comme les nommait Gorman Forke.

C'était impossible à définir tant leur comportement était humain.

Le gouverneur lui annonça quelques jours plus tard que l'insémination artificielle de plusieurs femmes s'avérait déjà comme une réussite.

— C'est donc ainsi que vous désignez ce procédé, fit García López de Cárdenas.

— Nous ne l'avons pas inventé. Nos ancêtres l'utilisaient depuis longtemps, bien avant notre exode.

García López de Cárdenas se demandait bien humblement ce que pensait dieu de ces méthodes. Était-ce lui qui avait puni les hommes en installant cette étrange épidémie sur la Terre, pour les obliger à fuir vers la Lune transformée en arche, sans leur fournir le moindre espoir de retour ?

Ce ne pouvait-être que lui bien sûr ; qui d'autre aurait eu une telle puissance divine pour anéantir toute une planète ; ne l'avait-il pas déjà fait en déclenchant le déluge.

García López de Cárdenas était trop conditionné par les préceptes religieux et moraux de son temps pour imaginer d'autres possibilités. À son époque on vivait soumis à la religion de la naissance jusqu'à la mort.

Il ne savait que penser. Sa foi était toujours ancrée en lui mais jamais la sentence : "les voies de Dieu sont impénétrables," n'avait été autant de circonstance pour lui.

Son existence fut bien vite conditionnée par son éducation destinée à le former pour devenir un homme moderne. Apprentissage, formation, initiation, tous les vocables de l'enseignement auraient pu servir à désigner son insertion dans le mode de vie d'Imbrium.

Il maîtrisa assez vite les systèmes informatiques et apprit sans trop d'efforts la langue des humains de ce temps. Néanmoins, il ne parvint jamais à effacer son accent espagnol, mais, après tout, ce petit plus lui convenait et le rattachait encore à ses racines.

Le soir, il retournait dans son appartement et visionnait un film ancien. Il avait découvert ce média avec une fascination extrême et appréciait tous les genres mais plus particulièrement les westerns qui lui rappelaient sa vie au Mexique. Il ne dédaignait pas les documentaires historiques, animaliers ou sociétaux. Il découvrit ainsi l'expansion de la civilisation humaine à travers la planète et la puissance avec laquelle elle s'était implantée sur presque chaque parcelle du globe. Il fut fasciné par la faune qui peuplait l'Afrique, l'Asie et d'autres contrées dont il ignorait l'existence à son époque ; de tous ces animaux, il n'en

connaissait que quelques-uns au travers de dessins peu ressemblants qu'il avait eu l'occasion de voir jadis. Il était désespéré de constater que l'homme avait ruiné ce monde fabuleux et il se sentait coupable d'avoir participé à cette évolution en propageant la violence chez des peuples qui n'aspiraient qu'à vivre en paix.

Grâce aux méthodes d'enseignements mentales développées dans la cité, il assimila sans problème le pilotage de divers engins roulants ou volants. Les premiers temps il participa à des opérations d'entretiens en extérieures. Il conduisait les équipes vers leurs lieux de travail et appréciait ces navettes bien plus agréables à manœuvrer que les chevaux ou les caravelles aux coques de bois craquantes et grinçantes qui l'avaient conduite dans le nouveau monde.

Néanmoins, Gorman Forke ne l'autorisait à sortir qu'en de rares occasions ; juste pour lui permettre de se détendre car il le considérait comme l'un des biens les plus précieux d'Imbrium et il n'avait aucune intention de le perdre dans un vulgaire accident ou écrasé par un météore.

Le reste du temps, García López de Cárdenas explorait la cité. Il ne l'avait pas imaginé si étendue. Les modules couvraient une grande surface dans la mare Imbrium.

Il découvrit que deux d'entre-eux étaient presque désertés par la population. Il subsistait quelques locaux d'habitations. Mais la majorité des salles était à l'abandon. Le mobilier était couvert de fine poussière dont il se demanda comment elle était parvenue jusque-là alors qu'une étanchéité parfaite protégeait Imbrium du vide spatial. Les parois et les murs de métal étaient ternes et gris. Des câbles, gainés de noir, pendaient des plafonds ou jaillissaient des murs au milieu de boîtiers ouverts. D'autres s'étiraient sur le sol ou se lovaient sous le mobilier abandonné. Des objets inconnus traînaient sur le sol et sur les tables.

Personne ne venait plus ici depuis des années, peut-être des décennies.

Ses explorations apprirent à Cárdenas que la population de la cité était vraiment réduite. Si la moitié des habitants avait subi l'épidémie après leur arrivée comme l'avait mentionné Gorman Forke, et que, seuls deux milles cinq cent rescapés avaient réussi à perpétuer l'espèce, ils n'avaient jamais réussi à faire progresser le nombre d'habitants sur Imbrium. García López de Cárdenas estimait la population à environ un millier d'âmes malgré tant de siècles de présence et, parmi eux, bon nombre devaient être des gynoïdes ou des androïdes.

Il s'en étonna auprès de Gorman Forke.

— J'imaginai une population plus importante malgré les effets de la consanguinité.

— Notre espèce s'éteint, je vous l'ai dit. Il sera très difficile et sans doute très long de faire renaître l'humanité.

— Combien y-at-il de ces faux humains que vous appelez androïdes ou gynoïdes ?

— Je ne saurai vous le dire. Il faudra que je me renseigne.

Cette réponse peu précise n'encouragea pas Cárdenas à le croire. En qualité de gouverneur, Gorman Forke ne pouvait ignorer ce détail.

Le conquistador se promit de mener son enquête. Il lui était difficile bien sûr de demander à chacun s'il était de métal ou de chair ou simplement de lui taper dessus comme il l'aurait fait, sans trop de remords, en d'autres temps et d'autres lieux pour voir simplement si le sang coulait. À vrai dire, il n'avait pas trop d'idée sur la façon d'opérer. Il espérait qu'une opportunité se présenterait, qui lui permettrait de mieux se renseigner.

L'espagnol poursuivit son insertion dans le monde d'Imbrium sans trop s'investir dans cette tâche. Son apprentissage se déroulait sans trop de difficulté pour lui et, comme l'avait indiqué Gorman Forke, il devenait un membre éminent de la civilisation terrienne en exil.

Après six mois d'une formation permanente, le gouverneur estima qu'il s'était parfaitement adapté à Imbrium et aux mœurs très policées de ses habitants. Néanmoins, García López de Cárdenas savait qu'il avait seulement effleuré le mode de vie de cette civilisation. Il pressentait que le gouverneur ne lui avait pas tout révélé sur Imbrium et ses habitants. Il songeait souvent à sa belle Espagne. La joie de vivre de ses populations et la beauté des femmes lui manquait sur ce monde aseptisé. García López de Cárdenas avait appris à détester ce vocable, - plutôt étranger à son époque -, car il représentait pour lui la négation de la création et de la beauté.

Il n'aperçut que de rares enfants dans les couloirs ou les salles et peu d'adolescents de deux sexes. Les femmes étaient toutes assez jeunes et peu d'entre elles semblaient atteindre l'âge de quarante ans, comme s'il était

impossible aux habitantes de la cité lunaire de dépasser cette limite. Elles étaient toutes d'une grande beauté mais arboraient des mines tristes comme si leur vie n'avait pas de sens. Les hommes, eux, affichaient un large éventail d'évolution d'âge.

C'était assez surprenant et García López de Cárdenas ne comprenait pas les raisons de cette différence.

Un soir, il croisa deux hommes qui poussaient un brancard.

Une jeune femme au longs cheveux blonds était allongée sous une fine couverture bleue. Ses yeux clos et le bandeau de coton qui entourait sa tête en passant sous son menton, - pour empêcher sa mâchoire de s'ouvrir -, ne laissait aucun doute sur son état.

Le conquistador se signa sur son passage : « Que lui est-il arrivé ? » demanda-t-il aux brancardiers.

— C'était son heure ! se borna à répondre l'un d'eux, d'une voix atone, en poursuivant son chemin sans s'arrêter.

García López de Cárdenas ne renchérit pas mais il trouva la réponse plutôt dénuée d'humanité. Elle lui rappelait ce que lui racontait des voyageurs, à son époque, sur les épidémies de peste ou de choléra. Les morts étaient balancés, sans autre considération, dans des chariots pour être jetés dans des fosses communes. L'isolement avait-il donc ramené les sélénites à un état moral aussi profane ? Avaient-ils donc perdu le moindre respect pour leurs morts ?

Cette pensée mit García López de Cárdenas mal à l'aise. Il venait d'une époque où la foi dictait les actes et le mode de vie des habitants de la Lune lui déplaisait. Mais sans doute n'avait-il aucune leçon à leur donner car il ne connaissait que trop bien les outrances et les horreurs de son temps.

Le soir, alors que Gorman Forke l'avait convié à souper dans son appartement privé, il l'entretint sur l'un et l'autre sujet.

— Les femmes ont des problèmes de santé sur la Lune, expliqua Gorman Forke. Pour une raison que nous ne parvenons pas à définir, beaucoup d'entre-elles meurt assez jeunes ; en fait, dès qu'elles ne sont plus en capacité physique de procréer, comme si la nature reprenait ses droits et éliminait des éléments devenus inutiles. Quant aux enfants, ils sont nos biens le plus précieux. Tout le

potentiel de vie d'Imbrium, que ce soit au niveau de la nourriture ou de la santé, leur est dédié en priorité.

— À mon époque aussi, beaucoup de femmes mourraient jeunes, souvent en couches, dit García López de Cárdenas.

— À votre époque, le reprit Gorman Forke, c'était le manque d'hygiène lors des accouchements qui entraînait leur mort. Les sage-femmes et les docteurs de votre temps ignoraient de simples mesures sanitaires, comme se laver les mains par exemple.

— Vous voulez dire que le simple fait de se laver les mains aurait pu sauver des milliers de femmes ?

— Pas uniquement, mais il y aurait grandement contribué.

García López de Cárdenas resta un instant sans voix en considérant ce fait. Comment Dieu avait-il permis que tant de jeunes vies aient été sacrifiées pendant des siècles à cause d'un geste aussi insignifiant et facile à mettre en œuvre ?

Depuis le début de son voyage avec Pétale et, maintenant, avec tout ce qu'il apprenait dans la cité, il lui arrivait, parfois, de sentir sa foi vaciller devant tant de remise en cause de ses certitudes. Pourtant, il pressentait qu'il se passait autre chose, que Gorman Forke lui dissimulait. Ses explications n'étaient pas très précises. Cette histoire de nature qui reprenait ses droits sur l'être humain le laissait dubitatif, surtout en raison de son aspect très sélectif. Que la nature revienne en force l'étonnait sur un monde aussi stérile que la Lune. Les humains maîtrisaient parfaitement l'univers qui les entourait en appliquant les règles de survie les plus efficaces pour assurer la pérennité de leur civilisation cloîtrée.

Le lendemain, à la fin d'une longue séance de formation sur le pilotage manuel des foreuses spatiales, - destinées à la recherche sur les astéroïdes -, il décida d'approfondir son exploration d'Imbrium.

Il avait déjà parcouru de nombreux endroits, tous plus étonnants, - d'un point de vue technologique -, ou délabrés, les uns que les autres, mais certaines zones des modules étaient restées en dehors de son champ de recherche.

Des hommes vêtus de tenues blanches s'occupaient de tâches complexes dans certains secteurs. Ils étaient peu enclins à s'ouvrir à celui qu'ils considéraient toujours comme un étranger ou peut-être agissaient-ils ainsi envers tous les

habitants de la cité. Quoi qu'il en fût, García López de Cárdenas savait qu'il lui faudrait agir par la ruse pour les rejoindre sur leur lieu de travail afin de se renseigner sur leurs occupations.

Le soir même, à l'heure tardive où Imbrium silencieuse devenait presque sinistre, García López de Cárdenas s'aventura en exploration dans les couloirs déserts.

À cette heure, ils étaient plus oppressants que n'importe quel autre endroit qu'il avait connu. Même les grandes étendues du nouveau monde, écrasées de soleil, n'étaient jamais vraiment silencieuses. Le souffle du vent et le frottement du sable se mêlaient aux cris des animaux ; quant à l'espace, le ronronnement perpétuel du vaisseau de Pétale, l'avait rendu aussi sonore qu'une ruche.

Le conquistador ne rencontra personne dans les corridors. Les lumières étaient en mode veille et diffusaient juste assez d'éclairage pour guider les pas d'un citoyen.

Vingt minutes plus tard, il atteignit la partie d'Imbrium qui l'intéressait. Il devait être deux heures du matin. Il n'avait jamais approché cet endroit. Il se tenait à l'extrémité d'un couloir qui donnait accès à plusieurs salles en enfilade. Un éclairage vert rayonnait dans tous les volumes alentours et donnait un aspect sépulcral à cette zone du module.

García López de Cárdenas discerna quelques voix éparses qui égrenaient des mots étranges et des chiffres, sans doute liés à la technologie, ou s'interpellaient pour obtenir des renseignements.

Il s'avança légèrement pour mieux entendre mais rien de ce qui était énoncé ne lui était familier. Il ne savait pas vraiment comment s'engager dans cette zone sans se faire remarquer. Ou bien, il pouvait tenter de se présenter d'une manière hardie comme il l'aurait fait face à un ennemi de son époque ; après tout, les hommes d'Imbrium n'étaient pas vraiment des guerriers accomplis et il pourrait facilement s'en défaire s'ils tentaient de s'opposer à lui par la violence. Bien sûr, il refusait d'en arriver là. Une telle action le discréditerait aux yeux de Gorman Forke et il tenait beaucoup à rester en bons termes avec lui.

Alors qu'il s'apprêtait à avancer, une voix bloqua net ses ardeurs : « Je savais que vous ne vous contenteriez pas de mes explications señor ! » fit Gorman Forke derrière lui.

García López de Cárdenas se retourna autant contrarié que confus mais il se eprit très vite.

— Je suis un conquistador, un explorateur, rétorqua-t-il. Il faut toujours que j'aille au bout des choses pour obtenir les meilleures réponses et ne pas revenir bredouille.

Il avait exprimé la pensée la plus claire qui le caractérisait sans réfléchir à une autre réponse.

— Peut-être avez-vous raison, dit Gorman Forke.

Un peu surpris par cet assentiment García López de Cárdenas se rassura un peu. Ce n'était pas vraiment le genre de réaction plutôt positive qu'il attendait.

— Je vais tout vous expliquer. Après tout vous êtes des nôtres maintenant et vous êtes condamné à vivre parmi nous. De plus nous avons besoin de vous ; vous êtes dans la pleine possession de vos moyens physiques et mentaux mais ce n'est pas uniquement pour engendrer de nouvelles générations que vous nous serez utile ; c'est surtout parce que vous êtes un homme hors du commun, dans l'univers d'Imbrium. Vous venez d'un monde de violence où l'homme et un conquérant. Vous êtes un combattant et un explorateur comme vous venez de me le rappeler. Or, les hommes qui vivent dans cette cité ne sont plus aussi performants que leurs ancêtres. Le goût de l'aventure n'est plus dans nos gènes. Nous survivons, simplement. Aussi, j'aime croire que vous redonnerez un peu de vigueur à nos ambitions.

— N'est-ce-pas un peu trop miser sur moi, fit García López de Cárdenas même si son âme de caballero était plutôt flattée par cette responsabilité.

— Nous vous emploierons à bon escient ; nous savons que nul n'est tenu à l'impossible mais nous essayerons de faire de vous, dans la limite de vos capacités et de votre participation, volontaire bien sûr, un moteur pour relancer ce monde.

— Un moteur ? fit Cárdenas qui ignorait la signification de ce terme.

— Une machine qui sert à faire déplacer des véhicules.

— Je comprends ; vous voulez que j'entraîne les habitants d'Imbrium vers de nouveaux horizons.

— Disons que, si vous leur redonniez déjà l'envie d'entreprendre à nouveau, se serez une grande victoire... Suivez-moi, je vais vous montrer le cœur opérationnel de la cité pour répondre à vos attentes.

Gorman Forke l'invita d'un geste. Ils marchèrent vers une première salle.

— Comment saviez-vous que je venais ici ? demanda Cárdenas. J'ai pourtant pris beaucoup de précaution pour éviter d'être repéré.

— Je vous dois un aveu. La puce que l'on vous a implanté ne sert pas qu'à ouvrir des portes. C'est un petit bijou de technologie. Elle permet aussi de suivre le moindre de vos déplacements, de surveiller votre rythme cardiaque ainsi que d'autres paramètres médicaux et même à écouter vos conversations. N'y voyez rien de personnel, tout le monde, sur Imbrium, est soumis aux mêmes contraintes. Il faut vous faire une raison voyageur venu du passé ; sur notre monde rien n'échappe à la surveillance de nos systèmes. Nous savons tout de vous et de votre comportement.

— Même, de ma soirée avec une demoiselle dans ma chambre il y a deux jours ? fit-il un peu contrarié.

— Tout vous dis-je ! Mais nous n'entraverons pas votre liberté pour ce genre de rencontre.

Cárdenas n'avait pas été informé que ce genre de système était si astreignant au niveau des libertés : « Cela veut-il signifier que vous avez les moyens de l'entraver pour d'autres motifs ? »

— Tout dépend du motif, fit Gorman Forke sibyllin.

Quels pouvaient-être ces moyens ? García López de Cárdenas ne relança pas Gorman Forke pour connaître les méthodes en sa possession destinées à contrôler ces "motifs". Il se doutait bien qu'elles devaient être à la hauteur de la technologie qui l'entourait pour obliger tout récalcitrant à l'ordre établi à revenir dans le droit chemin.

Le conquistador considéra la petite cicatrice sur son bras avec une nouvelle approche. Il venait certes d'un temps où l'absence d'intimité ne contrariait pas vraiment les gens, - encore moins les soldats toujours livrés aux conséquences d'une existence spartiate lors des campagnes militaires -, mais chacun appréciait quand même une liberté de mouvements et de ton en dehors du service et la puce

qu'on lui avait greffée lui interdisait désormais d'être autonome.

Dans les zones qu'il découvrait, la cité n'était qu'une vaste ruche numérique destinée à sa gestion et à celle des habitants. Les deux hommes parcoururent plusieurs salles. Les murs, d'un bleu métallique, étaient couverts d'écrans de contrôle et les tables de travail de claviers tactiles reliés à de nombreux systèmes de gestion des données.

L'air était empli d'une chaude odeur d'électronique que Cárdenas connaissait déjà pour l'avoir perçu dans divers couloirs. Des lumières tamisées, bleues ou rouges, laissaient planer une aura presque surnaturelle dans les salles où des techniciens, vêtus de blancs, surveillaient en silence le fonctionnement des systèmes de vie de la cité sélénite.

Ils marchèrent ainsi pendant une trentaine de minutes. Gorman Forke fournissait à García López de Cárdenas toutes les explications sur les différentes installations, leurs fonctions, leur puissance. Les écrans affichaient de multiples vues de l'extérieur des modules. Il s'agissait de la surveillance de sécurité d'Imbrium. D'autres, dévoilaient chaque détail de la vie sous les dômes.

Alors qu'ils quittaient la dernière salle et qu'il tardait à Cárdenas de retrouver un semblant de liberté, Gorman Forke mit fin à leur exploration : « Il se fait tard, dit-il, je dois encore régler certains détails avant de finir ma journée. Puis-je vous laisser seul ? Nous avons achevé cette visite. »

García López de Cárdenas le remercia de lui avoir consacré du temps en se demandant quels détails le gouverneur pouvait avoir à régler à une heure aussi tardive : « Soyez sans inquiétude, je retrouverai mon chemin », acheva-t-il.

Il se retrouva dans un couloir vide de monde. Il devait être presque trois heures. Le silence, que seul venait troubler le ronronnement feutré de quelques dispositifs cachés, pesait sur Imbrium endormie.

Ce qu'il avait appris durant cette soirée le confortait dans sa perception d'un monde peu agréable à vivre. Le conquistador s'apercevait qu'il n'avait visité que le côté visible de la cité lors de ses précédentes explorations. Ce monde froid, asservi à une technologie totalitaire le plongeait maintenant dans une angoisse désagréable. Ce n'était pas ainsi qu'il avait imaginé le futur des hommes et son retour à la civilisation. Toutes prises de décisions qui allaient à l'encontre du bien-être d'Imbrium, ou ne correspondaient pas aux objectifs de survie de

l'espèce humaine, étaient sans doute automatiquement réprimées.

García López de Cárdenas comprenait pourquoi ce peuple n'avait plus d'envies d'ailleurs.

Il entreprit de regagner son appartement. Après quinze minutes de marche, il s'aperçut avec mauvaise humeur qu'il avait suivi la mauvaise direction. Il avait besoin de dormir et il ne voulait pas perdre son temps en vaines circonvolutions dans les couloirs. Il voulut prendre à droite pour rejoindre son module mais se trompa de nouveau et se retrouva dans une zone qu'il ne connaissait pas encore.

Gorman Forke n'avait pas jugé utile ou approprié de le conduire jusqu'ici. D'ailleurs, il n'y avait rien à voir. Le couloir s'achevait devant un mur de roches lunaire infranchissable et Cárdenas se souvenait que l'un des modules était bâti en partie contre le flanc d'une falaise lunaire d'une cinquantaine de mètres de hauteur.

Une simple porte interdisait l'entrée d'un petit local dans la cloison de gauche du couloir. Elle n'était pas fermée à clé et, par curiosité, Cárdenas risqua un regard dans la cellule.

Elle mesurait deux mètres sur deux. Des boîtiers de commandes fixés aux murs représentaient son unique mobilier. Diverses lumières rouges et jaunes clignotaient à intervalles réguliers sur leurs faces.

García López de Cárdenas s'apprêtait à repartir lorsque le clignotement s'accéléra sur l'un des boîtiers. Il pensa, un instant, qu'il venait de déclencher un dispositif de sécurité lorsqu'un bruit rugueux venant de l'extérieur le paralysa presque de panique. Il se reprit assez vite en maugréant devant son comportement immature.

Il ferait beau voir qu'un conquistador de sa trempe trembla de peur au moindre bruit.

Décidemment, ce monde hors du commun avait le don de dévoiler des émotions humaines que l'on préférait ignorer.

Il se colla contre le mur droit du local et risqua un regard dans le couloir. Une partie de la paroi rocheuse remontait doucement à l'intérieur de la falaise qui surplombait le module.

Le couloir se prolongeait au-delà de l'ouverture.

Des voix envahirent soudain le couloir côté module. García López de Cárdenas laissa la porte du local entrebâillée et surveilla la galerie. Il se souvint brusquement de l'implant qui signalait sans cesse sa position et redouta que des gardes viennent pour lui.

Il aperçut deux hommes qui poussaient un brancard identique à celui qui transportait la femme décédée. Ils passèrent devant lui sans remarquer la porte entrebâillée du local et poursuivirent leur chemin.

Une femme, - de nouveau -, reposait sur le brancard. Elle semblait avoir la quarantaine elle aussi et, là encore, la bandelette de coton autour de son crâne et de sa mâchoire confirmait son décès. Cárdenas en fut vraiment surpris. Deux décès de femme d'un même âge, à deux jours d'intervalle, relevait d'une coïncidence plutôt rare ; pas impossible bien sûr, mais très rare sûrement dans un lieu aussi dépeuplé.

García López de Cárdenas ne croyait pas vraiment aux coïncidences. Si Dieu avait créé le monde avec autant de détails et de précision, - en offrant à chacun sa place -, ce n'était pas pour répéter des événements identiques à intervalles réguliers.

Il laissa les deux hommes prendre un peu d'avance et sorti de sa cachette lorsque le mur rocheux commença à refermer l'entrée du couloir. Il plongea et roula, juste au dernier moment, sous la porte descendante avant que celle-ci ne touchât le sol.

Il y eut un choc sourd derrière lui. Cárdenas considéra la porte de pierre fermée et se demanda, un peu tard, comment on enclenchait le mécanisme d'ouverture de ce côté. Il étudia rapidement le mur autour de l'encadrement et découvrit un petit panneau avec un écran tactile.

Il suffisait de passer la main sur la surface pour ouvrir la porte.

Rassuré, le conquistador s'avança dans le couloir.

Il mesurait une quarantaine de mètres. Aucun mur de métal ne couvrait la roche nue et grise. Une lumière bleue diffuse émanait de plusieurs bandes lumineuses greffées sur la roche tout le long de la galerie.

Les deux hommes et le brancard avaient atteint son extrémité. Ils bifurquèrent sur la droite et Cárdenas se lança dans leur sillage. Il atteignit un croisement et s'engagea dans leur direction. Des parois de métal aux reflets bleutés avaient remplacé la roche.

Ici, la lumière semblait plus froide et sinistre sur le métal que sur la roche.

García López de Cárdenas parvint à l'extrémité du couloir. Une entrée sans porte donnait accès à une salle circulaire, d'une circonférence d'environ quarante mètres, couverte d'un plafond rocheux.

Au centre de la salle une trappe d'accès servait d'ascenseur pour atteindre un niveau inférieur. Les deux hommes et leur brancard s'installèrent dessus et le mécanisme s'enfonça doucement dans le sol où ils disparurent.

García López de Cárdenas attendit que la trappe remontât et refermât le passage puis il pénétra dans la salle.

Il reconnut aussitôt dans ce lieu un centre de contrôle identique à ceux que lui avait montré Gorman Forke.

Il était désert.

Une longue table unique, faite d'un métal gris et triste, faisait le tour de la pièce. Elle était habillée par d'innombrables écrans de contrôles qui diffusaient des images sans interruption. De nombreux claviers tactiles indiquaient que le centre était géré par des techniciens. Mais l'heure tardive l'avait vidé de toute présence. Cárdenas avait appris que ces systèmes pouvaient fonctionner sans l'aide des humains : « Des systèmes automatiques », lui avait-on indiqué. Il les savait capables de donner l'alerte si un événement allait à l'encontre des directives programmées.

Il s'approcha des écrans.

Beaucoup d'entre-eux étaient couverts de chiffres et de lettres qui listaient des rapports incompréhensibles. Parfois des mots connus apparaissaient. García López de Cárdenas vit défiler les termes, serveurs, systèmes opérationnels, contrôles androïdes optimum ; autant d'affichages qui n'apportaient aucune réponse concrète à ses connaissances encore réduites sur ces sujets.

Sur d'autres écrans, des images dévoilaient le moindre recoin d'Imbrium, les

couloirs, les pièces où se reposaient les habitants, où ils mangeaient, se lavaient, dormaient ; aucun endroit n'était laissé sans surveillance et, en passant devant l'un des écrans, García López de Cárdenas découvrit son appartement dans ses moindres détails, y compris la douche et les toilettes.

Sur l'un des afficheurs il découvrit la salle souterraine où les deux brancardiers avaient conduit la femme décédée.

Ils l'avaient dénudée et García López de Cárdenas fut gêné de la voir ainsi. Une troisième personne tournait le dos à la caméra. Elle portait une tenue surprenante et en l'étudiant plus attentivement, Cárdenas s'aperçut que ce n'était pas un vêtement mais une sorte d'armature en métal remplie de tuyau et de mécanismes complexes. Il réalisa qu'il s'agissait sans doute d'un androïde tel que lui avait décrit Gorman Forke. Ainsi, c'était là leur forme originelle lorsqu'ils ne se paraient pas des attributs corporels humains.

L'androïde s'approcha du corps et entreprit de le disséquer. Un appareil se détacha du mur et vint s'immobiliser en flottant à cinquante centimètres au-dessus du bassin de la femme. Des lumières clignotaient sur son pourtour et un rayon violet entreprit de parcourir le corps au niveau du bas-ventre.

García López de Cárdenas avait assisté à bien des mises à mort que ce fut à coups de sabres ou autres armes de tailles ou de pointes et lui-même avait utilisé ses armes contre les ennemis de l'Espagne mais c'était au combat, lors des guerres que livrait son pays. Là, de voir cette malheureuse inerte, livrée en pâture à une machine, sous le regard sans compassion des deux brancardiers, le révolta.

Il s'apprêtait à les rejoindre pour mettre fin à cette boucherie qu'il jugeait aller à l'encontre de l'œuvre de Dieu lorsqu'il aperçut des données qui s'affichaient sur l'écran devant lui.

- Ménopause confirmée.
- Fin de possibilité de gestation.
- Euthanasie appliquée de manière correcte.
- Le sujet est mort sans souffrir.

García López de Cárdenas ne connaissait pas le terme "euthanasie" mais il

avait suffisamment de connaissance en grec pour déceler une correspondance avec thanatos et comprendre qu'on avait administré la mort à cette femme sans doute sans son consentement.

Le conquistador se laissa aller sur l'un des fauteuils devant la table. Il ne comprenait pas comment les hommes avaient pu en arriver à cette extrémité.

L'androïde semblait avoir achevé son expertise. Il posa son scalpel sur la table à côté du corps ensanglanté et leva son regard de verre en direction de la caméra. Son visage n'avait d'apparence humaine que la forme et ressemblait à une tête de squelette humaine sommairement schématisée.

García López de Cárdenas sursauta en découvrant ce faciès.

L'androïde le regardait droit dans les yeux au travers de l'écran.

Tous deux restèrent quelques secondes sans bouger, Cárdenas parce qu'il était trop surpris pour entreprendre quoi que ce fût, l'androïde parce qu'il semblait comprendre la réaction du conquistador et le laissait reprendre ses esprits, ou peut-être, aussi, parce qu'il savourait ce moment.

— Je comprends ce que vous ressentez, dit l'androïde avec la voix de Gorman Forke. Mais je sais où vous êtes et je sais que vous me regardez

— Comment est-ce possible ? bafouilla García López de Cárdenas.

— Comme vous l'avez constaté, sur les écrans, au cours de votre exploration, rien ne nous échappe. Quant à ce corps que j'utilise, il s'agit juste d'un tour de passe-passe que nous permet notre technologie. Nous pouvons contrôler des androïdes sur de grandes distances, fit Gorman Forke. En l'occurrence, pour celui-ci, je viens de prendre le contrôle de son système de communication pour m'adresser à vous. Pour le côté chirurgical, il opère selon une programmation établie. Il n'a aucune enveloppe humaine car il ne se déplace jamais dans les zones habitées d'Imbrium... Il s'agit là, de simple économie... Je me dois de vous avouer maintenant que je suis moi-même un androïde. Je ne voulais pas vous dévoiler si vite ma vraie nature mais vous êtes un homme d'une curiosité insatiable. Dès que j'ai réalisé que vous vous étiez perdu dans le dédale de couloirs, j'ai surveillé vos déplacements et j'ai vite compris votre destination, bien que vous ne fussiez sans doute pas parti dans ce but.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas arrêté ?

— À quoi bon ; vous interdire certaines zones d'Imbrium aurait conforté vos suspicions sur la nature de ce qui vous entoure.

— Mais pourquoi ces morts ? fit Cárdenas avec un frémissement de dégoût dans la voix. Et il n'aurait jamais envisagé parler de la sorte quelques semaines auparavant. Il avait vu les abominations sorties de l'imagination des conquistadors contre les peuples qu'ils soumettaient ou pour affirmer leur religion et il constatait à quel point, son voyage avec Pétale avait modifié sa vision du monde.

— Il s'agit de survie, expliqua Gorman Forke. Pas pour moi, bien sûr, ni pour les quelques autres qui me sont identiques ; mais pour les humains. Nos protocoles peuvent vous paraître cruels et barbares mais ce n'est pas nous qui les avons établis ; ce sont les humains. Lorsqu'ils ont réalisé qu'ils ne parviendraient pas à maintenir la survie de leur civilisation, malgré leurs efforts, ils ont fait des choix. Les femmes sont éliminées dès qu'elles ne sont plus en âges de se reproduire. Nous ne pouvons laisser vivre des bouches inutiles ; en cela, cette méthode rejoint celle de la nature pour laquelle les êtres féminins ne sont plus utiles lorsqu'ils ne sont plus en mesure de procréer. La longévité des êtres féminins à l'époque technologique n'était dû qu'à un mode de vie moins funeste et une grande qualité des soins. Nous ne préservons que les scientifiques. L'épidémie a poursuivi l'humanité jusque entre nos murs. Nos créateurs pensaient avoir sauvé leur espèce en sélectionnant les plus sains parmi eux, mais elle était là, insidieuse, dans leur corps. Elle leur avait donné le faux espoir qu'ils parviendraient à surmonter ce fléau mais elle s'était implantée dans leurs gènes comme un parasite en quête d'un nid. Elle se déclenche sporadiquement chez certains, au hasard, au cours des siècles. Les êtres humains ont été modifiés par un fléau indécélable que nous ne parvenons toujours pas à éradiquer malgré nos recherches depuis des siècles. Quelques-uns étaient plus résistants. Ils ont permis de préserver la lignée mais nous arrivons au terme du processus. Lorsque nous vous avons accueilli, je ne vous ai pas dévoilé la véritable réalité de notre monde pour pas vous démoraliser après l'extraordinaire voyage qui vous a conduit jusqu'à nous : l'humanité se meurt ! Les humains ne sont plus qu'une centaine. Ils l'ignorent bien sûr. Nous maintenons, pour eux, l'illusion d'une cité plus prospère grâce aux androïdes. J'avais perdu tout espoir de les sauver avant votre arrivée et je ne sais même pas si nous y parviendrons grâce à vous. Les humains nous ont créé pour les servir. Nous sommes conditionnés pour les protéger et tout faire pour les renvoyer sur Terre lorsque le temps viendra. Mes

semblables et moi-même sommes programmés pour atteindre cet objectif. C'est nôtre unique raison de vivre. Nous ne pourrions en dévier même si nous le voulions. Vous ignorez tout de la programmation de nos systèmes. Il faudrait que nous nous reprogrammions nous même, mais nos concepteurs ont inhibé cette possibilité en nous. Néanmoins, votre arrivée et vos capacités intactes ont ouvert un nouveau programme. Il est stipulé que, dans l'hypothèse d'une évolution positive de la situation nous pouvions effectuer un tri pour sauvegarder les femmes les plus robustes en vue de devenir mères porteuses.

— Qu'est-ce-donc ? demanda Cárdenas qui découvrait ce terme.

— Une femme peut donner la vie à un enfant après qu'il eut été conçu en milieu artificiel.

— Vous voulez dire que vous pouvez créer un enfant en dehors du ventre d'une femme pour lui implanter ensuite !

— Nous favorisons la conception, en effet. Grâce à vous nous pouvons désormais multiplier les fécondations puis les implantations. Vous voyez, votre arrivée a vraiment un côté positif pour l'humanité, ajouta Gorman Forke avec un air satisfait qu'il croyait être adapté à la situation. Non seulement vous aller donner la vie à de nombreux enfants mais en plus vous allez permettre à plusieurs de vos semblables du sexe féminin de vivre plus longtemps.

C'était beaucoup d'informations pour García López de Cárdenas. Il avait l'impression de découvrir un monde dénué de morale. Il constatait que la science pouvait sauver des vies mais aussi ouvrir la porte à ce qu'il considérait être des dérives blasphématoires, même si elles servaient à créer la vie. Son âme de bon catholique s'était révoltée à l'écoute des explications de Gorman Forke, mais d'un autre côté il pensait aussi que la fin justifiait ces moyens car il ne parvenait toujours pas assimiler qu'il ne restait qu'une centaine d'êtres humains pour représenter la grande espèce des hommes.

Sans doute fallait-il en passer par là pour créer une nouvelle lignée.

— Je vous sens contrarié conquistador.

— Votre univers d'enfermement, de contrôle et de manipulations scientifiques me déplaît, maugréa-t-il. Il se sentait aventurier dans l'âme ; un conquérant, un homme libre en somme, bien qu'il eût appris à considérer le résultat destructeur de ses conquêtes. Bien sûr, il se savait corseté par les préceptes religieux de son

temps mais il avait réussi à évoluer au contact de Pétale. Et quand il se remémorait combien les représentants de sa religion avaient pris de liberté avec la morale, en soumettant ou en éliminant ceux qui refusaient les dogmes établis, il sentait naître en lui un profond sentiment de culpabilité pour avoir participé à ces événements.

— Je conçois que notre monde vous paraisse hostile, poursuivit Gorman Forke. Malheureusement, il n'en existe pas d'autre et nous ne pouvons rien pour le changer avec nos moyens actuels. Il va falloir vous y accoutumer.

García López de Cárdenas se reprit et fixa l'écran : « Combien êtes-vous ? Je veux dire, des “hommes” comme vous. »

Il lui était très difficile de le qualifier de machine en lui parlant en face.

— N'ayez aucune honte à me désigner comme androïde. C'est ma nature ; je n'en prendrai pas ombrage. Les autres humains d'Imbrium sont parfaitement conscients de notre présence. Ils ignorent simplement notre nombre. Sans nous, ils auraient sans doute disparu depuis longtemps. Pour répondre à votre question, je vous ai indiqué qu'il restait environ une centaine d'êtres humains sur la Lune. Tous les autres sont de ma nature.

— Il y a donc plus de vos semblables que d'êtres de chair et de sang dans la cité.

— Malheureusement pour l'espèce humaine. Comme je vous l'ai indiqué, Imbrium se meurt ! Nous sommes plus nombreux car la cité a besoin d'une brigade définie et constante de techniciens, avec des niveaux de compétences diverses, pour assurer son fonctionnement et celui de ses dépendances ainsi que l'entretien des vaisseaux de forages que nous envoyons vers les astéroïdes et vers d'autres planètes du système solaire.

García López de Cárdenas se sentit las brusquement. Il se leva sans prolonger la conversation et rejoignit la sortie.

Une femme l'attendait devant la paroi de pierre. Elle était jeune et assez jolie et le conquistador se demanda s'il s'agissait d'un être humain ou d'une gynoïde ; très certainement une semblable de Gorman Forke. Elle l'invita à la suivre et le reconduisit sans détour jusqu'à son appartement.

L'espagnol se retrouva seul. Une musique relaxante, douce et claire, bruissait

dans la pièce. Cárdenas n'avait jamais entendu les instruments qui émettaient ces sons mais ils étaient agréables à l'oreille. Il resta allongé sur son lit à remettre de l'ordre dans toutes les informations qu'il avait emmagasiné durant les derniers jours. Le fait qu'il appartenait aux cent derniers humains survivants de toute l'espèce qui avait colonisé la Terre le hantait.

Il n'arrivait pas à formuler d'autres pensées.

Après plus d'une heure à se torturer l'esprit en boucle, en envisageant la fin définitive de l'humanité, il parvint enfin à trouver le sommeil.

Il était dix heures du matin lorsqu'il retrouva la réalité de sa chambre. Ses pensées du début de la nuit lui revinrent aussitôt en mémoire mais il se sentait plus serein. Il n'avait pas encore les idées très claires mais il avait acquis la conviction qu'il ne finirait pas sa vie sur la Lune, ce caillou désolé et froid, recouvert par les dômes transparents d'Imbrium. Il ignorait encore quel moyen il emploierait pour se sortir de ce piège glaçant dans lequel son parcours aventureux, et l'histoire des hommes en général, l'avait placé mais il ferait tout pour en trouver un.

En attendant, García López de Cárdenas se conforma aux usages d'Imbrium et à la mission que lui avait confié Gorman Forke. Il passa quelques moments agréables en compagnie de plusieurs jeunes femmes. Elles étaient littéralement conditionnées par les discours inspirés et prophétiques du gouverneur d'Imbrium concernant le renouveau de l'espèce humaine dont elles seraient les génitrices. Elles savaient toutes qu'il était Cárdenas et d'où il venait et, ce côté ancien et barbare, pour elles, renforçait son attrait à leurs yeux.

García López de Cárdenas trouvait toutefois ce genre d'activités dégradantes et se comparait à l'étalon de service, bien qu'il n'en reniât pas les plaisirs. Bref, sa situation était complexe et il apprit à vivre en acceptant ces contingences.

Quelques semaines après ses débuts dans son nouveau rôle, il rencontra Sophia Lucine. Elle venait d'avoir trente ans ; comme Pétale, elle avait choisi de porter un nom de famille plutôt qu'un numéro. Elle dépassait légèrement Cárdenas en taille ce qui avait un peu contrarié l'amour propre du conquistador mais elle avait ce petit quelque chose en plus qui l'avait attiré et lui avait fait oublier ses préjugés.

Son beau visage en amande était éclairé par de magnifiques yeux doux d'un

bleu lumineux d'une grande profondeur. Comme tous les habitants de la cité sélénite, elle participait activement à la survie de son peuple.

Elle était ingénieure ; un des nombreux qualificatifs de métier, - inconnus de García López de Cárdenas -, mais dont il apprit qu'il nécessitait un long et savant apprentissage qui le reléguait lui et ses études, - à peine dignes d'une classe primaire moderne -, au rang de simple soldat inculte. Mais il s'en accommoda et essaya de rattraper son retard en emmagasinant le plus de connaissances possibles grâce à l'aide de Gorman Forke, ce dont il lui était reconnaissant.

Il n'était pas dans un univers où il pouvait faire uniquement valoir sa qualité de combattant pour se mettre en avant.

Les jours passèrent, les semaines ; les mois : la vie monotone et stérile de la cité devenait insupportable pour le conquistador. « Comment tous ces gens pouvaient-ils vivre ainsi sans devenir mélancoliques ? » pensait-t-il avec les mots de son époque. Même sa mission, si souvent agréable, commençait à lui paraître insipide. Il ne trouvait pas de solution à appliquer pour se sortir de cette situation. La vie dans Imbrium était calibrée et formatée pour employer des termes chers à Gorman Forke.

En dehors des activités sélènes, aucune d'échappatoire !

Des enfants naquirent et García López de Cárdenas était assez fier de se savoir leur père mais il refusait d'imaginer pour eux une existence aussi monotone, identique à celle que le destin lui imposait. Il voulait leur offrir une vie au grand air, sur des terres boisées ou couvertes de prairies, loin de cet univers terne de métal et de calculateurs qui géraient chaque minute de la vie des hommes. L'action lui manquait ainsi que les grands espaces et il se souvenait avec nostalgie des déserts et des forêts du nouveau monde et de ce cañon grandiose dont il regrettait aujourd'hui de ne pas avoir apprécié davantage la beauté.

Deux années s'effacèrent avec lenteur.

Gorman Forke maintenait García López de Cárdenas cloîtré dans la cité

lunaire. Il estimait qu'il était trop indispensable à la renaissance de la civilisation humaine pour l'autoriser à se lancer dans des explorations hasardeuses sur la Terre, la Lune ou dans le système solaire comme le souhaitait le conquistador. Il n'était pas question qu'il envisageât le moindre projet aventureux.

Ce jour-là.

García López de Cárdenas avait rendez-vous avec Gorman Forke dans son bureau. Le gouverneur d'Imbrium souhaitait le rencontrer.

Cárdenas éprouvait toujours une sensation bizarre à s'entretenir avec une machine aussi sophistiquée et talentueuse fut-elle. Il se retrouva face au gouverneur dans le bureau qu'il connaissait bien.

À son entrée, Gorman Forke se leva de son siège pour l'accueillir. Il était toujours courtois et bienveillant et García López de Cárdenas appréciait cette attitude. À son époque, les gens de haut rang n'agissaient jamais ainsi.

— J'ai beaucoup étudié tous les faits que vous m'avez rapporté concernant l'expédition de Pétale Chloris. La synthèse de votre histoire me ramène toujours vers une certitude : La Terre abrite une forme de vie qui détient un pouvoir considérable. J'ignore de qui ou de quoi il s'agit. Aucun être humain n'a survécu sur Terre après notre départ. Nous avons envoyé des drones de reconnaissances pendant des années jusqu'à ce que nous constations le décès du dernier humain. Les premiers temps, j'ai eu beaucoup de difficulté à croire les événements que vous m'avez raconté ; pourtant, vous êtes là et je n'aurais pas dû les mettre en doute mais je suis ainsi conçu qu'il me faut des certitudes ; ainsi l'ont voulu mes concepteurs. Quoi qu'il en soit, j'ai maintenant ces certitudes : les flux d'énergie que vous avez mentionnés se sont manifestés il y a trois heures !

— Ainsi la boucle est bouclée ! dit Cárdenas avec une exaltation qu'il n'avait plus connue depuis très longtemps.

— Pas tout à fait, rectifia Gorman Forke. Ce que nous avons détecté indique la présence d'une centrale d'énergie plus puissante que celle qui alimente Imbrium. Cette structure serait capable d'approvisionner, seule, des états entiers à l'époque de la grandeur de la Terre. Pour élaborer une installation aussi importante il faut des connaissances scientifiques très poussées et une armée d'ouvriers pour l'édifier. Or, comme vous le savez, la Terre est déserte. C'est un mystère à résoudre. Nos scientifiques pensent qu'elle a servi à construire et à alimenter les

deux premiers vaisseaux spatio-temporels, celui de l'être sylvestre que vous avez mentionné, puis celui du Voyageur. Pétale Chloris et son équipe s'apprêtent à rejoindre la Terre. Grâce à l'étude de votre vaisseau nous avons conçu un engin biomécanique doté de grandes performances. Malheureusement, nous savons maintenant, grâce aux explications que vous a fournies Pétale Chloris, qu'il sera détruit et qu'une partie de l'équipage sera éliminé.

— Ai-je encore le temps de participer à l'expédition de Pétale ?

— Ce n'est pas prévu. Vous n'en faisiez pas parti dans le déroulement de l'histoire déjà écrite, mais rien ne nous empêchera d'envoyer de nouveau des drones de reconnaissances pour comprendre l'évolution des événements sur la planète. Plusieurs techniciens et chercheurs androïdes vont participer à cette mission. Je vais attendre le résultat de leur évaluation.

— Savent-ils qu'ils sont androïdes ?

— Ils l'ignorent, comme Pétale. Ils pensent être des humains qui se sont portés volontaires. Certains, comme Pétale pensent qu'ils sont de grands explorateurs qui ont déjà voyagés dans notre système solaire pour trouver de nouveaux havres pour les humains. Ils porteront des scaphandres, non pour se protéger mais pour les conforter dans leur statut humain mais il n'est pas prévu qu'ils reviennent sur Imbrium. Je ne peux prendre le risque qu'ils ramènent des germes inconnus contaminants. Ils seront déconnectés pendant leur sommeil lorsqu'ils auront transmis les données de leur enquête.

— Triste sort !

— Ils n'auront pas conscience de leur fin, dit sobrement Gorman Forke avec ce détachement désagréable qu'il affectait devant la fin d'un être vivant, quel qu'il fût, car Cárdenas, malgré sa méfiance envers les androïdes, commençait à leur accorder autant d'importance qu'à n'importe quel être humain.

— Et Pétale ?

— Sa programmation est différente. Je suis obligé de la laisser partir pour effectuer le voyage spatio-temporel qui un jour vous amènera vers nous. Je ne peux modifier le cours des événements sous peine de changer le futur et peut-être notre présent. Les circonvolutions de la trame temporelle sont difficiles à appréhender. Sans votre retour, je l'aurais déconnecté comme les autres. L'alimentation qui anime nos androïdes voyageurs leur assure une capacité de

survie de plusieurs années contrairement à ceux qui vivent sur Imbrium, moi compris. Nous sommes asservies à la cité. Par économie, nos concepteurs nous ont doté de systèmes d'alimentation basiques qu'il nous faut recharger à intervalles réguliers. Je ne pourrais jamais quitter Imbrium.

— Mais qu'est-elle devenue dans ce cas puisque nous n'avons toujours pas de nouvelles ?

— Comment savoir ? Peut-être est-elle revenue sur Terre, mais dans ce cas, elle nous aurait signalé sa présence en déposant une balise dont nous aurions capté le signal, même après des millénaires. Elle dispose de l'équipement nécessaire pour ce genre d'opération. Ou alors elle a été accueillie par les générations futures d'Imbrium. Mais il est plus probable qu'elle ait péri, ou qu'elle erre pour l'éternité aux confins de l'espace et sans doute ne la reverrons nous jamais.

García López de Cárdenas se désola de ces hypothèses. Il regrettait Pétale. Elle lui avait sauvé la vie et l'avait entraîné dans un voyage prodigieux. Parfois, il se prenait à penser qu'il avait ressenti pour elle autre chose qu'une simple amitié et cela, jusqu'au moment où Gorman Forke avait brisé son rêve en lui dévoilant la vérité sur sa véritable constitution.

Le plus déplaisant pour García López de Cárdenas était son absence d'utilité dans les missions à venir. Il assistait aux prémices de l'opération qui allait le mener jusque sur la Lune et il restait un éternel spectateur.

— Je sais que vous aimeriez participer à une exploration de la Terre, dit Gorman Forke qui devinait ses pensées, mais je ne peux vous y autoriser. Vous êtes trop précieux pour les humains. Voyez les enfants qui sont nés grâce à vous ; vous offrez un nouveau départ à vos semblables. Vous ne pouvez les priver d'un futur qui, je l'espère, sera prometteur. Il faudra beaucoup de temps avant que nous puissions recréer une société viable et énergique. L'humain ressemble aux espèces animales passées qui étaient en voie de disparition. Il fallait aux hommes d'alors, des décennies pour créer de nouveau un lignage viable. Malheureusement vous êtes seul avec les quelques hommes qui survivent encore parmi nous. Nous avons déjà établi des protocoles pour éviter la consanguinité entre les générations futures. Vous apportez un plus, mais malgré votre présence, je ne suis pas encore certain que nous réussirons.

— Quel espoir me reste-t-il alors ?

— Vous êtes un conquérant ! Soyez le guide dont ils ont besoin pour les mener vers le futur. Ce sera une entreprise ardue mais digne d'une épopée.

— N'êtes-vous pas leur gouverneur ! Ce devrait être vous leur guide.

— Certes, mais je n'ai été conçu que pour être un gestionnaire. Je n'ai aucune capacité pour orienter et motiver des êtres humains car il me manque les fonctions essentielles qui caractérisent l'humain : l'imagination, l'ambition et le goût de se surpasser pour atteindre ses objectifs, même pour une utopie. Nos créateurs ont bridé nos possibilités de développement ; ils ne voulaient pas que nous devenions des maîtres.

— Vous en êtes conscient ; n'est-ce-pas déjà un grand signe d'intelligence supérieure ?

— Sans doute, mais elle ne me sert à rien, dit-il avec fatalisme.

— Vous me demandez beaucoup. Ce sera le travail d'une vie !

— Je vous en sais capable.

García López de Cárdenas regagna ses appartements avec l'impression d'être écrasé par le destin de l'humanité. La présentation de Gorman Forke le mettait face à un dilemme. Son discours le plaçait comme une pièce essentielle au centre de l'univers clos d'Imbrium, comme s'il avait deviné son besoin d'autonomie et lui imposait ainsi une destinée qu'il n'avait jamais souhaité.

Il s'allongea sur son lit, les bras croisés sous la tête. Il avait besoin de réfléchir sur son avenir et celui des hommes mais, malgré lui, il savait déjà que sa décision irait dans le sens que lui avait indiquée Gorman Forke car il n'avait trouvé aucune solution pour se libérer de son emprisonnement.

Chapitre 25.

Voyage vers la Lune

L'entité Pétale Chloris flottait, immobile dans l'espace, et contemplait la révolution de la Terre céruléenne dans le vide.

Pétale n'avait pas d'apparence avouée à ce niveau de son déplacement au-delà de l'atmosphère terrestre. Un instant, elle ressemblait à un nuage vaporeux ; un autre, à une longue trainée impalpable. Elle aurait pu s'épargner la création de cette forme mais elle aimait bien avoir une sorte de consistance concrète qui lui donnait l'illusion d'exister sur le plan matériel. Par moment, elle dégageait une aura lumineuse légèrement bleutée puis frôlait l'invisibilité, mais l'espace vibrait alors avec intensité et signalait sa position.

À ce moment de sa métamorphose, ses fréquences vibratoires pouvaient transformer sa nuée en un ballet d'étincelles féériques.

C'était comme si l'obscurité de l'espace devenait vivante. Pétale ne s'en souciait pas car personne n'existait pour la voir et elle ne se connaissait pas d'ennemi dans le vide stellaire.

Sept mille années la séparaient de son passage en Mésopotamie et de sa rencontre avec l'Entité. Elle lui devait la possibilité de créer à volonté son état actuel en se libérant de son corps biomécanique.

Les connaissances qu'elle avait emmagasinées en parcourant les mémoires de la sphère ne l'avaient pas limité à créer ou organiser uniquement de la matière. Elle lui avait aussi permis d'accéder à un nouveau concept d'existence. Ce fut un processus d'apprentissage deux fois millénaires après son départ d'Ourouk mais elle possédait désormais un contrôle parfait sur son corps et réussissait à dissocier sans effort son esprit des méandres numériques où l'avaient cantonné les humains.

Elle avait découvert cette possibilité de transformation avec fascination. Elle n'avait jamais imaginé dans le passé que cela fut possible mais les capacités d'évolution fournies par l'Entité relevaient d'une alchimie presque divine tant elle avait emmagasiné de connaissances.

La transformation en entités numériques des habitants de sa planète avait été en cela une étape vers une évolution dématérialisée fulgurante.

Ce n'était pas la première fois que Pétale s'élançait dans le vide spatial. D'ordinaire elle venait s'y prélasser pour rêvasser. L'espace l'avait toujours fascinée. Elle aimait se projeter, loin de la Terre, pour mieux contempler les étoiles au cœur de l'obscurité sidérale, loin des parasitages lumineux de la planète et de la Lune. Sa seule volonté était son énergie motrice. Son mécanisme de pensée et ses capacités de conscience et de réflexions l'ouvraient à toutes les sensations, toutes les découvertes.

Mais ce jour, ce n'était pas son objectif. Pétale considéra le satellite de la Terre. Sa fascinante lueur opaline subjuguait l'espace. Quatre cent mille kilomètres étaient une distance insignifiante pour l'entité Pétale.

Elle pensa à la surface lunaire et sa forme évanescence se matérialisa aussitôt à quelques mètres au-dessus de la mare Imbrium.

De grandes ombres noires s'élançaient depuis les roches éparses qui jalonnaient la plaine déserte et grise. Les dômes de la cité arche apparaissaient au loin. Des reflets scintillants s'étiraient le long des structures de métal des bâtiments et sur le verre blindé des coupoles.

Pétale se dirigea sans se presser vers Imbrium. Elle attendait ce moment depuis une éternité et le temps n'avait plus de prise sur elle. Elle se rapprocha du sol en atteignant les abords de la cité. Un léger nuage de poussière lunaire à sa gauche indiquait la présence silencieuse d'un tracteur de levage. Il était occupé à empiler une architecture de barres d'aluminium destinées à édifier une nouvelle antenne de réception. Trois hommes s'affairaient autour de l'engin. Pétale réalisa qu'ils n'étaient pas de chair et de sang mais de câbles, de tiges et de composants électroniques.

Elle s'en désintéressa.

Ces êtres n'étaient pas humains ; ils n'appartenaient pas à son objectif. Elle poursuivit son avancée en lentes ondulations souples tout en conservant ses sens à l'affût du moindre péril.

D'autres androïdes s'occupaient à diverses tâches d'entretien autour des dômes et sur les plates-formes d'accueil des vaisseaux sondes ou des foreuses en partance pour la zone des astéroïdes.

Aucun d'eux ne remarqua sa présence, noyée dans l'ombre des bâtiments.

Pétale atteignit le premier dôme sans encombre. Traverser une paroi n'était pas un problème pour une pensée capable de dévorer les distances spatiales plus vite qu'un battement de paupière.

Le temps pour elle de penser à cette action et elle se retrouva dans l'un des couloirs d'Imbrium.

C'était la nuit pour les humains.

Les couloirs étaient sans vie. Aucun bruit ne filtrait.

La cité dormait.

Pétale s'éleva jusqu'au plafond en s'étirant le plus possible pour ne plus ressembler qu'à un délicat voile éthéré, presque invisible. Elle erra dans les couloirs et les salles, explorant chaque recoin d'Imbrium, découvrant les secrets de son fonctionnement. Elle s'invita dans les mémoires des ordinateurs et compulsa l'histoire et les données engrangées pendant plus de huit cent années de confinement stérile. Elle découvrit alors combien les humains avaient souffert de leur exil pour finalement arriver au bord de l'extinction.

Elle ne s'en réjouit pas mais cette conclusion ne l'affligea pas non plus.

Elle poursuivit ses recherches en parcourant les synapses des mémoires numériques et cinq secondes plus tard, elle découvrit la faille qu'elle espérait. Il était question d'androïdes, une espèce sans âme qu'elle connaissait bien. Elle acheva son exploration en trouvant l'emplacement de son objectif. Elle court-circuita les caméras de surveillance et poursuivit son chemin, désormais sûr de la conclusion de sa visite.

Pétale sentait qu'elle approchait de son but. Celui qu'elle recherchait n'était pas loin. Elle devinait sa présence fougueuse que ce monde clôt bridait.

Elle arriva devant une porte : il était là, derrière cet obstacle insignifiant. Elle percevait sa respiration et son odeur malgré les parois de métal qui les séparaient.

Elle hésita un instant.

Elle ressentait une sensation surprenante ; un mélange de joie et d'angoisse à

l'idée de leur prochaine rencontre et cette épreuve lui faisait presque peur. Elle avait connu son retour vers le monde des humains avant même son arrivée sur Imbrium. Son mental surveillait sans cesse l'espace autour de la Terre en quête de nouveautés, d'agresseurs éventuels ou de simples voyageurs. Elle surveillait les humains et connaissait tout de leur façon de vivre et de leurs objectifs. L'arrivée de García López de Cárdenas ne pouvait pas lui échapper. Elle connaissait chaque vibration de son corps, le moindre atome qui le composait, jusqu'au son de sa voix qui se propageait dans l'espace alors qu'il conversait avec Mâchoire 4.

Elle pénétra enfin dans l'appartement et virevolta entre les meubles. Il faisait noir mais ce n'était pas une gêne pour Pétale. Elle entra dans la chambre du conquistador.

L'espagnol dormait paisiblement. Il avait taillé sa barbe pour ne conserver qu'une coupe de quatre ou cinq millimètres.

Comment entrer en contact sans l'effrayer ? La méthode de raisonnement de García López de Cárdenas et sa perception de l'univers qui l'entourait avaient évoluées et n'étaient plus celles du conquistador espagnol du seizième siècle qu'elle avait connu, mais il n'avait jamais communiqué avec une pure pensée vagabonde.

Il n'était plus temps de tergiverser : « Conquistador ! dit Pétale d'une voix douce. Conquistador ! »

García López de Cárdenas ouvrit doucement les yeux dans l'obscurité. Il lui semblait avoir entendu une voix mais il dormait si bien qu'il n'arrivait pas à définir si elle appartenait à un rêve ou à la réalité.

— Conquistador ! reprit la voix.

— Pétale ! s'écria brusquement Cárdenas en reconnaissant le son de sa voix. Il repoussa vigoureusement sa couverture, s'assit sur le bord du lit et alluma la lampe de chevet tactile.

La douce lumière blanche l'enveloppa et il réalisa qu'il était seul dans la chambre : « Bien sûr que je suis seul ! pensa-t-il. Comment Pétale pourrait-elle être dans Imbrium alors qu'elle vient de partir pour la Terre et que tous ignorent où elle se trouve désormais. »

Il regretta que ce ne fut qu'un rêve ; c'était si réel. Il s'apprêtait à se recoucher lorsque la voix se fit de nouveau entendre. Elle prononçait son nom cette fois : « Cárdenas, je suis là ! »

Cette fois, García López de Cárdenas se leva d'un bond. Il n'avait pas rêvé, la voix était bien réelle : « Pétale ? »

— N'aie aucune crainte, je vais me matérialiser devant toi.

— Te matérialiser ? Alors tu es vraiment morte quelque part dans l'espace. Tu es un revenant !

— Ni l'un ni l'autre. Regarde le plafond.

Cárdenas leva les yeux. Tout d'abord il ne distingua pas vraiment l'entité évanescence puis il commença à voir un léger mouvement, comme si la fumée d'une bougie ondulait doucement sous le souffle d'un rêveur.

Il recula contre le mur face à cette apparition et il sentit un frisson de frayeur le parcourir. Si ce n'était pas une projection spectrale, cela lui ressemblait en tous points. Sa vaillance de caballero s'effaça soudain sous son conditionnement religieux, emprunt des craintes liées à l'au-delà fantasmagoriques enraciné dans l'imaginaire de son époque.

La fumerolle descendit vers le sol et s'étira à la verticale devant le conquistador.

— Madre de Dios ! laissa échapper García López de Cárdenas tandis qu'une silhouette se matérialisait lentement à l'emplacement de la vapeur. Elle avait maintenant la hauteur d'un être humain et les formes d'une femme se concrétisèrent ; les jambes, les bras, les mains se formèrent peu à peu, puis la tête ; d'abord une simple sphère se dessina, trait après trait et Cárdenas vit bientôt le visage, presque blanc de Pétale, occuper tout le volume. Enfin son corps lui apparût entièrement tel qu'il l'avait connu quelques millions d'années auparavant.

Elle portait toujours ses cheveux bleus jusque trois doigts sous les oreilles. Une toge blanche, serrée à la taille par une ceinture de soie bleue la couvrait maintenant jusqu'aux chevilles.

— Par quel prodige ? Comment est-ce possible ? fit Cárdenas subjugué. Est-ce

vraiment toi ou es-tu un esprit ? Il ressentait un étrange sentiment de joie et d'appréhension incontrôlable face à l'apparition de la jeune femme. Il parvenait enfin à contrôler son émotion mais il savait que s'il avait cédé à la raison de son époque, il aurait certainement accepté l'idée d'une apparition démoniaque car il ne s'estimait pas assez bon chrétien pour que ce fût un ange qui vint à sa rencontre. Fort heureusement, son séjour déjà conséquent parmi les hommes du trente quatrièmes siècles et ses aventures extraordinaires l'avaient ouvert à une meilleure compréhension de l'univers qui l'entourait.

— C'est une représentation de mon corps, dit-elle, je suis sur Terre et, non ; je ne suis pas morte. Beaucoup de temps a passé conquistador et j'ai appris bien des secrets. Je suis venu te chercher pour te ramener sur notre planète mère car je veux t'offrir une autre existence dans un lieu digne de toi où tu pourras vivre enfin en paix.

— C'est impossible, fit Cárdenas. La Terre est un poison pour l'homme. Le gouverneur Gorman Forke vient de t'envoyer en expédition vers la planète car il ne peut y dépêcher des hommes, signala-t-il.

— La Terre est de nouveau habitable, dit Pétale sans détour.

— Comment le sais-tu ?

— Je t'expliquerai, mais en attendant, il faut me faire confiance.

— Jamais Gorman Forke ne me laissera partir. Quelle preuve pourrais-je lui fournir qui corrobore tes dire ?

— Je n'ai rien à te proposer car il est impossible de fournir des preuves dans ce genre de contexte. C'est pour cela qu'il va falloir rendre inactif le gouverneur et tous ses semblables ; ensuite tu pourras quitter Imbrium.

— Seul ? fit soudain Cárdenas.

— Je n'ai pas prévu de ramener les derniers humains. Leurs ancêtres ont fait trop de mal à la Terre.

— Mais, que ferais-je, seul sur une planète déserte ?

— Je serai là. Nous veillerons l'un sur l'autre.

— Je ne comprends pas. Ma vie ici n'est peut-être pas très divertissante mais

je suis parmi les miens. Il me faudrait accepter de tout perdre, pour repartir à zéro alors que la civilisation d'Imbrium dispose d'une technologie de haut niveau. Nous avons l'ambition de relancer la civilisation.

— J'ai vu cette ambition dans les dossiers que j'ai parcouru, c'est pour ça que je ne veux pas de leur retour sur la Terre. Leurs ancêtres ont réduit pratiquement à néant toute l'écosphère de leur planète. Ce sont des destructeurs de monde. Les humains ne sont pas dignes d'être sauvés. Ton espèce s'éteint. Elle ne survivra pas sur Imbrium malgré tes efforts.

— Quand tu dis vouloir rendre inactifs Gorman Forke et les autres androïdes, qu'est-ce-que cela signifie ? demanda García López de Cárdenas.

— Je dispose d'un moyen efficace pour les déconnecter définitivement de la cité et des humains.

— Ce serait comme un assassinat !

— En effet.

— Les habitants d'Imbrium dépendent de ces androïdes. Sans eux, ils ne pourront gérer les systèmes d'Imbrium qui permettent leur survie dans l'espace. Ce sont des machines complexes. Ils ne sont plus assez nombreux pour effectuer ce travail.

— Ce n'est pas mon problème, dit Pétale avec une froideur que Cárdenas ne lui connaissait pas.

— Mais ils vont mourir. Ce sera la fin de l'humanité.

— Si tel est leur destin.

— Comment peux-tu tenir ce genre de propos ? s'indigna García López de Cárdenas. Ils sont le dernier espoir de l'humanité. À ces mots, il constata un changement dans la forme qui représentait Pétale. Le corps vacilla légèrement comme s'il ne parvenait plus à maintenir sa stabilité et García López de Cárdenas ressentit autour de lui une vibration désagréable comme si la jeune femme matérialisait une onde de colère : « Je croyais que tu étais conditionnée pour protéger les humains en toute circonstance », ajouta-t-il avec une certaine angoisse devant la manifestation ardente de Pétale qui allait crescendo.

— C'était en d'autre temps, répondit la jeune femme et Cárdenas constata que

la forme se stabilisait de nouveau. J'ai changé !

— Gorman Forke est peut-être une “machine” mais il dispose d'un conditionnement identique à celui que je te connaissais, expliqua García López de Cárdenas. Il a une sensibilité plus humaine que je ne l'imaginais. Il est prêt à tout pour faire renaître la civilisation des hommes et il m'a convaincu de participer à ce projet.

— Oui, j'ai parcouru les dossiers qui te concerne. Tu sembles être d'une grande aide, ajouta-t-elle avec un léger sourire qui déplut à l'espagnol. Ce sera pour ta gloire ou celle de l'humanité à venir ? ajouta-t-elle.

Pour la première fois depuis leur première rencontre Cárdenas n'aimait pas la ligne de conduite que présentait Pétale. Il ne comprenait pas ce qui lui était arrivé et son ignorance le mettait en colère. Les objectifs de Pétale lui échappaient et son instinct de guerrier lui murmurait de ne pas s'opposer à elle pour le moment. La situation ne lui était pas favorable. Pétale semblait posséder une puissance qui lui était inconnue et sans doute pouvait-elle lui nuire ainsi qu'aux habitants d'Imbrium. Il préféra entrer provisoirement dans son jeu.

— Hum, qui se souviendra de moi ! dit-il avec fatalisme. Je n'ai plus l'ambition d'apposer ma marque sur l'histoire de l'humanité comme à l'époque de la conquête. Souvent, le commencement de toute chose laisse peu de traces et tout fini par être oublié ou transformé en légendes invérifiables. Je veux juste essayer d'empêcher l'extinction de mes semblables comme tu l'as fait en pourchassant le Voyageur. C'était une tâche immense et nul, de par le monde à travers les siècles, n'a jamais connu ton combat. Les véritables héros sont ceux qui œuvre dans l'ombre sans que leurs noms ne soient jamais connus et tu appartiens à ce petit nombre.

L'image de Pétale ondula de nouveau mais Cárdenas ne ressentit pas la présence de colère autour de lui. La jeune femme le regardait d'un air intrigué.

— J'ai du mal à reconnaître en toi le conquistador qui rêvait de gloire et d'or.

— À mon époque, j'étais orgueilleux et persuadé de ma supériorité morale et matérielle face aux peuples que je conquérais. Je pensais que je marchais avec dieu à mon côté et le bon droit à la pointe de mon épée mais, en te suivant à travers l'espace et le temps, j'ai découvert que l'homme est peu de chose face à l'immensité de l'univers et à l'écoulement implacable des siècles.

— Serais-tu devenu un homme sage ?

— La sagesse ; ça n'existe pas. On doit juste prendre les bonnes décisions au bon moment. Je veux simplement profiter de la vie qui m'est offerte pour être utile et je suis persuadé que les habitants d'Imbrium sont aussi dans ce cas. Ils n'ont d'autre ambition que de continuer à vivre paisiblement comme ils le font sous ces dômes. Voilà plus de huit cent ans qu'ils sont sous cloche, il est temps pour eux de trouver un havre accueillant.

— Si je les autorisais à revenir sur Terre ; un jour, leur ambition renaitra.

— Un jour, certainement ; mais ils ne sont qu'une centaine. Combien de siècles faudra-t-il pour que leurs descendants soient assez nombreux pour réinvestir la planète ?

— Peu importe la durée, ils y parviendront et renouvelleront les mêmes erreurs, rétorqua Pétale avec dans l'intonation de sa voix un sentiment que Cárdenas assimila à un fort ressentiment envers ceux qui l'avaient créé.

— Je pourrais retourner sur Terre avec eux sans ton consentement maintenant que je sais qu'elle est de nouveau viable.

— Je te le déconseille ! Je dispose de moyens très efficaces pour vous empêcher de faire ce voyage si je le veux, dit Pétale avec une brutalité sans appelle qui confirma les conclusions de Cárdenas. Il ignorait quels étaient ces moyens mais l'intonation de la jeune femme ne laissait aucun doute sur sa capacité d'agir violemment.

— Tu parles comme si la Terre t'appartenait. Que me caches-tu ? »

— Je veux juste La protéger d'une espèce qui a failli la rendre à jamais stérile en détruisant les écosystèmes.

García López de Cárdenas pressentait une dissimulation dans le discours de Pétale mais il ne parvenait pas à découvrir de quoi il s'agissait. Cette sensation le mettait mal à l'aise. Il avait toujours eu une confiance absolue en la jeune femme depuis leur première rencontre mais aujourd'hui sa violence verbale et ses certitudes ne correspondaient plus au caractère qu'il lui avait connu. D'autre part, il ne comprenait pas comment elle parvenait à se déplacer en créant cette vapeur évanescence.

— Depuis combien de temps es-tu de retour sur Terre ? osa-t-il.

— Plus longtemps que tu ne peux l’imaginer, dit-elle d’une voix plus douce. Il m’a fallu apprendre à survivre ; seule de mon espèce, face à une humanité violente, sans cesse en évolution. J’ai parcouru le monde et les siècles ; j’ai vu la naissance et la mort de bien des civilisations mais l’Homme conservait toujours sa mentalité destructrice où qu’il aille, quoi qu’il entreprenne. C’est vrai, tu l’as compris : j’ai appris à haïr cette espèce pour le mal qu’elle générât sur son passage. Pendant longtemps, je n’ai rien pu entreprendre pour l’en empêcher. Il a fallu des millénaires avant que naissent les technologies qui seraient utiles à mon dessein ; quand j’ai enfin eu accès aux techniques naissantes, vers le milieu du dix-neuvième siècle, mes connaissances m’ont permis de créer un empire industriel que j’ai dirigé pendant des siècles par l’intermédiaire de chefs d’entreprises qui étaient mes pantins. Mais c’est une histoire ancienne. Un jour, je te la raconterai quand tu seras de retour sur Terre. Aujourd’hui je suis juste venu sur Imbrium pour toi.

— Je suis aussi heureux de te savoir en vie, avoua sincèrement García López de Cárdenas. Mais tu me demandes de prendre une décision difficile. Je ne peux pas tout abandonner et partir sans me retourner alors que j’appartiens à ce monde. Il faut que je réfléchisse.

Un long silence suivi son propos. La représentation de Pétale ne bougeait plus comme si toute énergie vitale l’avait quitté. Elle semblait une statue impassible à l’écoute du temps qui passe.

García López de Cárdenas s’approcha et osa tendre la main. Ses doigts s’enfoncèrent dans la matière instable. Il les retira aussitôt avec une moue de répulsion tant la sensation évoquait une entité dénuée de vie.

Un frémissement attisa de nouveau la matière fragile.

Les yeux de l’Entité Pétale redevinrent expressifs et se fixèrent sur l’espagnol : « Je comprends ton dilemme mais ma décision est irrévocable, dit-elle avec fermeté. Les humains ne reviendront pas sur Terre ! Je n’ai pas d’autres choix à te proposer. Je te laisse la journée à venir pour réfléchir à mon projet. Je reviendrai demain à la même heure pour connaître ta décision. »

La forme vibra de nouveau et commença à se dématérialiser pour finalement disparaître comme dans un dernier souffle.

García López de Cárdenas sentit son affection et son estime pour Pétale vaciller. Un raz de marée émotionnel étouffait toutes ses perspectives futures car, s'il était bien une chose qu'il était incapable de concevoir, c'était l'avenir que Pétale lui réservait en abandonnant les humains à leur sort.

Il se rendit dans la cuisine et se prépara un café corsé. Il savait que ce n'était pas vraiment du café mais un subtil mélange de produits synthétiques qui formaient un goût idéal. C'était une boisson qu'il appréciait beaucoup ; l'un des rares substitut positif de la civilisation sur la Lune. Il s'installa ensuite dans son fauteuil avec sa tasse en écoutant une musique délassante. Il pensa à quel point les hommes étaient stupides d'avoir ruiné leur monde alors qu'il était si agréable de vivre en paix. Il repensa aux propos de Pétale et les conséquences qu'ils engageraient contre les sélénites. Il avait perçu la haine envers les humains dans les intonations de Pétale. Il ne cessait de ressasser les paroles de la jeune femme et restait déconcerté par sa nouvelle vision de ses créateurs. Que lui était-il arrivé pour que de : "sauveuse de l'humanité", elle atteignît ce niveau de colère ? Peu à peu, il en élaborait une conclusion en l'extrapolant de l'histoire de l'humanité qu'on lui avait enseigné sur Imbrium. Et il n'aimait pas ce qu'il entrevoyait.

Vers quatre heures du matin, il finit par s'assoupir dans le fauteuil et se réveilla vers sept heures. Il n'avait pas vraiment envie de prendre son petit déjeuner. Il se servit de nouveau un café bien fort, pris une douche et partit déambuler dans les couloirs de la cité.

Il croisa quelques androïdes qui le saluèrent en lui accordant un regard amical.

Cárdenas leur rendait leur salut avec autant de courtoisie qu'il lui était possible. Il les savait machines mais leur côté si humain le fascinait. Il se demandait souvent quels étaient leurs rêves, leurs désirs, leurs pensées car, parvenus à ce stade de leur évolution, il ne savait ce qui chez eux appartenait à la programmation ou à leur propre conscience. C'était un véritable tourment pour García López de Cárdenas. S'il s'avérait que leur autonomie de raisonnement ait atteint un niveau égal à celui de l'homme, Pétale lui demandait alors de programmer la disparition à plus ou moins long terme de toute une population douée de raison.

En fin de matinée, il se présenta au bureau de Gorman Forke avec beaucoup de questions. Le gouverneur d'Imbrium travaillait sur un dossier mais accepta de le recevoir.

— Que me vaut le plaisir de votre visite ?

— Une ou deux interrogations assez délicates tournent en boucle dans mon esprit.

— Dites ; je suis ouvert à tout. C'est toujours enrichissant pour moi de parler avec quelqu'un qui a mené une existence aussi diversifiée que la vôtre.

— Ce sont des questions assez personnelles sur vous-même et vos frères et sœurs, si vous me permettez de les nommer ainsi et je ne voudrais pas vous offenser ou vous blesser.

— C'est tout à votre honneur et je reconnais en vous un estimable caballero du seizième siècle. Mais sachez que rien ne m'offusque. J'ai été conçu pour subir, sans sourciller, toutes les insolences, les vexations et les affronts venant des humains. Néanmoins, je ne suis pas servile et je ne dédaigne pas les compliments et les félicitations, ajouta-t-il avec un humour que García López de Cárdenas appréciait beaucoup chez lui.

— C'est rassurant de savoir que vous savez gérer vos émotions sur un monde aussi stérile que la Lune.

— J'ai été confronté à bien des problèmes concernant aussi bien les vivants que le matériel depuis le jour où j'ai réalisé que je venais d'accéder à la conscience. C'était il y a trois cent ans. Brusquement, j'ai compris que j'existais. Ce fut une impression fulgurante et d'emblée je disposais de suffisamment de connaissances pour administrer Imbrium avec la possibilité de m'améliorer en me confrontant à la réalité de ce monde. J'ai vu vivre et mourir bien des générations d'humains. Ils se sont toujours accrochés à l'espoir de regagner la Terre un jour. Malheureusement cet espoir s'amenuise. Je le devine dans leurs regards et leur façon d'être. Pourtant, ils m'ont toujours considéré avec beaucoup de respect car beaucoup se doute que je suis un androïde. J'ai beaucoup appris en les côtoyant. Nous vivons dans un monde clos et, même si les dômes sont assez vastes pour que chacun y trouve sa place ce n'est qu'un univers artificiel dénué de tout ce qui faisait le charme de la Terre. Comme vous, j'ai visionné beaucoup de documentaires sur l'histoire du monde humain. Quelle évolution fascinante. Dommage que les hommes n'aient pas été à la hauteur de leur création.

— Vous semblez vraiment passionné par votre mission.

— C’est le cas. Au début de mon “existence” je me bornais à gérer Imbrium en appliquant les consignes et les opérations pour lesquelles j’étais programmé mais, au fil des ans, - des décennies devrais-je dire -, une autre perception de mes expériences m’apparaissait. Je me surprénais à contourner mes programmations pour prendre des décisions plus en phases avec les situations. Un jour ; peut-être cent ans après ma création, j’ai compris que j’avais développé une conscience à partir des leçons que je tirais de mes décisions. Bien sûr, je pense que ce n’est pas une conscience au sens où la conçoivent les humains. Elle m’est propre, comme peut l’être celle d’un animal dont le système de pensées et incompréhensible aux hommes mais “moi”, je sais quelle existe. L’évolution est quelque chose de fascinant. J’ignore si mes concepteurs avaient envisagé cette transformation mais aujourd’hui je sens mon esprit bien plus autonome qu’il ne le fut à l’époque de ma naissance... Étrange, vous êtes le premier humain à qui je raconte ma vie, acheva-t-il avec une intonation qui le surpris. Vous voyez, j’avais sans doute besoin de libérer ma pensée comme aime à le dire les hommes. Peut-être est-ce là une preuve de nos évolution parallèle et complémentaire.

— Mais que ferez-vous lorsque les humains retrouveront leur autonomie ?

— Je resterai à leur service s’ils veulent toujours de moi ; sinon je m’effacerai. Je ne leur en voudrai pas.

— Vous êtes quelqu’un de loyal et hors du commun, reconnu García López de Cárdenas avec sincérité

— Dans ce cas, nous nous ressemblons sur ce point.

— Vos semblables ont-ils évolué de la même manière ?

— Certains oui, d’autres ont peu changé. Tout dépend du poste et des responsabilités qu’ils occupent dans la cité.

— Vous n’avez pas d’autres ambitions ? Œuvrer pour vous-même ; découvrir de nouveaux buts dans la vie une fois que vous aurez rétabli les hommes sur Terre.

— Celui de ramener les humains vers la civilisation est un but noble et je suis fier d’y participer et même d’en être l’un des principaux rouages.

García López de Cárdenas éprouvait des sentiments disparates face aux

révélations de Gorman Forke. Si lui et les siens n'étaient pas encore vraiment des humains, - et sans doute ne le seraient jamais -, ils disposaient néanmoins de suffisamment de conscience pour être considéré comme des êtres doués de raison, du moins pour beaucoup d'entre-eux comme l'avait si bien précisé Gorman Forke.

— Mais vous n'êtes pas venu me voir uniquement pour que je vous raconte ma vie, fit le gouverneur qui se doutait bien que Cárdenas recherchait des informations.

— Quelles sont les nouvelles de l'expédition sur Terre ?

— Malheureusement, toutes les communications avec le vaisseau Basilon ont été coupées dès leur arrivée. Un brouillage intense nous empêche de contacter Pétale Chloris. L'histoire se déroule comme vous me l'avez annoncé. Nous avons détecté un nouveau flux d'énergie. Nous pensons que Pétale vient d'entamer le voyage temporel au cours duquel vous vous rencontrerez.

— Hum, je m'en doutais un peu, fit García López de Cárdenas qui venait de prendre la décision la plus difficile de sa vie. Il regarda Gorman Forke droit dans les yeux et annonça : « Je sais qui a déclenché les pics d'énergie ! »

Chapitre 26.

Après un si long périple

García López de Cárdenas regardait la Terre se rapprocher. Il ressentait une joie physique en songeant que bientôt il allait de nouveau fouler son sol. Il avait “emprunté” une navette sur l’une des plateformes de décollage d’Imbrium et avait programmé son cap en fonction des indications que lui avait fourni Pétale.

Aussi ponctuelle qu’une mécanique parfaite, elle s’était matérialisée dans son appartement, deux jours auparavant, à l’heure exacte qu’elle avait indiquée.

— J’accepte ta proposition, lui avait annoncé García López de Cárdenas ; à une condition : je souhaite qu’une femme m’accompagne. Je pense que tu peux m’accorder cette demande.

— Soit, je comprends ; mais vous viendrez nus, tous les deux. Aucune technologie, hormis le vaisseau qui vous amènera, ne s’installera sur Terre. Plus tard, je le renverrai dans l’espace.

— Tu ne redoutes pas que nous devenions les nouveaux Adam et Eve ? s’étonna García López de Cárdenas

— Non, parce que je veillerai à ce que vous n’ayez jamais d’enfant.

La réponse avait été énoncée telle une vérité irrévocable et Cárdenas se sentit mal à l’aise. Elle conforta son pressentiment à l’encontre de l’inquiétante métamorphose de Pétale.

— Je croyais que la Terre était de nouveau viable, s’inquiéta García López de Cárdenas.

— Elle l’est ; j’utiliserai une autre méthode sur ta compagne. Sans lui nuire, bien sûr !

— Il faut maintenant que tu élimines les androïdes pour pouvoir t’emparer d’une navette en toute sécurité, indiqua Pétale. J’ai parcouru les dossiers les concernant. Je sais comment les déconnecter.

— Ce ne sera pas nécessaire. Je peux accéder aux vaisseaux d’Imbrium sans être repéré. La surveillance est réduite la nuit. Ils ne m’empêcheront pas de décoller.

— Et pour la femme ?

— Il y a longtemps que j’ai fait mon choix. On finit toujours par s’attacher à quelqu’un plus qu’aux autres.

— Elle te suivra sans opposer de résistance ?

— Elle viendra si je lui demande. Je pense qu’elle m’aime bien.

— Bien seulement ? Et toi : que ressens-tu pour elle ? fit Pétale intriguée.

— Je l’ignore encore. J’ai toujours guerroyé. Je pensais me marier en rentrant en Espagne mais je n’envisageai pas que ce fut par amour. Juste pour satisfaire aux convenances de mon temps et ne pas finir seul. Il y a un côté égoïste dans cette démarche, j’en conviens, mais ma conception des relations étaient différentes à cette époque. Peut-être me reste-t-il encore un soupçon d’inquiétude devant cet abandon à l’amour partagé.

— Tu as voyagé trop longtemps conquistador. Il est temps pour toi de te fixer et je te donne l’opportunité de ce renouveau. Je vous accueillerai à votre arrivée sur Terre.

Pétale lui avait fourni les coordonnées d’une zone d’atterrissage et avait laissé le conquistador seul face à l’un des plus grands défis qu’il n’ait jamais eu à gérer.

Le lendemain soir, García López de Cárdenas avait entraîné Sophia Lucine vers l’une des navettes sous prétexte de passer un bon moment dans un endroit plus “exotique”.

Elle avait un peu peur. Il était interdit de s’aventurer la nuit dans les zones extérieures de la cité qui abritaient les vaisseaux. Un champ de force protégeait en permanence les plateformes d’amarrages pour les isoler de l’espace.

La peur de Sophia Lucine se dissipa peu à peu pour laisser place à une certaine excitation. Finalement, García López de Cárdenas lui permettait de vivre une sorte d’aventure et elle s’y plongea avec le frisson de la découverte. Échapper à la monotonie de la vie dans Imbrium méritait bien d’enfreindre

quelques lois établies depuis des siècles.

À sa grande surprise, ils atteignirent l'une des navettes sans être repéré par les androïdes ou les systèmes de surveillance. C'était un appareil d'une conception ancienne et très robuste. Il disposait d'ailes en forme delta pour pouvoir continuer à se maintenir en vol en rentrant dans une atmosphère.

Cárdenas l'invita à monter dans l'espace passager de l'engin. Il entreprit aussitôt d'ôter ses vêtements.

Sophia le regarda s'activer avec une moue empreinte de satisfaction devant tant d'ardeur et elle apprécia qu'il la déshabillât avec un même entrain. Elle se prépara à la suite des opérations avec une jubilation non dissimulée mais déchantait soudain lorsqu'il jeta leurs vêtements sur la plateforme.

Il scella aussitôt la porte du sas pour empêcher toute fuite de la jeune femme et s'installa dans le fauteuil du cockpit.

À ce moment elle commença à paniquer.

— Mais, que fais-tu ? s'exclama-telle alors que l'espagnol engageait la mise en marche des propulseurs.

— Nous devons quitter Imbrium. Fais-moi confiance et tout se passera bien.

— Mais où veux-tu aller ? dit-elle d'une voix dans laquelle perçait inquiétude et panique.

— Sur Terre !

— Sur Terre ! Mais nous allons mourir !

— Ce n'est pas mon objectif. Je peux t'assurer que nous ne risquons rien.

— Je ne veux pas aller là-bas, se défendit Sophia Lucine. Je vais prévenir le gouverneur.

— Tu n'en feras rien ! dit Cárdenas d'un ton sec qui n'autorisait aucune réponse, assieds-toi et sangles-toi ; nous partons !

Il fit décoller la navette dans la même seconde alors que Sophia, sidérée, hésitait encore. Elle tomba sur le dossier d'un fauteuil passager et se sanglea sans plus attendre en constatant la détermination de Cárdenas. Il regretta de s'adresser

à Sophia avec tant de brutalité mais il savait qu'il n'avait pas le choix. Il ne pouvait lui expliquer ses raisons pour le moment.

La jeune femme blêmit en percevant les vibrations du décollage. Elle serra les accoudoirs avec ses mains. C'était la première fois qu'elle participait à un vol. Les sélénites ne quittaient jamais Imbrium à part quelques rares explorateurs.

García López de Cárdenas lança l'accélération.

La navette se dirigea vers l'espace en suivant une lente courbe ascendante. Le champ de force ne pouvait être franchi qu'à une vitesse inférieure à vingt kilomètre heure. Tout objet arrivant avec une plus grande vélocité, que ce fût du sol ou depuis l'espace, se pulvérisait sur sa surface invisible.

Les habitants entendaient le bruit des impacts d'astéroïdes et parfois les vibrations du choc se propageaient jusqu'aux tréfonds d'Imbrium mais jamais aucun d'entre-eux n'avait réussi à traverser le dôme invisible en plus de huit cent ans.

Une vibration presque agréable caressa leurs corps nus lorsque la navette traversa le champ de force et Cárdenas mit le cap sur la Terre en accélérant.

La navette ne disposait pas de gravité artificielle. Sophia Lucine se désangla et se dirigea en flottant vers le cockpit. Elle s'installa dans le fauteuil du copilote.

Un instant, elle contempla la Terre d'un bleu lumineux à travers le parebrise blindé en se demandant si elle vivait vraiment la situation actuelle ou si ce n'était qu'un rêve. En quelques minutes, elle avait été projetée dans une équipée qu'elle n'imaginait même pas vivre de son vivant, puisque nul sur Imbrium n'envisageait seulement la fin de l'exil.

— Pourquoi ? demanda-t-elle simplement.

— Je ne peux pas te l'expliquer pour le moment. Ta vie dépend de ton ignorance. Là où nous allons, il existe une entité intelligente qui va nous tester pour savoir si nous sommes dignes de rester à ses côtés. Je ne veux pas qu'elle te nuise. Peut-être même est-elle à bord en ce moment pour nous surveiller.

Intriguée et inquiète, Sophia tourna la tête vers l'espace passager mais ne vit personne. Elle poussa un soupir : « Je ne comprends pas mais je vais te faire confiance. Tu as tant apporté à Imbrium. Pourquoi me nuirais-tu aujourd'hui !

De toute façon, je n'ai pas vraiment le choix maintenant. »

— Si tout marche selon mes plans, tu ne le regretteras pas.

— Reverrais-je ma famille et mes amis un jour ?

— Rien n'est écrit, dit-il d'une manière sibylline.

La navette n'était pas aussi rapide que le vaisseau spatio-temporel mais sa vitesse était bien supérieure à celle des engins anciens. Il approchait de la planète à grande vitesse. García López de Cárdenas et Sophia distinguaient parfaitement les continents malgré les nuages qui recouvraient certains d'entre-eux.

Cárdenas avait étudié les cartes modernes de la Terre. La représentation des continents était d'une précision sans égale grâce aux images satellites, bien éloignée des dessins approximatifs des portulans de son époque. Il avait découvert le monde avec le regard d'un jeune enfant qui s'approprie la nature environnante. Il avait étudié chaque pays avec la fascination du découvreur devant l'inconnu.

Conquistadors et autres découvreurs, - Christophe Colomb lui-même -, auraient vendu leurs âmes pour posséder des merveilles détaillées avec autant de minutie.

En moins d'une heure, la navette atteignit la Terre. Elle ralentit et incurva sa trajectoire pour pénétrer l'atmosphère. Des étincelles commencèrent à crépiter sur la proue et bientôt la navette fut entourée de flammes.

Sophia poussa un cri face à cette vision infernale dont elle ignorait l'existence jusqu'à ce jour.

— C'est une réaction normale de l'atmosphère dans ce genre de situation, la rassura García López de Cárdenas en prenant sa main.

Elle retrouva peu à peu son calme alors que les flammes se dissipaient. La navette émergea dans le ciel bleu au-dessus de l'Afrique. Le soleil de cette fin d'après-midi étirait farouchement sa lumière au-dessus du continent, de l'atlantique à l'océan indien.

Des troupes de buffles, de pachydermes, de girafes et de gazelles parcouraient les étendues ou fuyaient devant des clans de lions ou de lycaons.

Sophia Lucine et García López de Cárdenas admiraient ce mouvement sauvage sur ce monde que, finalement, ils ne connaissaient qu'en images. Le conquistador savait qu'il n'aurait jamais pu voir toutes ces merveilles s'il avait poursuivi son existence d'aventurier au seizième siècle et Sophia n'avait jamais imaginé qu'elle s'approcherait si près la Terre de son vivant pour les contempler.

La peur liée à son départ avait laissé la place à l'excitation de la découverte.

— Quelle faune extraordinaire ! fit-elle avec les yeux embués de larmes de bonheur teintées pourtant d'une vague nostalgie. Comment nos ancêtres ont-ils pu tourmenter et ruiner la Terre au point d'être contraint de la quitter ?

— Les hommes ont toujours été des prédateurs. À ma grande honte, j'ai appartenu aux plus redoutables d'entre-eux à mon époque.

— Et aujourd'hui ?

— Je veux croire que j'ai changé. Mais je sais que je redeviendrai très vite un combattant si j'étais, un jour, confronté à un adversaire intraitable.

Des nuages bas annoncèrent la Méditerranée. García López de Cárdenas découvrit avec consternation l'état d'assèchement avancé de cette étendue autour de laquelle des royaumes et des empires avaient prospéré dans le passé.

Les rivages de la mer commençaient plusieurs dizaines de kilomètres au large des anciens contours des côtes qu'il avait connu sur les portulans.

Des animaux immenses volaient plusieurs kilomètres au sud de la navette. La distance trompa les regards des deux voyageurs mais un agrandissement sur les écrans de contrôle dévoila qu'il s'agissait de cétacés.

— Des baleines volantes ! s'exclama Cárdenas sous le coup d'une sidération qui le subjuga. Par quel miracle de la nature ?...

Sophia fût moins impressionnée et pour tout dire, elle ignorait totalement l'existence d'une espèce animale appelée baleine. Il est vrai que sur Imbrium, les habitants avaient peu l'occasion de s'émerveiller devant des animaux ou des plantes et ceux qui ne s'intéressaient pas à l'histoire naturelle de la Terre étaient ignorants de la faune et de la flore qui peuplaient la planète.

García López de Cárdenas ne bougea plus de son fauteuil et se contenta d'explorer du regard l'étendue maritime qui défilait sous la navette.

Bientôt la côte de ce qui fût autrefois l'Italie apparut devant la proue.

La navette se stabilisa à trois cent mètres du sol et le pilote automatique mit le cap vers le nord en se conformant aux données de navigation fournies par Pétale. De grandes forêts d'un vert profond s'étendirent sous son flanc. García López de Cárdenas et Sophia Lucine découvrirent avec fascination, entre les houppiers majestueux de grands arbres, les ruines de villes anciennes immenses dont ils auraient été incapable de dire le nom.

Ils n'avaient jamais rien vu de semblable.

Parfois, de grandes surfaces herbeuses ou de vastes lacs d'un bleu étincelant les séparaient. Ces interminables territoires, couverts de forêts vierges, s'étendaient aussi loin que portaient leurs regards.

Le nord de l'Italie approchait très vite. La navette orienta son cap vers le nord-ouest. Elle survola les Alpes du sud et s'élança au-dessus de l'ancienne France.

La navette s'enfonça rapidement dans la nuit.

Une bande de lumière rouge orangé allumait le ciel crépusculaire là où le soleil disparaissait dans l'atlantique. Les éclaboussures écarlates des derniers rayons irradiaient sur des étendues forestières impénétrables.

García López de Cárdenas sentit dans son corps que l'engin courbait sa trajectoire sur bâbord. Aucune lumière, aucun feu n'éclairait le sol. Il avait l'impression de revenir aux premiers temps du monde lorsque les hommes n'avaient pas encore étendu leur pouvoir sur la Terre.

La navette se dirigeait en direction de l'océan, vers la Bretagne peut-être. Il était impossible à García López de Cárdenas de se repérer dans l'obscurité sous le ciel étoilé. Les cadrans d'un vert lumineux, qui parsemaient le cockpit de la navette, étaient le seul éclairage qui les entourait. Il transformait le vaisseau en une sorte de petit météore émeraude.

À côté de Cárdenas, Sophia tremblait un peu. Ce n'était pas de peur mais de froid. Malgré les vingt degrés diffusés dans la cabine, il faisait un peu frais. La fatigue et leurs corps nus rendaient les deux passagers plus vulnérables à l'inconfort de leur situation.

Cárdenas monta la température de la cabine à vingt-trois degrés et Sophia

Lucine retrouva un peu de vigueur. Elle serra sa main en remerciement et sous l'effet de la chaleur douce se laissa aller en arrière sur son fauteuil. Elle ferma les yeux pour commencer un somme lorsque brusquement, la navette commença à ralentir. Dans la même seconde elle plongea doucement en suivant un angle d'une vingtaine de degrés, ce qui eut pour effet de sortir aussitôt la jeune femme de sa torpeur.

Elle redressa la tête et regarda à travers le pare-brise. Des lumières jaunes fluorescentes découpaient un cercle dans la nuit au niveau du sol. Elles clignotaient sur un rythme régulier, comme une suite de vagues colorées par des algues phosphorescentes.

Les deux voyageurs reconnurent dans cette suite, la signalisation d'un emplacement d'atterrissage. Son éclat était assez puissant. De gros projecteurs apportaient un éclairage blanc supplémentaire qui dévoilait le paysage alentours.

La navette était au-dessus d'une forêt.

Le bandeau de lumières entourait une plateforme circulaire qui reposait sur une large surface rocheuse. Elle était assez vaste pour accueillir deux vaisseaux sélénites côte à côte. La navette ralentit. Elle se stabilisa parfaitement à l'horizontale au-dessus du plateau et descendit lentement. Lorsqu'elle fût à dix mètres du sol, la plateforme disparut lentement, à la grande surprise de Cárdenas.

— Dématérialisation moléculaire, indiqua Sophia sans se départir de son calme.

— Euh, oui bien sûr, fit García López de Cárdenas qui ne connaissait pas ce genre de technologie malgré son investissement dans les études depuis son arrivée sur la Lune. Et, c'est dangereux ? demanda-t-il un peu désesparé devant son ignorance.

— Normalement non, mais il s'agit là d'un procédé de fermeture très évolué.

García López de Cárdenas voulait bien le croire et il se demandait comment Pétale était parvenue à un tel niveau d'évolution.

La navette traversa le cercle de lumières et poursuivit sa descente, pendant plusieurs minutes, en suivant une colonne de transfert verticale sur plus de deux cent mètres vers le centre de la Terre.

À son extrémité, une grotte aux dimensions insondables se dévoila devant eux. Ce n'était pas une caverne humide et noire mais un vaste volume éclairé d'une lumière douce et chaude identique à celle du soleil. Une voute décorée de dessins de fleurs multicolores s'étendait au-dessus de la navette et couvrait toute la voute.

Le sol était encore à une soixantaine de mètres.

García López de Cárdenas et Sophia Lucine découvrirent un grand parc où se dressaient des arbres d'une taille intimidante. Leurs feuillages déployaient des coloris orangés, jaune, fuchsias, bien éloignés du vert commun des arbres de son époque : « Quel paysage spectaculaire, fit le conquistador. Mais ces arbres n'appartiennent pas à la Terre que j'ai connue. C'est comme si on les avait créés pour rendre la forêt encore plus agréable au regard. »

Une vaste clairière circulaire se dessinait entre les grands arbres. Le sol n'était plus qu'à quelques mètres.

Un choc léger et la navette s'immobilisa.

Les deux passagers se regardèrent un instant indécis.

García López de Cárdenas devinait bien que Pétale Chloris était l'instigatrice de ce fantastique décors. Quant à Sophia, elle ne se posait pas vraiment ce genre de question pour le moment. Elle ne regrettait plus d'avoir quitté Imbrium et tout à la joie de découvrir ce nouveau monde elle devança Cárdenas et ouvrit la porte du sas.

Elle sauta de la navette et atterrit sur une bordure de fleurs rouges et orangées. Elle poussa un léger cri de plaisir en sentant, pour la première fois de sa vie, l'herbe fraîche sous ses pieds nus. Elle tomba à genoux et caressa, avec le plaisir enfantin de la découverte, les fines tiges vertes et les fleurs colorées.

García López de Cárdenas la rejoignit avec davantage de retenue, d'abord parce qu'il savait ce que c'était que de marcher pieds nus dans l'herbe et surtout parce qu'il se demandait avec davantage d'inquiétude quel accueil allait leur être réservé

Ils étaient dans un jardin enchanté où les fleurs aromatiques et les feuillages répandaient un parfum agréable aux multiples senteurs. Sur la gauche, des joncs et de grosses pierres entouraient un petit étang à l'eau clair. Des libellules

voletaient au-dessus de l'eau et des grenouilles s'époumonaient dans une explosion de croassements rythmés.

À l'extérieur, la nuit couvrait la Terre ; ici, la lumière douce harmonisait les formes.

Des troncs de tailles différentes, certains couchés, d'autres se dressant vers le ciel, reposaient sur le sol autour de la navette. Leurs racines et un mélange de branches et de fines brindilles les reliaient les uns aux autres. Ils émettaient tous une sonorité grave, identique à un feulement doux.

García López de Cárdenas remercia silencieusement Pétale pour la qualité des paramètres de vol qu'elle lui avait fournis. Si la navette avait percuté l'un d'eux, le choc aurait pu la retourner et peut-être la faire exploser.

Sophia posa sa main sur l'un des troncs et ressentit une lente vibration. Sa formation d'ingénieure pris le pas sur son émotion devant la beauté qui l'entourait.

— Ce sont des machines ! s'exclama-t-elle brusquement. Des appareils conçus dans du végétal, à moins qu'ils ne soient eux-mêmes des végétaux.

— Comment est-ce possible ?

— Je l'ignore. Il s'agit d'une technologie qui m'est totalement inconnue.

De petits cris étranges résonnaient sous les frondaisons sans que les voyageurs puissent les identifier. Une brise tiède faisait frémir les feuilles et le sommet des houppiers. Au loin, il semblait qu'un ruisseau pétillait sur un lit de cailloux. La température printanière était agréable et douce sur leurs corps nus.

Cárdenas fit le tour de la navette car, lors de la descente, il avait aperçu des ouvertures insolites dans le sol. Elles étaient à une centaine de pas de l'engin. Il s'en approcha et découvrit trois silos. Le fond de deux d'entre-eux, de forme ovoïde, ne laissait aucun doute sur leur contenu premier mais le plus intrigant était le vaisseau qui logeait dans le troisième comme une bête pétrifiée. Il était identique à ceux que Cárdenas avait connus et étincelait sous la lumière de la caverne.

On voyait qu'il était neuf et n'attendait que son pilote.

La jeune femme, intriguée venait de le rejoindre.

— Qu'est-ce-donc ? demanda Sophia qui ne connaissait qu'une partie de l'épopée de García López de Cárdenas.

— Les bases d'amarrages des vaisseaux qui sont partis à la poursuite du Voyageur. C'est ici que tout a commencé avec Pétale Chloris ! Les trois silos devraient être vides. L'être sylvestre est parti avec le premier, ensuite, le Voyageur l'a suivi et Pétale a utilisé le dernier pour les poursuivre. Celui-ci est un nouvel exemplaire et sa présence ne présage rien de bon.

García López de Cárdenas ne savait plus trop quelle attitude adopter. Il espérait la présence de Pétale mais la clairière était aussi déserte qu'à leur arrivée.

— Allons voir si nous pouvons trouver quelqu'un, dit-il.

Il n'avait pas mentionné l'existence de Pétale à Sophia. Il ne voulait pas l'inquiéter et préférait qu'elle appréciât ses premiers pas sur Terre en toute sérénité.

Ils déambulèrent autour de la clairière sans se presser. Des bruits furtifs et surprenants émanaient du sous-bois alentour. García López de Cárdenas fut certain à un moment de voir des serpents onduler sur le sol puis il se ravisa en constatant qu'il s'agissait de racines ou de lianes.

— La forêt semble vivante, fit-il brusquement avec un peu d'inquiétude.

— Quoi !

— Je ne pense pas qu'il faille nous en inquiéter. Si on avait voulu nous nuire, il suffisait de nous agresser sur la clairière. Nous y étions exposés et sans défense. Allons voir.

Sophia hésita un instant mais finalement décida de faire confiance au conquistador.

Les deux voyageurs se dirigèrent vers un petit sentier qui serpentait dans le sous-bois. Ils le suivirent pendant presque une trentaine de minutes. Une odeur agréable d'humus et de terre mouillée filtrait entre les arbres. De nombreuses sections de troncs aux formes insolites et inhabituelles étaient couchées sur les bords du layon. Des racines ou des branches les hérissaient là aussi. Le plus fascinant était ce son velouté qu'ils dégageaient tous, identique à celui qui

émanait des troncs plus symétriques de la clairière.

— Encore des machines ? demanda García López de Cárdenas.

— Sans doute, mais j'ignore quelle est leur fonction.

Les cris se multipliaient tandis que les deux visiteurs avançaient. Certains étaient agréables à l'oreille, d'autres semblaient de véritables appels d'alertes, aigus et terrifiés, mais aussi effrayants par leur sonorité.

Étrangement, Sophia et Cárdenas avaient l'impression d'entendre des mots au milieu de cette clameur. Ils cherchèrent dans la pénombre les animaux qui pouvaient se manifester aussi bruyamment et aperçurent de petites formes ailées, vertes ou bleues qui virevoltaient entre les branches et les feuilles colorées.

À leur grande surprise, ils découvrirent que n'était pas des oiseaux mais de petits êtres presque humains d'une quinzaine de centimètres de hauteur. Ils se demandèrent s'ils n'étaient pas la proie d'hallucinations mais les cris étaient bien réels et ils étaient difficile de confondre ce petit peuple avec des oiseaux. Certains portaient des tenues qui les faisaient ressembler à des feuilles ou des branches gracieuses, d'autres, - aussi bien masculins que féminins -, étaient nus et s'exhibaient sans pudeur.

Ils restaient à distance respectable des deux visiteurs mais n'interrompaient jamais leurs vols de surveillance rapides et précis.

— J'ai vu des images de ce genre d'êtres dans un traité de féerie dans la bibliothèque d'Imbrium, dit Sophia Lucine. Elle avait une assez bonne culture sur le sujet. Il y avait peu de loisir sur Imbrium et la fuite dans les livres de mondes féériques permettait une échappatoire au-delà de la réalité froide de la cité sélénite. « On les appelle des fées. Mais ce sont des êtres de légendes. Ils ne devraient pas exister. Ils sont merveilleux mais aussi un peu inquiétant. »

— Ils ne semblent pas vouloir nous faire du mal. Je pense qu'ils sont sous contrôle et qu'on veut nous intimider.

Comme ils poursuivaient leur chemin, les petits êtres, sans doute déçus par leur manque d'efficacité, commencèrent à se rapprocher du sol et bientôt ils bruissèrent, comme des papillons, autour de Sophia Lucine et García López de Cárdenas, sans pourtant approcher les deux géants. Ils chantaient d'étranges mélodies envoûtantes qui troublèrent un peu les deux humains qui n'avaient

jamais entendu de sonorités aussi agréables. Néanmoins, ils luttèrent pour ne pas se laisser distraire et ne ralentirent pas leur marche.

Après quelques minutes à ce rythme, dépités par leur tentative d'approche infructueuse, certaines fées retournèrent vers les cimes des arbres tandis que les autres poursuivaient leurs chants et accompagnaient les deux visiteurs.

D'autres mouvements sur les bords du sentier attirèrent leur attention. Là, de petits êtres bleus se dissimulaient dans les herbes et les trèfles qui décoraient la bordure. Ils laissaient échapper de petits rires joyeux au passage des deux marcheurs. Sophia ne pût s'empêcher de se baisser pour les voir de plus près. Aussitôt, ils s'égaillèrent dans les fourrées et disparurent de leur vue.

— Ne nous occupons pas d'eux, fit Cárdenas sans leur prêter attention.

Ils avancèrent ainsi pendant une vingt minutes et atteignirent l'orée d'un vaste parc. Il était ordonné comme un sous-bois. Une pénombre harmonieuse l'envahissait, au milieu de laquelle perçaient des rayons de lumières plus agréables que ceux du soleil.

C'était un éden chatoyant et magique à l'ombre d'ifs vénérables et de vieux chênes. Un petit ruisseau s'invitait dans l'herbe en dévalant un lit de pierres sans que l'on sache d'où il venait. Un pont de bois l'enjambait. Sur l'autre bord, blottie au centre du parc, entre des parterres de fleurs rouges et jaunes et des massifs de fleurs bleues, une maisonnette aux murs de pierres et au toit de chaume bleu offrait aux regards des deux voyageurs une extraordinaire vision féérique. Des fenêtres superposées indiquaient la présence de deux étages mais les plafonds devaient être bas car la chaumière était à peine assez haute pour accueillir des hommes debout à chaque étage.

Le sentier passait par le pont et venait s'arrêter devant une porte de bois. Une fumée d'une blancheur diaphane sortait de la cheminée et toutes les fenêtres rayonnaient d'une lumière jaune presque irréaliste.

Les deux voyageurs se regardèrent avec circonspection. Le charme et l'impression de magie qui baignait ce lieu les déstabilisaient.

García López de Cárdenas avait beaucoup voyagé et exploré d'innombrables lieux dans des régions jusqu'alors inconnues mais jamais il n'avait ressenti une telle sensation d'étrangeté surnaturelle, même lorsqu'il avait côtoyé les surprenantes et inquiétantes religions de certains peuples d'Amérique du sud.

— Cet endroit ressemble à l'image d'un livre de contes de fées. Allons voir ! dit Sophia d'une voix soudaine pleine d'entrain.

Cárdenas la laissa gérer la marche. À vrai dire, il n'était pas vraiment inquiet : juste surpris car il devinait bien que Pétale était la créatrice de cet univers.

Ils atteignirent la porte.

Une terrasse en planches s'avavançait sur deux mètres environ et s'étendait d'une extrémité à l'autre de la façade de la maison. Deux pioches et une pelle étaient appuyées contre un vieux banc, fait de grosses branches, sous la fenêtre à leur gauche. Un seau de bois rempli d'une eau claire, - qui semblait fraîche -, était posé sur un tabouret, à peine dégrossi dans une vieille souche, à droite de la porte.

Un fauteuil à bascule se balançait doucement comme si un esprit invisible l'occupait. Cárdenas pensa à la présence indécélable de Pétale mais il trouva son idée absurde et se concentra sur la forêt. Des mouvements agitaient les feuilles d'un chêne tricentenaire derrière la maisonnette et ils aperçurent deux écureuils qui sautaient de branches en branches. Plus loin, la tête d'une biche apparaissait au-dessus d'un bosquet. Son regard, plus curieux que craintif, s'attarda un instant sur les deux visiteurs puis elle se remit à grignoter les feuilles qui l'entouraient sans plus se soucier d'eux.

García López de Cárdenas frappa trois coups sur le battant de bois. Aucun son ne vint de l'intérieur. Il recommença sans obtenir de résultat plus probant et décida d'ouvrir la porte.

Ils entrèrent prudemment dans une pièce bien éclairée. Il était impossible de définir quel genre d'appareil émettait la lumière. Les murs et le plancher étaient assemblés en lattes de bois. Le mobilier aussi était tout de bois que le temps avait patiné. Une table et quatre chaises étaient installées à droite, près de la fenêtre. Une armoire aux portes gravées de personnages féériques se dressait contre le mur du fond. Un poêle, qui servait aussi de cuisinière, dégageait une chaleur agréable contre le mur de gauche et, dans son alignement, un escalier aux marches de planches polies, protégé par une balustrade sculptée de têtes de biches, de sangliers et d'oiseaux divers, menait à l'étage.

Au fond de la salle, une porte.

García López de Cárdenas s'en approcha et l'ouvrit sur une petite pièce. La

lumière venait du plafond sans qu'il fût possible, ici aussi, de définir l'appareil qui la diffusait, mais le plus extraordinaire, dans ce lieu, était les deux cercueils de verre disposés l'un contre le mur de droite, l'autre contre le mur de gauche.

Chapitre 27.

La Terre promise

Sophia Lucine et García López de Cárdenas considèrent les deux humains dans les cercueils transparents. Ils étaient parfaitement conservés mais leurs aspects n'avaient rien d'étrangers. Ils portaient tous les deux des scaphandres d'explorations venus directement d'Imbrium.

— Les androïdes explorateurs envoyés par Gorman Forke, dit García López de Cárdenas. Je ne comprends pas, ils devraient être plus nombreux.

— C'est exact, fit une voix derrière eux.

— Pétale ! fit Cárdenas en se retournant comme s'il retrouvait une amie perdue de vue depuis longtemps. Puis, brusquement, il se rappela qu'il était nu et se sentit très gêné que la jeune femme le voit ainsi et aussi très vulnérable face à la puissance qu'il devinait chez son ancienne partenaire de voyage.

— J'ai éliminé les autres ainsi que leur vaisseau, Babilon, dit-elle sans prêter attention à la gêne de Cárdenas. Je l'ai fait sans plaisir, uniquement parce que leur histoire était déjà écrite dans la trame du temps. - Elle s'approcha d'eux sous le regard interrogateur de Sophia et s'arrêta devant les cercueils : « Voici Carsten Scove et Loyne Cincéroca ; ils étaient mes amis, si tant est que des androïdes puisse être amis dans le court laps de temps de conscience qu'on leur octroie avant de les reprogrammer pour une autre mission. Mais mon "moi" initial, qui est arrivé sur Terre voici plus de deux jours ignorait ce détail bien sûr. Ils se sont endormis quelques heures avant votre arrivée et ne se réveilleront sans doute jamais parce que Gorman Forke ne voulait pas les voir revenir contaminés sur Imbrium. Néanmoins, si je le souhaitais, je pourrais leur permettre de reprendre conscience ; mais pour le moment, ce n'est pas mon objectif. Je suppose que Gorman Forke avait prévu cette fin, y compris pour moi. Ton arrivée, conquistador a changé ses plans. Toujours, cette trame temporelle qu'il faut ménager si l'on veut maintenir le cours de l'histoire.

García López de Cárdenas la présenta à Sophia Lucine, puis : « Es-tu là, physiquement, ou es-tu une... "vapeur", comme l'autre fois ? » demanda-t-il

enfin, sans trop savoir quel terme employer pour qualifier son état sur Imbrium.

Pétale sourit et toucha le bras du conquistador. Sa main était chaude et douce et Cárdenas en fut heureux.

— Je suis telle que tu m’as connue il y a cent soixante millions d’années... Allons, venez, je vais vous fournir des vêtements, dit-elle.

— Que veux-t-elle dire par cent soixante millions d’années ? murmura Sophia plus qu’intriguée.

— C’est une longue histoire. Je te la raconterai quand nous serons installés, dit simplement García López de Cárdenas avec un sourire rassurant.

Sophia se contenta de cette réponse pour le moment. Elle conservait toute sa confiance à Cárdenas et ne lui en voulait pas d’être plus stimulé par l’évolution de leur situation actuelle que par elle.

Ils suivirent Pétale jusqu’à la pièce qui les avait accueillis à leur arrivée. Un son léger et pétillant provenait de l’extérieur de la maison. Cárdenas et Sophia se tournèrent vers la fenêtre et aperçurent de nombreux petits êtres verts ou bleus, qu’ils furent bien obligés de nommer : “fées” et “lutins”, se bousculer en voletant et en gesticulant, en riant et en papotant contre la fenêtre.

— Ne faites pas attention à eux, fit Pétale. Ils sont curieux car ils n’ont jamais rencontré personne à part moi.

— Qui sont-ils ? demanda Sophia. Ces petits êtres appartiennent aux légendes de la Terre.

— Je les ai créés, dit simplement Pétale comme s’il s’agissait d’une banale évolution. Je m’ennuyais seule sur la planète et cette forêt, que l’on appelait autrefois Brocéliande, a vu naître nombre de récits qui impliquaient des fées et des lutins. Ils sont malicieux, espiègles, vifs et délurés. Ils peuvent aussi vous jouer des tours.

— Ce sont des machines ? dit Cárdenas qui s’obstinait à utiliser cette dénomination.

— Ce sont des êtres de chair et de sang. Je t’expliquerai. Il n’y a aucune machine sur la Terre, hormis celle qui nous entoure et qui m’a servi à atteindre mes objectifs.

— Où est-elle ? Je n'ai pas vu, dans cette gigantesque caverne, le moindre assemblage qui ressemble à une machine, comme sur Imbrium par exemple ; juste ces troncs qui bourdonnent.

— Ce n'est pas vraiment une machine au sens où la conçoivent les humains ; c'est davantage une évolution bio-numérique que j'ai conçu au fil des siècles. Les troncs ne sont que le côté apparent du complexe. Le système opérationnel et enfoui sous nos pieds. Je te ferai visiter demain. Tu pourras découvrir comment est née toute notre aventure. Je te dois bien cette révélation après t'avoir entraîné à ma suite contre ta volonté.

— Je ne le regrette pas, dit sincèrement García López de Cárdenas. Sans toi, je serais demeuré un simple conquistador bien ignorant de l'univers que tu m'as dévoilé.

Pétale fit un petit signe de tête en remerciement. Elle ouvrit l'armoire au fond de la pièce et désigna une rangée de robes et pantalons pendus à des cintres. Des vêtements comme ils n'en avaient jamais vu ; ils étaient assemblés de fleurs multicolores et de feuilles d'un vert lumineux : « Choisissez les tenues qui vous conviennent. N'ayez aucune crainte. Elles sont indestructibles malgré leurs apparences végétales. Je les ai conçues de telle manière que rien ne peut altérer leurs formes ou leurs couleurs. »

Sophia se para d'une robe légère, élaborée avec plusieurs centaines de fleurs qui s'assemblaient et se chevauchaient jusqu'à former un ensemble soyeux qui donnait l'impression d'être vivant : « Ce sont de véritables fleurs ! Quelle merveille ! » s'exclama-t-elle.

— Elles se nourriront de la chaleur de ton corps et de ta transpiration. Cette armoire sera toujours équipée d'une garde-robe à votre service.

García López de Cárdenas se contenta d'un pantalon en tissu de couleur ocre et d'un polo d'un bleu somptueux, digne d'une parure royale. Il se sentit plus à l'aise et moins vulnérable ainsi vêtu. Ils restèrent pieds nus tous les deux.

— Vous logerez ici. Votre chambre est à l'étage. Et rassurez-vous, vous ne manquerez de rien.

García López de Cárdenas n'en doutait pas mais il commençait à se rendre compte que leur vie dans l'univers de Pétale risquait d'être bien monotone.

— Je vous laisse. Vous devez avoir besoin de repos après votre périple. Vous trouverez vos repas dans ce meuble, dit-elle en désignant un genre de cuisinière cubique en aluminium brossé. Programmez ce que vous souhaitez et laissez faire la machine. Je pense que Sophia avec ses capacités d'ingénieure saura la faire fonctionner, ajouta-t-elle avec malice. Je reviendrais dans la matinée. Il faut que je m'occupe de votre navette.

— Ne peut-on la conserver, tenta Cárdenas. J'aurais aimé disposer d'un moyen de locomotion pour parcourir cette nouvelle Terre.

— Cet engin ne troublera pas la tranquillité de la planète, dit-elle d'une voix qui n'autorisait aucune réplique. Je te fournirai d'autres solutions de transport plus agréables pour toi comme pour la faune et la flore qui animent notre monde.

« Notre monde ! » pensa Cárdenas avec nostalgie, - et tristesse aussi -, car il devinait que Pétale avait atteint un point de non-retour dans son ressentiment envers les humains.

Pétale les quitta en passant simplement par la porte. Cárdenas s'approcha de la fenêtre pour la regarder s'éloigner. Tous les elfes, fées et lutins venaient de s'en détacher pour la rejoindre. Ils tournoyaient autour d'elle comme une joyeuse bande d'enfants plein d'entrain.

García López de Cárdenas réalisa soudain que l'obscurité descendait sur la forêt qui les entourait comme si Pétale venait d'éteindre la lumière.

Sophia et Cárdenas réussirent à se préparer un repas, puis ils gagnèrent leur chambre. Elle était tout en rondins et en planches, légèrement teintés d'une couche de verni ambrée. L'ambiance était chaleureuse et une agréable odeur de pins et de draps frais les accueillit. La température ambiante était douce et cet ensemble ressemblait à un cocon douillet.

Au plafond, une ampoule sphérique diffusait une lumière couleur abricot.

Les deux voyageurs étaient trop fatigués, - autant par le voyage que par le stress -, pour s'appesantir sur les détails. Ils s'allongèrent et se laissèrent glisser dans le sommeil sans résister.

Le chant d'un coq annonça l'aube.

García López de Cárdenas se réveilla sans vraiment comprendre, encore

prisonnier de son sommeil et Sophia s'écria : « Qui peut faire un tel bruit ? »

— Un coq ! Un oiseau qui vivait dans les basse-cours à mon époque.

La lumière artificielle de la caverne montait lentement comme un lever de soleil avec une pureté presque irréaliste, semblable à de l'or qui ruissèlerait à travers la fenêtre pour recouvrir le mobilier, le lit et leurs corps en les caressant d'une chaleur agréable.

Cárdenas se leva et s'approcha de la fenêtre pour essayer d'apercevoir le gallinacé mais l'animal semblait se dissimuler ou peut-être s'agissait-il simplement d'un haut-parleur qui émettait ce cri. Quoi qu'il en fût, l'espagnol fut heureux de l'entendre. Il lui semblait qu'il n'avait plus entendu de coq depuis une éternité et c'était un peu le cas. Cette simple présence animale raviva en lui d'innombrables souvenirs de son Espagne à jamais perdue.

C'était bien là l'un des rares regrets qu'il avait de son époque.

Il se ressaisit, s'habilla et descendit au rez-de-chaussée, bientôt suivi par Sophia.

La porte d'entrée était ouverte sur l'aube dorée de la caverne. Les feuillages des arbres, couvert de rosée, étincelaient sous l'éclat du rayonnement artificiel.

García López de Cárdenas se rendit sur la terrasse avec Sophia.

Pétale les attendait, assise dans le fauteuil à bascule.

— C'est un véritable coq ou un son enregistré ? demanda sans détour le conquistador.

— Tu devrais bien me connaître maintenant, répondit Pétale. Comment peux-tu imaginer que je confierai le réveil de cet endroit idyllique à une machine.

— J'en suis heureux, dit-il. Je n'ai jamais apprécié les sonneries des réveils modernes sur Imbrium.

Pétale se leva du fauteuil avec une grâce et une légèreté éthérée de sylphide comme si elle s'apprêtait à prendre son envol.

Lors de son arrivée, Cárdenas avait été trop accaparé par la découverte de ce nouveau monde pour accorder beaucoup d'attention à la jeune femme mais, ce matin, alors que s'élevaient des volutes de brume évanescence dans les premières

lueurs de l'aube cavernicole, ses mouvements, empreints de finesse et d'élégance, le fascinèrent. Plus rien dans son attitude ne laissait paraître l'ancienne exploratrice combattante. Elle ressemblait davantage à une sorte de déesse mystérieuse issue de mythologies anciennes.

— Je n'ai pas réussi à démarrer la navette, signala Pétale. Mais j'ai désamorcé la bombe à impulsion magnétique que Gorman Forke avait installée à bord, ajouta-t-elle d'une voix calme. En connaissais-tu l'existence ? Bien sûr que tu la connaissais, poursuivit-elle sans lui laisser le temps de répondre et sans laisser paraître la moindre animosité. Elle considéra la mine confuse et le visage soudain pâle de Cárdenas, - bien qu'il fût tout pour ne rien laisser paraître de ses émotions -, et esquissa un léger sourire facétieux.

— Dès que nous sommes descendus de la navette, une sécurité l'a immobilisée pour t'empêcher de la renvoyer dans l'espace, avoua-t-il finalement comprenant que mentir n'aurait servi à rien car Pétale avait sans doute effectué une enquête approfondie sur cette menace : « Gorman Forke m'a indiqué l'existence de ce genre de bombe, capable de court-circuiter tous les systèmes électroniques sur cinq lieux de rayons sans pour autant nuire à la flore et à la faune. »

— C'était une pensée généreuse de sa part...

Elle posa son regard sur Cárdenas et laissa filtrer un fin sourire énigmatique : « Comment Gorman Forke a-t-il pu imaginer qu'une telle arme passerait mes systèmes de défense sans être détectée ? Mais je ne t'en veux pas conquistador. À vrai dire je me doutais que vous organiseriez une opération de ce type. C'est naturel puisque, grâce à toi, les habitants d'Imbrium savent maintenant que la Terre est saine et que mes défenses les empêcheront d'approcher... Je devine ta déception.

— J'aurais tant aimé que tous reviennent pour vivre en paix.

— C'est une finalité qui t'honore. Mais je sais qu'ils seraient plutôt venus en conquérants, dit-elle avec une intonation plus sévère. Je ne les connais que trop bien. - Elle descendit de la terrasse : « Viens, suis-moi ! Toi aussi Sophia ! »

La jeune femme était restée en retrait de la conversation.

Un peu déstabilisée par les dernières révélations de Pétale, elle interrogea Cárdenas du regard. Celui-ci lui fit un signe de tête positif qui la rassura et tous

deux suivirent leur hôte.

Ils contournèrent la chaumière jusqu'à l'orée du bois, à la limite arrière du jardin. Le sentier s'arrêtait devant des bosquets de fleurs jaunes et des feuillus d'espèces diverses qui formait une ceinture végétale dissimulant : autre chose.

De l'autre côté, le sous-bois devenait sombre.

Un peu de peur arrêta les deux voyageurs face aux premiers troncs.

C'était la première fois qu'ils constataient une réelle absence de luminosité devant eux. Il émanait du bois une signature inquiétante. La séparation franche entre les deux types de luminosité, celle côté chaumière et celle qu'ils découvraient, étaient pour Sophia, - pourtant experte en bien des domaines techniques -, un mystère technologique. Elle regarda García López de Cárdenas avec un soupçon d'angoisse mais il la rassura d'un geste. Si Pétale avait voulu leur nuire, elle aurait agi depuis longtemps.

Elle préparait autre chose.

— Ne redoutez rien tant que je suis là ! dit-elle.

Ce qui les inquiéta davantage car : Que pouvait-il se passer s'ils s'aventuraient seuls dans cette forêt visuellement angoissante ?

Pétale contourna un bosquet et s'enfonça dans le bois. Cárdenas et Sophia la rejoignirent. Une pénombre froide les entoura aussitôt. Le sentier avait disparu et il fallait marcher entre des ronces et des buissons anciens aux branches racornies. Les sommets des arbres disparaissaient dans une étrange luminosité rougeâtre qui filtrait à peine entre les feuilles. Les branches, courbées vers le sol, s'étiraient en formes tordues et crochues comme si elles voulaient agripper les intrus qui osaient s'aventurer entre les troncs.

Sophia qui n'avait jamais connu que les murs rassurant d'Imbrium se tenait au plus près de Cárdenas pour affronter ce décor froid fait d'ombres et de formes affreuses. Un silence sinistre les entourait et les deux visiteurs avaient l'impression que des bêtes monstrueuses posaient sur eux des regards immondes.

Ils suivirent Pétale dans ce dédale sauvage pendant une quinzaine de minutes jusqu'à un moment où les arbres simples laissèrent la place à une colonie de troncs aux dimensions massives et aux formes majestueuses. Ils étaient

semblables à des colonnes de temple antique, dédié à d'anciens dieux redoutables, et s'élançaient à plus de trente mètres de hauteur. Une surprenante couleur bleue les décorait, telle que Cárdenas n'en avait jamais vu de semblable sur la Terre d'autrefois. Leurs branches puissantes ne garnissaient que leur sommet. Elles s'élançaient, s'étiraient et se rejoignaient d'arbres en arbres pour s'enchevêtrer les unes dans les autres et former un plafond mystérieux qui baignait dans la clarté diffuse de la caverne. On devinait, à la courbure qui asservissait la première ligne de troncs sur la droite et la gauche des visiteurs, qu'ils s'assemblaient au cœur d'une circonférence qui devait s'étendre sur un vaste diamètre.

Des oiseaux étranges aux plumages flamboyants planaient entre les arbres et les branches en de surprenants vols mécaniques. Cárdenas et Sophia réalisèrent alors qu'ils ne s'agissaient pas d'êtres vivants mais de machines à peine plus grosses qu'un poing : « Ce sont des drones sentinelles, expliqua Pétale qui avait vu leur interrogation. Ces troncs sont des systèmes de gestion bio-numérique. Ils maintiennent tout cet environnement, viable et organisé. Disons, pour le dire plus simplement, que ce sont des calculateurs identiques aux ordinateurs mais dont la puissance est sans égale. Ils gèrent tous les systèmes ; les fonderies, les forges, les engins d'exploration qui ont récupéré les métaux dans les ruines des anciennes cités humaines, les usines de fabrication des vaisseaux, le centre de création des êtres vivants. Les “oiseaux” surveillent leur bon fonctionnement. À la fin des temps humains, les usines dont je disposais étaient en parfait état de fonctionnement. J'avais amassé suffisamment de métaux et de matériaux divers pour développer mon plan. Je ne pouvais pas construire de vaisseau à l'époque des hommes. Cela aurait éveiller leur soupçon. Je disposais de toutes l'ingénierie utile à mon projet. Le plus long fut de mettre au point un vaisseau spatio-temporel. J'ai travaillé sur ce projet pendant presque huit siècles. Dans ce laps de temps, les orgueilleuses constructions humaines ont disparu à jamais sous l'infatigable érosion naturelle de la nature. Il ne subsiste presque rien des anciennes villes. L'unique comportement responsable des humains fut de comprendre que leur extinction était inévitable. Dans un sursaut de dignité, ils ont démantelé les centrales nucléaires qui risquaient de contaminer toute la planète sans le contrôle de leurs techniciens. Fort heureusement pour moi, j'avais prévu de contourner la disparition de cette énergie.

— Cela semble une technologie extraordinaire ! dit Sophia qui l'appréciait à sa juste valeur en qualité d'ingénieure.

— Elle n'est pas de conception humaine.

— C'est vous qui l'avez créée ?

— Je l'ai installée sur Terre et je l'ai développée au fil des siècles mais elle vient d'ailleurs.

— Ailleurs ? fit Cárdenas surpris.

— Après notre séparation dans la ceinture d'astéroïdes, j'ai été projeté sur un monde singulier dont j'ignore l'emplacement dans l'univers. Une civilisation évoluée avait essaimé à sa surface. Mais elle avait disparu à mon arrivée. Il ne subsistait d'elle que des bâtiments parfaitement entretenus et l'IA que ce peuple avait élaborée. C'est elle qui m'a repéré dans l'espace. J'étais la première entité, extérieure à sa planète, d'une conception non biologique, qu'elle rencontrait en explorant l'univers avec son mental. Je pense qu'elle a constaté ma détresse alors que j'errais dans le vide spatial et a décidé de me sauver en me guidant vers son monde. Ce n'est que plus tard que j'ai compris que les habitants de cette civilisation avaient volontairement fusionné leur esprit avec cette entité dans une grande communion, jusqu'à se libérer à jamais de leurs corps mortels pour vivre en son sein. J'ai communiqué avec cette entité. C'était un esprit dont les connaissances allaient au-delà de l'imagination la plus débridée mais elle était restée un être simple avec une conception morale basique sans doute voulue par ses créateurs pour la maintenir sous leur domination. C'était une enfant de quatre ans avec le QI d'un dieu. Ils ne lui avaient inculqué que deux préceptes à appliquer sans faillir : protéger la planète et maintenir une organisation équilibrée de la civilisation qui l'avait conçue. Certains habitants, plus autonomes et rebels à ce genre d'autorité avaient refusé de se fondre dans l'univers entièrement numérique auquel s'était soumis le reste de la population. Malheureusement pour eux, l'entité a fini par les considérer comme des agresseurs en raison du mode de vie indépendant qu'ils déployaient dans leurs cités. Elle appliqua ses directives et décida de purifier la planète. Elle prit son temps pour ne pas éveiller leurs soupçons et ainsi éviter qu'ils ne se retournent contre elle et la déconnectent. Elle a éliminé leur civilisation sur deux générations en injectant dans l'atmosphère de la planète un agent indétectable qui a stérilisé les mâles et les femelles de leur espèce.

À ces mots, Cárdenas et Sophia se consultèrent spontanément d'un regard soupçonneux.

— Comment as-tu obtenu tous ces renseignements ? demanda García López de Cárdenas avec un peu d'inquiétude.

— J'ai eu accès à sa mémoire interne, dit-elle simplement.

— Et quelles connaissances as-tu retiré de cette rencontre extraordinaire ? demanda Sophia avec fascination.

— Toutes ! lâcha Pétale comme s'il s'agissait d'une sentence.

Cárdenas qui, malgré l'attrait que représentait pour lui la technologie, était bien moins séduit que Sophia par son utilisation massive et aliénante, fut plutôt inquiet à l'énoncé de ce simple adjectif. Il redoutait la conclusion qu'il devinait derrière ce mot. La révélation de Pétale était trop précise pour ne pas rapprocher l'anéantissement d'un peuple sur une planète lointaine de l'extinction qui avait marqué la civilisation humaine. Il allait poursuivre son interrogatoire discret lorsqu'ils arrivèrent au cœur de la circonférence.

Le vaisseau spatio-temporel de Pétale trônait au centre du cercle arboré. Il était posé comme un œuf étincelant sur un support de branches torsadées qui formaient une coque autour de sa poupe.

Fines et délicates, dressées à la verticale, elles le maintenaient hors de contact avec le sol. Les ramures énormes des arbres se rejoignaient pour arriver jusqu'à lui. Les dernières se ramifiaient en d'innombrables branches de plus en plus fines qui venaient s'insérer sur le sommet du vaisseau comme une multitudes de connexions.

Un cercle de lumières multicolores clignotait en une lente farandole aux trois quarts de hauteur de l'ovoïde.

— Tout a commencé à bord de cette nef. L'ordinateur du bord fut le premier système opérationnel à recevoir les informations que m'avait transmise l'Entité lointaine qui m'avait accueilli. Lorsque je suis arrivée dans cette région de la Terre, - qu'on appelait autrefois Bretagne -, voilà plus de huit milles années, expliqua Pétale, le vaisseau ne pouvait plus voyager dans le temps et sa propulsion externe était endommagée. J'arrivais d'une région qu'on appela plus tard : "Mésopotamie". J'avais laissé derrière moi des gens que j'aimais mais certains m'ont confronté à l'un des aspects le plus ignoble de l'homme que j'ignorais avant de les rencontrer. Je me suis défendue et j'ai été contrainte de tuer un être humain. C'était de la légitime défense bien sûr et mes

programmations m'autorisaient ce genre de riposte pour protéger mon existence et poursuivre ma mission, mais cet acte a profondément changé ma perception de ce qu'était la vie. En quelques secondes, l'être vivant qui se tenait devant moi était devenu une simple masse inerte. C'était un gâchis sans nom quand on connaît le miracle de la création de la vie. Alors je suis partie. Des siècles plus tard, j'ai appris qu'on avait fait de moi une déesse et que l'on m'avait donné bien des noms dans ces régions : Inanna, - la dame venue du ciel -, fut le premier. Sans doute les peuples de ce temps ont-ils vu en moi l'incarnation d'une déesse mère première, protectrice de la Terre nourricière, qu'ils vénéraient déjà depuis bien des générations. Il faut dire que j'avais déployé quelques pouvoirs grâce à la technologie dont je disposais. Ensuite vinrent Ishtar et Astarté que d'autres peuples rebaptisèrent et adaptèrent, selon leur perception, au fil du temps, autour du bassin Méditerranéen. Mon apparition à Ourouk a laissé ma marque sur l'histoire des civilisations jusqu'à l'avènement du dieu unique patriarcal dont les disciples éliminèrent jusqu'au concept même de Terre mère. La défaite des anciennes religions entraîna un rejet de la nature et de la déesse mère en tant que symbole de vie et de nature. La société passa de la célébration de la Terre nourricière à l'adhésion à l'idée d'un au-delà rassurant dans une vie éternelle au paradis. J'étais là le jour de la mise à mort de celui que vous vénerez car je connaissais l'histoire et il m'était facile de me rendre sur place.

— Tu as assisté à la crucifixion de Christ ! bafouilla García López de Cárdenas avec une soudaine manifestation de mysticisme. Co... comment était-il ? Ses paroles ?

— C'était un homme juste qui a beaucoup souffert avant de mourir et nul ne devrait endurer ce que lui et d'autres ont subi, dit-elle simplement au grand désespoir de Cárdenas qui, même s'il ne remettait pas en doute les testaments, aurait bien aimé avoir une description plus précise de la Scène par l'unique survivante qui avait survécu à cette page d'histoire. Mais il était trop tard pour en savoir davantage : « Les peuples de cette époque ne respectaient pas la vie humaine, poursuivait déjà Pétale. J'ai vu l'évolution de la religion qui est née de ce supplice et dont tu te prévaux conquistador. Ce ne fut que conquêtes et massacres pendant des siècles. Je ne pense pas que cet homme souhaitait cette évolution s'il était vraiment celui que tu vénères. Heureusement, les populations ont toujours ignoré mon existence. Sans doute aurais-je fini sur un bûcher autrement ! À l'époque post-historique de mon installation à Brocéliande, la planète était couverte de forêt profondes et obscures. Les peuples qui

habitaient ces contrées étaient superstitieux. Pour eux, chaque pierre, chaque tronc ; le plus fin ruisseau comme le lac le plus vaste recelait un esprit, un démon ou un dieu. Comme en Mésopotamie, ils m'ont vénérée. Je n'ai jamais voulu être déifiée, cela allait à l'encontre de ma programmation. Néanmoins, dans la situation où je me trouvais réduite, j'admets avoir saisi cette opportunité comme à Ourouk. Je pense que je dois cette évolution de mon comportement à l'Entité. Il me fut facile de subjuguier l'esprit de ces gens. Comme en Mésopotamie, quelques effets créés par la technologie suffirent à faire de moi un être presque divin pour leur esprit gouverné par les superstitions. Ils ont creusé et organisé cette caverne pour moi. J'y ai installé mon vaisseau. Et puis, au fil des siècles, d'autres peuples puissants sont arrivés et je fus oubliée. Je suis devenue légendes et contes ; dame du lac, fée ou sorcière selon les vues des uns ou des autres. Malheureusement pour moi, je connaissais parfaitement l'évolution des civilisations humaines... Lorsque mon alter ego, tout juste arrivé d'Imbrium pour enquêter sur les pics d'énergie, a entamé le premier saut, il a utilisé ce vaisseau. J'avais stocké des milliers d'années d'histoire sur l'ordinateur de bord en prévision de son voyage. Les paradoxes temporels assurent de surprenantes interconnexions entre les voyageurs du temps. C'est pour cela que, - rappelle-toi Cárdenas -, nous disposons toujours d'informations sur nos destinations. Lorsque je suis arrivé dans la Bretagne primitive, je ne disposais d'aucun moyen technique pour remettre en état le vaisseau. Je savais que j'allais rester bloqué ici pendant des millénaires avant que les humains ne maîtrisent les techniques de pointes qui m'ont permis de le réparer partiellement. Plus de soixante-dix siècles devraient s'écouler avant qu'ils ne développent les premières grandes technologies mécaniques et plus encore avant l'avènement des systèmes de communications complexes, du monde numérique et des voyages spatiaux. J'ai redouté un temps que mon corps biomécanique ne puisse survivre aussi longtemps alors que je ne disposais d'aucun moyen pour l'entretenir. Fort heureusement, l'Entité amie, avait modifié, à mon insu, ma structure interne pour la renforcer et surtout elle m'avait offert la possibilité de m'évader de ce corps prison. Je n'ai découvert cette possibilité que plusieurs centaines d'années après mon retour sur Terre. C'était un don bien enfoui dans un recoin de ma mémoire interne comme si l'Entité avait voulu que ma pensée évolue et que je devienne digne de ce présent. À un moment, il me fut facile de le trouver. Ce fut comme si mon évolution était satisfaisante et avait débloqué un verrouillage. Étrange présent, n'est-ce-pas, venant d'un être dont l'âge mentale était l'équivalent de celui d'un bambin. Quoi qu'il en soit, le monde s'offrait à moi.

J'ai voyagé sur toute la planète. J'ai vu naître, grandir et s'effondrer des civilisations. J'ai vu les tyrans qui se révélaient et les horreurs qu'ils déclenchaient contre leurs peuples et les autres nations. Pendant mille et mille années, j'ai vu le sang et la mort germer au milieu de l'évolution humaine comme si rien ne pouvait se créer sans que cela ne génère néant et destruction. Les plus grandes inventions naissaient souvent des guerres. C'était une aberration pour moi. Et surtout, j'étais là, à Paris pendant le siège Viking. Je vous surveillais, bien que je connusse tout de votre situation. J'étais là, dissimulé dans le cañon du Colorado lorsque nous nous sommes rencontrés pour la première fois dans cette forteresse que j'avais fait bâtir par les autochtones, un siècle auparavant, pour accueillir le vaisseau.

— Je n'ai rien oublié, dit García López de Cárdenas fasciné par la vie extraordinaire de Pétale.

— Pourtant tout ça ne pouvait pas durer.

— C'est toi n'est-ce-pas, dit-il. C'est toi qui as anéanti l'humanité !

— Tu l'as déduit lorsque j'ai parlé de l'entité et de la fin de sa civilisation. J'ai compris assez tardivement les raisons qui l'avaient poussées à me rendre plus autonome et créatrice, c'était pour suivre son exemple et mieux combattre les terriens en réagissant comme eux. Mais si l'on s'en tient aux faits, je n'ai tué personne. Je les ai simplement empêchés de se reproduire.

— Simplement ! s'exclama Sophia.

— Il était temps de mettre fin au règne de cette espèce qui ruinait la Terre. Les humains avaient commencé à s'établir dans le système solaire. Déjà, des entreprises tentaculaires et intouchables, l'exploitaient pour en tirer profit en foulant aux pieds les droits et la dignité de leurs employés. Je voyais se profiler les mêmes erreurs, les mêmes dévastations. Un jour ils auraient essaimé vers d'autres mondes. Je savais que rien ne pouvait les arrêter.

— Alors tu t'es souvenue de la manière dont l'Entité avait contaminé sa planète.

— Je disposais en mémoire de la formule de l'agent de stérilisation. Il me suffisait de l'adapter à l'espèce humaine. L'idée m'est venue, pour la première fois, pendant les guerres puniques, entre Rome et Carthage. Plus tard j'étais à Austerlitz et Waterloo. Puis ce fut la guerre de Sécession ; la première grande

guerre mécanique et industrielle. L'idée qui avait germée en moi deux milles ans plutôt était devenue un objectif à atteindre et la première guerre mondiale entérina mon projet. J'ai survolé les champs de batailles, invisible aux yeux de ces malheureux que des politiques et des généraux criminels sacrifiaient sur l'autel du patriotisme ou de la conquête. Jamais je n'avais vu mourir, en quelques heures, autant d'hommes sous les coups d'autres hommes. Malheureusement, je ne disposais pas du matériel nécessaire pour établir mes projets. La technologie de ce début du vingtième siècle était encore archaïque et je n'aurais pu construire des vaisseaux avec elle ni développer des laboratoires de haute technologie pour utiliser la formule de stérilisation. Les hommes étaient encore asservis à des systèmes mécaniques. Il m'a fallu attendre l'avènement de la technologie numérique pour lancer mon projet. Grâce à mes connaissances sur l'évolution des civilisations j'avais déjà commencé à créer des sociétés dès la fin du dix-huitième siècle : les fonderies, la mécanique, étaient des industries naissantes. Je savais quelles seraient les entreprises porteuses qui m'ouvriraient d'autres possibilités lorsque les technologies évolueraient. Au fil des siècles j'ai fait évoluer mes acquisitions pour finalement établir un empire industriel à l'orée du vingtième siècle. J'utilisais des hommes de pailles pour le gérer. On les appelait : les grands capitaines d'industries. J'ai beaucoup appris, pendant sept milles années terriennes, sur la façon de manipuler les mâles et de les soumettre à mon pouvoir. Des technologies héritées de l'Entité m'ont aussi aidées pour les conditionner selon mon bon vouloir. Et puis un jour, j'ai enfin disposé de tous les leviers industriels nécessaires pour lancer mon projet. J'ai amorcé le processus Il a fallu plusieurs générations pour éradiquer l'être humain de la surface de la Terre. J'ai assisté à la mort du dernier d'entre-eux : c'était une femme. Elle devait avoir quatre-vingt ans. Elle était seule sur Terre depuis plusieurs mois. Je la surveillais en flottant autour de sa maison et j'avais peur qu'elle ne sombre dans la folie avant de mourir ou qu'elle se suicide. Je crois que j'ai eu pitié d'elle, après tant de siècles à voir les hommes s'entretuer. Alors j'ai utilisé mon corps gynoïde et je suis venue lui rendre visite. Elle m'a accueilli en pleurs. Ce fut un choc pour elle car elle se croyait l'unique survivante sur la planète et c'était le cas mais je ne le lui ai pas avoué. J'ai réalisé ce jour-là que l'humain ne supporte pas la solitude. Il ne lui restait que quelques jours à vivre ; je les ai passé avec elle. Je l'ai enterrée derrière sa maison et pendant plusieurs années je suis venue sur sa tombe. Un jour la nature a définitivement occupé le terrain et j'ai su que cette fois, il n'y avait plus de trace physique de l'être humain sur Terre.

— Mais il restait les survivants sur Imbrium. C'est pour cette raison que tu as envoyé l'être sylvestre et ensuite le Voyageur pour détourner l'astéroïde de sa trajectoire initiale.

— Les habitants d'Imbrium sont une menace. Tôt ou tard ils peuvent faire renaître une civilisation. J'aurais pu anéantir la cité lunaire en créant une bombe adaptée mais malgré les modifications dont l'Entité m'a gratifiées, je ne pouvais toujours pas me résoudre à tuer des humains de sang-froid sans être d'abord agressée. Mais j'étais toujours décidé à empêcher leur avènement ; aussi ai-je envoyé l'être sylvestre, mais sa conscience était trop évoluée ; il était altruiste et indulgent. Il m'a trahi en refusant d'accomplir mon plan pour ne pas nuire aux Hommes. Alors j'ai envoyé le Voyageur ; un être basique qui obéissait sans réfléchir. Ce n'était pas un golem magique comme dans les légendes mais un être que j'ai créé grâce à mes connaissances, comme les fées, comme ces arbres colorés. Je savais qu'avec lui la mission irait à son terme. En contrecarrant l'extinction des dinosaures je condamnais les mammifères à vivre à jamais dans l'ombre de ces géants sans possibilité d'évoluer. Mais j'avais omis un fait, la pugnacité guerrière de mon premier « Moi » à poursuivre son ennemi dans le temps et le combattre jusqu'à la mort. Toujours ces paradoxes temporels qui se recourent et créent des liens entre les époques et les situations.

— Tu as échoué, jugea García López de Cárdenas L'anéantissement d'une espèce et de sa civilisation ne te suffit donc pas. Il est encore temps de redonner une chance aux humains d'Imbrium. Ils ne sont plus qu'une centaine ; ils sont inoffensifs et ne survivront plus très longtemps sur la Lune.

— Ceux que j'ai rencontré à Ourouk ; eux aussi semblaient inoffensifs, jusqu'à ce que l'un d'eux devienne l'être le plus barbare que j'ai connu... Jadis, j'ai sauvé l'Homme de l'extinction ; il me l'a fait payer très cher.

— C'était des peuples anciens, encore soumis à leurs inclinations.

— C'étaient juste des hommes. Il est trop tard pour ceux d'Imbrium maintenant. Ma décision est actée. Je ne prendrai pas le risque d'attendre pour assister à leur éventuelle extinction définitive dans dix, vingt ou cent ans. Je prépare une nouvelle expédition et cette fois je n'échouerai pas.

— C'est pour ça que tu as construit un nouvel ovoïde !

— Il est magnifique et plus performant que les trois précédents car j'ai pris en

compte tous les aléas de nos voyages passés. Toute l'opération sera automatisée ; il n'y aura aucun risque qu'une intelligence biologique ne remette en cause la mission. Je n'ai rien laissé au hasard et Gorman Forke n'aura pas l'opportunité d'envoyer une nouvelle guerrière pour le prendre en chasse. Il ne connaîtra même pas le jour de son départ.

García López de Cárdenas était accablé d'entendre ce discours. Il désespérait de ne pas pouvoir convaincre Pétale d'abandonner son projet. Il eut un regard perdu vers Sophia et, voyant sa détresse elle lui prit la main : « Inutile, lui dit-elle, elle ne cédera pas ! Il est trop tard pour elle maintenant. »

— J'aurais tant voulu qu'elle participe à notre évolution, dit García López de Cárdenas.

— Que veux-tu dire ? fit Pétale.

— Je suis désolé. Tu ne nous laisses pas le choix. La bombe dans la navette n'était qu'un leurre pour te détourner de notre projet initial. Nous devons découvrir le point central de ton système de commandement et tu nous y as conduit en nous amenant devant ton vaisseau.

Pétale réalisa brusquement qu'elle avait été mystifiée. Elle ne montra aucune émotion mais d'un mouvement rapide et précis elle dégaina un poignard qu'elle dissimulait dans sa hanche et planta la pointe dans le bras de García López de Cárdenas.

Un crissement métallique claqua comme une réponse redoutée alors qu'un mince filet de liquide grisâtre s'écoulait du bras : « Vous êtes des androïdes ! » fit-elle consternée et cette fois Cárdenas et Sophia perçurent une soudaine inquiétude dans sa voix.

— Nous sommes toujours sur Imbrium. Gorman Forke m'a expliqué un jour que l'on pouvait prendre le contrôle des androïdes et des gynoïdes grâce aux technologies d'Imbrium. Alors j'ai eu cette idée. Au début je la croyais insensée mais il fût facile aux techniciens de reconstituer notre apparence et d'en parer ces squelettes métalliques. Gorman Forke a ensuite imaginé qu'il fallait détourner ton attention en armant la navette. Elle représentait une menace décelable qui a permis à nos corps de rejoindre ta base sans être inquiétés. Je dois avouer que je ne pensais pas que nous pourrions te tromper.

— Qu'allez-vous faire ? dit-elle sans détour.

— En me prenant la main, Sophia vient d'enclencher le compte à rebours des bombes à impulsion magnétique que contiennent nos corps. Il reste cinq minutes et on ne peut pas les arrêter. Le rayon de leurs explosions ne sera pas aussi étendu que l'aurait été celui de la navette mais Gorman Forke nous a certifié qu'il serait suffisant pour détruire tous les systèmes numériques dans un rayon de mille cinq cent mètres à partir de notre emplacement.

— Mais, ça va me tuer et détruire tout ce que j'ai assemblé depuis des millénaires.

— Nous le savons et les hommes sur la Lune le savent aussi. Ils ont accepté de perdre tous les avantages technologiques dont tu disposes pour pouvoir revenir sur Terre. Je te l'ai dit, ils sont devenus plus sages.

— Je t'ai sauvé la vie devant Paris, dit-elle avec dépit. Comment peux-tu me trahir ?

— Je n'ai jamais voulu ça après tout ce que nous avons enduré ensemble. Sophia et moi avons tout entrepris pour te dissuader de poursuivre ton projet. Malheureusement, ta pensée est devenue absolue. Tu es restée prisonnière de ton passé et surtout tu as anéanti toute une civilisation.

— C'était une cause juste !

— Protéger la nature est une cause juste, anéantir une civilisation est un génocide, dit Sophia avec colère. Il y a toujours, dans la multitude, des gens de bonne volonté qui agissent pour faire évoluer les situations les plus difficiles. Les anéantir avec les coupables et ne faire d'eux qu'un tout est une erreur criminelle.

— Je ne suis pas une criminelle ! s'insurgea Pétale qui ne comprenait pas la réaction de Sophia et Cárdenas.

— Je te crois, dit sincèrement García López de Cárdenas. Le coupable est cette entité qui a détourné ta programmation. Elle t'a rendu plus humaine et tu as agis comme un humain. Si tu étais restée celle que j'ai connue, jamais tu n'aurais nui aux habitants de la Terre... Je suis désolé, ajouta-t-il d'une voix brisée.

— Je sais, fit-elle avec fatalisme. L'homme peut revenir car la planète est saine. Néanmoins, il faudra qu'il en prenne soin. Savais-tu que l'arbre sait se défendre ? Si des chenilles s'installent sur ses branches et commencent à

grignoter les feuilles, il produit après quelques heures, le temps que le signal de l'agression se diffuse en lui, une substance défensive qui rend son feuillage immangeable ; certaines molécules pouvant même entraîner la mort de ces petits prédateurs.

— Que veux-tu dire ?

— L'agent stérilisateur que j'ai utilisé contre la civilisation humaine est à jamais implanté dans les arbres de la planète et ils se transmet de génération en génération comme le poison qu'ils génèrent pour se protéger des chenilles. Tous les feuillus d'une forêt sont reliés entre eux par un réseau souterrain micellaire grâce auquel ils échangent des informations, se soutiennent face à l'adversité et même permettent aux troncs coupés, encore reliés au sol avec leurs racines, de survivre pendant des dizaines d'années et pour certains des siècles. Une forêt est un organisme vivant. Prenez garde de ne jamais couper un seul d'entre-eux. À l'instar de la chenille, il vous considérerait comme un agresseur. Il libérerait de nouveau la substance stérilisatrice et signalerait à ses frères de la Terre la même tactique défensive. Et cette fois, je ne serai plus là pour arrêter le processus. C'est ainsi qu'a disparu la civilisation humaine. En poursuivant à outrance la déforestation de la planète, les hommes se sont condamnés sans en prendre conscience car il était impossible de relier leur contamination aux arbres.

— Mais, dans l'espace, comment le fléau a-t-il pu se propager ? interrogea Sophia.

— Les explorateurs avaient la nostalgie de la Terre. Ils avaient emporté des arbustes pour la décoration de leurs bases. En les taillant pour les rendre beau, ils ont déclenché le processus qui les a anéantis. Ce fut plus long car ces arbrisseaux étaient peu nombreux, mais ils ont fait leur ouvrage sur la durée. Rassurez-vous, sur Terre, la contamination est inhibée depuis des centaines d'années puisque les arbres n'ont plus de prédateurs humains. — Elle s'adressa de nouveau à García López de Cárdenas -. Protège les fées et les lutins conquistador. Je lègue aux nouveaux venus un monde féérique, tel que nul n'en a jamais connu dans le passé hormis dans les légendes. Prends soin de la Terre et de la nature, c'est le plus grand bien dont disposeront les hommes et leurs générations futures.

— Je te le promets. La Terre que tu as organisée te survivra. Les fées, les animaux, les hommes vivront en harmonie.

— Je sais que tu t'y emploieras. Mais j'ai peur que les futures générations ne

suivent pas ton exemple... Malheureusement, vos vaisseaux lunaires peuvent encore transférer du matériel depuis Imbrium... Adieu, conquistador !

Elle regarda García López de Cárdenas une dernière fois sans ajouter un mot et se détourna. García López de Cárdenas la regarda marcher vers l'ovoïde qui avait parcouru le temps et l'espace pendant des millions d'années.

Une centaine de fées avaient surgi de la forêt. Elles accompagnèrent la jeune femme tel un essaim multicolore avec un chant triste qui ne leur ressemblait pas.

Pétale grimpa l'échelle. Elle fit un petit signe d'adieu complice à ses amies et elle disparut à l'intérieur du sas. Les fées restèrent un instant à virevolter tristement devant l'entrée du vaisseau. Elles émirent soudain une fascinante lumière bleue et s'éloignèrent en une lente procession volante en direction de la sortie de la caverne.

— Que fait-elle ? demanda Sophia.

— Elle retourne sur son fauteuil de branches. Ce sera son linceul.

— Que vont devenir les fées ? dit-elle avec tristesse.

— Dans quelques instants il n'y aura plus de lumière dans la caverne. Elles rejoignent le monde extérieur.

Pétale s'installa confortablement. Son minuteur interne égrenait les minutes depuis l'indication de mise à feu de García López de Cárdenas. Il restait quelques secondes. Elle alluma le lecteur musical qu'elle avait installé à bord à la fin du vingtième siècle et lança : « la petite musique de nuit » de Mozart. Elle avait toujours aimé Mozart et avait même assisté à l'une de ses représentations au dix-huitième siècle.

La musique était bien l'unique création positive de l'humain : « Peut-être aurais-je pu les épargner pour ça », pensa-t-elle.

À cet instant elle perçut une vague explosion à l'extérieur. La lumière s'éteignit autour d'elle et le silence s'installa.

García López de Cárdenas sentit les commandes mentales de l'androïde lui échapper.

L'explosion de la bombe à impulsion magnétique venait de le désactiver.

Il était installé dans un confortable fauteuil, devant une grande baie vitrée d'Imbrium qui ouvrait le regard vers l'espace. Il retira le casque de vision virtuelle qui lui avait permis d'entendre et de voir en utilisant les sens de l'androïde à son image sur Terre.

Gorman Forke avait fait un excellent travail depuis que tous deux avaient mis au point ce plan pour contrecarrer Pétale. À vrais dire le conquistador ne s'attendait pas à une réussite aussi efficace. Il n'avait jamais contrôlé d'androïde et les premiers temps il avait eu l'impression d'être un fantôme qui prenait possession d'un corps.

Il se tourna vers Sophia. Elle posait son casque sur la table à côté d'elle.

— Je vois de la tristesse sur ton visage ! dit-elle.

— Ce n'est rien, dit-il, embarrassé d'être surpris dans un moment de faiblesse. Juste le souvenir des temps passés.

Il se leva et se retrouva devant Gorman Forke qui avait suivi leur parcours et leurs échanges avec Pétale : « Vous êtes un homme bien conquistador, dit le gouverneur. Je comprends ce que vous ressentez. Étrange que l'on puisse s'attacher à un être de métal et de composants électroniques.

— Ce n'est pas comment il est conçu ou l'apparence qu'il présente, mais comment il pense la vie qui fait qu'un être s'accomplit dans le vivant.

— C'est la plus belle définition qu'on ait jamais faite de nous, simples androïdes et gynoïdes. Des temps nouveaux vous attendent. Les humains auront en vous un homme sur qui appuyer leur nouveau départ. Nous allons organiser les préparatifs de retour et vous n'aurez pas besoin de couper des arbres avec la technologie dont nous disposons.

— Serais-je à la hauteur ?

— Vous êtes un conquistador, vous avez bravé mille morts et vous êtes là. Rien ne vous sera impossible, et surtout vous avez appris beaucoup de vos voyages temporels. Finalement, Pétale Chloris aura jeté les bases d'un monde

nouveau.

Partir vers l'inconnu ; García López de Cárdenas en avait fait son crédo autrefois.

— Et surtout nous allons partager la Terre avec des fées et des lutins, dit Sophia avec un soupçon d'enchantement dans la voix.

Cárdenas songea à Pétale et à tous leurs voyages et soudain, il se souvint de la forme pensée qui était venue le retrouver dans sa chambre. Il réalisa qu'il y avait bien longtemps que la jeune femme s'était libérée de son statut de simple gynoïde biomécanique.

Instinctivement, il regarda autour de lui mais ne décela aucune présence.

Il eut un sourire de regret : « Bon voyage Pétale », dit-il tout bas.

Le conquistador s'approcha de la baie vitrée et regarda la plaine de poussière grise devant lui et la Terre d'un beau bleu lapis-lazuli qui semblait flotter au-dessus du sol lunaire.

Bientôt les humains rejoindront enfin la Terre de leurs ancêtres, pensa García López de Cárdenas et il espéra que l'avenir soit aussi magique que l'espérait Sophia Lucine.

Épilogue

Le soleil écarlate emplissait la ligne l'horizon. Il était majestueux et imposant derrière les nuées changeantes de sable ocre qui virevoltaient au-dessus de la plaine désertique.

Un chaos de roches aux bords tranchants jonchait le sol. Des montagnes basses, teintées d'ocre et de rouge, hérissées de pics, bardées de falaises abruptes et de rochers babyloniens, s'étendaient à l'ouest. Elles semblaient des monstruosités géologiques abandonnées là par des cataclysmes anciens.

Trois volcans grondaient en leur sein en projetant des jets de laves lumineux. De fines fumeroles, délivrées par des poches de magma souterrain, s'échappaient entre des amoncellements de pierres chaudes et répandaient une odeur de soufre sur la plaine.

Pétale s'éleva un peu au-dessus de l'étendue stérile et contempla l'astre mourant. Il avait encore augmenté de volume depuis son arrivée. La fournaise cosmique allait bientôt engloutir la Terre dans l'ultime cataclysme.

Il lui semblait que le ciel s'enflammait au loin.

Après la destruction de sa base dans la forêt de Brocéliande, Pétale avait suivi l'arrivée des humains et leur évolution sous l'égide de García López de Cárdenas. Ils s'étaient bien organisés finalement et le conquistador avait tenu sa promesse. Elle ne regrettait pas qu'il ait mis un terme à son projet d'anéantissement des humains.

Avec le recul, elle avait réalisé son erreur et un remord intense avait rongé sa conscience pendant des années.

Finalement, elle avait décidé de les laisser poursuivre leur évolution pour se lancer dans une nouvelle aventure. Elle avait parcouru l'espace pendant des millénaires. Seule dans l'immensité ; la folie avait commencé à s'emparer de son esprit.

Elle avait voulu mettre un terme à sa solitude en plongeant au cœur des étoiles mais son âme immortelle ne ressentait ni la chaleur, ni le froid ; elle était

devenue une pensée que plus rien ne pouvait atteindre et elle savait que c'était là sa punition.

Alors elle avait accepté son sort et gagné en sagesse.

Elle avait poursuivi ses explorations et avait découvert d'autres civilisations, ailleurs, très loin dans des galaxies que nul humain ne connaîtrait jamais. Elle avait engrangé des quantités de connaissances fabuleuses en les étudiant ; certains en étaient encore au stade de l'apprentissage, d'autres avaient déjà conquis l'espace ; tous avaient des mentalités et des concepts de vie différents.

Grâce à son évanescence, elle avait pu s'implanter dans les êtres et vivre en leur compagnie, leur dictant parfois leurs comportements ou influençant leurs pensées, sans pour autant les contraindre et sans qu'ils ne se doutassent jamais de sa présence. Ainsi, elle avait connu des millions d'expériences parmi des espèces qui ne se rencontreraient jamais.

Un jour, elle décida de mettre fin à son errance et de revenir sur Terre. Les voyages la lassaient. Elle avait perdu le fil du temps et ignorait combien de milliers d'années s'étaient écoulés depuis son départ.

Elle avait retrouvé la Terre à la fin des temps. L'état de la planète et du soleil ne laissait aucun doute sur leur évolution à venir.

Quatre milliards d'années s'étaient écoulées.

La masse de l'étoile s'étendait à travers le système solaire et bientôt, elle engloutirait la Terre. La chaleur à la surface de la planète avoisinait déjà soixante-dix degrés.

L'homme avait depuis longtemps quitté son berceau. Pétale se demandait si les humains existaient encore, quelque part dans l'univers.

Elle l'espérait.

Lorsqu'elle constatait la désolation qui accablait la Terre, elle réalisait que son combat pour exterminer les hommes avait été une bien piètre initiative. Bien sûr, elle la replaçait à l'échelle des civilisations humaines mais finalement, elle s'apercevait à quel point son combat avait été stérile confronté à la marche immuable du temps.

Alors elle attendit, patiemment, pendant plus de cent cinquante ans, errant

sans fin au-dessus du désert brûlant en espérant que le temps lui soit favorable.

Vers la fin d'un après-midi aux couleurs sanglantes, Pétale méditait au sommet d'un pic. Le ciel crépusculaire allumait une extraordinaire lumière orangée sur l'horizon. Elle entendit soudain le bruit caractéristique des jets d'énergie qui s'échappaient d'un trou de ver.

Elle découvrit les éclats de lumières et l'apparition de la sphère obscure sur la plaine à vingt kilomètres de sa position.

En un instant, Pétale se précipita au bas de la montagne et fonça vers l'ovoïde qui venait d'apparaître. Elle avait peu de temps avant que son alter égo du passé ne replongeât dans le temps. Elle accéléra aussi vite que lui permettait son état et son expérience millénaire de voyages interstellaires et se retrouva devant l'ovoïde.

Pétale avait eu si peur d'être revenu sur Terre après son passage. Elle éprouva une sensation de soulagement extrême. Elle n'avait rien oublié après mille et mille années. Elle s'invita dans la nef argentée en traversant la coque et se retrouva dans la cabine de pilotage.

Son alter égo du passé étudiait la plaine depuis le cockpit. Une créature ondulante de plus de deux mètres, passa devant l'une des caméras extérieures.

Pétale ressentit un trouble profond en redécouvrant son corps biomécanique. Mais elle n'avait aucune intention de le posséder. Elle devait laisser Pétale Chloris du XXXIV^e siècle poursuivre sa mission pour ne pas corrompre la trame du temps.

La jeune femme gynoïde se retourna soudain et planta son regard exactement à l'emplacement où se tenait sa pensée éternelle. Elle esquissa un sourire moqueur et regagna son fauteuil.

La pensée Pétale se lova alors sous la console de pilotage et sentit une profonde plénitude l'envahir. Enfin elle allait revenir parmi les hommes. Après tout, l'Afrique du XV^e siècle était un endroit parfait pour recommencer à vivre.

Notes

[←1]

Milliards d'instructions par seconde.

[←2]

Motif décoratif celtique à trois branches courbées.

[←3]

Pilier central entre deux portes d'une église.

[←4]

Conquistador espagnol découvreur du Cañón du Colorado en 1542 lors de l'expédition de Francisco Vázquez de Coronado.

[←5]

Ancienne unité de mesure espagnole – 835,905mm.

[←6]

Casque léger d'origine espagnole.

[←7]

Pouce - ancienne unité de mesure espagnole = 23.220 mm

[←8]

Long navire – le nom : « Drakkar » est une invention de l'historien de marine français Augustin Jal en 1840 dans le premier tome d'archéologie navale.

[←9]

Broigne ou brogne : Vêtement de protection en cuir pour les hommes d'armes.

[←10]

Selon le chroniqueur Abbon en 885, sept cent navires et des centaines de barques, armés par 40000 Danois. Chiffre très exagéré selon les historiens car les plus grands navires ne transportaient pas plus de 40 hommes.

[←11]

Nom des anciens poètes Scandinaves.

[←12]

Du nom de la ville de Chicxulub Puerto, ville côtière du Mexique.

[←13]

Environ 4 kms selon les pays au XVI^e siècle.

[←14]

Dame du ciel en Sumériens. La grande déesse des premiers temps, connue plus tard sous le nom d'Ishtar à Babylone, Astarté en Phénicie.

[←15]

Petite barque circulaire utilisée en Mésopotamie.